ED 396 : École doctorale
Économie, Organisation,
Société (E.O.S)

EA 3932 - Sociologie, Philosophie et
Anthropologie Politiques (Sophiapol)

Jérémy Lemarié

Genèse d'un système global surf

Regards comparés des Hawai'i à la Californie : traditions, villes, tourismes, et subcultures (1778–2016)

Thèse présentée et soutenue publiquement le 20 mai 2016
en vue de l'obtention du doctorat de Sociologie
de l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense

sous la co-direction de Mme Anne RAULIN et de M. Jonathan FRIEDMAN

Jury :

Président :	M. Jacques DEFRANCE	Professeur émérite de sciences du sport, Université Paris Ouest Nanterre La Défense.
Rapporteur :	M. Jean-Pierre AUGUSTIN	Professeur émérite de géographie, Université Bordeaux-Montaigne.
Rapporteur :	M. Geoffrey WHITE	Professeur émérite d'anthropologie, Université d'Hawai'i à Mānoa.
Co-directrice :	Mme Anne RAULIN	Professeure de sociologie, Université Paris Ouest Nanterre La Défense.
Co-directricteur :	M. Jonathan FRIEDMAN	Professeur d'anthropologie, Université de Californie à San Diego. Directeur d'études à l'EHESS.
Membre du jury :	M. Christophe GUIBERT	Maître de conférences de sociologie, Université d'Angers.

À Morgane

[mɔʁgan]
né de la mer en breton

Résumé :

En traitant de l'histoire coloniale des Hawai'i et de la Californie à partir de 1778, cette thèse étudie de la transformation de la coutume hawaïenne *he'e nalu* en un système surf mondial. L'analyse se demande s'il y a eu rupture ou continuité du surf hawaïen au XIX^{e} siècle, et quelles ont été les modalités de sa diffusion en tant que système mondial surf au XXI^{e} siècle. Pour répondre à ce problème, ce travail a retenu trois méthodes d'investigations : une analyse comparative des journaux de bords des voyageurs vers l'archipel des Hawai'i avec la presse hawaïenne au XIX^{e} siècle ; la conduite de cinquante entretiens semi-directifs, pour saisir les enjeux de l'appropriation californienne du surf après 1945 ; et une observation participante multi-site de trente mois aux Hawai'i et en Californie, entre 2009 et 2016, afin de dégager les modalités contemporaines de l'historicisation du surf. Au final, trois conclusions principales ont été dégagées à partir de ces données. D'abord, l'introduction des Hawai'i dans le système monde au XIX^{e} siècle a dynamisé la naissance d'une identité nationale autochtone, qui a réaffirmé les coutumes traditionnelles, comme le surf. Ensuite, avec l'avènement du tourisme balnéaire au XX^{e} siècle, les Hawai'i se sont imposés comme un modèle touristique, reposant sur la mise en scène et l'appropriation occidentale du surf. À cet égard, Waikīkī est un cas d'école, et son schéma de développement s'est reproduit en Californie, comme à Huntington Beach. Enfin, à partir des années 1950, le surf s'est exporté dans le monde grâce à l'émergence de sa subculture et de son sport professionnel, aux médias de masse, et à la démocratisation du tourisme balnéaire.

Mots clés :
Californie, Hawai'i, subcultures, tourismes, traditions, villes surf.

Title: Genesis of a global surf system. A comparative study of Hawai'i and California: traditions, cities, tourism, and subcultures (1778–2016)

Abstract:

Dealing with the colonial history of Hawai'i and California from 1778, this dissertation focus on the transformation of the Hawaiian custom *he'e nalu* into a global surf system. This analysis asks if there a break or a continuity of Hawaiian surfing in the 19th century, and what are the terms and conditions of its diffusion as a global surf system in the 21st century. Three investigating methods have been applied: an analysis of traveling literature in Hawai'i, compared with a study of Hawaiian newspapers in the 19th century ; a recording of fifty semi-directed interviews to grasp issues related to appropriating surfing in California after 1945 ; and a multi-sited participant observation for thirty months in Hawai'i and California, between 2009 and 2016, to found out about the contemporary historicization of surfing. Three main conclusions emerged from this data analysis. First, the introduction of Hawai'i in the world system in the 19th century fostered the birth of a Hawaiian national identity, that reaffirmed traditional customs, such as surfing. Then, with the advent of seaside tourism in the 20th century, Hawai'i became a touristic model, based on staging surfing and its appropriation by the West. To this regard, Waikīkī is a popular case study, and its development pattern has been reproduced in Californian cities, such as Huntington Beach. Eventually, from the 1950s, surfing has been exported to the world, thanks to the growth of its subculture and professional sport, mass media, and the democratization of seaside tourism.

Keywords:
California, Hawai'i, subcultures, tourism, traditions, surf cities.

Remerciements

Dans le milieu doctoral, on note souvent que le travail de recherche est une démarche personnelle et individuelle qui astreint le scientifique à l'isolement. Or, je n'aurais pas pu réaliser cette présente thèse sans l'aide incommensurable de mes directeurs de recherche, de ma famille, de mes amis, de mes proches, et de mes relations professionnelles et professionnelles, ainsi que des institutions de recherche. Aujourd'hui, j'ai le grand plaisir d'adresser mes remerciements chaleureux à chacun d'entre eux.

Comme il est de coutume, je tiens d'abord à remercier mes co-directeurs de recherche, Anne Raulin et Jonathan Friedman pour leurs rôles complémentaires lors du suivi de cette recherche. Chacun a grandement contribué à sa manière à la réalisation de ce travail, que cela soit par un soutien moral et un travail de relecture important, ou par l'engagement d'échanges universitaires entre l'Université Paris Ouest Nanterre la Défense et l'Université de Californie à San Diego.

Ensuite, il convient de remercier chaleureusement les équipes du laboratoire Sophiapol, dont l'effervescence académique m'a inculqué les différentes facettes du métier de chercheur. Je pense notamment à l'organisation foisonnante de colloques, de journées d'étude et de séminaires qui a stimulé ma curiosité intellectuelle depuis ma première année de doctorat en 2011, et on enrichit ma vision du champ universitaire durant mes cinq années de thèse. Au côté des présidents successifs du laboratoire, Christian Lazzeri, Stéphane Dufoix, Stéphane Haber et Philippe Combessie, je tiens également à remercier les secrétaires de l'équipe d'accueil, Delphine Mondout et Marion Forest pour leurs compétences professionnelles.

Toujours dans le cadre du Sophiapol, je voudrais également remercier chaleureusement les collègues qui ont relu une partie de mes écrits, contribuant à améliorer ma réflexion et ma prose. Cela inclut Camille Chamois, Daphné Le Roux, Lara Mahi, Margot Verdier, Claire Vincent-Mory et Marie-Claire Willems. Je pense également à Axel Barenboïm, Anne-Claire Collier, Adèle Mommeja, Carrie Powell, et Olivier Surel. Aussi, je n'oublie pas Elsa Devienne de l'EHESS et Marine Dassé de l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense, qui ont gentillement relu certains de mes travaux. De même, ce projet aurait été impossible sans le soutien du laboratoire Sophiapol et de l'école doctorale E.O.S., qui ont financé à plusieurs reprises une partie de mes déplacements à l'étranger, dans le cadre de mon terrain de recherche multi-site.

Ayant passé trente mois aux États-Unis entre 2009 et 2016, je voudrais également remercier les individus qui m'ont orienté et inspiré en Californie et aux Hawai'i. À l'Université d'État de Californie à Long Beach (CSULB), j'adresse mes remerciements chaleureux à mes enseignants et à mes directeurs de recherche Gary Hytrek, Karen Quintiliani et Sean Smith. Au sein du club de surf de CSULB, je remercie sincèrement Emily Bates, John Barriga, Bryant Beltran, Julie Caban, Patrick Calub, Katie Magaña, Lindsey Morgan, Daniel Studt, Brandon Stuhl et William Watson. Aux membres de l'Huntington Beach Long Board Crew, je tiens à exprimer ma gratitude à Adam "Bushman" Arosco, Chuck Linnen, John Lyman, Tony Jones, Gary Sahagen, ainsi que Pat Lien du Chuck Dent Center. Mes voyages à

Long Beach n'auraient jamais été aussi fructueux sans l'accompagnement quotidien de mes amis, tels que Andy, Arianne, Becca, Cassandra, Christian, Chad, Greg, Jodine, Jay, Jig, Julia, Lynzi, Patrick, Stacie, Sandy, Sunny, Ravi, Travis et Valerie.

À l'Université de Californie à San Diego (UCSD), j'exprime ma gratitude envers mes collègues et membres du département d'anthropologie tels que Guillermo Algaze, Waqas Butt, Melanie Beasley, Mikael Fauvelle, Erica Fontana, Giacomo Gaggio, Nikki Gee, Ian Parker et Rupert Stasch. Merci également aux membres du club de surf de UCSD comme Kareem El-Tayeb, Liam Lesperance, Melissa Mertinakova, Aleksandar Jamboric, Pierre Karpov, Felix Schüler, et à Isaac Brandl, le manager du surf shop de l'université. À San Diego, je dois également beaucoup aux membres du WindanSea Surf Club, qui m'ont chaleureusement accueilli comme Fernando Aguerre, Skip Frye, Chip Hasley, Eric "Bird" Huffman, Steve Jenner, Ozstar de Jourday, Mike Lovell, Dawn Moore, Mike Myers, Martin Oliver, Hank Warner, Erin Wood et Isaac Wood. J'insiste également pour remercier mes amis Ivan Holmes et Leilani Holmes qui m'ont hébergé à plusieurs reprises, ainsi qu'à Jess Ponting de la San Diego State University (SDSU), qui m'a introduit au Center for Surf Research, et à Joe tabler qui m'a généreusement transmis l'éditorial du Surf Blurb.

Concernant mes terrains aux Hawai'i, j'ai le plaisir d'adresser mes remerciements chaleureux à quelques acteurs de l'histoire du surf, tel que Fred Hemmings, Randy Rarick, Jack Shipley, Jericho Poppler, Keone Downing, Jodi Wilmott, Doud Palladini, et Mike Casey. Je n'oublie pas non plus mes amis Adam, Debbie, Eddie, Guillermo, Michelle, et Timmy qui m'ont guidé tout au long de mes séjours. Merci à Kenny Ashburn qui m'a conduit à l'hôpital Queen après mon accident sur la côte Nord, et à Claude Melanson qui a partagé ma chambre d'hôpital et m'a montré son atelier de shaper lors de notre sortie. Merci aussi à John Clark, Ian Masterson, et Keao NeSmith d'avoir partagé leur expertise sur l'histoire du *he'e nalu*. Je veux aussi remercier mes anciens collègues de l'Université d'Hawai'i à Mānoa qui m'ont chaleureusement accueilli au sein du département d'anthropologie comme Elaine Nakahashi, Christian Peterson, Jonathan Padwe, Ty Tengan, Christine Yano et Geoffrey White. Mes pensées vont également à Mary Mostafanezhad du département de géographie, à Louis Bousquet du département des langues et des littératures européennes et américaines, ainsi qu'à Alicia Pérez du département des langues hawaïennes.

Je tiens aussi à remercier les membres de l'association France-Hawai'i qui ont accepté mon adhésion et m'ont accompagné dans l'apprentissage de l'hawaïen comme Catherine 'Kaimana' Assioma, Therese 'Leilehua' Multz-Blanchard, Astrid Carré, Anne Delarocque, Caroline Franks, Jennifer 'Maile' Kaku, Sandra 'Kilohana' Silve et Vanessa Thill. Merci également à Melanie Leilā Dudley, mon enseignante d'hawaïen à Paris.

Enfin, sur une note plus personnelle, je souhaite remercier les abonnées du Surf Blurb qui m'ont aidé dans la reprise de cette lettre de diffusion, et qui se sont intéressés à mes travaux comme DeSoto Brown, Geoff Cater, Ron Croci, Timothy DeLaVega, Hervé Manificat, Gibus de Soultrait et Joel Smith. Je termine ses remerciements en mentionnant bien sûr ma famille, mes amis et mes proches. D'abord merci à mon épouse Morgane qui a été de loin la personne la plus encourageante dans ma démarche, suivi de ma mère Véronique, de mon beau-père Guy, de ma grande-tante Jacqueline et de mon père Jean-Pascal. Merci à mes amis d'enfance avec lesquels j'entretiens des interactions soutenues comme Adrien, Alexandre, Antonin, Christophe, Foued, Guillaume, Jorge, Hugo et Raphaël. Merci enfin à Serge qui m'a gracieusement hébergé pour les derniers mois de rédaction du manuscrit, et qui m'a ouvert l'esprit sur de nombreux sujets.

Avant-propos

Rythmé par l'emploi du temps lycéen, j'ai passé de nombreuses journées à skater avec mes amis d'enfance. Durant les week-ends, à la sortie des cours ou encore pendant les vacances scolaires je retrouvais mes camarades pour des moments privilégiés. Comme la plupart des skateurs, nous nous étions appropriés plusieurs espaces publics de notre ville d'origine, correspondant à nos spots de prédilection. Chaque modification de notre emploi du temps, telle une journée banalisée, était l'occasion d'explorer des spots plus éloignés géographiquement, mais également plus prestigieux au sein de la communauté des skateurs, comme le Trocadéro à Paris. En tant que sport d'extérieur, skater force les rencontres, la création de liens sociaux et la construction d'une identité.

C'est ainsi que j'ai passé mes journées avec Hugo qui m'a fait découvrir sa passion pour le skate, mais également pour le surf. En tant que citadins vivants en région parisienne, surfer quotidiennement nous était impossible, mais les parents d'Hugo avaient l'habitude de l'inscrire dans un gîte de surfeur dans le Sud-Ouest. Un été, Hugo m'emmena surfer pour m'initier aux bases de la discipline. Conformément à mes attentes, mes premières leçons consistaient à apprendre à se tenir correctement en position allongée. Cependant, au fil des jours, je découvrais que pour Hugo le surf n'était pas seulement un sport, mais aussi un état d'esprit et un mode de vie. Il passait plus de temps à me parler de la formation des vagues et du fond marin qu'à m'expliquer les aspects techniques de la pratique. Lorsque l'on arrivait sur la plage, je ne pensais qu'à me jeter à l'eau, alors qu'Hugo s'asseyait sur le sable et observait patiemment l'océan durant 15 à 20 minutes. Par mimétisme, je prenais place à ses côtés sans vraiment saisir le sens de sa démarche. Intrigué, je le questionnais afin de comprendre son inhabituelle patience. En me montrant du doigt différentes zones sur la plage et l'océan, Hugo m'a donné des cours d'océanographie improvisés, et la mer agitée que j'avais sous les yeux m'apparaissait de plus en plus familière. L'océan, qui pour moi n'était qu'une masse d'eau désordonnée, s'est transformé en un milieu complexe, au sein duquel, le hasard n'avait guère de place. Ma conscience saisissait une infime parcelle des rythmes océaniques, et je pouvais observer la régularité des vagues qui déferlaient à une fréquence régulière. J'identifiais le sommet des monts marins comme l'endroit où il fallait attraper la vague, ainsi que les flots de retour, qui m'indiquaient des couloirs de rame. En somme, je comprenais que le littoral était une symphonie bien orchestrée.

Pourtant, j'ai été rapidement déboussolé lorsque les séries de vague provenaient de houles différentes, formant des dissonances et des discordances dans cet ensemble que je croyais naïvement réglé comme du papier à musique. Des contretemps étaient à voir et à prévoir, donnant l'impression factice d'une cacophonie. En réalité je faisais face à une polyrythmie subtile. Je comprenais qu'être surfeur ne correspond pas seulement à se tenir debout sur une planche, mais nécessite avant tout de développer un regard et une éthique envers le rivage. De surcroît, cela engage à saisir des rythmes, et de s'abandonner dans une symphonie cosmique et aquatique. C'est se calquer sur un rythme lunaire/solaire qui règle les marées et les violentes tempêtes océanes, dont l'énergie, transformée en ondes mouvantes, vient mourir le long des côtes, après un voyage qui se compte en milliers de kilomètres. Être surfeur c'est aussi s'armer de patience, dans l'attente d'un nouveau rythme, d'un nouveau commencement.

De cette expérience nourricière, j'ai finalement étudié le surf comme objet de recherche principal. En tant que débutant – puisque j'avais passé deux mois à surfer dans toute mon existence – l'entrée dans l'étude de mon objet s'est faite par immersion, c'est-à-dire par un rapprochement de la culture étudiée. Désireux d'établir une cohérence entre mes deux années de Master, j'ai choisi de reposer mon Master 1 uniquement sur des sources primaires et secondaires, pour ensuite m'insérer dans un terrain, au sein d'un club de surf californien l'année suivante. Cependant, vivant en région parisienne, mon premier défi à la réalisation d'une enquête ethnographique était de me rapprocher du monde marin. J'ai alors valorisé mon analyse de contenu en tant que base solide pour postuler au sein d'une université californienne. Encouragé par mes deux directeurs de recherche, Mme Edelman et M. Dufoix, mon choix s'est porté sur la California State University of Long Beach (CSULB), quant à la proximité de l'université avec les spots de surf du comté d'Orange et de Los Angeles. N'ayant aucun équipement, j'ai emprunté l'une des planches d'Hugo, et j'ai acheté ma première combinaison de surf. Sur place, les premières semaines étaient difficiles. Je n'avais pas surfé depuis deux ans et la barrière de la langue constituait un frein supplémentaire pour prendre contact avec la population locale. De plus, je ne possédais pas de véhicule et je devais me déplacer souvent entre les plages et mon université d'accueil. Par chance, CSULB possédait un club de surf, dont les membres pratiquaient le covoiturage. Leur spot favori, Huntington Beach, était situé à une quinzaine de kilomètres au sud de Long Beach, et ma faible mobilité s'est révélée bénéfique pour mon intégration au sein de la culture surf sud-californienne.

Table des matières

Introduction 17

A) Présentation et objectifs 17

B) Hypothèses 20

C) Revue littéraire et degrés d'analyse 23

D) Méthodes 28

1. L'analyse de contenu 28

2. Le terrain de recherche multi-site 30

3. Les entretiens semi-directifs 32

E) Apports théoriques et annonce de plan 35

Première partie
Les Hawai'i et le *he'e nalu* :

Commerces transpacifiques, transformations politiques et idéologiques

Chapitre 1. Surf et structures sociales hawaïennes 41

I – Stratification sociale 42

A) Une organisation féodale 42

B) Les festivités annuelles du Makahiki 47

II – Distinctions spatiales, matérielles et corporelles 48

A) Système de tabou, mana et sites de surf 48

B) Distinctions matérielles 52

III – Pouvoir et compétitions sportives 54

A) Une tradition d'usurpation des élites 54

B) Manifestations corporelles 57

Chapitre 2. Deux systèmes d'être au monde 61

I – Systèmes de relation à l'océan 63

A) Débat sur les relations ontologies hawaïennes 63

B) Le naturalisme occidental 67

II – Transformations affectives, cosmologiques et politiques 75

A) Démographie, guerres et chute du système *kapu* 75

B) Missionnaires calvinistes et éducation 80

C) Impact des commerces transpacifiques sur la population hawaïenne 85

Chapitre 3. Les amphibiens des îles Sandwich : Transformations des pratiques et des représentations 91

I – Revalorisation des pratiques 93

A) Remise en question du projet évangélique 93

B) L'hygiénisme importé 98

II – Métamorphoses des affects et des relations à l'océan 102

A) Romantisme, mer et plage 102

B) Tourisme dans les mers du Sud 107

C) Centres urbains 112

Chapitre 4. Annexion des Hawai'i et appropriation culturelle 123

I – Luttes des souverainetés et des identités 127

A) Réminiscence et anamnèse de l'indigénéité 127

B) Renversement de la monarchie et appropriation culturelle 138

II – Naissance du tourisme hawaïen et du surf moderne 146

A) Services et infrastructures préalables à l'émergence d'une villégiature surf 146

B) L'Outrigger Canoe Club ou comment cultiver l'endosociabilité 152

Deuxième partie
Naissance d'un modèle touristique, sportif et urbain :

Réappropriations modernes et étatsuniennes d'une culture polynésienne

Chapitre 5. Tournants affectifs et diffusions transpacifiques 161

I – Conversion des affects et des images corporelles 163

A) Réorganisation de la pudeur en Occident 163

B) Jeux autochtones et sports modernes : une continuité historique 171

II – Dissémination du surf en Californie et en Australie 180

A) Promotion du bassin de Los Angeles par le balnéotropisme 180

B) Remise en cause des normes victoriennes : le cas australien 184

Chapitre 6. Émergence des scènes surf : les cas de Waikīkī et d'Huntington Beach 191

I – Formes urbaines et scènes surf 193

A) Huntington Beach ou l'haliotropisme suburbain 193

B) Waikīkī : un centre touristique et dramaturgique 204

II – Réorganisation spatiale et déplacement hégémonique 211

A) Le culte de la voiture et les ségrégations ethniques 211

B) Surfurbia 215

C) Waikīkī : un succès touristique pour une échappée subculturelle 218

Chapitre 7. Scènes et subculture surf : enjeux de distinction 225

I – Surf culture, culture surf populaire, et subculture surf 228

A) Un centre culturel de l'idéologie américaine d'après-guerre 228

B) Devenir producteur de soi 237

II – Subculture et scènes surf : Un attachement exclusif 245

A) S'accaparer l'espace et s'approprier le temps (1960–1970) 245

B) Entre soi et localisme (1970–1985) : Surf Ghetto 253

Troisème partie
Modalités contemporaines :

Institutionnalisation d'un champ et émergence d'un système global

Chapitre 8. Terrain multi-site et degrés d'engagement..... 263

I – Un chercheur en herbe dans des clubs de surf..... 267

A) D'un terrain à l'autre par l'enquête boule de neige 267

B) Réévaluer son positionnement 271

II – Faire ses preuves 275

A) Le WindanSea Surf Club : un cas d'école 276

B) Construction d'une hexis corporelle 280

III – Enjeux d'un terrain multi-site de longue durée..... 285

A) Les Hawai'i ou savoir trouver sa place..... 285

B) Itération et retours sur le terrain hawaïen..... 289

C) Discussion des sentiments de l'enquête 295

Chapitre 9. D'une subculture à un monde surf : Professionnalisation, marchandisation, médiatisation, et historicisation 299

I – Les enjeux de la reconnaissance sportive 301

A) Le surf trip ou la conquête du monde 301

B) Émergence d'un monde surf..... 309

C) Monde et subculture surf ou l'entrée dans la Postmodernité..... 315

II – Résistances subculturelles et luttes mémorielles 319

A) Découdre une fausse situation coloniale..... 319

B) Redistribution des bénéfices et création d'une histoire mémorielle 323

Chapitre 10. Vers un système global de stations surf 329

I – Waikīkī et Surf City USA : les idéaux-types d'une station surf modèle 331

A) L'authenticité de Waikīkī 331

B) Huntington Beach et l'usage du passé hawaïen..... 341

II –Répliques d'un modèle surf à différents stades de développement 345

A) Biarritz 345

B) Hainan 3458

C) Îles Mentawai 351

III – Une approche systémique mondiale des stations surf 354

A) Définitions et premiers éléments d'analyse systémique 354

B) Ébauche d'un système global de stations surf 359

Conclusion 369

I – Les paradoxes du *he'e nalu* au XIX^e^ siècle hawaïen 369

A) Une tradition affaiblie 369

B) Une pratique étrangère convoitée 370

C) Une coutume nationale fondamentale 371

II – La transition du XIX^e^ au XX^e^ siècle 372

A) L'impératif touristique et politique 372

B) L'idéologie moderne, l'athlétisme, et le sauvetage en mer 373

III – Le système global du XX^e^ siècle et du XIX^e^ siècle 374

A) La nécessité urbaine 374

B) La sportivisation, l'industrie et le *Soul Surfing* 375

C) La réappropriation mémorielle et systématique à l'échelle internationale 376

Bibliographie thématique 379

I – Journaux de presse 379

A) Hawaïens 379

B) Aux Hawai'i 379

C) Australiens 381

D) Californiens 381

II – Journaux de bord, correspondances et autres sources primaires 382

III – Entretiens du projet oral Waikīkī 1900-1985 385

IV – Sources primaires d'Honolulu, d'Huntington Beach et de San Diego 386

V – Sources spécialisées 388

VI –Travaux sur le surf 390
VII – Ouvrages et articles 396

Index 411

Annexe 1 417

Introduction

A) Présentation et objectifs

La pratique contemporaine du surf à l'échelle mondiale provient de la coutume hawaïenne *he'e nalu* – signifie littéralement, « glisser sur une vague » (Elbert & Pukui, 1957/1986, p. 63) – et existe depuis plusieurs siècles sur cet archipel polynésien (Finney & Houston, 1966/1996). Découvert aux Îles Sandwich par le capitaine Cook et son équipage en 1778, le surf était connu dans l'ensemble de l'océan Pacifique, mais c'est aux Hawai'i qu'il a atteint sa plus grande spécialisation. Présenté comme un « sport national » (Malo, 1903, p. 293), le surf intégrait le système politico-religieux autochtone et remplissait plusieurs fonctions sociales. Tantôt loisir pratiqué durant le festival annuel du *Makahiki,* tantôt joutes sportives, au sein desquelles le statut social était réaffirmé ; surfer aux Hawai'i était à la fois une affaire ludique, politique, économique et religieuse. Avec l'introduction de la religion chrétienne et des commerces transpacifiques entre le royaume des Hawai'i, l'Occident et l'Asie au XIX^{e} siècle, cette discipline a connu un déclin relatif et s'es transformée en une attraction bucolique à Waikīkī avec l'émergence du tourisme dans les mers du Sud[1] à l'aube du XX^{e} siècle. Son succès a dynamisé un jeu aborigène en un loisir touristique et la pratique s'est diffusée sur les côtes californiennes et australiennes, d'abord sous la forme de scènes[2] littorales, puis selon un modèle subculturel[3] à partir des années 1950. En 2013, le président de la fédération internationale de surf estimait à trente-cinq million le nombre de surfeurs dans le monde (ISA celebrates, 2013), répartis dans plus d'une centaine de pays.

« Pourtant, il y a autant de différences entre les jeux grecs et les Jeux olympiques modernes qu'entre les traditions polynésiennes et hawaïennes et la pratique du surf de nos jours » (Guibert, 2006a, p. 64). Au regard de ce constat, les recherches traitant de l'histoire du surf et de ses modalités contemporaines ont identifié plusieurs facteurs à l'origine de cette

[1] « The term "South Sea" was initially used for Oceania to distinguish it from the "North Sea" or the North Atlantic. The term "South Pacific" was a literary phrase used to indicate the islands generally. » (Quanchi & Robson, 2005, p. 185)

[2] Le terme de scène, fait référence à la sociologie urbaine et son utilisation sera développée aux chapitres six et sept.

[3] La notion anglophone de *subculture* sera détaillée dans le chapitre sept. Elle est préférée à sa traduction française de *sous-culture*, car la subculture souligne davantage le caractère subversif du champ étudié. Le terme est également utilisé par Henri Lefebvre qui l'« adopte sans ambages, en lui donnant des acceptions originales : vie urbaine et rurale, culture de classe, cultures des pays "sous-développés", voire même culture de masse… » (Raulin, 2012, p. 23).

distinction entre tradition polynésienne et discipline sportive internationale. Au sein de ces *surfing studies* (Ford & Brown, 2006, p. 1), on distingue les études concernant les origines hawaïennes du surf (Masterson, 2010 ; Clark, 2011 ; Walker 2008, 2011 ; Manificat, 2013a, 2013b, 2016) et sa professionnalisation en tant que sport (Booth, 1995 ; Walker, 2011). On étudie également l'innovation artisanale, puis industrielle dans la fabrication des planches (Ford & Brown, 2006, pp. 26–29 ; Warren & Gibon, 2014 ; Stranger, 2011), ainsi que la commercialisation et le sponsorat (Laderman, 2014, pp. 131–153 ; Lanagan, 2002 ; Edwards, Skinner, & Keith, 2002 ; Stranger, 2010). On traite enfin des subcultures et des « lifestyle sports » (Wheaton, 2007, 2013), de la réappropriation idéologique du surf par les médias (Booth, 1996; Lawler, 2008; Ormrod, 2005; Rutsky, 1999), et de l'avènement du tourisme surf (Assenov & Martin, 2013; Augustin, 1994a, 1998 ; Guibert, 2006a, 2006b ; Poizat-Newcomb, 1999a, 1999b ; Ponting, 2013, 2014). Bien qu'ayant mis en lumière plusieurs mécanismes à l'origine de la transformation d'un sport indigène en une subculture transnationale, ces études manquent d'une dimension comparative et historique permettant de saisir des processus structurels de longue durée. Pour tenter de résoudre ce vide théorique, mon travail s'interroge sur les structures économiques, politiques, mentales et idéologiques qui ont permis la métamorphose du *he'e nalu* en une industrie et subculture surf transnationale. Je traite des modalités de diffusion et de réappropriation de la culture hawaïenne vers l'Occident en posant la question de départ suivante : quels sont les mécanismes à l'œuvre dans la transformation du *he'e nalu* en surf ?

Avant de passer en revue les travaux qui proposent une relecture de l'histoire du surf par l'intermédiaire du temps long et d'études de cas comparés, réglons d'emblée problème de définition lié aux bornes chronologiques retenues (1778–2016). La notion de *surf moderne* est communément admise par la plupart des chercheurs afin de la distinguer de son parent indigène, le *he'e nalu*. Or, dans la dynamique sociohistorique de cette thèse, il convient de rappeler que la Modernité en histoire correspond à une période précise (1492–1789), et qu'il semblerait plus juste de parler de surf contemporain pour se prévenir de tout amalgame. De surcroît, rappelons que le surf contemporain est souvent défini comme « post-moderne » (Lewis, 2003 ; Parmenter, 1996 ; Vigarello, 2006, p. 192 ; Wheaton, 2004, p. xi), c'est-à-dire en contradiction, ou à la marge de l'idéologie moderne. Cependant, l'utilisation du mot *surf moderne* dans la recherche – qui s'encombre peu de définir ce qu'est la Modernité – traduit une réalité intéressante. Pour devenir moderne, le surf a dû s'extraire de son caractère autochtone pour ensuite s'adapter à l'idéologie de son temps. Cette adaptation d'une nature indigène à un mode de fonctionnement moderne, puis post-moderne a été peu analysée dans

une dynamique historique de longue durée. Ainsi, dans le cadre de mon étude, je considère le mot *surf* sans qualificatif pour traiter de la réappropriation occidentale d'une coutume hawaïenne. *De facto*, l'abandon du terme *he'e nalu* et de sa polysémie sémantique suffit à signaler une réappropriation par la Modernité d'une culture indigène. Dès lors, mon travail s'intéressera aux conditions de possibilités structurelles permettant l'émergence du surf comme une industrie touristique lucrative aux Hawai'i et sa diffusion en Californie par l'intermédiaire de l'idéologie moderne d'une part, et de l'idéologie post-moderne d'autre part[4].

Lorsqu'on se penche sur les travaux traitant du *he'e nalu*, de nombreux, historiens et anthropologues, inconsciemment portés par le mouvement de « l'invention de la tradition » (Hobsbawm & Ranger, 1983/2003), ont souvent déconnecté le surf de son parent indigène (Walker, 2011, pp. 40–41). Il existerait une rupture historique profonde entre le *he'e nalu* et le surf, résultant d'un effondrement de la population hawaïenne et de sa culture au XIX^{e} siècle[5]. Ben Finney a été le premier anthropologue à établir ce postulat et a invoqué, à juste titre, l'importation de maladies, la chute du système politico-religieux (*kapu*), ainsi que la rigueur des missionnaires calvinistes comme autant d'éléments justifiant la mort du *he'e nalu*. Le *he'e nalu* étant alors considéré comme quasiment disparu (Finney & Houston, 1996, p. 13) aurait bénéficié d'une réinvention au début du XX^{e} siècle avec la création de l'*Outrigger Canoe Club* à Waikīkī en 1908, et celle du *Hui Nalu* en 1911. Perdurant dans le sens commun et dans l'histoire du surf (Young, 2008 ; Kampion, 2008 ; Lueras, 1984), cette théorie a été reprise dans les cercles universitaires anglo-saxons (Booth, 1995, p. 189 ; Brown, 2006, p. 8 ; Kanahele, 1995, p. 138 ; Nendel, 2009, p. 2435 ; Warren & Gibson, 2014, p. 2) et francophone (Augustin & Malorie, 1997, p. 121 ; Coëffé, 2005, p. 56 ; Coëffé & Guibert, 2013, p. 89 ; Coëffé, Guibert, & Taunay, 2012, p. 65 ; Devienne, 2014, p. 108). Bien que beaucoup soulignent cette discontinuité historique entre *he'e nalu* et surf, un récent courant de pensée défend l'existence d'une continuité culturelle (Clark, 2011 ; Laderman, 2014 ; Moser, 2010a, 2010b ; Walker, 2011 ; Westwick & Neushul, 2013). Le *he'e nalu* aurait toujours été pratiqué par les chefs hawaïens (*ali'i*), mais également par le peuple (*maka'āinana*) et notre problématique tente de dépasser ces deux théories contradictoires. Y a-t-il rupture ou

[4] Les notions de Modernité et de Postmodernité seront définies au fil de l'analyse. Concernant une brève circonscription du foisonnement des travaux traitant de la Modernité et de la Postmodernité, consulter de manière sélective Bauman (2010), Beck (2001), Descola (2005), Ellul (1973), Friedman (2008d), Latour, (1991/1997), Lipovetsky, (1983/1989), Lyotard (1979/2000), Saïd (1979), Wallerstein (1999).

[5] La population de l'archipel passa de 400 000 à 34 436 individus entre 1778 et 1890 (Finney & Houston, 1966/1996, p. 51).

continuité du surf hawaïen au XIX[e] siècle, et quelles sont les modalités de sa transformation en une subculture et un système surf mondial au XXI[e] siècle ?

Notre recherche démontre en quoi il est nécessaire de rassembler les deux visions antinomiques, celle de la rupture et celle de la continuité, afin de proposer une théorie générale considérant qu'il existe une « continuité-dans-la-transformation » (Friedman, 2002, p. 240). Il est vrai que tous s'accordent sur l'idée que le surf n'a pas beaucoup changé depuis ses origines polynésiennes. De nouvelles planches, manœuvres et institutions ont fait leur apparition, mais le principe reste le même. Il consiste à se laisser porter par une vague, en partant du large en direction du rivage.[6] Cependant, les représentations collectives et les images qui lui sont associées se sont détachées de la culture indigène, pour être réinventées par les États-Unis, l'Australie, puis l'Amérique latine, l'Europe et le reste du monde. La présente thèse a ainsi pour objectif de retracer les transformations majeures de cette pratique afin de mettre en exergue sa continuité historique. Nous tenterons d'éclaircir les mécanismes idéologiques impliqués dans la rencontre de la société hawaïenne et occidentale à partir de 1778, pour mieux comprendre en quoi une pratique aborigène en déclin au XIX[e] siècle est devenue une subculture mondialisée en pleine croissance au XXI[e] siècle.

B) Hypothèses

En faisant l'hypothèse d'une continuité culturelle entre *he'e nalu* et surf, ce travail s'attache nécessairement à la longue durée (Braudel, 1958) et aux transformations successives des structures mentales hawaïennes et euro-américaines. Pour cela, il convient de procéder de manière chronologique en trois périodes. Premièrement, l'ère de la découverte des îles Sandwich par l'Empire britannique en 1778, et de l'infiltration progressive des États-Unis dans les affaires politiques et religieuses des Hawai'i jusqu'à l'occupation officielle du royaume par l'Union américaine en 1898[7]. Deuxièmement, l'époque de la réinvention occidentale de la coutume aborigène *he'e nalu* en surf de 1898 à 1969 aux Hawai'i et en Californie. Troisièmement, le moment de la diffusion internationale du surf, tant sur le plan

[6] Selon, la définition du nouveau petit Robert, le mot surf provenant de l'anglais du même nom désigne un : « Sport nautique d'origine polynésienne, qui consiste à se maintenir en équilibre debout sur une planche portée par la crête d'une déferlante » (Rey & Rey, 2008, p. 2240).

[7] Au regard de l'histoire des Hawai'i et de son annexion par l'États-Unis en 1898, certains jugent qu'il est plus approprié de parler d'occupation que de colonisation (Beamer, 2008 ; Natives of the Hawaiian Islands, 2016).

des intentions économiques des secteurs privés et publics, extérieurs à la pratique sportive, et sur le plan de l'institutionnalisation de la pratique en tant que champ sportif autonome[8].

Dans un premier temps, ma démarche consiste à se rattacher à l'école de pensée traitant de la survie du *he'e nalu* (Clark, 2011 ; Laderman, 2014 ; Moser, 2010a, 2010b ; Walker, 2011 ; Westwick & Neushul, 2013), tout en proposant une analyse complémentaire. Alors que Walker (2011, pp. 1–82) insiste sur les politiques de la royauté hawaïenne pour maintenir le *he'e nalu* comme un axe identitaire central, cette présente thèse propose d'examiner le point de vue des voyageurs occidentaux, qui sont arrivées en grand nombre par l'intermédiaire des trois grands marchés transpacifiques du XIX^e^ siècle : le commerce des fourrures (1800–1840), celui du bois de santal (1812–1830) et celui des baleiniers (1820–1860). L'argument des transactions transpacifiques a souvent été évoqué pour expliquer le déclin du *he'e nalu*, à cause de la réorganisation du travail indigène en une économie de marché (Lemarié, 2015 ; Westwick & Neushul, 2013, pp. 15–18). Or notre étude suppose que les individus à bords des vaisseaux et résidents[9] sur l'archipel ont aussi encouragé cette coutume autochtone (*e.g.* Westwick & Neushul, 2013, pp. 21–23). Ces personnes comprennent des médecins et des botanistes que l'on peut identifier comme des hygiénistes, ainsi que des généraux, commerçants et autres matelots lettrés à bord des expéditions, qui se rattachaient aux romantismes européens du XIX^e^ siècle[10].

Une seconde hypothèse suppose que la soi-disant résurgence du *he'e nalu* en surf au début du XX^e^ ne provient pas d'un abandon de la pratique par les Hawaïens, mais d'une réappropriation de cette coutume indigène par les États-Unis et l'idéologie américaine. On présume que ce processus court tout au long du XX^e^ siècle à des degrés divers, allant de l'émergence de l'industrie touristique dans les mers du Sud, à l'avènement de l'amateurisme et des rassemblements sportifs internationaux, en passant par le développement de l'industrie médiatique, du mécénat et des loisirs. En outre, on démontrera comment l'imbrication d'une histoire américaine avec une histoire hawaïenne passa par une appropriation du passé polynésien de la part d'une élite américaine, justifiant ainsi le renversement de la royauté en

[8] Selon Bourdieu : « les champs se présentent à l'appréhension synchronique comme des espaces structurés de positions (ou de postes) dont les propriétés dépendent de leur position dans ces espaces et qui peuvent-être analysées indépendamment des caractéristiques de leurs occupants […]. La structure du champ est un état du rapport de force entre les agents ou les institutions engagées dans la lutte ou, si l'on préfère, de la distribution du capital spécifique qui, accumulé au cours des luttes antérieures, oriente les stratégies ultérieures » (Bourdieu, 1979, pp. 113–114).

[9] Les « résidents » (Kirch & Sahlins, 1992, p. 7) correspondaient aux étrangers non missionnaires qui s'établirent sur l'archipel définitivement.

[10] « Par romantisme, j'entends non pas seulement un mouvement artistique et littéraire, mais un mode de sensibilité particulier » (Halbwachs, 1958, p. 52).

1893 et l'annexion de l'archipel en 1898. Dans cette dynamique, on verra comment le tourisme balnéaire et la promotion du surf comme activité touristique en vogue ont engendré une dépendance profonde de l'économie hawaïenne envers les touristes californiens.

Une troisième hypothèse suggère que cette réappropriation occidentale, à partir du début du XX^{e} siècle, s'est également réalisée par la création d'espaces urbains et littoraux favorables au développement de scènes surf. Pour le vérifier, j'ai sélectionné deux quartiers reconnus par la subculture surf comme étant des centres internationaux : Waikīkī aux Hawai'i et le centre-ville Huntington Beach en Californie du sud[11]. Une étude comparative entre ces deux quartiers, durant un siècle, permettra de modéliser le caractère mécanique des contextualisations et juxtapositions de pratiques culturelles exogènes vers les cultures allogènes. Je montrerai enfin que ces scènes surf ont joué un rôle déterminant dans l'institutionnalisation d'un champ sportif (Defrance, 1995 ; 2011, p. 24), grâce à l'émergence d'une industrie subculturelle autonome, et le développement d'un intérêt lucratif de la part des pouvoirs publics.

Une quatrième et dernière hypothèse présage l'avènement d'un système mondial de « stations surf » (Augustin, 1994b, p. 97), rendu possible par l'établissement d'une branche professionnelle, d'un modèle touristique, ainsi que par la formation d'un ethos[12] transnational propre aux surfeurs. D'abord, je montrerai que la professionnalisation et la médiatisation du surf à l'échelle international ont contribué à mettre en réseau de nombreuses scènes surf par l'intermédiaire d'échanges soutenus de savoirs et de techniques. Ensuite, avec l'avènement du tourisme comme industrie mondiale majeure (Urry & Larsen, 1990/2011, p. 5 ; UNWTO annual report, 2015, pp. 10–14) s'est développé un marché du tourisme surf, dont les Hawai'i en sont le centre et le modèle historique. Il existerait alors un système mondial de stations surf en échange et compétition les unes avec les autres. Enfin, conditionnés par leur pratique, les surfeurs entretiendraient une relation spécifique avec l'océan, un *sentiment océanique*[13] les amenant à se positionner dans un rapport particulier au naturel et au social. Ces représentations et les manières d'habiter le monde résulteraient de la construction d'un ethos

[11] Pour Waikīkī, l'espace étudié comprend 450 hectares, regroupant six secteurs de recensement (State of Hawaii Department of Business, 2003 ; Eijiri, 1996, p. 21 ; Wiegel, 2008). Pour le centre-ville d'Huntington Beach, l'espace analysé est composé de 256 hectares, correspondant à un secteur de recensement (HBDRA, 2011).

[12] « L'ethos désigne chez Weber un ensemble "inculqué" de normes et de valeurs qui jouent un rôle déterminant dans l'orientation et la régulation de l'activité individuelle » (Dubois, 1993, p. 144). Pour une discussion des usages du concept, consulter Fusuler (2011).

[13] Nous entendons ce terme au sens de Romain Rolland. Pour une distinction du sentiment océanique entre Freud et Rolland, voir Hulin (1993/2014, pp. 29–44).

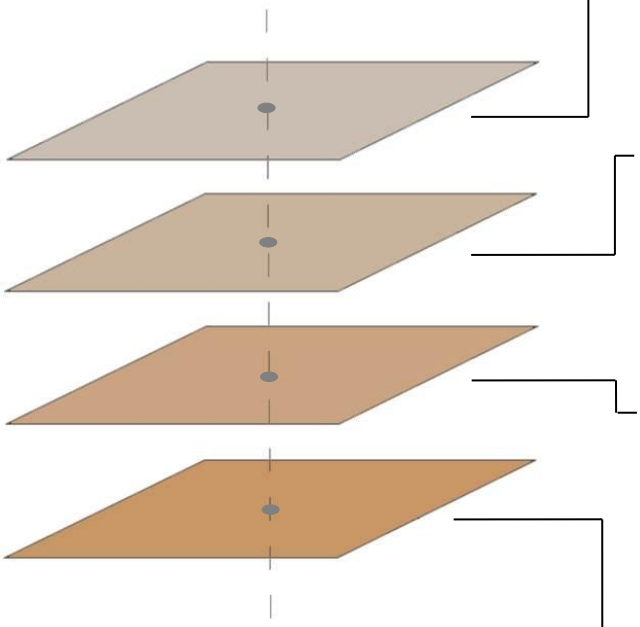
et d'une *hexis* corporelle[14], issus de l'échange intime qui s'installe entre le pratiquant et sa discipline. Ce phénomène individuel appliqué à des millions d'individus, contribuerait ainsi à unifier les différentes scènes surf en une subculture transnationale par un système de valeurs universellement partagé.

C) Revue littéraire et degrés d'analyse

Traiter de l'histoire du surf selon une analyse sociohistorique de longue durée implique de nombreux choix théoriques et méthodologiques qu'il faut saisir à la lumière d'un état des lieux sur la question. Ici, la tâche s'avère délicate puisque l'histoire du surf est la fois investie par des surfeurs (Clark, 2011 ; Young, 2008 ; Kampion, 2008, Lueras, 1984 ; Warshaw, 2003, 2010), des anthropologues (Finney & Houston , 1966/1996 ; Masterson, 2010), des historiens (Laderman, 2014 ; Neushul & Westwick, 2013 ; Walker, 2011), des sociologues (Coëffé, Guibert, & Taunay, 2012 ; Lawler, 2012 ; Pearson, 1979 ; Stranger, 2011) et des géographes (Augustin, 1994a, 1998 ; Coëffé, 2005b, 2014 ; Guibert & Taunay, 2013 ; Warren & Gibson, 2014). Au regard de cette diversité, classons d'abord ces différents travaux en distinguant quatre niveaux d'analyse (Figure 1), rappelant ceux mis en avant par Tilly (1984, p. 61). Sans prétendre à l'exhaustivité, on distingue un premier niveau de type micro-historique, se concentrant principalement sur l'action des individus (*e.g.* Kampion & Brown, 1998). Puis, il faut relever un niveau plus local, travaillant sur des unités de lieu précises comme des quartiers, des villes et des espaces de taille similaire (*e.g.* Ever, 2004). Un troisième niveau se concentre sur l'échelle du champ bourdieusien, travaillant sur des subcultures, des « univers » (Guibert, 2006a, p. 15), ou des mondes (Becker, 1988/2006) d'un degré régional ou national. Enfin, le quatrième et dernier niveau correspond à une étude systématique des enjeux internationaux, autorisant des comparaisons entre villes mondiales, et pays, et mettant l'emphase sur les flux et les échanges transnationaux (*e.g.* Warren & Gibson, 2014).

[14] Extension du célèbre concept d'habitus, l'« hexis corporelle est la mythologie politique réalisée, incorporée, devenue disposition permanente, manière durable de se sentir, de parler, de marcher, et, par là de sentir et de penser » (Bourdieu, 1989, p. 177).

Figure 1 : Mille-feuille théorique des études sur le surf



1. Individus
Glorification du surf par des expériences et des récits individuels. Histoire événementielle et mémorielle sujette à une dimension romantique et nostalgique.

2. Scènes surf /communautés de plage
Scènes surf identifiables par la présence d'individus et d'infrastructures destinés à la production et la reproduction de la pratique sportive.

3. Subculture / champ / univers / monde
Scènes locales subalternes et reliées entre elles par une conscience collective, un argot, un système de normes et de valeurs, tous diffusés par les médias spécialisés.

4. Mondial systémique
Réseau d'individus et d'organismes traitant de la production, de la diffusion, de la consommation, de l'appréciation, et de l'homogénéisation du surf. Étudie les procédures conventionnelles qui régissent les structures d'activités collectives.

Au niveau micro-historique, on observe d'abord une histoire événementielle et narrative du surf, rédigée à la manière des historiens français de la fin du XIX^{e} siècle (Langlois & Seignobos, 1898/1992). Cependant, à la différence de l'Ecole Méthodique, cette histoire romancée du surf n'a pas de regard critique sur ses pratiques et l'interprétation des archives. Les faits s'enchaînent de manière lisse. Les notes de bas de page et renvois bibliographiques sont imprécis, rares, ou inexistants, et alimentent un « surf-lore » (Thorne, 1976, p. 209)[15]. Cette histoire fait l'éloge des grands héros de la discipline, dont certains sont *panthéonisés* par des surfeurs ayant une autorité légitime à figer dans le temps des faits passés (Blake, 1983/1935 ; Young, 2008 ; Kampion & Brown, 1998 ; Lueras, 1984 ; Warshaw, 2003, 2010). Au même niveau d'analyse, mais avec un regard rétrospectif, on trouve des recueils de sources primaires qui fournissent les premières pistes de réflexion sur les sources utilisées et leur validité. Ces anthologies prennent conscience des enjeux contradictoires à l'œuvre lors de la production de documents. À cet égard, elles facilitent le travail de recherche et de comparaison (Clark, 2011 ; DeLaVega, 2004, 2011 ; Manificat, 2013a, 2013b, 2015a, 2015b, 2016 ; Moser, 2008 ; Surfresearch, 2016). Enfin, d'un point de vue plus interprétatif notons les travaux universitaires et journalistiques pertinents, qui renseignent de manière méthodique sur les intentions et les motivations des acteurs (Coëffé, 2005b ; Davis, 2015 ; Manificat, 2014a, 2014b, 2015a, 2015b ; Sayeux, 2008 ; Smith, 2003a, 2003b, 2003c ; Timmons, 1989 ; Verge, 2001, 2007).

Le second niveau d'analyse, celui des scènes et des communautés de plage, révèle un faible intérêt historique de la part des études académiques. Les travaux s'attachant à la reconstitution des scènes surf passées sont rares (Coëffé, 2014 ; Irwin, 1976 ; Timmons, 1989 ; Osmond, 2011 ; Walker, 2011), laissant place à un foisonnement de monographies contemporaines. Les spots[16] de surf et les scènes locales sont souvent analysées sous forme d'études de cas qui rendent compte des conflits d'usage sur les plages et les zones de surf. On discerne les enquêtes traitant de la construction d'une identité de surfeur, souvent par l'intermédiaire du localisme[17] (Anderson, 2014 ; Daskalos, 2007 ; Evers, 2004, 2006, 2009 ; Langseth, 2012 ; Nazer, 2004 ; Preston-Whyte, 2001, 2002, 2011 ; Sayeux, 2008, pp. 119–147 ; Usher & Kerstetter, 2015a ; Walker, 2005, 2011, pp. 105–126), des interactions

[15] Dans le vocabulaire anglo-saxon, Le *surf-lore* désigne le capital subculturel d'un surfeur concernant son sport. Il correspond à l'ensemble des éléments de la pratique tel que le nom et les caractéristiques océanographiques des plus célèbres spots, la connaissance des équipements et manœuvres, l'actualité du monde professionnel, ainsi que l'histoire de la discipline avec ses mythes, ses légendes et ses anecdotes.

[16] Terme subculturel signifiant un lieu où déferlent des vagues.

[17] Le localisme est une notion complexe qui sera étudiée aux chapitres sept et neuf. Retenons pour le moment qu'il correspond à une territorialisation et une occupation dissuasive des plages et des zones de surf par des surfeurs.

entre ethnies (Walker, 2011, pp. 105–126), des différences genrées (Lewis, 2003 ; Sayeux, 2008, pp. 149–177 ; Waitt, 2008 ; Waitt & Warren, 2008), ainsi que par l'impact du tourisme surf (Martin & Assenov, 2013 ; Ponting, 2009a, 2009b, 2013, 2014 ; Usher & Kerstetter, 2014). Dans le cas de mon étude, la reconstruction de la scène surf de Waikīkī, aux Hawai'i, en comparaison avec celle d'Huntington Beach, en Californie du sud, constitue un cas novateur puisqu'aucun travail n'a tenté de réaliser une histoire comparée de deux scènes surf des années 1900 à nos jours. Cette étude comparative, qui débute au chapitre cinq jusqu'à la fin de l'analyse, sera conçu comme un outil méthodologique afin de « monter en généralité » (Ramognino, 2013) et proposer un système mondial de stations surf dans le chapitre dix.

Le troisième degré d'étude se focalise sur la notion de sport et de « subculture »[18]. Avec l'uniformisation d'une « conscience collective »[19] de surfeurs, nous postulons que les communautés de plages s'unifièrent en une subculture, ou encore en « fraternités » (Booth, 2001b ; Warren & Gibson, 2014, p. 9), par l'intermédiaire d'une industrie spécialisée et des médias de masse. Cette subculture appartient à un ensemble plus large que l'on appelle communément *la culture surf* (Chidester & Priore, 2008 ; Colburn, 2002 ; Holmes, 1991), et dont la version populaire se désigne par le terme de *pop surf culture* (Booth, 1996 ; Chidester & Priore, 2008, p. 39 ; Rutsky, 1999). Cette distinction entre culture surf, subculture et culture surf populaire s'est établie à partir des années 1960, lorsque le surf a expérimenté son âge d'or en Californie (LeRoy, 1998). Au regard de cette histoire, les études francophones ont rangé le surf dans la catégorie des « sports californiens » (Augustin, 1998, pp. 588–589 ; Calogirou & Touché, 1995, p. 38 ; Haschar-Noé, 1999, p. 225 ; Pociello, 1981/1998, p. 172 ; Sayeux, 2008, p. 149), « sport de glisse » (Loret, 1995, p. 15), « sport whiz » (Midol & Broyer, 1995, p. 204 ; Midol, 1993, p. 23), et « sport-mode de vie » (Augustin, 1996, p. 20), qui furent porté par des individus « hypermoderne[s] » (Vigarello, 2006, p. 192). Quant à la littérature anglo-saxonne, elle a insisté davantage sur le caractère ludique et esthétique[20] du surf par l'usage du terme « sport postmoderne », « sport alternatif », « sport extrême » et « lifestyle sport » (Wheaton, 2004b, p. 2). Généralement, ces deux courants de pensée s'ignorent mutuellement, mais s'accordent sur l'aspect non institutionnalisé du surf, par opposition aux sports européens, comme la gymnastique française (Defrance, 1995). *A contrario*, la présente thèse

[18] Selon (Hebdige, 1979/2002, p. 1) une « *sub-culture* » correspond à une culture partagée par un groupe d'individus, et se différencie de la culture populaire. Elle possède sa propre structure hiérarchique, son ensemble de croyances et de valeurs, son jargon, ses rites et son histoire.

[19] La conscience collective chez Durkheim désigne « l'ensemble des similitudes sociales, sans préjuger la catégorie par laquelle ce système de phénomène doit-être définit » (Durkheim, 1893/2004, p. 47).

[20] Pour une revue littéraire éclairée, consulter Brown et Ford (2006, pp. 60–63), et Wheaton (2004b).

nuance l'argument selon lequel le surf serait une pratique libre et met l'accent sur son institutionnalisation en tant que discipline sportive à la recherche d'une reconnaissance internationale destinée à légitimer le statut de ces athlètes professionnels et amateurs. Par exemple, en étudiant l'univers du surf dans le littoral aquitain, Guibert (2006a, pp. 145–210) démontre l'importance d'une image professionnelle du surf pour les équipes municipales de Lacanau, Hossegor et Biarritz, qui capitalisent sur son caractère institutionnel afin de dynamiser le tourisme estival. Dans le cadre de notre étude, nous nous focalisons à l'autre extrémité de ce processus par l'étude des institutions subculturelles destinées à promouvoir l'image d'un surf respectable. Les structures examinées comprennent le *WindanSea Surf Club*[21] de San Diego pour l'aspect amateur, et le *Triple Crown of Surfing*[22] aux Hawai'i pour la branche professionnelle. En interrogeant à plusieurs reprises les deux fondateurs du circuit professionnel, Fred Hemmings et Randy Rarick, et le président de la fédération internationale, Fernando Aguerre, notre travail démontrera que le surf, tout comme la plupart des sports européens, ont suivi un processus de « sportivisation » (Elias & Dunning, 1998, p. 67) à partir des années 1970, et dans lequel l'industrie des planches de surf et le parrainage ont joués des rôles essentiels.

Le quatrième et dernier niveau d'analyse se situe à l'échelle mondiale et se concentre sur l'examen des systèmes transnationaux. Ce degré d'abstraction demeure le moins étudié, tant par le manque d'études comparatives au niveau national, que par les problèmes inhérents à la théorisation de systèmes mondiaux. Faisant explicitement référence à Fernand Braudel (1979) et à la notion d'économie-monde (Braudel, 1979, pp. 13–19), le géographe français Augustin s'est essayé à l'exercice dans les années 1990 (Augustin, 1996, 1998 ; Augustin & Malorie, 1997). Selon lui, la diffusion internationale du surf doit beaucoup aux médias et aux nouveaux moyens de communication, et donna naissance à une « culture-monde » et des « territoires-monde » (Augustin & Malorie, 1997, p. 127). La culture-monde serait rendue possible par les échanges de marchandises et de personnes, mais aussi par les réseaux mondiaux de communication et d'information. Il a fallu attendre les années 2010 pour voir émerger des travaux traitant de la diffusion internationale du surf dans le système monde contemporain (Wallerstein, 1974, 2011), sans que celui-ci soit entièrement explicité (Westwick & Neushul, 2013 ; Laderman, 2014 ; Warren & Gibson, 2014). Par exemple,

[21] Célèbre club de surf de San Diego fondé en 1963 par Chuck Hasley et dont l'histoire sera développé au chapitre premier.

[22] Créé en 1983 à l'issu d'une scission dans l'organisation du circuit professionnel de surf, le Triple Crown rassemble trois compétitions prestigieuses sur la côte Nord de l'île d'O'ahu : le Haleiwa Pro, le Sunset World Cup et le Pipeline Masters. Depuis, il est considéré comme le titre le plus convoité après celui du champion mondial.

Laderman (2014) souligne de façon implicite un modèle centre-périphérie de diffusion du surf reposant sur la dissémination de l'impérialisme américain à l'échelle internationale. Enfin, Warren et Gibson (2014) sont les premiers à exhumer un système transpacifique de production et de distribution de planches de surf, d'individus et de savoirs entre les Hawai'i, la Californie et l'Australie. À partir de ces travaux et de nos recherches, nous tenterons de stabiliser ces théories et d'établir un modèle international de stations surf.

D) Méthodes

Au regard des différents degrés d'analyse et de la portée généalogique de notre thèse, l'analyse fait face à un défi méthodologique, puisqu'il s'agit de mettre en relation des faits sociaux avec des structures mentales, sensorielles et affectives dont l'échelle de réflexion fluctue. À l'instar des apports théoriques venant de différentes disciplines, une application de méthodes propres aux anthropologues, historiens et sociologues répond à la nécessité de construire un appareil méthodologique permettant la comparaison sur la longue durée, et à des échelles variées. Dès lors, trois méthodes d'investigations qualitatives ont été retenues : l'analyse de contenu, l'observation participante et les entretiens thématiques. Par la méthode de la triangulation, l'administration de la preuve se fera par le croisement des données recueillies.

1. L'analyse de contenu

Pour le XIX^{e} siècle aux Hawai'i, l'analyse de contenu s'est focalisée sur les récits de voyageurs des mers du Sud et ceux des résidents expatriés. Ces documents renferment les premiers témoignages sur le *he'e nalu* dans l'archipel hawaïen et comprennent des journaux de bord, rapports et lettres rédigés par des explorateurs, des missionnaires, des romanciers et des touristes aux Hawai'i entre 1778 et 1907. Ceux qui travaillent sur l'histoire du Pacifique reconnaitront les récits d'explorateurs comme James Cook, James King, David Samwell et George Vancouver. On trouvera également les écrits des missionnaires comme Hiram Bingham et William Ellis, ainsi que les textes d'écrivains célèbres comme Mark Twain ou Stoddard. En tant que genre littéraire à part entière, cette littérature de voyage (Melton, 2002) fournit des descriptions détaillées du mode de vie indigène, et des informations précieuses concernant les pratiques de la natation et du *he'e nalu*. Elle informe également du « regard » ou de la « vision » (Carreón Blaine, 2010) que portaient les voyageurs euro-américains sur

l'indigénat et l'océan, permettant notre travail de recherche de circonscrire les systèmes de valeurs et de représentations de l'époque. On retrouve la plupart de ces récits dans des recueils composés par DeLaVega (2004), Moser (2008), Manificat (2013a, 2013b), ainsi que sur le site internet de Geoff Cater (Surfresearch, 2016). Au total, une cinquantaine de sources primaires ont été retenues pour nous renseigner sur les réalités passées du *he'e nalu* concernant sa continuité et son déclin relatif.

Soucieux du regard autochtone sur la question, et désireux de se détacher d'un discours romancé qui imprègne ces documents, notre recherche à également consultée une quinzaine d'articles de presse, rédigés en langue vernaculaire, au sein desquels on identifie les écrits des premiers historiens hawaïens comme Samuel Kamakau (*e.g.* 1870a, 1870b) ou John Papa 'Ī'ī (*e.g.* 1870a, 1870b, 1870c). Aujourd'hui réinvestit par des chercheurs de parenté hawaïenne (*e.g.* Beamer, 2008 ; Silva, 2004 ; Walker, 2011) ou non (*e.g.* Chapin, 1996), ces articles de presse ont été consultés en ligne à partir des bases de données *Papakilo*[23] et *Ho'olaupa'i*[24]. La plupart de ces documents ont également été recueillis par John Clark (2011) et partiellement retranscrit par Keao NeSmith. Pour obtenir des traductions complètes, une vision d'ensemble et un avis personnel sur la qualité des documents, j'ai appris l'hawaïen durant deux ans au sein de l'association France-Hawai'i à Paris, ainsi qu'à l'université d'Hawai'i à Mānoa à l'automne 2015. Au total, la présente étude a catalogué six cent soixante-deux occurrences du terme *heenalu*[25] dans vingt journaux hawaïens différents. Cependant, seul trois d'entre eux ont été analysés scrupuleusement au regard du nombre important d'occurrences dans ces journaux. Je parle ici de *Ka Hoku o ka Pakipika* (l'Étoile du Pacifique), *Ke Au Okoa* (La Nouvelle Ère) et *Ka Nupepa Kuokoa* (Le Journal Indépendant). Enfin, j'ai consulté les recueils des historiens hawaïens du XIX^{e} siècle comme Samuel Kamakau, Zephrin Kepelinio, David Malo et de John Papa'Ī'ī à la bibliothèque Éric-de-Dampierre de l'université de Paris Ouest Nanterre la Défense, la médiathèque du Quai Branly et la bibliothèque Hamilton de l'université d'Hawai'i à Mānoa.

En ce qui concerne le XX^{e} siècle et la diffusion du surf en Californie et en Australie par l'intermédiaire du tourisme balnéaire, je me suis reporté sur la presse régionale anglophone telle que le *Hawaiian Star*, le *Paradise of the Pacific* et le *Pacific Commercial*

[23] http://www.papakilodatabase.com/main/main.php

[24] http://nupepa.org/

[25] L'orthographe du mot *he'e nalu* a été retranscrite sous sa forme originale *heenalu*, avant l'introduction progressive du 'okina à la fin du XIX^{e} siècle. L''okina correspond à une apostrophe inversée (') et désigne l'arrêt d'un son entre deux voyelles par l'intermédiaire de la glotte. Ce hiatus marque une différence profonde entre deux termes en apparence équivalent. Par exemple la signification du terme *kai* (océan) se distingue du terme *ka'i* (mener) (Elbert & Pukui, 1979/2001, p. 10).

Advertiser pour les Hawai'i. Concernant la Californie, j'ai retenu sur le *Los Angeles Times*, le *Daily Outlook*, l'*Orange County Register*, le *Saturday Evening Post* et le *San Diego Tribune*. Dans une moindre mesure, j'ai aussi consulté le *Sydney Morning Herald* pour l'Australie. Au côté de ces sources, j'ai également utilisé les archives municipales des villes d'Honolulu et d'Huntington Beach disponibles en ligne. Enfin, la presse spécialisée, propre à la subculture surf a été également étudiée à partir de la première publication de la revue américaine *Surfer* qui est la plus ancienne et la plus consultée au monde[26].

2. Le terrain de recherche multi-site

Afin de saisir les tendances de longue durée dans la transformation du *he'e nalu* en surf et sa diffusion internationale, je me suis engagé sur un terrain de recherche multi-site (Marcus, 1995, 2002) aux Hawai'i et en Californie durant une période de trente mois entre septembre 2009 et janvier 2016. Méthode développée par Bronislaw Malinowski (1922/1961) et Margaret Mead (1930/1969), l'observation participante de longue durée a pour objectif de rassembler des données ethnographiques. Ces productions sont ensuite destinées à proposer une analyse d'une société donnée et d'en saisir les fondements politiques, économiques, religieux, familiaux, vestimentaires, alimentaires, etc. L'anthropologue doit alors vivre avec ses enquêtés et demeurer sur le terrain durant une période relativement longue, que je fixe à six mois, au regard des exigences universitaires contemporaines. Dans le cadre de cette recherche, j'ai engagé une observation participante selon la méthode de l'« observation flottante » (Pétonnet, 1982, p. 39). J'ai observé, puis participé au quotidien de clubs de surf, d'associations bénévoles, puis j'ai visité les ateliers d'artisans-shapers[27] et j'ai parfois séjourné chez des enquêtés. Méthode quelque peu similaire à celle utilisée par Neil Anderson (1923/2011) pour l'étude des *Hobos* à Chicago, ce bricolage méthodologique visait à s'immerger dans des groupes de surfeurs soudés.

En Californie, le premier terrain s'est tenu entre août 2009 et juin 2010 dans le cadre d'un Master 2 à l'Université d'État de Californie à Long Beach (*California State University of Long Beach*, CSULB). L'enquête était d'abord dédiée à l'étude du club de surf de l'université et glissa progressivement sur une analyse de la ville d'Huntington Beach, en tant qu'industrie

[26] Créé en 1960 en Californie, le magazine *Surfer* se définit comme la vitrine officielle du surf. Jusque dans les années 1970, la revue est assimilée à la « Bible du surfeur » (Ormrod, 2005, p. 46) au sein de laquelle on y trouve des entretiens, des récits de voyage, une actualité des compétitions, des caractéristiques océanographiques du littoral. En 2015, on estime que six cent mille personnes lisent *Surfer* tous les mois dans le monde (Surfer media kit, 2016).

[27] Dans l'argot du surf, le shaper correspond à un individu qui manufacture une planche de surf.

et scène historique de la subculture surf sud-californienne. Huntington Beach s'est imposé rapidement à mes recherches puisque l'observation participante engagée avec le club de surf de CSULB se réalisait systématiquement dans cette ville, en raison de la qualité et de la régularité des vagues dans la région. Ensuite, le second terrain a pris place entre août 2012 et juin 2013, grâce à une invitation au département d'anthropologie de l'université de San Diego (*University of California San Diego*, UCSD). Là, j'ai adopté une démarche plus engagée. Alors qu'avec le club de CSULB, je me contentais de surfer avec les membres du bureau et de les aider dans leurs démarches administratives et logistiques, je suis devenu président, puis vice-président du club de surf de UCSD durant l'année universitaire 2012–2013.[28] À cela s'ajoute un travail effectué au sein du WindanSea Surf Club, renommé pour sa place centrale au sein de l'industrie et de la subculture surf internationale[29]. En mai 2013, alors que je résidais toujours en Californie, j'ai entrepris un autre terrain d'un mois aux Hawai'i dans la cité balnéaire de Waikīkī. L'objectif était d'engager une étude comparative avec le centre-ville d'Huntington Beach, puisque ces deux quartiers sont tous deux reconnus comme des *villes surf* par les médias spécialisés (Bell, 1973). Ensuite, je suis retourné à Waikīkī, et à Huntington Beach en mai-juin 2014, afin de compléter les premiers éléments d'analyse et de proposer un modèle de développement comparé. Enfin, j'ai effectué mon dernier terrain à Waikīkī et sur la Côte Nord (*i.e. North Shore*) d'O'ahu, entre août 2015 et janvier 2016, en profitant d'une charge d'enseignement en tant que lecteur en anthropologie du tourisme à l'université d'Hawai'i à Mānoa.

D'un point de vue pratique, ma démarche itérative met en avant une observation participante qui consiste à approfondir le degré d'immersion dans la culture étudiée à chaque retour sur le terrain de recherche. Naturellement, le premier bénéfice de cette approche correspond à renforcer la légitimité du chercheur auprès des enquêtés, passant de la posture d'*outsider* à celle d'*insider* (Becker, 1963/1997). Il sera argué au chapitre huit que passer d'une enquête par immersion (*etic*) à une enquête par distanciation (*emic*) se révèle particulièrement fructueux pour la collecte de données confidentielles où difficilement accessibles (Olivier de Sardan, 1998). Puis, le temps de chacun de mes quatre terrains, qu'ils aient duré dix mois ou quelques semaines, a été rythmé par des charges d'enseignement, de valorisation des résultats durant des colloques et séminaires et d'une rédaction progressive

[28] Désigné par les membres du bureau, j'ai occupé la fonction de président durant plusieurs mois. Cependant, le club régularisa sa situation à ma demande, puisque j'appris *a posteriori* que mon statut d'étranger aux États-Unis m'autorisait uniquement à occuper le poste de vice-président. Ce titre n'était que factice, puisque mes prérogatives demeuraient équivalentes.

[29] Par exemple, Fernando Aguerre, président de la fédération internationale de surf – et interrogé durant cette enquête – est un membre actif du WindanSea Surf Club.

prenant la forme d'articles destinés à la publication. Cette démarche qui implique des allers-retours incessants entre la consultation des donnes théoriques, la composition et la relecture des données ethnographiques, ainsi que l'engagement participatif, correspond est l'une des pierres angulaires du terrain de longue durée (Dewalt & Dewalt, 2011, p. 15 ; Hunsmann & Kapp, 2013, p. 108). D'un point de vue analytique, ce processus encourage une réévaluation continuelle des données empiriques. La relecture périodique des journaux de bord, confrontée aux apports théoriques, a facilité la remise en question des conclusions préliminaires et a incité au raffinement de la pensée par le déploiement de nouvelles hypothèses et méthodes d'investigation.

3. Les entretiens semi-directifs

Les interactions informelles notées dans le carnet ethnographique, ainsi que les entretiens semi-directifs fournissent la dernière source de ce présent travail d'enquête. Les données ethnographiques regroupent cinq volumes de deux-cents pages chacun et narrent l'ensemble du temps dédié à l'enquête. Sur le terrain, j'ai rencontré et interrogé une cinquantaine d'individus allant de dix-huit à soixante-dix-huit ans, et je suis rentré dans la subculture étudiée selon la méthode du « sondage boule de neige » (Combessie, 1996/2007, p. 53). Souvent employée pour atteindre le sommet des hiérarchies institutionnelles, le sondage boule de neige m'a autorisé à étudier plusieurs niveaux du monde surf[30]. Au plus bas de cette hiérarchie institutionnelle, on trouve les clubs de surf universitaires de Long Beach et de San Diego, dont l'intégration nécessitait le statut d'étudiant et les frais d'inscription annuels. Dans ces clubs, la tranche d'âge était relativement restreinte puisqu'elle correspond à celle des étudiants universitaires, allant de dix-huit à trente ans. Ensuite, grâce à une légitimité acquise au fil de mes observations et de mes participations au sein de ces clubs, j'ai interrogé des cercles un peu plus restreints, nécessitant une certaine familiarité avec l'univers du surf. Ce fut d'abord les membres de l'Huntington Beach Longboard Crew (HBLBC)[31] puis ceux du WindanSea Surf Club à San Diego, où toutes les tranches d'âges étaient représentées, mais avec une surreprésentation d'individus dépassant la quarantaine. Enfin, par la construction et l'entretien d'un réseau subculturel, j'ai entrevu les coulisses du monde professionnel, non seulement par l'obtention d'un accès privilégié aux espaces restreints lors des compétitions,

[30] En empruntant la notion de « monde » (Becker, 2006, p. 5), je m'intéresse aux structures collectives, politiques et économiques qui rendent possible l'existence d'une subculture surf aux échelles locales, nationales et internationales.

[31] Club de surf à but non lucratif, basé à Huntington Beach. L'objectif de l'association correspond à promouvoir l'histoire du surf et à revaloriser les origines hawaïennes et la pratique de la planche longue. http://www.hblongboardcrew.org/

mais aussi par la réalisation d'entretiens semi-directifs auprès de quelques figures emblématiques de l'industrie du surf, comme Fred Hemmings (fondateur du *Pipeline Masters*), Randy Rarick (cofondateur du *Triple Crown of Surfing*), Fernando Aguerre (président de l'Association Internationale de Surf), Doug Palladini (président de la *Surfing Industry and Manufacturers Association*), et Jodi Wilmott (directrice du *Triple Crown of Surfing*).[32]

À chacun de ces degrés d'immersion, les entretiens ont tenté de révéler les éléments qui rattachent la subculture surf à son parent polynésien. Étant donné que l'objectif de la thèse tient dans la découverte des mécanismes à l'œuvre dans la transformation du *he'e nalu* en surf, les thèmes privilégiés ont tenté de fournir des éléments de réponse aux hypothèses proposées. Par la reconstitution des récits de vie, les enquêtés ont d'abord été interrogés sur les échanges de savoirs, de techniques et les flux migratoires de surfeurs au court de leur carrière – qu'elle soit professionnelle, amateur, administrative, éditoriale ou industrielle. Ensuite, les thèmes de l'histoire, de la mémoire et de l'usage du passé ont été également traités avec pour objectif de comprendre en quoi il existe une continuité historique entre le *he'e nalu* et le surf. Puis afin de saisir les bases d'une subculture surf internationale, les entretiens se sont attachés à saisir les sensibilités propres aux surfeurs, telles que les perceptions du rivage, des corps et du monde océanique. Enfin, pour les enquêtés évuluant au cœur de l'industrie du surf et du circuit professionnel, les thèmes abordés se sont focalisés sur l'institutionnalisation de la pratique en tant que sport autonome et de la mondialisation de sa subculture.

Selon les personnes interrogées, les entretiens ont duré entre trente minutes et deux heures et ont tentés de retracer les histoires de vie de chaque individu et de son positionnement au sein d'un système subculturel international. Chaque entretien a débuté avec la question : « Avez-vous surfé aujourd'hui ? ». Ensuite, l'introduction du récit de vie se faisait avec la seconde question : « Comment avez-vous appris à surfer ? ». L'enquêté évoquait alors ses souvenirs d'enfance et engageait un libre discours. S'il restait discret, je faisais appel à une batterie de questions plus précises pour raviver les mémoires de l'entrée dans la subculture surf :

- Où ? Quel(s) spot(s) ?
- Quand ? Quel âge ? Contexte historique du récit ?

[32] Voir l'annexe 1 à la fin du manuscript pour les autorisations à citer nominativement ces interrogés.

- Avec qui ? Famille ? Ami(e)s ?
- Avec quoi ? Comment ? Quel type de planche utilisée ?
- Pourquoi surfer ?

Par la suite, les thèmes traités variaient d'une personne à l'autre mais peuvent être répertoriés sous neuf thèmes majeurs :

- Attirance pour le sport ;
- Attraction du rivage et du monde océanique ;
- Rapport au corps et la performance athlétique et artistique ;
- Culture du surf au sens large (scène, subculture, pop surf culture, etc.) ;
- Histoire et mémoires du surf ;
- Relations des genres au sein de la discipline ;
- Distinction entre le surf amateur et professionnel ;
- Mondialisation, médias et commercialisation ;
- Écologie et considérations environnementales ;

La plupart du temps, l'ensemble de ces thèmes a été évoqué par les enquêtés et des recadrages ont parfois été employés. En fonction de chaque personne, le temps consacré à chaque sujet a varié considérablement, et j'ai constaté des tendances en fonction de la position des individus dans la subculture. Par exemple, les femmes insistent davantage sur les rapports de genre, tandis que les hommes souligent les rites de passages propres à l'intégration dans un club exclusif. Puis en fonction du métier, les artisans-shapers s'attardent sur les innovations technologiques, alors que les responsables du circuit professionnel et les membres de l'industrie médiatique évoquaient avant tout la mise en réseau des différents niveaux institutionnels. Enfin, l'âge est la variable la plus saillante lorsqu'il s'agit d'aborder l'histoire du surf. À quelques exceptions près, la tranche d'âge 18–30 ans conçoit l'histoire du sport uniquement par l'intermédiaire du circuit professionnel et de quelques individus reconnus pour leur contribution incontestable, comme Duke Kahanamoku – considéré comme le père fondateur du surf. Quant aux plus de 50 ans, la compréhension de l'histoire du surf était beaucoup plus subtile, notamment à propos du *he'e nalu* au XIX^{e}. Mais surtout, cette maitrise du passé provient d'un engagement plus long et plus avancé dans la subculture. Leur histoire de vie est parfois inséparable de l'histoire de la pratique, puisque ces individus ont souvent été aux fondements de cette subculture surf à partir des années 1950.

E) Apports théoriques et annonce de plan

Si mes méthodes d'enquête et ma revue littéraire dégagent différents degrés d'analyse, c'est que ce travail relève le défi de traiter l'histoire du *he'e nalu* et du surf, d'abord aux Hawai'i, puis en Californie, et apporte des pistes de réflexion concernant un système subculturel mondial. Concevoir un tel sujet, c'est avant tout lier la narration événementielle avec les structures mentales, économiques et idéologiques des sociétés qui ont portées cette histoire. Une démarche que j'emprunte ici à Jonathan Friedman :

> *En effet, la continuité et par conséquent la transformation de la forme culturelle ne sont pas compréhensibles en tant que formes en elles-mêmes mais doivent être enracinées dans les motivations, les stratégies et l'intentionnalité des sujets sociaux précisément situés dans le temps et dans l'espace.* (Friedman, 2002, p. 232).

Dès lors, je propose quelques apports théoriques permettant de traiter à la fois d'une histoire événementielle et de longue durée. Concernant les détails chronologiques, mon travail s'appuie sur les ouvrages publiés par les surfeurs, et par des chercheurs indépendants comme Hervé Manificat (2013a, 2013b, 2015a, 2015b, 2016). À partir de cette histoire micro-historique, la montée en généralité se fait d'abord par l'histoire des sensibilités du XIX^{e} siècle et du début du XX^{e} siècle, dans la mesure où cette période jette les bases des affects contemporains.[33] L'enjeu de ce niveau de réflexion consiste à inscrire l'analyse dans l' « histoire culturelle » (Ory, 2004/2011), et plus particulièrement l'« histoire des sensibilités » ou l'« histoire des représentations » (Chartier, 1989 ; Corbin, 1992, 1993 ; Ginzburg, 1991). Inspiré de l'histoire des mentalités de Lucien Febvre et de l'école des Annales, ce courant traite des affects et des habitudes collectives pour saisir les structurations sensorielles et affectives des sociétés. Parmi les plus célèbres études, on a cherché à rendre compte de l'épuration olfactive (Corbin, 1982), de l'évolution des normes d'hygiène (Vigarello, 1987), des canons de beauté (Vigarello, 2004, 2010), du sport (Vigarello, 2006) ou encore, du rapport à l'océan (Corbin, 1988/2010). Bien que l'on traite d'individus, on s'attache également à saisir leur rapport au monde en se focalisant sur les processus affectifs et sensibles qui structurent leur vie sociale.

Après avoir rappelé la position du *he'e nalu* au sein des structures politico-religieuses hawaïennes dans le chapitre premier, cette histoire des sensibilités et du rapport au monde sera développée aux chapitres deux et trois. Dans l'objectif de saisir la cosmologie religieuse

[33] À ce sujet, nous verrons l'impact déterminant des sensibilités romantiques, hygiénistes et coloniales au sein de la subculture surf dans les chapitres huit, neuf et dix.

des aborigènes et son interaction avec les affects occidentaux, la grille de lecture s'attardera systématiquement sur l'opposition entre profane et sacré et l'engagement du corps avec l'océan. Nous examinerons l'attitude ambigüe de la civilisation occidentale, qui d'une part tente de mettre fin aux pratiques culturelles indigènes comme le surf – sous la pression des missionnaires calvinistes et de l'éthique protestante – et d'autre part louent les rapports entre aborigènes et l'environnement marin par l'intermédiaire des hygiénistes et des romantiques. Selon une logique d'attraction et de répulsion cyclique entre le pouvoir colonial et les revendications indigènes, on constatera que la métamorphose du *he'e nalu* en surf moderne s'est d'abord amorcée dans une lutte de discours et de représentation du monde entre la presse occidentale et la presse autochtone. À la suite de cette histoire des mentalités, nous invoquerons donc une histoire politique des Hawai'i dans le chapitre quatre, influencé par les travaux de Clark (2011), Chapin (1996), Desmond (1999), Friedman (1993, 2002, 2008b), Osorio (2002), Sahlins (1981), Silva (2004), Trask (1991, 1999), et Walker (2011). Nous étudierons comment les revendications indigènes des années 1870 à 1890 ont largement contribués à intégrer le *he'e nalu* au sein d'une identité nationale hawaïenne.

À un degré d'analyse différent, l'histoire événementielle du surf entre les années 1900 et 1960 sera envisagée dans les chapitres cinq, six et sept par le prisme de la sociologie urbaine (Anderson, 1929 ; Bouly de Lesdain & Raulin, 2004 ; Guibert 2006a, 2006b ; Joseph, 1992 ; Lefebvre, 1974/2000, Lévy, 2005 ; Raulin, 1997, 2000, 2008), puisque saisir les mécanismes à l'œuvre dans la reproduction du surf à l'échelle internationale correspond aussi à soulever l'impératif urbain. Même si le surf se pratique en mer, en lac, en en rivière ou en piscine à vague, l'ensemble des équipements et des infrastructures nécessaires à la pratique s'est historiquement situé dans des espaces urbains. Jadis limitrophes, ces espaces sont devenus, par transformations successives, des centres urbains, industriels et économiques incontournables. À l'image des scénographes, spécialisés dans les techniques de mise en scène, mon travail reconstituera les scènes littorales de Waikīkī et d'Huntington Beach, considérées comme des études de cas révélateurs de la naissance d'un système mondial de stations surf. En complément avec l'analyse des plages et du littoral (Devienne, 2014 ; Fiske, 1989), l'examen de l'espace urbain sera conçu comme un outil méthodologique pour mieux saisir le positionnement du surf et des surfeurs dans la ville. On parle alors d'une « approche dramaturgique » (Joseph, 1992, p. 212) pour comprendre la naissance de la subculture surf en milieu urbain.

Concernant un troisième niveau d'analyse, je m'attacherais à présenter l'unification de scènes surf en une subculture, qu'il s'agit de concevoir comme un champ composé d'acteurs

aux capitaux multiples. Ce niveau d'analyse associé à une conception bourdieusienne de la subculture surf s'inspire des travaux francophones sur le tourisme surf (Coëffé, 2010, 2014 ; Coëffé & Guibert, 2013 ; Coëffé, Guibert, & Taunay, 2012, 2014 ; Guibert, 2006) et des études anglophones sur les subcultures (Bennett, 1999, 2004 ; Bennett & Kahn-Harris, 2004 ; Brown & Ford, 2006 ; Hebdige 1979/2002 ; Muggleton & Weinzerl, 2003 ; Thornton 1995, 2003 ; Stranger, 2011 ; Wheaton & Beal, 2003). Au chapitre neuf, je concevrais l'objet d'étude comme un champ historiquement construit par l'émergence d'institutions compétitives, au sein duquel de nombreux acteurs interagissent selon des lois qui lui sont propres. En tant qu'espace structuré de positions, ce champ subculturel se compose d'individus se plaçant les uns par rapport aux autres, et qui s'organisent en factions à partir des années 1960–1970. Chacune de ses factions – prenant souvent la forme de club ou d'institution corporatives – cultive et enrichit un capital spécifique (*i.e.* économique, symbolique, culturel, social et corporel), et tente redéfinir la configuration du champ subculturel selon ses intérêts.

Enfin, le quatrième et dernier niveau d'étude saisira le caractère mondial en proposant un modèle de diffusion du surf à l'international au chapitre dix. À cet égard, les premières études universitaires traitant du surf à l'échelle globale constituent mon point de départ (Augustin, 1996, 1998 ; Augustin & Malorie, 1997 ; Laderman, 2014 ; Warren & Gibson, 2014 ; Westwick & Neushul, 2013). Puis, j'invoquerai, une anthropologie et une sociologie des systèmes mondiaux, dont le cadre théorique englobe de nombreux chercheurs tels que Braudel (1979), Chase-Dunn et Hall (1991), Ekholm et Friedman (1985), Sahlins (1994, 2002) et Immanuel Wallerstein (1974, 2011). La notion de système économique à l'échelle mondiale, référant au concept d'économie-monde (Braudel, 1979, pp. 13–19), sera confrontée à un modèle de stations surf afin d'évaluer dans quelle mesure il est possible de concevoir un système monde surf. Remis dans le contexte plus large du système-monde contemporain, la distribution du surf à partir des Hawai‘i vers le reste du monde sous-entendrait l'existence d'un modèle de développement systématique. Dans ce dernier chapitre, j'examinerai alors la genèse d'un système monde surf en mettant en évidence un modèle urbain tiré de mon étude d'histoire comparée de Waikīkī à Honolulu et du centre-ville d'Huntington Beach dans le comté d'Orange en Californie.

Première partie

Les Hawai‘i et le *he‘e nalu* :

Commerces transpacifiques, transformations politiques et idéologiques

Chapitre 1
Surf et structures sociales hawaïennes

> « Of the sports and games of old Hawaii, the most exhilarating and healthful were swimming and surf-riding, which were enjoyed by all classes of the population, young and old alike. » (Kuykendall, 1938/1965, p. 11)

En revisitant la littérature de l'archipel hawaïen, ce premier chapitre expose les fonctions politiques, économiques et religieuses des exercices physiques et du surf (*he'e nalu*) au sein des structures hawaïennes à la fin du XVIII[e] et au début du XIX[e] siècle. Ce travail se focalise sur l'organisation politique et la stratification sociale hawaïenne en reprenant l'anthropologie et l'archéologie historique américaine qui domine le champ scientifique. À partir des travaux de Cordy (1981), Friedman (2008a, 2008b), Kirch (2010), Kirch et Sahlins (1992), et Sahlins (1963, 1995), notre étude identifie les usages du surf au sein du tissu social et politique hawaïen lorsque le capitaine Cook découvrit l'archipel le 18 janvier 1778 (ère de la découverte, 1778–1810). Pour rendre compte des fonctions exceptionnelles du surf dans les domaines politiques et religieux, on consulte les traductions anglophones des journaux hawaïens du XIX[e] siècle, recueillies par Martha Beckwith (1940/1976), Abraham Fornander (1978), John Papa 'Ī'ī (1963), Samuel Kamakau (1961/1992), Ralph Kuykendall (1965), David Malo (1903) et Maria Kawena Pukui (1949). Les travaux de John Clark (2011) seront également investis, puisqu'ils donnent accès aux versions originales et authentiques des textes hawaïens.

Avant de se pencher sur le statut de la civilisation hawaïenne, il convient de rappeler brièvement l'origine de ce peuple. On estime que les Hawaïens viennent de la Polynésie centrale, notamment des Îles Marquises et de Tahiti à l'issue de deux grandes vagues de migrations, impliquant des voyages de plusieurs semaines dans l'océan Pacifique en double canoë. La première vague de peuplement se situe entre le XI[e] et le XIII[e] siècle du calendrier chrétien et la seconde entre le XIII[e] et le XV[e] siècle (Kirch, 2010, p. 128). Alors que les

premières installations humaines étaient hiérarchisées mais relativement égalitaires (Friedman, 2008b, p. 96), le prêtre Pā‘ao venu de *Kahiki* durant la seconde vague de migration au XIVe siècle instaura un nouveau système politique et religieux incluant le culte des dieux, les sacrifices animaliers et humains (Kirch, 2010, p. 86). Le mythe fondateur de l'origine autocratique de la société hawaïenne explique que la distinction entre les chefs (*ali‘i*) et le peuple (*maka‘āinana*) provient de *Kahiki*, un mot faisant référence à l'île de Tahiti, mais qui signifie plus largement la terre au-delà de l'horizon, là où le ciel rencontre la mer (Elbert & Pukui 1957/1986, p. 112). Après la seconde migration, l'archipel vécut en autarcie et la population hawaïenne se stabilisa entre 300 000 et 400 000 individus vers 1650.

I – Stratification sociale

A) Une organisation féodale

Pour saisir les spécificités de la stratification sociale hawaïenne, la plupart des anthropologues ont comparé l'organisation politique de l'archipel avec celle des autres peuples insulaires qui composent la Mélanésie, la Micronésie et la Polynésie à cause de leur proximité culturelle et langagière (Friedman, 2008a, p. 281). Selon Goldman (1955), les compétitions et les rivalités pour la revendication des statuts sociaux étaient les forces les plus importantes dans le développement Polynésien. La structure sociale hawaïenne se démarquait par sa stratification sociale élaborée, impliquant une hiérachie complexe gouvernée par une oligarchie endogame (Kirch, 2010, p. ix). Pour se maintenir au pouvoir, les élites hawaïennes (*ali‘i nui*) évitaient toutes relations exogames au profit d'une reproduction consanguine qui verrouillait l'ordre social et assurait une distinction avec le peuple (*maka‘āinana*) et les autres chefs (Friedman, 2008a, p. 294). Cette endogamie centralisait le pouvoir autour de grandes familles et garantissait la pureté et la sacralité d'une lignée (Kame‘eleihiwa, 1992, p. 40). Au regard de cette hiérarchie sociale, la société hawaïenne était considérée comme l'une des plus complexes tribus primitives, notamment par Cordy (1981), Sahlins (1963), Earle (1997) et Johnson et Earle (2000).

Or, de récentes recherches suggèrent que la société hawaïenne n'était pas organisée en tribu mais en État primaire, encore appelé État archaïque (Kirch, 2010, pp. 4–6), dont l'une des caractéristiques principales repose sur la royauté de droit divin. Cette organisation féodale était déjà notée par Kuykendall (1938/1965, pp. 51–54), mais est devenue explicite dans les travaux de Hommon (1976), Allen (1991), Van Bakel (1991; 1996), Seaton (1978) et Spriggs

(1988). Quantitativement, les États archaïques sont plus larges, plus étendus et plus stratifiés que les tribus complexes. Qualitativement, ces États se distinguent dans la manière dont les membres de la société sont assignés à une catégorie sociale, et comment ces catégories sont idéologiquement définies et légitimées. Ainsi, Kirch (2010, p. 27) affirme que les principales tribus hawaïennes doivent être étudiées comme des États archaïques à la différence des autres ethnies polynésiennes au regard de leur stratification sociale féodale. Les citoyens *maka'ainana*[34] étaient aliénés sur les terres des chefs *haku'āina* et *konohiki*, qui contrôlaient et administraient le système territorial. Ces chefs, étaient eux-même tributaires d'une royauté divine appelée *mō'ī*, soutenue par des prêtres *kahuna* et qui possédait le monopole de la violence légitime. Les élites étaient propriétaires terriens et les citoyens occupaient leurs terres en échange d'un tribut.

Lors de l'arrivée des premiers européens sur l'archipel des Hawai'i en 1778, on estime qu'il existait quatre États guerriers en compétition (Kirch, 2010, p. 31–32). Le plus grand royaume, était celui de l'île d'Hawai'i située au sud de l'archipel, s'étendant également au sud de l'île de Maui (*cf.* Carte 1). Le royaume de Maui, était le second, intégrant aussi les îles environnantes de Lana'i et Koho'olawe. L'île de Molokai était sous le règne de la royauté d'O'ahu qui était la troisème monarchie. Enfin, l'île de Kaua'i, éloignée d'O'ahu de 177km, formait une entité politique indépendante intégrant l'île voisine de Ni'ihau. La taille et la population de chaque royaume a fait l'objet de vivaces recherches (Schmitt, 1968, 1973 ; Stannard, 1989) et les récentes études paléontologiques retiennent désormais les estimations présentées dans la table 1 (Kirch & Rallu, 2007).

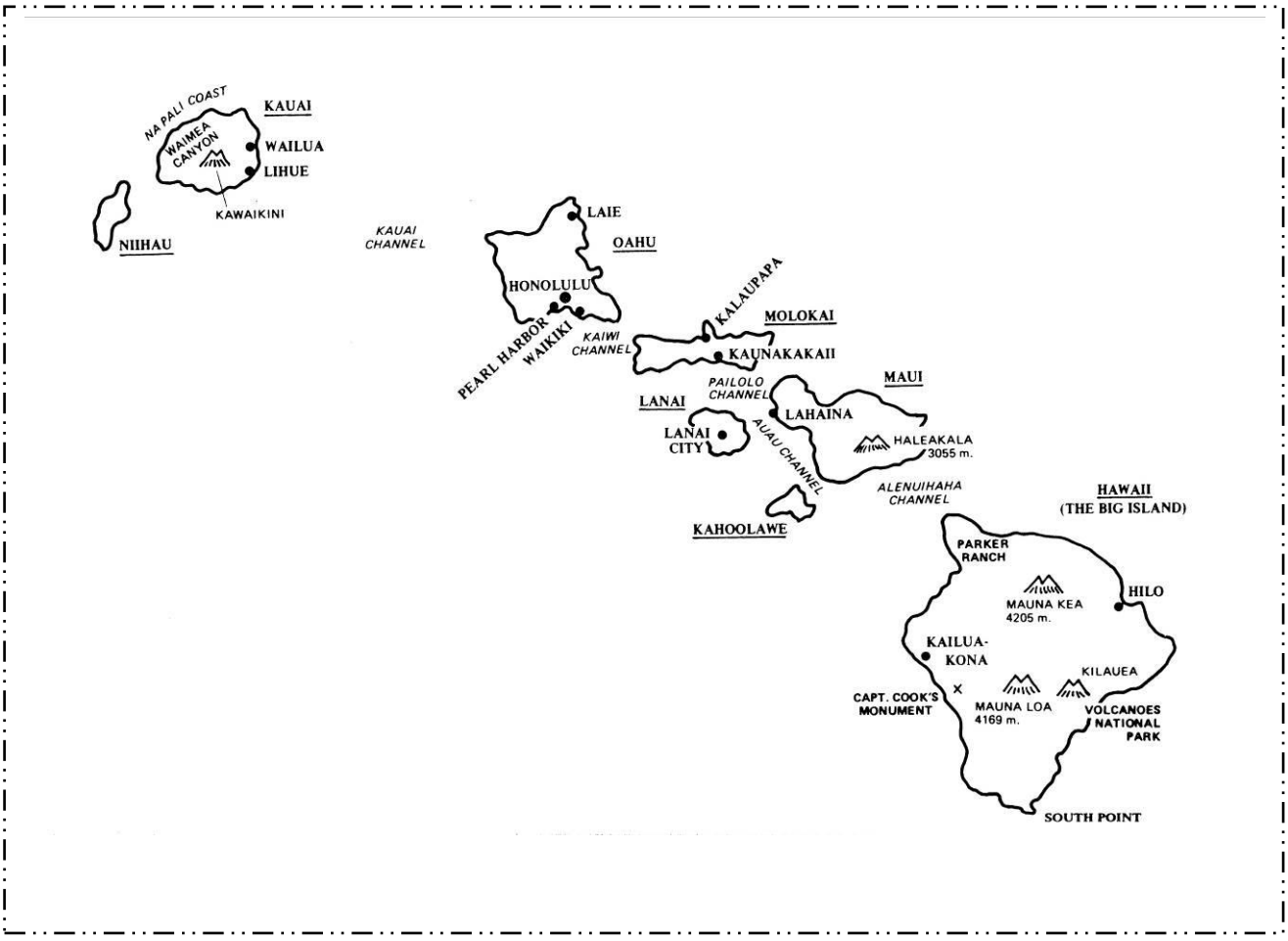
[34] Comme la plupart des termes hawaïens, *maka'āinana* est un composite des mots *maka.'āi.nana* signifiant le peuple de la terre (Elbert & Pukui, 1957/1986, p. 224).

Table 1. Tailles des entités politiques hawaïennes en 1778

Royaume	Îles incorporées	Population	Taille en km²
Hawai‘i	Hawai‘i et une partie de l’Est Maui	150 000	10 658
Maui	Maui, Lanāi et Kaho‘olawe	85 800	2 164
O‘ahu	O’ahu et Molokai	96 200	2 249
Kaua‘i	Kaua‘i et Ni‘ihau	64 000	1 622
Total	**Archipel hawaïen**	**396 000**	**16 693**

Carte 1. Les principales îles de l’archipel hawaïen (Îles Sandwich)

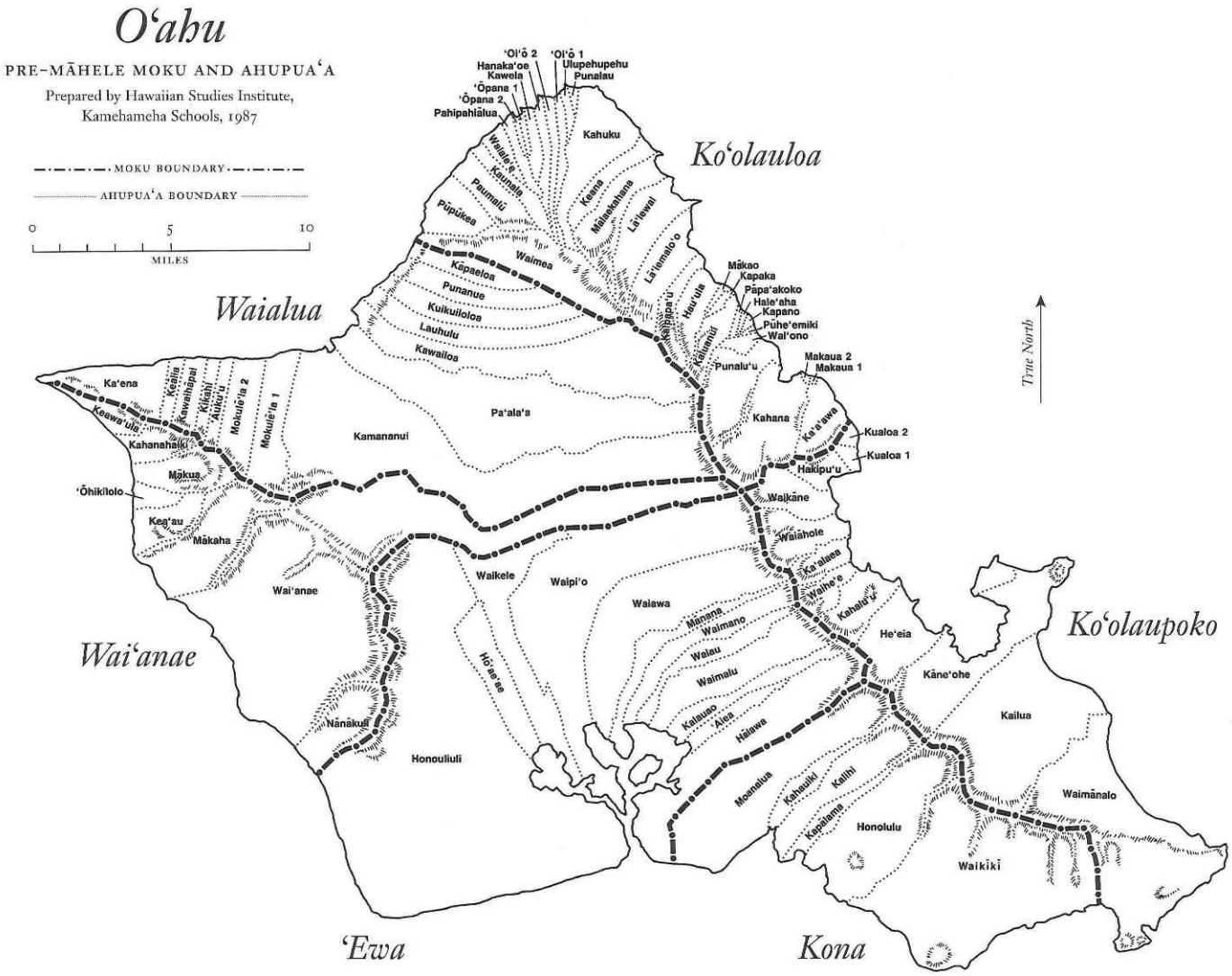
(Chouleur, 1991, p. 118)



La stratification sociale hawaïenne se divisait en trois grandes classes (*papa*). On distinguait la classe des élites (*ali‘i*), des citoyens (*noa*) encore appelée *maka‘āinana*, et celle des intouchables ou hors-caste (*kauwā*) – une petite frange de la population composée de prisonniers de guerre ou d’esclaves (Kirch, 2010, p. 34). La classe des *ali‘i* était la plus prestigieuse et possédait une hiérarchie interne complexe de neuf rangs afin de stratifier divers niveaux d’autorités et de responsabilités politiques et religieuses.[35] Chaque rang était relativement endogame avec une ascension sociale restreinte par le mariage, les alliances et la guerre. Les royaumes étaient territorialement organisés en régions et en départements (*cf*. carte 2) correspondant aux *moku* et aux *ahupua‘a* (Kirch & Sahlins, 1992, pp. 19–20). Le terme *ahupua‘a* signifie « autel de cochon » (Elbert & Pukui, 1957/1986, p. 9) et réfère aux autels situés aux bordures des *ahupua‘a* auprès desquels les intendants des rois ou des reines collectaient des taxes annuellement, sous forme de tribut (*e.g.* cochons). Les *ahupua‘a* et les *moku* divisaient chaque île comme l’on coupe une tarte, du centre vers les littoraux afin que chaque unité territoriale puisse bénéficier de la diversité animale et florale d’une île. Les *ahupua‘a* étaient tenus par des *haku*‘*āina*, des intendants royaux chargés de redistribuer les parcelles de terrain à cultiver, (*i.e. ‘ili ‘āina* dans Kirch & Sahlins, 1992, p. 30). Tel un seigneur, le *haku*‘*āina* était le propriétaire terrien qui levait les tributs afin de les redistribuer à la royauté sous forme de taxes. Les *haku*‘*āina* pouvaient également lever des travailleurs pour la construction d’édifices monumentaux. Aux côtés des *haku*‘*āina*, les *ahupua‘a* étaient supervisés par des *konohiki*, chefs de rang inférieurs qui avaient pour responsabilité de prendre soin du peuple *maka‘āinana* et des terres (‘*āina*).

[35] Pour un detail des rangs de chefs, consulter Kirch (2010, p. 36).

Carte 2. Division du territoire de l'île d'O'ahu en *moku* et *ahupua'a* avant 1848.[36]



[36] Carte préparée par l'Institut des études hawaïennes (Hawaiian Studies Institute) en 1987. Tiré du site internet http://manoa.hawaii.edu/coe/kulia/resources/ahupuaa_maps/OahuAhupuaa.pdf

B) Les festivités annuelles du Makahiki

La pertinence des sports et des activités physiques dans l'organisation politique et territoriale hawaïenne se constate d'abord durant le Makahiki – signifie « année » en hawaïen (Elbert & Pukui, 1957/1986, p. 225) – qui correspond au festival de la nouvelle année (Kirch & Sahlins, 1992, p. 35 ; Valeri, 1985, p. 200). En tant que période de festivités et de célébrations religieuses ayant lieu d'octobre à février (Makemson, 1941), le Makahiki prennait place à la fin des récoltes et mettait en relation la levée annuelle du tribut avec la célébration des activités sportives. D'un point de vue cosmique, l'événement correspondait au passage hélicoïdal de la constellation des Pléiades, appelée *Mata-liki* en protopolynésien (Kirch, 2010, p. 23) et concorde avec la saison humide. Lors du Makahiki, la guerre était prohibée (Levin, 1968, p. 413) et les cérémonies religieuses dédiées aux dieux guerriers comme Kū n'étaient plus observées (Kanahele, 1986, p. 104). Seuls les rituels propres au dieu Lono avaient lieu, laissant place à des festivités et des compétitions sportives gigantesques. Les activités liées au travail étaient restreintes et la population devait redistribuer les richesses aux intendants royaux chargés de collecter les taxes (Kuykendall, 1938/1963, p. 8).

L'entrée dans le Makahiki était très règlementée et respectait une série de rites quotidiens qui incluaient des sacrifices animaliers destinés à saluer les dieux pour l'année vertueuse passée (Valeri, 1985, p. 200). Avant le Makahiki une représentation tiki du dieu Lonomakua (Lono parent) était réalisée et décorée, puis le début de la saison se concrétisait par une nuit d'orgie où l'on se baignait dans l'océan jusqu'à l'aube, s'adonnant à des jeux et des ébats érotiques. Puis, l'océan devenait tabou pour les hommes et l'ensemble de la vie était régi par le culte de Lono (Valéri, 1985, p. 206). Dès lors, un intendant royal était sélectionné pour incarner le dieu Lonomakua (plus communément appelé Lono) et collecter les tribus. L'individu qui représentait Lono était traité comme un dieu et considéré comme une réelle incarnation divine le temps des processions religieuses. Il symbolisait la bouche de Lono car avant de commencer sa collecte fiscale, il était accueilli par la royauté et les principaux chefs du royaume pour manger leurs offrandes (Valeri, 1985, p. 207). Ensuite, ce dieu commençait son circuit autour de chaque île, dans le sens des aiguilles d'une montre en traversant l'ensemble des régions (*moku*). Il était appelé le dieu long (*akua loa*) par opposition aux dieux courts (*akua poko).* Les dieux courts (*konohiki*), sillonnaient les territoires de chaque département (*ahupua'a*), dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, afin de récolter les taxes et les redistribuer au dieu long. La plupart des objets des tribus étaient des légumes, des animaux, des plumes d'oiseau rare et des étoffes raffinées, appelées *kapa* (Craig, 2004,

p. 161 ; Beckwith, 1940/1976, p. 35). La collecte des taxes du dieu long durait vingt-trois jours (Valeri, 1985, p. 206 ; Kanahele, 1986, p. 105), tandis que celle des dieux courts au sein de chaque localité durait quatre jours. Le dieu long ne voyageait pas seul, mais était escorté par des intendants chargés de porter les vivres, et suivi aussi par le dieu des sports, *akua pāʻani* (Malo, 1903, p. 190) lui-même accompagné de champions de boxe défiant d'autres héros dans chaque localité (Valeri, 1985, p. 209).

Une fois que les taxes étaient collectées et les combats pugilistiques terminés, la quasi-totalité de la population s'adonnait à de nombreuses joutes sportives et artistiques comme la boxe, la luge sur herbe (*hōlua*), la course à pied (*kukini*), le lancer et l'esquive de javelots, le *hula* et le *heʻe nalu* (Malo, 1903, pp. 194–195). Bien que de nombreuses légendes narrent les exploits des dieux dans des compétitions sportives, Lono exemplifiait le mieux l'esprit compétitif des jeux et des loisirs qui étaient intrinsèquement liés aux activités divines. En tant que patron du Makahiki, Lono était associé à l'ensemble des événements qui prenaient place durant la saison hivernale. Il était le dieu de la fertilité et des jeux athlétiques et était célébré pour ses prouesses techniques au lancer du javelot et en surf. Par exemple, être doué en surf soulignait la capacité d'un individu à entrer en harmonie avec les rythmes océaniques et divins. Ainsi, les rituels et les sports exercés lors du Makahiki étaient destinés à assurer un flux verteux d'énergie entre le monde des dieux et des ancêtres, avec celui des vivants (Kirch, 2010, p. 22). La plupart des célébrations avaient pour objectif de renouveler la fertilité de la terre et de la mer, et d'assurer la reproduction de la société dans son ensemble. La fin du Makahiki était marquée par la construction d'un canoë qui était rempli de nourriture et envoyé en mer, symbolisant le retour de Lono à Kahiki jusqu'à l'année suivante.

II – Distinctions spatiales, matérielles et corporelles

A) Système de tabou, mana et sites de surf

En Polynésie, les Hawaïens avaient développé une stratification sociale complexe de type étatique, mais avaient également instauré un système d'interdictions politiques et religieuses qui hiérarchisait la société. Chaque classe possédait des droits et des devoirs qu'il fallait observer sous forme d'interdictions et de restrictions *kapu* (tabou). La notion de *kapu* (sacré) était intrinsèquement liée à celle de *noa* correspondant au monde profane (Kirch, 2010, p. 21 ; Valeri, 1985, p. 90). Les *kapu* étaient imputés tout au long de la vie d'un individu ou de manière temporelle. Certains tabous devaient être observés durant plusieurs

mois et d'autres durant quelques jours, lors des cérémonies religieuses où la personne chargée du rite devenait *kapu* afin de garantir la pureté de la procession et le transfert de *mana*. Dans son acception générale, le *mana* est le pouvoir spirituel ou encore le pouvoir des dieux manifeste dans le monde des humains (Shores, 1989, p. 164). Le *mana* émane des dieux et des ancêtres et se transmet dans le monde des humains par l'intermédiaire d'un catalyseur tel que des activités rituelles. Le *mana* mettait en valeur les forces élémentaires de la nature incarnées dans des objets ou des individus. Il était tout à la fois autorité divine, pouvoir, influence, prestige, charisme, agilité physique, clarté intellectuelle et réputation (Levin, 1968, p. 403). Les individus obtenaient du *mana* non seulement par leur généalogie qui rattachait leur descendance aux ancêtres et dieux fondateurs, mais aussi par leurs talents et leur charisme extraordinaire.

La distinction des *ali'i* avec les *maka'āinana* se mesurait par la quantité de *mana* qu'ils possédaient et sur les tabous que chaque individu était en mesure d'imposer aux autres. Cela s'observait dans la redistribution spatiale des groupes, lorsque les *ali'i* accaparaient les meilleurs territoires situés en bord de mer. Les plaines littorales se composaient de champs de taro[37] fertiles irrigués par des rivières, des étangs à poissons et se situaient à proximité des lieux de pêche. De nombreuses sources affirment également que la qualité d'un site de surf était un atout de choix pour les chefs pour s'établir sur les côtes. Sur l'île de Kaua'i par exemple, Ho'ipoikamalanai, fille des chefs Puna, habitait à Kapa'a à cause de la qualité d'un site de surf appelé Makaīwa (Clark, 2002, p. 229 ; Clark, 2011, p. 135 ; Kamakau, 1991, p. 106).[38] De même, la réputation de Waikīkī comme centre du surf était déjà établie avant l'arrivée des occidentaux sur l'archipel ('Ī'ī, 1963, p. 69). Non seulement considérée comme l'une des terres les plus fertiles au monde, Waikīkī était remarquée par Kalanikūpule[39] (Clark, 2011, p. 446 ; Kamakau, 1991, p. 44) pour ces sites de surf extraordinaires que sont Kelehuawehe, 'Aiwohi, Maihiwa et Kapuniohi. Jalousement gardés par les chefs, certains sites de surf étaient tabous, renforçant la distinction sociale jusque dans la zone de surf (*po'ina nalu*, Walker, 2011, p. xi) comme c'était le cas à Kapuni, Waikīkī, uniquement réservé à la chef Kahamalu'ihi :

[37] Le taro (*kalo*), était la base de l'alimentation hawaïenne, très prisé pour son bulbe dont le goût ressemble à celui de la patate douce. Le taro était préparé sous forme de purée verdâtre appelée *poi.*

[38] Le nom du site de surf est également mentionné par Fornander dans l'histoire de Mo'ikeha, un célèbre voyageur qui amerrit à Wailua, à côté du site. Wailua était un haut lieu des activités physiques d'après l'histoire de Pikoiakaalala (Fornander, 1917, p. 450).

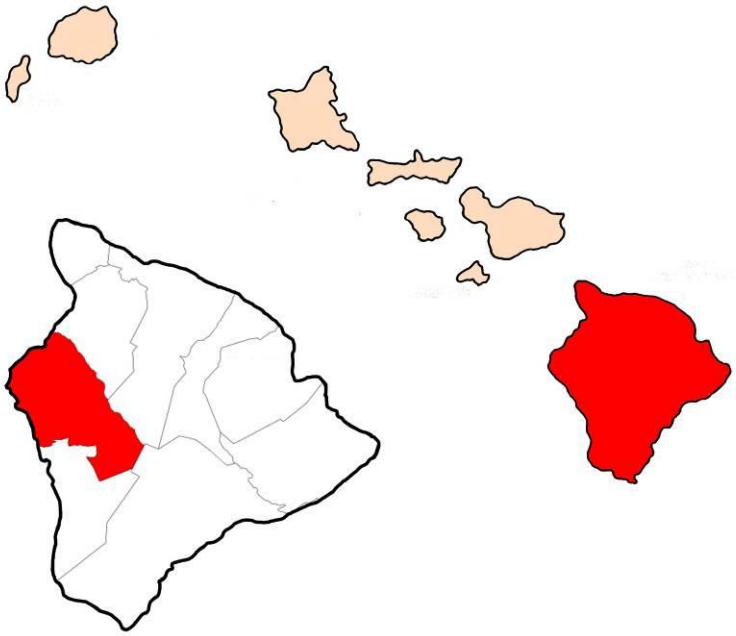
[39] Kalanikūpule (1760-1795) était le roi de Maui et d'O'ahu et le dernier d'une longue lignée 'Ali'i Aimoku. Il fut aussi le dernier roi à combattre physiquement Kamehameha I pour l'unification du royaume des Hawai'i.

As [Pīkoiakaʻalalā] *floated, waiting for a wave, he was noticed as a stranger to the area, so the local people called out to him saying, "Don't surf on that side. It is kapu, reserved only for the chiefess, Kahamaluʻihi." He heard what was being said, but Pīkoiakaʻalalā looked and saw Kahamaluʻihi floating, waiting for a wave by herself, so he swam over to her.*
As he swam over to her, all the local people yelled out to him, "Don't go over there or you will catch the forbidden waves reserved only for the aliʻi."
(Clark, 2011, p. 255)

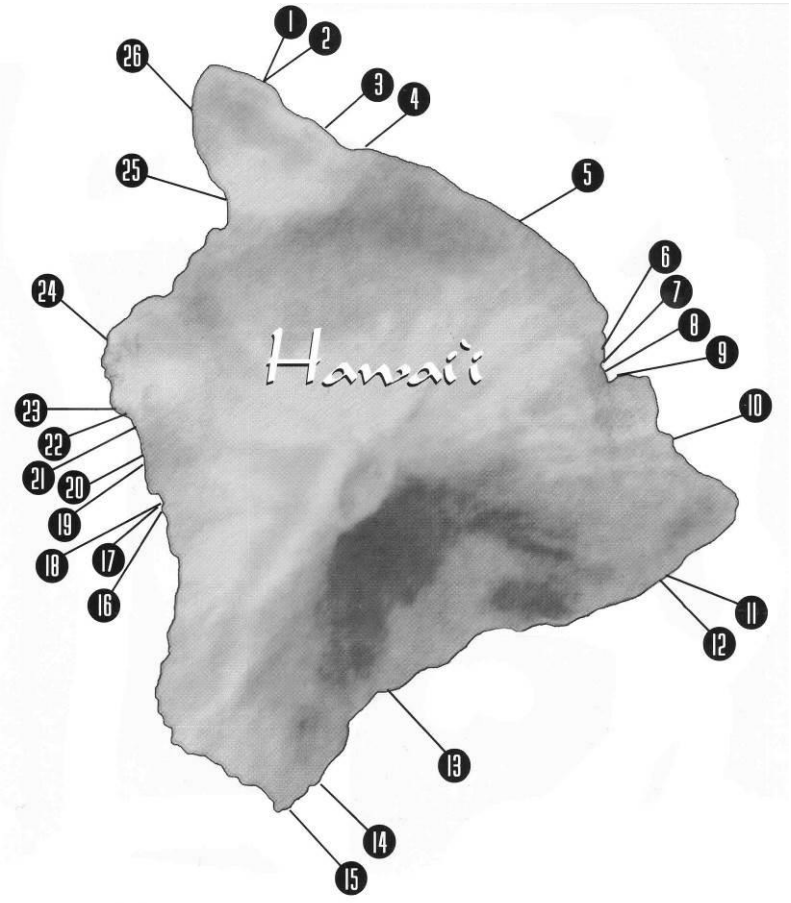
Ia [ʻo Pīkoiakaʻalalā] *ia nei hoe e lana ana, a ua ike ia mai la hoi ko ia nei ano malihini, nolaila, olelo mai la kamaaina, "Mai au oe ma kela aoao la he kapu no ke alii wahine no Kahamaluihi." Lohe akula kela no ia huaolelo, aka nana aku la nae o Pikoiakaalala, o ka lana hookahi mai o Kahamaluihi, ko ia nei au aku la no ia.*
Ia ia nei nae hoi e au ana, hooholike mai la kamaaina ma ka olelo mai, "Mai au aku oe malaila, o laahia aku oe i ka nalu kapu o ke alii."
(Waiamau, 1865, p. 3)

La prohibition de certains sites de surf perdura après l'arrivée des missionnaires calvinistes sur l'archipel en 1820, puisque le révérend William Elllis nous apprend que l'embouchure des fleuves de la vallée de Waimanu était uniquement dédiée à la royauté (Ellis, 1827, p. 280). Que les sites de surf soient interdits ou non, leur emplacement coïncidait avec les zones à forte densité de population (Finney & Houston, 1996, p. 29). Par exemple, la région de Kona située à l'ouest de l'île d'Hawaiʻi – là où l'équipage du Capitaine Cook amerrit pour la troisième fois en 1779 (*cf.* Cartes 3 et 4) – était à la fois un centre important de peuplement et l'endroit possédant la concentration la plus forte de sites de surf dans tout l'archipel (Finney & Houston, 1996, p. 27). C'est également dans cette même région, à Holualoa, que le roi Kamehameha I apprit à surfer et à naviguer en pirogue (ʻĪʻī, 1963, p. 6).

Carte 3. Région (*moku*) de Kona sur l'île d'Hawai'i.



Carte 4. Vingt-six hauts lieux de surf sur l'île d'Hawai'i, sur les qurante-six sites repertoriés sur l'archipel. (Finney & Houston, 1996, p. 29)



B) Distinctions matérielles

Pour se distinguer des *maka'āinana* et des autres chefs, les *ali'i* ont établi une hiérarchie sociale manifeste dans la possession d'objets d'art et artisanaux raffinés. Outre la dimension utilitaire de ces objets, ils avaient une fonction politique visant à la fois à instaurer et légitimer l'ordre social. L'exemple le plus emblématique dans cette distinction sociale concerne la tenue vestimentaire élaborée des chefs, contrairement aux citoyens qui étaient la plupart du temps nus. Les *ali'i* se déplaçaient avec une cape faite de milliers plumes d'oiseaux rares situés dans les hauteurs de chaque île. Les casques également, rappelant ceux des conquistadores espagnols, étaient ornés de ces plumes rouge et jaune par référence aux couleurs royales (Kirch, 2010, p. 42–44). Les élites encourageaient la production exceptionnelle d'objet d'art en s'entourant d'une cour de spécialistes *māko'u* (Craig, 2004, p. 18) et de prêtres *kahuna*, dont le rôle était de réaliser les cérémonies religieuses et de conseiller les *ali'i nui* pour qu'ils retiennent les faveurs divines (Kuykendall, 1938/1965, p. 10). Selon Kirch (2010, p. 39) et Kanahele (1986, pp. 103–106) cette société de cour hawaïenne possède de nombreuses ressemblances avec la société de cour française sous le règne de Louis XIV.[40] Parmi les spécialistes nommés par les rois et reines (*ali'i nui* ou *mō'ī*), on comptait également des artisans en fabrication de canoë (*wa'a*) et de planche de surf (*papa he'e nalu*). En effet, il était important que la cour sache maitrisiser les techniques de navigation et l'entrainement sportif pour renforcer son *mana*, et se déplacer entre les îles de l'archipel. Par exemple, Kamehamea I désigna des surfeurs experts au sein de sa cour, comme Kekakau[41] (Fornander, 1918, p. 478 ; 'Ī'ī, 1963, p. 134), ainsi que d'autres artisans :

> *Kamehameha also selected workers in wood: makers of polulu, ihe and laumeki spears, paddles, and canoe floats. He chose kahunas who were makers of double canoes* (wa'a kaulua), *war canoes* (wa'a peleleu), *single ones* (wa'a kaukahi), *sailing canoes* (wa'a kialoa) — *either one-masted canoes* (kiakahi) *or two-masted* (kialua)*; and kahunas who were makers of holua sleds and surf boards* (papa he'enalu). (Clark, 2011, p. 239 ; Kamakau, 1961/1992, p. 176 ; Ka Nupepa Kuokoa, June 15, 1867, p.1)

Les sculpteurs de bois travaillaient des planches uniquement réservées à la royauté qui accentuait la ségrégation matérielle avec les autres chefs et les citoyens jusque dans la

[40] Par exemple, les cours hawaïennes étaient itinérantes jusque dans les années 1820 et se sont établies sur le centre économique et politique d'Honolulu à l'instar de la cour française qui après avoir été nomade se stabilise à Versailles (Elias, 1985/2010).

[41] Kekakau avait pour coutume d'explorer les fonds marins des récifs corailliens en canoe pour ensuite conseiller Kamehameha I et son épouse Ka'ahumanu sur les voies et les courants à emprunter afin de surfer les vagues les plus dangereuses de l'archipel ('Ī'ī, 1963, p. 134).

pratique sportive. La distinction avec les *maka'āinana* se constatait dans la taille des planches et le type de bois utilisé. Il existait une dizaine de type de planche de surf et les planches *paipo* et *alaia* étaient les plus couramment utilisées (Clark, 2011, p. 24 ; Finney, 1996, pp. 42–43). Fabriquées à partir de koa (*Acacia koa*), d'ulu, ou d'arbre à pain (*Artocarpus incisa*), la taille des planche était relativement modeste, allant de 50 centimètres à 1 mètre 80 de hauteur. Les planches *olo* exclusivement utilisées par la royauté (Finney, 1959, pp. 332–334) étaient confectionnées à partir du wiliwili (*Erythrina monosperma* ou *Erythrina sandwicensis*), bois employé pour la manufacture des pirogues. Leur dimension était impressionante et rendait leur contrôle difficile puisqu'elles pouvaient atteindre 5 mètres 30 de haut pesant parfois au-delà de 100 kilogrammes. Notons que la distinction des bois selectionnés pour le façonnage des planches n'était par toujours respectée au regard des deux planches de Abner Kuho'oheiheipahu Pākī (c. 1808–1855) exposées au musée Bernice Pauahi Bishop. Abner Pākī était un haut chef sous le règne de Kamehameha III (1825–1854) et possédait deux planches *olo* élaborées à partir de koa. La première mesurait 4,40 mètres de haut, 50cm de large et 67 kilogrammes pour la première[42], tandis que la seconde atteignait 4,80 mètres haut[43]. On estime que l'utilisation du koa pour les planches *olo* était due aux difficultés à trouver des arbres *wiliwili* de taille satisfaisante.

Quelque soit le bois utilisé, la fabrication d'une planche, destinée à la royauté, était fastidieuse et suivait un rituel précis (Thrum, 1896, p. 108, Warshaw, 2010, p. 24), proche de celui observé pour la fabrication d'un canoë (Malo, 1903, pp. 168–179). D'abord, le prêtre (*kahuna*) chargé de tailler la planche sélectionnait un arbre qu'il observait durant plusieurs jours afin de s'assurer que ce dernier n'était pas habité par des oiseaux ou des insectes. Une fois l'arbre choisi, un poisson rouge (*kumu*) – connu comme offrandre traditionnelle (Friedman, 2002, p. 225) – était placé au pied de celui-ci lors de son abattage, et faisait office de sacrifice animalier. Une fois l'arbre coupé et après avoir effectué plusieurs prières, le poisson était enterré au sein des racines de l'arbre. À l'issu de ce rituel, l'arbre était grossièrement taillé sur place avant d'être transporté sur le littoral pour finaliser sa confection. Une fois terminé, cet objet ostentatoire était entretenu par une couche d'huile de coco et parfois protégé par un matelas de feuilles lorsqu'il n'était pas utilisé. La plupart des planches étaient nommées et s'apparentaient à des objets convoités comme le remarque Byron en

[42] Objet numéro 00297 de la base de données ethnologique du musée Bernice Pauahi Bishop. Dernière consultation en ligne le 17 décembre 2014 à l'adresse http suivante : http://data.bishopmuseum.org/ethnologydb/detailed.php?ARTNO=00296

[43] Objet numéro 00298 de la base de données ethnologique du musée Bernice Pauahi Bishop. Dernière consultation en ligne le 17 décembre 2014 à l'adresse http suivante : http://data.bishopmuseum.org/ethnologydb/detailed.php?ARTNO=00298

comparant la valeur d'une planche de surf pour un hawaïen à celle d'une calèche pour un britannique (Byron, 1826, p 67).

III – Pouvoir et compétitions sportives

A) Une tradition d'usurpation des élites

Selon Friedman, les guerres et les compétitions incessantes pour la redistribution du pouvoir avant l'arrivée des Occidentaux en 1778, s'expliquaient par l'absence de commerce d'importation et d'exportation avec d'autres sociétés océaniques. Dans les sociétés mélanésiennes et en Polynésie de l'Ouest (Tonga, Nouvelle-Zélande, Samoa), la circulation des biens provenant d'échanges lointains avec d'autres sociétés formait un système de « biens de prestige » (Ekholm Friedman & Friedman, 2008a). Ce système mettait en relation la valeur des biens d'importation avec l'organisation politique locale. La circulation du pouvoir se caractérisait par l'échange généralisé avec d'autres sociétés et un monopole était exercé par les chefs « Big-man » (Sahlins, 1963) sur les biens de prestige importés. La structure de la parenté reposait sur une filiation bilinéaire et exogame et l'organisation sociale était régie par un dualisme culturel impliquant une séparation des pouvoirs religieux et politiques, du commun et du sacré (Friedman, 1985, p. 198 ; 2008a, p. 287).

À la différence de ce système, les sociétés de la Polynésie de l'Est (Tahiti, Îles de la Société, Île de Pâques et les Hawai'i) ne possédaient pas d'économie de biens de prestige, puisque les échanges provenant des archipels voisins étaient quasi inexistants à cause de leur isolation géographique. Favorisant l'endogamie, l'absence de monopole sur les biens d'importation exacerba les tensions sociales manifestes sous forme de compétitions et guerres fratricides pour la redistribution du pouvoir entre lignées rivales. À Tahiti et aux Hawai'i, le pouvoir sacré et religieux des chefs était beaucoup plus important que les sociétés de la Polynésie de l'Ouest et de la Mélanésie. La dichotomie entre pouvoir politique et religieux observée dans le reste de l'Océanie s'effaçait au profit d'une autorité légitimée par le droit divin et la pureté d'une lignée parentale endogame. Par conséquent, tous les moyens visant à usurper le pouvoir étaient envisagés, et les compétitions sportives constituaient un levier essentiel pour augmenter le *mana* et le charisme d'un chef ambitieux.

Dans les sociétés polynésiennes très hiérarchisées comme Tonga, Tahiti et les Hawai'i, les chefs possédaient un *mana* et une aura supernaturelle qui provenaient avant tout de leur ascendance (Craig, 2004, p. 163). Ils pouvaient également acquérir du *mana* tout au long de

leur vie par les alliances, le mariage, leur comportement, leur sens du jugement (*pono*) et leurs expertises sportives. Par exemple, Kaumualii roi de Kaua‘i de 1794 à 1810 était l’un des surfeurs le plus expérimentés de l’archipel, lui conférant une autorité hors du commun (Ellis, 1827, p. 280). Plus remarquable, certains chefs comme le roi Kihapi‘ilani avaient fondé leur réputation sur leurs prouesses en surf (Clark, 2011, p. 374 ; Manu, 1884, p. 3). Lors d’un voyage entre Waialua à Maui et Ka‘anapali sur l’île de Moloka‘i, la cour royale de Kihapi‘ilani partit en pirogue, mais contrairement à ses intendants, le roi voyagea seul à bord d’une planche *olo* à partir de Honolua sur canal Pailolo. Bien que le canal ne soit pas très long (13,5 kilomètres), il est l’un des plus difficiles à parcourir de tout l’archipel à cause des ses courants et vents violents. Durant sa traversée on raconte qu’aucune vague ne mouilla la tête et la nuque du roi.[44] Selon l’histoire, c’était la première fois qu’un roi surfa une planche *olo* dans le canal Pailolo, et Kihapi‘ilani fut érigé en héros. Ainsi, le *mana* des *ali‘i* n’était pas fixe mais labile et devait être constamment entretenu. Il n’appartenait pas *in extenso* aux chefs mais se déplaçait d’un individu à un autre ou d’une chose à une autre. Bien que les plus hauts chefs (*ali‘i nui*) étaient considérés comme des dieux pour leur aura extraordinaire (Dudley, 1990, p. 67), ils pouvaient parfois perdre leur pouvoir spirituel et leur autorité charismatique s’ils n’étaient plus en mesure de maintenir leur généalogie ou leur réputation d’expert dans un domaine de la vie quotidienne. Cette perte de *mana* se manifestait par la destitution d’un individu par les dieux et pouvait également se constater lorsqu’un esprit malveillant prenait possession d’une personne.

Afin de légitimer leur rang et *mana* extraordinaires, les élites manifestaient leur autorité grâce à des spécialistes appelés *po‘e mo‘olelo* – littéralement, « les personnes de l’histoire », Elbert & Pukui, 1957/1986, p. 254) qui mémorisaient les histoires familiales et les généalogies ancestrales enrichies par des éloges et des anecdotes. Ces chants (*mo‘ōlelo* ou *mele*) s’apparentaient à des histoires événementielles (Kirch, 2010, p. 78), et pesaient dans le processus d’élévation sociale, car tous ceux étant en mesure de réciter leur ascendance sans interruption envers d’illustres ancêtres déifiés pouvaient clamer leur rang et affirmer leur autorité. Les citoyens quant à eux n’avaient pas de généalogies prestigieuses, mais se rattachaient aux chefs territoriaux (*ali‘i ‘ai ahupua‘a*) et aux gestionnaires terriens (*konohiki*). Les chants royaux étaient récités durant de grandes occasions et exhibitions publiques et insistaient sur les interactions entre les élites et le divin. Les thèmes principaux mettaient en avant (1) les rivalités entre les élites et l’usurpation du pouvoir, (2) le mariage endogame, (3)

[44] Aux Hawai‘i, garder le haut du corps sec lorsque l’on surf correspond à la plus grande preuve d’adresse.

le développement des moyens de production, (4) l'élaboration de rituels réalisés par des chefs tels que les sacrifices humains et (5) le contrôle de la violence légitime par la guerre et les conquêtes territoriales (Kirch, 2010, p. 121).

Bien que les prétendants au trône (*ali'i nui*) étaient de haut rang, ils n'appartenaient pas systématiquement aux classes nobiliaires les plus élevées (*nī'aupi'o* ou *pi'o*), ce qui rendait l'accès au pouvoir suprême problématique. Pour pallier aux ambitions de chacun, il existait une tradition d'usurpation chez les élites moins prestigieuses appartenant aux deux rangs inférieurs *wohi* et *naha*, dont le *mana* se manifestait davantage par les conquêtes guerrières. Les rivalités entre chefs menaient les royaumes de l'archipel dans un état de guerre quasi permanent (Craig, 2004, p. 9), rendant la reproduction de la société hawaïenne parfois difficile. Ainsi, lorsque les populations étaient abattues par des guerres à répétition et que les conquêtes et les aspirations personnelles se stabilisaient, ce fut les compétitions sportives, les jeux et les paris qui redéfinissaient la structure du pouvoir.

> *It was the custom of the chiefs to have sports such as racing. Makai throwing, diving feet first, hiding the no'a, boxing, surfing, sledding, sham fighting, and many others. These increased when the kingdom was at peace, as it was when Kalaniopuu* [1729–1782] *first became king*. ('Ī'ī, 1963, p. 6)

Selon 'Ī'ī, la pratique des jeux devenait plus importante à mesure que les conflits s'apaisaient, notamment durant la saison du *Makahiki* correspondant aux célébrations annuelles des jeux. Lorsque la paix était de rigueur, d'autres formes de légitimité prenaient le relais telles que les alliances et les joutes sportives. À titre d'illustration, Kamehameha I (1756–1819), unificateur de toutes les îles en un seul royaume en 1810 n'était que de rang *wohi*, mais acquis son autorité par la maîtrise des armées, son agilité sportive et son sens du jugement (Kirch, 2010, p. 48). L'importance de l'agilité sportive était d'autant plus forte lorsque Kamehameha I unifia l'archipel en un seul royaume en 1810, puisqu'aucun chef ne pouvait soulever une armée suffisante. Chaque chef occupait alors la fonction de gouverneur d'une île pour représenter Kamehameha I. Kuykendall (1938/1965, p. 53) affirme que le rang n'était plus le déterminant principal pour la nomination d'un chef par Kamehameha I, mais sa capacité à exercer un pouvoir exécutif et sa loyauté envers ce dernier.[45]

[45] L'idée que les formes de légitimation du pouvoir évoluent en tant de paix recoupe partiellement la notion pacificatrice des sports de Norbert Elias et Eric Dunning (1994). Dans les sociétés occidentales le sport aurait pour fonction de canaliser la violence suite à une pacification des mœurs et des rapports sociaux.

Au sein de cette redistribution du pouvoir, le sport avait une fonction primordiale dans la stratification hawaïenne puisqu'au travers des exploits sportifs, les chefs renouvelaient leur *mana* et leur puissance. Ce fut le cas Naihe, époux de la reine Kapi'olani (1781–1841) convertie au christianisme en 1824 (Korn & Pukui, 1973, p. 378) et un des fils de Keaweaheulu, grand guerrier de Kamehameha I. Dans sa jeunesse, Naihe vivait dans la région de Ka'ū au sud de l'île d'Hawai'i et excellait dans la maitrise des discours et du surf.[46] Bien qu'il ne fût pas de plus haut rang, son aura charismatique était convoitée par les chefs des comtés voisins dont l'autorité était ridiculisée par les exploits athlétiques de Naihe. Afin de l'humilier, son rival Kaaipaai organisa une compétition de surf qui imposait aux participants de partir en même temps du rivage, pour surfer la plus haute vague et revenir le premier sur la plage. Selon la règle, les concurrents n'étaient pas autorisés à rejoindre la plage si leur barde n'avait pas chanté leurs exploits passés et leur généalogie (*mele*). À l'issu d'un complot, Naihe a été prévenu tardivement de cette règle, et un chef Puna ayant de la compassion pour ce dernier alla chercher son barde, qui était en train de dormir à quelques centaines mètres (Pukui, 1949, pp. 255–256). Le barde récita, en larmes, le chant de Naihe et ce dernier gagna la course contre son compétiteur Kaaipaai ('Ī'ī, 1963, p. 68).

B) Manifestations corporelles

Au regard de la distinction des chefs dans le sport et le surf, par la taille des planches hors du commun, l'utilisation de bois noble et l'appropriation de sites de surf remarquables, on constate que la royauté exerçait un monopole sur les joutes sportives. Ce monopole cultivait un entre-soi jusque dans l'exercice physique, et il n'était pas rare que des journées entières soient dédiées au surf. Ces journées étaient souvent organisées en deux parties. La matinée, les chefs surfaient pendant que leurs intendants cuisinaient un chien dans un four enterré dans le sol (*'imu*). Lors de leur retour, les chefs festoyaient et se reposaient, puis repartaient surfer l'après-midi (Clark, 2011, p. 256 ; Waiamau, 1865, p. 2 ; Ka Nupepa Kuokoa, pp. 2–3). Monopoliser et maitriser les sports faisait partie des stratégies royales afin d'élargir son corps et son *mana.* Tout comme dans l'Europe médiévale, l'envergure des corps aux Hawai'i avait pour objectif d'impressionner et de séduire, car la carrure dénotait la richesse et la santé (Vigarello, 2010, p. 1 ; Sahlins, 1995, p. 53). Pour augmenter la taille de leur enveloppe charnelle, les a*li'i* ingurgitaient d'importantes quantités de nourriture et

[46] La région de Ka'ū fut l'une des plus antiartistocratiques de l'archipel dans laquelle les chefs devaient davantage faire preuve de charisme, de justice et d'amour envers les citoyens pour ne pas être renversés (Friedman, 2008b, p. 96).

s'adonnaient à des activités visant à gonfler les muscles et à aiguiser l'agilité. Les capacités hors du commun des chefs s'observaient dans leur propension contradictoire à élargir leur corpulence tout en exhibant une adresse extraordinaire. L'agilité physique, tout comme la vivacité intellectuelle définissait l'étiquette royale (Kanahele, 1995, p. 138) et la maitrise d'une corpulence imposante dans des joutes sportives marquait la distinction.

Par exemple, le rite *kāli'i* consistait à attaquer les rois qui amerrissaient de manière cérémonielle après un voyage entre deux îles en leur lançant trois javelots avec l'intention de les blesser (Valéri, 1985, p. 211). Lors de leur arrivée sur le sable, les rois devaient intercepter un premier javelot à main nue afin d'en parer deux autres. Parfois assistés par des intendants, les rois devaient esquiver les attaques et prouver leur puissance au péril de leur vie. Les plus adroits réalisaient ce rite seul, et portaient une attention particulière aux rites guerriers et sportifs. La légitimé des chefs était remise en question lors d'exercices physiques et c'était par l'entrainement aux techniques sportives et guerrières que les chefs réaffirmaient leur adresse et leur *mana*. Par exemple, Kamehameha I fut entraîné dès son enfance aux sports et à la navigation en canoë jusqu'à ce qu'il devienne expert (ʻĪʻī, 1963, p. 133). Par la suite, il inculqua la primauté de l'agilité physique à la plupart de ses successeurs comme son épouse Kaʻahumanu et un de ses fils Liholiho (futur Kamehameha II), qui étaient des surfeurs hors pair (ʻĪʻī, 1963, p. 133, 135, 158 ; Clark, 2011, pp. 269–270, p. 283).

À côté du prestige, du *mana* et de l'autorité que pouvait apporter l'exercice physique, le sport avait aussi pour objectif d'amuser les populations par des paris qui correspondaient à une véritable institution aux Hawaiʻi (Finney, 1959, p. 338). Très prisés par la population, les paris n'étaient pas systématiques (Malo, 1903, p. 293), ni appliqués dans tous les départements de l'archipel, mais augmentaient la catharsis lors des rencontres entre deux chefs qui se battaient pour prouver leur expertise en sports et aux exercices guerriers. Les paris reposaient essentiellement sur les compétitions en boxe, en lutte, en course à pied, en canoë, en surf et dans certains jeux de hasard comme le *puhenehene* (ʻĪʻī, 1963, p. 67 ; Kuykendall, 1938/1965, p. 11). Ces jeux étaient particulièrement prisés puisqu'ils étaient l'occasion d'accumuler d'impressionantes quantités de biens. À la fois les spectateurs et les compétiteurs eux-mêmes pariaient sur l'issue de l'événement. Étant donné que les compétitions étaient organisées plusieurs jours ou semaines à l'avance, les parieurs allaient visiter les adversaires afin de vérifier leur état de santé et leur capacité à gagner, tels des poulains dans une course équestre. La tricherie était répandue dans la mesure où les enjeux reposaient sur la remise en cause de l'honneur et du *mana* d'un compétiteur. Par exemple, la célèbre histoire de ʻUmi, chef de l'île d'Hawaiʻi connu pour ses dons d'agriculteur et de

pêcheur (Beckwith, 1940/1976, pp. 391–392) raconte que ‘Umi avait l’habitude de surfer avec son épouse à Laupāhoehoe. Là, le chef Pai‘ea reconnu pour ses prouesses en surf remarqua l’agilité de ‘Umi et décida de le provoquer en duel en mettant en jeux quatre pirogues doubles (Fornander, 1880, p. 96). Dans un stratagème destiné à faire chavirer ‘Umi, Pai‘ea le poussa dans les rochers sans que ce dernier ne soit affecté. L’histoire ci-dessous raconte alors que Pa‘ea fut tué quelque temps plus tard pour ce geste déshonorable.

Gambling on surfing was practiced in that locality. All of the inhabitants from Waipunalei to Ka‘ula placed their wager on ‘Umi, and those of Laupāhoehoe on Pai‘ea. The two rode the surf, and while surfing Pai‘ea noticed that ‘Umi was winning. As they drew near a rock, Pai‘ea crowded him against it, skinning his side. ‘Umi was strong and pressed his foot against Pai‘ea‘s chest and then landed ashore. ‘Umi won against Pai‘ea, and because he crowded ‘Umi against the rock with the intention of killing him, Pai‘ea was roasted in a ground oven.
(Clark, 2011, p. 218)

Aka, ua pili waiwai ko laila nalu ana. O na aina a pau mai Waipunalei a hiki i Kaula, ua pili lakou mahope o Umi, a o ko Laupahoehoe a pau, aia lakoua pau mahope o Paiean a no laila, ua kaha nalu laua. I ko laua kaha ana i ka nalu, ua ikeo Paeia e make ana oia ia Umi, a ua kokoke i koa pohaku ha hooke ae ana o Paiea ia Umi I ka pohaku a ua eh aka aoao o Umi I ka pohaku, a ua pohole ka ao ao, aka, no ka ikaika o Umi, ua ku ka umauma o Paiea I ke keehi, a ua pae loa o Umi I kappa, a ua eo o Paeia ia Umi, a o keia hooke inon ana o Paiea ia Umi e make maluna o o ka pukoa, oia ke kulu i kalua ia o Pauea u ka imu.
(Ke Au Okoa, Nov. 17, 1870, p. 1)

On appelait *lau‘au‘a* ceux qui étaient capables de gagner des paris à plusieurs reprises (‘Ī‘ī, 1963, p. 68). *Lau‘au‘a* signifie conserver sa force (Elbert & Pukui, 1957/1986, p. 195) et souligne la compétence des parieurs à accumuler de grandes richesses, renforçant leur prestige. Les mises se concentraient sur des objets de consommation ostentatoire et pouvaient aussi concerner des individus, tels que certains membres d’une famille (Kanahele, 1995, p. 100). Dans les cas extrêmes, la liberté individuelle et la vie d’un compétiteur étaient mises en jeu (Finney, 1959, p. 338 ; Kuykendall 1938/1965, p. 11).

Bien que les *ali‘i* durent faire preuve d’adresse en sport pour impressionner d’autres chefs et les citoyens, les exploits héroïques en surf avaient également une fonction nuptiale (*e.g.* Clark, 2011, pp. 45–49). Autrement dit, les chefs ayant obtenu du *mana* à travers les exercices physiques étaient convoités et donnait lieux à la séduction (Moser, 2008, p. 17). Glisser sur des vagues n’était pas seulement un jeu d’adresse, mais aussi une stratégie d’envoûtement où l’on exhibait ses formes et ses muscles au milieu de l’écume (Kamakau, 1961/1992. p. 53). La maitrise des eaux et l’aisance aquatique étaient des atouts sensuels et

romantiques qui séduisaient hommes et femmes.[47] Une des parades nuptiales affirme que si une femme et un homme surfaient la même vague, cela impliquait que les deux individus s'invitaient à des ébats érotiques (Waiamau, 1865, p. 2). Par exemple, la légende de Kelea, surfeuse de Maui, est l'une des histoires les plus remarquables, reproduites à de nombreuses reprises (*e.g.* Kalākaua, 1888, pp. 227–246).[48] Le nom complet de Kelea, *Kelea-nui-noho-ʻana-ʻapiʻapi* venait de la beauté de sa chevelure qui flottait dans les airs, telle les ailes des oiseaux *kaʻupu*. Kelea était la sœur du roi de Maui, Kawaokaoheke au début du XVI^{e} siècle. Reconnue comme une surfeuse experte, elle allait souvent surfer en pleine nuit lorsquʻelle entendait la houle frapper avec fracas le corail de Hamakuapoko. Son adresse et son élégance en surf avaient été remarqués par les intendants du chef de Lō Lale, de la région de Līhuʻe sur l'île d'Oʻahu, qui était à la recherche d'une compagne. Après avoir accepté d'épouser Lō Lale, Kelea vécue avec lui durant dix annés dans les hauteurs de l'île d'Oʻahu, loin de tout site de surf. Attiré par sa passion pour le surf, Kelea commença un voyage aux cocoteraies de Kahaloa à Waikīkī afin de surfer à nouveau. Émerveillés par son adresse, les résidents locaux avertirent le chef Kalamakua qui se précipita sur la côte pour observer Kelea. Kalamakua venait d'une longue lignée de champions de surf (Kanahele, 1995, p. 57) et avait pour intention de séduire Kelea dont la réputation était établie dans tout l'archipel. Sur la plage, Kalamkua couvrit le corps nu de Kelea avec sa cape royale, et l'enmena Kelea dans un lieu tabou.

[47] Voir à ce sujet l'histoire de Lāʻieikawai (Kalākaua, 1888, pp. 453–480 ; Beckwith, 1919 ; Finney, 1959, pp. 330–331) ainsi que la légende de Kahikila (Finney, 1996, pp. 35–36) et celle de Punaaiko (Beckwith, 1979, pp. 194–195).

[48] La légende de Kelea possède plusieurs versions. Celle de Kalākaua (Finney & Houston, 1996, pp. 38–40) diffère de celle Fornander (1880, pp. 84–86).

Chapitre 2
Deux systèmes d'être au monde

En partant de la découverte de l'archipel hawaïen en 1778 par le capitaine Cook et son équipage à bord des navires *Discovery* et *Resolution*, cette partie introduit l'océan et le surf au sein des représentations hawaïennes et occidentales. La notion de *représentation* en science sociale s'impose à partir des années 1980 et fait l'objet aujourd'hui de nombreuses réinterprétations et questionnement quant à l'usage du mot et de ces concepts. En sociologie, le terme apparait dès 1898 avec Émile Durkheim lorsqu'il distingue les représentations individuelles des représentations collectives – encore appelées sans distinction de sens, représentations sociales (Durkheim, 1898). Les représentations individuelles conservent la mémoire des choses et forment un « continuum psychique » (1898, p. 283) d'interprétation de la réalité par les idées. Durkheim définit les représentations collectives comme les structures sociales qui préexistent aux volontés individuelles. Elles sont plus que la somme des représentations individuelles et désignent les interdépendances et les propriétés communes des individus. Mauss (1927) reprendra cette notion et en renforcera les bases. En distinguant les concepts de morphologie sociale et physiologie sociale, il range la notion de représentation dans la catégorie des physiologies, traitant alors de la physiologie des représentations comme « les idées et les sentiments collectifs » (Mauss, 1927, p. 208) qui forment une appréciation de la réalité. Pour Mauss, les représentations collectives sont communes à un groupe et sont en liaison intime avec les faits sociaux, car elles commandent les actes. Elles se manifestent dans les comportements, le langage et la communication et impliquent une idéation, au sens où elles constituent un ensemble d'idées qui engage nos émotions. Cette notion holiste en sociologie sera ensuite reprise et précisée par Serge Moscovici (1961) qui distingue les représentations collectives des représentations sociales. Bourdieu (1980), Boltanski (1990) et Lahire (1998) s'empareront aussi de cette notion (Danic, 2006), qui sera avant tout utilisée comme un point de départ pour construire des outils permettant de dépasser le sens commun et de rendre compte de la réalité. Les représentations sont comprises comme des réalités intériorisées manifestent dans l'habitus, les principes d'action ou les dispositions. Cette approche constructiviste affirme que le monde existe comme un produit sociohistorique d'interprétations humaines et que ce monde en retour est façonné par ces interprétations. Dans son processus de civilisation, Norbert Elias (1973/2005), traitera également de la notion de

représentation, mais s'attachera davantage à en étudier les sentiments et les ressentis dans l'économie psychique, pulsionnelle et affective des sociétés.

De son point de vue, le tournant ontologique en anthropologie considère que la nature de ces représentations sociales dépend avant tout du système d'identification ontologique dans lequel les sociétés conçoivent les interactions avec les humains, et les non-humains (*e.g.* objet, élément naturel, etc). Les identifications sont des schèmes de pensée et de comportements qui orientent des pratiques dominantes envers les humains et les non-humains, et sont manifestent dans les normes et les obligations observées le plus souvent de manière rituelle (Descola, 2014, p. 297). Dans un ouvrage à grande visée théorique, Descola (2005) dévoile quatre identifications ontologiques qui déterminent les représentations du monde social et de l'environnement. Il retient l'animisme, le totémisme, l'analogisme comme étant des systèmes d'identifications propres aux sociétés primitives, tandis que le naturalisme serait le primat de l'ontologie occidentale depuis le Siècle des Lumières. À partir de ce tournant ontologique qui fait aujourd'hui débat quant aux identifications ontologiques des Hawaïens (Descola, 2014 ; Sahlins, 2014), cette partie va dans un premier temps démontrer comment les représentations hawaïennes et occidentales de l'océan diffèrent profondément selon les relations ontologiques que chacune de ces civilisations entretient avec la nature. Elle montre comment ces deux systèmes sont en incompréhension totale vis-à-vis des pratiques étrangères, menant à de mauvaises interprétations de la part des Occidentaux sur les fonctions sociales et les mécaniques du *he'e nalu*. Il importe de comparer les relations que les Hawaïens et les Euro-américains entretiennent avec l'océan afin d'identifier les conceptions, les perceptions, les fonctions et les usages du surf pour chacun d'entre eux. En effet, les représentations collectives de l'océan Pacifique diffèrent grandement entre la conception occidentale et la celle des peuples de l'Océanie[49] (Hau'ofa, 2008 ; Matsuda, 2012). Alors que pour les autochtones, l'océan Pacifique correspond à « un océan d'îles » (Hau'ofa, 2008, p. 31) – mettant l'emphase sur la pluralité des échanges transpacifiques et la diversité culturelle de cette région du monde – les Occidentaux le conçoivent comme des îles dans un océan, soulignant le caractère isolé de ces populations (White & Tengan, 2001, p. 384). Ainsi, Hau'ofa distingue deux terminologies de cette région du monde : (1) l'Océanie comme vaste océan remarqué pour la pluralité de ses îles et de ses cultures ancestrales interconnectées, et (2) les îles du Pacifique, comme petits îlots que l'on utilise comme des points de

[49] On entend par *Océanie* la zone géographique regroupant la Micronésie, la Mélanésie et la Polynésie.

ravitaillement pour les commerces transpacifiques entre les Amériques et l'Asie (White, 2008, p. xv).

Selon ces deux modes d'identification à l'océan, notre première partie esquisse les systèmes mentaux et émotionnels des Hawaïens vis-à-vis de l'océan et les compare ensuite avec ceux des Euro-américains durant la conquête de l'archipel (1778–1810). Cette partie vise à mettre en lumière les métamorphoses de l'économie psychique hawaïenne et occidentale vis-à-vis de l'océan, car ces changements mentaux ont joué un rôle déterminant dans l'histoire du surf. La deuxième partie de ce chapitre sera plus événementielle et analysera les transformations politiques aux Hawai'i responsable du déclin culturel du *he'e nalu*. On s'intéressera aux événements majeurs tels que l'unification de l'archipel par le roi Kamehameha I en 1810, la chute du système politique et religieux *Kapu* en 1819, et l'introduction progressive de l'influence britannique, puis américaine via les commerces transpacifiques.

I – Systèmes de relation à l'océan

A) Débat sur les relations ontologies hawaïennes

Définir les relations ontologiques hawaïennes entre les humains et les non-humains n'est pas une chose aisée au regard du récent débat issu la publication anglophone de *Par-delà nature et culture* (Descola, 2013, 2014 ; Sahlins, 2014). Selon les interprétations établies par Descola (2014), l'ontologie hawaïenne serait de type analogique. Les Hawaïens concevraient le monde parcellisé en plusieurs domaines complémentaires dont chacun d'entre eux possède des variétés d'êtres humains qui sont associés à des dieux (Descola, 2014, pp. 298–299). En fonction de la catégorie divine à laquelle on appartient, la quantité de *mana* disponible dans chaque individu diffère et légitime les inégalités sociales et les discontinuités de classe entre les chefs (*ali'i*) et les citoyens (*maka'āinana*). Bien qu'à ce sujet Descola voie juste, il importe de souligner que son analyse de la société hawaïenne repose uniquement sur un ouvrage de Valéri (1985), passant sous silence la myriade d'études à propos des relations ontologiques des humains et des non-humains aux Hawai'i, dont on retient parmi d'autres Beckwith (1940/1976), Korn et Pukui (1973), Kamakau (1964/1968, 1976) et Kanahele (1986).

Pour Sahlins (2014, p. 286), cet analogisme hawaïen n'est autre qu'une forme d'animisme dans lequel l'ensemble de la vie sociale est connecté aux attributs des divins à

travers leurs incarnations et métamorphoses dans la nature. L'animisme reconnait les capacités de métamorphoses des êtres (Descola, 2005, pp. 191–192), or un dieu hawaïen peut aisément prendre la forme d'un animal, d'une plante ou d'un objet. Par exemple dans la légende de Puna'aikoa'e (Kamakau, 1976, pp. 78–79), la planche de surf de ce chef incarnait la bouche de la déesse Kamaimanu'u qui fut également son épouse dans sa forme anthropomorphique. De même, bien que les caractéristiques physiques des non-humains aient été différentes de celle des humains – ce que Descola appelle une différence des physicalités – les non-humains partageaient les caractéristiques sexuées des humains. Par exemple, la forme des pierres déterminait leur sexe. Les roches plates et rondes étaient féminines tandis que les pierres droites de forme phallique étaient masculines (Beckwith, 1940/1976, p. 18). En ce sens, les relations des Hawaïens aux non-humains seraient animiques parce que les sujets et les objets possèdent une « intériorité identique » (Descola, 2005, p. 183) observable dans la quantité de *mana* qu'il possède.

Afin d'éclairer notre réflexion sur le caractère animique ou analogique de la société hawaïenne, nous allons nous pencher sur l'étude de deux rites. Les rites autorisent à mettre au jour des modes de relations dans la mesure où ils reproduisent des normes de comportements et des pratiques qui indiquent les schémas mentaux (Descola, 2005, p. 158). Prenons d'abord le rite de la construction d'une planche de surf. Au regard de l'équilibre que l'on souhaite maintenir entre la terre et la mer par l'offrande du poisson *kumu* au tronc de l'arbre coupé, la relation des indigènes avec les non-humains semble de type analogique, puisque ce rite insiste sur la filiation et l'échange entre la terre *'āina* et la mer *moana*. Mais par l'observation d'autres rites, on constate que les relations des Hawaïens avec les non-humains peuvent être également animiques. Par exemple, lorsque les indigènes souhaitaient attirer la houle, ils s'adressaient au dieu du vent La'a Maomao (Gutmanis, 1983, p. 101 ; Masterson, 2010, pp. 199–204) par des chant appelé *Ku mai* (Clark, 2011, pp. 41–42) en fouettant la surface de l'océan avec une liane rampante, *pohuehue* (Ipomoea pes-caprae)[50]. Sachant que le vent était à l'origine de la formation des vagues, les Hawaïens tentaient de convaincre La'a Maomao que les humains étaient disposés à recueillir ses vents qu'ils conservaient de sa calebasse. Un autre rite consistait à réaliser un tas de sable sur la plage, et à entourer la liane rampante autour de celui-ci avant de réciter une prière. Enfin, on pouvait aussi réunir un grand nombre

[50] Liane rampante de la famille des convolvulaceae, l'ipomoea pes-caprae habite la partie haute des plages tropicales. Elle est plus communément connu comme la patate à Durand à la Réunion et sur l'Île Maurice (Hoon, Kian & Ling, 2009, pp. 77–78).

de personnes pour fouetter l'océan avec cette liane, tout en chantant la version courte (1), ou longue (2), du chant (*mele*) suivant :

(1)

Come break together,	*'Alo, 'alo po'i pu*
Run up to the pohuehue vines	*'Iuka i ka pohuehue*
Bring the big wind calabash	*Ka ipu nui lawe mai*
Leave behind the small.	*Ka ipu iki waiho aku.*

(Thrum, 1896, p 110)

(2)

Arise! Arise!	*Ku mai! Ku mai!*
Great surfs from far Kahiki	*Ka nalu nui mai Kahikiki nui*
Waves break together!	*'Alo po'i pu!*
Rise with the pohuehue	*Ku mai i ka pohuehue*
Well up, raging surf	*Hu! Kaiko'o loa!*
Stand, stand	*Ku mai, Ku mai*
Great Waves from far Kahiki	*Ka 'ale nui mai Kahikiki nui*
Bring the wind-gourd	*Ka ipu nui lawe mai*
Leave the small one.	*Ka ipu ikiwaiho aku.*
Go, go up to the beach Morning Glory,	*Ho ae; ho ae iluna i ka pohuehue,*
Bring the large wind-gourd	*Ka ipu nui lawe mai*
Leave the small one.	*Ka ipu iki waiho aku.*

(Gutmanis, 1983, p. 101)

Bien que d'un point de vue moderne on puisse croire que ces rites n'avaient aucun effet pragmatique sur la venue de la houle, ils prenaient sens au sein du système de relation à l'environnement hawaïen. Par exemple, la position de crieur de houle était une affaire sérieuse puisqu'une prêtrise appelée *Ka Nalu* (La vague) avait pour objectif principal de dédier des cultes à l'océan et aux vagues (Kanahele, 1995, p. 53 ; Namakaokeahi, 2004). Ainsi, au regard des interprétations de ces rites et du débat entre Descola (2014) et Sahlins (2014), on comprend que les Hawaïens n'étaient pas exclusivement animiques, ni analogiques dans leur rapport à la nature, mais possédaient un système d'identification hybride intégrant plusieurs ontologies[51]. Descola ayant lui-même conscience de ces cas atypiques affirme :

> *Rappelons aussi que les modes d'identification sont des façons de schématiser l'expérience qui prévalent dans certaines situations historiques, non des synthèses empiriques d'institutions et de croyances. Chacune de ces matrices génératives structurant la pratique et la perception du monde prédomine certes en un temps et en un lieu, mais sans exclusive; l'animisme, le totémisme, l'analogisme ou le naturalisme peut en effet s'accommoder de la présence discrète des autres modes à l'état d'ébauche puisque chacun d'entre eux est la réalisation possible d'une combinaison élémentaire dont les éléments sont universellement présents. Chacun est donc en mesure d'adopter des nuances et des modifications à l'expression du*

[51] Sahlins (2014, p. 287) évoque même la présence d'un totémisme hawaïen.

> *schème localement dominant, engendrant ainsi nombre de ces variations idiosyncratiques que l'on a coutume d'appeler les différences culturelles.* (Descola, 2005, p. 235)

Ce cas polynésien, qui n'était pas à l'origine traité par Descola (2005) – tout comme la plupart des sociétés océaniennes – souligne que les relations ontologiques établies par l'auteur ne sont que des outils et des idéaux types. Si d'autres sociétés ont clairement été identifiées comme animiques (*e.g.* les Orokaiva) ou analogiques (*e.g.* les Bambara), c'est parce qu'elles constituent des cas d'école pour illustrer les artifices intellectuels établis par Descola dans sa tentative de conceptualiser des schèmes de pensée. Notre cas montre qu'il faut composer par-delà les modes d'identifications et que les dimensions animiques ou totémiques hawaïennes ne sont pas uniquement des nuances à un analogisme dominant ou réciproquement. Ici, on traite d'un rapport au monde qui n'a pas encore été intégralement identifié, mais dont on sait qu'il compose avec l'animisme dans son rapport aux dieux (*akua*), avec l'analogisme dans son rapport aux ancêtres (*kupuna*), et avec le totémisme dans son rapport aux ancêtres déifiés (*ʻaumakua*.)

Que la cosmologie hawaïenne soit principalement analogique ou animique, on peut avancer avec certitude qu'elle assimilait l'univers marin comme un nid fécond au sein duquel les activités divines étaient omniprésentes. Dans le *Kumulipo*, un chant de la création de la civilisation hawaïenne, l'océan est la genèse de toute vie terrestre. Ce texte religieux, qui s'apparente à l'épisode de la genèse dans la Bible, positionne l'océan comme à l'origine de l'émergence des terres des eaux profondes (Beckwith, 1951, p. 557 ; Malo, 1903, p. 22) et stimule la création d'une flore et d'une faune aquatique. Progressivement, certains amphibiens colonisent les terres, tels que les tortues de mer et donnent naissance aux animaux terrestres et aux humains. D'une manière générale, tout ce qui était relié à l'océan infiltrait les légendes et mythes fondateurs de la civilisation hawaïenne. L'univers marin ainsi que les voyages en pirogue et en surf étaient intrinsèquement associés à une valence positive. Par exemple dans une légende d'Oʻahu, Pukui (1951/1994, p. 133) raconte que les quatre principaux dieux hawaïens, Kāne, Kū, Lono et Kanaloa arrivèrent sur terre en surfant. Une fois qu'ils observaient la fertilité de l'île, ils décidèrent de créer un homme à partir d'une montagne. Les dieux observaient l'individu agir pendant quelque temps. Ce dernier apprit à se nourrir de la terre, à nager et à surfer avec son corps avant même de fabriquer des outils (Pukui, 1951/1994, p. 135). L'océan était également remarqué pour ces vertus curatives puisque boire

un verre d'eau salé s'apparentait à un remède universel, destiné à guérir les aigreurs d'estomac, la fièvre, la nausée, l'indisposition et les vertiges (Kamakau, 1964/1968, p. 113).

Les relations sacrées du surf aux Hawai'i s'observaient aussi dans les temples (*heiau*) où l'on y exécutait de grandes cérémonies religieuses. Les temples hawaïens prenaient des formes différentes en fonction de leur utilisation et de leur location (Kamakau, 1976, p. 129). Leurs formes et leurs tailles allaient d'un simple rocher (lorsqu'ils étaient établis par des *maka'āinana*) à d'immenses terrasses délimitées par des pierres volcaniques au sein desquelles plusieurs huttes avaient des fonctions rituelles bien identifiées (lorsqu'ils étaient construits par des *ali'i*). Ces temples n'ont pas toujours existé et leur introduction débuta à partir de la seconde immigration entre le XIII^{e} et le XV^{e} siècle avec l'établissement du prêtre Pā'ao (Kanahele, 1995, pp. 53–58). Pā'ao serait arrivé sur Kaua'i en surf et fit des temples une affaire religieuse par l'instauration de cultes respectés par les *ali'*i, qui cherchaient à sacraliser leur pouvoir politique. La plupart des temples possédaient une fonction unique, mais d'autres comme *Papa'ena'ena* remplissaient plusieurs fonctions religieuses, allant des sacrifices humains[52], à l'observation des activités divines favorables à la venue du surf. *Papa'ena'ena* était un temple situé sur le volcan Lē'ahi, aujourd'hui appelé Diamond Head à l'est de Waikīkī. De taille approximative de 40 mètres par 20 mètres, le temple était entouré de grands murs et d'une série de terrasses, composées d'une maison de 15 mètres de long, d'un four, d'une maison spirituelle (*waiea*), d'une tour (*anu'u*) d'un autel (*lele*) et de douze représentations divines (Feeser, 2006, pp. 14–16 ; Ireland, 2005, p. 53). L'emplacement du temple était central, car situé sur la face sud du volcan Diamond Head, il offrait une vue panoramique sur l'intégralité des sites de surf de Waikīkī. Certains prêtres *(kahuna)* avaient pour responsabilité de notifier la population de l'arrivée de vagues en faisant voler un cerf-volant haut dans le ciel (Kanahele, 1995, p. 56).

B) Le naturalisme occidental

Pour comparer les conceptions hawaïennes de l'océan avec celles des Occidentaux, il convient désormais de s'intéresser au mode d'identification naturaliste que l'Occident entretient avec la nature. La conception animique de l'environnement en Occident disparu au

[52]Lorsque Kalanikūpule, successeur de Kahekili et roi d'O'ahu fut renversé par Kamehameha I en 1795, ce dernier utilisa le temple *Papa'ena'ena* comme un site destiné aux sacrifices humains (*luakini heiau*). Il y sacrifia Kanihonui, fils de sa demi-soeur, après que son épouse Ka'ahumanu coucha avec ce dernier. À l'issue de la cérémonie, Ka'ahumanu décida de surfer Kapua à Waikīkī car elle pouvait observer le temple tout en se lamentant ('Ī'ī, 1963, pp. 50–51).

Bas Moyen Âge, avec ce que Desola appelle « le grand partage » (2005, pp. 91–131). L'avènement des sciences dures scinda en deux les humains et les non-humains positionnant la nature à l'extérieur de l'individu et du social. Les théoriciens politiques tels que Hobbes (1921), Locke (1984) et Rousseau (1966) ont également eu un impact déterminant en proposant leurs théories politiques à partir d'un état de nature hypothétique, dont l'espèce humaine s'extrait grâce à l'organisation politique. Ces raisonnements mettent l'accent sur l'obsession de l'espèce humaine à sortir de l'état de nature et à créer une distinction des intériorités nette entre les humains et les non-humains.

À partir de ce postulat, Alain Corbin (1988) démontre que la perception occidentale de l'environnement et des littoraux a subi de nombreuses métamorphoses que l'on peut expliquer par l'émergence la Modernité, référant au rationalisme des Lumières (Descola, 2005, p. 114). Par la consultation de textes bibliques, de philosophes grecs, ou d'écrivains latins comme Virgile, Corbin (1988, pp. 11–30) observe que les zones littorales étaient relativement incomprises et constituaient un ensemble homogène qui inspirait peur et répulsion de la part des sociétés antiques européennes. Ces lieux étaient avant tout des espaces dangereux où les activités des dieux, des hommes et des animaux se confondaient par leur proximité. Selon cette typologie, le littoral se présentait comme un endroit maléfique, laissant place aux épidémies, aux invasions de pirates et aux monstres en tout genre. Ces représentations ont progressivement infiltré le Moyen Âge, notamment par l'intermédiaire des considérations bibliques répulsives de l'univers marin, des mythes et légendes de créatures abyssales en tout genre, et des désastres maritimes à répétition. Or avec la révolution des techniques de peinture paysagère incarnée par des artistes comme Claude Lorrain (Corbin, 1988/2010, p. 51 ; Descola, 2005, p. 96 ; Panofsky, 1975), la perception des mers et des littoraux s'objectiva et rejoignit des considérations plus rationnelles. Alors que naguère les schèmes d'appréciation des paysages marins marquaient l'homogénéité et l'inconnu de l'océan, les améliorations successives des techniques de peinture transformèrent ces anciennes considérations au profit d'un nouveau jugement théâtral et complexe.

Dans la période analysée par Corbin (1750–1850), un dualisme s'est installé entre les individus et le monde marin par la mutation de cet univers divin en un d'objet « faitiche » (Desola, 2005, p. 98 ; Latour, 1996), soumis à des mécanismes et des lois identifiables avec la compréhension des courants marins et des marées. Les progrès océanographiques ont joué un rôle essentiel dans ce processus lorsque les Européens et Étatsuniens s'accoutumaient à l'océan durant l'Âge des découvertes entre les XV^{e} et XIX^{e} siècles. Stimulés par la course à l'expansion coloniale, les royaumes européens se familiarisaient avec les océans à la

recherche de nouvelles richesses. Les découvertes territoriales et l'installation des comptoirs ont révolutionné les mentalités occidentales suite à la domestication accrue des océans durant l'époque moderne (1492–1789). L'effroi que l'on ressentait à l'égard du milieu marin se dissipait à mesure que la concurrence étatique poussait chaque Empire à innover et encourager les recherches océanographiques. Entre 1760 et 1810, les progrès océanographiques dans le Pacifique étaient plus nombreux et mirent à mal la crainte d'un océan sans limites. Les explorateurs britanniques comme James Cook, Samuel Wallis et William Bligh, ainsi que les navigateurs français tels que Louis-Antoine de Bougainville, Antoine Bruny d'Entrecasteaux, Jean-François de Laperouse et Jean de Surville ont grandement contribué à enrichir la géographie de l'océan Pacifique et des cultures polynésiennes (Craig, 2004, p. 26).

Malgré ces nouvelles dispositions, les représentations répulsives à l'océan se faisaient toujours ressentir au XIX^{e} siècle et la peur d'être engouffré dans les eaux abyssales persistait à l'état latent au sein des journaux de bord des premiers explorateurs aux Hawai'i. Cet effroi se manifestait lorsque les navigateurs observaient les Hawaïens nager, balloté comme des bouées dans des remous incessants et impressionnants. Dans un chaos apparent, les explorateurs contemplaient avec stupeur l'aisance des autochtones qui se moquaient des turbulences océanes. Avant même de commenter les premières scènes en surf, c'était d'abord la natation qui intriguait les explorateurs, frappés par l'agilité des indigènes. Dans le journal de Cook, datant du mardi 20 janvier 1778, on peut lire que les Canaques sont « vigoureux, actifs, et […] nageurs les plus experts »[53], lors de sa première visite sur l'île de Kaua'i. Plus tard, le diplomate français Paul-Emile Botta (1802–1870) explique que la natation était un exercice effrayant pour les Européens, mais qui semblaient être le plus attirant des jeux pour les indigènes (Botta, 1831, p 140). De même, l'officier Pierre-François Péron (1769–1840)[54] sur le navire américain *Otter*, décrit sa stupeur lorsqu'il observe les indigènes nager dans une mer agitée lors d'un séjour aux Hawai'i fin décembre 1796 :

> *Pour affronter l'Océan, sans autre secours que celui d'aussi frêles embarcations [canoë], il faut aux insulaires un courage plus qu'humain, ou au moins une grande habitude de lutter avec le terrible élément qui les environne.* (Péron, 1824, p. 156)

[53] « They are vigorous, active, and most expert swimmers; leaving their canoes upon the most trifling occasion ; diving under them ; and swimming to others though at a great distance. It was very common to see women, with infants at the breast, when the surf was so high, that they could not land in the canoes, leap overboard, and without endangering their little ones, swim to the shore, through a sea that looked dreadful ». (Cook, 1784, p. 229)

[54] Pierre-François Péron est le premier témoignage français à signaler l'existence de surf aux îles Sandwich.

Contrastant avec leurs sentiments répulsifs du monde marin, la plupart des marins avouaient leur admiration envers les Sandwichiens qui se mouvaient dans un élément dangereux. Les Hawaïens étaient décrits comme des individus sans peur, habiles et coordonnés. On s'étonnait que des enfants de neuf à dix ans jouassent dans les flots agités, alors que le plus vaillant des navigateurs éprouvait des difficultés à affronter de faibles remous (Beaglehole, 1967, p. 1165). Le lieutenant James King (1850–1884) qui reprit les commandes des navires *Discovery* et *Resolution* à la mort de Cook en 1779 illustre les schèmes d'appréciations contradictoires de l'océan :

> *The boldness and address, with which we saw them perform these difficult and dangerous manoeuvres, was altogether astonishing, and is scarcely to be credited. An accident, of which I was a near spectator, shews [sic] at how early a period they are so far familiarized to the water, as both to lose all fears of it, and to set its dangers at defiance. A canoe being overset, in which was a woman with her children, one of them an infant, who, I am convinced, was not more than four years old, seemed highly delighted with what had happened, swimming about at its ease, and playing a hundred tricks, till the canoe was put to rights again.* (King cité dans Cook, 1784, p. 147)

L'arrivée aux Hawai'i des explorateurs britanniques, étatsuniens et français correspond ainsi à une prise de conscience voulant que le rapport sensible à l'océan ne soit pas universel, mais le produit d'une éducation des mœurs. Alors que pour ces navigateurs, les vagues demeuraient de mauvaises conjonctures de navigation, celles-ci étaient très prisées des Hawaïens qui se prêtaient au défi de surmonter d'immenses brisants (Stewart, 1828, pp. 189–190). Cet ensemble contrasté entre les sensibilités occidentales et polynésiennes à l'océan donna lieu à la création de nombreux fantasmes chez les matelots et le terme de « race d'amphibiens » (Ellis, 1827/1917, p. 278) fait flores tout au long du XIX^{e} siècle. Progressivement, le portrait idyllique des eaux tropicales a infiltré l'économie affective occidentale et les océans ont basculés vers des considérations positives au sein des représentations collectives. On se familiarisait avec la vue des natifs en train de nager et de surfer. On comprenait que les Hawaïens étaient plus habiles en mer que sur terre (Davis, 1869 pp. 191–192 ; Ellis, 1827/1917, pp. 277–280) et que cela n'était pas dû à un concours de circonstances hasardeux, mais s'expliquait par une accoutumance progressive à l'océan dès la plus tendre enfance. « L'art de la natation est pour les deux sexes la branche la plus importante de l'éducation » affirme Péron (1824, p. 155). Adolphe Barrot (1801–1870) fournit également des remarques pertinentes lorsqu'il a rejoint son affectation comme consul de France aux Philippines. Barrot embarqua à 33 ans sur la corvette *La Bonite* et fit escale aux

Îles Sandwich en octobre 1836. Dans un article rédigé pour la *Revue de Deux Mondes* en 1839, il explique que les enfants étaient immergés dans l'eau quelques jours après leur naissance et suivaient un apprentissage intensif de la natation et du surf :

> *Je vis une mère qui, après avoir placé son enfant, âgé d'un an à peine, sur une planche de deux pieds de long, le poussait devant elle à une grande distance, et là, l'abandonnant à la furie des flots, le suivoit, dirigeant seulement de temps en temps avec la main la planche qui le portait.* (Barrot, 1839, p. 296)

À l'instar des premiers navigateurs qui nous renseignent sur les schèmes d'appréciation occidentaux, les missionnaires correspondaient souvent à des lettrés reconvertis en ethnologues qui enregistrèrent les premières monographies sur les coutumes indigènes. Dans le cas des Hawai'i, les Calvinistes envoyés par le *American Board of Comissionners for Foreign Missions* (ABCFM) en 1820, ont documentés de nombreuses pratiques hawaïennes. Parmi eux, William Ellis (1794–1872) était l'un des plus érudit, car il parlait le protopolynésien, une langue commune aux peuples de l'Océanie qu'il avait apprise durant sa mission à Tahiti. En 1823, après avoir observé les indigènes surfer dans la baie de Waimanu sur l'île d'Hawai'i, il réalisait ses premières observations détaillées du surf durant trois pages consécutives (Ellis, 1827/1917, pp. 277–280). Son témoignage constitue l'un des plus riches que nous possédons à ce jour, non seulement parce qu'il est rédigé par un éminent lettré, mais aussi parce qu'il résume l'ensemble des peurs de l'économie psychique occidental envers l'océan. En effet, tout au long de ses commentaires, l'effroi d'un océan terrifiant contraste avec l'aisance, le courage et le sang-froid des indigènes. Il remarque que les paris étaient fréquents lors des joutes sportives et souligne les moqueries et rivalités qui avaient lieu durant des exhibitions de surf. Selon lui, cette pratique sportive distingue les Hawaïens des autres peuples d'Océanie, car la grande majorité des habitants des villages n'hésitait pas à abandonner leur besogne pour surfer lorsque le vent est *offshore*, c'est-à-dire de la terre vers le large offrant des conditions de glisses exceptionnelles (Ellis, 1827/1917, p. 279). Dans ce contexte il observe alors deux corpulents chefs de l'île d'Hawai'i (Karaimoku et Kakioeva) surfer avec aisance malgré leur âge estimé à la cinquantaine. Il explique que certains sites étaient uniquement réservés à la royauté qui portait une attention particulière à la maitrise du surf et des techniques de navigation, comme le roi Kaumualii de Ni'ihau reconnu comme le plus expérimenté de l'archipel. Voici ci-dessous un extrait de son journal de bord :

> *As we crossed the head of the bay, we saw a number of young persons swimming in the surf, which rolled with some violence on the rocky beach. To a spectator nothing can appear more daring, and sometimes alarming, than to see a number of persons splashing about among the waves of the sea as they dash on the shore; yet this is the most popular and delightful of the native sports. There are perhaps no people more accustomed to the water than the islanders of the Pacific; they seem almost a race of amphibious beings. Familiar with the sea from their birth, they lose all dread of it, and seem nearly as much at home in the water as on dry land.*[…]
> *The fondness of the natives for the water must strike any person visiting their islands; long before he goes on shore, he will see them swimming around his ship; and few ships leave without being accompanied part of the way out of the harbour by the natives, sporting in the water; but to see fifty or a hundred persons riding on an immense billow, half immersed in spray and foam, for a distance of several hundred yards together, is one of the most novel and interesting sports a foreigner can witness in the islands*. (Ellis, 1827/1917, pp. 277–280)

Selon William Ellis, c'est le résultat d'une éducation des plus jeunes enfants qui explique l'apparente confiance des natifs dans l'océan. Il observe que les nouveaux nés étaient immergés dans l'eau seulement deux ou trois jours après leur naissance et que les enfants en bas âge savaient nager dès qu'ils étaient en mesure de marcher. Puis, les enfants de trois à quatre ans n'étaient plus assistés en bord de mer, et il était courant de les voir barboter et courir dans des allers-retours incessants entre l'eau et le sable. À mesure que l'âge avançait, ils s'aventuraient davantage vers le large pour jouir de l'écume tumultueuse qui se brise sur les fonds coralliens. Puis, on encourageait les enfants de huit à douze ans à la natation et au surf tous les matins. À l'âge adulte, vers quinze ou seize ans, ils étaient désormais capables d'aller au-delà de la zone d'impact des rouleaux et d'investir la zone de surf réservée aux experts.

Malgré que l'on reconnût l'aisance des natifs avec le milieu marin et que l'on comprît l'importance de l'éducation maritime, on ne saisissait toujours pas la mécanique du surf. On concevait bien que les indigènes nageaient à l'aide de leur planche tout en plongeant en dessous des vagues pour atteindre le ressac, mais la glisse en elle-même restait incomprise au regard des gravures qui nous sont parvenues au sein des récits de voyage. Les Hawaïens était souvent positionnés sur le dessus ou l'arrière de l'écume au lieu d'être dans le creux de la vague comme le montre les illustrations suivantes (cf. Figures. 2, 3 et 4).

Figure 2 : Sandwich Island Surf-riders.
(Ellis, 1827/1917, p. frontpiece)

Figure 3 : Sandwch Islanders playing in the surf.
(Olmsted, 1841, pp. 222–223)

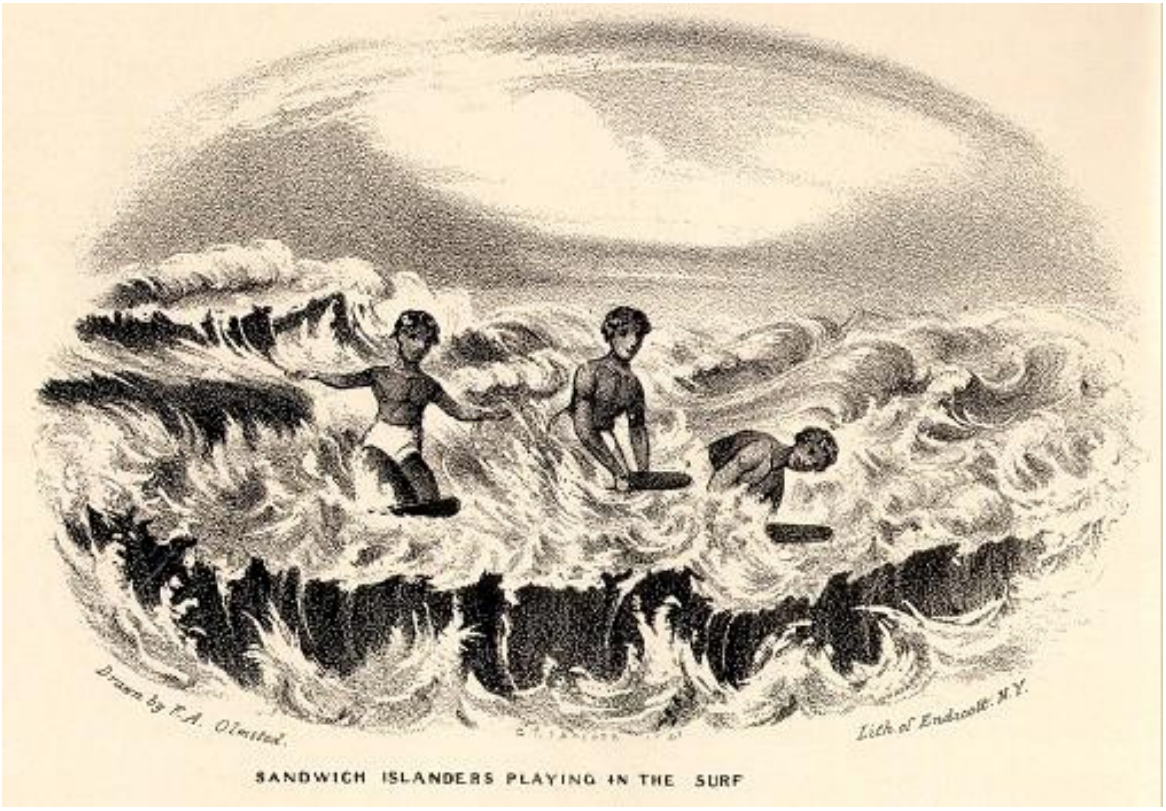
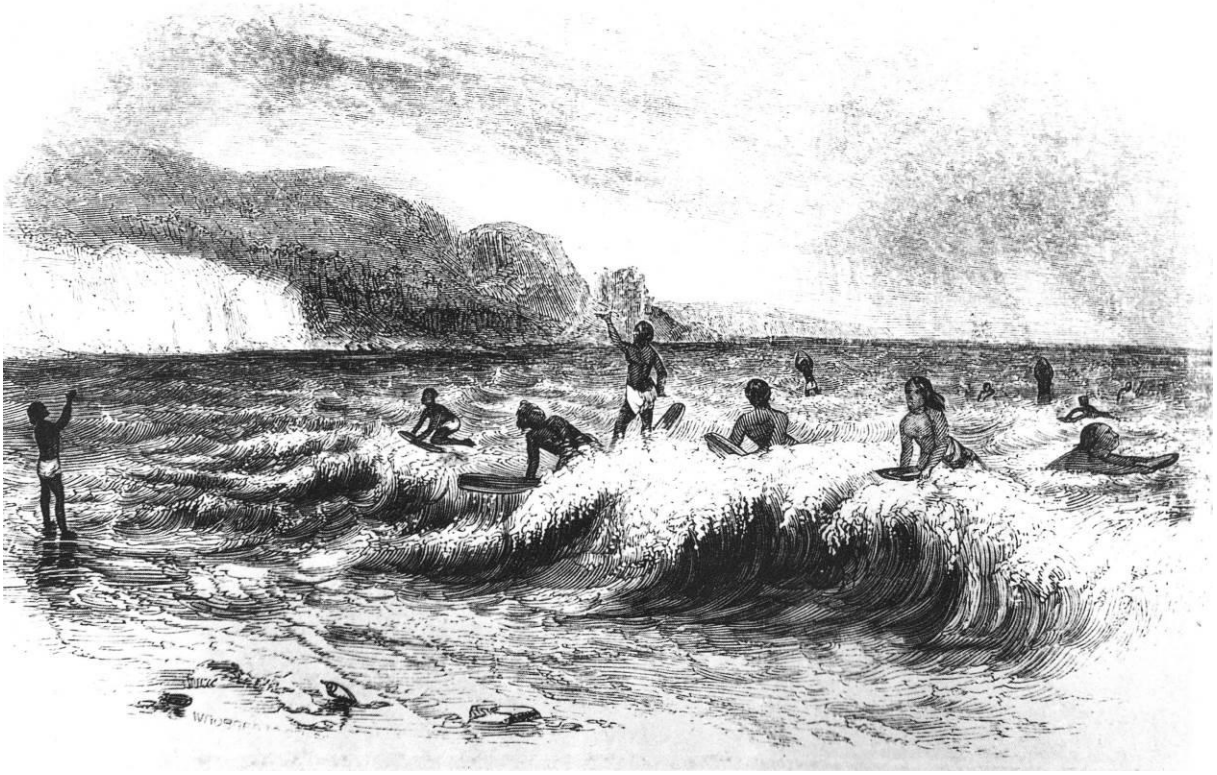


Figure 4 : Hawaiina [sic] sport of surf playing.
(Cheever, 1856, pp. 68–69)



Ce phénomène predura jusqu'à la fin des années 1870, et intrigua certains voyageurs comme John Dean Caton (1812–1895), qui s'est obstiné à isoler la nature de la glisse. Caton était un enseignant-chercheur en histoire naturelle, en droit et en économie, et juge en chef de la cour suprême de l'Etat d'Illinois. Il voyagea en 1878 aux Hawai'i et observait que les gravures et les descriptions de surf ne se conformaient pas à ses observations. En croisant ses données avec les conseils d'un juriste et surfeur local, ainsi que les explications d'un Hawaïen, il déduisit que c'était le vent provenant de la terre qui faisait mouvoir le surfeur vers le rivage, à l'instar d'une pirogue à mat navigant à vent contraire (Caton, 1880, p. 245). Néanmoins Caton pressentait l'insuffisance de ses conclusions puisqu'elles n'expliquaient toujours pas l'action de la gravité permettant au surfeur de rester dans le creux de la vague. Une décennie plus tard, Henry Carrington Bolton (1843–1903) raffine le modèle de Caton. Bolton (1891) était un chimiste et bibliographe distingué qui voyagea sur l'île de Ni'ihau en 1890 pour des recherches sur les chants du roi David Kalākaua (Moser, 2008, p.123). Durant son séjour, il réalisa une étude de cas sur les mécaniques du surf à partir de ces échanges avec les Sinclair, une famille Néo-zélandaise qui s'attachait à entretenir le style de vie autochtone

en rachetant l'île de Ni'ihau à partir de 1864. Appuyé par des photographies et ses propres tentatives, Bolton corrigea les premières théories de la glisse et expliquait les raisons pour lesquelles le surfeur devait nécessairement se tenir dans le creux de la vague, et non pas derrière celle-ci.

Par conséquent, ce n'est qu'à la fin du XIX^{e} siècle que la nature de la glisse a été comprise et isolée. Depuis le premier amerrissage à Kaua'i des corvettes de Cook, les Occidentaux ont questionné leurs rapports à l'océan à travers l'image que les Hawaïens renvoyaient d'eux-mêmes. Alors que les représentations négatives de l'univers marin se dissipaient à mesure que l'on réalisait des découvertes océanographiques, l'adresse et de courage de Sandwichiens, observé par les navigateurs, ne faisaient que conforter l'établissement d'une nouvelle économie psychique de l'Occident à l'égard du monde maritime. De la frayeur éprouvée lors des premières rencontres avec la natation dans les mers du Sud, on est passé à des appréciations positives du bain et de la glisse. Au fur et à mesure, on a repensé les interprétations et les interactions que l'on entretenait avec l'océan et on a héroïsé les aborigènes comme étant des nageurs exceptionnels. Or, pour les Hawaïens, le contact avec la civilisation occidentale était tout autre. Le rapprochement avec la technologie européenne engendra des transformations bien plus radicales au sein de leur économie affective, de leur système politique et cosmologique, et a concouru à la dévalorisation du surf ainsi que de l'ensemble des pratiques ancestrales. Nous allons voir dans une seconde partie la nature de cette dépréciation des valeurs indigènes.

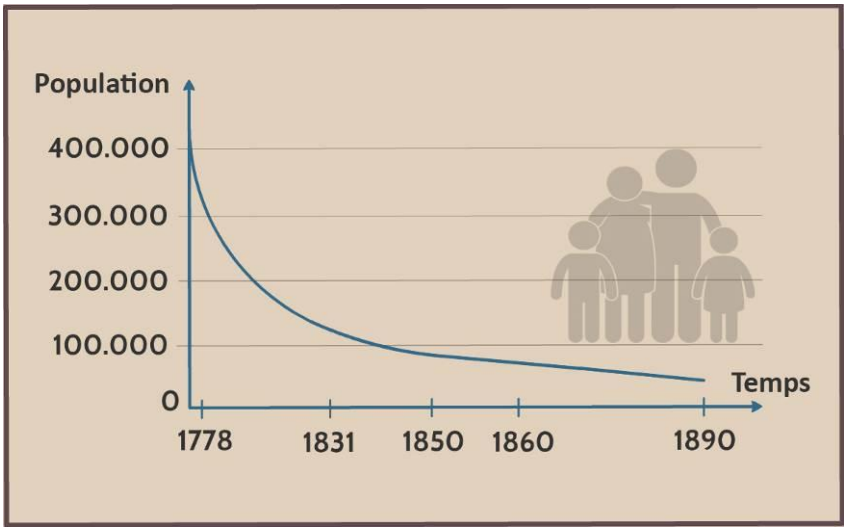
II – Transformations affectives, cosmologiques et politiques

A) Démographie, guerres et chute du système *kapu*

L'arrivée des Occidentaux sur l'archipel a suscité de profondes transformations culturelles contribuant à la chute des pratiques sportives comme le *he'e nalu*. Les facteurs responsables de ce déclin sont nombreux, mais on peut néanmoins isoler les plus importants d'entre eux. Cela comprend l'importation d'une technologie militaire étrangère, l'apparition de nouvelles maladies, l'arrivée des missionnaires calvinistes et la mise en œuvre d'une nouvelle organisation du travail basée sur l'économie de marché. Mais le plus important facteur demeure la diminution dramatique de la population hawaïenne, suite à l'introduction de nouvelles maladies. L'afflux constant de voyageurs et de commerçants sur l'archipel a apporté la tuberculose, la variole, la rougeole, le choléra et la grippe ; autant de bactéries et

virus inconnus des systèmes immunitaires insulaires. Des épidémies à répétition ont fait irruption et la première s'est manifestée en 1803–1804. Peu est connu à propos de cette intrusion, mais cela ressemblait au choléra ou à la peste bubonique, décimant des milliers d'indigènes (Kuykendall, 1938/1965, p. 49). Ensuite une série d'épidémie éclata entre 1848 et 1854, à la fin du règne de Kamehameha III (règne, 1825–1854). Les plus sévères sont les épidémies de rougeole et de grippe en 1848–1849 et de variole en 1853–1854. Alors que le nombre des Hawaïens était estimé à 400 000 individus en 1778, la population tomba à 130 000 individus en 1831 lorsque le premier recensement officiel a été entrepris. En 1850, ce nombre atteignait 80 000 indigènes, et en 1890, le recensement enregistra 34 436 Hawaïens, correspondant à une chute de 90 % de la population en un siècle (*cf.* Graphique 1).

Graphique 1 : Déclin de la population hawaïenne (1778–1890).
Graphique réalisé par l'auteur.



Bien que les épidémies successives aient eu un impact déterminant sur le déclin de la population indigène et du nombre de personnes pouvant pratiquer le *he'e nalu*, l'introduction d'une puissance militaire étrangère était également décisive. Avant l'arrivée des vaisseaux britanniques, l'archipel était divisé en quatre États archaïques remarqués pour leur capacité à maintenir un statut de guerre quasi permanent. Dans ces redistributions territoriales incessantes, la fidélité des *maka'āinana* envers les *ali'i* n'était pas figée et les chefs devaient engager des batailles récurrentes afin de maintenir leur autorité. Cette logique atteint son

paroxysme avec l'utilisation de la technologie militaire occidentale. Entre 1782 et 1810, les Hawai‘i ont connu une succession de batailles meurtrières entreprises par le chef Kamehameha (c.1758–1819), qui tentait d'unifier l'archipel en un seul royaume. Né vers 1758 et présent lors la visite du capitaine Cook, Kamehameha était prédestiné à la guerre puisqu'il avait été nommé représentant et gardien du dieu guerrier Kūkalaimoku en 1780 par son oncle Kalani‘ōpu‘u (c. 1729–1782), alors roi de l'île d'Hawai‘i. À la mort de ce dernier en 1782, son fils aîné Kīwala‘ō prit le pouvoir, mais Kamehameha avait gardé ses prérogatives religieuses et guerrières. En réponse à un complot visant à le destituer, Kamehameha gagna éventuellement le royaume d'Hawai‘i après avoir déchu Kīwala‘ō lors de la bataille de Moku‘ōhai.

Conforté dans sa position de chef suprême (*ali‘i nui*) et maitre des armées, Kamehameha s'est passionné pour la technologie militaire étrangère. Dans son entreprise visant à conquérir l'archipel par le nord, il attaqua d'abord le royaume de Maui avec l'île de Lanai. Lors de sa préparation, Kamehameha avait obtenu des mousquets, de la poudre et des balles de la part des vaisseaux étrangers qui posaient l'ancre dans la baie de Kealakekua. Son armée avait également bénéficié d'un entrainement militaire et d'un soutien logistique de la part d'Isaac Davis et John Young qui s'installèrent sur l'archipel. Sans vraiment avoir stabilisé son royaume, Kamehameha conquit Maui et Lanai en 1790. Puis, il unifia l'île d'Hawai‘i avant de conquérir à nouveau Maui et Lanai en 1791. Jusqu'en 1795, Kamehameha consolida ses positions et ravitailla son armée en guerriers, munitions, cannons et vaisseaux occidentaux. Ensuite il attaquait l'île d'O‘ahu avec la célèbre bataille de Nu‘uanu, ou plus de 400 soldats de l'armée rivale ont été poussé de la falaise haute de 300 mètres (*cf.* Figure 5). Enfin, Kaumuali‘i, roi de Kaua‘i et de Ni‘ihau adbiqua en 1810, portant allégence à Kamehameha. À la tête du premier Empire hawaïen, Kamehameha I était considéré comme un roi sage et juste. Entre 1782 et 1810, il a passé presque trente années en guerre et décéda le 8 mai 1819 à Kailua, Hawai‘i. Durant cette période, l'introduction de l'artillerie militaire étrangère a été primordiale dans l'accélération des guerres et la perte d'hommes durant ces combats meurtriers.

Figure 5 : Battle at Nu'uanu Pali.
Peinture de Herb Kawainui Kāne, reproduite dans Lemarié (2015, p. 53).

Le second événement majeur qui a contribué à mettre en berne les pratiques sportives et culturelles hawaïennes s'est engagé à la mort de Kamehameha I en 1919, lorsque la reine Ka'ahumanu abolit avec l'aide de Kamehameha II (Liholiho) le système *kapu* (Levin, 1968). Femme favorite de Kamehameha I, Ka'ahumanu estimait que Liholiho, âgé de 18 ans, était trop jeune pour succéder au trône. Lors de la cérémonie d'intronisation de Liholiho en tant que Kamehameha II, Ka'ahumanu prétendait que le pouvoir du roi devait être partagée avec celui d'un corégent appelée *kuhina nui*[55], selon les volontés du défunt. N'étant pas remise en cause dans son entreprise, Ka'ahumanu occupait ainsi la position de *kuhina nui* au côté de Liholiho. L'absence d'un successeur fort et la nouvelle organisation du pouvoir exécutif ont marqué une période de confusion pour la cour de Kamehameha I, qui avait reçu des responsabilités politiques sur de larges domaines. La cour était divisée entre ceux qui souhaitaient redistribuer l'héritage du royaume entre tous les *ali'i* (comme Ka'ahumanu et Keopuolani, mère de Liholiho), et ceux qui pensaient que les possessions territoriales n'avaient pas lieu à redistribution (tels que Keeaumoku, Kuakani, Kalanimoku et Hoapili) (Levin, 1968, pp. 422–423). Décidées de modifier le *statu quo*, Ka'ahumanu et Keopuolani ont manifesté leur mécontentement en ne respectant plus le *'ai kapu* qui interdisait aux femmes de manger avec les hommes. Le tabou a été bafoué à plusieurs reprises, sans que Liholiho ne condamne le blasphème. Son inaction lui donna une réputation de roi faible, car il était incapable de défendre les coutumes ancestrales.

En août 1919, trois mois après la mort de Kamehameha I, Liholiho réunit les deux factions opposées pour répondre par un compromis aux demandes respectives des deux parties. À ceux qui souhaitaient récupérer une partie des territoires, il ordonna que chaque *ali'i* reprenne possession du commerce de bois de santal, qui avait été monopolisé par Kamehameha I (Kuykendall, 1938/1965, p. 66). À ceux qui portaient allégeance à l'ordre ancien, il garantit que les terres n'allaient pas être redistribuées. Néanmoins, peu de temps après cette réunion, Liholiho s'était laissé convaincre par Ka'ahumanu de redistribuer les domaines territoriaux en mettant fin au système *kapu*. L'abolition du régime politique et religieux fut rendu officiel lors d'un banquet public, lorsque Liholiho n'a plus respecté respecte l'interdiction de s'attabler avec Ka'ahumanu le 1er novembre 1819 (Kuykendall, 1938/1965, p. 67). À l'issu du repas, Liholiho ordonna la destruction des temples et des images divines (*ki'i*). Dans ce bouleversement, beaucoup n'étaient pas prêts à abandonner

[55] Position correspondant à celle du premier ministre mais qui possédait d'autres prérogatives. Ce système de gouvernement ressemblait davantage à un bicéphalisme puisque le pouvoir exécutif était également divisé entre le roi et le corégent.

l'ordre ancien et Kekuaokalani lança une bataille contre Liholiho et Ka'ahumanu à Kuamo'o en décembre 1819 afin de rétablir les tabous. Lors de cette bataille, il a été tué au côté de sa femme, anéantissant tout espoir de rétablir le système traditionnel.

Avec la chute du système *kapu*, la plupart des activités physiques et sportives destinées à élever le charisme des *ali'i* tombaient en désuétude, puisque les inégalités de rang ne pouvaient plus être remises en cause. Alors qu'auparavant, chaque *ali'i* était en mesure d'usurper le pouvoir par toute une série d'artifices guerriers ou compétitifs, comme l'a fait Naihe, l'ordre politique devenait dicté par la filiation à la famille des Kamehameha (Kirch, 2010, p. 4). Selon cette logique, la chute du système *kapu* s'est réalisée en défaveur des chefs inférieurs qui ne pouvaient plus accéder au pouvoir à cause d'une sécularisation de l'ordre politique reposant sur l'hérédité (Levin, 1968, p. 425). Le renversement du système *kapu* avait également fragilisé les croyances hawaïennes et dépossédа l'ensemble de pratiques sportives et rituelles de leur dimension religieuse et spirituelle. Bien que l'existence des dieux ne fût pas remise en question, la croyance envers leur effet immédiat sur le quotidien avait disparue, puisque les Occidentaux qui ne respectaient pas ces interdictions ne succombaient à aucune sanction divine. Avec la fin progressive de croyances religieuses liées à l'ensemble des pratiques physiques, la saison du *Makahiki* qui mettait en avant les prouesses sportives des Hawaïens n'était plus observée. La sacralisation des chants associés aux compétitions de surf, et des rites invoqués lors de la construction de planche disparaissent au fur et à mesure, limitant les activités sportives aux domaines du profane et du récréatif.

B) Missionnaires calvinistes et éducation

L'établissement de missions religieuses après les découvertes des îles polynésiennes étaitune chose commune au XVIII^{e} et XIX^{e} siècle. En 1797, la *London Missionary Society* établissait la première mission protestante à Tahiti et en 1820, le *American Board of Commissioners for Foreign Missions* (ABCFM) de la Nouvelle-Angleterre envoyait leurs premiers missionnaires calvinistes sur l'île d'O'ahu. Les méthodistes sélectionnées se démarquaient par leur rigueur, car ils devaient rester fidèles aux missions qui leur étaient confiées, malgré les tentations répétées de l'exotisme polynésien. Au sein des premiers récits de missionnaires qui transmettaient leurs observations aux commissions mères par échanges épistolaires, on s'intéressait à la nature des Canaques, à leur organisation politique et à leurs croyances religieuses. La beauté des espaces y était également décrite et l'on s'attachait à évaluer la capacité à évangéliser les populations en émettant des jugements de valeur mélioratifs et péjoratifs. Par exemple, le célèbre méthodiste Hiram Bingham (1789–1869)

décrivait avec intérêt l'ensemble des coutumes indigènes, et a fourni un des premiers textes élogieux à l'égard de l'agilité des Hawaïens dans l'océan, le 10 juillet 1821 à Waimea (Kaua'i) :

> *The king's company, that is his wife Tapooke and particular friends, Kaneo and her attendants, spent much time of the day in decorating themselves with a kind of temporary ornaments, which they called "Lauall beads;" and in their favorite amusement of playing in the surf […]. All engage in it, without distinction of rank, age, or sex; and the whole nation is distinguished by their fondness for the water, and the dexterity and facility with which they manage themselves in that element.* (Bingham, 1822, p. 242)

Bingham était une figure controversée parce qu'il appliquait sévèrement la doctrine protestante, tout en fournissant les descriptions les plus précises des modes et des styles de vie hawaïens (Moser, 2008, pp. 83–84). En effet, Bingham avait rapidement remarqué les négligences politiques de la société qu'il observait et demeurait hostile à leur mode de vie, jugé trop laxiste et libertin. L'organisation féodale était critiquée avec véhémence et on les missionnaires construisaient un discours visant à instaurer la supériorité évidente de l'éthique protestante. Par la force de ses vertus, la morale chrétienne proposait un régime politique plus civilisé, guidant les indigènes vers une vie plus commode, c'est-à-dire plus éloignée des méfaits de l'état de nature. Pour se faire entendre, les missionnaires avaient compris qu'ils pouvaient acquérir une légitimité religieuse seulement s'ils avaient déjà les faveurs de la royauté et des chefs. Pour cela, il fallait d'abord apprendre la langue indigène et mettre par écrit l'hawaïen. Lorsque les missionnaires avaient réalisé des progrès significatifs en langue hawaïenne en 1822, ils ont imprimé un pamphlet de seize pages destiné à l'éducation (Kuykendall, 1938/1965, p. 105). On imprima aussi la Bible, ainsi que des documents administratifs destinés à réguler les importations et exportations dans les grands ports de l'archipel à Lahaina (Maui) et à Honolulu (O'ahu). Le rôle de l'écriture était primordial dans la capacité des missionnaires à se positionner comme des interlocuteurs privilégiés entre les commerçants arrivant sur l'archipel et la royauté.

Également patronnée par les Méthodistes, l'éducation était très sommaire et le nombre d'étudiants inscrits comptait 2 000 individus en 1824. Dans le journal du missionnaire Levi Chamberlin (1792–1849), le 28 juin 1825, on peut lire que les chefs se sont réunis à Honolulu sous l'impulsion des missionnaires afin d'encourager l'instruction. Tous s'étaient engagés à exercer leur influence dans l'archipel pour éradiquer les vices tels que la débauche, la consommation de spiritueux, le vol et la violation du Sabbath (Chamberlain cité dans

Kuykendall, 1965, p. 122). Le 20 août on lit que durant deux ou trois nuits, les chefs avaient envoyé des crieurs publics dictant l'interdiction de jouer à *ulumaita, pahee, puhenehene* afin de mieux s'adonner au *palapala* (lecture et écriture en langue hawaïenne). Les tabous imposés sur les différents jeux devaient s'accorder avec les préceptes protestants et notamment interdire les paris qui étaient souvent associés aux jeux (Kuykendall, 1838/1965, p. 122). De 2 000 étudiants en 1824, le nombre d'inscriptions dans les établissements scolaires passa à 37 000 individus en 1828. En moins de dix années, le taux d'alphabétisation passait à 40 pour cent, dépassant ceux de la plupart des nations occidentales et en 1831 on recence 52 000 étudiants dans plus de 1 1000 écoles. L'engouement pour l'apprentissage de la lecture et de l'écriture était tellement important que l'offre d'enseignants ne répondait pas à la demande. Les missionnaires devaient instruire à la hâte les indigènes les plus érudits pour qu'ils enseignent leur propre langage au niveau le plus rudimentaire. En 1850 on dénombrait alors 15 000 enfants inscrits sur une population totale de 84 000 Hawaïens (Chapin, 1996, p. 31). Au départ les écoles étaient de simples cahutes et n'avaient pas de tables ni de chaises. L'enseignement se faisait à même le sol, sur des matelas confectionnés (*kapa*). Les écoles situées à proximité des missions protestantes comme à Lahaina ou Honolulu étaient plus fournies et ressemblaient davantage à des établissements scolaires européens. Par exemple, une lettre de missionnaire datée de 1829 montre que l'école de Waimea, Kaua'i avait de tables et des chaises manufacturées à partir des planches de surf (Gulick, 1829/1929, p. 809). Dans une certaine mesure, le surf rentrait en confrontation avec les exigences scolaires puisque l'heure à laquelle on allait surfer correspondait aux horaires d'apprentissage. Les plaintes de missionnaires à propos de la négligence des Hawaïens concernant leur assiduité à l'école n'étaient pas rares, surtout dans le comté de Waianae au nord-ouest d'O'ahu :

> *Moreover there are some others issues, that is the children, always go surfing, on every school day: I found much of these offenses during the sixth months I lived in Ohikilolo.*
> *I often ecourage the parents to be mindful of their children, but they did not listen.*
> (Traduction de l'auteur révisée par Alicia Pérez)
>
> *Eia kekahi mea pilikia o'u, no na keiki, i ka paa mau i ka heenalu, i keia la kula, kela la kula: O ka hewa nui i loaa mai ia'u i ko'u mau malama eono i noho iho nei ma Ohikilolo nei.*
> *Hoike pinepine aku la au i na makua e malama i ka lakou mau keiki, aole nae hoolohe mai.*
> (Na Paaluhi, 1842, p. 81)

Dans leurs devoirs d'évangéliser le peuple hawaïen, les missionnaires mettaient régulièrement en garde les autorités locales des vicissitudes populaires à partir des années 1820. Barrot (1839, p. 294–298) nous apprend que le syncrétisme religieux perdurait dans toutes les couches sociales et que la conversion de la royauté au christianisme n'était pas aussi soignée que le souhaitaient les Rigoristes. Par exemple, la corégente Ka'ahumanu ne répondait pas à toutes les exigences chrétiennes après son baptême en 1824. Aussi, la reine Kapiolani conservait deux de ses quatre époux malgré sa conversion au Christianisme et ce ne fut que par des négociations successives qu'elle appliqua la monogamie (1839, p. 298). À partir des années 1830, les requêtes des missionnaires se faisaient plus explicites et se manifestaient dans les premiers journaux calvinistes rédigés en hawaïens tels que *Ke Lama Hawaii* (La lumière hawaïenne), suivit par *Ke Kumu Hawaii* (L'enseignant hawaïen).[56] Par exemple, un article du missionnaire Na Owlawahie souligne la paresse comme la raison de tous les maux du peuple hawaïen. Le refus de l'effort pour construire un logis décent, l'esquive du travail physique dans les champs de taro, l'oisiveté et le repos durant l'après-midi correspondent à autant de comportements déviants qu'il faut régler. La nonchalance débutait dès le bain matinal lorsque les autochtones passaient leur temps à surfer et à s'amuser dans l'océan, tels des « cochons » (Na Owlawahie, 1838, p. 70) qui se complaisent dans la boue :

> *Laziness is the reason this land often experiences drought. That is the reason why the people lived in little houses, small, inconvenient, roofless, without furniture inside, with not enough room for company to seat themselves. What's more is that due to the laziness of the people, there wasn't enough food or provisions. Another thing is that due to the laziness of the women there wasn't enough tapa or loincloths or mats. They would sleep on trash heaps like animals. It is clear that they were lazy. They did not take care of the children in their youth. The people were also lazy from night until the afternoon, and then they would awake. Therefore it was said that men would sleep long and the women would only watch. The men would spend all their time surfing and the women would spend all their time diving into the ocean from high places.*
> (Na Owlawahie, 1838, p. 70)

L'éthique austère des missionnaires a engendré des conséquences importantes sur l'abandon des coutumes indigènes, notamment celles qui étaient considérées comme des loisirs ou des passe-temps. L'ascèse portée au nom de la religion combattait la dance *hula*, légalement interdite en 1859 (Silva, 2000, p. 29), mais qui se pratiquait en secret dans la sphère domestique (Twain, 1873, pp. 200–201) ou sous autorisation gouvernementale,

[56] Les journaux étaient imprimés à Lahainaluna, la première grande école de l'archipel situé à Lahaina.

négociant une taxe de 10 dollars. Dans son voyage aux Îles Sandwichs, Mark Twain explique alors que peu de femmes étaient en mesure de reproduire à la perfection cet art ancestral (Twain, 1873, p. 201). Le surf était bien évidemment visé et, dans une lettre reproduite en 1842 dans le journal La fourmi (*Ka Nonanoa*), on peut lire que le missionnaire Paaluhi demanda au gouverneur royal d'O'ahu, Mataio Kekuanaoa (gouverne, 1839–1864) de bannir le surf du district de Waianae (Na Paaluhi, 1842). L'auteur expliquait que lorsque le surf était favorable, les Hawaïens se levaient pour surfer entre cinq et six heures du matin au lieu d'aller travailler la terre. Selon ses propos, les indigènes étaient feignants et inaptes au travail :

To Mataio Kekuanaoa, greetings to you.

I would like to tell you about something very evil. Just as its most evil form. Surfing is what is wrong. While I live at Ohikilolo, the natives were very much lazy at this place, for this evil activity. At these three districts, they gather in doing this lazy activy, children and adults.

Here is why my thought is that, surfing is bad; When the waves break at Kaea here in Ohikilolo, many people go here to surf. They stay right until the appropriate time for gardening has passed. This is why I believe it is wrong to surf. This is the only appropriate time to do work. From 5 in the morning, 5:30, and 6.

These are my thought on the matter, it is wrong to surf at this time. Furthermore there is another reason I think it is wrong to surf: I think that indifference is definitively something wrong. But, why is that so? Laziness is the worst wrongdoing. I believe it is against the words of the governor, and those of God.
(Traduction de l'auteur révisée par Alicia Pérez)

E Mataio Kekuanaoa e; Aloha oe.

Ke hoike aku nei au ia oe i kekahi mea ino maoli, e like me kona ino maoli. Eia ua mea ino nei, o ka heenalu. I ko'u noho ana ma Ohikilolo nei, nui loa ka palaualelo o na kanaka o keia wahi, no keia mea ino i hoike ia mai nei. O keia mau ahupuaa ekolu; huipu lakou ma keia hana palaualelo, o na keiki, a me na makua.

Eia ko'u mea i manao ai, he hewa ka heenalu; i ka poi ana mai o ka nalu o Kaea i Ohikilolo nei, hele nui mai na kanaka i ka heenalu, o ka noho no ia a hala ka wa pono o ka hana weuweu. Oia ka'u mea i manao ai he hewa ka heenalu. Eia wale no ka wa e hana ai. O ka hora 5 o ke kakahiaka, a me ka hapalua iho, a o ke ono no hoi.

Oia ka mea o'u i manao ai, he hewa ka heenalu ia manawa. Eia kekahi mea a'u i manao ai he hewa ka heenalu: O ka palaka maoli kekahi mea o'u i manao ai, ua hewa ia hana ana. Aka, ea? O ka palaualelo ka hewa nui loa; Oia ko'u mea i manao ai' ua ku e i a olelo o ke Kalaiaina, a me ka ke Akua olelo.
(Na Paaluhi, 1842, p. 81)

Une autre concerne de Paaluhi se focalise sur les enfants, qui au lieu d'aller à l'école pour recevoir l'éducation religieuse, préfèrent surfer avec leurs parents. Le missionnaire

faisait remarquer au gouverneur d'O'ahu que les parents et les enfants partageaint les mêmes vices au lieu de se plier à leurs tâches respectives qu'était le travail de la terre et l'apprentissage intellectuel. De même, Sarah Joiner Lyman (1805–1885) épouse du missionnaire David Belden Lyman (1803–1884) blâmait la nudité des Canaques lorsqu'ils se baignent et condamnait les relations sexuelles que la pratique du surf en tandem pouvait engendrer (Lyman, 1970, pp. 63–64). En conséquence de nombreux pasteurs se sont efforcés de combattre les jeux indigènes qu'ils considéraient comme des passe-temps stériles, éloignant les populations des principaux lieux d'acculturation, c'est-à-dire les lieux de travail, les établissements scolaires et les temples. Pour eux, sortir les indigènes d'un état primitif devenait un impératif social pour que cette population se conforme aux valeurs des sociétés capitalistes dans lesquelles le travail a été érigé en vertu.

C) Impact des commerces transpacifiques sur la population hawaïenne

Au regard de l'histoire politique et religieuse des Hawai'i entre 1778 et les années 1830, on constate que la chute démographique de la population et l'arrivée des missionnaires calvinistes a eu un impact décisif sur le déclin du surf (Finney & Houston, 1966/1996). Bien que la plupart du temps les missionnaires aient été accusés comme les principaux responsables des maux de la civilisation hawaïenne (Gibson & Warren, 2014, p. 2 ; p. 4), il existait déjà des mécanismes à l'œuvre allant à l'encontre de la préservation des sports et des activités physiques. Nous avons déjà relevé l'introduction de maladies étrangères et l'unification de l'archipel en un seul royaume par des guerres successives. Un autre facteur déterminant a été l'introduction du capitalisme marchand au sein de l'économie de subsistance hawaïenne. Nous avons vu dans le premier chapitre avec les travaux de Friedman (2008a), ques les Hawai'i échangeaient très peu avec les autres peuples polynésiens à cause de son isolation géographique. Alors qu'avant l'arrivée des explorateurs les Hawaïens n'avaient pas d'économie fondée sur la possession prestigieuse de biens étrangers, l'introduction de matières premières et d'objets occidentaux avait modifié la donne politique. Lorsque Cook amerrit le 20 janvier 1778 à Waimea sur Kaua'i, les Hawaïens avaient négocié à bas prix leurs provisions locales en échange de commodités rares qui n'existaient pas sur l'archipel, tel que le bétail et les métaux (Kuykendall, 1938/1965, p. 13). Les couverts et les clous étaient particulièrement prisés par les autochtones, car leur possession était rare, précieuse et prestigieuse lors de l'époque de la découverte (1778–1810). En échange, les vaisseaux étrangers recevaient de la nourriture (*e.g.* porc, pomme de terre et taro) et les Hawai'i étaient à l'aube de devenir un haut lieu de ravitaillement. En l'espace de quelques

années, les *ali'i* ont monopolisé le commerce extérieur dans une politique ostentatoire à l'instar des chefs « Big man » en Mélanésie (Friedman, 2008a ; Sahlins, 1963, 1995).[57] Dans cette nouvelle économie marchande basée sur l'importation et l'exportation, les *ali'i* – qui reposaient traditionnellement leur pouvoir sur l'hérédité et l'autorité charismatique (Levin, 1968, p. 405) – se mirent à accumuler frénétiquement les biens étrangers et s'adonnèrent à des festins gigantesques et des batailles monumentales afin d'accroitre leur distinction et leur pouvoir (Sahlins, 1995). Kamehameha I par exemple, a unifié les huit îles de l'archipel en 1810 non seulement parce qu'il avait un sens remarquable dans la conduite de la guerre, mais aussi parce qu'il avait obtenu de l'armement étranger (*e.g.* mousquets, poudre, balles et cannons) en échange de bois de santal.

En raison de sa position géographique centrale, les Hawai'i étaient devenus le « carrefour de l'océan Pacifique » (Kirch & Sahlins, 1992, p. 4) pour la plupart des commerces entre l'Asie et les Amériques. L'intensification des échanges avec les corvettes étrangères fut extrêmement intense et bouleversa l'ordre économique indigène, à l'image de la diversité des commerces qui prenaient place dans cette région du monde. En effet, l'archipel incarnait un point de ravitaillement incontournable pour les marchands qui voyageaient entre les deux grands continents. Cela incluait les vaisseaux spécialisés dans la distribution des fourrures de loutres de mer d'Amérique de Nord, qui se revendaient à prix d'or sur le port de Canton (Guangzhou) en Chine. À cela s'ajoutait le commerce des baleiniers qui était très lucratif entre 1778 et 1855. Les deux offraient un marché bien établi pour l'archipel, qui fournissait des provisions, des vivres mais aussi des moussaillons hawaïens. Au fur et à mesure, la position des Hawai'i dans les commerces transpacifiques spécialisa l'archipel dans une économie de service et de ravitaillement bien avant qu'il ne devienne un paradis touristique à partir de la fin du XIX^{e} siècle. Cette nouvelle organisation économique et sociale a grandement contribué à rendre obsolète la place des activités physiques et sportives, qui jadis avaient toute leur importance. Selon le missionnaire Hiram Bingham, le déclin des traditions hawaïennes comme le surf pouvait s'expliquer en partie par la position prépondérante des îles dans les échanges maritimes transcontinentaux.

> *The decline or discontinuance of the use of the surf-board, as civilization advances, may be accounted for by the increase of modesty, industry or religion, without supposing, as some have affected to believe, that missionaries caused oppressive enactments against it. These considerations are in part applicable to many other*

[57] Notons que cette économie aristocratique de l'ostentation rappelle également celle de la société de cour (Elias, 1985/2010, p. xxi).

> *amusements. Indeed, the purchase of foreign vessels, at this time, required attention to the collecting and delivering of 450,000 lbs. of sandalwood, which those who were waiting for it might naturally suppose would, for a time, supersede their amusements*. (Bingham, 1848, pp. 136–137).

Le bois de santal était une autre commodité prisée par les navires états-uniens et britanniques qui revendaient ce produit à l'Empire chinois. La Chine était le plus important acheteur des commodités américaines et monopolisait l'importation de produits étrangers en Asie par le système Canton (1757–1842). Le bois de santal était notamment apprécié pour la fabrication d'encens, d'objets d'art, de sculptures architecturales et de remèdes médicinaux. Entre 1812 et 1830, la récolte du bois monopolisa l'essentiel de la force de travail hawaïenne. La royauté, quant à elle, récoltait l'ensemble des bénéfices tirés du labeur et s'enrichissait rapidement. Cependant cette politique ostentatoire de démonstration et de redistribution de richesses était plus prétentieuse que les stocks accumulés pouvaient prétendre. Lancés dans une nouvelle économie qui n'était pas encore maitrisée, ni intégralement comprise, les *ali'i* consommèrent au-delà de leur capacité économique et s'endettèrent auprès des marchands étrangers en signant des billets à ordre, stipulant les engagements futurs à livrer du bois de santal. Afin d'honorer leurs promesses de crédit, les *ali'i* contrôlaient assidument le labeur et appliquaient une organisation du travail intensive. La masse laborieuse était pauvrement rémunérée et l'obsession autour du bois de santal négligeait d'une part la culture du taro, laissant place à plusieurs famines, et d'autre part le culte de l'hygiène et du corps qui était tant remarqué avant l'abolition du système des tabous. Une fois que l'exploitation du bois de santal avait épuisé les ressources de l'archipel à la fin des années 1820, l'économie hawaïenne s'est recentrée vers l'approvisionnement des baleiniers et des chasseurs de fourrures. Progressivement les navires occidentaux apportaient de nouvelles commodités pour leur plus-value exceptionnelle, comme les chevaux de Californie. Le premier cheval provenant de l'Ouest américain était arrivé dans l'archipel en 1803 et c'est à partir des années 1820 et 1830 qu'ils sont devenus la marchandise la plus importée (Kuykendall, 1938/1965, p. 93). L'introduction massive des chevaux a eu d'importantes conséquences sur la modification des modes de transportation indigènes. Naguère pour se déplacer d'un côté à l'autre d'une île, les Hawaïens ne marchaient pas dans les terres, mais préféraient le voyage en pirogue étant donné que la majorité de la population vivait à proximité du littoral (Kuykendall, 1953, p. 24). De même, les planches de surf étaient utilisées comme des moyens de locomotion pour parcourir de plus petites distances et aussi pour monter à bord des bateaux occidentaux (Finney, 1959, p. 338). L'arrivée des chevaux comme moyen de locomotion terrestre a rendu possible les

déplacements dans les terres, qui devenaient beaucoup plus attractifs, et rendaient obsolète le transport maritime en pirogue et en surf. Les loisirs liés à la culture du cheval, tels que l'équitation, devennaient populaires et remplaçaient le surf comme activité sportive favorite des indigènes à partir des années 1830 :

> *The natives took to horseback riding with great facility and it is true that as the horses became cheap and everyone had his horse, the people gave up surf riding, as though their idea was to have rapid progress and they abandoned the older method for the newer one. The sport of surf riding was even disappearing when I returned, though some of the outlying islands had a great deal of it.* (Bishop, 1916, p. 60)

La popularité des chevaux était d'autant plus importante que leur prix diminuait à mesure que les élevages grossissaient. La qualité des chevaux déclina également à cause des rapports de consanguinité, mais entre 1850 et 1860, leur prix baissa de 150 dollars à 15 dollars, ce qui convenait à l'essentiel des Hawaïens à la recherche de ce nouveau mode de transport. Rapidement les courses de chevaux étaient appréciées par la royauté, qui regardait avec enthousiasme la plupart des loisirs occidentaux. Ce fait était d'autant plus remarquable que les paris associés aux compétitions sportives permettaient de maintenir leur engouement pour les jeux d'argent. Aussi, le cheval était intégré dans nouveau folklore hawaïen en recomposition, qui mêlait habilement le romantisme insulaire européens avec les coutumes indigènes traditionnelles (*cf.* Figure 6). En effet, les *ali'i* invitaient régulièrement de notables voyageurs dans de longues balades à cheval d'une ou de plusieurs journées, dans le but de promouvoir les richesses paysagères et littorales de l'archipel. En 1846 par exemple, Chester Lyman a été emmené à cheval à Waikīkī, et on l'encouragea à prendre part au surf, accompagné du jeune Alexander Liholiho, futur Kamehameha IV (règne, 1855–64).

En somme, l'introduction de la culture étrangère au travers d'un nouveau système de représentation de l'océan, d'une économie marchande basée sur le commerce transcontinental et de nouveaux modes de locomotion ont eu des conséquences décisives sur la transformation de l'économie psychique hawaïenne à propos du monde marin et de leur organisation politique. D'abord la relative passivité des dieux hawaïens à l'égard des tabous fréquemment enfreints par les marins occidentaux avait instauré le doute sur la performativité immédiate des activités divines. Ensuite, la nouvelle donne politique du royaume, avec l'unification de l'archipel en 1810, avait forgé une sensibilité accrue des Hawai'i vis-à-vis de la notion d'État-Nation, qui était en pleine effervescence en Europe et aux États-Unis au XIX^{e} siècle. Enfin, le regard occidental distant envers les jeux aquatiques, et davantage porté sur les jeux d'argent,

et les courses de chevaux étaient autant de facteurs responsables du déclin relatif du *he ʻe nalu* au XIX[e] siècle.

Figure 6 : Une cavalcade de Havaïens [sic].
Dessin d'Émile Bayard, d'après des photographies de H. Chase (Varigny, 1873, p. 216).

Chapitre 3
Les amphibiens des îles Sandwich : Transformations des pratiques et des représentations

Alors que le second chapitre s'est focalisé sur le tournant ontologique de l'anthropologie et sur les relations que les Hawaïens entretenaient avec l'objet océan, l'histoire des représentations constitue notre cadre théorique pour ce présent chapitre. Inspiré de l'histoire des mentalités de Lucien Febvre et de l'école des Annales, la notion de représentation s'inscrit dans la longue durée et est devenu un objet d'étude en soi (Chartier, 1989 ; Corbin, 1992, 1993 ; Ginzburg, 1991 ; Vovelle, 1999). C'est avant tout une histoire sociologique qui s'intéresse aux conceptions, aux théories et aux significations que des populations attribuent aux objets quotidiens et leur environnement. On étudie les mentalités, l'imaginaire collectif, les sensibilités et les représentations sociales comme étant des interprétations durables de la réalité. Le programme de l'histoire des représentations analyse « les facultés de sentir et de ressentir que les acteurs engageaient dans leur rapport au monde, c'est-à-dire non seulement la distribution des goûts et des jugements de goût, mais aussi la capacité à adopter des stratégies perceptives propres à faire naître une impression » (Granger, 2014, p. 184). Ce « sensual turn » (Howes, 2003 ; Leys, 2011) des sciences humaines contemporaines a été d'abord portée en France avec Alain Corbin (1986/2008, 1988) traitant des représentations de l'océan et des appréciations olfactives. On retient également George Vigarello (2006) pour ces travaux sur les représentations du sport, du corps, de la beauté et de l'obésité (Vigarello, 2004a, 2005, 2010) ainsi que de l'hygiène et des rapports thérapeutiques (Vigarello 1987, 2004b, 2004b).

Pour notre étude des représentations occidentales du surf au XIX^{e} siècle, ces travaux permettent d'observer l'agrément de nouveaux sens en tant que produit historique. Avec l'angle d'approche de l'histoire des sensibilités, l'idée selon laquelle le *he'e nalu* aurait été dans « un âge sombre » (Warshaw, 2010, p. 36, 2016, p. 25) est particulièrement intéressante à étudier. Au regard de nos sources primaires on constate que les perceptions sensorielles et affectives des voyageurs, missionnaires ou résidents sur l'archipel n'étaient pas unanimes. En fonction d'un degré d'appréciation et de tolérance au surf, on concevait la pratique soit (a)

comme un sport national en vogue, soit (b) comme un jeu en déclin, soit (c) comme une coutume désuète, renversée par la supériorité supposée de la culture occidentale :

(a) *The surf, for some days past, has been uncommonly heavy, affording a fine opportunity to the islanders for the enjoyment of their favorite sport of the surfboard. It is a daily amusement at all times; but the more terrific the surf, the more delightful the pastime to those skillful in the management of the board.* (Stewart, 1828. pp. 189–190)

(b) *Of the numerous national games and amusements formerly practiced by the Hawaiians, surf-bathing is about the only one which bas not become extinct. Lahaina is the only place on the group where it is maintained with any degree of enthusiasm, and even there it is rapidly passing out of existence.* (Bates, 1854, p. 298)

(c) *The decline or discontinuance of the use of the surf-board, as civilization advances, may be accounted for by the increase of modesty, industry or religion.* (Bingham, 1848, p. 136)

Vive pratique en vogue pour certains ou disparition d'un passe-temps stérile pour d'autres, nos observateurs s'accordent sur une même chose sans la nommer : le *he'e nalu* fait couler de l'encre. Par opposition à la théorie de la disparition du surf (Finney & Houston, 1966/1996), la plupart des témoignages concourent à affirmer que le *he'e nalu* était toujours d'actualité. Néanmoins, les représentations collectives et les sollicitations sensorielles vis-à-vis l'océan ne sont pas identiques et dépendent des affinités culturelles de chacun. Alors que les missionnaires avaient un regard relativement distant par rapport au *he'e nalu*, les voyageurs et notamment les romanciers avaient une appréciation beaucoup plus élogieuse de la pratique sportive. Ainsi, nous verrons dans un premier temps dans quelles mesures les Calvinistes ont été remis en question dans leur mission civilisationnelle et dans leur propension à décourager le *he'e nalu*. Le courant hygiéniste importé d'Europe sera étudié comme étant l'un des plus critiques à l'égard des Rigoristes, en affirmant que les vertus curatives et thérapeutiques du bain à la lame étaient indispensables à la santé des Canaques. Ensuite, les travaux d'Alain Corbin constitueront un point d'analyse majeur, étant donné que ses recherches sur les perceptions romantiques de l'océan sont essentielles pour comprendre la position du surf au sein de l'économie psychique des navigateurs et des romanciers de passage sur l'archipel. Notre attention se concentrera sur un mouvement d'appréciation sensoriel des mers du Sud qui perdure tout au long des XIX^{e} et XX^{e} siècles et qui est à l'origine de l'attraction généralisée de l'océan par les sociétés occidentales. Par conséquent, ce troisième chapitre examine le courant hygiénique, le Romantisme et la naissance du tourisme balnéaire comme étant les trois plus grands mouvements qui ont contribué à la modification de l'économie psychique occidentale envers le bain et la glisse.

I – Revalorisation des pratiques

A) Remise en question du projet évangélique

Même si l'influence des missionnaires protestants sur les affaires de la royauté et du gouvernement hawaïen ont été bien reçue par les *ali'i* qui voyaient un renforcement de leur pouvoir en s'associant aux autorités religieuses, les opérations des Méthodistes rentraient régulièrement en contradiction avec les lois du libre-échange et le commerce entre les voyageurs, les résidents et les indigènes. Il n'était pas rare que les mécontentements se fassent ressentir dans les journaux des voyageurs comme le montre cet extrait de Paul-Émile Botta (1802–1870), diplomate et archéologue distingué :

> *Les missionnaires anglais et américains sont d'une secte protestante appelée les indépendants. Ce sont les plus fanatiques et les plus austères, et par conséquent ceux qui conviennent le moins à une population d'enfans* [sic]*, comme on peut appeler les Sandwichiens. Profitant de l'ascendant qu'ils ont su acquérir sur l'esprit de la vieille reine [Ka'ahumanu], ils ont imposé à ces pauvres insulaires les restrictions les plus absurdes et les plus nuisibles ; aussi leur conduite anti-sociale et souvent barbare, les a-t-elle fait justement et universellement détester dans les îles.* (Botta, 1831, p. 146)

En 1824 et 1825, les missionnaires étaient particulièrement influents auprès de la corégente Ka'ahumanu et de la cour pour interdire certains jeux et la débauche des marins dans les rues des grands ports de ravitaillement d'Honolulu et de Lahaina. L'efficacité de ces nouvelles recommandations n'était pas du goût des marins, qui étaient parfois encouragés à se rebeller par leurs officiers contre les autorités méthodistes. Les révérends Hiram Bingham à Honolulu et William Richards à Lahaina étaient particulièrement visés (Kuykendall, 1838/1965, p. 122). Des manifestations armées et des émeutes ont éclaté entre 1825 et 1827 et certains gouverneurs locaux étaient forcés d'adopter une application laxiste des nouvelles lois en vigueur qui limitaient les débits de boissons alcoolisées.

Au sein des écrits de voyageurs et de certains pasteurs, les premières critiques envers les méthodes puritaines pour civiliser les Autochtones font flores à partir des années 1830. Au cours du XIX^{e} siècle, les accusations sont de plus en plus virulentes, à tel point qu'on n'hésitait plus à attribuer aux missions civilisationnelles la responsabilité du déclin démographique indigène. Même Mark Twain qui d'usage loue les entreprises protestantes (Twain, 1913, pp. 187–188), reconnaissait que l'avènement de l'industrie et de la religion chrétienne n'était pas toujours bénéfique pour les populations (Twain, 1913, p. 202). Plus généralement, on accusait les Rigoristes d'absorber tout le temps des Canaques pour les services religieux, l'éducation et la construction d'églises (Kuykendall, 1938/1965, p. 91). Les

Méthodistes auraient privé les matelots des plaisirs associés à la lascivité des Hawaïennes, qui était connue et recherchée par les navigateurs non seulement aux Hawai‘i (Gaudichaud-Beaupré, 1851, p. 195–196), mais également à Tahiti (Haas, 2014, p. 175). Le diplomate Adolphe Barrot à bord de la *Bonite* (Forbes, 2000, p. 205) explique que les femmes n'accueillaient plus les navigateurs lors de leur amarrage sur l'archipel comme il était de coutume :

> *Il y avait alors à l'entour de la Bonite plus de deux cents pirogues, et nous n'avions pas encore vu une seule femme. Cette absence du beau sexe nous surprit; nous avions lu, dans les récits des divers voyageurs, qu'un navire à son arrivée se trouvait immédiatement entouré d'une foule de femmes, véritables naïades qui plongeaient et nageaient autour du vaisseau, indiquant aux matelots, par leurs gestes et leurs poses lascives, la terre et les plaisirs qui les y attendaient ; mais le pilote nous donna bientôt la clé du mystère : « les navires, nous dit-il, sont tabous (sacrés) pour les femmes ; c'est une loi des missionnaires. » Il nous cita en même temps diverses mesures prises par les missionnaires dans l'intérêt de la morale et de la religion.* (Barrot, 1839, p. 291)

On reprochait également aux missionnaires d'exiger des natifs un dévouement au labeur en accord avec l'ascèse puritaine, dont le calvinisme était le plus ardent défenseur (Weber, 2002, p. 83). En 1798, l'Américain marchand Ebenezer Townsend à bord du Neptune remarquait que l'économie de subsistance hawaïenne concevait davantage le travail comme un exercice. Il n'y avait pas d'impératif de productivité et les Hawaïens préféraient travailler le matin et en soirée, lorsque les rayons du soleil étaient plus cléments (Townsend, 1888, p. 64). Si la chaleur devenait trop intense, ils se reposaient à l'ombre jusqu'à que les températures redeviennent soutenables. Cette opinion à l'égard du travail était partagée par John Withman (Holt, 1979, p. 17), résident aux Hawai‘i entre 1813 et 1815, qui explique que les aborigènes avaient pour coutume de s'affairer entre quatre et cinq heures par jour (Stewart, 1828, p. 111 ; Sahlins, 1972, p. 56). Selon ses propos, l'épanouissement individuel se faisait davantage par les jeux, les sports et les exercices. Or avec l'introduction de l'ascèse puritaine, les normes associées au labeur évoluaient, notamment dans l'esprit des *ali‘i* qui adoptaient l'éthique protestante pour satisfaire leur désir de grandeur.

Nous avons vu dans le second chapitre que le commerce du bois de santal entre 1812 et 1830 eut un impact décisif sur la transformation de l'économie de subsistance hawaïenne en une économie de marché. Cette intensification était d'autant plus importante lorsque la politique étrangère de Kamehameha III (règne, 1825–1854) s'est focalisée sur les relations commerciales avec les États-Unis et les baleiniers. Entre 1830 et 1870, les baleiniers étaient

les principaux vaisseaux qui faisaient escale sur l'archipel et l'intensification de ce commerce transpacifique créait une demande importante sur les matières premières destinées à ravitailler les corvettes. De plus, les marchés de l'État d'Oregon – qui intégra l'union américaine en 1846 – et celui de la Californie – en pleine ruée vers l'or de 1848 à 1855 – faisaient pression sur la production agricole hawaïenne (pomme de terre, sucre et café). L'économie de plantation et le travail agraire devenaient le nouveau fardeau de la population indigène qui ne répondait pas aux exigences productives des propriétaires terriens. Dans les années 1850, ces derniers ont fait appel à l'importation massive d'une main-d'œuvre chinoise et asiatique, docile et rentable et qui formera pour les quarante prochaines années la base laborieuse de l'économie de plantation (Kuykendall, 1938/1965, p. 329).

William Ruschenberger (1807–1895) fut l'un des voyageurs les plus critiques à l'égard des missions calvinistes qui ont encouragé le développement des industries agricoles. Ruschenberger réalisa une carrière d'officier dans la marine américaine et était également naturaliste et auteur prolixe. Au cours d'un voyage aux Hawai'i en septembre et octobre 1836, l'auteur a analysé l'habitat et la forme physique de la civilisation hawaïenne :

> *A change has taken place in certain customs, which must have influenced the physical developement* [sic] *of the islanders. I allude to the variety of exercises, such as swimming, with or without the surf-board, dancing, wrestling, throwing the javalin* [sic],*&c., all of which games, being in opposition to the severe tenets of Calvinism, have been suppressed, without the substitution of other pursuit to fill up the time.* (Ruschenberger, 1838, p. 374)

Les missionnaires étaient également accusés de recommander cinq à six jours de travail par semaine alors que les Insulaires n'étaient pas accoutumés à suivre le rythme euro-américain. Il a constaté que seuls deux jours de travail hebdomadaires dans les champs de taro étaient suffisants pour subvenir au besoin alimentaire d'un individu. Au-delà, tout labeur supplémentaire pouvait être délétère à la santé d'un Sandwichien (Ruschenberger, 1838, p. 374). On comprenait que la chaleur des mers du Sud absorbait les énergies corporelles et qu'un climat chaud et humide imposait davantage de repos, en comparaison avec des conditions météorologiques tempérées. Ainsi, au sein de cette représentation climatique, le temps non travaillé des Hawaïens ne devait pas être compris comme une lascivité pernicieuse mais comme une nécessité apaisante. La nouvelle éthique du travail dans laquelle l'effort était érigé en vertu fut alors accusée de pervertir les rythmes naturels des Indigènes. Auguste Bernard Duhaut-Cilly (1790–1849), capitaine du navire français *Héros* déduisait que la

transposition des normes occidentales aux Hawai‘i n’était qu’un stratagème pour mieux maitriser les populations :

> *Selon eux* [les Rigoristes], *aucun divertissement ne peut être légitime, parce que tout le temps qui n’est pas employé au travail, au sommeil ou au repas, doit être consacré à la prière ou à la méditation dans le temple. Ils ont poussé la rigueur jusqu’à vouloir faire tabouer le bain, aussi nécessaire à la santé d’un Sandwichien que sa nourriture ou l’air qu’il respire. C’est ainsi qu’en refusant à l’homme tout exercice récréatif, on affaiblit son corps, et que l’on appauvrit son esprit pour mieux le dominer.* (Duhaut-Cilly, 1835, pp. 290–291)

Charles Wilkes (1798–1877), un autre officier de la marine américaine tenait également pour responsable les missionnaires de mettre fin aux coutumes ancestrales telles que le *he‘e nalu* (Wilkes, 1844/1849, pp. 46–47). Wilkes visita les Hawai‘i de septembre 1840 à avril 1841 et nuance les propos tenus à l’encontre des Méthodistes. Il déclarait que les missionnaires n’étaient pas entièrement opposés à toutes les coutumes indigènes, mais qu’ils ont dû mettre fin à l’ensemble d’entre-elles, car il était trop difficile de les réguler indépendamment l’une de l’autre. Il indique aussi que les populations ne se laissaient pas aisément dicter la doctrine puritaine, puisque la surveillance du gouvernement, de la police et des missionnaires était systématiquement nécessaire pour appliquer les interdictions religieuses et civiles. En prenant la défense des indigènes, certains voyageurs se faisaient même les porte-paroles des vertus thérapeutiques de la natation et du surf. Par exemple, Paul-Émile Botta a fait un séjour de deux mois sur l’île d’O‘ahu en tant que chirurgien et naturaliste à bord du navire *Héros* et concevait la nage comme une nécessité curative :

> *Leur plaisir favori est la natation. Hommes, femmes et enfants, tous savent nager, tous sont continuellement dans l’eau. II semble que ce soit pour eux plutôt un besoin qu’un amusement. Rien n’est plus intéressant que de les voir se livrer à l'exercice qu’ils appellent hénalou* [sic]*, c’est-à-dire monter les vagues.* (Botta, 1831, pp. 139–140)

Progressivement, les manifestations discursives hygiéniques et sanitaires émergeaient à partir des journaux de bord dans les années 1830 et s’attaquaient aux aversions puritaines de la baignade en mer. Pour Abel Auber Dupetit-Thouars (1793–1864), commandant de la frégate française *Vénus* et artisan de la mainmise de la France sur Tahiti et les Marquises, la condamnation des bains de mer de la part des Calvinistes transforma les Hawaïens en « un peuple sale, triste, paresseux et dissimulé » alors que naguère cette population était « si gaie et si propre » (Dupetit-Thouars, 1840, p. 367). À nouveau, Ruschenberger rédigea une diatribe à

l'encontre des Calvinistes, tenus pour responsable d'encourager les *ali'i* à modifier les coutumes des *maka'āinana*. Les tabous imposés sur le *he'e nalu* redirigeraient les indigènes vers d'autres loisirs plus pernicieux comme le repos abusif, la boisson alcoolisée ou d'autres dérives vicieuses. En tant que naturaliste, Ruschenberger possédait une vision sanitaire des exercices physiques et postula que les sports et les jeux aquatiques amélioraient la santé et la longévité des Sandwichiens. Les joutes sportives étaient regardées comme des pratiques irremplaçables, car elles ravivaient les esprits et éloignaient les âmes tristes des vicissitudes quotidiennes (Ruschenberger, 1838, pp. 373–374). Les considérations de Ruschenberger étaient également rejointes par celles du révérend Henry Cheever, qui critiqua ses pairs dans son mémoire *Life in the Sandwichs Island* (1856). Cheever arriva sur l'archipel à bord d'un baleinier et après avoir décrit des scènes de glisse lorsqu'il visita Lahaina en 1846, il nota que les missionnaires refusaient à se laver et nager en mer. Selon ses propos, le bain à la lame était le plus purificateur et sa salubrité demeurait sans comparaison avec les bains d'eau claire :

> *The missionaries at these Islands, and foreigners generally, are greatly at fault in that they do not avail themselves more of this easy and unequalled means of retaining health, or of restoring it when enfeebled. Bathing in fresh water, in a close bath-house, is not to be compared to it as an invigorating and remedial agent; and it is unwise, not to say criminal, in such a climate, to neglect so natural a way of preserving health, as washing and swimming in the sea. In those who live close to the water, and on the leeward side of the Islands, it is the more inexcusable, for it could be enjoyed without exposure in the dewless evenings; or in some places, a small house might be built on stone abutments over the water, and facilities so contrived that both sexes could enjoy this great luxury of a life within the tropics.* (Cheever, 1856, p. 68).

À partir des années 1840, on observe alors une revalorisation des arts aquatiques indigènes de la part des physiciens, chirurgiens, médecins et naturalistes à bords des frégates. Alors que les schèmes mentaux des explorateurs présentaient la natation comme un exercice effrayant et que ceux des missionnaires mettaient l'emphase sur la nonchalance, un nouveau regard hygiéniste prenait forme. Conçu comme une pratique visant l'élévation sanitaire et spirituelle de la part des nouveaux visiteurs, le *he'e nalu* qui jusqu'à présent était condamné par les autorités religieuses, connaissait une revalorisation inattendue grâce au courant hygiéniste importé d'Europe et des États-Unis.

B) L'hygiénisme importé

Les progrès de la médecine et l'enrichissement de la littérature clinique en Europe aux XVIII[e] et XIX[e] siècles ont eu un impact décisif dans la construction d'un nouveau regard occidental sur le *he'e nalu* aux Hawai'i. Dès le début du XVIII[e] siècle, on attribuait au bain en mer une panoplie de vertus curatives censée corriger les méfaits de la vie industrielle et urbaine. L'air marin était reconnu pour sa salubrité en opposition aux émanations putrides des villes. « Le besoin d'exercice et de grand air se manifeste fortement entre 1750 et 1850. La ville est décriée tant pour son air vicié que pour ses mœurs dissolues. » (Sobry, 2004, p. 16). On revenait à la nature, la montagne, la campagne et la mer par des voyages notamment conseillés par les physiciens qui n'étaient pas avares de nouvelles expérimentations pour corriger les maux de l'industrialisation. Dans son ouvrage sur la revalorisation du rivage, Alain Corbin (1988) souligne l'influence déterminante des traités de Russel (1769) ou de Maret (1769) qui estimaient que le bain à la lame était un remède efficace pour régler toute sorte de maladies telles que la stérilité, la nymphomanie, l'hypocondrie, l'anxiété et la régulation du cycle menstruel (Corbin, 1988/2010, p. 83). En fonction de la température de l'eau, les physiciens expliquaient que l'immersion en mer resserrait ou relâchait les fibres. L'effet du bain thérapeutique était d'autant plus efficace si les rouleaux venaient fouetter avec vivacité les corps des malportants. Les vertus qu'on attribuait à l'eau de mer étaient identiques à celle qu'on donnait à l'eau froide. Elle renforçait, endurcissait, vivifiait et revigorait les enveloppes charnelles. « L'individu sortant de nager est plus fort, plus agile à la course et ses mouvements sont plus faciles ; ses organes pectoraux et locomoteurs ont acquis plus d'énergie ; en un mot, il est plus vigoureux, plus leste qu'avant le bain » (Debay, 1878/2006, p. 109). Dans l'ensemble, le bain purifiait l'esprit et l'on recommandait aux patients de se baigner au moins une fois par jour (Corbin, 1988/2010, p. 82) ; une injonction thérapeutique qui rappelle étrangement les baignades quotidiennes des Hawaïens (Ellis, 1783, pp. 152–153 ; Thiercelin, 1866, p. 305).

L'intérêt qu'on portait aux vertus curatives de l'océan avait séduit les mœurs occidentales et Maret remporta le concours de l'Académie de Bordeaux en 1766 avec son *Mémoire sur la manière d'agir des bains d'eau douce et d'eau de mer et sur leur usage* (1769). Selon les indications thérapeutiques du médecin, les malades devaient prendre conscience que leur crainte d'être englouti par l'océan s'estomperait au profit d'un bouleversement sensoriel et spirituel ressenti après immersion dans une eau de mer de 12 à 14 degrés Celsius. Assisté par un médecin ou un délégué, le malade était plongé dans l'eau avec vivacité, parfois entouré d'une barrière de protection, elle-même rattachée à une voiture de

bain. Ces méthodes radicales choquaient quelque peu et frôlaient l'indécence pour les mœurs de l'époque. L'excitation d'être fouetté par les vagues, la simulation de la noyade et les cris des jeunes femmes à qui ont prescrivaient ces exercices n'étaient pas sans rappeler le coït (Corbin, 1988/2010, p. 90). Les Romantiques du XIX^{e} siècle s'inspiraient notamment de ces scènes curatives et se mirent au défi d'affronter seul les flots, comme Friedrich Von Stolberg au Danemark ou Byron sur les côtes d'Aberdeen. Ils prolongeaient la durée du bain au-delà de la demi-heure alors qu'elle excédait rarement vingt minutes chez Russel et Maret (Corbin, 1988/2010, p. 83). Pour les Romantiques, il fallait aller plus loin que le corps fouetté par la lame ou l'immersion de la tête sous l'eau. On s'efforçait à nager, à perdre pied dans un effort total et prendre part un véritable combat pour ne pas être englouti par l'élément ; laissant éventuellement le baigneur épuisé sur le sable. Cependant, l'idée selon laquelle on devait se jeter dans l'eau froide avec vivacité ne faisait pas consensus. Dès 1767, le médecin britannique Awsister préférait les bains d'eau chaude pour les curistes les plus fragiles. On soulignait les bienfaits de la chaleur qui ouvrait les pores de la peau et détendait les humeurs. À la fin du XVIII^{e} siècle, la mode du bain chaud remplaça celle du bain froid. Les plages n'étaient plus investies en automne et en hiver mais devenaient également en vogue au printemps et en été. On assistait alors à la genèse de la plage comme nous la concevons aujourd'hui. La plage devait être salubre pour que ses effets curatifs soient optimaux. La qualité du sable et de l'air devait correspondre aux exigences des médecins, loin des écoulements urbains. La naissance de la thérapie par les eaux thermales au XIX^{e} siècle fut également décisive pour la revalorisation du littoral (Debay, 1878/2006, pp. 117–140).

À mesure que l'attrait pour les chaleurs estivales grandissait en Europe, les voyageurs européens et américains transposaient les nouveaux modèles hygiéniques dans les mers du Sud. Ces îlots isolés dont la température descendait rarement au-dessous de 22 degrés Celsius offraient une idylle pour les patients aisés qui souhaitaient recouvrer la santé comme Isabella Bird (1831–1904)[58]. À vrai dire, les considérations hygiéniques européennes infiltraient l'archipel hawaïen dès l'arrivée de Cook, car ses navires s'imposaient déjà comme des références en la matière :

> *« Cook surveille constamment la propreté ; il fait apporter hamacs et couvertures sur le tillac chaque fois que le temps est au beau ; il veille à ce que chaque paquet soit délié et toutes ses parties exposées à l'air afin que l'évaporation des miasmes s'effectue durant le trajet. Il inspecte les provisions pour prévenir les germes*

[58] Exploratrice et écrivaine britannique qui voyagea de janvier à août 1873 à Hilo sur l'île d'Hawai'i (Bird, 1875/1876).

> *putrides. Il ordonne de ventiler les voiles de réserve et tous les tissus qui risquaient de s'imprégner. […] Le bateau de Cook, antithèse du vaisseau fantôme ravagé par la pestilence montée du fond de cale, se dessine, en miniature, comme la première des cités hygiéniques. »,* (Corbin 1986/2008, pp. 157–158).

Disposés d'une sensibilité raffinée à l'égard de l'hygiène, certains marchands à bord des vaisseaux soulignaient la propreté irréprochable des indigènes. On constatait que les Hawaïens étaient un peuple sain, qui n'était pas contaminé par quelconques maladies infectieuses avant l'arrivée des premiers explorateurs. L'explorateur étatsunien John Ledyard (1751–1789) fut l'un des premiers à découvrir l'archipel avec la troisième expédition de Cook, et releva la grande salubrité des maisons du village de la baie de Kealakekua. Le sol était couvert d'épaisses herbes et de feuilles de palmier au-dessus desquels on disposait de larges matelas, *kapa* (Ledyard, 1783, p. 130 ; Bushnell, 1966, p. 320). De même, l'officier américain Ebenezer Townsend observa en 1798 que les Hawaïens étaient les personnes les plus propres qu'il avait rencontrées. Ils se baignaient quasiment à toutes les occasions et après chaque repas, ce qui corroborait avec les observations du matelot William Wades Ellis (1751–1785) à propos des bains répétés des Sandwichiens (Ellis, 1783, pp. 152–153 ; Cartwright, 1888, p. 26). On constatait que le bain durait assez longtemps, dépassant souvent une heure d'immersion ; bien loin des vingt minutes accordées par les injonctions thérapeutiques des médecins européens. Il faut dire que la finalité du bain et la température de l'eau n'étaient pas comparable comme le notait Louis Thiercelin (1809–1884). Docteur embarqué comme chirurgien à bord du baleinier *Ville de Bordeaux* en 1837 pour sa première campagne de pêche, Thiercelin accosta sur l'île de Kaua'i le 18 septembre 1839 et en repartit à la mi-octobre. Durant son séjour, il a décrit les habitudes de baignades des natifs et constatait qu'un premier bain avait lieu tous les matins, avec ou sans planche de surf. Au regard des vertus de l'immersion dans l'océan, Thiercelin prit aussi part à la baignade et autorisa l'équipage du *Ville de Bordeaux* à se baigner nu, ce qui causa la fuite des indigènes à la vue des navigateurs dénudés (Thiercelin, 1866, p. 307). Les dispositions sanitaires des Hawaïens devenaient de plus en plus prisées des navigateurs, qui passant des semaines et parfois des mois en mer, s'adonnaient à des bains dans des bassins formés par des chutes d'eau. Ainsi, l'abondance de nourriture, l'attitude langoureuse des femmes souvent romancée (*cf.* Figure 7) et les douceurs climatiques des mers du Sud constituaient autant de plaisirs qui concordaient à transformer les appréciations du *he'e nalu*, non seulement comme une discipline sportive hygiénique, mais aussi comme un des symboles les plus romanesques de l'archipel.

Figure 7 : Des femmes couchées ou assisses sur une planche nommée *paba* [sic].
(Arago, 1868, p. 221)

En général, la pureté et la douceur de la peau des natifs étaient attribuées aux bains répétés des Sandwichiens. On expliquait que femmes et hommes se recouvraient d'huiles parfumées afin de préserver la brillance des cheveux, la douceur de la peau et pour se protéger des rayons du soleil (Bushnell, 1966, p. 325). La salubrité des natifs s'observait également dans leur obsession de se rincer à l'eau claire après chaque immersion en mer (Perkins, 1854, p. 197). Si le bain se faisait dans un lieu reculé, on se versait de l'eau claire à partir d'un récipient qu'on avait prévu à cet effet (Perkins, 1854, p. 209). Mais la plupart du temps, la baignade se faisait à proximité de piscines naturelles ou artificielles comme celles situées dans la baie de Kealakekua, la vallée de Waipio sur l'île d'Hawai'i, ou encore à Waimea à Kaua'i (Bushnell, 1966, p. 319 ; 325). Néanmoins, tous les fleuves n'étaient pas disposés à la toilette, puisque le contacte avec l'eau potable pouvait être considéré comme une pollution fluviale des écoulements. En amont des rivières, des tabous interdisaient la baignade, car la pureté de l'eau était préservée pour la consommation courante en aval (Bushnell, 1966, p. 328).

II – Métamorphoses des affects et des relations à l'océan

A) Romantisme, mer et plage

En résonance avec les discours hygiénistes du XIX^e^ siècle, le champ lexical romanesque fut un second facteur déterminant dans la valorisation des pratiques sportives indigènes, comme la navigation en pirogue et le surf. À l'aube du XIX^e^ siècle, Corbin (1988) rappelle comment la mode la plage, alors naissante, reposait sur un paradoxe sensoriel. La mer nourrissait les passions occidentales car elle attirait et rebutait tout à la fois. Se baigner dans l'océan signifiait d'abord faire face aux peurs et croyances, collectives qui soutenaient que les corps ne pouvaient flotter. S'immerger dans l'eau saline, c'était mettre au défi ses croyances, en prenant soin de ne pas s'éloigner trop loin du bord. À la Renaissance, Shakespeare soulignait déjà l'ambivalence qui régnait autour du littoral et suggérait un changement de paradigme (Ford & Brown, 2006, p. 10). Au sein de ses pièces de théâtre, l'océan passait d'une valence péjorative dans le début de sa carrière, à une valence méliorative, où le voyage marin était assimilé à une purge morale, notamment dans la pièce *The Winter's Tale and The Tempest* (Knight, 1932). C'est également en Angleterre que l'exaltation du « Sublime » (Bourke, 1954) en tant que concept philosophique romantique du XIX^e^ siècle témoignait d'un nouvel engouement poétique envers l'océan. Proche du sentiment d'inaccessibilité, le *Sublime* correspondait à une fascination lyrique dans laquelle l'océan était à la fois représenté comme un espace déchainé canalisant force et énergie, et comme une nature fragile et exotique. Ce mouvement littéraire valorisant l'abandon sensoriel et spirituel devint l'antithèse au contrôle rationnel des Lumières et de la Raison et incarnait une source d'inspiration majeure chez Stolberg, Byron, Baudelaire et Chateaubriand (Ford & Borwn, 2006, p. 12). En s'appuyant sur des artistes-peintres Geoffrey Dutton (1983) démontre comment la plage s'imposa comme un univers sensuel, favorisant l'expression corporelle et les stimulations. L'auteur soulignait la séduction esthétique et spirituelle du décor maritime, particulièrement lorsque le corps se retrouvait dans l'eau. La plage se métamorphosa en lieu de plaisir, renvoyant à une quête du bonheur, de la liberté et de la sensualité.

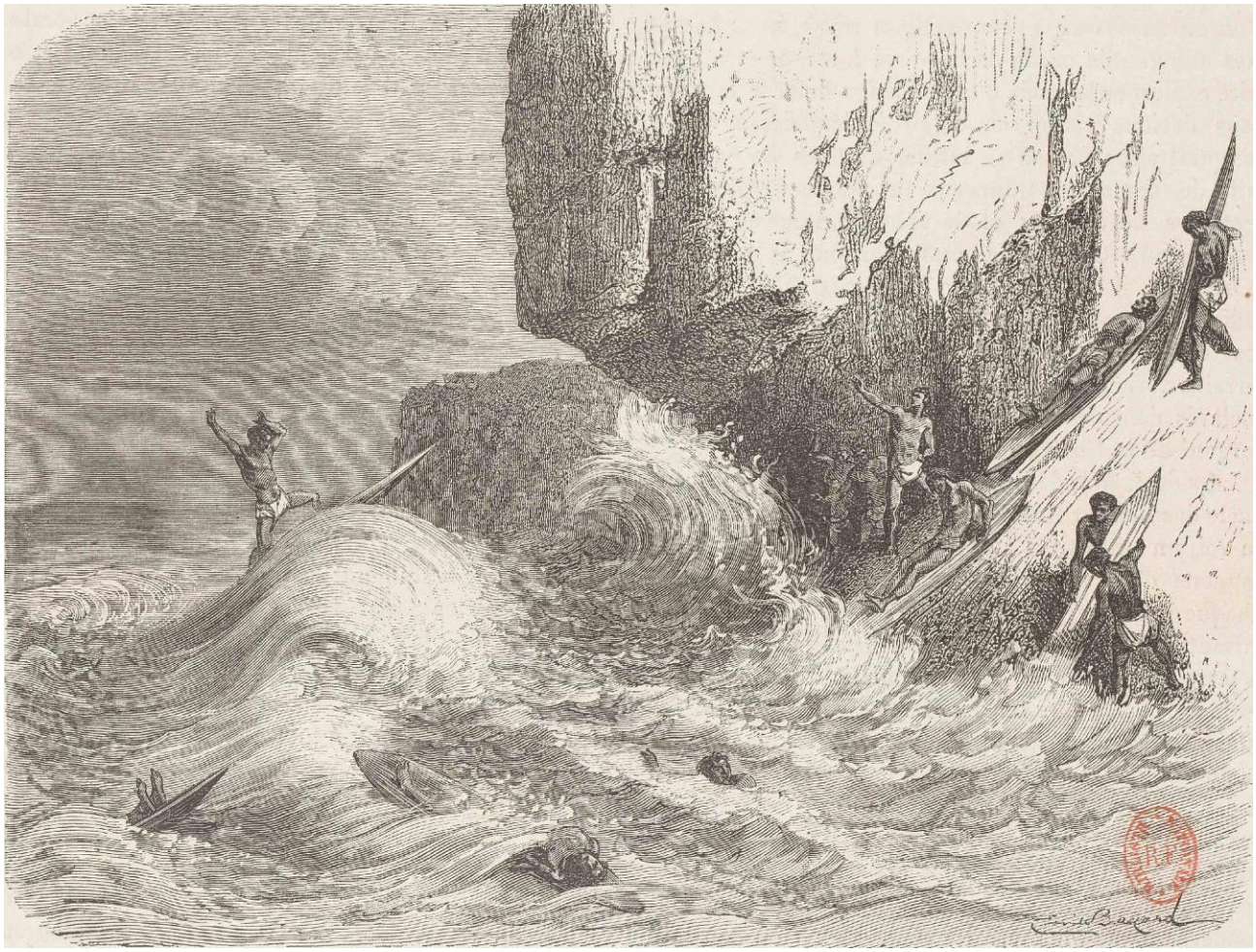
La beauté de la nature aux Hawai'i a souvent fasciné l'ensemble des voyageurs sur les îles et donna lieu à de nombreux textes mettant en scène le spectacle somptueux des éléments. Même parmi les personnes qui ont condmané le *he'e nalu,* on retrouvait une fribre sensible à l'exotisme polynésien :

> *To a spectator from the missionary's door, or from the fort, or either precipice, is presented a good specimen of Sandwich Islands scenery. On a calm and bright summer's day, the wide ocean and foaming surf, the peaceful river, with verdant banks, the bold cliff, and forest covered mountains, the level and fertile vale, the pleasant shade-trees, the green tufts of elegant fronds on the tall cocoanut trunks, nodding and waving, like graceful plumes, in the refreshing breeze ; birds flitting, chirping, and singing among them, goats grazing and bleating, and their kids frisking on the rocky cliff, the natives at their work, carrying burdens, or sailing up and down the river, or along the sea-shore, in their canoes, propelled by their polished paddles that glitter in the sun-beam, or by a small sail well trimmed, or riding more rapidly and proudly on their surf-boards, on the front of foaming surges, as they hasten to the sandy shore, all give life and interest to the scenery.* (Bingham, 1848, pp. 217–218)

Ce style littéraire visant à refléter la cénesthésie de l'auteur se manifestait par des descriptions détaillées des sens olfactifs, auditifs et visuels qui étaient éveillés grâce à des stimuli inconnus des Occidentaux. La recherche de nouvelles sensations corporelles et spirituelles constitua une quête du sens et de l'existence par-delà les vicissitudes du monde urbain. Le style romantique faisait partie de cette volonté de noyer le lecteur dans un univers de curiosité, d'exotisme et du sensationnel. Au sein de cet écheveau fantasmagorique, les mers du Sud et le surf fournissaient de riches matériaux pour alimenter les ambitions discursives des matelots, des marins et des voyageurs désireux de transmettre, par leur prose, les sens méconnus de la société occidentale. On retrouvait dans ces récits un foisonnement de champs lexicaux contradictoires qui visait à fasciner et à démontrer la complexité des représentations du surf et du bain. La peur des premiers matelots à l'égard des natifs en train de nager se métamorphosait en fascination pour le combat et la lutte constante que représentait la natation. Nager c'était défier la pesanteur et se moquer des lois de la physique qui impliquaient nécessairement la noyade si le nageur restait immobile. On éprouvait des difficultés à concevoir que les corps flottaient et les physiciens affirmaient que seuls les sauts violents répétés de la grenouille permettaient de se maintenir à la surface (Corbin, 1988/2010, p. 92). La natation était très mal maitrisée et difficile à saisir pour les euro-américains. Elle ne durait que quelques minutes, car elle épuisait bien trop rapidement les baigneurs, menacés de la noyade par l'épuisement du souffle et des muscles. Or aux Hawai'i, c'était avec la plus grande incompréhension qu'on voyait nager des villages entiers, dont les habitants tout souriants se déplaçaient à des allures inconcevables. On témoignait que ces individus nagaient trois à quatre heures par jours en mer à jouer au milieu des vagues (Barrot, 1839, p. 320), parfois même des journées entières (King in Cook, 1784, p. 2) et l'on concevait volontiers ce peuple d'autochtones comme une civilisation de « Naïades » (Barrot, 1839, p. 291). Chez le célèbre dessinateur Émile Bayard (*cf.* Figure 8), le caractère héroïque du surf se manifestait

par une lutte intense contre des vagues puissantes et désignait la symbiose harmonieuse des Polynésiens avec l'élément déchainé.

Figure 8 : Jeux Havaiens [sic].
Dessin d'Émile Bayard d'après un croquis communiqué par l'auteur.
(Varigny, 1873, p. 224)



Note : gravure numérisée par le service de la reproduction de la Bibliothèque Nationale de France (BNF).

Parmi les champs lexicaux qui dépeignaient les mécaniques de la glisse, on retrouvait par la force des choses le contexte industriel du XIX^{e} siècle. On décricait les Hawaïens voguer sur des brisants avec la rapidité d'un « train express » (Campbell, 1878/1881, p. 414 ; Nordhoff, 1874, p. 52 ; Twain, 1971/1913, p. 258) ou la vélocité d'une « flèche » (Barrot, 1839, p. 296 ; Chaney, 1880, p. 177 ; Colton, 1852, p. 352 ; Freycinet, 1829, p. 605 ; Duhaut-Cilly, 1835, p. 274), à une allure estimée entre trente et soixante kilomètres par heure (Nordhoff, 1874, p. 52 ; Wise, 1850, p. 353). Le champ lexical animalier est également investi et l'on comparait volontiers la vitesse de glisse à celle d'un « oiseau en plein vol » (Caton, 1880, p. 244), ou à celui d'un « cheval au galop » (Monnier, 1885, p. 188 ; Varigny, 1873, p. 238 ; Wise, 1850, p. 352). Les références bestiales donnaient lieu à des glissements sémantiques vers le réseau métaphorique de la thériantropie, ces espèces mi-hommes mi-animales qui rappellaient les héros de la Grèce antique. À l'instar des récits des navigateurs français à bord de l'*Etoile* et de la *Boudeuse* lors du voyage de Louis-Antoine de Bougainville (1729–1811) à Tahiti en 1768 (Haas, 2014), on se référait au champ lexical de la mythologie grecque. Chaque écrivain cherchait par analogie à forger sa propre expression. Les indigènes étaient assimilés à des « Nymphes » (Campbell, 1878/1881, p. 414), des « Néréïdes » (Thiercelin, 1866, p. 307) des « Naïades » (Barrot, 1839, p. 291) et des « sirènes » (Colton, 1852, p. 353 ; Menzies, 1920, p. 180) pour les femmes. Les hommes étaient décrits comme des « marsouins », des « tritons » et des « Mercures » (Stoddard, 1873, pp. 262–263 ; Thiercelin, 1866, p. 307). Stoddard n'était pas avare de ce champ métaphorique et a condensé dans son texte la quasi-totalité des analogies grecques et maritimes. Tels des dieux antiques, tous ces indigènes possédaient « d'énormes biceps » (Stoddard, 1873, p. 262) et savaient se mouvoir avec habilité et style dans l'élément de Neptune. Aux marges de l'humanité, ont concevaient ce peuple comme une civilisation de « surhumains » (Hill, 1856, p. 202). Les Hawaïens étaient aussi experts en plongeon et n'avaient aucune crainte à sauter à partir de hautes falaises dans les piscines naturelles formées par l'écoulement des rivières. En haut, sur les rochers, ils avaient l'allure de « Vénus de Médici » (Wise, 1850, p. 344) et plongeaient tels des « saumons ». Enfin, il faut dire que les références à la Grèce antique étaient omniprésentes dans la topographie de l'archipel. Wise (1850, p. 348) fit remarqué que la vue de Maui, Moloka‘i et Lāna‘i à partir du port de Lahaina rappelait la configuration des archipels grecs.

Ce genre littéraire qui mettait l'emphase sur les caractéristiques hybrides des Sandwichiens alimentait ainsi le topoï de l'amphibie. Par leurs adresses inégalées dans l'océan les Hawaïens étaient des mi-hommes mi-poissons et le terme « amphibien » (Byron,

1826, p. 166 ; Bird, 1875/1876, p. 70 ; Ellis, 1827, p. 278 ; Hill, 1856, p. 197; Olmstead, 1841, p. 223 ; Stoddard, 1873, p. 261 ; Thiercelin, 1866, p. 305) est devenu une référence systématique pour décrire ce peuple venu de l'Atlantide. Le terme apparait pour la première fois dans la calligraphie du Lieutenant James King, le 17 janvier 1779 dans la baie de Kealakekua. À peine l'ancre jetée, les indigènes montaient à bord des navires *Resolution* et *Discovery*, tandis que d'autres nageaient comme des bancs de poissons autour des frégates :

> *The ships continued to be much crowded with natives, and were surrounded by a multitude of canoes. I had nowhere, in the course of my voyages, seen so numerous a body of people assembled at one place. For, besides those who had come off to us in canoes, all the shore of the bay was covered with spectators, and many hundreds were swimming round the ships like shoals of fish.* (King in Cook, 1784, p. 549)

Le réservoir paradigmatique de l'amphibie a été ensuite nourri par Auguste Duhaut-Cilly capitaine du navire français *Héros*. Le vaisseau aborda l'île d'Oahu le 13 septembre 1828 pour une durée de deux mois et Auguste Duhaut-Cilly remarqua la nonchalance des Hawaïens en mer. Alors que sur terre, ils étaient comparés à de lourds phoques apathiques, ils se mouvaient en mer tels des loutres habiles :

> *Ces femmes et ces chefs ont même plus d'un rapport avec l'amphibie auquel je les compare : de même que le phoque, si lourd, si apathique, sur les rochers et les rivages qu'il habite, est doué, dès qu'il se retrouve dans l'eau, d'une souplesse et d'une vivacité surprenantes; ainsi ces hommes et ces femmes, si pesants sur leurs nattes, sont les nageurs les plus adroits et les plus intrépides.*
> *Nous les avons vus souvent, couchés à plat ventre sur une planche de six pieds de long et de quinze pouces de large, attendre, à plus d'un mille au large du village de Waytité [Waikiki], la vague la plus formidable, de manière à lui présenter les pieds, la tête tournée vers le rivage ; et, dans cette position, nageant des pieds et des moins pour diriger adroitement leur planche et la tenir constamment sur le devant de la lame, se faire pousser ainsi, en quelques minutes, avec la rapidité de la flèche, jusqu'à terre où la vague venait mourir. Mais si, secondés par une adresse inconcevable, ils font ce trajet avec tant de vitesse, il leur faut encore bien plus de talent, s'ils veulent recommencer ; parce qu'alors ils ont à vaincre la vélocité et la violence de toutes les vagues qui se succèdent, et c'est par là qu'on peut juger s'ils sont bons nageurs.* (Duhaut-Cilly, 1835, pp. 273–275).

La natation était un art que seuls les Polynésiens et davantage les Hawaïens semblaient maitriser. Alors qu'en Europe le bain à la lame était strictement règlementé par les injonctions thérapeutiques des médecins, la natation et l'immersion des corps dans les mers du Sud s'apparentaient à des rencontres érotiques avec la nature, à la fois maitresse et source de vitalité. Le champ lexical animalier qui déshumanisait les autochtones mettait avant tout

l'accent sur l'adresse physique et la sensibilité surnaturelle. Par exemple, Charles Nordhoff pointa la musculature des Hawaïens et les compara à des « canards » (Bates, 1854, p. 299 ; Nordoff, 1874, p. 52), à cause de leur capacité à plonger sous les vagues et à remonter brusquement à la surface une fois l'écume passée. Conforté par la prose de Chaney, Nordhoff apparentait les natifs à de véritables « poissons » (Chaney, 1880, p. 175 ; Nordhoff, 1874, p. 52) et des « dauphins » (Nordhoff, 1874, 52), au regard de la rapidité de déplacement de ces populations dans l'océan. Ainsi, les premiers visiteurs aux Hawai'i marquaient d'une manière unanime l'aisance des Hawaïens dans l'océan. Contrairement aux usages occidentaux – qui circonscrivaient les espaces de baignade par l'utilisation de barrières ou de cordes rattachées à des voitures de bain – la nonchalance des indigènes en milieu aquatique prouvait aux voyageurs que la baignade s'apparentait à un plaisir mondain, plutôt qu'à une nécessité curative. Progressivement, on se laissait séduire par l'érotisme et l'héroïsme de la glisse et l'on désirait à son tour s'essayer aux joies du bain à la planchette, qui répondait aux ambitions des voyageurs en mal d'authenticité.

B) Tourisme dans les mers du Sud

L'industrie du tourisme aux Hawai'i naquit à partir de la fin du XIX^{e} siècle, mais on observait les prémices de son activité dès les années 1850 avec l'arrivée des premiers bateaux à vapeur sur l'archipel (Kuykendall, 1953, pp. 11–12). Progressivement, les voyages entre le grand continent et l'archipel se démocratisaient et mettaient l'accent sur la mobilité, rendue possible avec l'avènement du chemin de fer aux États-Unis et en Europe. Dans ces lieux, le tourisme aidait à circonscrire les frontières des identités nationales parce qu'il indiquait aux voyageurs les positions sociales et morales des Euro-Américains par rapport aux populations étrangères qu'ils rencontraient. Durant cette période de construction des États-Nations et de l'unification des peuples autour d'un même esprit national, les récits de voyage constituaient un genre littéraire populaire aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, car ils autorisaient la comparaison entre son propre système de valeurs et celui des populations visitées. Dans l'imaginaire étatsunien par exemple, la « frontière » (Raulin, 1999, p. 49) était et demeure une notion importante, puisque durant plus d'un siècle, les États-Unis ont repoussé leur conquête du Nouveau Monde toujours plus à l'ouest, atteignant la Californie à la fin des années 1840 avec la ruée vers l'or. Contrairement à la France qui saisissait la notion de frontière comme étant une délimitation cloisonnant les espaces, les États-Unis la concevait comme un vaste espace à conquérir (Raulin, 1999, p. 49). Une fois que la côte Pacifique a été atteinte, cette nouvelle frontière est devenu l'océan Pacifique. Le Pacifique représentait cet autre Nouveau Monde, et

les îles des mers du Sud, remplissait ce désir de conquête (Melton, 2002, p. 21).[59] Au travers des récits de voyage, les rencontres avec les populations indigènes nourrissaient les aspirations et les curiosités de milliers de lecteurs. En effet, la plupart des voyageurs s'attachaient à tenir des journaux de bord exhaustifs et détaillés, car ces écrits allaient fournir une source de revenus modeste par leur publication. Mark Twain par exemple, a vendu son ouvrage *Roughing it* issu de son séjour de quatre mois aux Hawai'i à plus de 76 000 exemplaires après les deux premières années de publications (1877–78), puis 96 000 exemplaires en 1879 (Melton, 2002, p. 2). En comparaison, *Les Aventures de Tom Sawyer* ne se sont vendues qu'à 24 000 exemplaires durant la première année de publication. Tout comme Mark Twain, d'autres écrivains-voyageurs étaient les premiers à promouvoir les Hawai'i comme le cœur du tourisme étatsunien avec les immanquables tours des villes portuaires de Lahaina à Maui, d'Honolulu à O'ahu et d'Hilo sur l'île d'Hawai'i (*i.e.* la Grande Île ou *Big Island*). Dans ce registre romanesque qui galvanisait la beauté des paysages insulaires et la bonté des Canaques, Isabella Bird et Herman Melville (1819–1891) étaient des figures incontournables. Herman Melville s'était fait remarqué par sa prose poétique, qui forçait les éditeur à publier ses textes comme des romans par crainte que lecteur doute de la véracité des propos tenus (*e.g. Typee: A Peep at Polynesian Life* – 1846, *Omoo: A Narrative of Adventures in the South Seas* – 1847, *Mardi: And a Voyage Thither* –1849). Dans la même fibre poétique, Stoddard (1843–1909) narrait une histoire fictive de surf dans *South Seas Idyls* (1873) avec son ami Kahéle dans la vallée de Méha. À partir des hauteurs de l'archipel, ils auraient descendu sur la côte à la rencontre des populations et auraient observé les natifs surfer comme des « Mermen », « Mermaids », « Amphibia », « Porpoises », « Tritons » et des « Mercury » (Stoddard, 1873, pp. 261–264).

Notons que durant leurs voyages aux Hawai'i, les visiteurs de l'archipel oscillaient entre deux facettes. Ils étaient à la fois voyageurs et touristes. Mais déjà à cette époque, la notion de touriste prenait une valence négative, car elle impliquait souvent une compréhension superficielle des lieux et des populations qu'on visitait. Tout le monde souhaitait voyager mais personne ne voulait être touriste. En somme « tourists dislike tourists » (MacCannell, 1976/1999, p.10). Pour marquer la distinction, les visiteurs aux Hawai'i insistaient sur l'aventure et l'expérimentation des sens. Ils se voulaient réceptifs aux saveurs locales qu'ils consommaient avec convoitise. Appelé voyageur ou « sightseer » (MacCannell, 1976/1999 p. 1), le visiteur était à la recherche de l'authentique et se présentait

[59] Notons que cette soif de découverte a été par la suite satisfaite au XX^{e} siècle avec la naissance du programme aérospatial.

comme un individu éduqué, en phase avec l'environnement et les populations qu'il rencontrait. Contrairement aux touristes qui adoptent une position passive, le voyageur intégrait la valeur travail si chère aux sociétés capitalistes. Alors que le touriste visait uniquement l'oisiveté et le repos, le voyageur était actif, toujours à la recherche d'une expérience unique destinée à transformer sa personne en un individu nouveau et accompli. Aux Hawai'i, cette quête d'authenticité se matérialisait par la multiplication d'expériences uniques qui rapprochaient le voyageur d'un style de vie indigène et de son environnement. Cela passait d'abord par l'observation et l'immersion dans les paysages exotiques grâce à de longues marches et des tours à cheval. On allait volontiers examiner les volcans en activité, contempler des démonstrations de *hula* et étudier les indigènes glisser sur l'eau grâce à des planches en bois. Par exemple, le colonel David Kalākaua, futur roi des Hawai'i (règne 1874–1891) escorta Jane Franklin (1792–1875), veuve de l'explorateur John Franklin (1786–1847) ainsi que son amie Sophia Cracroft dans une balade à cheval sur le mont Mauna Loa et dans la baie de Kealakekua (Korn, 1958, pp. 69–70, p. 73 ; Moser, 2008, p. 122). Sophia Cracroft et Jane Franklin sont arrivées aux Hawai'i en avril 1861 pour y résider pendant deux mois. Durant leur séjour, elles se sont liées d'amitié avec le roi Kamehameha IV (règne 1854–1863) et la reine Emma (1836–1885) qui les a encouragées à visiter les plus beaux endroits de l'archipel. En promenade avec Kalākaua, ces dames ont assisté à une démonstration de surf orchestré par un surfeur expérimenté et ont régigé un véritable éloge de la pratique sportive dans leurs récits de voyage.

Par-delà les promenades, les plus téméraires devaient mettre la main à la pâte et participer au mode de vie indigène, même d'une manière artificielle (Moser, 2008, pp. 52–53). Il fallait manger les spécialités locales, notamment le *poi*[60] et parcourir les côtes en pirogue, guidé par un Canaque qui narrait les mythes et légendes des origines. À partir des années 1840–1850, les *ali'i* prenaient l'habitude d'escorter les voyageurs distingués pour des tours dans lesquels ils étaient invités à contempler les espaces, observer des démonstrations de *he'e nalu* et s'initier aux coutumes locales. Par exemple, Chester Lyman a été convié à prendre part à une session de surf à Waikīkī en 1846, accompagné du jeune Alexander Liholiho, futur Kamehameha IV (règne 1855–1864). Le paroxysme de l'immersion culturelle et de son authenticité s'incarnait dans l'expérimentation des jeux aborigènes et l'on s'essayait aux coutumes traditionnelles afin d'abandonner le monde civilisé l'espace d'un moment. Les tentations étaient d'autant plus fortes que c'était parfois avec jalousie qu'on voulait apprendre

[60] Préparation alimentaire en purée, à base de taro.

le *he'e nalu* (Arago, 1868, p. 271). On se voulait plus habile qu'un Sandwichien, en prouvant que la glisse n'était qu'un simple divertissement frivole. Mais jusque dans les années 1870, les échecs répétés des visiteurs incapables de comprendre les mécaniques du surf ont frustré les égos (Colton, 1852, p. 352). La nature inconnue de la glisse troublait à un point que les plus téméraires passaient des journées entières dans l'eau accompagnés d'indigènes, qui reconvertis en moniteurs improvisés, inculquaient leurs usages. Un des premiers Français qui a expérimenté le surf était Charles Léclancher (1804–1857), chirurgien de la marine à bord de *La Vénus*[61]. Léclancher s'essaya au surf en 1837 et son témoignage fait partie des premiers enregistrements démontrant qu'un Européen souhaitait reproduire une coutume indigène :

> *Leur grand plaisir, au bain, est d'aller jusque dans les brisants en traînant une planche longue de 6 pieds, large de 2 et demi, et assez épaisse pour supporter le poids d'un homme sans enfoncer. Lorsqu'on est arrivé à l'entrée des brisants, on se met sur la planche, et on nage de manière à la pousser en avant, en la maintenant le bout à la lame ; et, lorsqu'il en vient une bien grosse, on se couche sur la planche, et on se laisse emporter presque jusqu'à terre par la lame qui vous y pousse avec une rapidité prodigieuse, et puis l'on recommence. Ils me prêtèrent aussi une planche, et je fis comme les autres ; c'était à qui me donnerait la sienne.* (Eudes-Deslongchamps, 1858, p. 77)

Pratique privilégiée pour la redécouverte de ses sens à l'égard du monde marin et de sa propre identité, le *he'e nalu* flattait l'égo des physiciens et des romantiques qui doutaient des prénotions occidentales à propos de la dangerosité des brisants. On réaffirmait ses intuitions vis-à-vis des propriétés bienfaisantes du bain à la lame et l'on fortifiait ses humeurs par de violentes confrontations avec l'écume. Cette différentiation de soi s'obtenait par l'apprentissage d'une coutume indigène authentique qui traduisait l'idée que la civilisation occidentale en était dépourvue (MacCannell, 1976/1999). Néanmoins, parce qu'un touriste ou un voyageur demeuraient par définition en dehors de la culture qu'il visitait, il ne pouvait jamais atteindre l'authenticité indigène, renforçant d'autant plus sa soif de l'inaccessible. L'expérience de Mark Twain, par exemple, souligne à juste titre l'incapacité à maitriser les éléments à la différence des indigènes. En partance de San Francisco, Mark Twain est arrivé à Honolulu en 1866 et a rédigé ses expériences aux Hawai'i dans une série d'articles destinés au journal *Sacramento Union*. Par la suite, ces lettres ont été compilées dans son ouvrage *Roughing it*, au sein duquel il ajouta son expérience en surf en 1866 à Honaunau sur l'île des

[61] L'objectif de l'expédition était d'évaluer le potentiel économique de la chasse à baleine dans l'océan Pacifique Nord

Hawai‘i. Il esquissa également deux croquis présentant la facilité des Hawaïens à surfer en opposition à son échec (*cf*. Figures 8 et 9).

> *I tried surf-bathing once, subsequently, but made a failure of it. I got the board placed right, and at the right moment, too; but missed the connection myself. The board struck the shore in three quarters of a second, without any cargo, and I struck the bottom about the same time, with a couple barrels of water in me. None but natives ever master the art of surf-bathing thoroughly.* (Twain, 1871/1913, p. 258)

Figure 8 : Surf-bathing Success.
(Twain, 1872, p. 525)

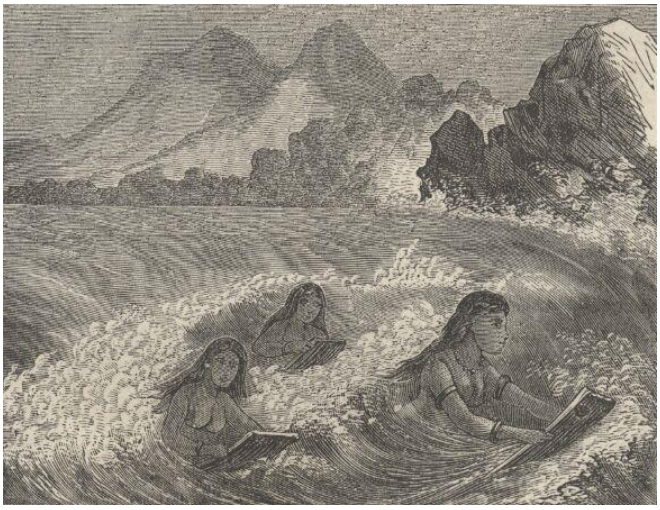


Figure 9: Surf bathing Failure.
(Twain, 1872, p. 526)

Alors que les témoignages de voyageurs à propos de leur engouement pour le surf n’occupaient que quelques pages dans leurs journaux de bord, qui s’attachaient à décrire l’intégralité de leur expérience, on remarque la régularité avec laquelle le sujet est évoqué. La répétition des exhibitions de surf dans la quasi-intégralité des récits de voyage devenait un thème quasi obligatoire à partir des années 1850. Telle une pierre angulaire nécessaire à l’exercice littéraire du voyage dans les mers du Sud, tout voyageur devait documenter la glisse. Dès lors, chaque écrivain prenait conscience des précédentes descriptions et certains paraphrasaient des passages entiers. Par exemple, Twain, tout comme Thiercelin (1866,

p. 306), était un des premiers à populariser la croyance populaire que seul les Hawaïens étaient en mesure de maîtriser l'art de la glisse : « *None but natives ever master the art of surf-bathing thoroughly* » (Twain, 1871/1913, p. 258). Cette conviction a ensuite été reprise par de nombreux autres auteurs comme Bird (1875/1876, p. 203) ou Bookwalter (1874, p. 180), forgeant le mythe qu'aucun Occidental n'était en mesure de s'élever sur une vague à l'aide d'une planche. Cette légende répendue jusqu'au début du XX^{e} siècle était d'autant plus forte à mesure que les échecs répétés, les quelques attaques de requins (*e.g.* Hill, 1856, p. 201 ; Kamakau, 1961/1992, p. 283–284) et les noyades (Campbell, 1878/1881, p. 415) dissuadaient bon nombre de voyageurs de s'initier au surf : un sport qui devint malgré tout l'un des joyaux les plus précieux de l'économie touristique hawaïenne.

C) Centres urbains

Explorateurs, navigateurs, missionnaires, marchands, voyageurs ou touristes, tous concourent à renseigner l'état du *he'e nalu* au XIX^{e} siècle. En tant que sources primaires pour l'historien ou l'anthropologue, les récits de voyage et journaux de bord sont d'une grande utilité puisqu'ils indiquent non seulement l'état des mœurs et des usages de l'Occident vis-à-vis de l'océan et du surf, mais donnent aussi un aperçu non négligeable de la pérennité de cette coutume hawaïenne au XIX^{e} siècle. Par exemple, le voyageur Samuel Hill qui réalisa un tour des Hawai'i entre le 24 décembre 1848 et le 5 mai 1849 (Forbes, 2001, p. 173) explique que le surf était toujours pratiqué dans la petite bourgade de Keauhea (Hill, 1858, p. 196), mais aussi dans le grand centre urbain de Lahaina :

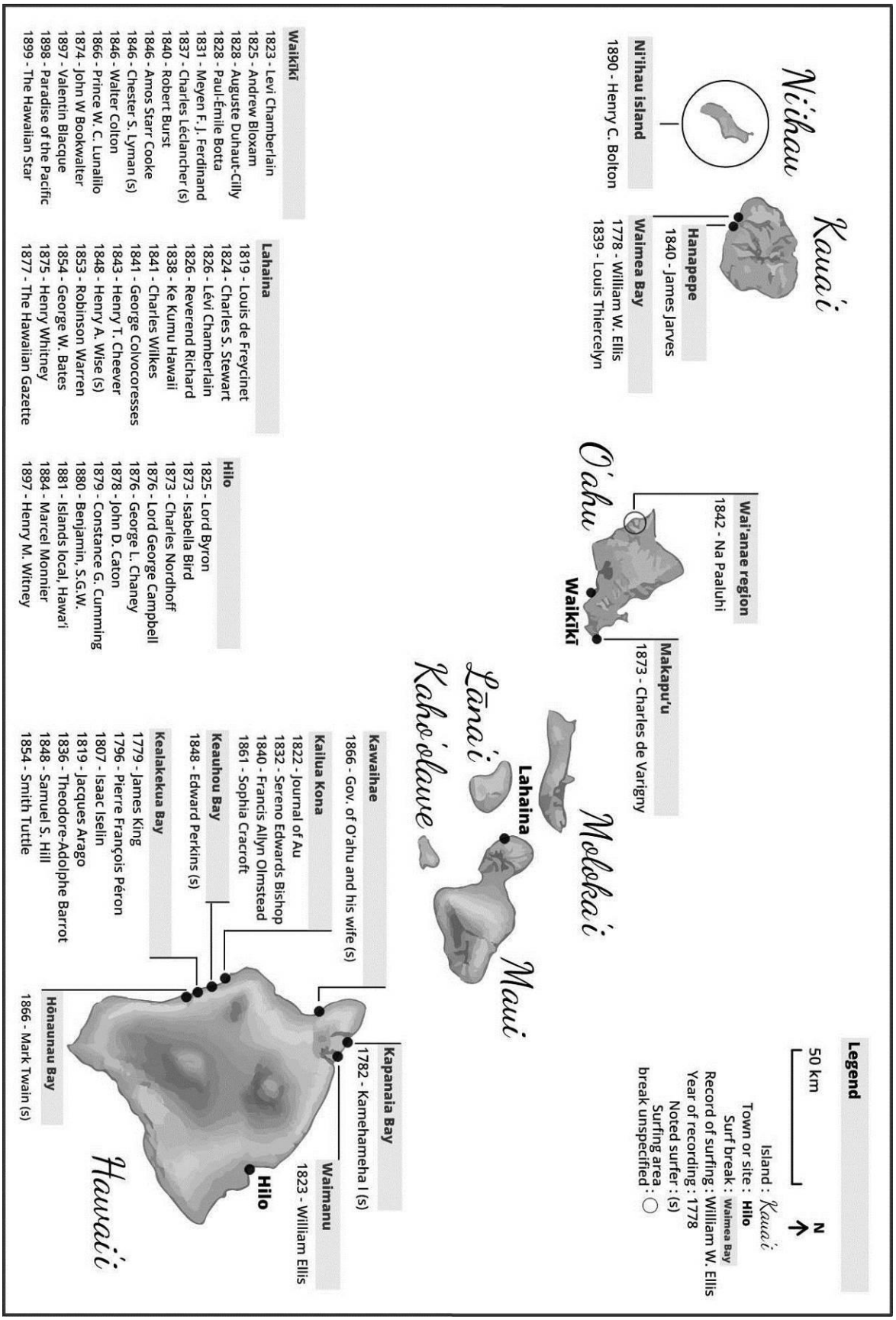
> *The healthful diversion is still the favourite* [sic] *of the new remaining national exercises of the natives throughout the group. I was informed by the missionaries and by others, in proof of its popularity, and of the constancy with which it must have been practices for ages, that many of the natives spend whole days in enjoying themselves in this manner in the water. I was informed also, that Kamehameha III, then the reigning king, was known thus to divert himself even from sunrise to sunset, taking his meals of poi during the day without even coming on shore.* (Hill, 1858, p. 203)

Alors que certains travaux universitaires conçoivent le *he'e nalu* dans un état léthargique, en quasi-disparition (*e.g.* Finney & Houston, 1966/1996, p. 57 ; Kanahele, 1995, p. 138 ; Nendel, 2009, p. 2435), l'analyse de nos sources montre au contraire qu'il était toujours pratiqué à la fois par les Hawaïens et par des voyageurs en mal d'aventure et

d’authenticité. La vivacité du *he‘e nalu* frappe d’autant plus que nos sources ne transcrivent que partiellement l’ensemble des interactions qui se jouaient dans les zones de surf. Malgré tout, le foisonnement des documents qui s’offrent à la recherche permet de compiler une carte afin d’évaluer à quelles fréquences et dans quels lieux le *he‘e nalu* était toujours en vogue (*cf.* Carte 5). Pour cela, j’ai répertorié la plupart des témoignages d’explorateurs, de missionnaires, de romanciers, de voyageurs, ainsi que des articles hawaïens extraits de la presse rédigée en langue vernaculaire au XIX^{e} siècle.

Carte 5 : Témoignages francophones et anglophones du *he‘e nalu* aux Hawai‘i (1778–1899).

Carte réalisée par l’auteur.



Par le recensement chronologique et cartographique de ces témoignages, on observe une surreprésentation du surf dans et autour des centres urbains et administratifs de Lahaina, Honolulu (Waikīkī) et Hilo. Dans l'ensemble, les récits prennent place au sein des lieux de peuplement et des spots de surf les plus importants de l'archipel (Finney & Houston, 1966/1996, pp. 29–31). Ce phénomène qui tend à magnifier le surf autour et dans les grands centres économiques et administratifs s'explique principalement par la position des Hawai'i au sein de système économique de l'océan Pacifique durant le grand XIX^{e} siècle (1778–1899). Nous avons vu dans le second chapitre que Lahaina et Honolulu étaient les deux premiers ports de l'histoire des Hawai'i, puisqu'ils correspondaient aux principaux lieux de ravitaillement des marchands de fourrures, de bois de santal et des baleiniers (*cf.* Table 2). Par conséquent, c'est dans ces centres urbains que l'on retrouve le plus grand nombre de visiteurs qui pouvaient témoigner de l'état et la nature du *he'e nalu*.

Table 2. Arrivées annuelles de vaisseaux dans les ports hawaïens (1824–1861)

	Baleiniers				Vaisseaux marchands			Flote nationale	Totaux	
	Honolulu	Lahaina	Autres	Total	Honolulu	Autres	Total	Honolulu	Honolulu	Autres ports
1824	87	17		104	17		17	0	104	121
1825	36	42		78	18		18	1	55	97
1826	107	31		138	37		37	3	147	178
1827	82	16		98	23		23	1	106	122
1828	112	45		157	37		37	1	150	195
1829	111	62		173	32		32	1	144	206
1830	95	62		157	39		39	0	134	196
1831	81	78		159	37		37	0	118	196
1832	118	80		198	37		37	1	156	236
1833	107	82		189	35		35	0	142	224
1834	111			111	31		31	0	142	142
1835	76			76	32		32	0	108	108
1836	73			73	38		38	3	114	114
1837	67	62		129	32		32	3	102	164
1838	76	72		148	23		23	1	100	172
1839	60	56		116	33		33	5	98	154
1840	47	39		86	31		31	6	84	123
1841	60	73		133	31		31	11	102	175
1842	79	98		177	46		46	2	127	225
1843	136	247		383	37		37	11	184	431
1844	165	325		490	42		42	14	221	546
1845	163	379		542	41		41	14	218	597
1846	167	429		596	53		53	17	237	666
1847	[123]	239		362	72		72	4	199	438
1848	148	161		309	87	3	90	7	242	406
1849	120	154		274	157	33	190	13	290	477
1850	125	112		237	342	127	469	13	480	719
1851	90	103	27	220	312	134	446	9	411	675
1852	226	189	104	519	177	58	235	4	407	758
1853	246	177	110	533	154	57	211	10	410	754
1854	189	224	112	525	125	0	125	25	339	675
1855	171	184	113	468	142	12	154	16	329	638
1856	150	121	95	366	107	16	123	15	272	504
1857	142	122	123	387	75	7	82	10	227	479
1858	224	141	161	526	100	15	115	10	334	651
1859	249	116	184	549	128	11	139	4	381	692
1860	179	62	84	325	107	10	117	9	295	451
1861	110	24	56	190	92	1	93	6	208	289
Total	**4 708**	**4 424**	**1 169**	**10 301**	**2 959**	**484**	**3 443**	**250**	**7 917**	**13 994**

Source: Morgan, 1848, pp. 225–226

Lors de l'époque de la découverte (1778–1810), la baie de Kealakekua sur la Grande - Île ou celle de Waimea à Kaua'i étaient des centres de peuplement majeurs, ainsi que les premiers lieux de ravitaillement des vaisseaux étrangers. Les visites d'explorateurs comme celles de Vancouver (1967) ou de Péron (1824) fournissaient alors les premières preuves de l'existence du *he'e nalu* dans ces localités. À mesure que l'économie marchande a infiltré les îles et que les vaisseaux occidentaux accostèrent en plus grand nombre, les chroniques du *he'e nalu* se déplaçaient vers Lahaina et Waikīkī – un phénomène qui corroborent avec la montée des ports de Lahaina et d'Honolulu comme les nouveaux centres économiques, administratifs et démographiques. Entre les années 1810 à 1840, Lahaina était le lieu de résidence de la royauté et la première ville portuaire, à cause d'une taxation indulgente et du faible coût des denrées alimentaires. Le troc entre indigènes et navigateurs était encore toléré et un laxisme relatif des autorités locales concernant les plaisirs peu recommandables des navigateurs rendait la cité attractive (Kirch & Sahlins, 1992, p. 102). À Lahaina comme à Honolulu, les visites des baleiniers se concentraient sur deux saisons de deux à trois mois chacune, durant le printemps et l'automne (Kirch & Sahlins, 1992, p. 65). Chaque saison remplissait les zones portuaires de navires et encombrait les rues de visiteurs à la recherche de vivres et de divertissements, signifiant pour certains la boisson et la débauche (Kuykendall, 1938/1965, p. 93). Durant les années 1840 et 1850, les ports de Lahaina et d'Honolulu étaient les plus connus de toute l'Océanie et lors d'une journée de novembre 1852, on a estimé que 131 baleiniers faisaient escale à Honolulu avec 18 navires marchands, générant plus de 200 000 dollars pour l'économie locale (Kuykendall, 1938/1965, p. 308). L'attractivité des villes portuaires mobilisait également les Hawaïens des environs qui souhaitaient s'enrichir dans le secteur des services. Certains s'enrôlaient également comme marins à bord des vaisseaux étrangers, contribuant à délaisser les pratiques traditionnelles (Kuykendall, 1938/1965, p. 308).

En tant que haut lieu de peuplement, Lahaina et Honolulu étaient également privilégiées pour l'établissement des premières missions religieuses qui s'attachaient à amoindrir les passions des autochtones au profit de la prière et de l'observation du Sabbat. Par exemple, la mission d'Hiram Bingham s'implanta à Honolulu à partir de 1820 et celle du révérend William Richards à Lahaina à partir de 1823. En 1824, alors que le roi Kamehameha II (Liholiho) était en voyage en Angleterre, l'influence des missionnaires s'est faite ressentir lorsque la régente Ka'ahumanu proclama les premières lois du royaume à Lahaina :

1st. There shall be no murder…
2dly. There shall be no theft of any description.
3dly. There shall be no boxing or fighting among the people.
4thly. There shall be no work or play on the Sabbath, but this day shall be regarded as the sacred day of Jehovah.
5thly. When schools are established, all the people shall learn the palapala.
(Kuykendall, 1938/1965, p. 118)

L'année suivante, la cour royale s'est réunie à Honolulu et s'est engagé à patronner l'instruction et à mettre en œuvre tous les moyens pour limiter le vice, les excès, les vols et la violation du Sabbat. Dès lors, on interdit certains jeux de hasard, de cartes et d'échecs tels que le *ulumaita*, le *pahee* ou encore le *puhenehene*. Selon le missionnaire Chamberlain, les jeux étaient avant tout réglementés à cause des paris qui leur étaient associés (Chamberlain, 1824). Entre le 16 et le 20 août 1825, on engagea des crieurs publics dans les rues de Lahaina et d'Honolulu afin de rappeler les tabous imposés sur la dépravation et les jeux hawaïens. Bien que l'application stricte de la loi était difficile à cause de la réticence des marins et des indigènes à obéir aux exigences religieuses, la mise en application de nouvelles lois destinées à limiter le débit de boissons a été renforcée dans les années 1830. De pair avec cette modération des passions populaires engagée par la royauté, on encourageait l'éducation et en 1831, ont créait le lycée de Lahainaluna, originalement destiné à former un corps de religieux indigènes qui enseignerait la lecture, l'écriture et la chrétienté aux Hawaïens. Le premier journal de missionnaire en langue hawaïenne, *Ka lama Hawaii* a été aussi imprimé à Lahainaluna à partir de 1834 et la même année le petit journal *Ke kumu Hawaii* lançait son impression à Honolulu (Kuykendall, 1938/1965, p. 105). À partir des années 1840, l'élan institutionnel s'accélérait et une première constitution gouvernementale a été signée à Lahaina en tant que centre législatif de l'archipel (Kuykendall, 1938/1965, p. 227). Alors que la plupart des lois étaient promulguées à Lahaina jusqu'en 1845, on assistait à un changement de centre administratif en faveur d'Honolulu à la fin des années 1840. L'essentiel des sièges gouvernementaux étaient déplacés à Honolulu, signifiant en parallèle l'augmentation du nombre d'Occidentaux dans les affaires gouvernementales. Honolulu était aussi le seul port qui avait les installations portuaires nécessaires pour réparer les vaisseaux endommagés (Kuykendall, 1938/1965, p. 227) et est devenue la capitale officielle du royaume en 1850 (Chapin, 1996, p. 44).

La montée d'Honolulu comme centre économique, administratif et législatif de l'archipel explique pourquoi les témoignages du *he'e nalu* se faisaient de plus en plus rares à Lahaina à partir des années 1840, au profit de ceux de Waikīkī. Waikīkī est un cas d'école

pour comprendre le développement du surf aux XIX[e] et XX[e] siècle et sa position géographique unique a rendu célèbre cette vallée comme étant l'un des plus riches écosystèmes au monde. Bien avant que sa valeur touristique fût reconnue par les investisseurs privés et publics, Waikīkī était un lieu de résidence secondaire le plus prisé des *ali'i* (Kamakau, 1991, p. 44 ; Clark, 2011, p.128, p. 446). À partir de la seconde moitié du XIX[e] siècle, Waikīkī bénéficiait de sa proximité avec le port d'Honolulu et était comparé à la cité balnéaire de Brighton en Angleterre (Campbell, 1878/1881, p. 389). À l'instar de Brighton, Waikīkī a été rapidement conçu comme une petite villégiature maritime essentiellement peuplée d'intendants royaux qui maintenaient en bon état les résidences secondaires des *ali'i*. Sa cocoteraie était célèbre à partir des années 1840, et les chefs escortaient les visiteurs et les résidents notables pour des visites mondaines. Par exemple, Lyman était l'un des premiers *haole* à essayer le surf le 3 juin 1846 à Waikīkī. Sa description dans son journal de bord narre son expérience et indique que la pratique était toujours du goût de la royauté :

> *By invitation of Mr Douglass took a ride with the young Chiefs, they very kindly offering me a horse. Rode to Waititi* [*i.e.* Waikīkī] *3 miles where there is fine bathing in the surf. The premises there are in the hands of the Chiefs. Near the beach are fine groves of Coconut trees, & Kou trees, also several thatched houses one of which is occupied by the Y*[oung] *Chiefs as a dressing apartment while bathing. They have an attendant on the grounds. These youngsters are fond of riding & some of the way they put their horses on a run. Undressing at the house, I found a bath in the surf on the beach very refreshing. The Y*[oung] *Chiefs are all provided with surf boards, which are kept in the house above mentioned. They are from 12 to 20 feet long 1 ft wide & in the middle 5 or 6 in thick, thinning off towards the sides & ends so as to form an edge. Some of these have been handed down in the royal family for years, as this is the royal bathing place. None of those belonging to Kamehameha Ist are now left, but one used by Kaahumanu & others belonging to other distinguished Chiefs & premiers are daily used by the boys, & on one of them (Kaahumanu's I believe) I had the pleasure of taking a surf ride towards the beach in the native style. Tho'*[sic] *the motion is swift it is very pleasant & by no means dangerous unless the surf be very strong.* (Lyman, 1925, p. 73)

Puis, avec le développement d'Honolulu comme métropole insulaire, la petite villégiature maritime de Waikīkī s'est conçue comme une banlieue résidentielle où l'on effectuait la navette quotidienne.

> *Quite a little community of foreign families are now residing at the beach at Waikiki. The distance from the town is so short that a person may be in town at his business all day and go out that evening when the change of atmosphere truly refreshing while the surf bathing cannot help but be invigorating.* (Pacific Commercial Advertiser, 15 septembre 1865)

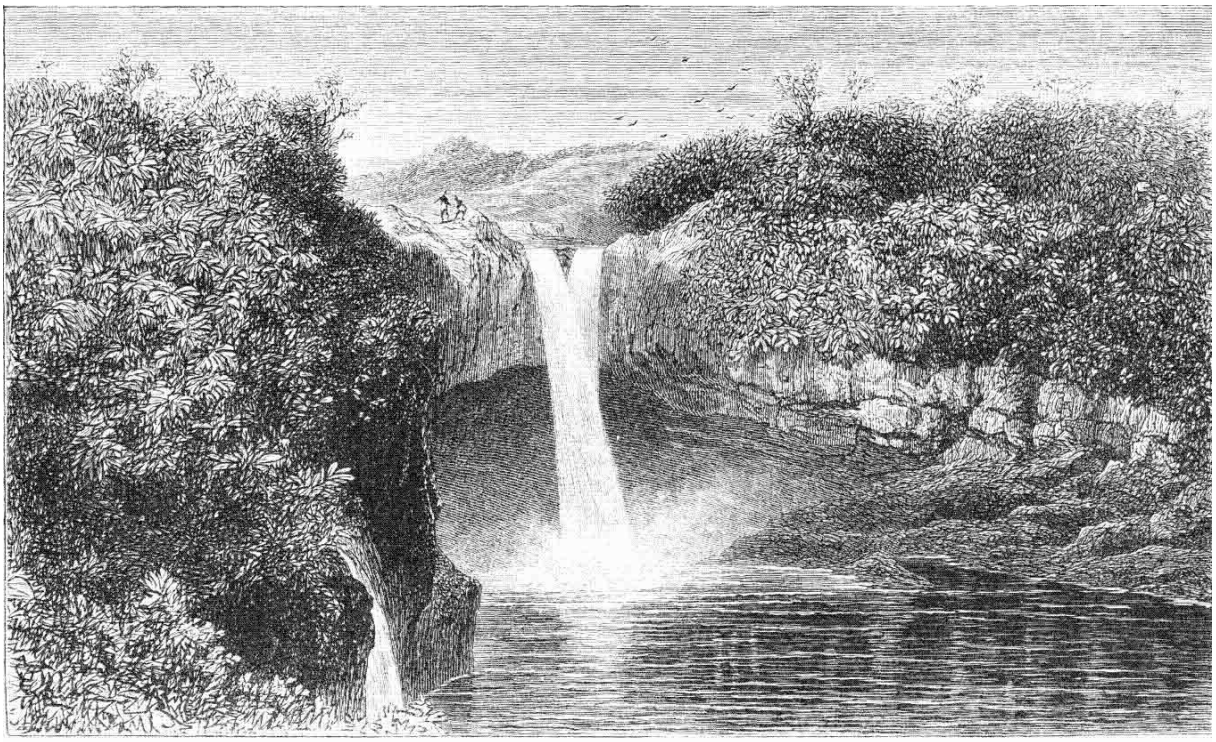
Enfin, à l'instar d'Honolulu, Hilo faisait partie des villes naissantes à partir de la seconde moitié du XIXe siècle. Déjà en 1845, environ 120 baleiniers avaient fait escale à Hilo. Alors que la population de l'archipel déclinait à cause de la chute de la population hawaïenne, la population d'Hilo, comme celle d'Honolulu ou de Lahaina augmentait de manière constante. Hilo était une des cités les plus peuplées et les plus riches du royaume, où la pratique de l'anglais remplaçait celle de l'Hawaïen à partir des années 1850, grâce à la mise en place d'écoles anglophones. L'urbanisation pénétrait progressivement son centre portuaire avec l'installation d'un système routier destiné à rendre la circulation à cheval et en calèche plus commode (Kuykendall, 1953, pp. 23–26). La ville devenait un centre majeur lorsque les plantations de canne à sucre et de café prenaient forme à partir des années 1850–1860 (Kuykendall, 1953, p. 143). Dans les années 1870, la stagnation de l'économie de la canne à sucre dans la région poussait les investisseurs à engager de nouveaux secteurs d'activités tels que le tourisme insulaire (Kuykendall, 1967, pp. 110–114). Situé à côté de la vallée de Waipio, Hilo avait obtenu la réputation de ville touristique auprès de voyageurs qui flattaient la beauté des espaces naturels comme les Chutes arc-en-ciel (*Rainbow Falls*) de la rivière de Wailuku (*cf*. Figure 10). De même, la ville portuaire était un point de passage obligé pour les aficionados de volcans en activité, comme celui de Kīlauea, très prisé des premiers touristes de la Grande île. Le premier guide touristique de l'archipel *The Hawaiian Guidebook for Travelers* fut publié en 1875 par Henry Martyn Whitney (1824–1904) et ses recommandations de ballades bucoliques reprennent souvent les conseils des voyageurs précédents (Nordhoff, 1874, p. 51). Journaliste influent, fondateur du *Pacific Commercial Advertiser* en 1856 et éditeur du célèbre journal *The Hawaiian Gazette* à partir de 1873, Whitney était l'un des premiers promoteurs touristiques officiels de l'archipel. Dans son guide, une vingtaine de pages était consacrée au comté d'Hilo et à ses attractions, comprenant des visites de plantations de canne à sucre. On y mettait en avant la beauté des vallées et de leurs chutes d'eau, les promenades champêtres le long des côtes ainsi que les chemins étroits menant au volcan de Kīlauea :

> *The trip from Kohala to Laupahoehoe point by water—some forty miles—furnishes an unbroken panorama of bold palisades and tropical scenery unsurpassed in this group, unless it be found on the ride overland from Waimea to Hilo, where the traveler passes through a succession of valleys with verdure and scenery much similar to that of these ocean palisades.* (Whitney, 1875, p. 68).

Le surf y était également mentionné dès les premières pages (Whitney, 1875, p. 4) et constituait un folklore inséparable de la culture insulaire, qu'on peuvait observer à Waikīkī et Lahaina (Whitney, 1875, p. 4 ; 34). Bien que Whitney n'évoquât pas de surf à Hilo, notre carte 5 montre une forte augmentation de témoignages du *he'e nalu* à partir des années 1870, comprenant celui du pasteur George Chaney (1836–1922). Certains voyageurs comme Lord George Campbell (1878/1881, pp. 413–414) ont même été jusqu'à payer les indigènes pour observer ce sport qui était devenu une pierre angulaire de l'expérience insulaire. Embarqué à bord de la corvette britannique *Challenger* – dont la mission visait à renforcer les bases océanographiques à l'échelle mondiale de décembre 1772 à mai 1776. Lord George Campbell (1850–1915) a narré les deux semaines de ravitaillement du navire qui s'arrêta à Honolulu et Hilo. Lors de son escale à Hilo en août 1875, Campbell souhaitait observer des natifs surfer, mais il ne vit aucun d'entre eux s'appliquer à cet exercice à cause d'une mer trop calme. Il trouva néanmoins deux Hawaïens au côté de leur planche et leur offrit 50 centimes pour une démonstration de surf. Une autre exhibition plus ôsée à été également organisée la même année à Hilo par le gouverneur d'O'ahu, John Owen Dominis (1832–1891), qui était en visite sur la Grande Île. Destiné à dynamiser l'attractivité touristique de l'archipel, le gouverneur employa une douzaine de surfeurs qui exhibèrent leur agilité tandis que d'autres grimpaient aux cocotiers afin de rafraichir les voyageurs (Chaney, 1880, p. 175).

Par conséquent, bien qu'un bon nombre d'observateurs remarquât que la pratique du *he'e nalu* perdait de sa vivacité *(e.g.* Bates, 1854 ; Bingham, 1848 ; Emerson, 1892), on note un engouement relatif pour ce jeu tout au long du XIX^{e} siècle, notamment dans les centres urbains, économiques et administratifs de l'archipel. À partir des années 1830 et 1840, les considérations hygiénistes des chirurgiens et naturalistes à bord des corvettes ont contribué à populariser le bain auprès des marins en escale sur l'archipel. Par opposition aux rigoristes qui décourageaient la baignade – surtout chez les femmes qui débarquaient sur les corvettes et proposaient leurs services – les physiciens et médecins ont grandement contribué à souligner les vertus curatives et thérapeutiques du bain à la lame et du surf. Enfin, le mouvement romantique européen avait infiltré les représentations de la glisse et concourra largement à alimenter les esprits des marchands et des voyageurs en escale sur l'archipel à partir des années 1850.

Figure 10 : Rainbow Falls – Hawaii.
(Boddam-Whethman, 1876, pp. 116–117)



RAINBOW FALLS.—HAWAII.

Chapitre 4
Annexion des Hawai‘i et appropriation culturelle

La première partie de cette thèse s’est focalisée sur l’anthropologie et l’histoire du *he‘e nalu* aux Hawai‘i avant la découverte de l’archipel par Cook et jusqu’à l’émergence d’un tourisme balbutiant dans les années 1870. Nous avons vu les transformations cosmologiques et politiques du surf grâce à une histoire événementielle et sensorielle de l’archipel dans le contexte plus large des commerces transpacifiques. À la fin XIX^{e} siècle, l’économie hawaïenne, qui reposait sur les échanges transnationaux, était à la recherche de nouveaux secteurs d’activité puisque les commerces de fourrures (1800–1840), du bois de santal (1810–1830) et des baleiniers (1820–1860) arrivaient à terme. L’industrie agricole, limitée à la production de taro pour la subsistance locale, s’étendit à celle du café, de l’ananas et plus largement à la canne à sucre qui prit le relais pour maintenir la croissance économique (Kuykendall, 1953, p. 140). Durant les premières années (1850–1860), la production de la canne à sucre se résumait à une dizaine de plantations modestes, mais le prix élevé de cette commodité sur le marché américain – particulièrement dans les États d’Oregon et de la Californie – incitait Kamehameha IV (règne, 1854–1863) à encourager ce secteur lucratif. La production saccharine était chapeautée par les missionnaires Samuel Northrup Castle (1808–1894) et Amos Starr Cooke (1810–1871), arrivés en 1837 aux Hawai‘i dans la huitième compagnie de l’*American Board of Comissionners for Foreign Mission* (ABCFM). En 1851, ils publièrent un court texte dans l’hebdomadaire *Polynesian* (Castle & Cooke, 1851) officialisant leur entrée dans l’industrie de la canne à sucre par la création de l’entreprise Castle & Cooke. D’autres avaient suivi ce mouvement, et le nombre de plantations dans l’archipel passait à trente-deux en 1866. Le succès de la canne à sucre entre 1864 et 1894 (*cf.* Graphique 2) provenait d’une part de l’amélioration des techniques de raffinement, engendrant une diminution des coûts de production ; et d’autre part de la situation politique et économique des États-Unis. Avec la ruée vers l’or en Californie (1848–1855), l’État s’était jeté sur l’offre des commodités hawaïennes. La Louisiane s’était également tourné vers les produits d’exportation insulaire, puisque cet État était isolé de l’Union durant la guerre civile (1861–1865). Pourtant, la réussite du saccharose, et de ses dérivés comme la mélasse, sur le marché étatsunien n’était pas généralisée. L’irrégularité et la précarité des échanges

commerciaux, combiné à l'amélioration des raffineries avait engendré une chute des rentes tirées de l'exportation de sucre, lorsque le prix du saccharose passa de 13 à 2 centimes la livre sur le marché de San Francisco en 1866 (Kuykendall, 1953, pp. 146–147). De plus, les règnes fragiles de Kamehameha IV (1854–1863), Kamehameha V (1863–1872), Lunalilo (1873–1874) et l'influence euro-américaine croissante avait mis l'archipel dans une instabilité politique qui nourrissait un climat de méfiance quant à la pérennité de la production hawaïenne. Les crises successives de 1860, 1866, 1872, 1887, 1892 et 1894 avaient forcé les plus petits producteurs à vendre leurs terres aux plus gros exploitants, verrouillant l'économie de la canne à sucre à la fin du XIX^{e} siècle sur un oligopole de cinq grandes entreprises appelées les *Big Five* et dont les plus influents acteurs étaient tous descendants de missionnaires (*cf.* Graphique 2 et Table 3).

Graphique 2 : Livres de sucre exportées entre 1864 et 1894.
Graphique réalisé par l'auteur à partir de Thrum (1896, p. 28)

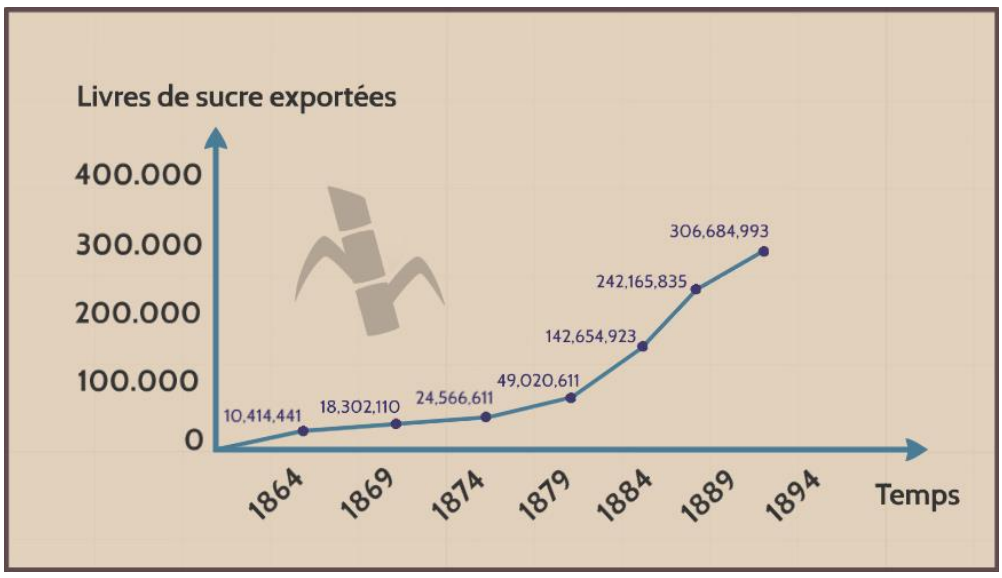


Table 3 : Influents notables au sein des *Big five*.
(Rayson, 2004, p. 80)

Alexander & Baldwin	American Factors	C. Brewer & Co.	Castle & Cooke	Theo H. Davies
W. M. Alexander H. A. Baldwin H. K. Castle W. W. Chamberlin J. P. Cooke A. L. Dean J. R. Galt C. R. Hemenway S. S. Peck J. W. Speyer J. Waterhouse J. P. Wine	F. C. Atherton A. Bottomley R. A. Cooke W. F. Dillingham J. R. Galt C. R. Hemenway F. J. Lowrey S. M. Lowrey G. Sherman H. A. Walker G. P. Wilcox	E. F. Bishop R. A. Cooke C. H. Cooke G. R. Carter J. R. Galt W. Jamieson H. Johnson E. A. R. Ross E. I. Spalding	F. H. Armstrong F. C. Atherton A. G. Budge A. C. Castle H. K. Castle W. R. Castle A. S. Davis T. H. Petrie A. Richards E. D. Tenney H. A. White	G.H Angus T. C. Davis T. Guard J. E. Russell

La dépendance de l'économie hawaïenne vis-à-vis de l'exportation du sucre vers les marchés américains avait nécessité la multiplication de traités de libre-échange avec les États-Unis afin de limiter les taxes d'importation douanières. Ces traités bilatéraux étaient monnaie courante entre l'archipel et les grandes puissances comme la France, l'Angleterre, la Russie, le Japon et les États-Unis et engendrait des négociations délicates quant à l'harmonie des rapports de forces. Pour les traités de 1875 et de 1884 avec les États-Unis, un équilibre s'était déréglé lorsque l'Union exigea des traitements de faveur au détriment des autres nations, en faisant pression sur la taxation du saccharose. Pour sortir de cette dépendance unilatérale sur les marchés américains, l'archipel a diversifié son économie en investissant dans le tourisme, alors naissant dans les mers du Sud. En plus de fournir du sucre, des ananas et d'autres commodités en plus petites quantités, la royauté avait compris que sa culture, son héritage et la richesse de ses espaces pouvaient ravir les goûts outre Pacifique. À partir des années 1870, l'augmentation des voyages commerciaux par bateaux à vapeur de la *Matson Company* entre San Francisco et les Hawai'i avait dynamisé la création d'hôtels pour accueillir les visiteurs allant vers l'Asie, l'Australie ou la Nouvelle-Zélande (Kuykendall, 1953, p. 172). Le 29 février 1972 ouvrit le *Hawaiian Hotel*, plus connu sous le nom de *Royal Hawaiian* à Honolulu. La prise de conscience quant aux potentiels touristiques de l'archipel (Kuykendall, 1967, pp. 110–114) a été rendu public dans un article du *Pacific Commercial Advertiser* en 1891 :

> *In spite of the blow which the sugar industry has received, there are those who think that we are about to enter upon a period of great expansion and consequent prosperity* […]. *The tourist travel to these Islands is capable of an almost indefinite expansion. It might yield an income of several millions a year. If it comes, the country will be opened up by a network of roads which will give to thousands of acres of arable land a ready access to market. With the realization of these conditions the prosperity of the country will be assured and we can laugh at sugar tariffs*. (The volcano at the world's fair, 1891)

Dans cet élan, on conçoit le *he'e nalu*, le *hula* et d'autres arts hawaïens comme des pratiques potentiellement lucratives. Ce constat venait d'abord d'une volonté politique qui visait à réaffirmer l'identité hawaïenne, dont la vivacité se diluait progressivement dans l'influence occidentale. Ainsi, il conviendra d'analyser dans un premier temps les revendications d'une partie de la couronne qui tentaient de réitérer les traditions autochtones à l'encontre du nouvel ordre colonial. Les plus éminents dirigeants hawaïens du XIX^{e} siècle comme les rois Kamehameha III (1813–1854), David Kalākaua (1836–1891) ainsi que la reine Lili'uokalani (1838–1917) étaient en quête de souveraineté nationale dans un contexte d'émergence des États-Nations, de l'industrialisation et de l'impérialisme américain.

À partir ce mouvement identitaire indigène, ce chapitre analyse l'attitude ambivalente des notables, hommes d'affaires et politiques euro-américains qui a accaparé les traits les plus significatifs de la culture hawaïenne. Il sera alors démontré que la naissance du surf en tant qu'activité touristique provenait principalement de la volonté des annexionnistes de promouvoir leur vision de la culture indigène. Selon les thèmes de recherche propre à l'anthropologie du tourisme, l'analyse se focalise sur la marchandisation de la culture ainsi que sa mise en scène. À ce sujet, ce chapitre examine comment la villégiature maritime de Waikīkī est devenu une nouvelle « scène »[62] sociale à investir. La création du garçon de plage « beachboy » (Timmons, 1989), comme icône du tourisme hawaïen, sera notamment étudiée dans la mesure où ces individus ont été les ambassadeurs de la diffusion du surf à l'échelle internationale. On s'intéressera également à la mise en œuvre d'infrastructures préalables à l'accueil des touristes tel que des hôtels, ou des clubs destinés à la haute société comme le Outrigger Canoe Club.

[62] John Irwin (1973) a été le premier à invoquer la notion de *scène* pour traiter de la culture surf en milieu urbain dans les années 1950 et 1960. Il avait emprunté ce concept à Erwing Goffman (1959) de l'école de Chicago, qui a été largement repris par des sociologues français, tels qu'Isaac Joseph (1992).

I – Luttes des souverainetés et des identités

A) Réminiscence et anamnèse de l'indigénéité

La résurgence de la culture hawaïenne comme mouvement identitaire destiné à réaffirmer les droits de cette ethnie possède une longue histoire. Dès les années 1820, une faction de la cour royale, qui portait allégeance à la dynastie des Kamehameha, était hostile aux injonctions des Calvinistes et à la morale chrétienne. Ce mouvement, provenant de la Grande Île, était incarné par la prise de fonction de Liholiho en tant que Kamehameha II en 1819, en opposition aux intérêts de la corégente Kaʻahumanu qui venait de l'île de Maui (Friedman, 2002, p. 210 ; 2008b, p. 112 ; Sahlins, 1981, pp. 60–64). En s'associant avec les missionnaires à partir de 1820, Kaʻahumanu s'était tournée vers la chrétienté et favorisa l'intensification des relations internationales afin de renforcer sa position sur l'échiquier politique. La consolidation de la faction de Kaʻahumanu se manifesta également par le soutien des missionnaires dans la modernisation du royaume et par la nomination des proches de Kaʻahumanu aux plus hautes fonctions, comme celle du gouverneur d'Oʻahu reprise par son frère cadet Kuakini de 1831 à 1832. Face à cette montée croissante de la corégente, les mécontentements de la dynastie des Kamehameha s'étaient multipliés, notamment lorsque Kauikeaouli (1813–1854), couronné Kamehameha III (règne, 1825–1854), investit le trône à l'âge de douze ans sous le patronage de Kīnaʻu (c. 1805–1839) veuve de Kamehameha II, et corégente en tant que Kaʻahumanu II (1832–1839). Depuis sa jeunesse, Kauikeaouli était le produit d'une situation politique paradoxale puisqu'il était tiraillé entre la morale puritaine – incarnée par sa belle-mère Kaʻahumanu – et l'hérédité des traditions ancestrales si chèrement défendues par son père Kemahameha le Grand. Sous l'influence du gouverneur d'Oʻahu Boki (c. 1785–1829) de 1825 à 1829, Kemahemaha III s'est érigé contre la morale calviniste par la création d'un ordre secret appelé *hulumanu* – signifie « plumes d'oiseau » (Elbert & Pukui, 1957/1986, p. 90) – en se référant à la rareté de cette commodité portée par la royauté. Ce clan (*mā*, Elbert & Pukui, 1957/1986, p. 217) multipliait les affronts, notamment par leur consommation répétée d'alcool et l'enterrement d'un babouin dans un cercueil selon la cérémonie chrétienne (Daws, 1974, p. 92 ; Friedman, 1993, p. 741). Kamehameha III était également critiqué pour engager des fêtes monumentales et pour ranimer des pratiques autochtones comme le *hula*, le *heʻe nalu* ainsi que la médecine traditionnelle (Chapin, 1996, p. 33). À la mort de la corégente Kīnaʻu en 1839, Kamehameha III convoqua Kaomi, une chef Hawaïenne-tahitienne, qui fut rapidement destituée par les missionnaires (Silva, 2004, p. 64) et remplacée par Miriam Auhea Kalani (1794–1845), en tant que Kaʻahumanu III (règne,

1839–1845). Forcé de régner avec l'influence grandissante de la faction des Ka'ahumanu et des nations étrangères, le mouvement *hulumanu* s'amoindrissait à mesure que la cour se conformait aux préceptes puritains. Cette pénétration étrangère transformait également la monarchie de droit divin en une monarchie constitutionnelle par les signatures successives de deux constitutions inspirées du modèle anglo-saxon en 1840 et 1852.

La montée des Occidentaux dans les affaires du royaume encourageait la couronne à embrasser l'économie marchande et la notion de propriété privée a été introduite sur l'archipel à la fin des années 1840 avec le *Māhele* – signifie « division » (Elbert & Pukui, 1957/1986, p. 219). Le *Māhele* inaugura ce concept de propriété privée et visait à accorder la propriété terrienne aux Hawaïens, renforçant par la même occasion la légitimité de leurs coutumes et modes de vie basés sur la subsistance et la culture du taro. Cependant, la complexité des démarches administratives limitait grandement l'accès à la propriété pour les indigènes, qui n'étaient pas familiers avec cette notion étrangère fraichement importée. Seuls les résidents occidentaux et missionnaires récemment installés sur l'archipel avaient pris la juste mesure de cette réforme qui, par la force des choses, leur était destinée. Kamehameha III avait initié le *Māhele* pour son peuple, mais avait été impuissant devant la tournure des événements. Entre 1848 à 1854, seuls quelques 8 000 Hawaïens accédait à la propriété terrienne (Walker, 2011, p. 46).

Au regard du déclin généralisé de la culture hawaïenne, tant par la diminution de la population, que par le déclassement économique et social de leur civilisation, un second souffle prétendant à rétablir la légitimité des coutumes resurgissait grâce à l'alphabétisation et l'éducation des Indigènes. Alors que l'éducation instaurée par les Calvinistes aspirait à évangéliser les populations, Au et Kaomea (2009/2014) montrent qu'elle était un des vecteurs privilégiés pour redéfinir la position hawaïenne sur la scène internationale et s'élever contre les intentions colonisatrices des puissances étrangères. La sauvegarde du folklore aborigène passait avant tout par la mise en récit des mythes et des légendes orales au sein d'une presse foisonnante (Silva, 2004, p. 46). Alors que les missionnaires avaient le contrôle de la presse depuis la première publication de *Ka Lama Hawai'i* (La Lumière hawaïenne) en 1834, le gouvernement lançait son premier journal *Ka Hae Hawai'i* (Le Drapeau hawaïen) entre 1856 et 1861 (Silva, 2004, pp. 59–63). De cette publication, il s'en suivit un mouvement littéraire (*cf*. Table 4) initié par Kamehameha V (règne, 1863–1872) qui louait l'ensemble de coutumes indigènes comme le *he'e nalu*, les dances *hula*, et les rituels de *kahuna* (Kuykendall, 1953, p. 125).

Table 4 : Principaux journaux aux Hawai‘i
Table compilée par l’auteur à partir de Chapin (1996), et Silva (2004, p. 56).

Noms	Types	Langues	Éditeurs	Circulations	Remarques
Ka Lama Hawaii La lumière hawaïenne	Calviniste	Hawaïen	Révérant Lorrin Andrews	1834, puis 1841 Hebdomadaire	Premier journal imprimé à l’école de Lahainaluna (Maui). Distribué gratuitement à 200 exemplaires.
Ke Kumu Hawaii L’enseignant hawaïen	Calviniste	Hawaïen	R. Tinker	1834–1839 Mensuel / Bimensuel	
The Polynesian	Gouvernement	Anglais	Abraham Fornander	1840–1841, 1844–1864 Hebdomadaire	Un des plus célèbres journaux du XIX^{e} siècle. Subventionné de 1844 à 1861 par le gouvernement.
Ka Nonanona La fourmi	Calviniste	Hawaïen / Anglais	Révérend Richard Armstrong	1841–1845 Bimensuel	
Honolulu Times	Critique	Anglais	Henry L. Sheldon	1849–1851 Hebdomadaire	Premier journal à questionner l’influence étatsunienne.
Ka Hae Hawaii Le drapeau hawaiien	Gouvernement	Hawaïen	Révérend Richard Armstrong, son fils Samuel Armstrong et J. Fuller (Pula).	1856–1861 Hebdomadaire	Organe du Ministère de l’instruction publique.

Pacific Commercial Advertiser	Ordre social	Anglais	Henry Whitney. Racheté en 1880 par Walter Murray Gibson.	1856 à nos jours Hebdomadaire, puis quotidienne à partir de 1882	Presse majeure qui reportait les nouvelles internationales. Les éditeurs étaient des descendants de missionnaires protestants. Renommé *Honolulu Advertiser* en 1921.
Ka Hoku Ka Pakipika L'étoile du Pacifique	Résistance	Hawaïen	Joseph Kauwahi et G. W. Mila. David Kalākaua à partir de 1862.	1861–1863 Hebdomadaire	Sponsorisé par David Kalākaua.
Ka Nupepa Kuokoa Le journal indépendant	Ordre social	Hawaïen	Henry Whitney	1861–1927 Hebdomadaire	On y trouve des généalogies, *mo'olelo*, instructions sur les mœurs à adopter. Premiers écrits de 'Ī'ī et de Kamakau.
Hawaiian Gazette	Gouvernement, puis ordre social	Anglais	James H. Black. Racheté en 1873 par Henry Whitney.	1865–1918 Bihebdomadaire puis hebdomadaire à partir de 1873.	Voix officielle du gouvernement jusqu'en 1873.
Ke Au Okoa La nouvelle ère	Résistance	Hawaïen	John Makini Kapena	1865–1873 Hebdomadaire	John M. Kapena était un proche de Kalākaua. Il fut gouverneur de Maui, ministre des finances et ministre des affaires étrangères.
Nuhou Nouvelles	Résistance	Hawaïen / Anglais	Walter Murray Gibson	1873–1874 Bihebdomadaire	Sponsorisé par Kalākaua durant sa campagne électorale. En imprimerie durant 14 mois avec 4 000 à 5 000 numéros en circulation, soit le double de la plupart des périodiques hawaïens.

Ko Hawaii Pae Aina L'archipel	Résistance	Hawaïen	Joseph Kawainui et Benjamin Kawainui	1878–1891 Hebdomadaire	
Ka Manawa Le Temps	Résistance	Hawaïen	David Kalākaua	1870 Quotidien	Premier quotidien publié en langue vernaculaire.
Ka Makaainana Le citoyen	Résistance	Hawaïen	Francisco Jose Testa, puis avec W. H. Kapu en 1894.	1887–1899 Hebdomadaire	
Ka Leo o ka Lāhui La voix de la nation	Résistance	Hawaïen	John E. Bush, aussi trésorier.	1889–1896 Quotidien, sauf le weekend.	4 000 à 5 000 tirages par jour. 70% de texte éditorial et 30% de publicités. Fer de lance de la résistance au renversement de la couronne.
Ka Oiao La vérité	Résistance	Hawaïen	John E. Bush	1889–1896	
The Hawaiian Star	Ordre social	Anglais	J. Atherton	1893–1912 Quotidien (sauf le dimanche)	Voie officielle du gouvernement provisoire ayant renversé la royauté.
Ke Aloha Aina Le patriote	Résistance	Hawaïen	Joseph Kahooluhi Nawaihī	1895–1920	Repris par Emma Nawaihī de 1896 à 1910 après la mort de son époux en 1896.
Kuokoa Home Rula Le Home Rule indépendant	Résistance	Hawaïen	Joseph Mokuohai Poepoe Charles K. Notley	1901–1912	Pubilé sous les auspices du parti *Home Rule* créé en 1900 afin de représenter les intérêts des Autocthones au congrès américain.

De 1861 à 1863 on assistait à la publication de *Ka Hoku o ka Pakipika* (L'étoile du Pacifique), le premier journal édité par des Hawaïens qui tenait une aversion à l'égard des missionnaires. L'essence même de cette résistance non violente défiait les conceptions simplistes et caricaturales à l'égard des coutumes aborigènes (Silva, 2004, p. 83). Initié par J. H. Kānepu'u et le club *'Ahahui Ho'opuka Nūpepa Kūikawa o Honolulu* (Silva, 2004, p. 64), l'étoile du Pacifique réaffirmait l'identité des *kānaka maoli*[63] par la publication de *mo'olelo*, *mele* et autres chants dédiés à la mémoire des traditions. Les *mele* érigeaient en éloge les temps anciens, le culte des dieux et couraient sur plusieurs numéros, tels que la célèbre histoire de Hi'iaka (*e.g.* Kapihenui, 1862). La majorité étaient rédigés par les premiers historiens hawaïens de l'école Lahainalula comme Samuel Mānaiakalani Kamakau (1815–1876), David Malo (1795–1853) et S. N. Hale'ole (1819–1865).

En tant que successeur de Lunilalo (règne, 1873–1874), Kalākaua (règne, 1874–1891) renouvela la culture hawaïenne et était rejoint par d'autres membres royaux comme son épouse la reine Kapi'olani (1834–1899), la reine Lili'uokalani (règne, 1893–1893), la princesse Victoria Ka'iulani (1875–1899), ainsi que le Prince Jonah Kūhiō Kalaniana'ole (1871–1922). Considéré comme le *Merrie Monarch* pour sa sensibilité envers la musique et le *hula*, Kalākaua était remarqué pour sa capacité à allier habilement les connaissances occidentales avec les sciences hawaïennes. Les cultes, les danses, les *mele* et les *mo'olelo* étaient réinvestis comme autant de symboles de l'identité nationale autochtone. Par exemple, lors de sa cérémonie d'intronisation dans le palace 'Iolani, en 1883 – neuf ans après sa prise de pouvoir – Kalākaua orchestra des spectacles de dance *hula*, des chants *hula kui* et des généalogies *mele inoa* (Kuykendall, 1953, pp. 262–264). Durant cette même période, il établissait une société secrète appelée *Hale Nauā* dont l'objectif aspirait à ranimer les anciennes sciences et pratiques hawaïennes par l'intermédiaire de récitations généalogiques (Kuykendall, 1967, p. 345 ; Osorio, 2002, p. 284). De même, d'autres démonstrations avaient lieux lors de deux semaines de festivités organisées pour son cinquantième anniversaire en novembre 1886. Pendant cette occasion, on a encensé le surfeur Naihe, car Kalākaua en était un descendant (Finney & Houston, 1966/1996, p. 41). Une autre particularité de Kalākaua était d'avoir pérennisé les traditions indigènes par la publication de leur histoire au sein d'ouvrages et de journaux. Par exemple, le chant de Naihe a été publié en 1886 dans *Chants dynastiques, chants ancêtraux, et chants personnels du roi Kalākaua I* (Kalākaua, 1886/2001, p. 20–41). Deux ans plus tard, Kalākaua publiait également l'histoire de la surfeuse Kelea de

[63] Le terme *kanaka maoli* signifie « indigène de pur sang » (Elbert & Pukui, 1957/1986). Il est largement utilisé par Noenoe Silva (2004) et est un outil conceptuel pour réaffirmer la légitimité de l'identité hawaïenne.

Maui (1888, pp. 227–246), et peu de temps auparavant, il avait parrainé la promotion touristique de l'archipel en encourageant James Williams (1853–1926) à sortir le *Tourist's guide for the Hawaiian Islands* et le mensuel *Paradise of the Pacific*.

Par conséquent, la réminiscence d'un passé dédié aux pratiques par plusieurs mouvements politiques durant le XIX^{e} siècle (e.g. *hulumanu*, puis *Hale Nauā*) visant la redéfinition identitaire hawaïenne, avait sauvegardé une partie du folklore hawaïen en disparition. Cet élan rédactionnel faisait également flores en tant qu'arme discursive au sein de la presse, face à l'ordre social, qui était verrouillé par les descendants de missionnaires, hommes politiques euro-américains et membres des *Big Five.* Dans le cadre de mon analyse, j'ai investi cette presse revendicative en nous penchant sur les occurrences du mot *heenalu* – version originale de *he'e nalu* avant l'introduction du 'okina au XX^{e} siècle – dans la base de données www.papakilodatabase.com (*cf.* Table 5).

Table 5 : Occurrences du mot *heenalu* par décennie et par journaux (1834–1919).

Décennies	Nombre d'occurrences par journal (ordre décrroissant)		Nombre d'occurrences totales
1834–1839	Ke Kumu Hawaii	6	6
1840–1849	Ka Nonanona	4	4
1950–1959			0
1860–1869	Ka Nupepa Kuokoa Ka Hoku o ka Pakipika Ke Au Okoa	103 27 15	145
1870–1879	Ka Nupepa Kuokoa Ke Au Okoa Ka Lahui Hawaii Ko Hawaii Pae Aina Ko Hawaii Ponoi Ka Manawa	42 8 5 4 2 1	59
1880–1889	Ka Nupepa Kuokoa Ka Leo o ka Lahui Ko Hawaii Pae Aina Ka Nupepa Elele	41 4 2 2	49
1890–1899	Ka Leo o ka Lahui Ka Nupepa Kuokoa Ka Oiaio Ke Aloha Aina Ka Makaainana Ka Nupepa Puka la Aloha Aina Ka Lei Rose o Hawaii Ko Hawaii Pae Aina	34 28 21 10 7 6 2 1	109
1900–1909	Ka Nupepa Kuokoa Kuokoa Home Rula Ka Na'i Aupuni Ke Aloha Aina	70 28 23 6	127
1910–1919	Kuokoa Home Rula Ka Nupepa Kuokoa Ke Aloha Aina Ka Hoku o Hawaii Ka Holomua Puuhonua o na Hawaii Ke Au Hou	71 46 21 9 6 6 4	163
1834–1919			**662**

À partir de cette recension, on observe que le terme *heenalu* est apparu seulement dans les journaux de missionnaires entre les années 1834 à 1849, puisque les Rigoristes exerçaient un monopole éditorial. Le *he'e nalu* y était souvent condamné et il convenait de réguler, voire de l'interdire (Na Paaluhi, 1842, p. 81). Ces diatribes ont disparu entre les années 1850 et 1859 et la décennie 1860 a connu une augmentation considérable de l'utilisation du terme. Entre le 1er janvier 1860 et le 31 décembre 1869, trois principaux journaux ont traité du sujet : *Ka Hoku o Ka Pakipika* (L'Étoile du Pacifique), *Ke Au Okoa* (La Nouvelle Ère), et *Ka Nupepa Kuokoa* (Le Journal Indépendant). Les deux premiers étaient les fers de lance de la presse contestataire, sous le patronage de David Kalākaua qui reprit à plusieurs reprises l'édition de *Ka Hoku o Ka Pakipika* (Silva, 2004, p.79). *Ka Hoku o Ka Pakipika* et *Ke Au Okoa* publiaient les premières *mo'olelo* traitant du surf (*e.g.* He moolelo no Kailiokalauokekoa, 1861 ; Clark, 2011, p. 46), relatant les rites, les arts et les jeux nuptiaux qui lui étaient associés.

Mais, l'élite hawaïenne n'était pas la seule à raviver une culture qui se diluait au sein des intérêts internationaux et de l'hégémonie occidentale. Une partie de l'élite occidentale se présentait comme les défenseurs légitimes de ce qu'ils pensaient être la culture indigène dans le troisième hebdomadaire *Ka Nupepa Kuokoa*, tenu aux mains d'Henry Martyn Whitney (1824–1904). Bien avant la publication de cette gazette, les missionnaires William Ellis (1825) et James Jarves (1843) avaient été les premiers à traduire quelques légendes et mythes polynésiens. Par la suite Abraham Fornander (1812–1887), un suédois qui s'établit sur l'archipel en 1844, avait fourni le plus grand effort en publiant trois volumes de *An account of the Polynesian race: Its origin and migrations and the ancient history of the Hawaiian people to the times of Kamehameha I* (Fornander, 1878, 1880, 1885). Mais à l'exception de ces travaux qui traduisaient une volonté explicite de documenter l'histoire de la civilisation hawaïenne, la plupart des documents qui promouvaient le folklore, la faune et la flore insulaire aspirait avant tout à établir le tourisme dans les mers du Sud. L'hebdomadaire *Ka Nupepa Kuokoa* lancé par Henri Whitney – fils du missionnaire Samuel Whitney (1793–1845) – était un des premiers à raviver la culture hawaïenne avec cet objectif affiché à partir des années 1860. Bien que cette gazette encourageât les indigènes à embrasser la morale et style de vie occidental, *Ka Nupepa Kuokoa* publiait bien plus que quelques traditions autochtones (Silva 2004, p. 82). Le périodique n'était pas avare dans la retranscription de *mo'olelo* sur le surf, puisqu'il occupe la première place des occurrences du terme entre le 1er janvier 1860 et le 31 décembre 1889. Certains textes étaient d'ailleurs rédigés par les plus fidèles historiens de la culture hawaïenne comme Samuel Kamakau (1865), traitant de la chef

surfeuse Kelea. On constate également que les premières descriptions du surf et d'autres sports hawaïens tels que le *holua sled* et la boxe apparaissaient dans un article publié le 23 décembre 1865 (Clark 2011, pp. 25–26 ; Waiamau, 1865). De même, en 1866, un bref article de la couronne rassurait la population sur l'état de santé des *ali'i* en convalescence à Waikīkī , dans lequel on notait que Lunalilo était un surfeur assidu (Na mea hou o ke alo alii, 1866). Ensuite, John Papa 'Ī'ī, avait rédigé une *mo'olelo* traitant de l'expertise en surf de la reine Ka'ahumanu à Maui (Clark, 2011, p. 13 ; 'Ī'ī, 1870a), et la suite de l'article, publiée quinze jours plus tard, décrivait également le type de planche utilisé par la reine (Clark, 2011, p. 23 ; 'Ī'ī, 1870b). Enfin, la plupart de ces *mo'olelo* étaient compilées et traduites dans les ouvrages majeurs de la bibliographie hawaïenne tels que *Tales and Traditions* (Kamakau, 1991) et *Fragments of Hawaiian history* ('Ī'ī , 1963).[64] Par conséquent, il convient de se garder d'opposer trop rapidement le mouvement de résistance engagé par la royauté dans *Ka Hoku o ka Pakipika* et *Ke Au Okoa* avec *Ka Nupepa Kuokoa*. Certes, Henry Whitney ne cachait pas sa position annexionniste, et est devenu en 1875 l'éditeur de l'*Hawaiian Gazette*, l'un des plus ardents opposants à la cour. Mais son aversion pour la culture indigène était plus subtile et moins manichéenne que Silva le laisse entendre (2004, pp. 80–82), puisque Whitney promouvait dans le même temps la beauté du folklore et des espaces insulaires dans son premier guide touristique *The Hawaiian guide book for travelers* (1875). Quinze années plus tard, Whitney décrivait le surf comme l'un des sports les plus actifs à Hilo et Lahaina (Whitney, 1890, p. 51, p. 98), concourrant à déconstruire le mythe que le surf était proche de la disparition au XIX^{e} siècle.

Un autre important promoteur de l'industrie touristique aux Hawai'i tenait également cette position ambiguë vis-à-vis de la souveraineté indigène. Thomas George Thrum (1842–1932), un Australien arrivé sur l'archipel en 1853 publia annuellement à partir de 1875 son *Hawaiian Almanac and Annual*.[65] Originalement destiné aux hommes d'affaires, le manuel d'une soixantaine de pages était un recueil des principales statistiques économiques et démographiques de l'archipel. Il dressait également un relevé des caractéristiques géographiques et des événements politiques. Par exemple, il publiait une retranscription du traité de réciprocité entre les Hawai'i et les États-Unis dans le troisième numéro (Thrum, 1877, pp. 12–16). Dès les premières années, l'almanach fut en rupture de stock et les nouvelles de sa publication étaient relayées par d'autres journaux, comme le mensuel

[64] Ces travaux font aujourd'hui partie des plus importants récits pour la sauvegarde du patrimoine culturel hawaïen.
[65] Le *Hawaiian Almanac and Annual* deviendra ensuite le *Hawaiian Annual*, puis le *Thrum Annual* (Bacchilega, 2007, p. 65).

religieux et annexionniste *The Friend* (Thrum's Annual for 1896, 1896). Alors que durant les cinq premières années de publication, la plupart des articles venaient de la plume de Thrum, un nombre croissant de contributeurs ont transformé ce recueil de données en une brochure touristique parsemée de récits de voyage. On concevait que la publicité des entreprises locales et la valorisation des ressourcces régionales pouvaient attirer les touristes en grand nombre. Le *Hawaiian Almanac and Annual* – comme l'essentiel des textes rédigés par des Occidentaux pour des Occidentaux – proposaient une vision accueillante mais diminutive de la culture insulaire. On insistait sur l'hospitalité à toute épreuve des Hawaïens, et notamment celle des femmes dociles :

> *I think Hawaiian hospitality – from my own experience and what I have read of it – combines the best features of both the Mexican and the Oregonian types. Nothing more genial, nothing more genuinely polite than the Hawaiian welcome ever greeted the stranger to these shores. Your perfect hostess is born, not made. There must exist in her nature just enough of the ice of reserve to make the sunbeams of graciousness sparkle. It is precisely that quality which makes the compelling charm of the Hawaiian hostess – and one finds her in every condition of wealth and education.* (Smith, 1884, p. 50)

Rapidement, l'almanach s'adressait aux touristes et le document devenait la référence pour promouvoir l'archipel auprès des voyageurs, à l'image des guides touristiques européens de John Murray (1745–1793), Karl Baedeker (1801–1853) ou encore Adolphe Joane (1813–1881) (Rauch, 2001, pp. 98–99). Le recueil de Thrum, au côté de celui de Whitney, codifiait les codes touristiques et imposait les normes du bon goût et des curiosités à observer. Il proposait des articles détaillés sur les tours et les hauts lieux à visiter, tout en se laissant porter par le folklore autochtone. Par exemple, en 1881, un article de quatre pages était dédié à la visite du cratère Kīlauea à la Grande Île (T. B. K., 1881, pp. 41–44). En 1885, on informait les touristes des tarifs appliqués aux ports du Pacifique pour atteindre Honolulu par bateau à vapeur, ainsi que du coût des dépenses estivales (For the information of tourists, 1885). Peu de temps auparavant, le premier article sur le surf apparaissait (Surf Bathing, 1882) et Hilo était noté pour ses surfeurs, corroborant nos observations au chapitre trois sur la résurgence du sport dans cette localité à partir des années 1870. Un second article, illustré et plus fourni, sera publié par M. K. Nakuina en 1896, après avoir interrogé un Hawaïen anonyme résidant dans le comté de Kona sur la Grande île (Hawaiian Surf Riding, 1896, p. 107). On apprend que des résidents occidentaux de Waikīkī devenaient experts dans l'art du surf en canoë, tels que les Macfarlane qui seront ensuite reconnus comme d'ardents promoteurs du surf. Aussi, l'almanach publiait et traduisait de l'hawaïen vers l'anglais des légendes aborigènes, ainsi que

des *mo'olelo* dans leur intégralité, à l'instar de ceux présents de la presse parrainée par la royauté.

Alors que les travaux de Thrum semblent valider la thèse d'un engouement de la part des Occidentaux pour la culture hawaïenne, cela ne se faisait pas nécessairement avec une appréciation de la souveraineté. Thrum a grandement contribué à fragiliser la légitimité de Kalākaua dans le *Saturday Press*, qu'il possédait entre 1880 er 1885 (Chapin, 1996, pp. 79–80). On comprend alors que le mouvement identitaire tenu par la royauté qui visait à réaffirmer sa souveraineté par la valorisation du folklore traditionnel avait été récupéré par des promoteurs et hommes d'affaires occidentaux qui voyaient en l'archipel un potentiel touristique lucratif. La beauté des espaces était déjà un argument de choix, mais il fallait davantage pour s'assurer que les voyageurs en mal d'aventure traversent le Pacifique pour un séjour qui durait plusieurs semaines. Les prémices du tourisme aux Hawai'i et la naissance du surf comme activité touristique par excellence ne pouvaient alors être compris qu'à travers une lutte de discours entre l'élite hawaïenne qui défendait l'authenticité de sa culture et une élite occidentale – pour la plupart descendant de missionnaires – qui cherchait à se présenter comme les artificiers d'une indigénéité renouvelée.

B) Renversement de la monarchie et appropriation culturelle

Le renouveau des coutumes indigènes engagé par la couronne n'était pas systématiquement repris part les Euro-américains, et les journaux d'opposition à la politique gouvernementale comme le *Daily Bulletin*, le *Hawaiian Gazette* et le *Pacific Commercial Advertiser* ont critiqués la résurgence du *hula* (*e.g.* A correspondent in the Bulletin, 1886 ; A curious coincidence, 1886). Cette condamnation provenait d'une lutte pour redéfinir l'identité de l'archipel qui était en pleine recomposition. Pour les descendants de missionnaires, la construction d'une nouvelle cohésion sociale basée sur des revendications culturelles indigènes et la réminiscence des traditions hawaïennes rentrait en contradiction avec leurs ambitions annexionnistes. À l'origine, les hommes d'affaires et membres du parti indépendant, tels que Lorrin Andrews Thurston (1858–1931) et Sanford B. Dole (1844–1826), avaient élu David Kalākaua en 1874, parce qu'il s'était engagé à signer un nouveau traité de réciprocité avec les États-Unis.[66] Mais une fois élu, Kalākaua avait radicalisé sa position quant à la conservation de sa souveraineté et des intérêts des citoyens hawaïens. Une

[66] La reine Emma Rooke (1836–1885), veuve de Kamehameha IV et candidate aux élections de 1874, avait refusé de signer le traité qui stipulait que les États-Unis lèveraient les deux pour cent de taxes douanières sur l'importation du sucre en échange d'une garantie sur la disponibilité de Pearl Harbor au détriment des autres puissances étrangères (Kuykendall, 1967, pp. 20–27 ; Walker, 2011, p. 50).

méfiance croissante de la part des hommes d'affaires et des planteurs s'installait sur la politique de Kalākaua et ses revendications identitaires. Par exemple, le roi construisit le palace 'Ionali ainsi que la statue de Kamehameha I en plein cœur d'Honolulu, contribuant à renforcer le prestige lié à sa souveraineté suprême à l'encontre du corps législatif. L'affront le plus important à l'égard de l'élite euro-américaine était de refuser les termes du renouvellement du traité de réciprocité avec les États-Unis en 1887. Celui-ci stipulait que Pearl Harbor devait servir de base navale américaine, une position stratégique dans l'océan Pacifique que l'Union convoitait depuis 1845 (Kuykendall, 1938/1965, p. 386). Afin de défendre leurs intérêts et d'amoindrir le pouvoir royal, les hommes d'affaires, membres du parti indépendant et détenteurs de l'économie agricole ont formé un groupe composé de 405 individus appelé la *Hawaiian League*. Leur action principale était d'instaurer une assemblée constitutionnelle capable de légiférer sur les prérogatives exécutives du souverain. Au sein de ce groupe, on retrouve les plus influents Euro-américains de l'opposition avec Lorrin Thurston, Sanford B. Dole et William Castle, de Castle & Cooke (Kuykendall, 1967, p. 347).

Après avoir obtenu un soutien militaire de la garde royale *Honolulu Rifles* créée en 1884, la *Hawaiian League* rédigea une nouvelle constitution qui sera signée par Kalākaua en 1887 sous la menace des armes. Appelé la Constitution de la Baïonnette, le document stipulait que le pouvoir exécutif, précédemment détenu par le roi, devait être partagé avec le cabinet (*i.e.* gouvernement) qui était majoritairement composé des membres de la *Hawaiian League*. De même, le droit de vote était restreint aux propriétaires terriens dont la majorité étaient Euro-américains. En réponse à cette usurpation, la faction *Hui Kālai'āina* a été créée pour restaurer la souveraineté royale. Mais ce fut Robert Kalanihiapo Wilcox (1855–1903) qui tenta de renverser le nouveau gouvernement par un coup d'Etat désastreux en 1889. David Kalākaua décéda le 20 janvier 1891 en Californie et sa sœur, Lydia Kamaka'eha Lili'uokalani pris sa succession (règne, 1891–1893). Elle tenta de restaurer la monarchie avec le soutien du *Hui Kālai'āina* en soumettant une nouvelle constitution le 14 janvier 1893 au conseil des ministres. Trois jours après cette tentative, le groupe d'opposition et autres membres de la *Hawaiian League* assiégèrent le palais royal 'Ionali à l'aide d'une junte militaire américaine et forcèrent la reine à abdiquer. Celle-ci s'en remit à la cour suprême des États-Unis qui devaient reconnaitre le caractère anticonstitutionnel du coup et rétablir sa suprématie. Le président démocrate Stephen Grover Cleveland (1837–1908) ordonna une enquête menée par le sénateur démocrate James Henderson Blount (1837–1903) qui reconnaissait l'illégalité du renversement. Néanmoins, l'éventuel rétablissement du trône a été empêché par les insurgés annexionnistes qui se retranchèrent au gouvernement et s'autoproclamèrent République des

Hawai‘i le 4 juillet 1894. Malgré plusieurs tentatives pour restaurer le trône de la part des groupes hawaïens comme le *Hui Hawai‘i Aloha ‘āina* (le groupe Hawaïen des amoureux de la terre), avec le soutien d'une presse d'opposition comme le quotidien *Ka Leo o ka Lahui* (La voix du gouvernement), l'élection du président amércain républicain William McKinley (1843–1901) en 1896 élimina tout espoir de rétablissement. Le 6 juillet 1898, le congrès étatsunien vota l'annexion des Hawai‘i.

Durant cette période tumultueuse, tous les traits culturels de la civilisation hawaïenne incarnaient potentiellement une résistance à l'établissement de l'ordre colonial. La presse nationaliste hawaïenne lancée par *Ka Hoku o ka Pakipika* dans les années 1860 connaissait un sursaut entre 1891 et 1896 avec la sortie de *Ka Oiaio* (La Vérité), *Ka Makaainana* (Le Citoyen) et *Kuokoa Home Rula* (Home Rule Indépendant). Selon Silva (2004, p. 12), le concept *Aloha ‘āina* – signifie « amour du territoire, patriotisme » (Elbert & Pukui, 1957/1986, p. 21) – devenait l'un des plus emblématiques symboles contestataires. L'amour du territoire n'était pas un concept nouveau puisqu'il correspondait avant tout au mode de vie hawaïen et reposait sur la servitude des *maka‘āinana* sur les terres des *ali‘i* (Friedman, 2002, p. 212 ; Trask, 1991, p. 165). Mais Silva rajoute qu'à la fin du XIX^{e} siècle, le concept traduisait un nouveau désir des *maka‘āinana* et des *ali‘i* de partager la souveraineté autochtone en opposition à l'établissement d'une oligarchie coloniale constituée de descendants de missionnaires, d'hommes d'affaires et politiques ainsi que de militaires américains. Bien que le concept fût ancien, la transformation de sa signification traduisait l'expression d'un mode de vie traditionnel dont le rattachement aux ancêtres se transmettait par le sol.

À la différence des mouvements nationaux qui s'étaient cristallisés en Europe autour des conceptions du droit du sol ou de sang, la conception hawaïenne de nationalité mettait en avant un concept hybride basé sur le rattachement d'un peuple à une Terre (*i.e.* droit du sol), dans la mesure où cette dernière nourrit les générations successives des populations (*i.e.* droit du sang) (Trask, 1991, p. 160). À l'instar de la notion indigène de l'hérédité, chacun de ces droits, sol et sang, n'était pas exclusifs, mais rentrait dans un rapport de complémentarité. *De facto*, les Hawaïens avaient un rattachement généalogique et héréditaire à leur sol qui nourrissait les générations successives. Les nouvelles descendances avaient pour devoir de reproduire l'ordre ancien par la valorisation du folklore ancestral au travers de chants, de rituels et de pratiques culturelles, glorifiant le passé et la fertilité des ressources naturelles. Ainsi, quelques années avant l'annexion de l'archipel, les chants généalogiques et mythes polynésiens qui accompagnèrent les danses *hula* et les joutes de *he‘e nalu* faisaient l'objet

d'une réactualisation, et ont intégrés le panthéon des principaux symboles de l'identité hawaïenne. Par exemple, parmi les plus prolifiques journaux résistant qui relatent le folklore du *he'e nalu*, on retrouve le quotidien *Ka Leo o ka Lahui* (La Voix de la Nation) qui occupe la première place entre le 1er janvier 1890 et le 31 décembre 1899, suivit de *Ka Oiaio*, *Ka Makaainana* et *Kuokoa Home Rula* (*cf.* Table 5). Par conséquent, les Hawaïens adaptaient le concept *Aloha 'āina* à la notion occidentale du nationalisme comme moyen de résistance à la colonisation progressive de l'archipel.

Après l'annexion de l'archipel par les États-Unis en 1898, le mouvement *Aloha 'āina* ne disparut par totalement et fut habilement réinterprété par les nouveaux détenteurs du pouvoir. Mais désormais, l'identité hawaïenne et son authenticité n'étaient plus celles associées à la royauté et aux autochtones, et devenait par transposition celles des allochtones. Une frange des annexionnistes, des hommes d'affaires et des descendants de missionnaires se revendiquait à son tour comme les défenseurs légitimes et authentiques de la culture hawaïenne. Les raisons de ce phénomène étaient multiples, mais la première consistait à légitimer le renversement de la couronne en se présentant comme les héritiers véritables de la culture hawaïenne (Wood, 1999, p. 37). L'attraction paradoxale d'une partie de l'élite envers la culture indigène en pleine disparition n'était pas nouvelle puisqu'il a été suggéré dans la partie précédente que cette pratique était déjà en vogue à partir des années 1870 lorsque Henry Whitney et Thomas Thrum promouvaient leur vision des nouveaux Hawai'i, par l'intermédiare du tourisme balnéaire pleinement intégré au sein de l'impérialisme américain. De même en 1873, Isabella Bird notait à Kaua'i que des Occidentaux vivaient à l'hawaïenne :

> *They* [Euro-americans] *are thoroughly Hawaiianised. The young people all speak Hawaiian as easily as English, and the three young men, who are superb young fellows, about six feet high, not only emulate the natives in feats of horsemanship, such as throwing the lasso, and picking up a coin while going at full gallop, but are surf-board riders, an art which it has been said to be impossible for foreigners to acquire.* (Bird, 1875/1876, p. 203)

Cette position ambigüe des Euro-américains possédait sa propre légitimité et ses propres limites. D'une part, cette redéfinition de l'identité de la seconde génération d'immigrés sur l'archipel montrait une acculturation évidente de cette population. D'autre part, cette acculturation était parfois superficielle, puisqu'elle ne retenait que les traits les plus grossiers de la culture indigène, et excluait la polygamie ou les syncrétismes religieux par exemple. En somme, ces individus étaient prêts à embrasser la culture vernaculaire, mais n'étaient pas enclins à vivre à l'hawaïenne, sous une religion polythéiste et une organisation

politique féodale. Ils ne retenaient que le caractère profane de cette culture aborigène, ce qui correspondait à une infime partie de celle-ci. Dès lors, les résidents étrangers cherchaient avant tout à cultiver un exotisme mondain, et de surcroit, un exotisme à la portée de leurs moyens. On s'essayait volontiers au *hula* ou au *he'e nalu*, et on apprenait même quelques mots de langage, comme *aloha* (salutation) et *mahalo* (merci). Desmond (1999, p. 59) affirme qu'un sentiment de nostalgie envahissait cette élite euro-américaine par rapport à la préservation de la population hawaïenne, réduite à 34 436 individus au recensement de 1890. Le passé primitif de la civilisation hawaïenne devenait une commodité rare que l'on préserva au travers de quelques traits culturels séduisants. De plus, le *hula* et le *he'e nalu* trouvèrent écho auprès des sensibilités romantiques, comme nous l'avons vu au chapitre 2. Les auteurs occidentaux louèrent continuellement l'authentique dépaysement, comme le fit Mark Twain et Robert Louis Stevenson (1850–1894)[67]. L'engouement pour la culture endogène se manifestait aussi dans la possession d'objets traditionnels comme le tiki[68], devenu objet d'art et de décoration intérieure. À l'instar des conservateurs de musée, on se lançait à la recherche des pièces rares pour les préserver comme des décorations élégantes, notamment le tapa, les services à vaisselle, les lances en tous genres, les planches de surf, les pagaies et autres instruments de navigation et de pêche. Le raffinement des maisonnées euro-américaines servait alors de modèle pour les décorations des plus grands hôtels d'Honolulu qui ont appliqués ce style exotique afin de plonger les visiteurs dans un cadre authentique (Wood, 1999, p. 45). Dans cette lutte pour redéfinir la notion d'indigénéité, on n'hésitait pas à se qualifier de *Kama'āina*. Le terme signifie littéralement « né indigène » (Elbert & Pukui, 1957/1986, p. 124), mais désignait à la fin du XIX^{e} siècle ceux qui étaient nés aux Hawai'i ou ayant établi résidence durant au moins septs années (Ford, 1909c, p. 528). Ce glissement sémantique était le résidu d'une stratégie plus large de la part des résidents étrangers qui visait à obtenir davantage de droits, comme l'accès à la propriété privée, déjà mis en œuvre avec le Māhele en 1848. Afin d'obtenir un statut équivalent aux citoyens hawaïens, l'élite euro-américaine dû s' « hawaïanniser » (Bird, 1875/1876, p. 203). Autrement dit, elle intégrait un certain nombre de mœurs et de codes indigènes pour se rapprocher des *ali'i,* accéder au pouvoir, officier à la chambre des députés et au cabinet royal. En appliquant le terme *Kama'āina* pour décrire sa propre position, cette élite entretenait le flou quant à l'importance de l'origine ethnique :

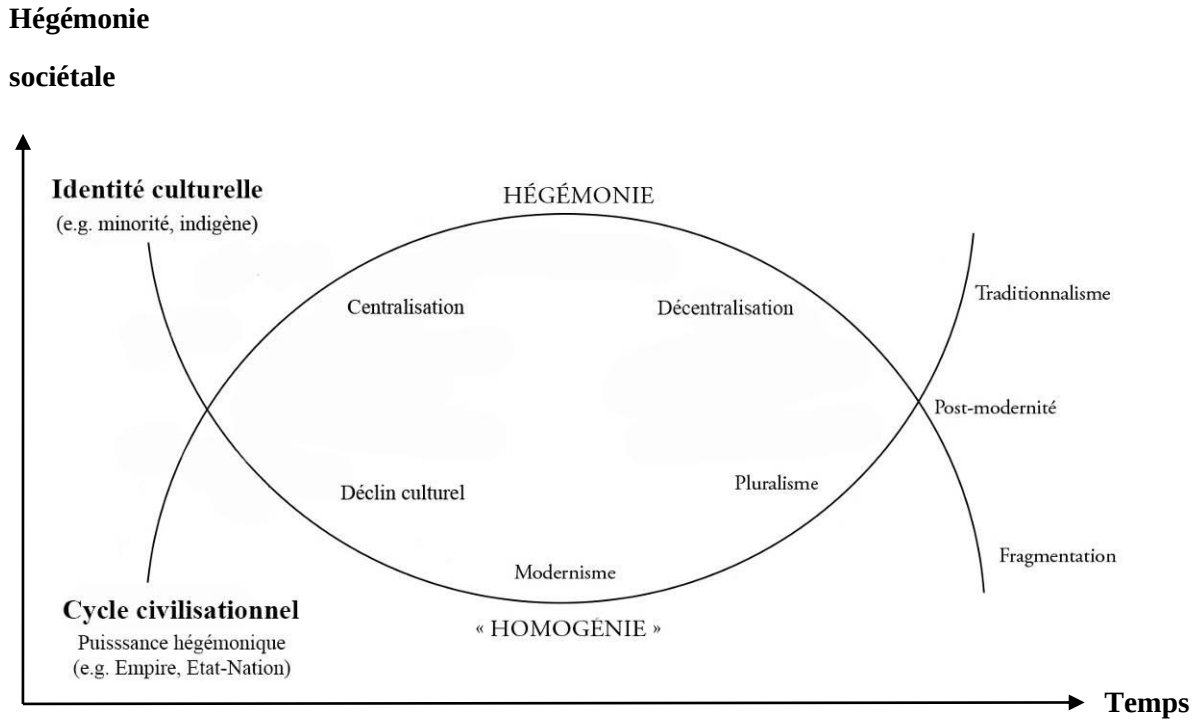
[67] Robert Louis Stevenson a été de passage aux Hawai'i en 1889 et en 1893, et s'est lié d'amitié avec Kalākaua (Coëffé, 2005a, 2014, pp. 39–40).
[68] Tiki provient de l'hawaïen ki'i qui signifie littéralement « image » (Elbert & Pukui, 1957/1986, p. 148) en référence à la représentation divine des altars.

> *Une fausse impression laisse penser que seules les personnes de descendance hawaiienne sont de vrais Hawaiiens. Un homme né ici de parents blancs, qui consacre ses talents et son énergie au bénéfice de Hawaii, est aussi Hawaiien que si ses parents étaient tous deux rouges, ou l'un rouge et l'autre blanc. Les vrais Hawaiiens sont ceux qui font progresser ce pays par leur bonne nature et leur bon exemple.* (Judd, cité dans Friedman, 2009, pp. 37–38)

Cette situation paradoxale peut s'expliquer à partir des travaux de Friedman (2009) qui affirment que les identités indigènes ou minoritaires tendent à s'amoindrir en période de croissance hégémonique de grands Empires ou de grandes Nations. Les identités locales s'affaibliraient suite à l'uniformisation culturelle et territoriale d'une puissance hégémonique : une situation qui tendrait à se vérifier tout au long de l'histoire, par delà les peuples et les niveaux de développement. La puissance homogénéiserait et uniformiserait les identités culturelles disparates pour forger une cohésion sociale et une identité unifiée de type moderne.[69] À l'inverse, lorsque cette grande puissance perd sa notoriété hégémonique, en situation de déclin, celle-ci ferait face à la résurgence d'identités locales, minoritaires, subalternes ou indigènes qui demanderaient la reconnaissance de leurs droits et de leurs mémoires, de type postmoderne (*cf.* Figure 11).

[69] Note quant à l'usage des termes « moderne » et « postmoderne » chez Friedman: *The terms modernity, modernism, postmodernity, and postmodernism are, in my usage, structural rather than historical. That is, they are meant to be useful in transhistorical analysis. This assumes that modernity emerges in the right kind of social conditions that have been replicated several times and in several places in world history. I do not like the use of definitions, since words such as modernity are meant to open rather than stifle exploration. Modernity is a kind of identity space or field of alternative identities that is structured by certain parameters such as individualization and developmentalism, which are themselves generated by the rise of a hegemonic power or zone in a system based on commercial reproduction.* (Friedman, 1998, pp. 234–235)

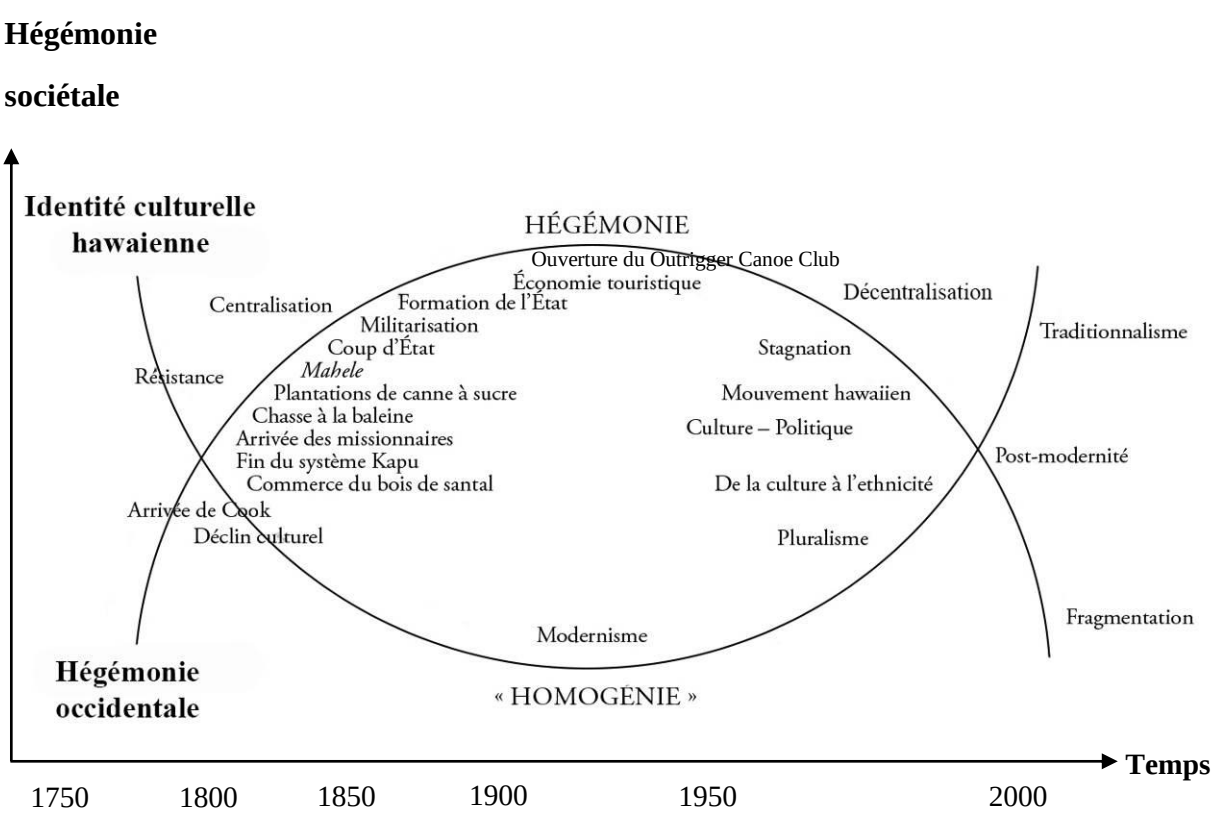
Figure 11: Cycles culturels et civilisationnels.
(Adapté de Friedman, 1998, p. 234)



Selon cette logique propre à l'anthropologie des systèmes mondiaux, qui saisit les enjeux locaux par la prise en compte de processus globaux, je suggère que la réappropriation de l'identité hawaïenne par les *Kama'āina* à partir des années 1870 correspond à une incidence de l'hégémonie américaine aux Hawai'i et plus largement au sein du système-monde capitaliste (Wallerstein, 1974). Alors que l'Occident s'imposait comme modèle économique et culturel hégémonique à l'échelle internationale, l'identité hawaïenne et ses pratiques étaient largement mises à mal – à l'instar d'autres minorités ethniques. La royauté hawaïenne était au plus bas de l'échelle de valeur culturelle, au regard du renversement de la monarchie en 1893 et de l'annexion anticonstitutionnelle des Hawai'i par les États-Unis en 1898. Ensuite, l'archipel devint un laboratoire touristique pour le développement de ce secteur tertiaire encore balbutiant. L'identité indigène, bien qu'elle ne fût plus souveraine, s'est transformée en une commodité rare dont les derniers détenteurs devenaient plus attirants que

jamais. On assistait alors à la naissance d'une élite américaine cosmopolite qui revendiquait son appartenance à une identité soi-disant autochtone, tout en étant de fervents défenseurs de l'identité nationale américaine hégémonique. Il s'en suit que l'avènement du tourisme sur l'archipel répondait non seulement aux inquiétudes des investisseurs locaux qui jugeaient la dépendance de l'économie hawaïenne par rapport la canne à sucre excessive, mais aussi à une volonté de la classe aisée de proclamer une identité cosmopolite. En plus du sentiment d'empathie qui pouvait toucher l'élite euro-américaine, la récupération des derniers vestiges d'une civilisation proche de l'extinction correspondait à un prestige grandissant qui se cristallisait au sein de la création du premier club de surf allocthone au monde : l'Outrigger Canoe Club (*cf*. Figure 12)

Figure 12 : Cycles culturels et civilisationnels aux Hawai'i (1750–2000).
(Adapté de Friedman, 2009, p. 41)

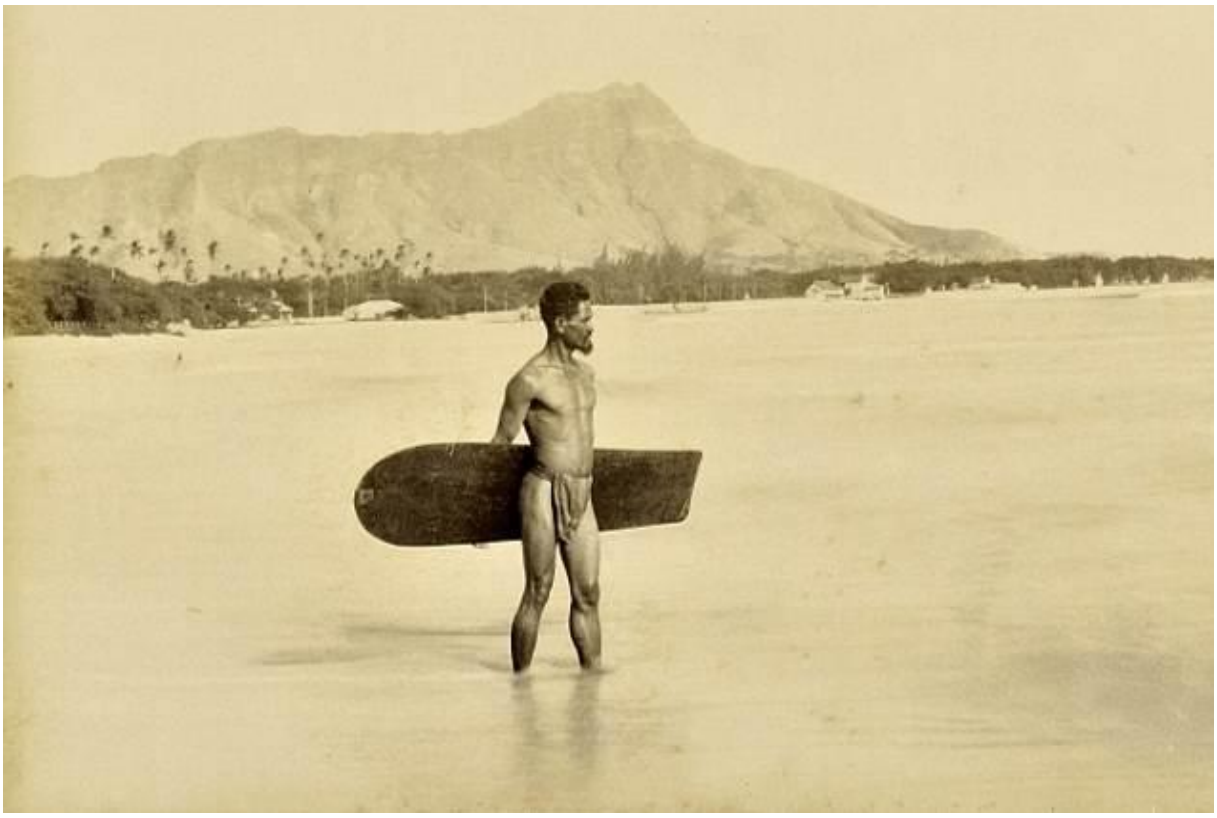


II – Naissance du tourisme hawaïen et du surf moderne

A) Services et infrastructures préalables à l'émergence d'une villégiature surf

Bien que l'élite annexionniste cultivât un paradoxe qui consistait d'un côté à encourager certains aspects du folklore hawaïen comme le *hula* ou le surf, et de l'autre à dénigrer la souveraineté de la royauté, son système de représentation de l'indigénéité devenait le plus performatif pour mettre en scène la culture hawaïenne. Ce furent les représentations de l'indigène bienveillant qui ont constitués le fer de lance du tourisme hawaïen, inspiré du mythe polynésien du XVIII[e] siècle (Coëffé, 2005a, p. 228). Ce mythe prétendait que les Hawai'i étaient un lieu de « touristicité idéal » (Coëffé, 2014), car la Polynésie correspondait à cette tension parfaite entre l'Occident trop civilisé et la Mélanésie ainsi que la Micronésie, réputés trop sauvages (Coëffé, 2005b, p. 56 ; Desmond, 1999, p. 54). La maîtrise des images utopiques des mers du Sud par l'élite euro-américaine se manifestait dans la presse, mais aussi au travers des nouveaux médias, comme la photographie qui permettait d'enregistrer les vestiges d'une civilisation en déclin. La photographie nourrissait la plume romancée et enjôleuse des auteurs ambitieux, qui tentaient de retranscrire les émotions que procurait un séjour à Waikīkī, comme l'a fait Jack London. En 1890, on dénombrait une soixantaine de photographes sur l'archipel, dont une vingtaine basée à Honolulu (Desmond, 1999, p. 50). Dès la publication des premiers supports publicitaires destinés à diffuser le tourisme, comme les cartes postales, on a mis l'accent sur le caractère primitif de la civilisation hawaïenne. Cette construction idéologique décrivait l'archipel comme un laboratoire où l'authenticité de la fin du XVII[e] siècle demeurait intacte via des mises en scène pittoresques (cf. Figure 13).

Figure 13 : Surf Board Rider
(Twombly, 1899, p. 35)



Pour l'élite euro-américaine et autres membres des *Big Five*, la culture hawaïenne correspondait à un exotisme civilisé et distingué (Desmond, 1999, p. 50). Bon gré ou mal gré, la réception du mouvement identitaire hawaïen auprès des annexionnistes faisait des émules parce qu'elle résonnait avec le tourisme bourgeonnant dans l'archipel. La culture hawaïenne, incarnée dans des spectacles de ukelélé, des danses de *hula* et des démonstrations de *he'e nalu*, était essentiellement consommée par une clientèle aisée. *De facto*, la croissance du tourisme aux Hawai'i provenait en partie d'une fascination généralisée de la part de la bourgeoisie européenne et américaine envers l'exotisme des populations aborigènes menacées par l'expansion coloniale des États-Nations. La représentation du lieu touristique soulignait avant tout l'interaction avec une population insolite, se tenant à mille lieues d'une temporalité urbaine et industrielle. On voyageait aux Hawai'i non seulement pour éloigner les pressions imposées par un mode de vie citadin, mais aussi pour préserver les derniers vestiges d'une population hawaïenne en sévère déclin. Dès lors, les touristes demandaient aux hôteliers à être escorté par un indigène afin d'observer de paysages, se familiariser avec de nouveaux usages et s'accoutumer au mode de vie local, n'hésitant pas à côtoyer les faubourgs asiatiques d'Honolulu (Paoa, 1985, p. 559). En tour, il fallait se sentir investi par un passé immuable, celui dont la flèche du temps n'avait aucun effet sur les populations locales et leur environnement pittoresque. Le ressenti devait être celui de la curiosité d'une culture dont on ignore à peu près tout, mais qui suscitait l'émerveillement et l'intérêt. Dans ce tableau, l'image de l'Hawaïenne faisait echo à la *hula girl*, version adaptée de la vahiné tahitienne. Quant aux hommes, on se représentait l'image du beachboy, ce garçon de plage, surfeur servant de guide touristique. En faisant du surf, des beachboys et de la *hula girl* un patrimoine national, le *Hawaii Tourism Bureau* (créé en 1902), reprit les stratégies de communication déjà à l'œuvre au sein des entreprises de transport, comme la *Matson Steamsip Company* qui attirait les touristes en nombre croissant sur ses bateaux à vapeur.

Afin que le succès du tour opère sur le touriste, l'accueil des visiteurs devait nécessairement se réaliser par l'établissement d'infrastructures adéquates telles que des hôtels, des routes et des rails. Il fallait également des activités proposées par des guides et un office du tourisme. Pourtant, tout concourrait à décourager la mise en place d'équipements urbains au regard de la topographie de Waikīkī au début du XX^{e} siècle. La cocoteraie était une région agricole recouverte à 85 % par la culture du taro en bassin et la pisciculture jusque dans les années 1920 (Ejiri, 1996, p. 234). En tant que région rurale, les touristes accédaient à Waikīkī à cheval, en partance d'Honolulu. L'augmentation de la population d'Honolulu passant de 15 000 à 30 000 individus entre 1872 et 1896 (Kuykendall, 1967, p. 94) et l'attraction

croissante de la cocoteraie dynamisait néanmoins la modernisation des moyens de transport. On installa un réseau de calèches sur rail tirée par des chevaux et des mules en 1883 à Honolulu, et le réseau fut élargi à Waikīkī à partir de 1889 (Neushul et al., 2013, p. 39 ; Kuykendall, 1967, p. 96). Au fur et à mesure, voyageurs et familles aisées infiltraient cette baie qui demeurait un lieu de résidence secondaire des *ali'i* et de résidence principale de certains notables. La réputation de Waikīkī comme banlieue distinguée du centre urbain d'Honolulu était déjà connue dans les années 1860, mais était reprise à la fin du siècle par David Kalākaua (1888, p. 64) dans son ouvrage *The Legends and Myths of Hawaii* ainsi que par Edward Townsend (1893, p. 6). En 1876, l'association *Kapiolani Park* (Kuykendall, 1967, p. 112) autorisa la construction d'un parc et d'une esplanade pour les courses de chevaux à proximité du volcan Diamond Head. Une démonstration de surf était d'ailleurs prévue pour l'inauguration du parc le 11 juin 1877 et avait réuni une grande foule. À la déception des spectateurs, l'événement n'eut pas lieu à cause d'absence de vagues et se limita à quelques enfants qui barbotaient dans l'eau (Kamehameha Day, 1877). En revanche, une démonstration s'est bien tenue à Lahaina le même jour (Kamehameha Day at Lahaina, 1877).

Avec l'augmentation croissante de la population d'Honolulu, il était coutumier de se baigner à Waikīkī à partir des années 1870 : une pratique en vogue qui concourrait à comparer cette bourgade à Long Branch, Newport, Brighton ou Trouville (Kuykendall, 1967, pp. 112–113). Deux petits bains publics ont été construits dans les années 1880, et le *Long Branch Baths* intégra un toboggan qui se jetait dans la mer en 1889. Cependant, bien que l'attractivité de la cocoteraie ait été établie, celle-ci demeurait timide jusqu'au début du XX^{e} siècle. Les infrastructures pour accommoder les visiteurs sont apparues tardivement par apport à l'engouement que la région suscitait, puisque le 3 août 1881, la *Hawaiian Gazette* déplorait le manque d'hôtels à Waikīkī (We wonder, 1881). Les premières accommodations étaient des annexes temporaires des principaux hôtels d'Honolulu comme le *Hawaiian Hotel* ou le *Hamilton House*. Il faudra attendre l'ouverture du *Sans Souci* en 1893 pour que la région se développe comme une villégiature maritime légitime. En 1901, ouvrait le *Moana Surfrider* construit par l'entreprise de bateaux à vapeur *Matson* qui avait acheté un terrain à Waikīkī (Desmond, 1999, p. 37). L'hôtel était composé de 75 chambres dans un style Art nouveau de cinq étages dont le dernier offrait une vue panoramique d'Honolulu, du volcan Diamond Head et de l'océan (Coëffé, 2014, p. 73). Ensuite le *Seaside Hotel* ouvrait en 1906, peu après l'inauguration d'un tramway électrique en 1903, qui réduisait le temps de trajet de 45 à 28 minutes depuis Honolulu (Grant, 1996, p. 28). Il faudra attendre les années 1920 pour que l'entreprise *Walter Dillingham's Hawaiian Dredging* creuse le canal Ala Wai de 1921 à 1923.

En séparant Waikīkī des trois courants fluviaux qui irriguaient l'une des terres les plus fertiles au monde, on fournissait aux visiteurs et aux résidents un nouveau terrain physiquement séparé d'Honolulu, sec et libre de la nuisance des moustiques.

Dans cette histoire du tourisme et du surf aux Hawai'i, Waikīkī semble être le lieu où les natifs ont commencé à recevoir de l'argent régulièrement pour des démonstrations de surf. Déjà à l'état embryonnaire, une sorte de tourisme culturel existait à Hilo puisque l'on payait les indigènes pour les observer s'animer sur des planches (Campbell, 1878/1881, pp. 413–414). Pourtant, la majorité des travaux sur le surf à Waikīkī désignent la naissance du Outrigger Canoe Club en 1908 comme le point de départ du surf moderne (Feeser, 2006 ; Finney & Houston, 1966/1996 ; Kampion, 2003 ; Laderman, 2014 ; Nendel, 2009 ; Neushul & Westwick, 2013 ; Young, 2008 ; Warshaw, 2010, 2016). Cependant, Clark (2011, p. 70) identifie un groupe d'Hawaïens qui ouvrît une première concession touristique sous le nom de Club de Surf en Canoë (*Hui Pākākā Nalu*), à Waikīkī en 1897. Les autochtones prenaient les touristes en pirogues pour un dollar de l'heure, suite à l'engouement grandissant de la part des voyageurs et des résidents d'apprendre à surfer (Davis, 1898 ; Surf Riding at Waikīkī, 1897) :

> *For years past there has been no place near Honolulu where the conditions were right for surf-board riding, and it became almost a lost art. Up to a few months ago there was only one native known in Honolulu who could ride the surf board standing upon it. But within the past two or three months a sand spit has formed off Waikīkī beach right in front of the suburban residence of Colonel George W. Macfarlane which gives the perfect conditions. Surf-board riding has in consequence been revived, has, in fact, become a fad, and a large number of people, both whites and natives, have become expert in the art.* (Tourist, 1898).

Ce constat résonait aussi avec les remarques de Valentin Blacque, un banquier d'origine française vivant à New York en voyage d'agrément :

> *A Waikīkī s'étend un rivage interminable de sable épais, encombré d'une suite de chalets à peu près du même style que ceux des établissements de bains. Dans le pays, tout le monde va se baigner, une ou deux fois par jour, dans l'eau douce et légère, bien que quelques fois un peu chaude, du rivage proche. On y demeure plongé jusqu'à deux et trois heures de suite ; les flots sont, en effet, si doux, si bons, et si bien abrités aussi des requins, qui abondent sur les autres plages, que la sécurité ajoute – naturellement – à l'enchantement. L'une des distractions locales les plus excentriques est celle de la promenade en mer, sur les canots kanaks ; il est bien difficile d'imaginer une occupation aussi extraordinaire, un sport plus excitant. Le canot, guidé par un navigateur expérimenté, est engagé sur le sommet d'une vague soulevée, et, de cette sorte avance très rapidement de la pleine mer vers le rivage. On appelle ce sport "surf-riding", et c'est bien à la fois l'exercice le plus dangereux et le plus passionnant.* (Blacque, 1897).

Bien que le terme n'eût pas encore été forgé, ces garçons de plage devinrent les premiers « beachboys » (Timmons, 1989) de Waikīkī.[70] En tant qu'ambassadeurs de l'expérience touristique aux Hawai'i entre 1900 et 1945, les *Waikīkī beachboys* étaient un groupe essentiellement constitué de mulâtres qui vivaient en donnant des leçons de surf et en partageant des traditions anciennes et inventées de la culture autochtone (Timmons, 1989). Issus de familles modestes dans le quartier de Kālia, situé entre Honolulu et Waikīkī (Paoa, 1985, p. 541 ; Vida, 1985, p. 607), ces individus ont appris à surfer quotidiennement en rentrant de l'école, parfois même avec les plus illustres membres de la royauté comme le prince Kūhiō (Holt, 1985, p. 796). Vivant chichement, les beachboys avaient la réputation d'être de jeunes hommes débrouillards et mangeaient souvent la nourriture qu'ils pêchaient lors des nombreuses heures passées dans l'eau (Steiner, 1985, p. 84). À l'âge adulte, leur accoutumance à l'environnement marin en faisait de robustes individus dont la carrure rappelait celle des amphibies. Ils étaient réputés pour leurs services de haute qualité qui consistaient à garder la plage saine et sûre, fournir des visites guidées, et des tours en surf et en pirogues. De plus, ils chantaient et jouaient du ukulélé, notamment le dimanche soir (Vida, 1985, p. 605). Ils n'hésitaient pas à divertir les touristes par des mises en scènes grotesques, en lançant quelques blagues à la volée et en imitant les danseuses de *hula,* soulignant leur balourdise en opposition à l'élégance de leurs homologues féminins (Love, 1986, p. 1687).

Les beachoys prenaient extrêmement soin des touristes puisque ces derniers fournissaient la base de leur rémunération qu'il recevait de main à la main (Paoa, 1985, p. 557). Par des mesures de protection diverses, ils veillaient que la peau tendre et hâve de leurs clients ne subisse pas trop les rayons du soleil. Ces stratégies d'esquive du soleil allaient du T-shirt découpé au niveau des bras à des séances de massage *lomilomi* avec huile pour hydrater et nourrir l'épiderme (Love, 1986, p. 1661). De plus, les beachboys étaient renommés comme d'excellents sauveteurs en mer (Surf Riding at Waikīkī, 1897), ce qui contrastait avec les *haole* qui avaient la réputation d'être de piètres nageurs. Pour les touristes les plus aisées, les beachboys étaient chargés de guider des familles entières aux couleurs locales, notamment les femmes et les enfants au quotidien (Paoa, 1985, p. 556). Hommes à tout faire, ils escortaient les touristes dans des excursions champêtres, jusqu'au cœur des foyers hawaïens, lorsque les familles organisaient des *lū'au* – siginifie « festin » (Elbert & Pukui, 1957/1986, p. 214). L'expérience avec les beachboys atteignait son paroxysme lorsque

[70] Les mémoires de quelques beachboys des clubs Hui Nalu et Outrigger nous sont parvenues grâce à un projet, mené entre 1985 et 1986 par le Centre d'Histoire Orale de l'université d'Hawai'i à Mānoa. Pour un relevé des entretiens utilisé dans cette présente thèse, consulture la troisième partie de la bibliographie.

ces derniers escortaient pour une dernière fois les vacanciers au pied des bateaux à vapeur appelés *Claudine*, *Lurline*, *Matsonia*, ou *Maui* de l'entreprise *Matson* (Holt, 1985, p. 805 ; Paoa, 1985, p. 557). Les beachboys bienveillants achetaient des leis, jouaient du ukulélé et de la guitare durant les cérémonies de départ orchestrées. De même, ils sautaient en mer des quais et des bateaux, ce qui remplissait d'émotion les voyageurs qui donnaient des pourboires considérables. Charmée, la grande majorité d'entre eux revenait plusieurs fois aux Hawai'i (Paoa, 1985, p. 559) et se liaient d'amitié avec les beachboys. L'hospitalité des beachboys engendrait une clientèle fidèle au point que les visiteurs les plus opulents invitaient ces garçons de plage pour un voyage sur le continent américain à San Francisco ou à Los Angeles (Paoa, 1985, p. 557 ; Love, 1986, p. 1992).

B) L'Outrigger Canoe Club ou comment cultiver l'endosociabilité

Le club *Hui Pākākā Nalu* était une concession modeste à Waikīkī et à l'exception de sa date de création mentionnée dans *The Friend* (Surf riding at Waikīkī, 1897), le club a fait peu d'émules, au point qu'il est passé inaperçu dans l'ensemble des études universitaires précédentes, à l'exception de celle de Clark (2011, pp. 70–71). D'une voix unanime, la naissance du premier club de surf est plutôt attribuée à l'Outrigger Canoe Club, créé en 1908 à Waikīkī par Alexander Hume Ford (1868–1945). Ford était un journaliste américain qui naquit en Caroline du Sud, au sein d'une famille de planteurs de riz aisée, immigrée d'Angleterre. À l'université, Ford rédigeait pour le quotidien régional *Charleston News and Courrier* avant de se lancer à New York en tant qu'écrivain indépendant. Au plus haut de sa carrière, il partit en voyage en Europe de l'Est, en Russie et en Chine, pour finalement s'installer à Honolulu en 1908 à l'âge de 39 ans. Selon ses propos, Ford s'initiait au surf quelques jours après son arrivée, car il voulait réaliser un rêve d'enfant : celui de glisser sur une vague, à l'instar d'un Hawaïen affiché dans son manuel de géographie lorsqu'il était écolier (Ford, 1908b, p. 7). Comme la majorité des Occidentaux, Ford a appris à surfer grâce à la générosité des beachboys de Waikīkī, qui ne faisaient pas payer systématiquement leurs services. Passionné, il était littéralement obsédé par le surf et passa huit heures par jour dans l'eau durant six semaines (Del Piano & Tregaskis, 2007, p. 7). Après de nombreux échecs, il a finalement réussi à se tenir debout grâce aux conseils de George Freeth (1883–1919), considéré alors comme le meilleur surfeur de l'époque. En partageant son quotidien avec les beachboys, tout en intégrant le cercle fermé des plus hauts notables et hommes politiques

d'Honolulu, Ford a cofondé l'Outrigger Canoe Club en avril 1908 avec l'aide d'une centaine d'autres membres fondateurs (Del Piano & Tregaskis, 2007, p. 223 ; Yost, 1971, p. 35).

Pour Ford, l'ouverture du club était nécessaire à la survie du « surf en planche et en pirogue » (Ford, 1910, p. 144). Cela permettrait aussi de sauvegarder un droit d'accès au littoral, puisque les hommes d'affaires d'Honolulu avaient acheté les lots vacants au bord de Waikīkī, rendant l'accès aux plages difficiles (1908b, p. 7). Le club a été soigneusement construit en cabanes à partir d'arbres locaux du zoo de Waikīkī et était situé sur la plage entre les hôtels *Seaside* et *Moana*. Assimilant le surf à une utilité sociale, l'Outrigger Canoe Club a connu un succès fulgurant. Une annexe féminine ouvrit en 1909 et on rajouta deux structures plus grandes quelques années plus tard après avoir essuyé un incendie ravageur (Del Piano & Tregaskis, 2007, pp. 24–25). Mais en réalité, l'ambition de Ford était plus complexe que cela, puisqu'il misait avant tout sur un club de loisir destiné à la haute société au regard des 5 $ de cotisation annuelle – montant rehaussé à 10 $ en 1911. Cette somme en apparence modeste représentait en réalité une dépense importante pour une majorité des Hawaïens qui n'avait pas besoin d'appartenir à une association pour surfer. De même, Ford misa sur un tourisme mondain en vantant Waikīkī comme l'unique lieu au monde où l'on pouvait apprendre à marcher sur l'eau. En tant que premier président du club, Ford a réalisé un effort promotionnel important. Il rédigeait frénétiquement dans la presse régionale et internationale (Ford, 1908a, 1908b, 1909, 1911, 1926). Il compara le surf à un véritable art et a défini Waikīkī comme le centre mondial de la glisse (Ford, 1908a, p. 7). Quelque temps auparavant, Ford s'était associé avec les entreprises audiovisuelles *Thomas Edison* en 1906 et *Pathé Frères* en 1910 afin de réaliser les premières bobines de surf à Waikīkī (Manificat, 2015a, p. 91 ; Surf Riding, 1912 ; Warshaw, 2010, p. 43, DeLa Vega, 2011, p. 70). La venue des représentants de ces deux entreprises était remarquée dans le *Evening Bulletin* (More Outrigger, 1910, p. 9), le *Hawaiian Gazette* (Edison Wants, 1906, p. 1 ; Plan to Save, 1910, p. 2) et le *Pacific Commercial Advertiser* (Moving Pictures, 1906, p. 1 ; Pathe Man, 1910, p. 5). Le film *Pathé* a été réalisé par Louis-Paul Bonvillain, directeur de la branche actualité de la firme, et diffusé au Théâtre National de Rouen, du 3 au 9 mai 1911 sous le titre : *Le surfing, sport national des îles Hawaï*. Les bobines ont été ensuite entreposées dans une bibliothèque parisienne, distillant lentement les premières images du surf à l'opposé du globe (Surf Riding, 1912, p. 279). En 1911, Ford créait ensuite le *Mid-Pacific magazine* (*cf*. Figure 14), dont les articles et photographies de surfeurs apparaissaient dans tous les numéros. Il inaugura également d'autres organisations visant à dynamiser la coopération économique

dans le Pacifique avec la *Hands Around the Pacific* et la *Pan Pacific Union* (Del Piano & Tregaskis, 2007, p. 5).

Figure 14 : Premier numéro du Mid-Pacific Magazine affichant Duke Kahanamoku en couverture.

En plus de l'objectif répété de raviver le sport pour les Hawaïens, l'ouverture du club répondait aux potentialités touristiques du surf, et correspondait à une volonté des *Kama'āina* de reproduire la culture indigène. Le club était quasiment constitué d'*Haole* (Ford, 1911, p. 146) et Ford entretenait habillement le mythe que le surf avait quasiment disparu : un sujet qui avait déjà été évoqué par le religieux Emerson (1892) dans *The Friend* une douzaine d'années auparavant. Malgré les propos contradictoires de Thrum (1896), qui ont loué la vivacité du surf bien avant l'ouverture de club, l'effort promotionnel de Ford réussit à convaincre, jusque dans les milieux universitaires, qu'il était à l'origine d'une renaissance culturelle indigène (Finney & Houston, 1966/1996, pp. 60–61 ; Timmons, 1989, p. 22). Au vrai, l'ouverture de l'Outrigger Canoe Club provenait avant tout des efforts conjoints d'une centaine de *Kama'āina* qui tentaient de s'approprier les symboles de la culture hawaïenne, afin de se présenter comme les défenseurs patriotiques et authentiques. En bref, « surfriding became a white man's sport in Hawaii » (Surf Riding, 1912, p. 279).

Le décollage du tourisme insulaire, entre les mains d'une élite, servait également de support pour promouvoir l'archipel aux résidents potentiels (Hawaii Tourism Bureau, 1924 ; Laderman, 2014, p. 23). La question de la répartition des races et des cultures était omniprésente après l'annexion de l'archipel (Walker, 2011 ; Warshaw, 2010, p. 45). Elle se posait non seulement entre la minorité hawaïenne et l'élite euro-américaine, mais aussi avec la communauté asiatique, arrivée en masse sur l'archipel pour le travail agraire. Pour rétablir un équilibre favorable aux Étatsuniens, Ford souhaitait que l'archipel connaisse une immigration américaine abondante pour s'approprier culturellement les Hawai'i (Laderman, 2014, pp. 21–22). En tant que produit de l'instauration des lois Jim Crow en Caroline du Sud, Ford partageait la volonté des *Kama'āina* de transformer les coutumes indigènes en une invention de l'Union. Au sein de l'Outrigger Canoe Club, il se félicitait de réunir les plus éminents notables d'Honolulu, comme des juges de la cour suprême (Ford, 1911, p. 146). Si l'on y regarde de plus près, les membres fondateurs du club étaient pour la plupart des hommes politiques annexionnistes et hommes d'affaires, dont certains appartenaient aux *Big Five.* Pour sa création, le club était, entre autres, composé de Sanford B. Dole, reconnu comme l'unique président de la République des Hawai'i de 1894 à 1898, après le renversement de la monarchie. Ensuite, on y trouvait Lucius E. Pinkham (1850–1922), quatrième gouverneur des Hawai'i de 1913 à 1918, ainsi que J. P. Cooke de l'entreprise Alexander & Baldwin. Un des plus éminents membres fondateurs du club était aussi Lorrin Andrews Thurston (1858–1931), propriétaire du *Honolulu Advertiser*, du *Pacific Commercial Advertiser* et qui participa au coup d'état contre la reine Lili'uokalani en 1893 en tant que

membre de la Commission d'annexion. Il est devenu capitaine de l'Outrigger Canoe Club en 1910. Son fils, Lorrin P. Thurston (1981–1984) semblait être l'un des plus importants « *Kama'āina* » (Blake, 1935/1983, p. 35 ; Walker, 2011, p. 185) et rédigea plusieurs articles promouvant le surf à Waikīkī, notamment dans le *Mid-Pacific Magazine* (Thurston, 1915). Enfin, William R. Castle de Castle & Cook a été élu président du *War Relief Committee*, établi par le club durant la Première Guerre mondiale.

Face à cette société mondaine grandissante, un club amicalement rival s'est formé, et contrebalançait le déséquilibre racial et social. Composée des beachboys vivant dans la région de Kālia (situé entre Honolulu et Waikīkī) depuis le début du XX^{e} siècle, cette organisation était officiellement reconnue en 1911 sous le nom de Hui Nalu (Club de Surf), mais existait déjà en 1905. À la différence des membres de l'Outrigger Canoe Club, ceux du Hui Nalu étaient bien moins dotés. Ils ne disposaient pas de locaux et se réunissaient sur la plage au côté d'un arbre *hau* servant de lieu de rencontre. Aucun prix d'entrée n'était fixé et il suffisait de venir régulièrement sur la plage pour gagner la confiance des membres (Love, 1986, p. 1689). Les personnalités principales du Hui Nalu incarnaient les plus remarquables beachboys de Waikīkī grâce à leur professionnalisme, expertise et héritage aborigène. Parmi les plus illustres membres du Hui Nalu on retrouvait le prince Jonah Kūhiō Kalaniana'ole, qui surfa Santa Cruz en 1885 et qui réussit à redonner aux Hawaïen 200 000 hectares de terrain en tant que représentant des Hawai'i au Congrès américain. D'autres membres importants incluaient les frères Kahanamoku (Vida, 1985, p. 602), dont Duke Kahanamoku (1890–1968), considéré comme le père fondateur du surf moderne et médaillé à plusieurs reprises aux Jeux olympiques. Duke a contribué à populariser et à diffuser le surf en tant qu'exception hawaïenne sous l'étendard du drapeau américain au sein de grandes rencontres sportives. Dudie Miller était également considéré comme un des pionniers, puisqu'il travaillait déjà en tant que beachboy pour le Moana Hotel depuis 1906. Il négocia la plage privée du luxueux établissement, ainsi que les douches et vestiaires pour l'usage du Hui Nalu (Timmons, 1989, p. 26). En retour l'hôtel tirait parti des beachboys aux ordres de Miller, qui dirigeait cette communauté (*cf*. Figure 15).

Figure 15 : Publicité du Moana Hotel.
(The Pacific Commercial Advertiser, 1906, p. 14)

La réputation de Miller en tant que capitaine et représentant des beachboys se remarquait quant à sa politique stricte de la gestion des touristes lors des leçons de surf et des tours en canoés. Les beachboys ne devaient pas boire de l'alcool, ne pas parier et ne pas séduire les femmes. Ils devaient porter un uniforme, être fraîchement rasés et entretenir la plage, tout en assurant la sécurité des clients du Moana Hotel. Leur professionnalisme était également noté par les membres de l'Outrigger Canoe Club, avec lesquels ils entretenaient des relations amicales. Bien que chaque club soit racialement distinct de l'autre durant les premières années, cela n'empêchait pas leurs membres respectifs d'appartenir aux deux organisations à partir des années 1920, comme Dudie Miller, Alan Turkey Love et plus tard Duke Kahanamoku. Pourtant, Walker (2011, pp. 62–67) souligne une rivalité raciale intense qu'il justifia par le sentiment d'amertume et d'infériorité des membres de l'Outrigger Canoe Club, quant à leurs performances sportives. Bien que l'on ne puisse pas nier certaines déconvenues qui subsistaient entre ces deux clubs, il semble que cette rivalité reposait avant tout sur la définition du service à fournir aux touristes, plutôt qu'à un seul affrontement racial. Lorsque la question a été posée à Earle Vida, un membre du Hui Nalu, il répondit :

> [Outrigger and] *Hui Nalu? No. They were competitors. I mean, they'd compete against each other and stuff like that. But, no. They were good rivalry but no ill feelings in any way, shape or form. They [Outrigger] wanted some of the Hawaiians even there, too*. (Vida, 1985, p. 603)

En résumé, grâce à la popularité de ces deux clubs, ainsi qu'à la qualité de leurs services, Waikīkī est devenu le premier épicentre mondial du tourisme surf. Les beachboys incarnaient les ambassadeurs de l'économie touristique hawaïenne jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et représentaient les protagonistes de la mutation du surf indigène (*he'e nalu*) en une activité touristique légitime et unique au monde. Ce chapitre visait alors à remettre à sa place la prétendue résurgence du surf aux Hawai'i en 1908 avec l'ouverture de l'Outrigger Canoe Club. On constate qu'inviter des touristes, leur fournir l'accommodation nécessaire à leur visite et les emmener dans des tours en pirogues et en surf ne correspondait pas à une invention du surf moderne. Au contraire, cela était symptomatique de la transformation du *he'e nalu* en tant que modèle culturel, tantôt pour une élite occidentale qui revendiquait son appartenance à la culture hawaïenne (*i.e. Kama'āina*), tantôt pour les hawaïens eux-mêmes (*i.e. Kānaka maoli*) qui trouvaient leur compte en tant qu'authentiques détenteurs d'un savoir-faire recherché et prestigieux. Ce qui paraissait une invention pour les études précédentes vient justement du fait qu'elles supposaient la disparition du *he'e nalu* au XIX^{e} siècle, alors que nous avons retracé sa généalogie depuis 1778. Comme le rappelle Friedman (2008b, p. 112), l'intégration des coutumes indigènes et des Hawai'i dans l'hégémonie américaine n'a pas engendré de nouvelles traditions, mais des transformations et des adaptations successives de la culture autochtone aux nouvelles conditions d'existence dans lesquelles elle survécut.

Deuxième partie

Naissance d’un modèle touristique, sportif et urbain :

Réappropriations modernes et étatsuniennes d’une culture polynésienne

Chapitre 5
Tournants affectifs et diffusions transpacifiques

Fidèle à notre dialogue entre histoire événementielle et longue durée, ce chapitre traite à la fois des caractéristiques individuelles des surfeurs hawaïens et de leur réception au sein de l'idéologie moderne. Pour qu'une coutume indigène soit devenue un sport moderne, il a fallu deux mouvements idéologiques et affectifs. D'abord, un premier mouvement provenant des sociétés occidentales, notamment la France, l'Angleterre et les États-Unis qui ont développé une sensibilité accrue envers le rivage, et ont évalué positivement le *he'e nalu* au XIX^{e} siècle. La réception du *he'e nalu* était largement encouragée par des contacts répétés avec l'élément marin, qui était conseillé par les médecins et nourrissait une attitude romantique à l'égard de l'océan. Le « désir du rivage » (Corbin, 1989/1994) couplé à la promotion d'anciennes performances indigènes par la royauté hawaïenne et les *Kama'āina* attiraient les voyageurs étatsuniens aux Hawai'i. Friands d'expériences bucoliques, les touristes aisés de l'archipel déconstruisaient le temps et redéfinissaient les normes de la sociabilité par des échanges intimes avec les Canaques, incarnés en danseuses de hula ou en beachboys. Face au dressage progressif des corps en Occident (Bakthine, 1982 ; Elias, 1969/2005), nous étudierons dans un premier temps comment les voyageurs, au contact des Hawaïens, établirent de nouveaux canons corporels sur la plage de Waikīkī comme le hâle. Cependant, la venue de quelques 8 000 touristes aisés par an n'a pas suffi à populariser le *he'e nalu* et un second mouvement idéologique a été nécessaire de la part des Hawai'i. Alors que les touristes occidentaux portaient leur attention sur les prouesses aquatiques des Canaques, les beachboys mettaient l'emphase sur les caractéristiques sportives et récréatives du *he'e nalu* transposé dans le sauvetage en mer et la natation. Ainsi, les notions de tourisme, loisirs et sport sont employés dans ce chapitre comme un trio inséparable dans la mesure où le *he'e nalu* est devenu une attraction touristique aux Hawai'i, dans un temps récréatif destiné à la pratique d'une activité sportive.

Pour ce qui est de la circonscription du tourisme balnéaire et de ses enjeux sur les corps, nous invoquons l'histoire des sensibilités qui sera complétée par des recherches réalisées en géographie et en sociologie à l'université de Nantes, d'Angers et de Denis Diderot (Coëffé, 2003 ; 2005 ; Coëffé, Guibert & Taunay, 2013, 2014 ; Coëffé et Violier, 2008; Guibert &

Taunay, 2013, Équipe MIT, 2003, 2005, 2008). À partir de ces travaux, nous verrons une différence majeure entre le tourisme hawaïen, essentiellement extérieur et pratiqué par des Etatsuniens voyageant durant plusieurs semaines, et le tourisme californien et australien qui se caractérisait davantage par un tourisme interne, voire par des excursions d'une journée impliquant le retour sur le lieu de résidence principal[71].

Concernant la notion de sport, il sera argué que les premiers clubs de surf aux Hawai'i – dont l'existence répondait à une demande touristique – se conformaient aux valeurs sportives et masculines dominantes des Etats anglo-saxons, comme la Nouvelle-Galles-du-Sud et la Californie. Le processus de *sportisation*, *sportification* ou *sportivisation* mis en lumière par Elias et Dunning (1998, p. 67) offre alors une grille de lecture des corps et des sports adéquate au développement du *he'e nalu* en surf moderne. Correspondant à « l'évolution qui transforme des passe-temps ou des affrontements traditionnels, sans règles fixes ni restriction sévère à la violence, en loisirs civilisés » (Defrance, 2011, pp. 19–21 ; Elias & Dunning, 1998, p. 21), le processus de sportisation du surf sera étudié dans le contexte sportif international. Le rétablissement des Jeux olympiques (J.O.) en 1894, et la naissance du Comité international olympique en 1895, à l'initiative de Pierre de Coubertin (1963–1937), encouragea le déploiement des sports selon le modèle moderne jusqu'aux Hawai'i.

Dans un dernier temps, nous allons nous intéresser à l'investissement du littoral en Australie et en Californie de la part des hommes d'affaires et des familles aisées provenant de l'aristocratie et de la bourgeoisie. Le cas californien sera illustré avec le quotidien *The Daily Outlook* de Santa Monica et se focalisera sur l'histoire de George Freeth, illustre beachboy de Waikīkī à l'origine de la diffusion massive du surf dans le bassin de Los Angeles. Le succès de ses démonstrations publiques le long des cités balnéaires de la Californie du Sud comme Venice Beach et Redondo Beach, démontrera en quoi le surf a été à l'origine du secourisme en mer dans la région. Pour le cas australien, nous nous appuierons sur le quotidien *The Sydney Morning Herald* ainsi que les travaux de Douglas Booth (1991a, 1991b) et de Pearson (1979, 1982a). Nous verrons que les provocations des enthousiates du bain à la lame à l'encontre des usages victoriens ont jeté les bases affectives d'une réception favorable aux démonstrations de surf données par Duke Kahanamoku en 1915. En somme, ce chapitre traite de l'impact du tourisme balnéaire et du surf au sein des espaces littoraux aux Hawai'i, en Californie et en Australie.

[71] Pour une définition du tourisme extérieur et interieur consulter le glossaire de l'organisation mondiale du tourisme à l'adresse suivante : http://media.unwto.org/fr/content/comprende-le-tourisme-glossaire-de-base

I – Conversion des affects et des images corporelles

A) Réorganisation de la pudeur en Occident

Le théoricien russe Mikhaïl Bakhtine (1982), a traité du dressage progressif qu'ont subi les corps en Occident. En se focalisant sur l'humour scatologique et les références aux fonctionnements biologiques – manger, boire, dormir, et excréter – Bakhtine rappelle que les mentalités bourgeoises se sentaient offensées lorsque les corps se retrouvaient proche du naturel. Par l'étude des textes de François Rabelais, tels que Pantagruel (1532) et Gargantua (1534), Bakhtine montre comment les rapports entre les corps et la nature déterminent l'appréhension du sale, du répulsif, de la politesse et de l'humour. Rabelais racontait avec des détails illustrés comment les deux géants obèses, Gargantua et son fils Pantagruel menaient une vie vulgaire, passant leurs journées à festoyer, copuler et excréter. Pour Bakhtine, le corps grotesque, ou encore appelé corps carnavalesque, est un corps cosmique, favorable aux intrusions grâce aux orifices, tels que la bouche, le nez, l'anus et les appareils génitaux. À travers les organes et leurs connexions, le corps échange des substances produites par lui-même ou par l'environnement naturel. Le corps grotesque est un organe écologique qui conçoit volontiers l'échange et l'interaction avec l'Autre. En revanche, le corps individuel ou corps classique met l'accent sur la séparation avec le monde naturel. Le corps se ferme au contact de la nature, considérée comme dangereuse, porteuse de miasmes et de maladies. La plupart des orifices sont cachés du champ visuel et sont soigneusement contrôlés par des stratégies de mise en retrait. Par exemple, la nourriture est habilement introduite dans la bouche avec une fourchette et cet orifice se referme rapidement. Grâce à la maitrise des gestes quotidiens, qui est également décrit par Norbert Elias (1969/2005) dans *la Civilisation des mœurs*, le corps civilisé ne tousse pas, ne renifle pas, ne transpire pas et ne pleure pas en public. Les actes d'élimination des déchets humains sont du domaine privé, et toutes les discussions ouvertes sur les activités intimes sont considérées comme immatures, immorales, voire tabous dans certains milieux.

En opposition à ce dressage des corps en milieu urbain, la plage et l'océan apparaissent comme un espace liminal, transitoire et périphérique, au sein duquel l'enveloppe charnelle éprouve une multitude de stimuli. Au XIX^{e} siècle, vent, sable, salinité, humidité et plaine liquide ont fait table rase d'une séparation entre le monde sauvage et civilisé. Alors que les corps expérimentaient un processus de civilisation, au sens où la société civile exerçait un contrôle croissant sur les possibilités de leurs mouvements, la plage autorisait leur régénération. Les injonctions thérapeutiques des médecins qui prescrivaient le bain à la lame

se révelaient être un remède quasi universel au XIX^{e} siècle (Corbin, 1993, p. 10). Aux considérations rigides des médecins européens se substituait une nouvelle économie de la nonchalance des corps et des usages de la plage grâce au regard romantique de l'élite aristocratique. Le bain en eaux tièdes et chaudes remplaçait le primat des eaux froides et la régénération des corps passait aussi par le repos et le divertissement (Rauch, 2001, p. 88).

Bien que de nombreuses réticences victoriennes aient existé face aux nouvelles considérations esthétiques des corps sur les plages, on observait malgré tout une réorganisation du champ de la pudeur dans les eaux chaudes. Au tournant du XX^{e} siècle, les visiteurs euro-américains des mers du Sud ainsi que les résidents des Hawai'i embrassaient la baignade, toujours conçue, vécue et perçue pour ces vertus thérapeutiques. Par exemple, en 1878, le *Hawaiian Gazette* insistait sur la nécessité de savoir nager afin de bénéficier des vertus curatives du bain marin (The art of floating, 1878). La plage de Waikīkī était particulièrement prisée pour son histoire riche, sa fertilité et son air pur constamment renouvelé par les alizés, faisant oublier les odeurs fétides et stagnantes des quartiers populaires d'Honolulu. Alors que l'effet organique du bain demeurait omniprésent, le début du XX^{e} siècle a ajouté une dimension récréative, rendant possible des jeux avec les codes corporels. S'exposant de plus en plus au soleil, les corps se sont dénudés et ont proposé une nouvelle sensualité passant par le hâle.

> *Le teint brun, la peau lisse et ferme deviennent une parure. On se délecte à laisser voir son corps : chaque étape de dénudement progressif fait d'abord scandale, puis se répand. Montrer son genou ou découvrir ses bras et ses épaules cesse d'être indécent. Le corps, n'est plus seulement guéri et réhabilité, il est offert au regard. On rêve de le fortifier par la nage et les sports, bientôt de le dorer pour le mettre en scène grâce à des divertissements raffinés ; en fonction des images sociales du corps, se façonne la représentation de soi.* (Corbin, 2001, p. 89)

Le dénuement autrefois régulé par la rigueur des mœurs victoriennes laissait transparaitre un nouveau rapport à la pudeur et au cloisonnement de la chair. Naguère recouverts de lourdes étoffes en laine durant la baignade, les corps débarrassés des contraintes vestimentaires donnaient libre court à la mobilité et l'esthétisme. Désormais porteurs de messages et de sens, les corps exhibés au grand public étaient sujet à l'entretien, au raffinement et à la distinction, tout comme le langage et les usages coutumiers. Pour le touriste, s'occuper de son corps devenait un impératif pour ne laisser transparaître aucune faille sur son hygiène. On entretenait la peau par des huiles pour qu'elle paraisse ferme, hydratée et élastique, signe d'une jeunesse inlassablement recherchée. L'embellissement

cutanée flattait d'autant plus l'égo que l'enveloppe charnelle réagissait favorablement aux soins qui lui étaient apportés. Cet impératif esthétique et sanitaire était d'ailleurs bien identifié par les beachboys qui incluaient dans leur service des massages *lomi lomi* aux huiles végétales, destinés à protéger l'épiderme de leur client des rayons du soleil. Au fur et à mesure, le coup de soleil et le hâle ont investi la littérature (*e.g.* London, 1907). La parure s'établit comme modèle corporel (Équipe MIT, 2005 ; Coëffé, Guibet & Taunay, 2012, p. 63), qui a été ensuite repris en Europe, notamment par les élites françaises sur la côte d'Azur et à Paris comme Coco Chanel dans les années 1920 (Ory, 2008 ; Andrieu, 2008a ; 2008b). Avec leurs peaux mates travaillées par les rayons du soleil, les surfeurs hawaïens alimentait de nombreux fantasmes chez les touristes aisés, surtout chez les Etats-uniens qui composaient alors 95% des voyageurs de l'archipel et dont la majorité étaient californienne (Mak, 2008, p. 14). La peau des Beachboys n'était pas jaune, rouge, ni noire, mais marron (Desmond, 1999, p. 5 ; Coëffé, 2005a, p. 235 ; Équipe MIT, 2005, p. 123), ou mercure. Dès lors, le bronzage s'imposa comme signe de bonne santé et le théâtre d'une mise en scène physique destinée à exhiber la réussite individuelle. Le hâle évoquait le temps libre et les activités physiques en extérieur, témoignant d'une sociabilité mondaine.

À ce sujet, Jack London (1907) a fourni l'une des grilles de lecture des plus pertinentes pour saisir les codes corporels du tourisme balnéaire à l'oeuvre. En voyage aux Hawai'i avec son épouse Chairman London en 1907 à bord du *Snark*, Jack London rencontra Alexander Hume Ford lors d'un dîner au Seaside Hotel. Ford connaissait la réputation de London grâce au succès de *The Call of the Wild* (1903), *The Sea-Wolf* (1904) et *White Fang* (1906). Après deux heures de discussion, Ford a convaincu le couple London à s'essayer au surf, puis a encouragé Jack à rédiger une oraison à propos de son expérience (London, 1922, p. 75). La leçon de surf la plus célèbre s'est tenue le 2 juin 1907, lorsque Jack, aidé par Ford et le beachboy George Freeth apprit à se laisser porter à plat ventre sur une vague. Littéralement envoûté par l'expérience, Jack rédigea un véritable éloge, traitant du surf comme un « sport de roi » (London, 1907). Le playdoyer publié dans la revue *Woman's Home Companion* fut réimprimé dans *Pall Mall Magazine* (London, 1908), ainsi que dans *The Cruise of the Snark* (London, 1911). L'éloquence de la prose tant pour illustrer nos propos, que pour sa poésie mérite une longue attention :

This is what it is: a royal sport for the natural kings of earth. The grass grows right down to the water at Waikiki Beach, and within fifty feet of the everlasting sea. The trees also grow down to the salty edge of things, and one sits in their shade and looks seaward at a majestic surf thundering in on the beach to one's very feet. Half a mile out, where the reef is, the white-headed combers thrust suddenly skyward out of the placid turquoise-blue and come rolling in to shore. One after another they come, a mile long, with smoking crests, the white battalions of the infinite army of the sea. And one sits and listens to the perpetual roar, and watches the unending procession, and feels tiny and fragile before this tremendous force expressing itself in fury and foam and sound. Indeed, one feels microscopically small, and the thought that one may wrestle with this sea raises in one's imagination a thrill of apprehension, almost of fear. Why, they are a mile long, these bull-mouthed monsters, and they weigh a thousand tons, and they charge in to shore faster than anyone can run. What chance? No chance at all, is the verdict of the shrinking ego; and one sits, and looks, and listens, and thinks the grass and the shade are a pretty good place in which to be.

And suddenly, out there where a big smoker lifts skyward, rising like a sea-god from out of the welter of spume and churning white, on the giddy, toppling, overhanging and downfalling, precarious crest appears the dark head of a man. Swiftly he rises through the rushing white. His black shoulders, his chest, his loins, his limbs – all is abruptly projected on one's vision. Where but the moment before was only the wide desolation and invincible roar, is now a man, erect, full-statured, not struggling frantically in that wild movement, not buried and crushed and buffeted by those mighty monsters, but standing above them all, calm and superb, poised on the giddy summit, his feet buried in the churning foam, the salt smoke rising to his knees, and all the rest of him in the free air and flashing sunlight, and he is flying through the air, flying forward, flying fast as the surge on which he stands. He is a Mercury – a brown Mercury. His heels are winged, and in them is the swiftness of the sea. In truth, from out of the sea he has leaped upon the back of the sea, and he is riding the sea that roars and bellows and cannot shake him from its back. But no frantic outreaching and balancing is his. He is impassive, motionless as a statue carved suddenly by some miracle out of the sea's depth from which he rose. And straight on toward shore he flies on his winged heels and the white crest of the breaker. There is a wild burst of foam, a long tumultuous rushing sound as the breaker falls futile and spent on the beach at your feet; and there, at your feet steps calmly ashore a Kanaka, burnt golden and brown by the tropic sun. Several minutes ago he was a speck a quarter of a mile away. He has "bitted the bull-mouthed breaker" and ridden it in, and the pride in the feat shows in the carriage of his magnificent body as he glances for a moment carelessly at you who sit in the shade of the shore. He is a Kanaka – and more, he is a human being, a member of the kingly species that has mastered matter and the brutes and lorded it over creation.
(London, 1907, p. 9)

Contrairement aux précédents textes qui concevaient les Canaques comme des amphibiens aux marges de l'espèce humaine, London identifia les beachboys pour ce qu'ils étaient : des êtres humains. L'effet immédiat a eu pour conséquence de rapprocher les autochtones de la civilisation moderne au sein du darwinisme social (Desmond, 1999, pp. 48–58), et de rendre les exploits en surf accessibles au commun des touristes. Comme ses prédécesseurs romantiques tels que Melville, Stoddard, ou Stevenson, London filait la métaphore fantasmagorique déjà à l'œuvre dans la revalorisation du *he'e nalu*. Animé en la personne de George Freeth, le corps du beachboy fut « sculpté dans le bronze » (Coëffé, Guibert, & Taunay, 2012, p. 68). Les propos de London reprenaient logiquement le champ lexical de la mythologie grecque déjà répandue, comme le terme de « Mercury », popularisé par Stoddard (1873, pp. 261–264). Tout comme les perceptions du littoral qui glissaient dans le registre du sensuel, de l'aventure et de l'oubli de la Raison, les nouvelles représentations sociales du corps s'accordaient avec la carrure et la parure des beachboys (*cf.* Figure 16). Alors que la couleur de peau blanche se situait en haut de la hiérarchie raciale en milieu urbain, le hâle et la peau épaisse des peuples polynésiens étaient érigés comme le canon corporel en milieu touristique après la Grande Guerre (Braunstein & Pépin, 1999, pp. 147–148). Au sein de cette hiérarchie raciale, Desmond (1999, pp. 48–58) démontre comment la race polynésienne, appartenant au groupe aryen, était bien cotée sur l'échelle civilisationnelle, rendant alors possible la dissémination d'images touristiques de la hula girl et des beachboys comme des indigènes fréquentables et désirables. Contrairement aux peuple mélanésiens et guinéens, relayés dans la sauvagerie pure, les Hawaïens comme les Tahitiens incarnaient l'idéal-type du noble et romantique sauvage (Desmond, 1999, p. 57), remarqués pour leurs goûts européens et leur fort taux d'alphabétisation.

Dès lors les interactions entre les voyageurs et les autochtones étaient encouragées et ont généré de nouveaux codes corporels. Des jeux de regard et de séduction subtils ont été rendus possible par le dénuement et la proximité des corps de sexe opposé. Alors que les beachboys étaient des hôtes d'accueil, chauffeurs, guides touristiques et des gardes d'enfants sur la terre ferme, ils endossèrent l'image du séducteur lors des lessons de surf en tandem auprès des touristes féminins. On évoquait les plaisirs érotiques entre les vacancières et les beachboys (Walker, 2008, p. 99), lorsque ces derniers saisissaient les hanches de la damoiselle ou de la dame qui, tiraillée entre peur de la glisse, l'indécence du geste et l'extase sensorielle, se laissait guider par des mains expertes (*cf.* Figure 17). Pour les plus audacieux, les joues était collées aux tendres cuisses de l'apprentie (*cf.* Figure 18) qui, portée sur les larges épaules de son moniteur, devait trouver appui sur le fessier de ce dernier.

Figure 16 : David Kahanamoku à Waikīkī.
(Heiman, 2016, p. 36)

Figure 17 : beacbhoys surfant en tandem (1)

(Walker, 2008, p. 101)

Figure 17 : beacbhoys surfant en tandem (2)

(Walker, 2008, p. 100)

Les relations sociales et les romances entre les beachboys et les vacancières étaient si intenses que des couples durables se sont formés. Les jeux de regards et de séduction étaient parfois l'objet de vives critiques, qui reprochaient aux beachboys d'être des prostitués (Timmons, 1989, p. 17), et paradoxalement des violeurs, en particulier lorsqu'un certain nombre d'entre eux aient été accusés à tort devant les tribunaux d'avoir abusé de Thalia Massie en 1931 (Walker, 2011, p. 79). En somme, la réorganisation de la pudeur euro-américaine ainsi que la valorisation du hâle, transforma les beachboys en de véritables objets de fascination, non seulement parce qu'ils rentraient en résonnance avec les nouveaux usages de la plage, mais aussi parce qu'ils bousculaient les codes de la sociabilité. Évoluant sur les plages et dans l'océan, ils servaient de modèle de référence corporel aux Hawai'i, puis en Europe, aux États-Unis et en Australie, tant par le teint de leur peau que par leur expertise de la glisse (Coëffé, Guibert & Taunay 2012, p. 68). J'ajoute également que leur musculature similaire aux représentations antiques des divinités greco-romaines a également été un facteur essentiel dans la reconnaissance du *he'e nalu* en surf moderne.

B) Jeux autochtones et sports modernes : une continuité historique

L'émergence du surf moderne par le tourisme aux Hawai'i ne pouvait se réaliser que dans la mesure où les conditions idéologiques nécessaires à sa réalisation pouvaient être réunies. Dans l'ouvrage *L'avènement des loisirs* (Corbin, 2001), on remarque que la période 1850–1960 jette les bases d'une culture du tourisme et des loisirs. Pour qu'il y ait naissance du tourisme et du surf moderne, il a fallu une reconnaissance du loisir comme élément essentiel du travail. Au sein de la valeur travail, le loisir devait avant tout assurer, non pas la récréation mais la *recréation* (MIT, 2002, p. 104), c'est-à-dire le repos afin d'assurer la reconstitution de la force de travail, nécessaire au bon fonctionnement des sociétés modernes. Le temps *recréatif* à Waikīkī était avant tout régi par le plaisir. Un plaisir faisant l'apologie de la jouissance individuelle forgée par la spontanéité, la réalisation de soi et l'utilisation du temps disponible comme un temps maîtrisé, dont chaque seconde était savourée par l'exaltation de nouveaux stimuli. La recréation du corps et de l'esprit, longtemps réservée aux injonctions des médecins et des hygiénistes, glisse à l'aube du XX^{e} siècle dans le domaine des loisirs touristiques, encore appelés tourisme de loisir.

Aux Hawai'i, les leçons de surf et les tours proposés par les beachboys devenaient des pratiques touristiques en vogue, car elles se conformaient aux valeurs du tourisme moderne. Le temps de surf naguère considéré comme un temps perdu s'érigeait en un temps gagné. Un temps qui était gagné pour les promoteurs touristiques, comme Alexander Hume Ford et les

hôtels de luxe comme le Moana, qui proposaient une attraction hors du commun. Un temps qui était également lucratif pour les beachboys qui empochaient jusqu'à cinq dollars par jour, une somme confortable à cette époque (Holt, 1985, p. 796). Enfin, surfer était un temps profitable pour le voyageur qui raffinait les contours de son corps et sa connaissance des mécaniques océanes. Dès lors, « entre le temps de travail et celui de non-travail, il n'est pas alors de franche distinction ; les deux catégories sont en interaction » (Corbin, 2001, p. 14). Partir en congé et s'éloigner du travail supposait un autre rapport au temps, à autrui et à soi. Sur la plage, le corps dessinait les contours d'un nouvel espace visible au sein des relations sociales et de leurs hiérarchies. La réalisation de soi par l'exhibition d'une silhouette travaillée par le Soleil et les loisirs touristiques sportifs s'exerçait avec force, car elle résonnait avec l'ascétisme puritain (Holt & Vigarello, 2005, pp. 331–332). Plus particulièrement, les pratiques touristiques sportives en plein essor en Angleterre, en France et aux États-Unis au XIX^{e} siècle étaient prisées par l'aristocratie et la bourgeoise. L'aristocratie cultivait un style de vie athlétique par l'amateurisme sportif, qui se pratiquait durant le temps disponible. La disposition aux exercices physiques rendait possible la pratique sportive lors des voyages touristiques, où l'on s'essayait volontiers aux sports locaux, nourrissant le culte corporel et le goût du déracinement.

Aux Hawai'i, l'exotisme de mers du Sud concourait à plonger le visiteur dans une rêverie éveillée dans laquelle les stimulations sensorielles en surf visaient l'ennoblissement physique et spirituel. Le désir sportif se doublait d'une dimension distinctive, car être voyageur et apprenti surfeur constituait un fort marqueur de statut social (Urry, 2000, p. 4), améliorant le capital symbolique de l'individu. Savoir surfer et s'essayer aux coutumes autochtones n'était réservé qu'à une élite, qui avait pleinement intégré l'idéologie romantique et les loisirs de plage. Par exemple, Agatha Christie a surfé Waikīkī en 1922 et notait : « All our days were spent on the beach and surfing, and little by little we learned to become expert, or at any rate expert from the European point of view » (Christie, 1977/1990, p. 287). On n'hésitait pas à débourser deux dollars pour s'initier au *he'e nalu* (Paoa, 1985, p. 555) et s'imprégner de la notoriété de la civilisation hawaïenne, fondée sur la maîtrise des eaux tumultueuses. On se représentait les premiers âges du monde et l'on se délectait sur des planches dont la taille était naguère réservée à la royauté hawaïenne, considérée comme appartenant à la catégorie des « nobles sauvages » (Desmond, 1999, p. 57). La vacuité du surf auparavant combattue s'estompa au profit du domaine sportif, non pas par l'intermédiaire du touriste, mais par celui de son moniteur. Le *he'e nalu* a été modernisé par les beachboys au sens où leur éthique du service et l'assistance déployée lors d'une activité physique, jugée

rude, résonnait avec les valeurs athlétiques prônées par l'amateurisme. Les membres du *he'e nalu* se sont introduit dans le phénomène sportif, sans pour autant faire du surf un sport au sens moderne.

Pour saisir la subtilité, les travaux de Norbert Elias et d'Eric Dunning (1998) fournissent un bon éclairage. Dans leur thèse, les auteurs conçoivent le déploiement du sport en Angleterre, et plus largement en Europe et aux États-Unis, comme une canalisation volontaire et maîtrisée de la violence, des émotions et des pulsions, produisant un adoucissement progressif des mœurs au sein des Etats-nation (Defrance, 2011, p. 20). Le sport régulerait les excès frénétiques et tendrait à pacifier la vie politique et sociale, grâce à l'intériorisation de règles éthiques par les individus.

> *En réalité, ces changements, ainsi que la pratique universelle des sports par les hommes aussi bien que par les femmes, présupposent un niveau élevé de maîtrise des pulsions. Car nos coutumes sportives et balnéaires, les libertés que nous nous accordons – par rapport aux phases précédentes – sont la marque d'une société au sein de laquelle la plus grande retenue est considérée comme allant de soi, et où les hommes et femmes sont assurés que de fortes autocontraintes et des règles strictes de savoir-vivre limitent l'initiative des individus. Il s'agit d'un « relâchement » s'inscrivant parfaitement dans le cadre d'un « comportement standard » civilisé, c'est-à-dire d'une répression et d'une transformation de l'affectivité qui, du fait du « conditionnement », ont pris le caractère d'une habitude pour ainsi dire automatique.* (Elias, 1969/2005, pp. 410–411)

Aux Hawai'i, la montée d'une coutume indigène à des fins touristiques incarnée par les figures romantiques et serviables des beachboys servit une pacification relative et modérée des relations entre les nombreuses ethnies cohabitant sur l'archipel, ainsi qu'avec les touristes qui rappelaient la suprématie de l'impérialisme étatsunien. Etant une minorité sur leur territoire et n'ayant d'autres choix que de capituler devant l'annexion des Hawai'i en 1898, les Hawaïens comme les beachboys servirent d'intermédiaires pacifiques. Si l'on y regarde de plus près, on consate que les beachboys, le Hui Nalu et l'Outrigger Canoe Club sont apparus une dizaine d'années après une grande période de violences et de révoltes entre 1893 et 1898.

Cependant, le raisonnement comparatif avec le modèle éliasien doit s'effectuer avec prudence. Il existe de grandes différences historiques et culturelles entre la transmission du surf auprès des voyageurs de l'archipel par les beachboys et la diffusion du sport en Angleterre au sein des classes populaires sous le patronage de l'élite aristocratique. En Angleterre, à partir des années 1820, les rassemblements sportifs opposaient les équipes d'établissements scolaires différents dans les collèges de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie de type internat, encore aujourd'hui appelés *public schools*. Le sport s'est

développé par une codification et une réglementation des jeux traditionnels, donnant naissance à des petites sociétés ou clubs regroupés au sein de fédérations nationales, telles que la *Football Association* créée en 1863 et l'*Amateur Athletic Club* en 1866. Aux Hawai'i, la naissance de clubs comme le Hui Nalu et l'Outrigger Canoe Club se justifiait avant tout par l'émergence d'un tourisme balnéaire qu'il fallait canaliser autour d'une activité touristique et sportive susceptible de convenir aux visiteurs. Cette institutionnalisation n'était pas entièrement le monopole d'une aristocratie, mais se répartit entre les membres du Hui Nalu, et ceux de l'Outrigger Canoe Club. Les premiers provenaient essentiellement de familles indigènes modestes vivant entre le centre d'Honolulu et Waikīkī ; tandis que les seconds étaient composés d'une élite annexionniste se présentant comme des *Kama'āina*, c'est-à-dire les détenteurs légitimes de la culture hawaïenne.

Malgré les disparités modales et finales entre la naissance des sports en Angleterre et celle du surf moderne aux Hawai'i, on constate d'abord que l'institutionnalisation d'une pratique physique par des clubs a converti progressivement un jeu autochtone en un sport. Par exemple en France, on assiste à la naissance de l'amateurisme à partir de la seconde moitié du XIX^{e} siècle avec, entre autres, la création de l'Union des sociétés de gymnastique en 1873, et de la Fédération d'escrime en 1881. Aux Hawai'i, bien que le surf n'ait pas encore été un sport au sens moderne du terme, il en a revêti quelques traits caractéristiques tels que la mise en œuvre de compétitions entre les membres de l'Outrigger Canoe Club et du Hui Nalu (Paoa 1985, p. 559). À la différence des clubs européens qui étaient strictement amateurs, les clubs hawaïens possédaient une branche professionnelle dans la mesure où les beachboys recevaient un salaire pour inculquer une pratique autochtone à des allochtones. La branche amateur s'est constitué par l'adhésion du club à l'*Amateur Athletic Union* et prenait soin de distinguer le surf de la natation et du plongeon. La distinction était purement fictive, puisque dans la pratique, il faut nager avec une planche pour atteindre la zone de surf.

L'agrégation des beachboys aux valeurs de l'amateurisme ne s'est pas réalisée sans mal quant à l'ambivalence de leurs positions en tant que promoteurs du surf et amateurs en natation. Par exemple, les beachboys George Freeth et Duke Kahanmoku ont été tous les deux accusés de ne pas respecter les règles de l'amateurisme après avoir reçu un salaire pour des démonstrations de natation ou avoir accepté des contrats publicitaires (Says, 1908 ; Duke to fight, 1922 ; Hawaii upholds, 1922). Freeth a été inévitablement écarté des olympiades malgré une notoriété aquise en tant que le nageur le plus rapide monde (Smith, 2003c, p. 31). Kahanamoku était arrivé à se conformer aux valeurs de l'amateurisme sportif et a remporté de nombreuses médailles olympiques en natation sous l'étendard du drapeau américain. Avec les

Jeux olympiques et les mouvements sportifs, l'emphase sur la mesure et le calcul précis ont autorisé la possibilité de transposer les performances des beachboys sur une échelle abstraite et d'engager des comparaisons avec les autres compétiteurs euro-américans. Or comparer la suprématie athlétique de l'Occident avec des concurrents polynésiens n'était pas dépourvu de sens, quant à la hiérarchie des races au sein du darwinisme social ambiant (Desmond, 1999, pp. 37–40). Par exemple, Duke parcouru le 100 yards nage libre en 55,4 secondes le 11 août 1911 dans le port d'Honolulu, battant de 4,6 secondes le champion précédant (Timmons, 1989, p. 70). La performance, qui soulignait la puissance d'une race jugée inférieure, avait froissé les officiels de l'*Amateur Athletic Union* à New York qui ont refusé d'homologuer le record, prétextant que les courants du port d'Honolulu avaient aidé Duke à réaliser sa prouesse.

Les performances de Duke remettaient en question les hiérarchies raciales qui étaient au fondement de l'ordre colonial. Au cœur d'enjeux nationaux, Duke confirma sa suprématie aux Jeux olympiques de Stockholm lorsqu'il surpassa le record du monde du 100 mètres nage libre en 1 minute et 2,6 secondes, le 7 juillet 1912 à 19h durant les qualifications (Bergval, 1913, p. 716). Une heure plus tard, il égalisait ce record lors des demi-finales et remportait aisément la médaille d'or le 10 juillet 1912 (Bergval, 1913, p. 718). Il a également récolté l'argent au relais 800 mètres nage libre (Bergval, 1913, p. 724). Lors des olympiades suivantes, Duke continuait d'incarner les canons masculins de l'âge industriel malgré son statut d'indigène. Il dérangea à nouveau aux J.O. d'Anvers en 1920, lorsque sa performance lors des qualifications aux 100 mètres nage libre fut contestée. Appelé à se qualifier une seconde fois, il établit le record olympique en 1 minute et 1,8 seconde. Il gagna l'or durant la finale en battant le record du monde en 1 minute et 0,4 seconde avec deux secondes d'avance sur l'argent (Verdyck, 1922, p. 71). À Paris en 1924, Duke remportait l'or pour cette même discipline et il était remarqué en 1932 à Los Angeles pour avoir nagé le 100 mètres nage libre en 59,8 seconde à l'âge de 42 ans.

En raison de ses qualités d'athlète et la polysémie de son prénom, Duke a été encensé à plusieurs reprises comme un prince hawaïen, bien que le prestige de ses origines ne permet pas d'affirmer cela (Manificat, 2015a ; Timmons, 1989, p. 71). L'effervescence était telle que le quotidien conservateur et annexionniste l'*Hawaiian Gazette* a salué sa victoire de 1912 (*cf*. Figure 18), puisque l'indigénat incarné par Duke se conformait non seulement aux valeurs de l'amateurisme moderne portées par les Olympiades, mais aussi aux principes de l'Etat-Nation moderne. On reconnaissait à Duke les vertus essentielles de la pédagogie sportive et de la lutte concurrentielle transposées à la natation, dont il réalisait de nombreuses

démonstrations en Occident, d'abord à Sydney en 1915, puis à Atlantic City dans le New Jersey, à Nassau à New York, et encore à Paris (*cf.* Figure 19) (Magnificat, 2015a ; Timmons, 1989, p. 71). Erigé en citoyen modèle dans les quotidiens régionaux (Osmond *et al.*, 2006), Duke personnifiait le succès de l'annexion des Hawai'i par les États-Unis, présentant une nation américaine multicolore et unifiée (Stenger, 2008 ; Wheaton, 2013, p. 124 ; Willard, 2012).

Figure 18: Everybody's Doing it Now!
(Manificat, 2015a, p. 92 ; The Hawaiian Gazette, 12 juillet 1912, p. 1)

Figure 19 : Duke à Paris.
(Manificat, 2015a, p. 96 ; Ile des cygnes, 5/9/1920, Kahanamoku, photographie de presse, Agence Rol)

Figure 20 : Touriste du Waikiki Inn s'affichant avec une planche de surf en 1904.
(DeLaVega, 2011, p. 37)

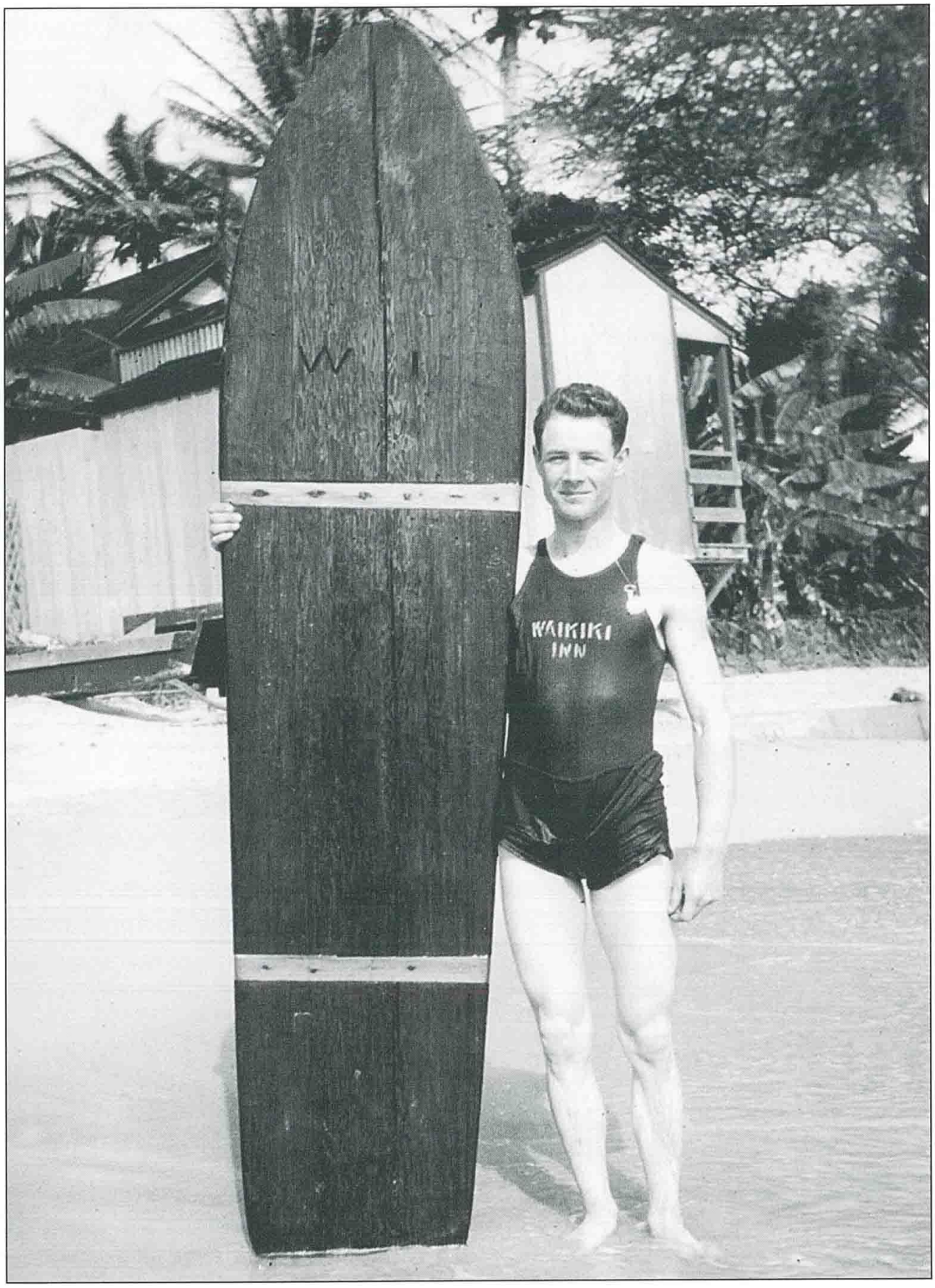


Image transposée de la société industrielle dans le champ sportif, les corps des beachboys hawaïens alimentaient un paradoxe apprécié. Perçus comme une mécanique puissante capable de dompter l'écume, ils incarnaient également la douceur romantique et exotique de l'insularité des mers du Sud. Situés dans un espace liminal, à l'intersection de deux systèmes de valeur, les beachboys cultivaient une tension entre adulation et jalousie par l'aristocratie et la haute bourgeoisie occidentale. Adulation de la part des touristes qui ne cessèrent de souligner leur désir de se laisser porter par l'écume et de reproduire les canons corporels (cf. Figure 20). Jalousie de la part des *Kama'āina* de l'Outrigger Canoe Club qui se présentaient comme les meilleurs surfeurs de Waikīkī (Ford, 1911, p 144), bien que les beachboys du Hui Nalu étaient mieux dotés (Walker, 2011, pp. 65–67). Surfer à Waikīkī n'était pas seulement un impératif touristique en vogue, mais engageait aussi un processus de transformation corporelle destiné à se tenir au plus haut de la hiérarchie des normes esthétiques. En tant que promoteur touristique, Alexander Hume Ford (1908a) expliquait aux touristes que l'apprentissage du surf correspondait à une élévation du statut social. Le façonnement devait se réaliser pas à pas, par des longs séjours de trois à quatres semaines afin d'apprivoiser la régularité du lit corallien de Waikīkī, qui autorisait les baigneurs à s'enfoncer progressivement dans la mer. Alors que nager était si difficilement conçu en Europe (Holt & Vigarello, 2005, pp. 319–320), surfer aux Hawai'i renforçait le prestige associé au voyage. Aidé de sa planche lui servant de flotteur, le touriste était invité à lutter contre l'élément. Il devait s'armer de courage pour ramer puissamment et espérer attraper l'écume sans chavirer. Les bras et les épaules devaient être sollicités par-delà leur usage quotidien afin de pouvoir espérer saisir les plus grands rouleaux, dont la déferlante s'évasait sur des centaines de mètres. L'intensité de l'effort ne faisait aucun doute, et Ford avertissait contre l'épuisement provenant de cet exercice quelque peu barbare. Le ventre subissait des égratignures en raison des frictions répétées avec la planche, et les douleurs dorsales et cervicales demeuraient les aspects les plus rugueux et redoutables de la discipline. Pourtant, on affirmait au voyageur que la persévérance l'emmènerait au sommet de l'écume, transformant alors son rapport à l'environnement et à son corps.

Outre le contexte politique et racial de l'archipel, la promotion du surf à Waikīkī était audacieuse, car cette pratique touristique sportive nécessitait un effort qui ne convenait pas à tous les voyageurs. Seules les âmes en quête de raffinement corporel et spirituel acceptaient une immersion prolongée dans un élément qui rappelait les dangers de l'essoufflement et de la noyade. Il fallait croire en la récompense de l'effort, qui se traduisait par l'acquisition des techniques de baignade et le déploiement de nouveaux muscles permettant de faire face aux

brisants. Être touriste ou voyageur distingué aux Hawai‘i, c’était se sentir revigoré par la récompense physique, la lutte avec l’élément et le contact avec d’authentiques indigènes, dont l’harmonie avec l’environnement était fort appréciée (Desmond, 1999, p. 39). L’immersion au-delà la zone de baignade conférait aux touristes aventureux un « capital corporel » (Pociello, 1998, p. 195) envié des continentaux, qui reproduiront quelques années plus tard les schèmes corporels et stylistiques des beachboys, notamment en Californie et en Australie.

II – Dissémination du surf en Californie et en Australie

A) Promotion du bassin de Los Angeles par le balnéotropisme

Dans la partie précédente, nous avons analysé dans quelle mesure les beachboys, comme Duke Kahanamoku, stimulaient les valeurs revendiquées par les sociétés industrielles, ainsi que par les sports modernes. Mais avant même de bénéficier d’une couverture médiatique internationale au travers des J.O. et des brochures promotionnelles, certains modèles corporels, touristiques et sportifs en place à Waikīkī s’observaient également en Californie et en Australie. Pour saisir les caractéristiques principales de reproduction du surf hors de l’archipel hawaïen, il convient d’abord de s’intéresser au cas californien.

Dès la fin du *Gold Rush* (1848–1855), la Californie avait attiré l’aristocratie et la bourgeoisie de l’Est américain par son climat clément et la diversité de ses paysages. Le tourisme, ainsi que l’agriculture et le développement ferroviaire, sont devenus les piliers de l’économie régionale (Équipe MIT, 2011, p. 130). Les villes balnéaires comme Santa Cruz attiraient les familles pour des excursions journalières ainsi que des touristes internes grâce au chemin de fer *South Pacific Coast* qui reliait la California au reste des États-Unis dans les années 1880. Tandis que les liaisons ferroviaires faisaient le plein durant l’été, les villégiatures étaient la proie de nombreux enthousiastes du bain à la lame. Avant même la promotion du surf à Waikīkī, la ville de Santa Cruz connaissait déjà le *he‘e nalu*, puisqu’en juillet 1885, les trois princes hawaïens David Kawānanakoa (1868–1908), Edward Abnel Keli‘iahonui (1869–1887) et Jonah Kūhiō Kalaniana‘ole (1871–1922), ont surfé l’embouchure du fleuve San Lorenzo entourés d’une quarantaine de nageurs (Beach Breezes, 1885, p. 2). La Jolla à San Diego était également une cité balnéaire notable qui a tenté d’attirer les touristes par des démonstrations de surf durant l’été 1893 (Earliest surfing, 2013). En croisant les données de l’hebdomadaire *Ka Nupepa Kukoa* (Ahia ; 1893), de l’*Hawaiian Star* (Native Hawaiians, 1893) et du *San Diego Union* (*e.g.* The managment, 1893), on apprend que l’hôtelier Hamilton Johnson qui était propriétaire du Hawaiian Hotel à Honolulu

et de son annexe the Hamilton House à Waikīkī (Kai & Kraus, 2007, p. 36), avait embauché John Ahia et George McCullough pour des démonstrations de surf en septembre et octobre 1893. L'hawaïen John Ahia était payé dix dollars par jour, une somme considérable à cette époque :

He oiaio paha, owau ke oki loa o ka ike ole i ka heenalu ilaila (Hawaii), aka nae owau ka helu ekahi i ka heenalu o Kaleponi nei. (Ahia, 1893)

It may be true that I am the most unskilled of surfers there (Hawaii), but I am number one surfer here in California. (Traduction de Keao NeSmith)

Le surf faisait partie d'une stratégie plus large destinée à peupler le littoral. Dans le contexte du développement balnéaire californien, le bassin de Los Angeles a connu une importante croissance démographique et immobilière à partir du début du XX^{e} siècle. Les vallées de Los Angeles était appréciées pour ces vertus curatives et thérapeutiques, tout comme les destinations tropicales de l'océan Pacifique (Cocks, 2013 ; Devienne, 2014, p. 40 ; Équipe MIT, 2011, p 130). Les municipalités côtières environnantes comme Santa Monica, Venice Beach et Redondo Beach étaient les villes expérimentales d'un développement balnéaire et touristique entre les années 1890 et 1930 (Ghorra-Gobin, 1996, p. 208). Le temps de trajet fastidieux depuis Los Angeles, auparavant frein à la mise en oeuvre de la balnéarité, a diminué lorsque la grande ville s'est connecté aux « *beach cities* » (Banham, 1971, p. 38) via le *Pacific Electric Railway*[72]. Dès lors, l'investisseur Abbot Kinney (1850–1920), tabagiste et spéculateur immobilier, créa le complexe touristique *Venice-by-the-Pacific*, basé sur le thème de Venise en Italie. Canaux, gondoles et architecture italienne se sont retrouvés mêlés aux bâtiments hispano-américains. Les projets de Kinney faisaient des émules et ont inspiré Henry Edwards Huntington (1850–1927) qui a concurrencé l'homme d'affaires à une vingtaine de kilomètres au sud, lorsqu'il est devenu propriétaire de la quasi-intégralité des zones côtières du comté de Los Angeles en 1905. Pour attirer les familles vers le bord de mer, Henry Huntington solidifia ses placements par le rachat du *Pacific Electric Railway* et du *Los Angeles Inter Urban*. Situé le long du rivage, les tramways rouges sont devenus la nouvelle attraction touristique de la région, et ont atteint Long Beach et Pacific City en 1904 (Wentworth, 1997, p. 27).

Dans leur entreprise d'attirer les foules, Kinney et Huntington, investirent dans de nombreux domaines afin de familiariser les citadins à l'océan. Ils ont bâti des piscines d'eau

[72] Réseau ferroviaire le plus performant de l'État de Californie créé en 1895.

salée le long de leurs plages respectives, dont celle de Redondo Beach créée en 1909 et que l'on considérait comme la plus grande piscine d'intérieur au monde (Friedricks, 1992, pp. 90–91). Les piscines en bord de mer étaient un investissement essentiel, car l'océan représentait toujours un danger mortel pour la plupart des foyers américains, dont les appréhensions étaient entretenues par l'action des vagues sur les jetées, et les noyades répétées le long de la baie de Santa Monica. Le printemps 1907 a été particulièrement dramatique et les quotidiens régionaux, tels que *The Herald Examiner* et *The Daily Outlook*, soulignaient le manque chronique d'experts et de sauveteurs en mer (Verge, 2001, p. 87). La mauvaise presse motiva Kinney à investir dans un bateau de sauvetage en mai 1907 et à réunir 28 volontaires au sein du *Venice Lifesaving Crew* (A life Boat, 1907). Mais ce personnel n'était guère préparé au sauvetage, puisque le volontaire Charles Watson décéda par noyade devant ses camarades impuissants, lors d'un entraînement le 13 juin 1907 (Angry Ocean, 1907 ; Verge, 2007).

Dans ce contexte traumatique, le beachboy George Freeth voyageait en Californie le 5 juillet 1907 afin de populariser les sports aquatiques hawaïens tels que le surf et le waterpolo surf. Armé de sa planche et de plusieurs lettres de soutien provenant de membres du Congrès américain, d'Alexander Hume Ford, de Jack London et du *Hawaii Promotion Committee*, Freeth a donné des démonstrations de surf à Venice Beach, (Champion surf rider, 1907 ; Freeth surfing at Venice, 1907 ; George Freeth off to coast, 1907 ; Los Angeles day, 1907 ; Verge, 2001, p. 86). Les exploits de Freeth étaient messianiques, puisque l'homme était capable de « march[er] sur l'eau » (Haynes, 1976, p. 28) et possédait un « pouvoir hors du commun » (Venice, 1908). L'événement ne manquait pas d'attirer Kinney et Huntington, qui y voyaient une chance inespérée d'attirer les foules sur leurs plages respectives.

> *Take surf-boarding, for instance. A California real estate agent, with that one asset, could make the burnt, barren heart of Sahara into an oasis for kings* (London, 1917/1922, p. 8)

Les deux spéculateurs ont embauché George Freeth pour des démonstrations de surf le long du *Pacific Electric Railway*. Sous contrat avec Huntington, Freeth apparaissait deux fois par jour à Redondo Beach, encensé en tant que « La merveille hawaïenne » (Verge, 2001, p. 88). En plus de promouvoir le surf en Californie, Freeth connaissait les dangers de la noyade, puisqu'il avait été engagé à plusieurs reprises aux Hawai'i en tant que sauveteur. Rapidement, Freeth intégrait les clubs de sauveteurs en mer californiens et recruta de jeunes athlètes de 6 à 14 ans pour les initier aux plongeons, à la nage et au sauvetage. L'expertise océanne de Freeth acquise par l'observation et la pratique était révolutionnaire. Alors que les

maîtres-nageurs bénévoles estimaient que les courants sagittaux étaient le plus grand facteur de noyade, Freeth démontra qu'il fallait utiliser ces couloirs maritimes pour nager plus rapidement vers la victime[73]. Le retour vers le rivage se faisait avec un effort minimum, en se laissant porter par les vagues à l'aide d'une planche de surf ou d'une bouée de sauvetage. Les techniques de sauvetage de Freeth s'avéraient extrêmement efficaces, puisqu'il a secouru 78 individus durant sa carrière. En 1910, Freeth reçut une médaille d'or de la part de la législature hawaïenne et du Congrès américain après avoir sauvé onze pêcheurs de la noyade le 16 décembre 1908 à Venice, durant un sauvetage de deux heures comprenant cinq embarcations à la dérive (Fishing fleet, 1908; Life saving, 1908, Loaa he makana, 1910). Freeth a joué un rôle déterminant dans la revalorisation du rivage, la promotion des complexes balnéaires et l'utilité de la planche de surf dans le bassin de Los Angeles. Au départ présenté comme un outil destiné à l'oisiveté, la planche de surf s'est imposée comme un instrument de sauvetage indispensable. Freeth a également été déclaré policier d'Ocean Park en 1909 et a été un des pionniers dans le développement du water polo, une pratique en vogue à Waikīkī, et connue sous le nom de « water basketball » (Organizing, 1907) en Californie.

Comparée à la croissance de Waikīkī, celle des cités balnéaires dans le bassin de Los Angeles, comme Venice et Redondo Beach, s'est réalisée avec certaines similitudes. Dans les deux cas, dynamiser le tourisme balnéaire et l'installation de résidences primaires via le surf a été une stratégie marketing payante. Les cités angélines demeuraient géographiquement en périphérie du centre urbain de Los Angles, comme cela était le cas pour Waikīkī par rapport à Honolulu. Tout comme Waikīkī, les « Beach cities angélines » (Banham, 1971, p. 38) étaient des régions agricoles marécageuses, difficiles d'accès, peu urbanisées et tenaient une place similaire dans leur tissu urbain métropolitain. Mais à la différence de Waikīkī, ces villes côtières n'avaient pas de garçons de plage pour accommoder les touristes et les initier au surf. Le manque de professionnels et le potentiel économique que pouvait générer un surf boom a encouragé George Freeth à former des surfeurs, qui étaient avant tout reconnus pour leur maîtrise des techniques de sauvetage en mer et en piscine. Leur succès était immédiat et les journaux régionaux ne manquaient pas de louer les exploits héroïques de Freeth et de ses camarades moins connus du grand public, comme Lou Hammel et Frank Holboroz (Rescue, 1908). La plage, parfois présentée dans les journaux comme le lieu de tous les dangers se

[73] Lorsque les vagues atteignent le rivage, le surplus d'eau se retire vers la mer créant des courants sagittaux. Encore appelé flot de retour, ces courants correspondent à des couloirs maritimes, le plus souvent visibles sur la surface de l'océan (Garrison, 2013, p. 589).

transformait alors comme un espace à investir, porteur d'identités et retombées économiques substantielles. En somme, l'attraction des Angelinos pour leur littoral n'était pas « spontanée » (Devienne, 2014, p. 55), mais résultait au contraire d'une transformation progressive des mœurs sud-californiennes quant à l'appréciation du littoral, et d'une campagne de promotion orchestrée par des hommes d'affaires et promoteurs immobiliers. Le sauvetage en mer a grandement contribué à sécuriser la baignade, modifiant alors l'évaluation des dangers qu'elle pouvait susciter. Le cas de la Californie, tout à fait typique pour étudier la diffusion du surf à l'international, n'est pourtant pas un phénomène isolé, et durant la même période, de 1900 à 1920, l'Australie a suivi un modèle à la fois similaire et différent.

B) Remise en cause des normes victoriennes : le cas australien

Afin d'illustrer nos propos traitant d'une mutation des usages de la plage et des normes corporelles en Occident, la dernière partie de ce chapitre s'intéresse au cas australien. En tant que membre du Commonwealth, l'Australie a connu une réticence plus importante que les Hawai'i ou la Californie quant à l'exhibition des corps durant la baignade. En effet, les codes victoriens ont eut un impact significatif sur la baignade en mer. Fondamentalement indécent, mais nécessaire pour ses vertus sanitaires, le bain à la lame nécessitait de nombreuses stratégies d'évitement et d'esquive du regard au XIX^{e} siècle. En plus d'appliquer une ségrégation des genres, l'Australie exigeait un camouflage des corps féminins du cou jusqu'à la cheville par des tissus en laine, remplaçant ainsi l'usage des voitures de baignade (Booth, 1991, p. 136 ; Corbin, 1988/2010, p. 96 ; Stranger, 2011, p. 26 ; Pearson, 1979, p. 9). Selon les codes britanniques, une ordonnance gouvernementale de la Nouvelle-Galles-du-Sud avait déclaré la nage illégale dans la baie de Sydney et le port de Darling entre six heures du matin et huit heures du soir en 1833. En 1838, cette interdiction a été étendue à tous les lieux proches des places publiques et des stations balnéaires (Booth, 1991, p. 157 ; Booth, 2000, p. 168).

Les restrictions ont évolué lorsque le bain à la lame a séduit une frange de la petite-bourgeoise et de la classe moyenne composée de médecins, d'hygiénistes, d'éducateurs sportifs, de poètes romantiques et d'utopistes à partir des années 1890 (Booth 2000, p. 168 ; Manly Council, 2015). Tous louaient l'aspect récréatif de la promenade en bord de mer, la nécessité de l'air marin et les qualités curatives des flots. Les interdictions victoriennes ne correspondaient plus aux usages des familles, qui embarquaient par centaines dans les tramways de Sydney en direction des plages de Coogee lors des journées caniculaires (Coogee, 1900 ; Coogee, 1901). Bien que l'on eut souligné la décence des baigneurs, des

débats intenses faisait rage quant à la promiscuité des genres et l'impropriété des costumes de baignade entre 1900 et 1910 (*e.g.* Daily Dipper, 1907 ; Progess of Manly, 1903 ; Surf bathing at Manly, 1906). Les autorités et les moralistes pointaient l'indécence et le manque de retenue. L'autocontrôle (Elias & Dunning, 1998) n'étant pas suffisamment respecté, on estimait que l'exhibition excessive des corps stimulerait le désir de la chair et les pensées érotiques, encourageant alors les crimes sexuels (Booth, 2000, p. 170). Par opposition, l'aristocratie libertaire, la petite-bourgeoise et les classes moyennes insistaient sur le caractère sanitaire et récréatif du bain à la lame et violaient régulièrement les interdictions en place (*e.g.* Increase attendance, 1902). En 1902 par exemple, William Gocher (1856-1921), l'éditeur du *Manly and North Sydney News* s'est baigné à trois reprises, sans qu'aucune sanction ne soit levée contre lui (Warshaw, 2010, p. 57). Forcé de plier devant la contestation grandissante à l'encontre des codes victoriens, le conseil municipal de Manly autorisait la baignade diurne en novembre 1903, strictement réglementée par un costume allant du coup jusqu'aux genoux. Malgré les contraintes liées à l'accoutrement, la baignade séduisait les mœurs. D'autres municipalités autorisaient déjà la pratique comme Waverly avec la plage de Clovelly, alors appelée Little Coogee (Surf bathing at Bondi, 1905). Les quotidiens régionaux soutenaient expressément les bienfaits du bain à la lame et approuvaient ses effets salutaires sur les humeurs, l'épiderme, les nerfs et les tissus. L'*Evening News*, l'*Australian Star,* ainsi que le *Sydney Morning Herald* étaient particulièrement prolixes dans la publication d'articles préconisant des costumes moins encombrants :

> *Whatever may happen in other parts of Australia, where the natural facilities are not of the same ideal character, we are satisfied that surf bathing in Sydney and the vicinity has come to stay. It has already proved a source of health to so many, and a delightful recreation to so many more, and withal it is so completely in keeping with the climate and the surroundings, that we need have no more apprehension about the permanence of its hold on popular favour than we have about cricket or football*. (Surf-bathing, 1909)

En octobre 1907, devant l'engouement incontrôlé de la part des autorités publiques, les maires de Manly, Randwick et Waverley renforçaient la régulation concernant l'épaisseur des costumes de baignade qui ne devaient pas laisser apparaître la chair des baigneurs. L'accoutrement en laine, excessivement lourd lorsqu'il était gorgé d'eau, eut des conséquences dramatiques (Booth, 1991, p. 13 ; Pearson, 1982, p. 9). Comme en Californie, le manque d'accomodation sur le littoral tel que des vestiaires, des douches et des équipements destinés au sauvetage en mer, engendra des incidents à répétition (*e.g.* Bathing

fatality, 1903, Beach Bathing, 1903 ; The danger, 1902 ; Surf-Bathing, 1902 ; Seasonal incident, 1903). Des clubs de sauveteurs-nageurs se constituaient pour faire face à ces tragédies, comme la *Life Saving Society* de Manly en 1903 (Manly, 1903) ou le *Manly Surf Club* officialisé en 1907. Financés par les frais d'adhésion des membres et des championnats de natation, ces clubs étaient uniquement autorisés à construire des *club-houses* sur les plages sous couvert de services publics, comme l'entretien du littoral et la surveillance du bain. Afin de contourner les polémiques autour de l'usage de la baignade et de l'exhibition des corps, ces clubs ont légitimé leur existence auprès des autorités publiques en faisant référence aux valeurs victoriennes. On insistait sur la rigueur, l'engagement militaire, le volontariat, le dévouement, l'exercice sportif et l'hygiène physique. D'apparence irréprochable, l'image héroïque de ces clubs nourrissait les valeurs viriles et masculines, en adéquation avec l'idéologie industrielle et les valeurs patriotiques de la Modernité. Les compétitions amicales entre clubs étaient de véritables vitrines et une mise en scène publique essentielle pour pérenniser l'existence des clubs. En plus de renforcer les liens communautaires et d'être la principale source de financement, grâce à l'inscription des participants, les compétitions amicales encourageaient l'amateurisme, le courage, l'endurance, la loyauté et la coopération ; autant de comportements moraux en résonnance avec les valeurs olympiques. On soulignait la courtoisie, le respect des règles, la modestie dans la victoire et la grâce dans la défaite (Pearson, 1982, p. 7).

Mais la plus grande reconnaissance des baigneurs auprès des autorités locales résidait dans le potentiel économique du bain à la lame et la mise en œuvre de services rendus au public. Les clubs régionaux comme le *Coogee Life Saving Brigade*, le *Maroubra Surf Club*, la *Royal Life Saving Society* ou la *New South Wales Amateur Swimming Association*, se sont regroupés dans la *Surf Bathing Association of New South Wales* (SBANSW) en 1907 afin de faire pression sur le gouvernement de la Nouvelle-Galles-du-Sud (Booth, 1991, p. 159). Le lobby se conformait habilement à l'idéal protestant et à la fibre capitaliste anglo-saxonne en soulignant les retombées économiques et les plus-values immobilières générées par la venue de visiteurs (Booth, 2000, p. 177). Reconnaissant l'aspect lucratif du bain à la lame, les membres du Conseil de la Nouvelle-Galles-du-Sud ont été également séduits par la performance, l'efficacité et le rendement maximal qui formaient l'essence du sauvetage en mer. Le dévouement du sauveteur authentifiait son engagement patriotique en tant que surveillant de baignade et contrôleur des usages corporels sur la plage. Le caractère humanitaire et patriote de la SBANSW s'est confirmé lorsque l'association a atteint le rang national en 1923 en tant que *Surf Life Saving Association of Australia* (SLSAA). Les

équipements de sauvetage, auparavant financés par les clubs, étaient subventionnés à partir de 1922, à hauteur de 200 £ par le gouvernement de la Nouvelle-Galles-du-Sud.

L'engouement croissant pour le bain à la lame avait instauré les conditions de possibilité nécessaires à la réception du surf en Australie. Avant l'arrivée de Duke Kahanamoku en 1915, le surf australien s'est développé par des tentatives de bodysurf ou de surf avec des planchettes en bois lors des séances de baignades (Osmond, 2011, p. 263). Des démonstrations de surf en canoë étaient fréquemment données au début des années 1910, lors des nombreux carnavals de surf que comptait Sydney, Manly et Freshwater (*e.g.* Swimming, 1912). Percy Hunter (1911), responsable de l'office du tourisme de la Nouvelle-Galles-du-Sud enregistrait déjà la présence d'une ou deux planches de surf hawaïennes en Australie en 1910. La première démonstration de surf enregistrée reviendrait à M. Walter du *Freshwater Surf and LifeSaving Club* en janvier 1912 (Osmond, 2011, pp. 263–264).

La prise de conscience qu'il était possible de se tenir debout sur une planche provenait principalement des récits de voyage, des cartes postales, des stéréographies et des photographies provenant de Waikīkī, dont la petite bourgeoisie était friande. L'anticipation d'une telle expérience nourrissait de nombreux fantasmes, notamment auprès des familles modestes, pour qui voyager aux Hawai'i représentait une dépense considérable. Cependant, il était possible d'émuler les expériences touristiques de Waikīkī grâce aux rouleaux disponibles en abondance sur les plages de la Nouvelle-Galles-du-Sud. Dans ce mimétisme, la valorisation du hâle, rappellant la parure des polynésiens, était largement diffusée au sein des plages australiennes. Le hâle n'était pas seulement remarqué pour son esthétisme, mais aussi pour ces vertus curatives :

> *We are an open air people and in these days when the 'return-to-nature' theory is looked upon with increasing favour, the getting of as much sunshine and fresh air as possible is coming to be looked upon as a moral duty. Sand, surf, sunshine and the free winds of heaven make up the prescription which is confidently recommended as a sort of universal medicine... This, if not the elixir of life, must surely be part of it, and is certain to tone up the system and lengthen the life. It is plain that he who wishes for a royal road to health and happiness should take the first step to it by getting sunburnt, it is well understood that a well-browned skin is much healthier than a white one. So the sun-worshipper looks with pity upon his pallid brother as one who stupidly neglects a most evident good, and, in fact one who falls short somehow in the standard of true manliness.* (The value of sunshine, 1907)

Ainsi, c'était encore en faveur des vertus thérapeutiques et récréatives que le bain à la lame, puis le bain de soleil ont envahi les plages australiennes. Que ce soit par le hâle ou la

lame, les conditions de possibilité nécessaires à la réception du surf hawaïen ont été réunies lorsque Duke Kahanamoku visita l'Australie entre le 14 décembre 1914 et le 19 février 1915 à l'âge de 26 ans (Kahanamoku, 1914). Déjà connu en tant que champion, et médaillé d'or aux J.O. de Stockholm en 1912, Duke faisait des émules auprès des clubs de sauveteurs de la Nouvelle-Galles-du-Sud et de la Nouvelle-Zélande (Laderman, 2014, p. 35). On l'invitait à l'ensemble des festivals de natation et le beachboy donna six démonstrations du surf à Sydney. L'une d'entre elles a duré trois heures sur la plage de Freshwater le 24 décembre 1914 (Surf Display, 1914 ; Timmons, 1898, p. 73). Une autre à Dee Why avait attiré 4 000 personnes le 7 février 1915 (Carnival, 1915). L'engouement était tel que Duke initiait des nageurs australiens tels que Fred William et Harry Kay à la fabrication de planches hawaïennes. Plus encore, la musculature et la couleur de peau de Duke correspondaient tout à fait à ce Mercure dépeint par Jack London quelques années auparavant. Ne portant pas le costume de baignade obligatoire lors de ces exhibitions, Duke exhibait une hexis corporelle libérée des contraintes victoriennes. La carrure imposante, le teint hâlé et la dextérité du beachboy contribuaient grandement à la réception positive et au développement du surf en Australie et Nouvelle-Zélande (Osmond, 2011, p. 270).

En résumé, que l'on se positionne en Australie, aux Hawai'i ou en Californie, on assiste à un relâchement des mœurs anglo-saxonnes vis-à-vis de l'océan et des usages corporels de plage. Que cela soit à Hawaii avec les missionnaires, en Australie avec les mœurs victoriennes ou en Californie par une réticence des individus à la baignade, les rivages ont tous connu le même processus qui consistait à modifier les dispositions et les rapports à l'environnment marin et aux corps. Quatre éléments ont été alors à l'œuvre dans ce processus.

(1) D'abord celui de la valorisation du hâle, non plus considéré comme la marque du paysan, mais comme une parure, signe ultime de reconnaissance d'un corps libéré du labeur. Les représentations publiques des corps sur la plage ont accompagné une tolérance nouvelle vis-à-vis des regards sur la chair des individus. Cette tolérence souleva des débats houleux concernant l'indécence des baigneurs et demeure aujourd'hui un sujet controversé en milieu urbain, notamment à propos de l'exhibition des corps féminins partiellement dénudés.

(2) Ensuite, on note une démocratisation du bain à la lame dans les mœurs occidentales. Encouragé par les hygiénistes et les romantiques au XIX^{e} siècle, l'océan devenait l'élément à investir au XX^{e} siècle, et les beachboys et autres aficionados du surf se faisaient d'ardents promoteurs du littoral. Par exemple, Jack London affirmait que seul l'exercice du bain à la lame et du *he'e nalu* étaient capables d'ouvrir le registre du sensible dans des horizons inconnus. Booth (1991, p. 144) évoque même l'idée foucaldienne que le développement du

bain à la lame exemplifie la transformation d'une société disciplinaire en une société centrée sur la libération des corps et des désirs inavoués.

(3) Le troisième élément à l'œuvre concerne l'émergence du surf et de la natation comme des disciplines incontournables pour assurer la sécurité des plages. Ces nouveaux espaces liminaux massivement investis par des touristes internationaux aux Hawai‘i ou des excursionnistes et touristes internes pour la Californie et l'Australie nécessitaient une attention croissante des autorités publiques afin de prévenir les dangers. On saisissait l'importance de recruter des nageurs forts et puissants, dévoués à remplir le rôle de sauveteurs en mer qualifiés et héroïques.

(4) Le quatrième et dernier point relève du caracère lucratif du surf en milieu touristique, reconnu par les investisseurs publics et privés. Bien que ces deux catégories d'individus aient été pour la plupart des conservateurs moralistes opposés à l'indécence des baigneurs, ces derniers abandonnaient leur exigences morales à mesure que les retombés économiques du surf profitaient leurs affaires.

Chapitre 6
Émergence des scènes surf
Les cas de Waikīkī et d'Huntington Beach

Le chapitre précédent a souligné les modifications affectives et sportives comme conditions à l'émergence au surf moderne. L'idéologie moderne adopta le *he'e nalu* dans son paradigme lorsque cette coutume polynésienne faisait écho aux mœurs victoriennes et à l'engouement croissant des classes bourgeoises pour le bain à la lame. À l'étude des rapports entre les beachboys de Waikīkī et leurs hôtes, on constate que relations sociales fondées sur un service de qualité destiné aux touristes a favorisé une reconsidération positive du peuple hawaïen et du surf. Cette notion de service et de dévouement si cher à l'idéologie moderne a été non seulement personnifiée par des surfeurs comme Duke Kahanamoku représentant les valeurs sportives de l'amateurisme en natation, mais aussi par George Freeth qui a professionnalisé l'usage de la planche de surf pour le sauvetage en mer.

Il convient désormais d'étudier l'émergence du surf moderne en relation avec le milieu urbain et l'aménagement du littoral. Nous en avons déjà observé quelques traits caractéristiques à travers l'étude du transport urbain, des accommodations de plage et des hôtels à Hawai'i, en Australie et en Californie dans les chapitres 4 et 5. À l'exception de Preston-Whyte (2001, 2002, 2011) et Thompson (2011) en Afrique du Sud, la littérature sur le sujet est rare dans le monde anglo-saxon et il faut se pencher sur la littérature journalistique pour le cas de New York (French, 2011). La recherche française semble être mieux dotée et pionnière pour saisir les relations entre le surf et l'espace urbain. Par exemple, on retient les géographes et sociologues de l'équipe MIT (2002, 2005, 2011), mais aussi Jean-Pierre Augustin (1994a, 1994b, 1998), Christophe Guibert (2006a), Benjamin Taunay (Coëffé, Guibert & Taunay, 2012) ou encore Vincent Coëffé (2010, 2014). Les travaux de Coëffé (2014) s'appliquent à notre étude pour ses recherches traitant de la fabrication des Hawai'i en tant qu'« île tropicale en ville par la plage » (2014, p. 8). La mise en relation entre urbanité[74] et du tourisme balnéaire est également pertinente chez Stock et Lucas (2012), plaidant en faveur des révolutions urbaines touristiques. En histoire, la thèse de doctorat d'Elsa Devienne

[74] Pour une distinction entre *urbanité* et *citadinité*, se référer à Berry-Chikhaoui (2009, pp. 9–10).

(2014) est incontestablement la plus érudite sur le sujet puisque ville et plage sont étudiées en tant qu'unité de lieu avec le concept de plage urbaine, dont l'auteur retrace la genèse des années 1920 à 1940, à Los Angeles.

En s'inspirant des études citées ci-dessus ainsi que des sociologues et anthropologues de l'urbain français comme Albert Lévy (2005), Isaac Joseph (1992) et Anne Raulin (1997, 2000, 2008), ce chapitre vise à expliquer et comprendre en quoi le surf et l'espace urbain ne sont pas deux entités antagonistes, mais complémentaires. Une distinction sera faite entre la notion de scène urbaine, déjà évoquée pour le surf (Irwin, 1973 ; Daskalos, 2007, p. 156 Devienne, 2014, p. 99, p. 108 ; 2015, p. 34 ; Warren & Gibson, 2014a, p. 11) et celle de subculture, développée dans le chapitre 7. L'histoire du surf sera étudiée en relation avec l'espace urbain littoral au sein de deux cités balnéaires pionnières dans la mise en œuvre d'une urbanité favorable au développement de scènes surf : Waikīkī aux Hawai'i et Huntington Beach, « Surf City USA® », en Californie.[75] Les stations balnéaires de Waikīkī et d'Huntington Beach ont été ici retenues comme deux études de cas afin de démontrer la reproduction du surf d'un point A à un point B, et les conséquences que ce mouvement engendre. Waikīkī est un cas d'école concernant le tourisme balnéaire et peut être considéré comme un laboratoire de développement touristique en raison de l'unicité de ses attractions touristiques (*e.g.* spectacles de hula et les leçons de surf donné par des beachboys), et de son isolement géographique. Cet isolement est d'une importance cruciale, puisqu'il a permis aux autorités publiques, comme le *Hawaii Visitor & Convention Bureau* (HVCB), d'élaborer des statiques précises sur le nombre, le genre, l'origine ethnique des visiteurs.

Par opposition, il a été plus difficile d'évaluer les retombés économiques tirés du tourisme balnéaire à Huntington Beach tant par son intégration dans le grand Los Angeles, que par l'intensité incessante des flux démographiques et commerciaux. Paradoxalement, cette faiblesse statistique a justifié le choix d'Huntington Beach comme un cas pertinent de station surf, non seulement parce qu'il existe peu de données quantitatives, mais aussi parce qu'aucune étude académique qualitative ne lui a été dédiée. En effet, la cité balnéaire d'Huntington Beach a été remarquée pour son agriculture et ses industries lourdes, comme l'extraction pétrolière et l'aéronautique. Pourtant le surf y a été omniprésent, et le quartier représente aujourd'hui une station balnéaire prospère au sein de laquelle le surf et le tourisme balnéaire se sont développés au côté des gisements pétroliers. Contrairement à Venice Beach

[75] Bien que l'Australie mérite également une attention particulière sur le sujet, son cas ne sera pas évoqué à cause des bornes géographiques appliquées à ce travail de recherche. Néanmoins, il est à rappeler que l'Australie, tout comme la Californie et l'archipel des Hawai'i, propose un modèle urbain pertinent pour traiter du développement du surf moderne.

ou Redondo Beach qui ont reçu une grande attention par les précédents travaux (*e.g.* Devienne, 2014 ; Verge, 2001), Huntington Beach aété faiblement traité, bien qu'aujourd'hui la ville possède sa propre marque « Surf City USA® ». La municipalité compte environ 8 millions de visiteurs domestiques et internationaux confondus chaque année, et l'entreprise Quiksilver était le second plus grand employeur de la ville derrière Boeing en 2012, avant que l'entreprise fasse faillite aux États-Unis en 2015 (The finance department, 2012, p. 154). Enfin, la notoriété d'Huntington Beach en tant que centre du surf s'établit à partir des années 1950 grâce à la présence de nombreuses manufactures de planches, puis de combinaisons de surf.

Dans notre comparaison entre le centre-ville d'Huntington Beach et Waikīkī, de nombreuses perspectives peuvent être adoptées afin d'analyser la composition d'un espace urbain et de sa mémoire locale. En sociologie urbaine par exemple, Anne Raulin (1997) a adopté une approche toponymique dans son étude de New York, en décidant de « [n]e pas prendre New York par ce qu'il donnait à voir, par son exubérance visuelle, par son exhibitionnisme qui laissait entendre que tout était montré, que rien n'était caché » (Raulin, 1997, p. 14). Dans le cadre de notre étude, il convient plutôt d'examiner la constitution d'un visage et d'une image urbaine surf qui s'affiche au sein des rues et des plages de Waikīkī et d'Huntington Beach. En se positionnant du point de vue des citadins et des touristes, ce procédé implique un double enjeu. Le premier concerne la physionomie urbaine, c'est-à-dire un concept proche de celui d'*urbanité* et qui « ouvre sur la relation affective entre la relation du citadin à sa ville » (Bouly de Lesdain & Raulin, 2004, p. 274). Le second saisit l'image de la destination touristique (Desmond, 1999, p. 5), qui est indissociable de la physionomie urbaine et correspond à la relation affective entre le touriste et sa cité balnéaire. Le triptyque citadin-ville-voyageur sera alors étudié par le prisme des *formes urbaines* (Lévy, 2005) et propose une vision cinétique des scènes surf, mettant en évidence la circulation des individus et des savoirs, non seulement à l'intérieur des villes, mais également entre elles par l'intermédiaire des flux touristiques et technologiques.

I – Formes urbaines et scènes surf

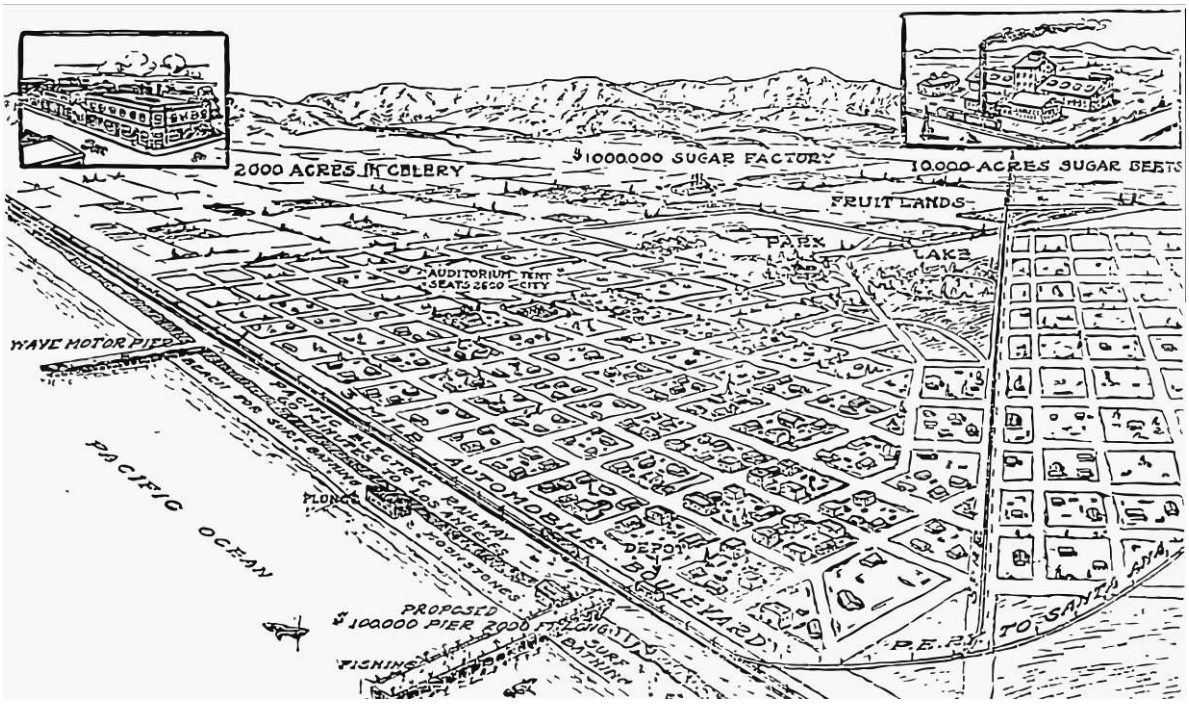
A) Huntington Beach ou l'haliotropisme suburbain

Zone rurale humide et sous-développée située au sud de la ville portuaire de Long Beach en Californie, *Pacific City* était une bourgade côtière d'une centaine d'habitants à la fin du XIX^{e} siècle. La villégiature a pris de l'ampleur grâce aux investisseurs Philip Stanton et

John Anderson qui ont tenté d'établir une cité balnéaire comparable à celle d'Atlantic City dans le New Jersey (Macleod & Milkovich, 1998, p. 116). Un quai en bord de mer avait été bâti en 1902 afin de dynamiser les excursions touristiques, puis *Pacific City* a été vendu pour 95 000 $ à l'*Huntington Beach Company* (Pacific City now, p. A6). Renommée Huntington Beach en 1904, la station accueillait la même année les tramways rouges du magnat du chemin de fer Henry Huntington, reliant ce village paisible aux cités balnéaires du grand Los Angeles (Friedricks, 1992). Avec la mise en œuvre d'infrastructures primaires, telles que l'accès à l'eau potable et à l'électricité, l'entreprise d'Henry Huntington Beach capitalisait sur les résidences en bord de mer. Les pavillons étaient entourés des principales activités agricoles de la région comme la culture du céleri et celle de la betterave à sucre (*cf.* Figure 21). Le secteur industriel se concentrait sur l'implantation de la raffinerie *Holly Sugar Co*. et l'installation de petites manufactures de balais et de toiles cirées.

Figure 21 : Huntington Beach et ses développements dans les années 1910

Note : Cette carte illustrée constitue l'une des plus détaillée concernant la forme urbaine d'Huntington Beach (Huntington Beach attractions, 1911, p. V20).



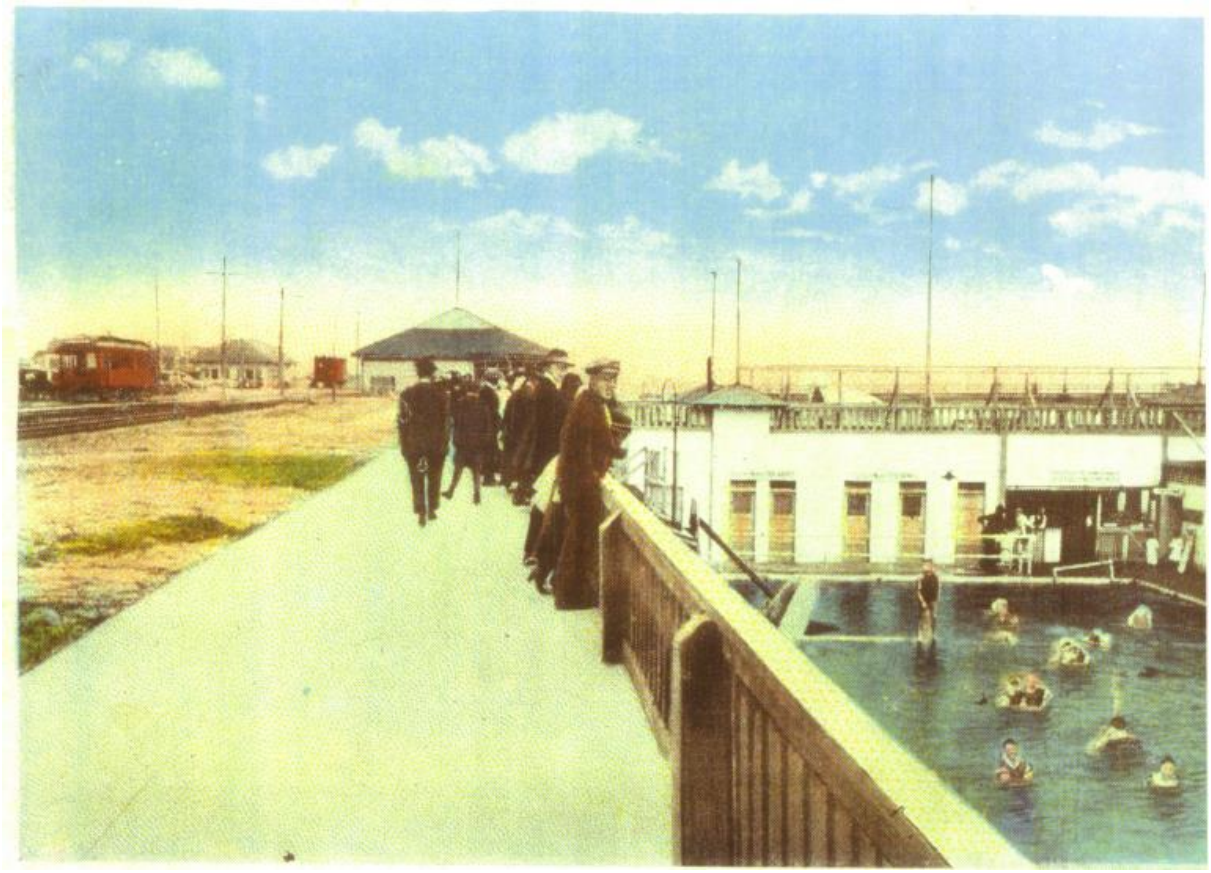
À l'instar du développement balnéaire à l'œuvre à Redondo Beach (Davidson, 2004, p. 84), Henry Huntington investit dans des infrastructures d'accueil destinées à la promenade le long des grèves (*cf.* Figure 22). Suivant le traditionnel plan orthogonal,[76] la forme du tracé urbain épouse la forme bioclimatique en faisant face à l'océan et aux brisants : des ressources renouvelables précieuses pour le développement du bain à la lame. Insuffler par la fibre hygiéniste, la promotion du littoral et l'assainissement des terres visaient à raffermir les corps et raviver les esprits par la purification suburbaine. La plage suburbaine dessinait les contours du portrait d'Huntington Beach, une villégiature paisible présentée comme le « rendez-vous des petites familles » (cité dans Klein, 1997/2003, p. 36). Dans les années 1910, la physionomie d'Huntington Beach s'affichait dans les quotidiens régionaux tels que le *Los Angeles Times* et le *Los Angeles Herald*. La « vie suburbaine » (Huntington Beach holds out, 1916) en bord de mer promettait une relation harmonieuse entre l'urbain, l'océan et le citoyen. À la fois distant des centres bruyants et fétides, mais assez proche pour effectuer la navette quotidienne, l'espace suburbain côtier ouvrait l'horizon des possibles et offrait un mode de vie apprécié de la classe moyenne américaine. On convoitait une existence rythmée entre le labeur urbain et les loisirs de plage comme la pêche à la ligne, les excursions en bord de mer et le bain à la lame.

Les mœurs euro-américaines se sont accoutumées aux vertus des eaux maritimes par l'intermédiaire d'une urbanisation du littoral et d'un équipement des plages. Henry Huntington avait déjà fait bâtir des quais, des restaurants sur berges, et des piscines d'eau salée à Redondo Beach. Le modèle a été reproduit à Huntington Beach en 1910, et sollicitait femmes et enfants pour le bain, afin de s'assurer d'une modification durable du rapport à l'océan (*cf.* Figure 23). Lors des grandes célébrations annuelles, la grève était systématiquement occupée comme lieu de rencontre principal et est devenu un pôle d'attraction pérenne dans cette jeune cité suburbaine. En 1914, la physionomie urbaine d'Huntington Beach était colorée par l'installation d'une jetée de 70 000 $, considéré comme étant « la fierté du Pacifique » (Conrad, 1914, p. 1). Comprenant une longueur totale de près de 580 mètres et comptant 208 pylônes en béton, le *pier* est depuis emblématique des côtes californiennes. Prolongement de la forme du paysage urbain dans la mer, la jetée était immédiatement assimilée à un monument d'exception dans les représentations collectives, puisqu'elle incarnait à elle seule un idéal-type du suburbain côtier. À Huntington Beach, la cérémonie d'inauguration de la jetée s'est tenu les 20 et 21 juin 1914, et était ponctuée par

[76] Pour une histoire et une discussion du plan en damier appliqué à Manhattan, consulter Raulin (1997, pp. 168–180).

une démonstration surf de George Freeth (Warshaw, 2003, p. 280), alors déjà employé par Henry Huntington pour ses performances à Redondo Beach.

Figure 22 : Carte postale de la piscine d'Huntington Beach, c. 1910.
City of Huntington Beach archives (1914 to 2014, 2014).



Note : La piscine située devant la jetée séparait la plage de la promenade, au côté des tramways rouge d'Henry Huntington (à gauche).

Figure 23 : Scène de baignade à la lame, c. 1915.
City of Huntington Beach archives (1914 to 2014, 2014).

Bien que les accommodations de plage comme la piscine d'eau salée et la jetée aient profité aux habitants, elles prétendaient également convenir aux visiteurs, qui étaient d'éventuels résidents potentiels. La plupart de ces visiteurs n'étaient pas des touristes, mais des excursionnistes venant de Los Angeles, puisqu'ils retournaient chez eux en fin d'après-midi en empruntant les tramways rouges de Monsieur Huntington. Un autre facteur responsable du retour des excursionnistes dans leur résidence principale provenait d'une faible capacité hôtelière et résidentielle. Seules quelques centaines d'habitants résidaient dans cette villégiature sujette à une pénurie de logements. Les deux principaux hôtels, le *Huntington Beach Inn* et l'*Evangeline* louaient chacune de leurs chambres à au moins deux employés des entreprises de la région (Boettner, 1981, p. 3 ; Epting, 2007, p. 41 ; Huntington Beach Company, 1978, p. 4). La pression sur le logement s'est aggravée dans les années 1920, lorsque l'entreprise *Standard Oil* découvrait les sous-sols pétrolifères d'Huntington Beach (Heywood, 2008, p. 65). Avec la ruée vers le pétrole et le boom pétrolier des années 1920, l'or noir est devenu la première source de revenus de la ville et modifia profondément sa physionomie urbaine (*cf.* Figure 24).

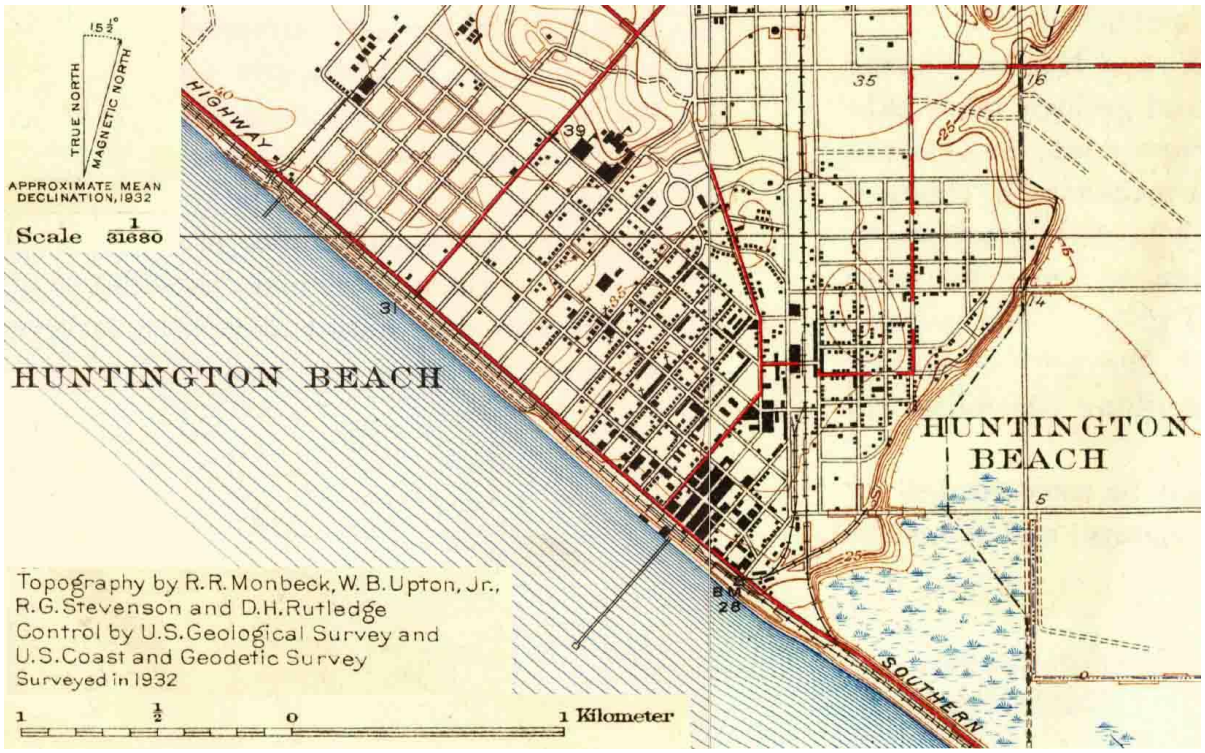
Figure 24 : Plage nord d'Huntington Beach, c. 1927–1930.
(Weisser, 2008, p. 16)

Note : Photographie prise de la jetée reflétant l'intensité et la diversité des usages littoraux des comtés de Los Angeles et d'Orange des années 1920 aux années 1940. À droite, on observe la piscine d'eau salée et au fond à gauche à l'horizon, on aperçoit la plus petite jetée en bois. Au regard de l'orientation des parasols, cette scène a eu lieu entre 14 et 16 heures, reflétant les temporalités suburbaines durant les week-ends. Notons enfin l'absence de cordes de baignades, autrefois répandues.

Disponible en abondance et toujours exploitée à ce jour, la matière première prenait la forme du pôle d'attractivité principal de la ville. La demande en résidences atteignait un niveau critique lorsque le nombre d'habitants passa de 1 400 à 6 000 dans les années 1920 (Wentworth, 1997, p. 42). Albert Watkins, un des nouveaux arrivants commenta : « You couldn't, in 1921, find a house to rent in Huntington Beach because the oil boom had started […]. We lived in a tent with a wood floor » (cité dans Wentworth, 1997, p. 140). Avec le second boom pétrolier en 1926, de nombreuses maisons ont été déplacées, ce qui encourageait la construction de résidences préfabriquées. Ces maisons montées en kit était l'un des moteurs de développement économique de la Californie, dont les suburbs, comme Huntington Beach, Long Beach et Redondo Beach ont absorbé les familles nucléaires de la classe moyenne caucasienne. Popularisée par l'architecte Cliff May dans les années 1930 (Meyers, 1999, p. 40), on privilégiait l'architecture domestique, la maison avec jardin située proche de la nature et des grands espaces (Ghorra-Gobin & Azuelos, 2004, pp. 116–117). La « maison ranch » (Rice, Bullough & Orsi, 1996, p. 444) définissait l'archétype de la « vie californienne » (Avila, 2004, p. 15). Rassemblées en périphérie des grands centres-villes, ces maisons étaient produites en grandes séries par des entreprises régionales comme *Pacific Ready-Cut Homes* installé à Los Angeles.

Fondé en 1908 par William Butte et Brene Baker, *Pacific Ready-Cut Homes* occupa le premier rang mondial de préfabriqués au monde en 1939, avec 38 000 familles vivant sous leurs toits (Stecyk, 1997, p. 34). Les modèles, allant du *California Ranch Style* au *Waikīkī Cottage*, représentaient un investissement abordable pour les différentes strates de la classe moyenne, qui étaient désireuses de quitter les cœurs urbains étroits, bruyants et multiculturels. L'installation de préfabriqués à Huntington Beach, au côté des derricks à pétrole, densifia la forme du paysage urbain ainsi que la forme des tracés routiers par la construction de routes en bitume (*cf.* Figure 25). Plus que tous les autres États de l'Union, la Californie à misé son économie sur le transport automobile (Rice, Bullough & Orsi, 1996, p. 405) et a mis en relation l'ensemble des plages des comtés de Los Angeles et d'Orange par la nouvelle voie *Pacific Coast Highway 101* inaugurée à Huntington Beach en 1925. Jusque dans les années 1920, la voiture était considérée comme la propriété des familles aisées, mais le fordisme avait réduit le prix de la *Ford T* à 280 dollars. La population en possession d'une automobile passa de 7 à 23 millions aux États-Unis entre 1919 et 1929, et la Californie enregistrait 2 millions de véhicules (Rice, Bullough & Orsi, 1996, p. 489).

Carte 6 : Forme des tracés urbain d'Huntington Beach en 1932.
Note : Carte réalisée par l'auteur à partir de deux documents du *U.S. Geological Survey* (Newport Beach quadrangle, 1935 ; Seal Beach quadrangle, 1935)



Alors que « la ville avait été structurée par le tracé des lignes de transports en commun » (Ghorra-Gobin & Azuelos, 2004, p.118), le transport routier intensifiait les échanges entre cités balnéaires, dont la popularité croissante nécessitait non seulement l'aménagement du littoral, mais aussi la mise en place de professionnels de plage. Ces spécialistes de la baignade étaient engagés par les municipalités en tant que sauveteurs en mer et en piscine. Huntington Beach a financé son premier service de sauveteurs en 1918, composé entre autres de Delbert Higgins, capitaine en chef secondé par Gene Belshe (Carlberg & Epting, 2009, p. 8). Leur travail consistait avant tout à sécuriser le bain à la lame en s'inspirant du savoir-faire hawaïen et des exploits héroïques de George Freeth. Les démonstrations de surf et les entrainements au sauvetage se manifestaient régulièrement à partir de la fin des années 1920, contribuant à définir la plage comme une scène théâtrale composée de corps hybrides (Devienne, 2014, p. 108). Les sauveteurs appliquaient leur maitrise de la baignade à tous les domaines aquatiques, allant des performances athlétiques sur la plage à la pratique du sport à haut niveau comme le waterpolo. Le mode de vie des

beachboy de Waikīkī était érigé en modèle et entretenu grâce à des contacts répétés entre les sauveteurs sud-californiens et les garçons de plage hawaïens. Les beachboys revenaient périodiquement en Californie aux frais des touristes aisées (*e.g.* Akana, 1985, p. 23, Timmons, 1989, p. 116), et certains ont vécu plusieurs années sur la côte ouest des États-Unis (*e.g.* Love, 1986, p. 1698). Par exemple, Duke Kahanamoku a résidé à Los Angeles de 1922 à 1930 et entretint les exploits de son prédécesseur George Freeth, lorsqu'il a réalisé un sauvetage en mer en juin 1925 sur la plage de Corona del Mar, sauvant 8 individus de la noyade à l'aide d'une planche de surf[77]. L'épisode héroïque a encouragé les municipalités de la région à adopter la planche de surf comme équipement indispensable au sauvetage en mer. Cependant, face au manque d'équipementiers, les sauveteurs durent manufacturer eux-mêmes les planches, comme Bud Higgins et Gene Belshe à Huntington Beach en 1927 (Boettner, 1981, Higgins, 1992).

Au cours des années 1930 et 1940, la confection artisanale de planches, inspirée du savoir-faire hawaïen a ouvert l'horizon des possibles et a donné naissance à de véritables scènes surf vivant au rythme des exhibitions, des compétitions ainsi que des regroupements festifs (Starr, 2002, pp. 30–31). En 1928 s'est tenu le premier championnat national du pays, le *Pacific Coast Surf Riding Championship* (PCSRC) sur la plage Corona Del Mar à Newport Beach, alors dénommée la « seconde Waikīkī » (Newport Beach Scene, 1932). Entre 1928 et 1941, neuf PCSRC se sont disputés en Californie (Warshaw, 2003, pp. 439–440), au côté des compétitions régionales (*cf.* Figure 25). Les premières stars locales naissaient, comme Bud Higgins d'Huntington Beach, Pete Peterson de Santa Monica, et Thomas « Tom » Blake de Los Angeles (Peterson wins, 1932). Le vocabulaire hawaïen et la musique ukulélé (Cooley, 2014, pp. 33–34) renforçaient la dramaturgie de ces scènes sud-californiennes, dont les surfeurs experts « *Kama'āina* » étaient enviés des débutants « *Malihini* » (Hamilton, 1937). Ce renvoi systématique aux Hawai'i et à la plage de Waikīkī, jusque dans le vocabulaire des surfeurs, exemplifiait non seulement la position centrale de cette station balnéaire polynésiennen en tant que « berceau du surf moderne » (Hemmings, 1999, p. 3), mais témoignait aussi de l'appropriation progressive de l'imaginaire insulaire dans ces scènes suburbaines, désireuses de s'établir comme des centres culturels et technologiques légitimes.

L'engouement croissant pour ce loisir de plage suburbain a donné naissance à un marché de niche pour les scieries locales. En tant que symbole de la forme du paysage

[77] Le sauvetage de Duke a été sujet à de nombreuses interprétations. Les versions diffèrent quant à l'identité et le nombre de rescapés au sein des quotidiens régionaux tels que le *Balboa Times, Newport Times, Santa Ana Register* et le *San Diego Union*. Pour un travail approfondi sur cet épisode, consulter Davis (2015, pp. 161–164).

suburbain, l'entreprise de maisons en kit *Pacific Ready-Cut Homes* (Stecyk, 1997 ; Warren & Gibson, 2014b, pp. 69–71) lança une production en série de planches en bois en 1929. L'usine reproduisait d'abord les modèles hawaïens et a ensuite inventé une combinaison laminée de pin et de séquoia en 1932 grâce à une colle résistante à l'eau. La même année, elle exporta six modèles *Swastika* à Honolulu, indiquant les prémices de la Californie comme producteur potentiel de planches de surf pour les Hawai'i. Rapidement assimilé au nationalisme exacerbé, l'entreprise retira le logo *Swastika* en 1937 et renomma ses planches *Waikīkī Surf-boards* après l'invasion de l'Autriche par l'Allemagne en 1938 (Warren & Gibson, 2014b, p. 71). Les *Waikīkī Surf-boards* devenaient l'outil officiel de l'Outrigger Canoe Club, marquant une première étape dans la consommation de planches californiennes aux Hawai'i.

Figure 25 : Photographie de la Compétition Annuelle de Surf à Huntington Beach de 1938. (Weisser, 2008, p. 24)

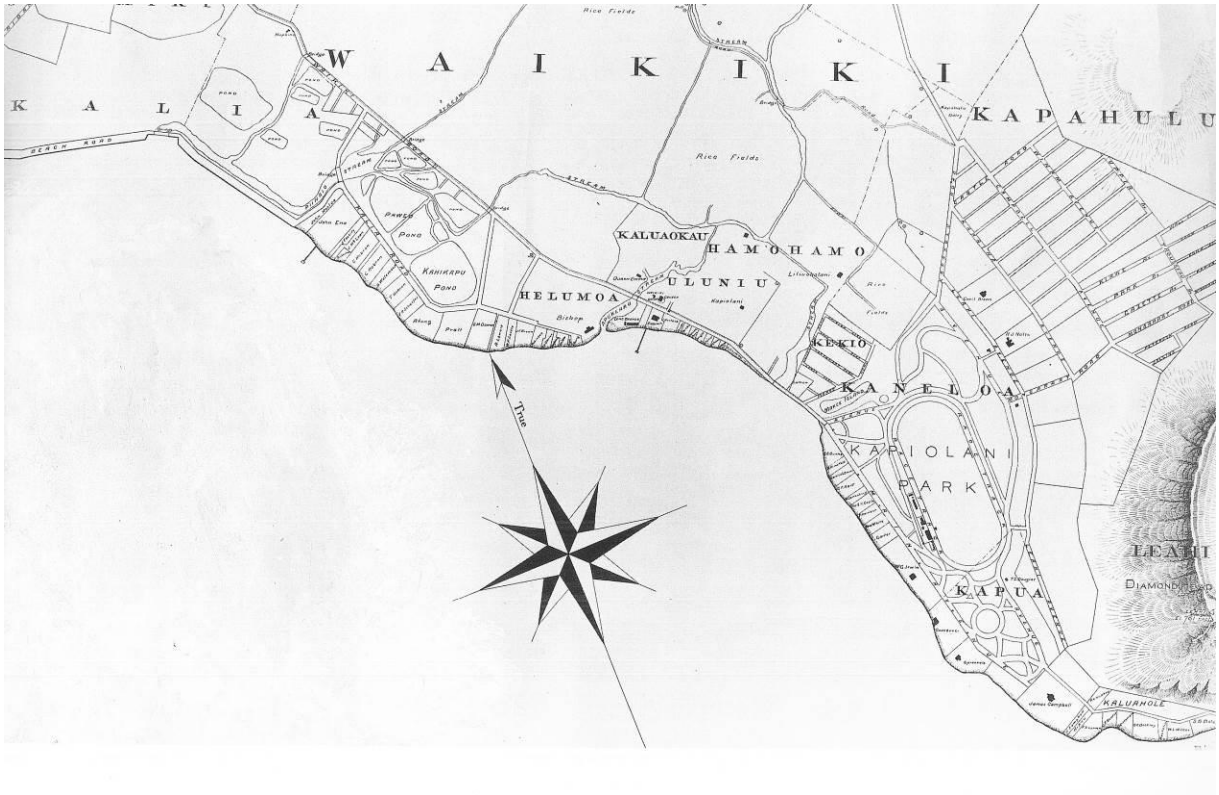
B) Waikīkī : un centre touristique et dramaturgique

Comme pour les cités angélines, l'urbanisation du littoral de Waikīkī n'était pas à l'origine destinée aux touristes, mais aux citadins de la capitale Honolulu. Les honoluliens réceptifs aux loisirs de plage concevaient déjà cette villégiature maritime comme un espace suburbain dans les années 1880 et 1890 (*cf.* Carte 7). Aux côtés des résidences secondaires, les grands hôtels d'Honolulu avaient bâti leurs annexes de type bains publics. Le *Long Branch Baths* a été érigé en 1888 et s'était équipé de dressing-room pour hommes et de boudoirs pour femmes (Coëffé, 2014, p. 59 ; Hibbard & Franzen, 1986, pp. 52–54). Le premier hôtel, le *Sans Souci*, ouvrit en 1893, suivit du *Seaside Annex*, en 1894, du *Moana Surfrider* en 1901 et du *Seaside Hotel* en 1906. À cette date, on estime que la paisible cocoteraie recevait 2 000 visiteurs et excursionnistes par an (Mak, 2008, p. 13).

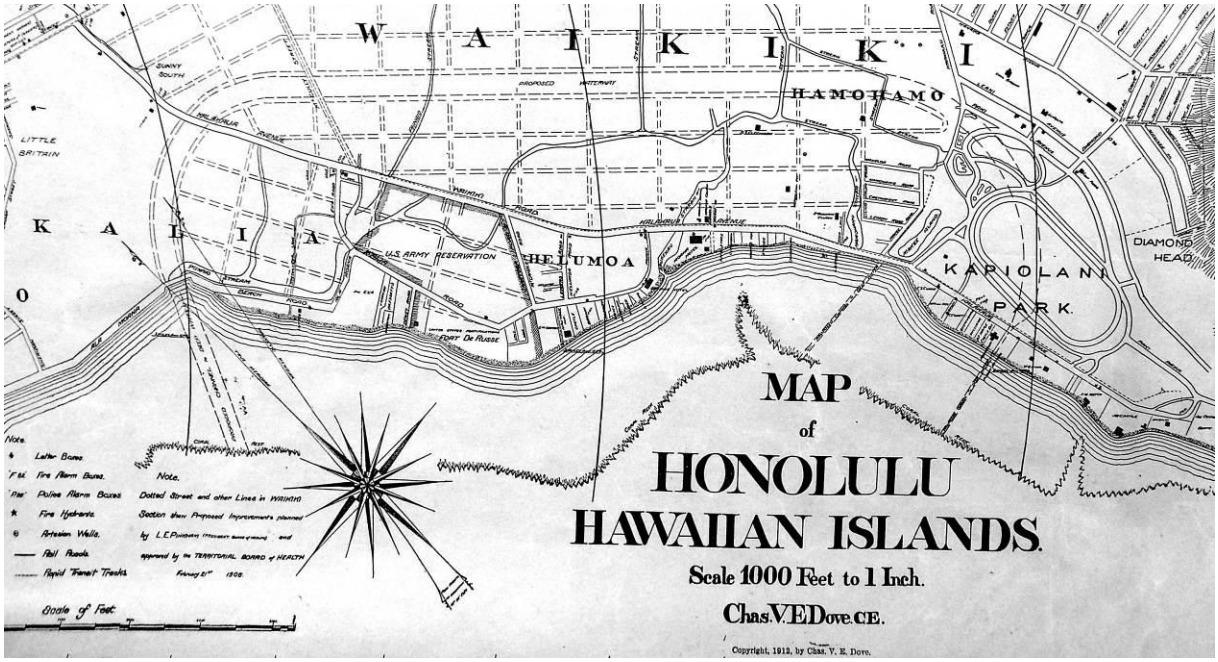
L'industrie touristique et l'urbanité de Waikīkī ont véritablement décollé à partir des années 1920 grâce à un plan d'aménagement ambitieux destiné à transformer cette aire agricole, résidentielle et touristique en un espace urbain. Dès 1906, le président du bureau de la santé des Hawai'i, Lucius E. Pinkham avait plaidé en faveur de la construction d'un canal afin de rediriger les trois courants fluviaux qui irriguaient les terres les plus fertiles d'Hawai'i (Ejiri, 1996, p. 244). Naguère région purifiée par l'écoulement régulier des eaux fluviales, l'établissement des résidences secondaires, des hôtels et berges a transformé Waikīkī en bassins marécageux fétides, remplis de miasmes et de moustiques. La construction d'un canal était également une solution pour régler un conflit d'usage entre les producteurs agricoles et les hôteliers, puisque le trop-plein des rizières et des champs de taro se déversait dans les zones de baignade du Moana et du Seaside Hotel (Ejiri, 1996, p. 236). À l'image d'Abbot Kinney pour Venice Beach en Californie, Pinkham (1906, p. 12) décrivait Waikīkī comme une aire insalubre qu'il convenait d'assainir afin d'accommoder décemment les excursionnistes, les touristes et les résidents. Ainsi, l'urbanisation croissante de Waikīkī avait généré des eaux stagnantes que l'on décida d'éliminer par davantage d'aménagement. La restructuration du littoral était partie intégrante du « paradigme hygiéniste » (Coëffé, 2014, p. 84), et bientôt encouragée par le surf et le bain à la lame.[78] L'assèchement de Waikīkī a été entrepris par la compagnie *Walter Dillingham's Hawaiian Dredging* qui a creusé le canal Ala Wai entre le quartier de Kalia et le parc Kapi'olani en 1924. L'événement a défini Waikīkī comme une zone urbaine identifiable et dont la forme du tracé urbain s'intégrait à celle d'Honolulu par l'adoption d'un plan en échiquier (*cf.* Cartes 8 et 9).

[78] Rappelons que Lucius E. Pinkham était un membre fondateur de l'Outrigger Canoe Club en 1908.

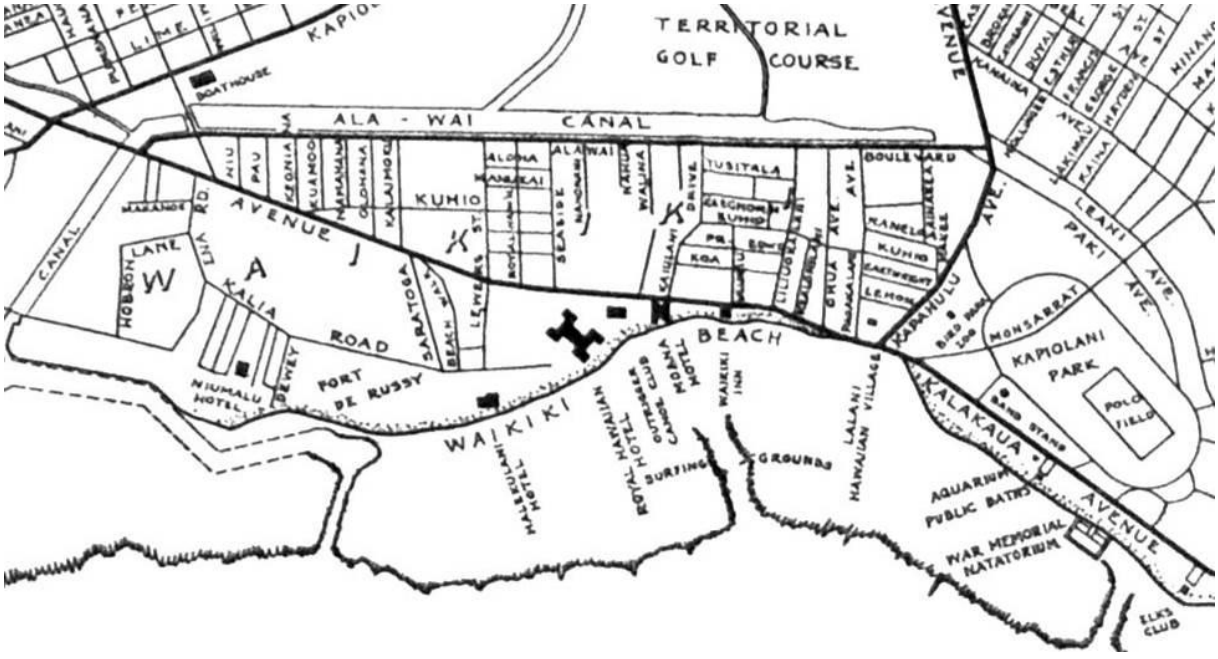
Carte 7 : Waikīkī dessiné par M.D. Monsarrat le 10 juillet 1897.
(Hibbard & Franzen, 1986, p. 15)



Carte 8 : Proposition du canal Ala Wai Canal et d'un plan orthogonal, 1912.
Carte retravaillée par l'auteur (Kaleomokuokanalu Chock, 2012a).



Carte 9 : Carte de Waikīkī en 1942.
Carte retravaillée par l'auteur (Kaleomokuokanalu Chock, 2012b).



Achevé en 1929 (Mak, 2015, p. 35), le canal Ala Wai a eu d'importantes conséquences. Clos en son extrémité est, il fut d'abord critiqué pour l'insalubrité de ses eaux, dont l'écoulement n'était pas convenablement conçu (Ejiri, 1996, p. 250). Puis le renflouement des bassins de culture avait autorisé la réclamation de 600 hectares appropriés au développement immobilier (Ejiri, 1996, p. 21). D'un point de vue topographique, la nouvelle démarcation du territoire a réduit l'appellation de Waikīkī aux 450 hectares situés en aval du Canal, alors qu'auparavant Waikīkī était circonscrit par Honolulu, la baie de Mauanalua et intégrait les vallées de Manoa et de Palolo. Bien que réduit à un plus petit espace, l'appellation de Waikīkī a été étendue au parc Kapi'olani et a supprimé le nom des quartiers de Kālia, 'Āinahau, Helumoa, Hamohamo (Love, 1986, p. 1673). La construction du canal avait unifié et lissé un espace complexe en un territoire urbain unique. Les développeurs de Waikīkī avaient misés la majeure partie de leurs capitaux sur la construction d'hôtels redéfinissant intégralement la physionomie urbaine de la station balnéaire. De 1920 à 1950, cette zone urbaine entra dans un stade de développement régulier reposant sur l'augmentation du nombre de voyageurs et une capacité d'hébergement touristique croissante. Entre 1920 et 1930, le nombre de visiteurs annuel augmentait de 8 000 à 22 000 personnes (Ejiri, 1996, p. 278), tandis que la population résidentielle passa de 3 471 à 4 221 habitants (Schmitt, 1977, p. 18). L'ouverture du prestigieux *Royal Hawaiian Hotel* en 1927 par l'entreprise *Matson Navigation* absorba l'afflux des touristes majoritairement américains en offrant 400 chambres supplémentaires, ce qui correspondait à plus de la moitié de celles déjà disponibles. Le palace rose possédait une dimension symbolique puisqu'il mesurait 45 mètres de hauteur alors qu'il était prévu de ne pas dépasser 22 mètres (Coëffé, 2010, p. 59).

Tout comme à Huntington Beach, les entreprises privées et le secteur public ont établi de nouvelles infrastructures destinées à l'accueil des touristes. Clubs de plage, jetée, bains publics, lieux de restauration, commerçants et hôtels redessinèrent peu à peu la forme du paysage urbain et la physionomie de la cité balnéaire. De cette recomposition, les professionnels de l'hôtellerie, les membres de l'Outrigger Canoe Club, les beachboys du Hui Nalu et autres surfeurs-musiciens de Waikīkī regroupés dans le « Stonewall Gang » (Akana, 1985, p. 8 ; Holt, 1985, p. 805 ; Sasaki, 1986, pp. 1430–1431) étaient les acteurs principaux de la première scène surf au monde. Pour le touriste, chacun occupait un rôle bien précis dans cette dramaturgie polynésienne. D'abord, les professionnels de l'hôtellerie accueillaient et accommodaient les visiteurs à qui on assignait un beachboy pour l'essentiel d'une journée. Ensuite, le beachboy prenait soin de son invité lors des leçons de natation, de surf et des excursions autour de Waikīkī. Enfin, accompagné des beachboys, le « Stonewall Gang » se

représentait le soir en fanfare, clôturant l'expérience touristique décrite par les promoteurs de la station. Pour beaucoup, il importait que l'image de la destination promue par les secteurs des transports transpacifiques, de l'hôtellerie, des agences privées et publiques soit fidèlement reproduite (Laderman, 2014, pp. 29–33), car Waikīkī n'était pas une station isolée, mais incarnait la figure allégorique de l'ensemble de l'archipel hawaïen.

Figure 26 : Brochure du Hawaii Tourist Bureau, c. 1930-1933.
(Decoster, 2014, p. 29)

Figure 27 : Réclame de la Matson Navigation Company, c. 1937.
(Decoster, 2014, p. 13).

Renommé *Hawaii Tourist Bureau* en 1919, le *Hawaii Promotion Committee* avait augmenté son budget de communication de 40 à 78 pour cent de sa dotation totale entre 1922 et 1929 (Coëffé, 2010, p. 61) et capitalisait sur les expériences surf, hula et plages turquoise de Waikīkī (*cf.* Figures 26 et 27). L'office du tourisme multipliait les supports promotionnels, allants des brochures aux réclames dans les magazines, en passant par des courts métrages. L'un d'entre eux, intitulé *The Island of Oahu* affirme, en 1934 : « There is no sport on earth more thrilling than surfriding. It was the sport kings in the past, and every newcomer to Hawaii today is gripped by the ambition to ride one of these mighty chargers of the surf » (cité dans Brown, 2006, p. 63). Les messages publicitaires en correspondance avec la dramaturgie de Waikīkī étaient essentiellement consommés en Australie, Nouvelle-Zélande et aux États-Unis. L'image de la destination attiraient non seulement voyageurs, mais aussi travailleurs et promoteurs touristiques désireux d'appartenir à cette scène. Ainsi, les échanges de savoir-faire dans la construction et l'innovation de planches de surf, déjà soutenus par les beachboys voyageant en Californie était également entretenus par les Américains du continent voyageant aux Hawai'i.

Par exemple, Thomas « Tom » Edward Blake (1902–1994), un jeune homme du Wisconsin a dédié son existence à promouvoir le surf en Californie et aux Hawai'i après avoir été nourri par les images promotionnelles de Waikīkī dans les salles de cinéma du Michigan. Dans ces mêmes salles, il rencontrait Duke Kahanamoku en 1920 et s'est engagé dans la promotion du surf. Reconvertit en sauveteur en mer sur les plages de Los Angeles, Blake voyageait annuellement aux Hawai'i à partir de 1924 afin d'étudier les *Olo*, planches traditionnellement réservées aux *ali'i*. Sur place, il se liait d'amitié avec les beachboys qui lui ont inculqué l'art de sculpter des planches (*i.e. shaper*). Après plusieurs allers-retours, il reproduisait en 1927 une réplique *Olo* de 4 mètres 50 de haut, et se lançait dans la fabrication artisanale de planches creuses. L'innovation inspirée des ailes d'avion existait déjà aux Hawai'i (Abel Gomes, 1958), mais le modèle de Blake avait gagné en popularité lorsqu'il diminuait le poids des planches de 80 kg à 25 kg (Blake, 1935/1983 ; Young, 2008, p. 49). Grâce à des échanges incessants de savoirs entre Waikīkī, les cités angélines et les villes suburbaines comme Huntington Beach, les scènes surf ont transformé peu à peu leur physionomie touristique en pôles d'innovation technologique. Par exemple, au côté de Blake, il faut également citer John Kelly (1919-2007), Wallace « Wally » Froiseth (1919–2015), John Montgomery Lind (1913–2010) et Fran Heath (1917–2006) dont l'influence sur l'innovation des planches et la composition scénographique de Waikīkī a été primordiale. Lind et Froiseth ont cofondé le *Waikiki Surf Club* en 1948 et organisèrent chaque année les

championnats de surf et de rame hawaïens (Fujimori, 2010 ; Love, 1986, p. 1664). Aidés par l'Outrigger Canoe Club et la chambre du commerce junior d'Honolulu, ces événements se sont poursuivis durant la Seconde Guerre mondiale, bien que la plage de Waikīkī fût circonscrite de barbelés après l'attaque de Pearl Harbor le 7 décembre 1941 (Ejiri, 1996, p. 371).

II – Réorganisation spatiale et déplacement hégémonique

A) Le culte de la voiture et les ségrégations ethniques

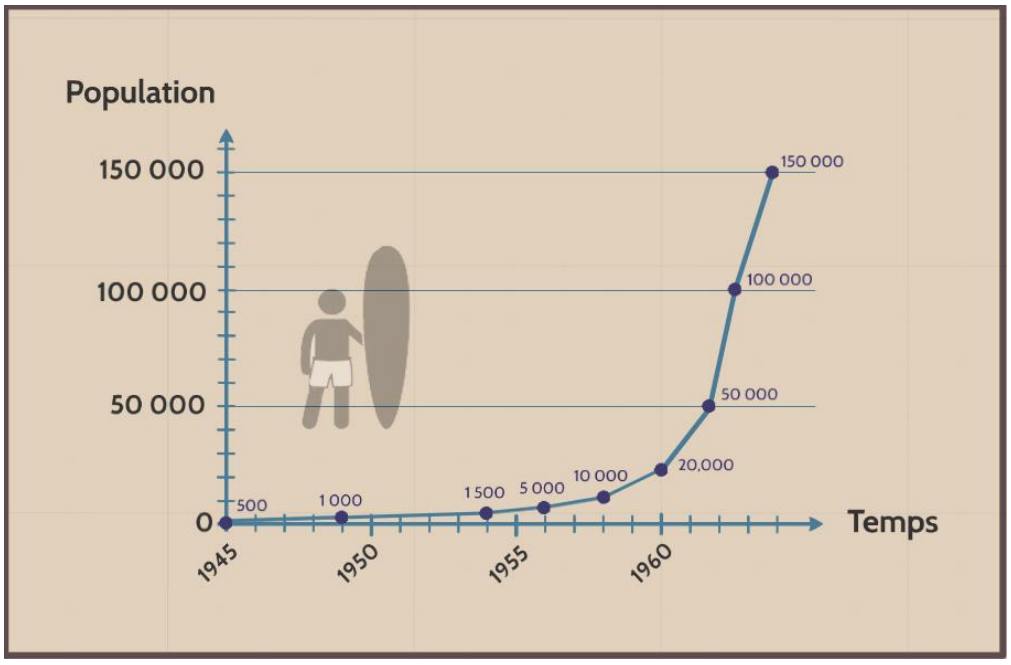
Alors que l'Europe sortait endettée du conflit international, la balance commerciale des États-Unis était excédentaire et la Californie se situait au seuil des croissances économiques et démographiques les plus importantes de son histoire. Stimulée par le *Baby-Boom*, l'industrie automobile, et une forte immigration, la Californie devenait l'État le plus riche, le plus peuplé et le plus urbanisé de l'Union. Sa population passait de 7 à 20 millions d'individus entre 1940 et 1970 et dépassait celle de l'État de New York dans les années 1960. Cet « Âge d'or » (Deverell & Igler, 2014, p. 8) lui donna le surnom d'« État doré » (Deverell & Igler, 2014, p. 9) en 1968. Sous l'impulsion de l'État californien et du gouvernement fédéral, la construction d'autoroutes allant jusqu'à douze voies, dessinait la trame du tissu urbain en assurant une circulation fluide entre les banlieues et les centres économiques. L'automobile devenait à la fois le moteur et l'outil de la forme des tracés, misant sur la consommation des loisirs et la liberté de déplacement comme les valeurs centrales du mode de vie américain (Ghorra-Gobin & Azuelos, 2004, p. 118). L'automobile s'imposait comme le moyen de transport privilégié et son utilisation demeurait abordable pour la classe moyenne, grâce à une essence bon marché provenant de l'industrie régionale. Les *drive-in* faisaient leur apparition dans l'ensemble des lieux de consommation tels que la restauration rapide, les supermarchés, les pharmacies et les cinémas donnant alors la possibilité de traverser l'espace urbain sans jamais l'occuper. Conçue comme une extension de la résidence principale, la voiture étendait la sphère privée et l'a rendu mouvante en gardant les individus dans un cocon sécurisé.

Mais bien que la voiture fût abordable et acceptée comme le mode de transport principal pour la majorité de la population, celle-ci avait renforçé la ségrégation spatiale entre la classe euro-américaine, noire-américaine et les classes populaires immigrantes (Diamond, 2004, p. 249). La forme du tissu urbain et le développement horizontal des villes misait sur la mobilité autoroutière (Ghorra-Gobin & Azuelos, 2004, p. 116), qui modifiait profondément la

forme sociale de la Californie, et constituait un frein notoire à l'ascension des minorités n'ayant pas accès à l'automobile. La forme du tissu exclut tout individu n'ayant pas de véhicule de la société des loisirs et plus particulièrement de la pratique du surf. Entre 1945 et 1960, on estime que le nombre de pratiquants réguliers est passé de 500 en 1945 à 150 000 en 1964 (*cf.* Graphique 3), contribuant à définir « surfurbia » (Reyner, 1971, p. 37), c'est-à-dire les stations balnéaires intégrées dans la banlieue de Los Angeles. La plupart des travaux anglo-saxon ont identifiés ce « surf boom » (Ormrod, 2005, p. 40) comme étant majoritairement composé d'adolescents de la classe moyenne euro-américaine (Chidester & Priore, 2008 ; Ormrod, 2005 ; Irwin, 1979 ; Rusty, 1999, p. 13 ; Stedman 1997), et de récents travaux ont également traités de l'exclusion des catégories afro-américaines entre les années 1920 et 1960 (Devienne, 2014, pp. 432–436 ; Stenger, 2008 ; Wheaton, 2013, pp. 121–137). Cependant, bien que toutes saisissent la complexité du phénomène discriminatoire à l'œuvre sur les plages, aucune de ces recherches n'a évoquée le facteur du déplacement. La ségrégation raciale était aussi une conséquence de la forme et de la taille gigantesque du tissu urbain sud-californien. En effet, au sein des *suburbs*, on constate une relation durable entre le tissu urbain et le caractère exclusif de la population des surfeurs.

Graphique 3 : Population masculine estimée de surfeurs sud-californiens entre 1945 et 1964.

Graphique réalisé par l'auteur à partir de Irwin (1973, p. 144).



Pour l'affirmer, j'invoque les données qualitatives tirées de mon ethnographie multi-site à Long Beach, Huntington Beach et San Diego entre 2009 et 2013. Issue de la classe populaire française, je n'étais pas en possession d'un véhicule aux États-Unis et je n'avais pas les ressources requises pour me loger près d'un spot de surf, à l'instar des minorités ethniques exclues des résidences côtières (Wheaton, 2013, pp. 127–131). Avant même d'apprendre à surfer et d'engager une observation participante, le premier obstacle consistait d'une part à se procurer l'équipement nécessaire à la pratique, et d'autre part de se rendre sur la plage. Afin de surmonter l'immobilité spatiale, il m'a fallu recourir à de nombreuses stratégies, comprenant l'usage du covoiturage, des transports en commun et de la bicyclette. Par exemple, durant l'année universitaire 2009–2010 à Long Beach, j'ai résidé dans une maison de huit chambres dans le quartier populaire de la quatrième rue, encore appelé *Retro Row*, et qui était composée de minorités asiatiques, mexicaines et afro-américaines. Afin d'honorer mes objectifs ethnographiques, j'ai commuté à de nombreuses reprises entre mon lieu de résidence et les spots de surf de Sunset Beach et d'Huntington Beach par les transports en communs.[79] Alors qu'il me fallait une trentaine de minutes pour accéder à la plage d'Huntington Beach lorsque mes amis membres du club de surf de l'université me récupéraient en voiture, il me fallait une heure trente à deux heures de trajet en autobus. Comme à San Diego, les bus acceptaient le transport de planches en dehors des heures de pointe et de tailles inférieures à 1 mètre 80.

Durant l'année universitaire 2012–2013, lors de mon invitation au département d'anthropologie à l'Université de Californie à San Diego (UCSD), j'ai tenté une autre approche en habitant, non plus parmi les classes défavorisées, mais en me logeant à University City, situé derrière le quartier huppé de La Jolla. Les déplacements en bus pour atteindre l'océan étaient plus courts et ne duraient qu'une heure. Mais ma planche de surf mesurant 1 mètre 90 était parfois refusée par les conducteurs de bus, nécessitant une demi-heure d'attente supplémentaire avant d'être confronté une fois de plus à cette même incertitude. Étant président du club de surf de UCSD et devant respecter mes charges administratives et éducatives, j'ai également parcouru les 9 kilomètres me séparant de l'océan, muni de mon vélo, pour accéder à la plage de Black's Beach. Bien que le temps de trajet se réduisait à 45 minutes, il demeurait relativement long par rapport aux 20 minutes en voiture. Contrairement à la forme du tracé urbain honolulien qui autorise le parcours de

[79] Long Beach ne possède plus de vague depuis la construction d'un brise-lame en 1949 (Warshaw, 2010, p. 87).

distances raisonnables en bicyclette, les tracés californiens rendent difficiles l'accès aux plages à ceux n'étant pas en possession d'un véhicule. Bien que la conurbation[80] de grandes villes comme Los Angeles et San Diego fût un des facteurs essentiels dans le développement du surf sud-californien, celle-ci a également été un facteur déterminant dans l'exclusion des couches les plus paupérisées. Qu'elles résident dans les quartiers populaires de Long Beach ou les banlieues abordables de San Diego, les minorités mexicaines, afro-américaines, asiatiques, et les classes populaires se sont retrouvés cloisonnées, limitant la consommation des loisirs de plage et la culture d'un mode de vie centré sur la pratique du surf.

Arrivés avec leurs parents durant l'explosion démographique de la Californie, mes enquêtés d'Huntington Beach et de San Diego sont les *baby boomers* qui ont expérimenté la démocratisation de la culture surf. En narrant leur histoire de vie, la voiture a été systématiquement définie comme indissociable de la pratique et conditionne cette dernière. Par exemple, Monsieur B, propriétaire d'un surf shop à San Diego, expliqu'en quoi sa faible mobilité influença sa manière de surfer :

> *We grew up inland, so to speak in Mission Hills* [San Diego]. *It's not far from the ocean but you cannot walk to it. It took me some effort to maintain surfing throughout the years. I had to hitchhike or ride a bike for 6 miles. I was not like a lot of guys who grew up right at the beach, where you can walk down. Usually when you work harder for something you take it more seriously. For me I would surf, no matter how bad it was. If I got down there, the others guys there would say: "oh, I am not surfing it's terrible" but I would say: "I am surfing, because that what I came down to do". I put a lot of time into it.* (Monsieur B, Entretien réalisé le 1 novembre 2012)

Ainsi, l'explosion démographique californienne d'après-guerre et la définition des formes de tissu et de tracé urbain a engendré une ségrégation spatiale de grande envergure (Avila, 2004, p. 20), dont la société contemporaine en est le fruit. Les minorités laborieuses, nombreuses et bruyantes se sont opposées de manière manichéenne aux banlieues ordonnées, propres et calmes, qui occupaient le centre des attentions au sein des films hollywoodiens. Un double mouvement migratoire était alors à l'œuvre. Tandis que les populations afro-américaines s'étaient installées massivement dans les villes comme Los Angeles (Diamond, 2004, p. 254), les euro-américains avait investi les banlieues. L'« envol blanc » (Avila, 2006),

[80]La conurbation fait également référence à *l'urban sprawl*, c'est-à-dire : « un phénomène d'étalement urbain se poursuivant au gré de la construction des routes et autoroutes, de la dynamique d'implantation d'entreprises soucieuses de bénéficier d'un cadre agréable au moindre coût et des lotissements résidentiels (y compris les lotissements sécurisés, les *gated communities*). » (Ghorra-Gobin, 2005, p. 124)

correspondant à la restructuration géographique et raciale de la société sud-californienne par la fuite de la classe moyenne, des vétérans de la guerre et des riches immigrés de Los Angeles vers la périphérie a mené à la *banlieusation* ou *banlieusardisation* de la Californie du Sud (Rice, Bullough, & Orsi, 1996, pp. 488–489). Ce mouvement a renforçé les inégalités sociales par une ségrégation architecturale et spatiale de l'espace urbain, également rendue possible par le culte de la voiture (Edward, 2010). L'explosion de la pratique du surf en Californie a été avant tout absorbée par les *baby-boomers* dont les parents en possession d'un ou plusieurs véhicules résidaient dans les banlieues neuves comme Huntington Beach.

B) Surfurbia

Huntington Beach a d'abord été relié à Los Angeles par les tramways d'Henry Huntington, puis par la construction de l'autoroute 405, autorisant les habitants à effectuer la navette pendulaire entre leur lieu de résidence et le cœur économique. Cette respiration journalière d'une population transitoire conformait Huntington Beach au modèle idéal-typique des surfburbs à partir des années 1950. La station était qualifiée de « communauté dortoir » (Firor, 1979, p. 92), composée de « navetteurs » (Firor, 1979, p. 92) par le quotidien régional *The Orange County Register*. Entre 1945 et 1972, le conseil municipal d'Huntington Beach lança une politique d'annexion massive et a étendu son territoire de 5,6 à 44,6 kilomètres carrés (Wentworth, 1997, p. 41, p. 107). La municipalité construisait également des hôtels et des résidences saisonnières sur les terrains des célèbres entreprises pétrolières américaines telles que *Chevron American*. Grâce à ces nouvelles infrastructures, la promotion de douze kilomètres de plage et une connexion avec les centres économiques, la petite ville dormante attirait de nombreux résidents. La population citadine passait de 11 000 à 116 400 habitants entre 1960 et 1970, propulsant la ville au premier rang des cités les plus expansives des États-Unis (Firor, 1979, p. 92). L'emblème de la municipalité adopté en 1968 a incarné l'archétype des banlieues californiennes, mettant en avant la récréation, le logement sécurisé, le secteur industriel de pointe et le surf (*cf*. Figure 28).

Figure 28 : Le logo officiel d'Huntington Beach, conçu par John Casado, le 4 mars 1968
(Wentworth, 1997, p. 80)

À la lecture de l'effigie (de gauche à droite et de haut en bas), on constate que les deux premiers éléments de la physionomie d'Huntington Beach sont la récréation et le logement avec jardin individuel : en somme deux caractéristiques essentielles de la station depuis les années 1930. Puis, l'industrie de pointe et le surf sont également présentés côte à côte illustrant la position centrale de la ville dans l'innovation des hautes technologies et de la manufacture de planches. Alors que l'industrie lourde et pétrolifère était le moteur de l'économie municipale depuis les années 1920, cette dernière s'est converti à la haute technologie avec l'établissement du *Edison Generic Plant* en 1956 et du *McDouglas Aircraft Space System Center* en 1963 (Macleod & Milkovich, 1998, p. 118). L'implantation de l'aéronautique en Californie a profité alors au développement du surf, par l'application des technologies tirées du fuselage des avions pour la manufacture de planches.

Avant l'émergence de l'aviation civile de masse, les innovations technologiques de l'industrie du surf étaient artisanales et s'effectuaient la plupart du temps dans des garages ou les arrières-cours des maisons préfabriquées. La seule exception mondiale était l'entreprise *Pacific Ready-Cut Homes*, qui était la première à détrôner Hawai'i dans le monopole de production de planches. Après la Seconde Guerre mondiale, l'application des matières de l'industrie pétrochimique et de l'aéronautique, comme la fibre de verre s'est standardisé. Parmi les pionniers on retenait trois innovateurs : Bob Simmons (1919–1954), Dale Vely

(1927–2005) et Hobie Alter (1933–2014). Bob Simmons était un employé mathématicien de *Douglas Aircraft* et appliquait ses connaissances en physique à la manufacture des planches dans les années 1940 (Warren & Gibson, 2014b, p. 75). Amputé du pied gauche à l'âge de 16 ans, il avait allégé le poids des planches et augmenté leur manœuvrabilité pour continuer à surfer. En partenariat avec Matt Kivlin (1923–2014) et Joe Quigg (1925–), il a remplacé l'usage du balsa rare et onéreux par une résine de polyester qu'il avait rendu étanche par l'application d'une couche de fibre de verre (Warren & Gibson, 2014b, p. 75) – procédé de fabrication que l'on appelle *glaçage*. Le polyuréthane[81] est apparu en 1958, lorsque Hobie Alter assisté par Gordon « Grubby » Clark (1933–), changeait le stock balsa de son atelier *Hobie Surfboards* pour cette mousse dérivée du pétrole. Diplômé de chimie, Clark raffinait la nouvelle matière et la versa dans un moule standard. Modelé comme un pain, le polyuréthane était désormais conditionné et prêt à être sculpté par un artisan-shaper. En 1961, Clark ouvrait l'entreprise *Clark Foam* à Laguna Niguel au nord de San Clemente en Californie du Sud, et détenait le monopole mondial de la fabrication des pains dix années plus tard (Warshaw, 2003/2005, p. 123). Alors que les Hawai'i étaient l'épicentre mondial de la manufacture des planches quelques décennies auparavant, l'industrie insulaire devenait intégralement dépendante des pains californiens :

> *As surfboard manufacturing expanded, depending on where you were, you had to get the foam from somewhere.* [In Hawai'i], *the foam predominantly came from Southern California because that is where they developed it and that is where they began to manufacture it. Subsequently, they took that technology and began to do it in Australia, South America, South Africa and even France. They were making blanks back in the late 60s. So, the technology emanated from California, which was the epicenter and then the different areas around the world picked it up.* (Randy Rarick, cofondateur et directeur du *Triple Crown of Surfing* pendant trente ans, entretien réalisé le 13 mai 2014)

Avec l'innovation technologique apparaissaient également les ateliers et les magasins surf que l'on désigne sous le nom de « surf shop » (Warshaw, 2003, pp. 598–599). Par exemple, Dale Velzy ouvrait *Velzy Surfboards* à Manhattan Beach en 1949, aux Hawai'i en 1950 et à Venice Beach en 1950. Notons également Jack O'Neill (1923–) avec *O'Neil Surfboards* à San Francisco en 1952. Par effet d'attraction, l'ouverture d'un surf shop dans un quartier proche d'un spot de surf dynamisait l'industrie locale et encourageait l'occupation de

[81] Le polyuréthane est un polymère d'uréthane, une molécule organique dérivée du pétrole utilisée par les artisans-shapers à partir des années 1960 pour remplacer le bois comme matière première à la fabrication de planche. Les qualités d'élasticité et de flottaison du polyuréthane en font un élément largement utilisé dans l'industrie nautique.

l'espace urbain par les pratiquants. La forme de paysage urbain se modifiait peu à peu avec l'établissement d'édifices aux vitrines colorées, dédiés à la diffusion et la reproduction du surf. Par exemple, Huntington Beach a inauguré son premier Cinéma de Surf en 1941 (Person, 2007). Puis la municipalité voyait l'occupation de la plage s'accroitre avec l'ouverture de *Gordie Surfboards* sous la jetée en 1955, monument historique de cette scène urbaine complexe dans le centre-ville. À quelques pas, se sont établis *Jack's Surfboards* en 1957, puis *Chuck Dent Surfboards* en 1963. Le *HB Pier Surf Club*, plus communément appelé les *Boys of 55*, s'organisa en 1955 et se distinguait pour ces athlètes qui surfaient entre les pylônes de la jetée : autrement dit « to shoot the pier » (Chuck Linnen, surfeur de légende à Huntington Beach inclus au *Surfing Hall of Fame*, entretien réalisé le 23 juin 2014). Enfin, l'identification du surf comme un élément constitutif de la physionomie d'Huntington Beach a été entretenue par les équipes municipales et l'édition des brochures à l'effigie des surfeurs. À partir de 1959, le Bureau des récréations et la Chambre du commerce établirent un rythme saisonnier à l'image des cités surf françaises quelques années plus tard (Guibert, 2012), et ont sponsorisés annuellement le *West Coast Surfing Championship*[82].

C) Waikīkī : un succès touristique pour une échappée subculturelle

Contrairement à la Californie qui a renforcé la ségrégation spatiale par les banlieues et le culte de la voiture, la proximité de Waikīkī avec Honolulu formait un tissu urbain unifié. Le couple « ville centre – banlieue » (Ghorra-Gobin, 2006, p. 92) des métropoles américaines ne s'appliquait pas à la forme de sociale de l'espace urbain honolulien. Pourtant, une ségrégation ethnique était à l'œuvre et est aujourd'hui toujours présente, tel un héritage de l'occupation coloniale de l'archipel passant de génération en génération. Schématiquement, les minorités hawaïennes, polynésiennes et mulâtres ont intégré les rouages de l'économie touristique et de son expansion urbaine, mais au plus bas de son circuit économique. Les propriétaires terriens, les promoteurs immobiliers, les promoteurs de l'hôtellerie (privés et publics), et les investisseurs asiatiques avaient concentré les anciennes fortunes et incarnaient les nouveaux acteurs.

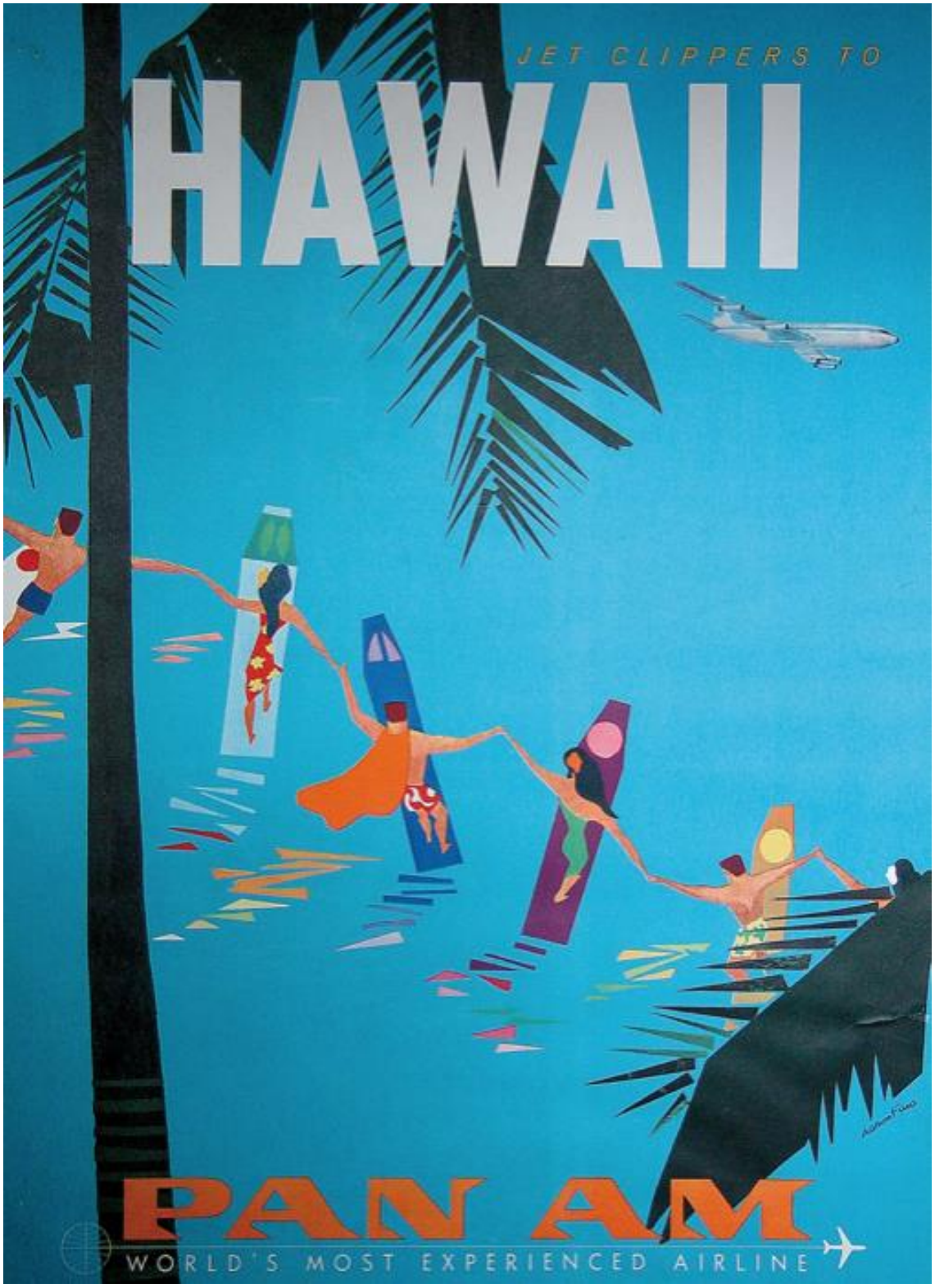
> [S]*yndicalisation militante et mondialisation de la concurrence aidant, l'économie des plantations périclita rapidement, et les élites durent vite trouver ce que l'on appela un "nouveau sucre", en l'occurrence le tourisme de masse, industrie qui*

[82] L'événement deviendra le *United States Surfing Championship* en 1964, puis l'*Op pro Champions* en 1982 et sera transformé en *U.S. Open Champions* en 1994 avant d'être aujourd'hui nommé le *Vans U.S. Open of Surfing*.

> *porta le coup fatal aux Hawaiiens : leur culture fut exhibée par d'autres insulaires du Pacifique et par des Asiatiques pendant qu'eux-mêmes nettoyaient les chambres des hôtels.* (Friedman, 2009, p. 43)

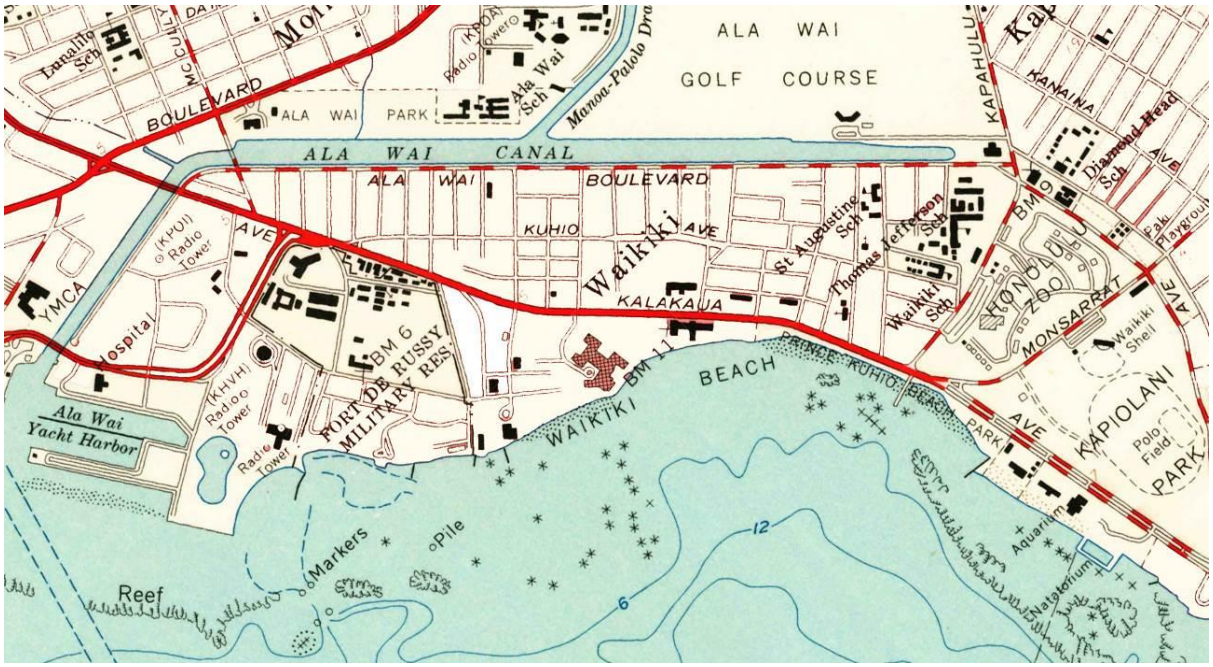
Ainsi, bien que la population d'Honolulu ait passé de 248 034 à 294 194 résidents entre 1950 et 1960, celle de Waikīkī avait décliné de 11 309 à 11 075 individus (Schmitt, 1977). La massification de Waikīkī était différente des surfburbs californiennes, car sa fonction urbaine par rapport à une métropole ne fut pas résidentielle, mais touristique et commerciale. Passant de 4 500 à 250 000 visiteurs annuels entre 1948 et 1959, Waikīkī a connu un boom touristique basé sur trois principaux facteurs. D'abord, la présence des troupes de la Navy séjournant en grand nombre aux Hawai'i pendant et après la Seconde Guerre mondiale, et avait permis l'entretien d'une activité touristique minimale. L'occupation du Fort de Russy comme lieu de retraite a concouru à familiariser les troupes avec la scène locale, qui bénéficiait d'une occupation militaire substantielle à la fin du conflit armé. Ensuite, la réouverture de la station balnéaire au grand public a été accompagnée d'une libéralisation du marché aéronautique et de la création de lignes aériennes entre les États-Unis et les Hawai'i. À partir de 1947, *United Airlines* desservait San Francisco-Honolulu, et a été suivi par *Pan American Airways* et *Northwest Orient Airline* (Mak, 2008, p. 15). Ce mouvement s'accentuait en 1959, lorsque les Hawai'i ont intégrés l'Union américaine en tant que cinquantième État, et que *Pan American Airways* remplaçait ses avions *McDonnell Douglas* à hélices, par des *Jet Clippers* (*cf.* Figure 29). Bien que le temps de trajet fût similaire par rapport aux précédents appareils, les moteurs à réaction ont doublé la capacité des passagers au sein de cabines. En 1969, le bureau de l'aviation civile hawaïen a démantelé l'oligopole du trafic aérien et autorisa cinq nouvelles compagnies supplémentaires : *American Airlines*, *Braniff International Airways*, *Continental Airlines*, *Western Airlines* et *Trans World Airline* (Mak, 2008, p. 16).

Figure 29 : Réclame de *Pan American Airlines* pour la promotion de ses Jets Clippers. Affiche conçue par Aaron Fine ent 1959.
(Decoster, 2014, p. 24)



Enfin, ce développement balnéaire s'est caractérisé par la transformation de la forme du paysage et des tracés urbains, nécessaire à l'absorption de l'afflux touristique (*cf.* Carte 10). Massifier un tourisme, naguère réservé à une élite, signifiait l'érection d'établissements hôteliers et de complexes commerciaux monumentaux. Contrairement à la Californie du Sud qui possédait des grands espaces, un paysage urbain de faible densité et décentralisé, Waikīkī était contraint de se développer dans un espace restreint, ce qui nécessitait d'établir des gratte-ciel. Les nouveaux établissements incluaient le *Surfrider Hotel* en 1952 financé par la *Matson Navigation Company* et *Castle & Cook* (Steiner, 1985, p. 93), puis le *Princess Kaiulani* en 1953, le *Biltmore* et le *Reef* en 1955. Le *Hilton Hawaiian Village Beach Resort and Spa*, alors appelé *Kaiser Burn* ouvrit en 1956, et le nombre de chambre disponible passait de 2 000 en 1949 à 6 000 en 1959. Le pari d'intensifier une station balnéaire, dont la forme bioclimatique n'était pas extensible à cause du canal Ala Wai, était réussi au regard des chiffres avancés. Alors qu'en 1959, les Hawai'i compta environ 250 000 touristes annuels, ce chiffre atteignait 1,5 million d'individus une décennie plus tard (Mak, 2005, p. 15).

Carte 10. Forme des tracés urbains de Waikīkī en 1959
Note : Carte du *U.S. Geological Survey*, partiellement recolorée par l'auteur.
(Honolulu quadrangle, 1959)



La forme du tissu et des tracés urbains demeuraient relativement similaires depuis l'achèvement du Canal Ala Wai, mais la transformation de la forme de paysage avait engendré une reformulation des rapports entre les groupes vivants et travaillants à Waikīkī. Déjà dans les années 1930, l'édification du *Royal Hawaiian* et la création de planches creuses maniables avaient autorisé davantage de touristes et de résidants à surfer. Une intensification des infrastructures de plages, telles que des vestiaires, des douches, des espaces de stockage pour pirogues et planches de surf ainsi qu'un accroissement des usages de plage et de la zone de surf avait amorcé une restructuration de la scène. Alors que le métier de beachboy était l'apanage des membres du Hui Nalu, l'Outrigger Canoe Club a dû initier ses propres services avec l'ouverture du *Waikīkī Beach Patrol* en 1934 (Ejiri, 1996, p. 228 ; Del Piano & Tregaskis, 2007, p. 42), car les frais d'adhésion du club n'étaient plus suffisants pour louer cet emplacement convoité. En échange des subventions de l'entreprise *Matson* et du *Royal Hawaiian*, le club devait s'intégrer à l'économie touristique et ouvrir ses services privés à la clientèle du *Royal Hawaiian* tels que la restauration en bord de mer avec vue sur surfeurs, et l'attribution de vestiaires, alors très prisés. L'élargissement de ces services à une clientèle touristique modifiait aussi la ségrégation ethnique à l'œuvre au début du XX^{e} siècle entre les membres de l'Outrigger Canoe Club et du Hui Nalu, puisqu'une partie des membres du Hui Nalu a été embauchée pour donner des leçons de surf et de pirogues au sein du *Waikīkī Beach Patrol*.

Mais la plus profonde modification des rapports sociaux s'est appliquée à la fermeture du Hui Nalu à partir de la Seconde Guerre mondiale, lorsque la plupart des beachboys se sont reconvertis dans l'armée ou au sein de l'Outrigger Canoe Club, comme Alan Turkey Love (1986, p. 1690). À la fin de la guerre, l'Outrigger Canoe Club reprit ses activités avec la création des *Waikīkī Beach Services*. Malgré ces efforts, la pression architecturale força l'organisation à se relocaliser un kilomètre et demi à l'est en 1964, à côté du volcan dormant Diamond Head (*i.e. Lē'ahi*). L'événement était révélateur d'un conflit d'usage croissant de l'espace urbain entre résidents, les travailleurs et les touristes :

> *Have you been to the beach lately? If not, you will find quite a change in the scenery. As our neighbors, we have the guests of the new Waikiki Biltmore Hotel and as a result the whole picture has changed.* […] *It is our plan to have back rests and few umbrellas available for your use just as soon as possible.* […] *The various outriggers (that belong to you) will soon all be in condition and will be on the beach so, come down and take advantage of your membership.* (Waikiki Surf Club, 1955, p. 1)

À partir des années 1950, l'augmentation du nombre de touristes et de pratiquants dans la zone de surf, ainsi que les gratte-ciels de Waikīkī, ont déconnecté la scène de son image intime et romantique. Alors que les images de la destination demeuraient relativement identiques pour les touristes – suite aux efforts concertés du *Hawaiian Visitor Bureau* et des compagnies aériennes – la physionomie de Waikīkī avait changé pour les résidents et travailleurs. À mesure que l'attachement affectif à l'espace urbain diminuait, et que l'usage de l'automobile se démocratisait, les beachboys ont investi de nouveaux spots, tels que Makaha sur la côte ouest de l'île d'O'ahu :

> *Well, see, I only surfed over there, Waikiki, that's all. Because back in the old days, you didn't have a car. And the boards were so heavy, you only surfed where you lived, that's all. I paddled over here sometimes and surfed over here, but it's a long paddle. Why come all the way over this side when the surf is as good down there? And the boards were so heavy. You stayed where you lived. Now, all the kids have cars. Now the boards are so small and so light. Go anywhere you want.* (Love, 1986, pp. 1662–1663)

Comme pour la Californie, l'accès à l'automobile et l'allégement des planches avaient accru la mobilité des surfeurs, et avait dynamisé les innovations technologiques. Waikīkī n'avait jamais été dépossédée de sa scène surf, mais de nombreux experts comme John Kelly (1919–2007), Wallace « Wally » Froiseth (1919–2015), et Fran Heath (1917–2006) exploraient de nouvelles vagues dès les années 1930, comme Diamond Head. Utilisant les planches Swastika de *Pacific Ready-Cut Homes*, John Kelly avait retaillé les modèles californiens en 1937, donnant alors naissance à un premier courant appelé le « Hot Curl » (Warren & Gibson, 2014b, p. 74), qui permettait au pratiquant de se rapprocher de l'écume[83]. Ce mouvement a révolutionné la pratique puisqu'auparavant les beachboys avaient pour coutume de glisser en se tenant à l'écart de l'écume (Love, 1986, p. 1664). Puis en 1950, l'invention des palmes a rendu possible la pratique du surf sans planche (*i.e. bodysurf*), non seulement à Waikīkī, mais aussi sur la pointe de Makapu'u, située à l'est de l'île d'O'ahu (Clarke, 1950)[84].

[83] À la fin des années trente, l'invention du *V-Bottom* consistait à dessiner l'arrière d'une planche en forme de V, autorisant les surfeurs à effectuer leur premier virage (*i.e. bottom turn*) pour revenir dans la zone de glisse. Cette planche servait également à surfer des vagues allant jusqu'à trois mètres de hauteur.

[84] Plus communément appelé *bodysurf*, le surf sans planche consiste à glisser sur une vague uniquement à l'aide de son corps qui fait office de flotteur. Bien qu'il soit possible de bodysurfer sans palme, il est très difficile d'attraper et de tenir une vague à cause du manque de propulsion et du degré d'immersion du corps dans l'eau. Le *bodysurf* a été pratiqué durant des centaines d'années en Polynésie, mais l'invention des palmes a popularisé

Enfin, l'avènement de l'automobile et la restructuration des physionomies urbaines des cités balnéaires comme Waikīkī et des surfburbs comme Huntington Beach stimulèrent le foisonnement de scènes de surf en dehors des centres suburbains et touristiques. À Hawai'i la mise en réseaux des scènes comme Makaha, Diamond Head ou la Côte Nord fut encouragée par l'augmentation croissante du nombre de touristes et de pratiquants. En Californie du Sud, le mouvement était davantage initié par la conurbation de Los Angeles et de San Diego, autorisant la jonction des scènes comme Malibu, Huntington Beach, San Clemente et San Onofre. À la mobilité régionale, retenons également la mobilité internationale, rendue possible par l'accès et l'intensification du transport aérien aux classes moyennes. Les échanges incessants de technologies et de savoir-faire, à partir des années 1910, ont donné également naissance à une industrie transpacifique (Warren & Gibson, 2014a). Alors que des Hawaïens comme George Freeth et Duke Kahanamoku ont vécu ou voyagé en Californie, des Californiens visitaient répétitivement les Hawai'i, incluant Matt Quigg et Joe Kivlin en 1947 (Warren & Gibson, 2014b, p. 77), puis Bob Simmons en 1953, ainsi que Greg Noll (1937–) en 1954. Dans les deux cas, l'attachement émotionnel des surfeurs à un espace urbain, à proximité de vagues notoires, a constitué le cœur de la définition d'une scène surf. Ainsi, il convient d'effectuer une distinction entre scène surf et la subculture surf, dans la mesure où la première souligne l'affection pour un espace urbain et une zone de surf, tandis que la seconde met l'accent sur la mise en relation de scènes à l'échelle transnationale par le partage de valeurs subversives.

la pratique en facilitant la prise de vague. Aujourd'hui dans de nombreuses zones de surf surveillées par des sauveteurs en mer, l'utilisation des palmes est obligatoire en *bodysurf*.

Chapitre 7
Scènes et subculture surf : enjeux de distinction

> « Le capitalisme n'a pas seulement intégré l'espace préalable en l'insérant dans son extension ; il a institué des secteurs nouveaux en les insérant dans son expansion. Les loisirs sont devenus en Europe et dans les grands pays industriels avancés une industrie de première importance. On a conquis pour les loisirs la mer, la montagne et même les déserts. L'industrie des loisirs se conjugue avec celle de la construction pour prolonger les villes et l'urbanisation le long des côtes et dans les régions montagneuses » (Lefebvre, 1974/2000, p. 152).

Au sein d'un système transpacifique de scènes surf, Waikīkī et Huntington Beach occupaient deux places fondamentalement différentes. La première a fondé son développement économique sur l'industrie touristique et fait figure de cité mère historique dans la transformation du *he'e nalu* en surf. La seconde émergeait en tant qu'un centre sud-californien, dont le surf reposait avant tout sur le développement résidentiel et suburbain du littoral. Dans les deux cas, la proximité avec un cœur économique et leur intégration dans la forme des tracés métropolitains a connecté chacune de ces scènes à leurs tissus urbains respectifs. L'amélioration des moyens de transport et la construction d'axes de communication majeurs – Kalākaua Avenue pour Waikīkī et Pacific Coast Highway pour Huntington Beach – assurèrent la fluidité des flux migratoires entre les plages et les lieux de résidence.

Selon une interprétation lefebvrienne de l'intégration du littoral en milieu urbain (Lefebvre, 2000, pp. 441–444), on constate une appropriation des plages de la part des gouvernements et des municipalités, dont l'objectif principal était de sécuriser l'espace littoral par la définition et la réglementation des territoires[85]. L'aménagement de l'espace côtier a consisté à domestiquer l'océan, accommoder les visiteurs et sécuriser la baignade grâce à l'établissement des beachboys à Waikīkī et des sauveteurs en mer en Californie. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, le surf en Californie demeurait relativement limité aux associations des sauveteurs en mer de Santa Cruz, Redondo Beach, Long Beach, Huntington

[85] Pour une distinction entre espace et territoire en géographie, consulter Ghorra-Gobin (2006, pp. 85–97).

Beach, Newport Beach et San Diego. Cette situation changeait à partir de la fin des années 1950, avec la naissance de la « *pop surf culture* » (Booth, 1996 ; Chidester & Priore, 2008, p. 39 ; Rutsky, 1999) en Californie du Sud qui a stimulé la croissance des cités balnéaires dans le bassin de Los Angeles. En tant que réappropriation médiatique du surf, l'émergence de la pop surf culture pose la question d'une subculture surf. En quoi peut-on déduire que les scènes surf sud-californiennes se sont agrégées en une subculture régionale ? Pour cela de nombreux facteurs doivent être considérés : ce chapitre passera en revue les différents mécanismes à l'œuvre. Mais avant de se lancer dans un examen des conditions de possibilités nécessaires à l'émergence d'une subculture surf sud-californienne à partir des années 1950, passons d'abord en revue la notion de subculture.

Bien que le terme de subculture n'ait pas encore été explicité, on estime que les premiers documents dédiés à l'étude de groupes aux comportements déviants ont commencé aux XVI^{e} et XVII^{e} siècles (Bennett & Kahn-Harris, 2004, pp. 7–11 ; Gelder, 2007, pp. 5–26 ; Stranger, 2011, p. 45). Au XX^{e} siècle, on admet que la Seconde École de Chicago et les travaux sur la déviance ont grandement contribué à circonscrire la notion de subculture (*e.g.* Cohen, 1955 ; Becker, 1963/1997). Une subculture serait essentiellement composée de bandes de jeunes[86] désocialisées, dont l'identité s'est contruite sur la culture de pratiques hors-normes. Cultiver et entretenir une subculture serait un processus de créativité culturelle collectif en réponse à des difficultés d'ajustement social. Face à des problèmes de marginalité, il y aurait une redéfinition de l'identité qui rejette son caractère citoyen et national, au profit de valeurs subculturelles issues de milieux sociaux à faibles capitaux économiques. La créativité se réaliserait dans la confrontation et la surenchère agonistique par rapport à l'idéologie moderne, engendrant des traditions et des modes d'expression s'exprimant dans l'espace urbain.

Cette définition relativement englobante a été ensuite raffinée par l'analyse des médias chez les *Cultural Studies* de l'école de Birmingham avec, entre autres, Stuart Hall (Hall & Jefferson, 1975/1993) traitant des classes populaires. Travaillant sur les punks, Dick Hebdige (1979/2002) a fourni également des bases solides pour comprendre la réappropriation des subcultures par les médias, en s'inspirant de la sociologie française (Barthes, 1972 ; Lefebvre, 1971). Selon Hebdige (1979/2002, pp. 73–80), une subculture correspond à une culture – revendiquée ou cachée – partagée par un groupe d'individus qui se différencient d'une culture plus large de (*i.e.* culture de classe et culture nationale). Une subculture possède ses propres

[86] Le terme de jeunesse est couramment employé dans les études académiques sans être défini (*e.g.* Diamond, 2004). Dans le cadre de nos travaux, nous retiendrons une acception large de la jeunesse allant de 15 à 25 ans.

conventions, valeurs et rituels, et se positionne à la marge du modèle hégémonique en soulignant ses contradictions historiques (Muggleton, 2000, p. 20). Cependant, une subculture est souvent absorbée par la société de consommation, et de nombreuses études rejetèrent la validité du terme pour décrire les mouvances alternatives contemporaines comme le clubbing (*e.g.* Bennett, 1999 ; Muggleton, 2000, 2004 ; Muggleton & Weinzerl 2003, Redhead, 1993 ; Rojek, 1993 ; Thornton, 1995, 2003). Les critiques adressées aux Birmingham Center for Contemporary Cultural Studies (CCCS) comprennent l'exclusion des femmes dans l'analyse, l'étroitesse de la catégorie d'âge étudiée (15–21 ans), et l'idée que les subcultures sont des phénomènes de classe ouvrière. On remet également en question le fait que la consommation alternative corresponde à une résistance à l'ordre social, et que les médias ne soient pas étudiés comme des éléments formateurs des subcultures (Stranger, 2011, pp. 45–46).

Depuis les années 2000, de nouveaux termes ont été proposés et les recherches ont fait preuve d'inventivité (Wheaton, 2007). Par exemple, on peut retenir les termes de *bund* (Schmalenbach, 1977 ; Urry, 2000), de *communitas* (Turner, 1969/1977 ; Beaumont & Brown, 2014), de *néo-tribal* (Stranger, 2011, pp. 136–151) ou de *fraternités* (Booth, 2001b ; Warren & Gibson, 2014, p. 9) pour remplacer le concept de subculture. La notion de *néo-tribu* semble émerger avec succès dans le monde anglo-saxon alors que celui-ci est pris avec plus de précautions par les chercheurs français (Bennett, 1999 ; Cooley, 2014, p. 7 ; Maffesoli, 1988/2000). Dans le cadre de notre recherche, cette présente analyse s'inspire des travaux dits post-subcultural studies (Wheaton & Beal, 2003, p. 155), encore appelés les « travaux subculturels post-CCCS » (Muggleton & Weinzerl, 2003, pp. 3–23 ; Wheaton, 2007 ; 2013, p. 7). Belinda Wheaton a contribué à enrichir de manière significative la notion de subculture, tout en introduisant le concept de « *lifestyle sport* » (Wheaton, 2004).

À partir de cette notion, ce chapitre tente d'enrichir les précédents postulats en les intégrant dans une dynamique historique destinée à saisir leur construction sociale. Comprendre l'émergence de la subculture surf et de son mode de vie se fera à partir de la notion de scène surf développée au chapitre six. Les travaux de Raulin (2000) nous fourniront également une interprétation des subcultures, par une réflexion en fin de chapitre sur le concept de « centralité minoritaire » (Raulin, 2000, p. 19, pp. 27–30, 2009, 2012) que nous reprendrons au chapitre dix. Bien que cette notion soit élaborée par Anne Raulin dans le cadre des minorités asiatiques à Paris, nous démontrerons en quoi elle peut servir de point de départ pour décrire l'émergence des subcultures à partir des scènes surf. En somme, ce chapitre adopte un regard historique sur la notion de subculture surf qui, au lieu de proposer une image

figée dans le temps, tente de retracer les conditions de possibilité de son émergence et d'en identifier son caractère déviant.

Pour cela, il convient dans un premier temps de comprendre comment les scènes surf sud-californiennes ont été unifiées en une subculture. Il a déjà été constaté que l'aménagement du réseau autoroutier et la conurbation des grandes villes comme Los Angeles et San Diego ont été des facteurs déterminants. Il est également nécessaire d'étudier les conditions idéologiques de la Modernité dans les années 1950 et 1960, car pour qu'il y eût naissance d'une subculture surf, il fallut une maturité idéologique suffisante pour se réapproprier son caractère subversif par les médias[87]. Dans ce procédé, la scène surf de Malibu et sa réappropriation idéologique par les médias ont été à l'origine de la *culture surf populaire*. Une fois la culture surf pop définie, nous verrons en quoi la subculture surf fut à la fois un produit et une réponse à la commercialisation de masse des scènes surf. Enfin, nous analyserons la scène d'Huntington Beach à la manière de Nels Anderson (1923/2011) pour la *Hobohemia*. Une carte de centre-ville et du littoral d'Huntington Beach sera dressée afin de saisir l'attachement des surfeurs à un espace urbain littoral, ainsi que leur pratique exclusive du « localisme » (Beaumont & Brown, 2014 ; Evers, 2004, 2007 ; Westwick & Neushul, 2013, pp. 194–202 ; Ishiwata, 2002 ; Scheibel, 1995 ; Stranger, 2011, pp. 69–71 ; Waitt, 2008 ; Waitt & Warren, 2008).

I – Surf culture, culture surf populaire, et subculture surf

A) Un centre culturel de l'idéologie américaine d'après-guerre

Au début des années 1950, le comté de Los Angeles est devenu le plus peuplé de l'Union américaine, suivi de près par les comtés d'Orange et de San Diego (Warshaw 2010, p. 95). Avec l'accroissement de la population sud-californienne, une multitude de scènes surf régionales ont émergé à South Bay[88]. Ces scènes n'étaient pas les seules au monde puisque d'autres existaient également aux Hawai'i, en Afrique du Sud, en Australie, et en Europe (*e.g.* Gardinier, 2005). Bien que les Hawai'i demeuraient le cœur du tourisme surf et un pôle d'innovation majeur avec des beachboys et artisans-shapers comme George Downing (1930–), l'archipel polynésien a dû composer avec le nouvel acteur californien qui s'est érigé en un

[87] Par média, nous entendons la définition d'Ulf Hannerz : « The defining feature of media is the use of technology to achieve an externalization of meaning in such a way that people can communicate with one another without being in one another's immediate presence; media are machineries of meaning. […] The culture of complex societies on the other hand, now make use of writing, print, radio, telephones, telegraph, photography, film, disk, and tape recording, television, video, and computers. » (Hannerz, 1992, pp. 26–27)

[88] South Bay comprend les villes littorales d'Hermosa Beach, de Manhattan Beach et de Palos Verdes.

centre médiatique et technologique (Warshaw, 2010, p. 111). D'un point de vue artisanal, nous avons vu que les pionniers Matt Kivlin, Joe Quigg et Bob Simmons appliquèrent des technologies issues du secteur militaro-industriel. Ces innovations tirées du raffinement du polyuréthane ont été ensuite perfectionnées dans les années 1950 et 1960 par une industrie composée d'une vingtaine d'artisans-shapers produisant environ 5 000 planches par an, au prix moyen de 100 $ (Curnow, 1961). La plupart de ces artisans fournissaient un travail de haute qualité, mais on retient les « *Big Five* » (Warren & Gibson, 2014a, p. 43) : un oligopole d'artisans, experts dans la fabrication de planches haut de gamme, composé de Hobie Alter, Bing Copeland (1936–), Dewey Weber (1938–1993), Don Hansen (1938–1993) et Larry Gordon (1939–2016). En 1960, on estimait alors entre 200 000 $ et 500 000 $ la production californienne du polyuréthane (Loper, 1960).

Malgré ce dynamisme, cette production peinait à répondre à la demande régionale (Curnow, 1961) et d'autres artisans-shapers réputés se sont établi, comme Dale Velzy (1927–2005) qui a ouvert le premier atelier professionnel de surf (surf shop) à Manhattan Beach en 1949 (*cf.* Figure 30). Après avoir reproduit le modèle de Matt Quigg – une planche dénommée *Potato chip* en référence à sa largeur et son épaisseur – Velzy a popularisé la planche *Pig* qui ne pesait que neuf kilogrammes, stimulant alors l'introduction de nouveaux pratiquants. Velzy s'est entouré des membres les plus influents du *Big Five* californien, et constituait une équipe de surfeurs experts pour promouvoir ses produits, incluant Dewey Weber, Mickey Muñoz (1937–), et Mickey Dora (1934–2002). Alors que les premiers ateliers n'étaient que des garages ou des arrière-cours des résidences parentales, les surf shops étaient de véritables lieux de production et de vente situés près d'un spot de surf, comme Hermosa Beach, Manhattan Beach, et Malibu Beach. L'approvisionnement en polyuréthane était également aisé, puisque la matière première nécessaire à sa confection (*i.e.* pétrole) était disponible en abondance dans la région.

Figure 30 : échantillon des premiers artisants-shapers de la Californie du Sud.
(Chidester & Priore, 2008, p. 36)

Dans cet hub international de production de planches de surf, Malibu a concurrencé Waikīkī en tant que scène de rang mondial. Déjà dans les années 1920, cette cité balnéaire avait attiré les convoitises des vedettes hollywoodiennes qui s'étaient installées sur la *Gold Coast* californienne (Devienne, 2014, pp. 90–92). Une fois que les terres privées de *Malibu Ranch* ont été vendues aux studios hollywoodiens, ces derniers ont établi une ville-dortoir en front de mer connu sous le nom de *Malibu Colony*. Les grandes célébrités telles que Norma Dougherty (*i.e.* Marilyn Monroe) surfaient Malibu au côté de surfeurs notoires comme Tommy Zahn (1924–1991) (Warshaw, 2010, p. 98). Malibu était également considéré comme un site prestigieux, car les petites et longues vagues qu'offre le spot[89] étaient idéales pour l'apprentissage du sport.

Cependant, avec la massification de la pratique, on constatait une saturation de la scène locale engendrée par une surpopulation de la zone de glisse. Alors qu'auparavant les débutants étaient encadrés dans leur apprentissage, ces derniers ont investi en masse les scènes régionales. Inexpérimentés, les surfeurs débutants représentaient une menace et un danger pour les surfeurs confirmés. N'ayant pas l'expertise nécessaire pour identifier l'endroit où déferlent les vagues, les débutants gisaient dans la zone de surf et sur la trajectoire des surfeurs experts. Tandis qu'auparavant le surfeur confirmé disposait d'autant de vagues que l'océan pouvait lui fournir, il se retrouva en compétition avec des individus. Il a dû alors, soit accepter de partager les vagues et réduire son temps de glisse, soit individualiser son comportement et imposer des règles arbitraires. Pour éviter tout risque de blessure issue de la collision avec des surfeurs inexpérimentés, les surfeurs expérimentés comme Mickey Dora à Malibu ont adopté le registre de la non-conformité et de la délinquance, transformant le caractère prestigieux des scènes surf autrefois porté par le secourisme en mer en une culture déviante. La délinquance s'exerçait principalement sur les plages et la zone de glisse, où certains experts échangeaient des gifles et des coups de poing avec les amateurs (*cf.* Figure 31).

[89] *Terme subculturel désignant un lieu situé sur le littoral, et comprenant la plage ainsi que la zone de surf.*

Figure 31 : Giving Slaps.
Peinture aquarelle de Ron Croci, avec l'aimable autorisation de l'artiste.

Avec l'augmentation du nombre de pratiquants, le surf glissait dans l'anticonformisme. Conformément à la définition de subculture, les scènes surf naguère en phase avec l'idéologie moderne ont adoptée des comportements déviants, leur donnant un caractère insurrectionnel. Par exemple, Mickey Dora était à la fois l'un des surfeurs les plus gracieux et stylé sur une planche, mais adoptait également des comportements déviants allant de la chaparderie aux fraudes bancaires (Warshaw, 2010, p. 120). Les studios hollywoodiens soulignaient l'agitation de cette jeunesse échaudée dans des films tels que Hot Rod Girl (1956), Sorority Girl (1957) et Hot Rod Gang (1958). On caricaturait cette jeunesse en se focalisant sur le registre de la non-conformité et de l'échec social, matérialisé dans le *rock'n'roll* et les soirées animées par l'abus de spiritueux (Ormrod, 2005, p. 40). Cependant, comme pour la plupart des subcultures naissantes, sa quintessence dissidente a été rapidement « récupérée » (Hebdige, 1979/2002, p. 94) par l'idéologie moderne et la société de consommation (Diamond, 2004, p. 252). On réalisait que cette nouvelle subculture était la preuve d'une Union américaine en pleine croissance, qui s'imposait comme autorité internationale dans les secteurs militaires, industriels, financiers, aérospatiaux et du divertissement.

> *À ce moment, les professionnels américains du loisir, dont l'action se fonde sur une réflexion théorique élaborée a l'aube des années trente et mise en sommeil par la crise économique puis par la guerre, imposent leurs modèles à l'ensemble de l'Europe occidentale. Le lendemain de la Seconde Guerre mondiale est une période de vive tension entre l'idéologie du loisir rationnel élaborée au XIXe siècle, toute-puissante au sein des organismes internationaux de l'entre-deux-guerres (BIT, IICI), et le désir de distraction (play, recreation) que traduit l'essor du loisir de masse, lié a la puissance nouvelle des industriels des vacances.* (Corbin, 2001, p. 9)

Portée par les valeurs de l'accomplissement de soi, la massification du surf a été le fruit d'une aisance matérielle et temporelle, rendue possible par la réduction du temps de travail, ainsi que l'amélioration du niveau de vie. La société américaine, enrichie par la Seconde Guerre mondiale, possédait une classe moyenne qui entretenait sa jeunesse par la culture de masse (Morin, 2008). Cette jeunesse représentait une icône du succès national et sa consommation traduisait un acte citoyen, stimulant la croissance économique d'après-guerre. Conformément aux valeurs libertaires qu'ils véhiculaient, les surfeurs faisaient écho à un sentiment hédoniste libéré de toute contrainte liée au travail, notamment par l'association du surf au tourisme dans les mers du Sud. L'augmentation et la valorisation du temps libre encourageaient le déploiement d'une industrie des loisirs qui intégra son message idéologique

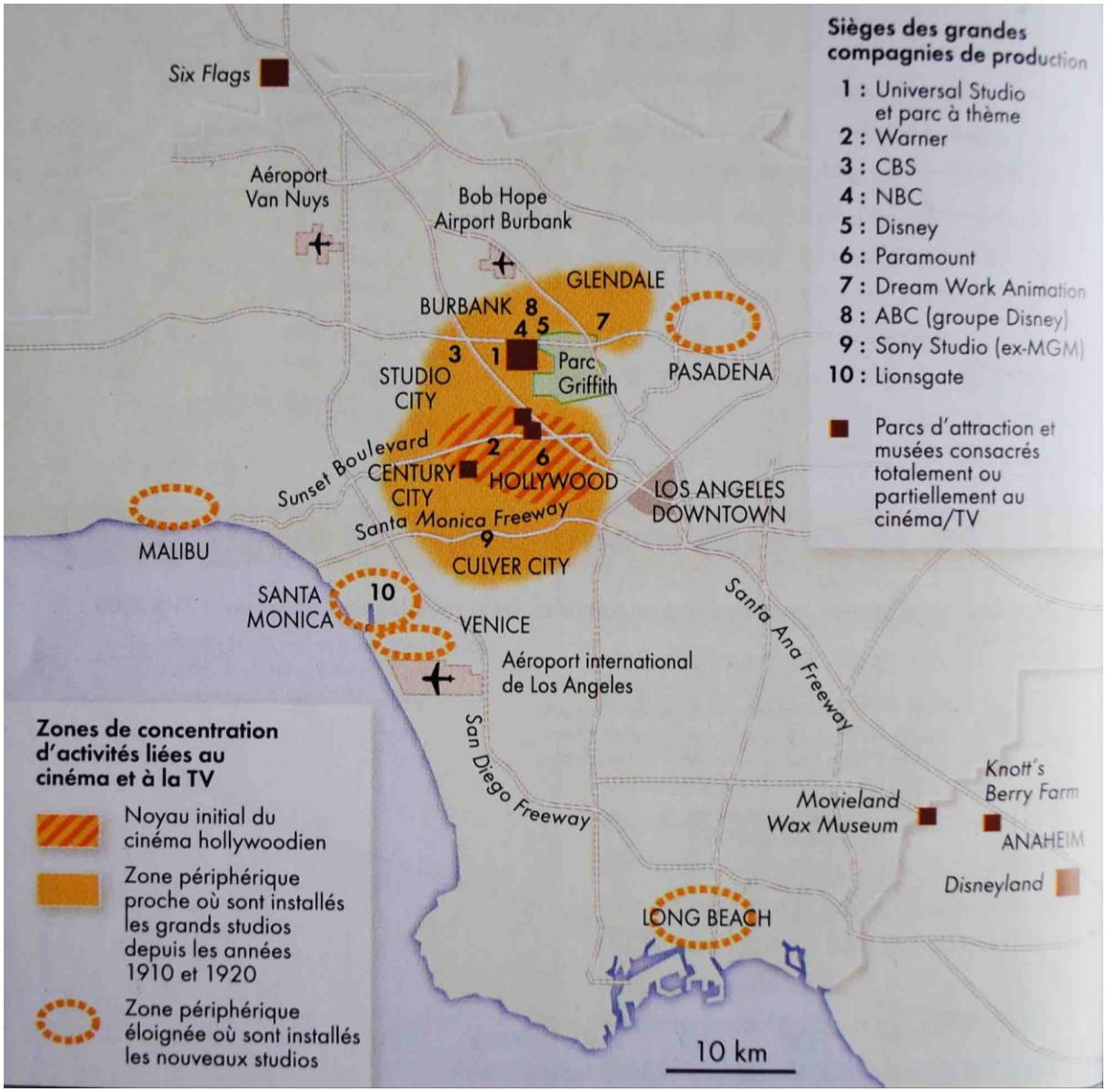
au quotidien des foyers américains. Par exemple, *Walt Disney Production* s'est reconvertie en une entreprise importante avec l'inauguration de *Disneyland* à Anaheim en 1955 (Avila, 2004, p. 4). Possédant une seule entrée et sortie, représentée par l'allée centrale *Main Street*, le parc à thème synthétisait les valeurs morales de la société américaine (Avila, 2004, pp. 15–17). D'ouest en est, les familles déambulaient dans quatre univers qui relétaient l'histoire idéologique de la Californie : D'abord, *Frontierland* réinventait le temps des pionniers et de la conquête de l'ouest par des jeux de tire qui reproduisaient le modèle binaire du Cowboy et de l'Indien. Puis dans *Adventureland*, le visiteur était plongé au sein d'une jungle hostile qu'il devait explorer et maîtriser, rappelant le colonialisme du XIX^{e} siècle. Par la présentation de la princesse charmante dans *Fantasyland*, la condition féminine était reléguée à la sphère familiale, soumise à la domination masculine (Bourdieu, 1998). Enfin, *Tomorrowland* accoutumait les mentalités à l'environnement militaire et technologique au sein d'attractions à l'effigie de fusées et de missiles. Ainsi, l'idéologie moderne américaine et son art de vivre se caractérisaient par la famille nucléaire, la propriété privée, le succès individuel, la domination masculine et la loyauté envers la patrie.

En tant que nerfs de la production médiatique nationale, les comtés de Los Angeles et d'Orange ont diffusé ce paradigme par l'intermédiaire des studios hollywoodiens et de sociétés de production et de distribution audiovisuels indépendants, tels que *American International Pictures* (AIP) (Rutsky, 1999 ; Stenger, 2008). Alors que les images promotionnelles du surf étaient monopolisées par les entreprises touristiques publiques et privées aux Hawai'i (*i.e.* office du tourisme et compagnies aériennes), les studios et l'industrie musicale californiens ont à leur tour investi la distribution internationale de l'image du surf en « incorporant » (Hebdige, 1979/2002, p. 96) la subculture surf au sein de leur composante idéologique (*cf.* Carte 11). Ces éléments étaient un moteur de l'industrie audiovisuelle qui avait connu des temps difficiles, accusés à plusieurs reprises d'entente illégale et monopolistique par le gouvernement fédéral **(**Deverell & Igler, 2014, p. 393 ; Starr, 2002, pp. 160–161)[90]. Désormais embarqués dans l'effervescence d'après-guerre, les studios hollywoodiens – au côté des séries télévisuelles et de la musique populaire – ont servi de support promotionnel au *California way of life* (Diamond, 2004, pp. 248–249). Contrairement

[90] Les studios hollywoodiens comme *Paramount*, *MGM*, *Twentieth Century Fox*, *Warner Brothers*, *Universal* et *Columbia* ont perdu de nombreux procès dans les années 1940, les obligeant à se priver de plusieurs prérogatives, comme des chaînes de cinéma lucratives. Leur situation financière s'aggrava également à cause de la hausse des coûts de production et des taxes. De plus, l'introduction de la télévision dans les foyers et le succès des studios indépendants tels que *American International Pictures* obligeait les géants médiatiques à se reconvertir dans l'industrie du loisir et du divertissement, donnant naissance à de nouvelles entreprises comme *Walt Disney Production* (Rice, Bullough, & Orsi, 1997, p. 407 ; Starr, 2002, pp. 160–161).

aux Hawai'i, la logique d'accumulation n'était plus basée sur un tourisme estival, mais sur une consommation quotidienne, permise par l'apparition des « *soft goods* » (Randy Rarick, entretien réalisé le 13 mai 2014), c'est-à-dire des produits dérivés du surf allant de l'audiovisuel au prêt-à-porter.

Carte 11 : Localisation des studios à Los Angeles.
(Dorel, 2008, p. 32)



Note : Les studios hollywoodiens reliés à la scène surf de Malibu par Sunset Boulevard.
En bas à droite, *Disneyland* ouvrit en 1955 à Anaheim.

On attribue le début de cet âge d'or médiatique au film *Gidget*, produit par *Colombia Pictures* en 1959 (Ormrod, 2005, p. 40–41). Connue grâce au roman du même nom, Gidget raconte l'histoire de Kathy Kohner, une adolescente qui a fréquenté la plage de Malibu durant l'été 1956 et a cotoyé les plus grands surfeurs de l'époque, tels que Mickey Dora. L'année suivante, Frederick Kohner, père de Kathy, a romancé l'histoire de sa fille à partir de son journal intime et publia l'ouvrage *Gidget*[91] en 1957. Le roman s'est vendu à un demi-million d'exemplaires en une année et attirait les convoitises de *Columbia Pictures* qui pressa monsieur Kohner de rédiger un scénario. En 1959, l'histoire sortait sur grand écran et marquait le début d'une série de « beach movies » (Rutsky, 1999, p. 12), capitalisant sur l'imaginaire sud-californien et hawaïen comme *Where the Boys are* de MGM en 1960 et *Blue Hawaii* de Paramount en 1961 (Wood, 1999, pp. 48–52). Entre 1960 et 1966, les studios hollywoodiens et les producteurs indépendants ont produit soixante-dix films de plage, comme *Beach Party* (1963), *Bikini Beach Party* (1964), *Muscle Beach Party* (1964), *Ride the Wild Surf* (1964), et *How to Stuff a Wild Bikini* (1965). Ces films représentaient la première commercialisation de masse du surf au service de l'idéologie des banlieues, et dont la recette pour attirer les consommateurs était la suivante :

> *[T]he appeal of surfing and surf subculture is often based on the attractiveness of nonconformist, irreverent, and anti-bourgeois attitudes cobbled together from elements of teenage culture, rock-and-roll, bohemian philosophy, and beat culture and mixed with a heavy dose of parody. This appeal is, moreover, linked to the allure of non-Western cultures, derived in large part from surfing's own Pacific Island origins.* (Rutsky, 1999, p.13)

Au sein de ces productions médiatiques, les communautés de plages et les surfeurs représentaient l'archétype de la vie familiale californienne. Cette vie utopique était orientée autour de la famille nucléaire au sein de laquelle les femmes et les enfants occupaient principalement la sphère domestique. Par exemple, le littoral dans *Beach Party* s'assimilait à un milieu sécuritaire et racialement ségrégé au sein duquel de jeunes euro-américains s'amusaient, tels des enfants sous la surveillance des parents (Stenger, 2008, p. 29 ; Ormord, 2005, p. 43).

Mais la monopolisation de la diffusion de l'idéologie moderne passait également par la musique, avec la *Surf Music*, dont l'âge d'or dura cinq années, entre 1960 et 1965 (Cooley, 2014, pp. 44–61). La *Surf Music* correspondait à un sous genre musical de rock instrumental

[91] Surnom donné par le surfeur Terry Tracy (1935–2012) qui affirmait que Kathy ressemblait à une fille naine, c'est-à-dire une *girl-midget* : une *gidget* (Young, 2008, p. 82).

dont la moitié des titres phares suivaient une progression de Blues. Cette musique était jouée à la fois par des surfeurs, comme le guitariste Dick Dale et son groupe les *Delstones*, et par des individus dont l'image surf était un support thématique et promotionnel comme les *Beach Boys*. On compte parmi les titres les plus célèbres *Surfin' Safari* (1962), *Surfer Girl* (1963) et *Surfin' USA* (1963). Coécrit par Brian Wilson des *Beach Boys*, le titre *Surf City* (1963) était chanté par le duo Jan et Dean et labélisa du même titre la ville d'Huntington Beach. Le label de *Surf City* était auparavant connu des scènes surf sud-californiennes et avait été donné à Huntington Beach par Jack Haley (1945–2000), vainqueur du premier *West Coast Surfing Championship* en 1959. Cependant, la popularisation de l'étiquette par le titre musical donnait l'impression que le terme était inventé par Jan et Dean et qu'Huntington Beach incarna un nouvel épicentre de la « culture surf pop » (Chidester & Priore, 2008).

B) Devenir producteur de soi

En 1945, le magazine *Life* définissait le « California way of life » (The California, 1945) caractérisé par la consommation des loisirs, le teint hâlé et la jeunesse (Deverell & Igler, 2014, p. 393). La création d'une culture de masse d'après-guerre prévalait en Californie grâce à une industrie médiatique lucrative, générant des retombées économiques substantielles en partie tirées de l'exploitation de la subculture surf. Une des facettes subersives des subcultures médiatisées reposait alors sur l'idée que sa commercialisation vulgarise son système de valeurs (Daskalos, 2007, p. 178). On admettait que la représentation d'une subculture par les médias de masse déformait son identité subversive et engendre une dépréciation de son caractère alternatif. L'activité subversive perdait en signification artistique, spirituelle et dissidente lorsqu'elle était assimilée à une mode ou un loisir. Selon McLuhan (1977), à mesure que les sociétés industrielles entraient dans l'ère médiatique actuelle, une valorisation des images et du spectacle s'est réalisé au détriment des contenus. Lorsque ce procédé a été appliqué à la subculture surf, un grand nombre de significations ont été évincés et ont donné naissance à la culture surf populaire (*i.e. pop surf culture*).

La réappropriation du label surf et de sa signification par les médias a créé une distinction entre la culture surf populaire et la subculture surf. Or cette distinction, aussi évidente soit-elle pour les membres de la subculture, n'est pas aussi clairement comprise par la société civile. Par exemple Andrew Diamond (2004, p. 248) affirme que les films *Gidget* et *Muscle Beach Party* faisaient partie de la culture surf californienne, alors que la plupart des

surfeurs (2014, p. 58) et de mes enquêtés ont récusé cette affirmation. Par exemple un membre du WindanSea Surf Club à San Diego affirme :

> *The funny thing about that all the Jan and Dean and the Beach Boys' music is that we have never played it. We used to laugh at it. It was popular but we did not like it. You know what I used to listen to back then? The Doors, the Beatles, a lot of Blues and I would listen to John Coltrane*. (M. L., entretien réalisé 20 Mars 2013)

Cet amalgame récurrent entre produits de la culture surf pop et produits de la subculture s'est matérialisé dans le terme englobant de culture surf (Chidester & Priore, 3008 ; Colburn, 2002 ; Holmes, 1991), laissant entendre une homogénéité des industries. Or, l'industrie subculturelle composée à cette époque d'artisans-shapers, de fabricants de combinaisons, de producteurs indépendants, et d'éditeurs de magazines ne constituait pas un socle commun homogène. Cette confusion entre les productions de masse et celles qui appartiennent à la subculture montre en réalité la performativité des productions audiovisuelles à travestir le système de représentation de la subculture surf.

> *Obviously, they* [media] *carry meanings* […]. *They entails a range of different modes of externalization, as technologies variously constrain and make possible particular symbol systems. Clearly, too, they have an impact on the distribution of meanings and meaningful forms over people and relationships.* (Hannerz, 1992, p. 27)

De facto, le terme culture surf correspond à un décalque terminologique du même terme employé par les membres de la subculture. Néanmoins, sa réinterprétation académique, journalistique et médiatique a fait parfois l'impasse sur la polysémie de l'expression et les réalités diverses qu'elle désigne. Alors que culture surf signifie à la fois les caractéristiques régionales d'une scène surf et le capital subculturel des pratiquants[92] – encore appelé « surf-lore » (Thorne, 1976, p. 209)[93] – il est conçu par le sens commun comme l'ensemble des productions médiatiques, allant des films à la publicité.

[92] En traitant des théories du capital social de Bourdieu (1979), Thornton (1995, pp. 25–26) inventa le terme de capital subculturel qui sera repris par les études Post-subculturelle (e.g. Wheaton & Beal, 2003). La notion de capital appliqué dans le champ sportif fut également utilisée par de nombreux chercheurs français traitant du surf (e.g. Coëffé, 2010, 2014 ; Coëffé & Guibert, 2013 ; Coëffé, Guibert, & Taunay, 2012, 2014 ; Guibert, 2006a).

[93] Le *surf-lore* désigne le capital subculturel d'un surfeur concernant son sport. Il correspond à l'ensemble des éléments de la pratique tel que le nom et les caractéristiques océanographiques des plus célèbres spots, la connaissance des équipements et manœuvres, l'actualité du monde professionnel, ainsi que l'histoire de la discipline avec ses mythes, ses légendes et ses anecdotes.

Dans les années 1950 et 1960, la formation d'une base subculturelle californienne n'était pas le résultat des studios de production, mais la conséquence des échanges transpacifiques engagés depuis le début du XX^{e} siècle. Tandis que l'existence de pop surf culture reposait sur une industrie médiatique et les *soft goods* (*e.g.* films, musiques, prêt-à-porter), majoritairement consommés par des néophytes, la subculture s'est fondée sur une industrie de pointe. Cette industrie destinée à un marché de niche se focalisait avant tout sur la production de « *hard goods* » (Randy Rarick, entretien réalisé le 13 mai 2014), c'est à dire de produits matériels nécessaires à la reproduction de la pratique sportive, comme les planches. On parle alors de produits « purs » (Booth, 1996, p. 313) ou « authentiques » (Lanagan, 2002, p. 287), pour se référer aux objets manufacturés *par des surfeurs et pour des surfeurs*, destinés à répondre aux besoins spécifiques de la subculture. Cette distinction, établie à la fin des années 1950, reste encore aujourd'hui valide selon le président de la *Surfing Industry and Manufacturer Association* (SIMA) et vice-président de l'entreprise *Vans* :

> *Where I believe surfing is still a cottage industry, is around the active surfing itself. To me that's still a small number of people that on the planet participate. When you look at sport's participation studies, surfing is a very tiny global sport.* [Today], *one in 10 million people on this planet surf. It is very small in that regard, even if you include SUP* [Stand Up Paddle], *body boarding, knee boarding and body surfing. Even if you include all of that, it's still a very small specialized sport. To me, it depends to how you look at it. It's a cottage industry when it comes to active surfing* […]. *It's defining Beach Culture versus active surfing, and I think there are very different worlds*. (Doug Palladini, ancien éditeur du magazine *Surfer*, président de la SIMA et vice-président de l'entreprise *Vans*. Entretien réalisé le 5 juin, 2014)

En plus de la production des « hard good », la subculture surf a investi la diffusion de ses images par la création d'une presse spécialisée, encore appelée « presse de niche » (Thornton, 1995, p. 5 ; Wheaton and Beal, 2003, p. 157 ; 161). Cette presse est devenue un outil essentiel pour circonscrire avec précision la subculture surf sud-californienne et se distinguer de la culture surf populaire. Le premier magazine pérenne sortit en 1960 sous le nom de *Surfer*. Issu de la promotion de *Surf Fever*[94]. *Surfer* s'écoula à plus de cinq milles exemplaires, et a encouragé Severson à lancer une publication trimestrielle sous le nom de *The Surfer Quartely* en 1961 (Warshaw, 2003, pp. 602–604). Seul à composer et à diffuser les premiers numéros, Severson engageait des acteurs célèbres de la subculture sud-californienne,

[94] Le troisième film du réalisateur John Severson (1933–).

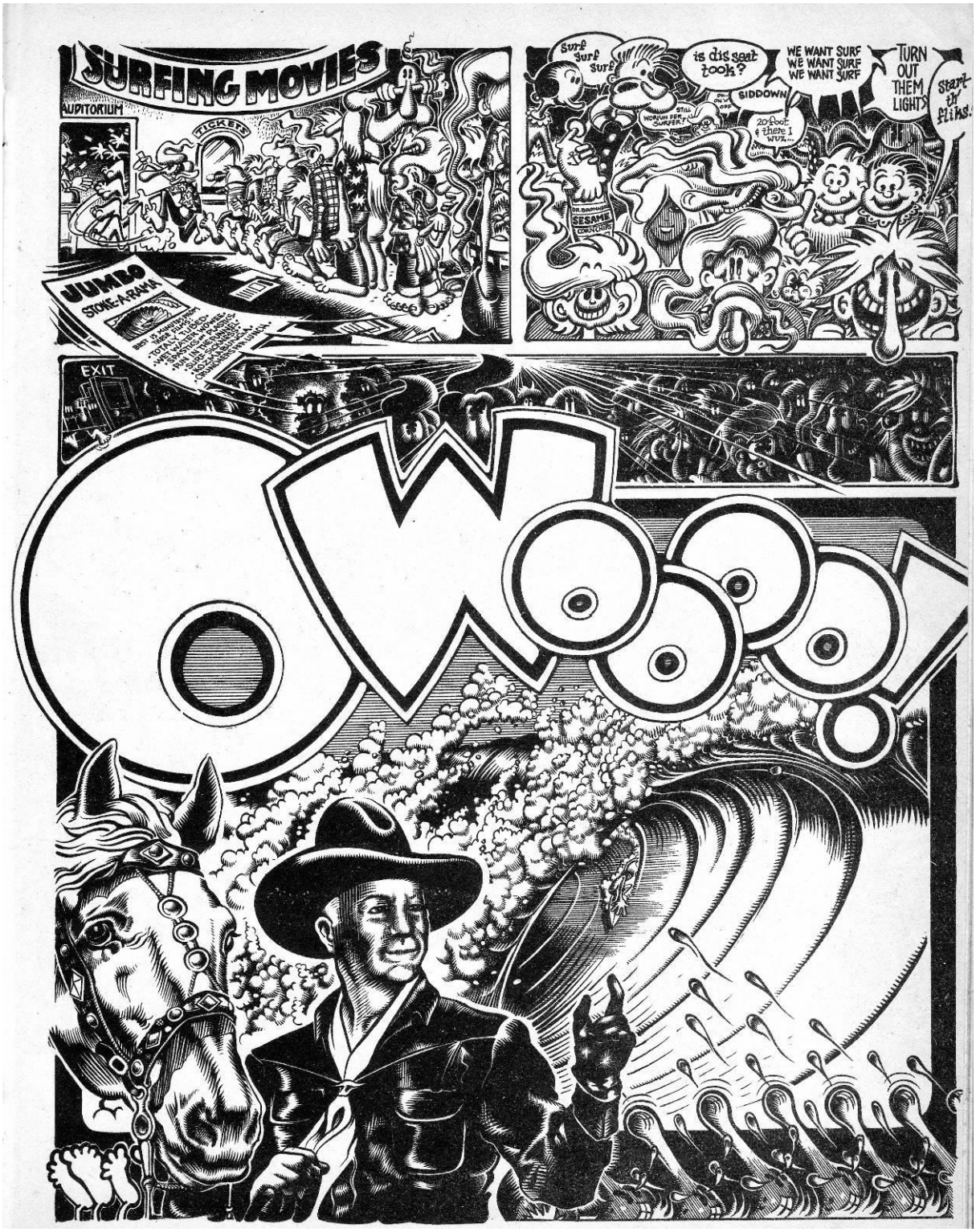
tels que les éditeurs Drew Kampion (1944–) et Steve Pezman (1941–) ainsi que le dessinateur Rick Griffin (1944–1991), connu pour avoir créé le logo original du magazine Rolling Stones et les couvertures d'album psychédéliques des *Eagles* et des *Greatful Dead*. La revue devint bimensuelle en 1962 avec *The Surfer bimonthly*, puis mensuelle, deux années plus tard. D'autres revues voyaient le jour avec *Surfing Illustrated* en 1962, suivit de *Surf Guide* et *Surfing* en 1963.[95]

À la presse spécialisée, il faut également évoquer les documentaires de surf qui étaient un moyen efficace d'unifier l'ensemble des scènes surf subculturelle, et de redéfinir leur système de valeurs par la création d'un discours partagée (Stranger, 2011, p. 47). Contrairement aux films de plages, propres au cinéma hollywoodien et à l'*American International Pictures*, les films surf s'apparentaient à des documentaires se focalisant sur les styles de glisse et la découverte de vagues inconnues de la subculture. L'âge d'or de ces films débuta avec *The Endless Summer* (1966), qui a stimulé la production d'un genre cinématographique avant-gardiste[96], composé de *Waves of Changes* (1969), *Five Summer Stories* (1972), *Morning of the Earth* (1972) et *Free Ride* (1977). Réalisé avec un budget de 50 000 $, *The Endless Summer* racontait le voyage de deux jeunes surfeurs californiens, Robert August (1945–) et Mike Hynson (1942–), qui ont parcouru le monde pendant trois mois à la recherche de la vague parfaite. Selon le principe du *surfari*[97], leur périple les a emmenés en Afrique, en Australie, en Nouvelle-Zélande, à Tahiti et aux Hawai'i dans des lieux encore inexplorés des Californiens. Le moment fort du voyage correspondit à la découverte d'un « pointbreak »[98] à Cape St. Francis, en Afrique du Sud, où des vagues d'un mètre de hauteur déroulaient longuement. En fond, la voix off de Bruce Brown immortalisait l'événement : « He knew he'd finally found that perfect wave »[99]. Destiné à la subculture, le film rencontrait une véritable approbation et reçut un succès important auprès du grand public[100].

[95] On compte aujourd'hui des centaines de magazines surf à travers le monde.
[96] Par le terme « avant-gardiste », je reprends la définition de Keith Beattie qui se réfère à l'expérimentation ou l'innovation des styles et des méthodes cinématographiques (Beattie, 2003, p. 131).
[97] Néologisme des termes *surf* et *safari*, le *surfari* est synonyme de *surf trip*. Le surf trip consiste à découvrir de nouvelles vagues, en voyageant à moindre coût et correspond à l'une des plus hautes considérations de la vie du surfeur par le bénéfice spirituel qu'il apporte.
[98] *Spot* sur fond rocheux qui possède la particularité, tout comme le corail, de répéter au même endroit des vagues de morphologie similaire.
[99] À la 50e minute dans Brown (1966/2000).
[100] Le New Yorker qualifia *The Endless Summer* de « documentaire brillant sur le surf en tant que sport », et le long-métrage fut nommé cinquième au top 10 des meilleurs films de l'année 1966 par Newsweek (Warshaw, 2003, p. 184)

La création des médias spécialisés autorisait non seulement les surfeurs à produire leur premier discours médiatique, mais annonçait aussi une redéfinition idéologique de la subculture par l'établissement de normes et de valeurs définissant un espace social, tel un champ (Bourdieu, 1979, pp. 113–114 ; Preston-Whyte, 2002, p. 309). Autrefois mis en relation par les médias de masse, les supports publicitaires et les quotidiens régionaux, les scènes surf étaient désormais connectées par l'intermédiaire de médias spécialisés qui disséminaient des informations, des symboles et des savoirs (Wheaton & Beal, 2003, p. 157). Au sein des scènes surf sud-californiennes, la diffusion des documentaires surf était également un moyen de rassembler les surfeurs isolés lors des projections cinématographiques. Par exemple, lors des avant-premières à Huntington Beach, mes interrogés se réunissaient devant le cinéma de surf de la cinquième rue, leur donnant un sentiment d'appartenance à un groupe solidaire qui partageait une conscience collective unifiée. La projection d'un film générait ainsi une catharsis, transformant les salles de cinéma en un brouhaha ambiant (*cf.* Figure 32).

Figure 32 : L'agitation des salles de cinéma à Huntington Beach, raconté et dessiné par Rick Griffin, dans le magazine *Surfer*.
(Griffin, 1972, pp. 62–63)



YIP
KA-TCHUNG-K!
OWO WOW OWO
ROAR
AYEEEEEE
AYEEEEEE
AAYEEEEEE

Élément essentiel de la propriété déviante de la subculture surf dans les années 1970 (Warshaw, 1999), l'agitation des spectateurs traduisait l'importance du moment. Ces films, comme les magazines spécialisés, diffusaient les innovations majeures à l'œuvre, structurant la subculture en plusieurs pôles technicomédiatiques durant les années 1960 et 1970. Par exemple, le long métrage *The Innermost Limits of Pure Fun* (1968) constitua une œuvre pionnière dans la mesure où le *Kneeboarder*[101] George Greenough (1941–) innova un nouveau genre cinématographique en filmant sous l'eau ainsi qu'en adoptant une prise de vue à l'intérieur de la vague. Un autre documentaire australien *The Hot Generation*, réalisé par Paul Witzig (1944–), présentait la « Révolution du Shortboard » (Noll & Kampion, 2007, p. 31 ; Brown & Kampion, 1998, p. 108 ; Warshaw, 2003, p. 537). Le documentaire illustra deux Australiens Bob McTavish (1944–) et Nat Young (1947–) surfant à Sunset Beach aux Hawai'i, sur une planche qui n'était pas encore commercialisée. Sa taille avait radicalement diminué, passant de trois mètres à deux mètres trente de long, avec l'arrière taillé en forme de V et un poids allant en deçà de cinq kilogrammes. Bien que ces productions subculturelles avaient été centrées sur la Californie, l'Australie et les Hawai'i, on observait un tournant à partir de la seconde moitié des années 1960, lorsque les articles couvraient d'autres lieux comme la France[102]. Par conséquent, l'avènement des revues spécialisées et des films surf n'a pas seulement mis en réseau l'ensemble des scènes du Pacifique, mais aussi celles situées à l'opposé du globe.

En résumé, les revues et documentaires produits par des surfeurs pour des surfeurs ont marqué la première appropriation idéologique de la part de la subculture surf qui généra sa propre industrie médiatique. Dans son aspect philosophique, cette industrie naissante véhiculait une créativité instinctive issue de la « contre-culture » (Harouel, 2002, p. 1) et du mouvement écologique. Avec la modification des matières premières et le raffinement des techniques de production, de nouvelles manœuvres ont été rendues possibles et ont donné lieu à différents modes d'expression stylistiques et artistiques de glisse, recoupant alors avec les notions de *style* (Hebdige, 1979/2002) ou d'*attitude* (Wheaton, 2000) propres aux subcultures. La dimension de style était déjà à l'œuvre chez les beachboys de Waikīkī qui s'efforçaient de surfer le plus éloigné de l'écume (Love, 1986, p. 1664), tandis que le style *Hot Curl* des années 1930 et 1940 tentait de se rapprocher du cœur de la vague. Mais la notion d'attitude lors de la glisse s'est confirmée dans les années 1950 avec l'invention de la

[101] Le *Kneeboard* est la pratique du surf à genoux.
[102] Par exemple, se référer au premier article de *Surfer* traitant de la naissance du surf en France à la fin des années 1950 (Le surf France, 1962).

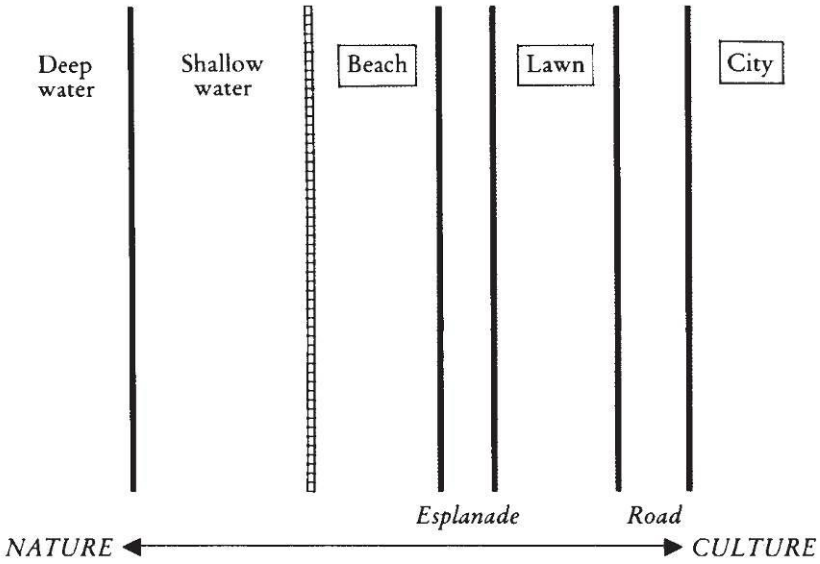
planche *Malibu*. En référence à la popularité croissante de cette scène surf, la planche *Malibu* augmentait la maniabilité et la liberté de mouvement des pratiquants qui pouvaient littéralement rentrer dans le cœur de la vague. Le Style *Hot Dog* naquit et consista à déambuler sur sa planche d'avant en arrière, tout en adoptant des poses gracieuses comme le *Hang Ten*. Le corps était mis en avant, l'élégance et l'esthétisme dominaient et la glisse correspondait à de constants ajustements de mains, de tête, d'épaules et de pieds au sein d'une danse rythmée par les déferlantes. Enfin, le *Hot Dogging* californien, a été remplacé par le *Tube Riding* australien qui marquait la mort temporaire de la planche longue avant sa résurgence à partir des années 1990.

II – Subculture et scènes surf : Un attachement exclusif

A) S'accaparer l'espace et s'approprier le temps (1960–1970)

Conformément à une définition de subculture (Hebdige, 1979/2002, p. 77), le surf des années 1950 et 1960 reposait sur une défiance de la jeunesse issue des classes moyennes par rapport à l'autorité parentale. Porteur en germe d'une éthique tirée des *Waikīkī beachboys*, les scènes surf sud-californiennes répondaient aux aspirations d'une jeunesse en quête de spiritualité. Cependant, d'autres éléments ont été mis en avant pour comprendre la construction d'une identité subculturelle. Le plus souvent, on évoque la plage et la zone de surf comme étant des espaces producteurs de liens sociaux à cause de leur liminalité (Beaumont & Brown, 2014, p. 11 ; Preston-Whyte, 2002 ; Walker, 2008). Par exemple, passant du civilisé au sauvage, Fiske (1989) proposa un modèle à partir de la plage de Cottesloe en Australie et définit une série d'aires que sont la ville, la route, la pelouse, l'esplanade, la plage, les eaux peu profondes et les eaux profondes (*cf.* Figure 33).

Figure 33 : Archétype des plages suburbaine sud-californiennes
Fiske, 1989, p. 44



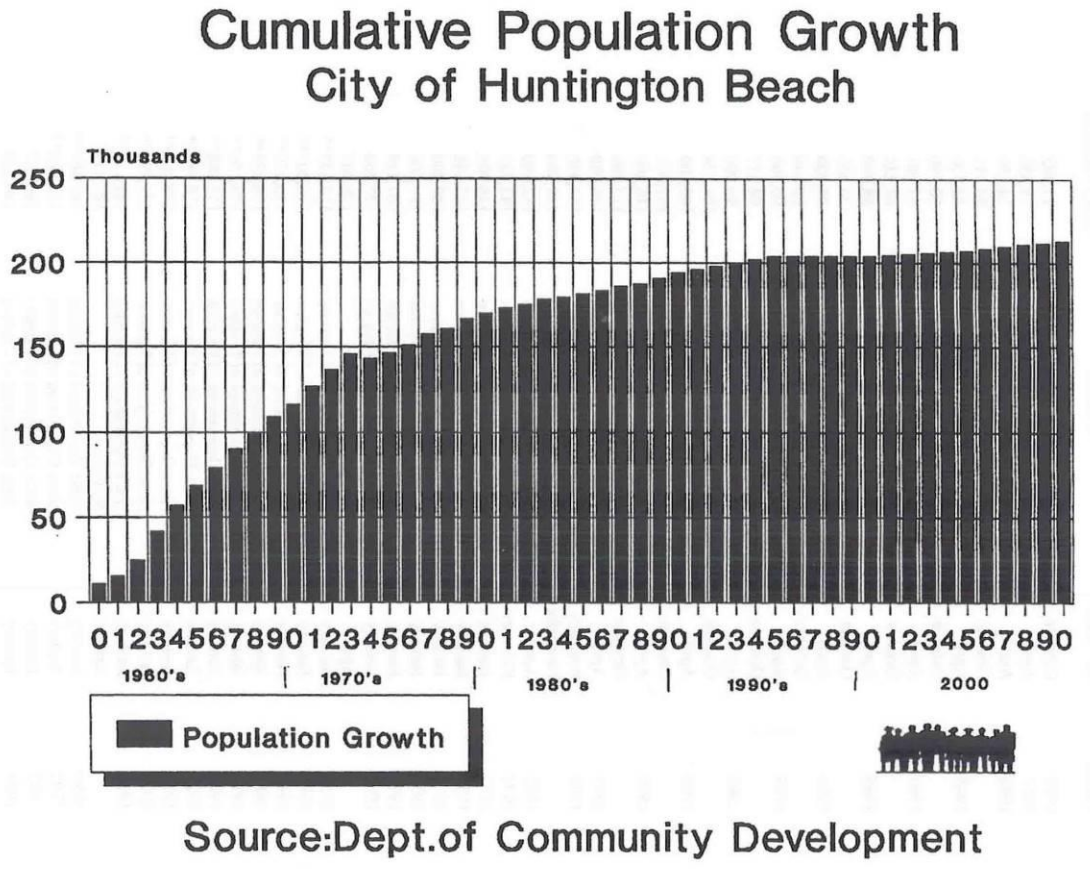
Le monde civilisé évoque le sol, le contrôle, la contrainte et le vêtu tandis que le monde sauvage renvoie à l'océan, le grand espace, le plaisir, la liberté et le nu. Instaurant une limite physique entre l'eau et la terre, la plage constitue un espace relativement vide, puisqu'inhabitée. Laissant libre court à un relâchement des mœurs et des normes sociales, la plage encouragerait la formation de comportements difficilement acceptables en milieu urbain (Shields, 1991, p. 75), tels que la pratique des seins nus chez les femmes (Kaufmann, 1995) ou l'exhibition du buste chez les hommes. Une dimension théâtrale peut se mettre alors en œuvre par des mises en scène des corps et des comportements sociaux.[103] Par ailleurs, gardons à l'esprit que les subcultures évoluent principalement en milieu urbain (Thornton, 1995), et que leurs rapports avec la société civile et les décisions politiques sont également des éléments essentiels dans la construction de groupes de surfeurs et de leur identité. Par exemple, à Waikīkī, les plans d'aménagement du territoire, comme la construction du canal Ala Wai, et la politique libérale de la part de l'office du tourisme à l'égard de la gestion des touristes (Mak, 2008 p. 7), ont grandement contribué à définir le rôle des beachboys au sein

[103] À ce sujet, le travail d'Elsa Devienne (2014) concernant les *bathing beauties*, les *body-buildeurs* et les surfeurs fait figure de référence.

de la cité balnéaire. De même, les politiques interventionnistes de l'équipe municipale d'Huntington Beach ont redessiné la scène surf locale en sponsorisant les premiers Championnats de Surf des États-Unis (Huntington Beach hosts, 1964). Ainsi, comme la montrer Guibert (2006a) avec les villes aquitaines de Lacanau, Seignosse, Hossegor, Anglet et Biarritz, l'action des pouvoirs publics sur un espace urbain peut avoir un impact substantiel sur la circonscription de scènes surf.

À cet égard, le cas d'Huntington Beach est tout à fait révélateur, puisqu'il semblerait qu'il existe un lien de causalité entre l'action des équipes municipales et la circonscription de la subculture surf locale. Alors que les pouvoirs publics ont réussi à promouvoir Huntington Beach comme une *surfurbia* dans les années 1950 et 1960, ils ont montré des signes de faiblesse quant à la régulation de l'ordre social à la fin des années 1960. Le mensuel régional *The Orange County Register* soulignait un tissu urbain désorganisé dû à une croissance incontrôlée, ainsi qu'à l'absence d'une planification urbaine de grande envergure (Firor, 1979). On constatait d'abord une architecture vieillissante dans le centre-ville, composée d'immeubles en briques rouges, datant des années 1920. Avec les politiques annexionnistes de la ville qui ont étendu le territoire de 5,6 à 44,6 kilomètres carrés (Wentworth, 1997, p. 41 ; 107), le centre-ville a été mis à l'écart au profit d'un développement périphérique horizontal – autrement dit, une composante identique au développement de Los Angeles (Ghorra-Gobin & Azuelos, 2004, p. 116). Avec cette forme de paysage hétérogène, on notait également une production industrielle désuète, dont les infrastructures imposantes et polluantes remontaient à la ruée vers le pétrole. Enfin, l'encadrement urbain par les pouvoirs publics demeurait faible par rapport à l'accroissement démographique, puisque le nombre d'employés municipaux est passé de 400 à 800 individus entre 1960 à 1968, alors que la population augmenta de 11 492 à environ 100 000 habitants dans la même période (*cf.* Graphique 4).

Graphique 4 : Croissance de la population d'Huntington Beach, 1960-2010.
(Wentworh, 1997, p. 55)

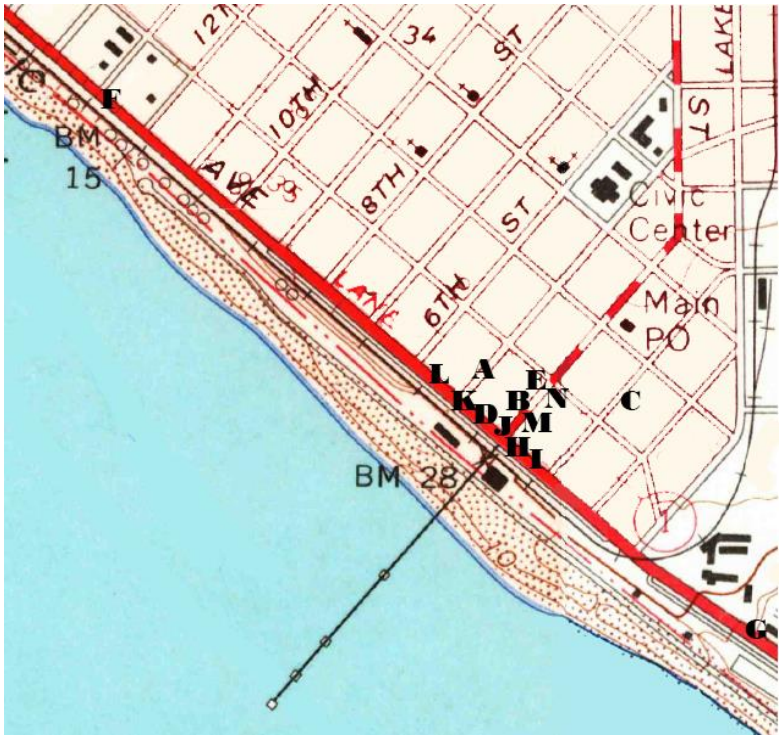


Délaissé par les pouvoirs publics et les navetteurs, le centre historique, bâti au début des années 1920, devenait logistiquement et philosophiquement séparé de la forme du paysage urbain. L'industrialisation, la conurbation de grandes métropoles (*i.e. urban sprawl*) comme Los Angeles, ainsi que l'opposition centre-banlieue augmentait la mobilité tout en cloisonnant les espaces en fonction des appartenances ethniques (Diamond, 2004). Dans cette forme sociale, Huntington Beach est un modèle idéal-typique au regard de sa forte population euro-américaine. En tant que ville-dortoir, la répartition de l'aire urbaine s'est conformée aux modèles des banlieues sud-californiennes, puisque les zones résidentielles demeuraient en périphérie, proche des grands axes autoroutiers et des « supermagasins » (Klein, 2002, p. 214). La plupart des aires périphériques d'Huntington Beach connaissaient la prospérité économique et recevaient l'attention des équipes municipales, au détriment du centre-ville qui servait de terreau fertile pour une réappropriation subculturelle.

Selon mes informateurs, leur perception de la vie quotidienne leur paraissait aliénée par la société de consommation. Le centre-ville, au côté des plages et des zones de surf était conçu comme un lieu d'émancipation favorable à l'entretien de réseaux de sociabilité. À partir des années 1950 la scène surf d'Huntington Beach prenait de l'ampleur à mesure que des infrastructures dédiées à la reproduction et la diffusion du sport ont été érigées, telles que le Cinéma de Surf où les ateliers surf shops (Pezman, 1996, p. 40). Mais d'autres établissements composaient également cette scène, tels que l'échoppe de spiritueux *El Don Liquor*, ou la boîte de nuit *Golden Bear* (Fletcher, 2010), dans laquelle se produisaient d'illustres artistes comme Janis Joplin, B.B. King, The Doors et Bob Dylan. De surcroît, les anciennes propriétés du centre-ville étaient louées ou rachetées par des artisans-shapers qui avaient identifié le quartier comme porteur d'un marché de niche. D'abord, Gordon Duane (1930–2011) ouvrit *Gordie Surfboards* en s'installant sous la jetée en 1955 (Warshaw, 2003, p. 169). Il se relocalisa au coin de Pacific Coast Highway (PCH) et de la treizième rue en 1959 à l'issue d'un incendie dans son atelier. Ensuite, l'entrepreneur Jack Hokanson ouvrit *Jack's Surfboards* (Marsh, 1999, p. 192) en 1957, au croisement de Main Street et de PCH. L'homme d'affaires connaissait peu à propos du surf, mais possédait déjà plusieurs commerces comme un bar café. Puis, Chuck Dent inaugura *Chuck Dent Surfboards* (Warshaw, 2003, pp. 154–155) en 1963, et était suivi par d'autres comme *George's Surf Center* et *Plastic Fantastic* en 1967 (MacDonald, 2012). Dès lors PCH et Main Street correspondirent aux artères principales de cette scène littéralement envahie d'ateliers surf

shops qui redessinèrent la forme du paysage urbain en « dominant » (Wentworth, 1997, p. 76) cette aire géographique (*cf.* Carte 12).

Carte 12 : Scène surf d'Huntington Beach dans les années 1960-1970.
Note : Carte réalisée et colorée par l'auteur à partir de deux documents du *U.S. Geological Survey.* (Newport Beach quadrangle, 1965 ; Seal Beach quadrangle, 1965)



Légende

Cinéma surf (A)
121, 5th street

Chuck Dent Surfboard (B)
105, Main street

Dyno Surfboard (C)
210 3rd street

El Don Liquor (D)
416 Pacific Coast Highway

George's Surf Center (E)
121 Main street

Gordon Surfboards (F)
13th and Pacific Coast Highway

Golden Bear (G)
306 Pacific Coast Highway

Greek Surfboards (H)
408 ½ Pacific Coast Highway

House of Paipo (I)
408 Pacific Coast Highway

Jack's Surfboards (J)
101 Main street

Plastic Fantastic Surfboards (K)
420 Pacific Coast Highway

Pure Joy (L)
602 Pacific Coast Highway

Velzy Surfboards
102 Main Street **(M)**

Sea products (N)
116 Main street

> *Jack's Surfboards have been here forever* […]. *It used to be a little room for rent above Jack's, it was still next to El Don liquor and we used to hang out and party up there. It was a small little room right above Jack's surf shop and that was the best place in the world. There was the Golden Bear down the street, a nightclub where musician used to play and there was a surf theatre right on the corner*. (Monsieur G, entretien réalisé le 31 mars 2010)

L'établissement d'artisans et de boutiques spécialisées dans le centre-ville confirmait le sentiment que la plage et la jetée étaient des terres d'élection subculturelles. L'un des membres de notre échantillon évoquait une relation sentimentale qu'il cultivait avec le centre-ville et la plage, en assimilant le lieu à sa « Baby Sitter » (Monsieur B., entretien réalisé le 26 mars 2010). Selon lui, la plage et les petits commerces ont pris soin de sa personne pendant des années. Le centre-ville incarnait un lieu d'émancipation de la vie quotidienne (Lefebvre, 1961 ; Raulin, 2012, p. 23), dans la mesure où son isolement par rapport au reste de la ville autorisa la formation d'un cercle d'« entre soi » (Pinçon & Pinçon-Charlot, 2000, p. 6, 52, 68), ayants ses propres règles, normes et valeurs. Contrairement aux grands centres commerciaux qui instauraient une relation commerciale formelle et impersonnelle entre l'acheteur et le vendeur, les surfeurs préservaient un rapport affectif avec une aire urbaine, qui était composée des petites boutiques et des ateliers spécialisés[104]. Ce rapport émotionnel avec le milieu urbain s'établissait par le mode de consommation, mais aussi par l'adoption d'un style de vie[105] et d'une temporalité autre. En effet, étudier le style de vie des membres d'une subculture ne doit pas uniquement s'attarder sur l'occupation et les rapports sentimentaux entretenus avec un espace, mais doit également saisir les temporalités des individus au sens lefebvrien.[106] Dans le cadre des surfeurs d'Huntington Beach, les entretiens montrent que les surfeurs se situaient en décalage par rapport aux rythmes linéaires, et en phase avec les

[104] Pour la « consommation comme pratique identitaire structurante, participant des ritualités urbaines » (Raulin, 2012, p. 29), consulter Douglas et Isherwood (1979/1996) et Appaduraï (1996).

[105] La notion de style de vie (*i.e. lifestyle*) est aujourd'hui largement utilisée pour étudier les subcultures sportives (*i.e. lifestyle sport*). Pour une discussion et un état des lieux du concept voir Wheaton (2013).

[106] Dans le projet rythamnalytique, Henry Lefebvre et Catherine Régulier (1985) proposent une analyse des cycles sociaux en conceptualisant la rythmanalyse comme grille de lecture du quotidien. Dans leur définition des rythmes, ils distinguent les rythmes *cycliques* et les rythmes *linéaires*. Le cyclique englobe l'ensemble des phénomènes cosmiques (jours, saisons, années) et des phénomènes naturels, vitaux et biologiques des corps (respirations du cœur, retour de la faim et de la soif). Ce sont des processus qui mettent en œuvre des ondulations ; des vibrations, des rotations ; des retours et des répétitions. Il y a retour à un état antérieur des choses. « Le cyclique a pour lui une appréciation plutôt favorable : il provient du cosmos, du mondial, de la nature » (Lefebvre & Régulier, 1985, p. 193). Dans les rythmes linéaires, on constate également des répétitions, mais sous une forme mécanique ou automatique. Il n'y a pas retour en l'état antérieur des choses. Ce sont des faits identiques ayant trait à la technique, à la raison et aux processus cumulatifs des sociétés industrielles. Le rythme linéaire est un construit social et « ne se représente que monotone, lassant et même intolérable [car ennuyeux et répétitif] » (Lefebvre & Régulier, 1985, p. 193). Les deux types de rythmes, *cycliques* et *linéaires* interfèrent dans la production du quotidien et de ses tensions. Ils sont en lutte permanente et la ville est le résultat des médiations et des interactions de ces deux rythmes.

rythmes cycliques et cosmiques de l'océan, les autorisant à cultiver un rapport différent au monde :

> *After the movie [at the surf theatre], we would go surf at the pier early in the morning. We would watch the surf movie [in the evening] and get all stoked, ready to surf. We would sleep in our car on the parking lot at the pier. Dash our board into the bushes, there no bushes now... We would get up and surf. Some guys would surf at night, they would surf all night, as long as the sun comes up.* (Monsieur G. entretien réalisé le 31 Mars 2010)

Comme dans la plupart des scènes sud-californiennes, mes interrogés ont pris l'habitude se lever entre quatre et cinq heures du matin pour aller surfer, et cette ascèse s'explique par trois raisons principales. D'abord, surfer nécessite de s'extraire du rythme linéaire lié au travail, qui débute vers huit ou neuf heures. Beaucoup de surfeurs pratiquent le matin, car les bénéfices corporels et spirituels tirés de la pratique leur permettent de démarrer leur journée de labeur avec plus d'aisance. Ensuite, avec l'augmentation du nombre de pratiquants à partir des années 1960, surfer à l'aube est devenu un moyen d'éviter la surpopulation de la zone de surf qui débute généralement vers huit heures du matin. Enfin, après dix ou onze du matin, les vents dits *onshore* – allant de la mer vers la terre – se lèvent et dégradent les conditions de glisse (*e.g.* clapot).

L'un des traits le plus caractéristique au mode de vie d'un surfeur provient de leur adaption aux temporalités naturelles pour rentrer en harmonie avec les rythmes océaniques et cosmiques. Leur emploi du temps et leur mode de vie ne sont pas structurés par le travail, mais rythmés par les allées et venues des houles. En discordance avec les rythmes linéaires imposés par le travail, les temps et les espaces dédiés au surf s'apparentent à des antichambres au stress, à l'agitation urbaine et à l'aliénation de la vie quotidienne. Surfer correspond à une césure dans la répétition d'un temps capitaliste linéaire qui appelle à la routine et au trivial (Raulin, 2012, p. 25). Prenant sens dans un temple aquatique, l'espace-temps surf sert de berceau et d'énergie régénératrice à ceux pour qui l'urbanité n'offre pas d'apaisement satisfaisant et durable. Aussi turbulent et chaotique que puisse paraitre l'océan pour un néophyte, c'est avant tout un lieu de relaxation, de détente, permettant un retrait du monde symbolisé par la mise à l'eau, à l'écart des normes sociales.

Lors de mes observations participantes à Huntington Beach, San Diego et Waikīkī, j'ai constaté que s'immerger dans l'océan à cinq ou six heures du matin offrait un spectacle hypnotisant. Minute après minute, la tranquillité nocturne se retirait pour laisser place aux temporalités diurnes et linéaires des scènes urbaines. Des aller-retour incessants et jeux de

croisements entre automobilistes se mettaient en scène le long des grands axes routiers comme Pacific Coast Highway à Huntington Beach ou Kalākaua Avenue à Waikīkī. Depuis l'océan, à des centaines de mètres, les surfeurs observaient la ville s'agiter et s'éveiller. Contrairement à des spectateurs saisis par une représentation théâtrale, les surfeurs ne rentraient pas en harmonie avec la scène qui se jouait devant eux, mais s'en détachait avec force. Immergés dans un sanctuaire qui possède des temporalités cosmiques et cycliques propres, les surfeurs se gardaient de ce fourmillement urbain, en échappant l'espace de quelques heures à l'effervescence citadine. Nous allons voir alors que cette discordance entre les rythmes linéaires et les rythmes cosmiques conforte les surfeurs dans leurs sentiments d'appartenance avec la zone de glisse, qu'ils tentent parfois d'étendre aux delà des frontières de la plage, au sein même de l'espace urbain.

B) Entre soi et localisme (1970–1985) : Surf Ghetto

Durant les fins de semaines, et les journées non travaillées, mes informateurs occupaient le centre-ville et la jetée, et ont tentés de s'approprier cet espace comme étant *leur* territoire en réponse à l'accroissement du nombre de surfeurs. En effet, lorsque le surf était porté par des petites communautés avant la Seconde Guerre mondiale, le nombre de pratiquants restait relativement faible, et les vagues étaient disponibles en abondance sur des plages faciles d'accès en voiture. Cependant, le boom démographique surexploita cette ressource naturelle tant appréciée. Estimée à 150 000 personnes en 1964 en Californie (Irwin, 1973, p. 144), la population de surfeurs est passée à 400 000 individus en 1971 (Hull, 1976). Cette tension croissante était également palpable sur les plages et dans la zone de surf, suite à des conflits d'usage entre les surfeurs, les nouveaux résidents, les touristes et les excursionnistes. En absence d'un plan de grande envergure de la part des autorités municipales, la rapide expansion urbaine d'Huntington Beach était incontrôlée. Alors qu'un premier accroissement démographique débuta entre 1950 et 1960, la population urbaine a continué d'augmenter, allant de 116 400 à 170 000 habitants entre 1960 et 1970. La fréquentation des plages par les résidents, touristes, et excursionnistes passait de 3 669 310 visiteurs en 1964 à 8 000 000 visiteurs en 1971 (Statistics, 2013).

Pour le surfeur déjà présent dans la municipalité, les nouveaux pratiquants étaient assimilés à des envahisseurs. Alors que les vagues et les espaces dédiés au surf étaient autrefois abondants, les spots d'Huntington Beach ont connu une popularité fulgurante, depuis la labélisation de la ville comme *Surf City*. En 1973, le magazine *Surfer* relata les mécontentements des locaux qui se plaignaient des foules toujours plus importantes, surtout

en fin de semaine (Bell, 1973). À la différence des surfeurs de Waikīkī, qui se sont déplacés à Makaha ou sur la Côte Nord (*North Shore*) de l'île d'O'ahu, les surfeurs du centre d'Huntington Beach ont tenté de maintenir une distinction avec les touristes et les nouveaux pratiquants en s'agrégeant à des groupes déviants. Occupé par les surf shops et magasins d'occasion, le centre-ville d'Huntington Beach était composé d'une population hétéroclite :

> *Back in the old days, it was just us, they were hardly any families. It was just us surfers. We ran this full place. And it was all buildings with alleys and we all hang out in the alleys and took drugs. A lot of people died down here from drug overdoses and I had several friends who died from heroin overdoses* […]. *It was a lot smaller and it was a lot different. There were a lot of weirdoes and there were a lot of drugs. It was considered as ghetto. Just down here, downtown, Main street, the pier area. It was bad. Normal families would never come down here. It was only surfers, just surfers and drug addicts and people who were mentally unstable.* (Monsieur L., entretien réalisé le 5 avril 2010)

Malgré le caractère pernicieux de la consommation de stupéfiants, le centre-ville était apprécié par certains de mes interrogés parce qu'il créait un espace social fermé. Sur la base d'un sentiment d'appartenance à un quartier (Noschis, 1984/2011), les locaux estimaient qu'ils *possédaient* cet espace littoral et se sont protégés des envahisseurs par une fermeture sociale au sens wébérien :

> *By social closure Weber means the process by which social collectives seek to maximise rewards by restricting access to resources and opportunities to a limited circle of eligibles. This entails the singling out of certain social or physical attributes as the justificatory basis of exclusion. Weber suggests that virtually any group attribute – race, language, social origin, religion – may be seized upon provided it can be used for "the monopolization of specific, usually economic opportunities". "This monopolisation is directed against competitors who share some positive or negative characteristic; its purpose is always the closure of social and economic opportunities to outsiders". The nature of these exclusionary practices, and the completeness of social closure, determine the general character of the distributive system.* (Parkin, 1979, p. 44)

Afin de comprendre le processus à l'œuvre, procédons par étapes à partir de cette citation. D'abord, Parkin note que la fermeture de communauté implique une restriction d'accès à une ressource prestigieuse. À Huntington Beach, les vagues les plus recherchées sont celles situées aux alentours de la jetée, puisque la monumentalité de l'infrastructure a redessiné les fonds marins. Les courants littoraux, provenant du nord, ont transportés des sédiments qui se sont accumulés en un banc de sable et font lever la houle lorsqu'elle heurte l'amas sous-marin. Cette vague est alors de meilleure qualité par rapport à celles situées aux

alentours, identifiant la jetée comme une zone de surf convoitée des surfeurs expérimentés. Surfer au côté de la jetée autorise également une glisse entre les pylones, une prouesse technique pouvant entraîner la mort[107], et que l'on dénomme « *to shoot the pier* » (Chuck Linnen, entretien réalisé le 23 juin 2014).

La zone de surf située en face du centre-ville est souvent réservée aux surfeurs chevronnés, car la jetée est considérée comme dangereuse à cause des forts courants et des remous. Étant donné que le néophyte ne dispose pas du niveau technique suffisant, d'une compréhension des courants et d'une robustesse nécessaire à une navigation sécurisée dans ses eaux, il se met le plus souvent en danger lorsqu'il tente de surfer cette vague. Mes enquêtés affirmaient alors qu'il était important d'acquérir de l'expérience et du mérite pour surfer la jetée, sans mettre en danger sa personne ou celle d'autrui. L'exclusion qu'ils appliquaient sur les étrangers et les débutants reposait en partie sur l'acquisition d'un savoir partagé à propos des conditions de sécurité liées à la pratique du surf dans cette localité (Beaumont & Brown, 2014, p. 9 ; Preston-Whyte, 2002, p. 43). Ce savoir ne peut être intégré et incorporé qu'au prix de rites de passage successifs. Par exemple l'un de mes interrogés, Monsieur B. emménagea à Huntington Beach en 1971 à l'âge de onze ans. Désigné en tant que *kook*[108] lors de ses premières sorties en mer, il a été l'objet de nombreuses railleries, puis s'est impliqué dans des bagarres destinées à l'effrayer. Cette méthode d'exclusion était aussi récurrente sur de nombreuses plages du comté de Los Angeles, comme Malibu, Palos Verdes et Santa Monica[109].

> *Before the cameras came, this place used to be real localism. I mean if you did not know anyone, you were not welcome. You could not paddle out at the pier or you were getting beat up.* (Monsieur B., entretien réalisé le 26 mars 2010)

Issu d'une famille de boxeurs semi-professionnels, Monsieur B. commença le pugilat à l'âge sept ans et a utilisé son savoir incorporé pour se défendre lors de combats auprès de surfeurs locaux. Sa ténacité et sa patience l'ont progressivement autorisé à obtenir un nouveau statut au sein de la scène surf, qui par la logique de l'exclusion avait établi une

[107] En 1997, Joshua Hall âgé de 16 ans, décéda lorsqu'il tenta de surfer entre les pilonnes de la jetée (Hernandez, 1997).

[108] Le *kook* ou le *hodad*, correspond au pseudo surfeur. Cette personne est souvent exclue de la subculture dans la mesure où elle ne se conforme pas à un mode de vie authentique, par son attitude, son mode de transport, son langage et son niveau technique. Cet individu tente de s'approprier les bénéfices sociaux de la position du surfeur tout en adoptant un engagement minimal ou inapproprié de la pratique.

[109] Au sein du long métrage *Dogtown and Z-Boys* (2001), Stacy Peralta, surfeur et pionnier de l'histoire du skateboard, assimilent ces pratiques exclusives à celles d'une *mafia*, au sein de laquelle il faut être introduit par un local. « It's almost like a mafia » à la 17e minute (Dogtown and Z-Boys, 2001).

hiérarchie propre à la définition de subculture (Daskalos, 2007, p. 158 ; Scheibel, 1995, p. 263)[110]. Au sein de cette hiérarchie, la légitimité est d'abord basée sur l'ancienneté et l'expérience, proposant une définition binaire du local (i.e. *insider*) et de l'étranger ou du débutant (i.e. *outsider*) (Beaumont & Brown, 2014, p. 9 ; Becker, 1966). Alors négligé et rejeté dès son arrivée, Monsieur B. a intégré l'*étiquette* (Beaumont & Brown, 2014, p. 14), c'est-à-dire les codes de bienséances et les usages propres aux surfeurs, l'amenant au plus haut de cette hiérarchie[111].

Au côté de l'expérience, on trouve également le degré d'engagement dans la pratique (Wheaton, 2000). À Huntington Beach, la plus haute considération correspond, soit à surfer entre les pylones de la jetée, ou à se mesurer à des vagues dépassant deux mètres cinquante de hauteur. Dans les deux cas, l'intégration dans la subculture repose sur un système méritocratique, qui consiste à acquérir un niveau technique exigeant, pour ensuite être récompensé par l'autorisation de surfer la jetée. Au cœur de ce processus, les membres de la subculture ont régulé l'entrée des surfeurs dans la scène par le *localisme*. Parmi les nombreuses définitions de « localisme » (*e.g.* Bennett, 2004, p. 346–348 ; Olivier, 2010, pp. 1224–1225 ; Stranger, 2011, pp. 67–72 ; Warshaw, 2003, p. 340), retenons la plus appropriée à notre étude :

> *The term "localism" refers centrally to the various exclusionary cultural practices by which a number of surfers attempt to control access to particular surfing "spots". The degree to which locals at given beach assert their assumed property right varies considerably, with some groups and beaches* […]. *While many surfers are disgusted by the culture of localism, other surfers defend localism in the name of "cultural preservation"* (Scheibel, 1995, p. 255).

Bien que le localisme ait été remarqué dans les années 1940, cette pratique s'est popularisée à cause d'une fréquentation trop intensive des plages et de la zone de surf. Aujourd'hui, le localisme se retrouve un peu partout dans le monde et à des degrés divers[112]. Il se conçoit comme un éventail de pratiques déviantes (Beaumont & Warren, 2014, p. 8 ; Nazer 682–690), allant du simple regard de jugement (*i.e.* localisme bénin), au pugilat (*i.e.* localisme aggravé). Dans les cas les plus controversés, les acteurs se regroupent en une

[110] Pour une description de la hiérarchie des surfeurs de la plage de Marouba en Australie, consulter Evers (2004).
[111] Pour un exemple du processus d'intégration de surfeur en Norvège, consulter Langseth (2012)
[112] Consulter Usher et Kerstetter (2014, 2015a, 2015b) pour le Nicaragua ; Daskalos (2007), Westwick et Neushul (2013, pp. 198–200) pour la Californie du Sud ; Croci (2014), Walker (2005, 2011), Westwick et Neushul (2013, pp. 195–198) pour les Hawai'i ; Evers, (2004, 2006, 2009), Westwick et Neushul (2013, pp. 200–202) pour l'Australie ; ainsi que Langseth (2012) pour la Norvège.

communauté fermée comme les Bra Boys en Australie (Evers, 2004, p. 40) et les Black Shorts (*Hui o He'e nalu*) aux Hawai'i (Fermantez, 2007 ; Stranger, 2011, pp. 69–72 ; Walker, 2005 ; 2011, pp. 127–152 ; Westwick & Neushul, 2013, pp. 195–198).

Technique hautement discriminatoire, des locaux justifient le localisme sous prétexte qu'ils protègent leur espace communautaire des surfeurs étrangers et débutants. Au sein de cette démarche exclusive, d'autres surfeurs plus experts ainsi que les femmes sont souvent dissuadés de surfer, dessinant la scène locale comme un espace ethniquement homogène et profondément masculin (*e.g.* Wolfe, 1968).[113] L'ordre hiérarchique est fixé par une « autorité charismatique » (Weber, 1995, p. 288) qui se traduit non seulement par le langage verbal et corporel, mais aussi par le lieu de résidence. Prenons par exemple le point de vue d'un résident de Long Beach :

> *Huntington Beach, which I would argue from the '70s to the mid-'80s, is a period of most localism. That's when it was the most violent in the water. I remember going in Huntington Beach in '82 and '83 as a teenager, and getting beat up for being on the wrong peak, because I didn't live within the bounds of the city* […]. *For me, that's still ingrained in my memory of Huntington Beach. I know it's not that way anymore, but I just do not go down there.* (Monsieur S., entretien réalisé le 15 février 2010)

De l'autre côté, celui d'un local à Huntington Beach :

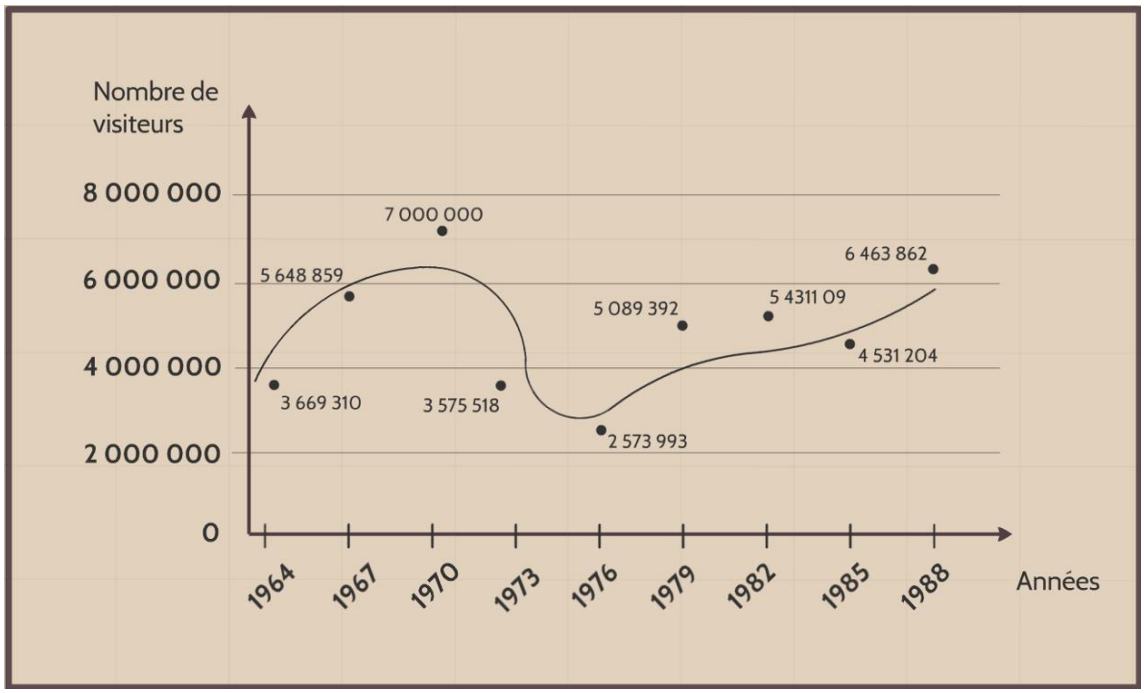
> *Us locals at Huntington Beach respect all who are good surfers and all who care about the beach. But the people who come to the beach in the summer from wherever, and mess up the beach with broken bottles, cans, just your basic trash, when there are trash cans every 20 yards along the beach; you're all a bunch of assholes. In the water, the people who surf good are people who understand. But the goons, well, you can just mellow out or bail out. Leave the beach clean, and watch your mouth in the water. This summer look out, WE ARE ON THE RAMPAGE.* (Locals of Huntington Beach, 1978, p. 10)

Dans le cas du localisme aggravé, l'autorité charismatique est déterminée par la masculinité, le combat de rue, l'agression, le courage et l'endurcissement physique et moral. Les étrangers et l'Autre sont jugés ignorants des règles de conduite subculturelles et immédiatement écartés. En protégeant *leur* spot d'envahisseurs ingénus (Beaumont & Brown, 2014, p. 2 ; Daskalos, 2007, p. 163), les surfeurs locaux d'Huntington Beach ont appliqué un

[113] Pour le cas français, consulter Sayeux (2008, pp. 119–147). Pour l'Australie se référer à Booth (2004), Evers, (2004, 2006, 2009), Lewis (2003), Nazer (2004), Waitt (2008), Waitt et Warren (2008). Concernant l'Angleterre, voir Anderson (2014) et Wheaton (2004). À propos de l'Afrique du Sud, consulter Nazer (2004) et Preston-Whyte (2001). Pour le Nicaragua, lire Usher et Kerstetter (2015b).

renfermement social et ont cultivé un entre soi à partir d'une ressource naturelle féconde. Cette fermeture de communauté a modifié la physionomie urbaine de la ville, jadis présentée comme le « rendez-vous des petites familles » (cité dans Klein, 1997/2003, p. 36), et a impacté la fréquentation des plages dans les années 1970 (*cf*. Graphique 5).

Graphique 5 : Fréquentation des plages à Huntington Beach (1964–1998)
Graphique réalisé par l'auteur à partir de Statistics (2013)



Alors que le nombre de visiteurs annuel était de 8 millions de personnes en 1971, celui-ci passa à son plus bas niveau en 1977, comptabilisant 2 573 993 individus. De nombreux facteurs étaient à l'origine de cette diminution de la fréquentation des plages, comme le choc pétrolier de 1973 et le ralentissement de l'économie californienne (Westwick & Neushul, 2013, pp. 157–158). Mais on peut également considérer que le localisme aggravé a contribué de manière significative à exacerber cette tendance. Par exemple dès 1968, le directeur des ports et des plages accusait régulièrement les surfeurs d' « imposer leurs lois dans l'eau et sur la plage » (Carr, 1968). En plus des surfeurs, les *hodads* « engendraient des nuisances et causaient les citoyens à croire que tous les surfeurs étaient des délinquants »

(Grant, 1969). Par amalgame avec les *hodads*, les surfeurs étaient accusés de tous les maux sur la plage d'Huntington Beach. Par exemple, Lawler (2011, pp. 118–129) explique à partir de deux articles du *Los Angeles Times* (Emmons, 1969 ; Grant, 1969), que les surfeurs d'Huntington Beach, par association avec une jeunesse délinquante, étaient tenus pour responsable des bagarres et des destructions de biens publics entre les années 1950 et 1970.

La physionomie urbaine d'Huntington Beach glissait alors vers une surreprésentation de la délinquance dans le centre-ville. Ce phénomène était à la fois la conséquence d'une médiatisation importante de la part de la culture surf pop de la ville en tant qu'épicentre du surf sud-californien et le résultat du localisme aggravé de cette scène subculturelle. Pour toutes ces raisons, il semble approprié d'évaluer le concept de « centralité minoritaire » (Raulin, 2000, p. 19 ; 2009, 2012) à la scène surf d'Huntington Beach. Le concept a été déjà repris par d'autres travaux (*e.g.* Jones, 2003) et souligne un « quartier marqué par une appropriation ethnique particulière » (Raulin, 2001, p. 177). Le caractère de minorité ethnique ne convient pas vraiment à la subculture surf sud californienne, qui était composée par une majorité euro-américaine, mais une autre définition du terme de centralité minoritaire insiste sur la centralité commerciale d'un groupe, ce qui correspond ici à la scène surf du centre-ville d'Huntington Beach, au regard de l'importance des ateliers surf shops dans et de l'impact du localisme sur le tourisme estival.[114] Ainsi au lieu de parler d'une minorité ethnique, on réfère ici à une minorité subculturelle et nous proposons d'élargir le concept de centralité minoritaire, à celui de *centralité subculturelle*. Nous développerons cette notion de centralité subculturelle dans le chapitre dix, au sein d'autres stations balnéaires qui ont fait le choix de capitaliser sur l'image du surf pour dynamiser leur tourisme estival.

[114] « La concentration engage un autre enjeu, celui de définir dans l'espace urbain global, une centralité commerciale que nous qualifions ici de minoritaire parce qu'elle offre une spécificité culturelle en relation avec un groupe particulier ; cependant, en tant que centralité minoritaire, elle n'a pas une fonction pour les seules minorités urbaines, mais aussi pour l'ensemble des citadins en ce qu'ils l'utilisent comme repère symbolique, en ce qu'ils la fréquentent à titre touristique ou sur un mode que certains veulent de grande familiarité. » (Raulin, 2000, p. 19)

Troisème partie

Modalités contemporaines :

Institutionnalisation d’un champ et émergence d’un système global

Chapitre 8
Terrain multi-site et degrés d'engagement

> « There is something inside people who are attracted to the ocean. It is hard to explain what it is. Some people say it's spiritual, some people say it's in your soul. Whatever that thing is, that unexplainable thing, I have always had it. I have traveled all over the world, but when I come home, my home is near the ocean. I always want to be near the ocean and I had that feeling since I was very young. Just to be in the water is a big thing for me. » (Doug Palladini, ancien éditeur du magazine *Surfer*, président de la SIMA et vice-président de l'entreprise *Vans*. Entretien réalisé le 5 juin 2014)

La nature de notre étude sociohistorique nous impose désormais un chapitre réflexif sur ma position de chercheur par rapport à l'objet d'étude. Jusqu'à présent, la thèse a reposé sur un travail d'historien (*e.g.* consultation d'archives), et le chapitre sept a introduit les premières données tirées de mon observation participante. Étant donné que la réflexion de cette dernière grande partie s'appuie principalement sur des productions ethnographiques, il convient de détailler les méthodes employées. Lors de mon terrain multi-site aux Hawai'i et en Californie, j'ai appliqué la démarche dite « follow the thing » (Marcus, 1995, pp. 106–107), qui consiste à suivre les procédés à l'œuvre dans la construction de processus culturels entre différents lieux. Afin d'identifier des systèmes de relations entre plusieurs niveaux institutionnels, j'ai à la fois enquêté sur des membres amateurs de petits clubs de surf d'université et sur de grands organisateurs reconnus de la Ligue Mondiale de Surf[115]. La sélection d'un tel échantillon hétérogène correspond à une prise position par rapport au sujet étudié, puisque la plupart des surfeurs ne sont pas licenciés, ni professionnels. En effet, la sociologie a conçu le surf comme un sport individualiste (Thorne, 1976a, p. 209 ; Stedman,

[115] La *World Surf League* est une organisation internationale de surfeurs professionnels, fondée en 1982 sous le nom d'*Association of Surfing Professionnals* (ASP). L'ASP remplaça l'*International Professional Surfers* (IPS) qui était la première institution à composer un circuit mondial. En 2015, l'ASP se renomma la *World Surf League* (Speaker, 2014)

1997, pp. 78–79), dans la mesure où il se pratique seul et privilégie la réalisation de soi et la découverte de ses sens. Le surf serait au fondement des nouveaux sports que l'on appelle : « 'sports californiens' pour exprimer à la fois une origine géographique et culturelle et une généalogie mais aussi une 'structure motrice' et un 'style' particulier de pratiques : (surf, wind-surf, vol libre, skate-board, freesbee, hobbie-cat, hot-dog, free-style, etc.) » (Pociello, 1981/1998). Or, ma thèse part de l'hypothèse que le surf s'est constitué en « monde » (Becker, 1988/2006), composé d'une multitude d'acteurs et d'agents qui contribue de manière significative à la construction d'un système surf global. Bien qu'un club et une organisation internationale puisse regrouper une minorité de surfeurs, ils concentrent une minorité active qui entretient de nombreux ponts avec des industries internes et externes à la subculture surf. Grâce au parrainage, de telles institutions attirent des fabricants de planches, des marques de surf et de prêt-à-porter, car ces organismes représentent une porte d'entrée majeure vers le marché de niche subculturel. Par exemple, lorsque j'étais président, puis vice-président du club de surf de l'université de San Diego en 2012–2013, j'ai été démarché à plusieurs reprises par des agences et des entreprises privées pour que les membres du club testent des produits, ou travaillent en collaboration avec les marques régionales. De surcroît, enquêter sur plusieurs clubs et institutions revenait à m'insérer dans un réseau d'initié qui facilita la collecte de données ethnographiques par effet d'entraînement. Cela m'a permis de bâtir une légitimité fondée sur la création de passerelles entre les différents sites étudiés, et de focaliser l'étude sur les échanges de savoirs, de techniques, de biens et de services.

Des critiques pertinentes au terrain multi-site affirment que la multiplication des lieux de l'enquête peut entraver l'érudition. Étudier plusieurs sites ne pourrait pas être réalisable (Hage, 2005, p. 465), parce qu'un telle démarche impliquerait un degré d'immersion superficiel. Cela reviendrait à reproduire des expériences courtes à l'encontre d'un terrain de longue durée (Falzon, 2009). De plus, les lieux seraient souvent arbitrairement choisis et donneraient des résultats aléatoires (Candea, 2009, p. 41). En réponse à ces remarques, je me suis concentré sur quatre scènes surf aux Hawai'i et en Californie, au lieu d'en sélectionner plus, comme Biarritz en France ou Sydney en Australie. D'abord, Waikīkī et le centre-ville d'Huntington Beach ont été soigneusement choisis comme modèles de stations surf, car ces deux quartiers sont connus dans la subculture comme des centres historiques. De plus, ils sont suffisamment petits pour être clairement identifiable et comparable pendant un siècle.[116]

[116] Rappelons que Pour Waikīkī, l'espace étudié comprend 450 hectares, regroupant six secteurs de recensement (State of Hawaii Department of Business, 2003 ; Eijiri, 1996, p. 21 ; Wiegel, 2008). Pour le centre-ville

Ensuite, les scènes surf de la Côte Nord de l'île d'O'ahu et celle de La Jolla à San Diego ont été investies, puisque ces deux sites concentrent des institutions fédératrices majeures. Le WindanSea Surf Club de San Diego a été étudié en parallèle avec la Ligue Mondiale de Surf (*i.e. World Surf League,* WSL) aux Hawai'i, dans la mesure où chacune de ces organisations a œuvré pour une reconnaissance internationale du surf en tant que sport légitime. Pour me prévenir d'un degré d'immersion superficiel, j'ai étudié chaque site au moins six mois, durant lesquels j'ai réalisé entre deux et cinq observations participantes hebdomadaires.[117] Ces observations participantes consistaient à surfer et occuper l'espace avec mes enquêtés, ainsi qu'à rencontrer de manière « flottante » (Pétonnet, 1982, p. 39) des surfeurs sur leurs lieux de travail (*e.g.* ateliers de fabrication de combinaisons et de planches, surf shops, stands de location de planche, etc.). Au fil des retours sur le terrain, cette méthode d'investigation portait ses fruits, puisque j'entretenais des liens entre différents sites et rencontrais parfois d'anciens enquêtés sans le vouloir.

De cette immersion, j'ai par ailleurs voulu incorporer l'*hexis* des surfeurs afin de saisir avec mon corps ce que signifiait appartenir à cet univers. Cette approche sensible en sociologie du sport a été explicitée par Loïc Wacquant (2002) lors de son enquête au sud de Chicago. En étudiant un club de boxe dans le ghetto de Woodlawn, Wacquant postule que l'engagement charnel du chercheur vise à comprendre « *comment le pugilisme "fait sens" dès lors qu'on prend la peine de s'en approcher d'assez près pour le saisir avec son corps, en situation quasi-expérimentale* » (Wacquant, 2002, p. 10). À l'instar de Wacquant, je conçois qu'un chercheur doit appréhender son objet d'étude par l'intermédiaire de son corps. Pour reprendre les mots de d'Henri Lefebvre, le corps du chercheur fonctionne comme métronome et doit être happé par la temporalité de son ethnographie :

> *Pour saisir et analyser les rythmes, il faut en sortir, mais pas complètement : soit par la maladie, soit par une technique. Une certaine extériorité permet à l'intellect analytique de fonctionner. Cependant, pour saisir un rythme, il faut avoir été saisi par lui ; il faut se laisser aller, se donner, s'abandonner à sa durée. Comme dans la musique, dans l'apprentissage d'une langue (l'on ne comprend bien les sens et les enchaînements que lorsqu'on parvient à les produire, c'est-à-dire à produire des rythmes parlés)*. (Lefebvre, 1992, pp. 41–42)

d'Huntington Beach, l'espace analysé est composé de 256 hectares, correspondant à un secteur de recensement (HBDRA, 2011).

[117] Résidant à Honolulu, notons que la Côte Nord de l'île d'O'ahu fut moins traitée par rapport à Waikīkī, à cause des contraintes temporelles et géographiques liées à l'isolement relatif de ce site.

Par-delà une compréhension des rythmes de surfeurs, mon engagement corporel était nécessaire pour renforcer ma légitimité sur le terrain. En tant que scientifique, j'ai fait face à des réticences de la part de certains enquêtés, et je montrerai dans ce chapitre que l'immersion charnelle dans mon objet d'étude m'a servi à construire des relations de confiance. De surcroît, cette approche se situe en rupture avec la majorité des précédents travaux sur le surf en sciences sociales, dans la mesure où mon observation participante de longue durée s'est réalisée par le passage d'une ethnographie par immersion (*i.e.* méconnaissance du sujet étudié) à une enquête par distanciation (*i.e.* prise de distance par rapport à un sujet connu). La plupart du temps, les chercheurs ne changent pas leur position, soit parce qu'ils souhaitent maintenir leurs objectifs méthodologiques, soient parce que les contraintes financières et temporelles de leur recherche leur imposent une démarche conventionnelle. Par exemple, les travaux contemporains tendent à multiplier les terrains de courte durée par immersion, pour répondre aux exigences institutionnelles (*e.g.* Usher & Kerstetter, 2015b). *A contrario*, d'autres chercheurs utilisent leur expérience de surfeur et leur histoire de vie pour produire des analyses substantielles. En ce sens, Mark Stranger[118] a été l'un des premiers universitaires à réaliser une ethnographie sur les comportements à risque des surfeurs. Son premier terrain de dix mois en 1995, le long de la côte ouest-australienne, reposait sur une observation participante multi-site de quinze différents spots (Stranger, 1999, p. 266 ; 2011, p. 10). Pour atteindre un niveau d'objectivité scientifique, son approche s'est faite à partir d'un point de vue *emic*, c'est-à-dire par distanciation par rapport à la culture étudiée.[119]

Ici, ma position d'enquêteur impliquait plusieurs degrés d'engagement, puisque par-delà la multiplication des lieux de l'enquête,[120] je suis passé d'un statut *etic* à une investigation *emic*. Lors de mon premier terrain de recherche à Long Beach et à Huntington Beach (2009–2010), mon éloignement avec la subculture surf était indéniable, puisque j'avais surfé un mois et demi dans toute mon existence. Puis, lorsque je suis retourné sur un second terrain à San Diego (2012–2013), j'avais accumulé plus d'un an de pratique hebdomadaire et ma position avait évolué. Alors que je pensais toujours me positionner à l'extérieur de l'objet d'étude, mon statut de doctorant, et mon expérience acquise durant mon premier terrain, ont été remarqués par mes nouveaux enquêtés. Par exemple, lorsque j'étais en train d'intégrer le

[118] Surfeur depuis plus de trente ans et directeur du *Centre for Law and Genetics* au département de sociologie à l'université de Tasmanie.

[119] À ce propos, les travaux de Jess Ponting (Ponting, 2009a, 2009b ; Ponting & McDonald, 2013) concernant le tourisme surf aux îles Mentawai fait figure de référence.

[120] Entre 2009 et 2016, j'ai surfé aux Hawai'i, en Californie, en France, en Espagne, et au Maroc, sur une quarantaine de sites. Une vingtaine d'entre eux ont été retenus aux Hawai'i et en Californie pour cette présente recherche.

club de surf de l'Université de Californie à San Diego (UCSD), j'ai dû réévaluer mon capital subculturel et accepter le rôle de président et de moniteur de surf de UCSD. Enfin, la dernière ethnographie aux Hawai'i a confirmé mon déplacement méthodologique, lorsque j'ai été nommé éditeur et administrateur d'une liste de diffusion hebdomadaire appelée « The Surf Blurb ». Par l'intermédiaire de cette position et des liens que j'avais précédemment établis, j'ai pu accéder aux coulisses du circuit professionnel lors de ma présence à deux événements du *Triple Crown of Surfing* : le *Sunset World Cup* et le *Billabong Pipe Master*. Ce chapitre propose alors une approche réflexive sur la progression du chercheur d'un statut *etic* à une position *emic* et fournira des pistes de réflexion quant à l'utilité de cette démarche pour le recueil de données.

I – Un chercheur en herbe dans des clubs de surf

A) D'un terrain à l'autre par l'enquête boule de neige

Mon premier terrain de recherche a débuté au début de l'année universitaire 2009–2010 en Californie du Sud dans le cadre d'un Master 2 en programme d'échange avec l'Université d'État de Californie à Long Beach (CSULB). Par-delà la nécessité de m'immerger dans la subculture surf régionale, je devais trouver des personnes désireuses de me transporter en voiture depuis mon lieu de résidence jusqu'aux spots de surf situés à une vingtaine de kilomètres au sud (*e.g*. Seal Beach, Sunset Beach, Bolsa Chica et Huntington Beach). Dans cette optique, je me suis inscrit au club de surf de CSULB, moyennant les frais d'inscription de cent dollars. L'organisation comprenait une soixantaine de membres, dont plus des trois quarts étaient des hommes. Le club se présentait comme un espace ouvert à tous les étudiants de l'université et possédait une branche récréative et compétitive. La section récréative était dédiée à l'apprentissage du surf aux débutants durant des journées de plage à Sunset Beach. Organisés durant les week-ends, ces rendez-vous duraient cinq heures et les membres les plus expérimentés initiaient les débutants au surf. La partie compétitive du club se regroupait plutôt en semaine durant des entraînements à Huntington Beach, un spot réputé pour des vagues plus difficiles que celles de Bolsa Chica au nord. Ces compétiteurs se mesuraient aux autres clubs des universités californiennes en participant aux championnats annuels de la *National Surfing Scholastic Association*[121]. Dans l'objectif d'avoir accès aux

[121] Créée en 1978 à Huntington Beach, La *National Surfing Scholastic Association* (NSSA) est une organisation amateur qui encourage les lycéens et les universitaires à se mesurer aux établissements de l'Etat dans lequel ils résident. L'institution est notamment réputée pour rediriger de jeunes talents sur le circuit professionnel. Lors de ma première enquête avec les membres de club de surf de Long Beach, j'ai assisté à l'ensemble des compétitions organisées par la NSSA.

coulisses, je me suis focalisé sur les cinq membres du bureau. Ce choix reposait sur l'hypothèse que le personnel administratif du club devait être plus engagé dans la subculture, étant donné qu'il était promoteur du surf.

Au cours de mes observations participantes, j'ai appris le métier d'enquêteur par l'expérience et les erreurs répétées. Durant les premiers mois, la tenue du carnet ethnographique n'était pas vraiment systématique. Bien que tous les événements auxquels je participais aient été notés, ceux-ci manquaient de détails et ne satisfaisaient pas les exigences de la recherche. De plus, n'étant pas familier avec la subculture surf, je ne possédais pas l'étiquette, ni le langage nécessaire pour capter la subtilité des interactions sociales. Au-delà même d'un argot identifiable que j'ai dû intégrer, j'appris que l'hexis corporelle traduisait aussi un autre aspect de la subculture. Un surfeur, c'est déjà un individu qui possède un style vestimentaire. Cet accoutrement ne répond pas à seulement une mode mais à une nécessité, puisque le port du bermuda évite aux jambes de s'irriter au contact de la planche, lors de la pratique en eau chaude. Ensuite, un surfeur possède un langage corporel qui correspond à la manière dont il interagit avec les individus, l'environnement et son équipement. Par exemple, lors du transport d'une planche sur la plage, celle-ci doit être tenue fermement, avec des gestes maitrisés, tout en laissant transparaitre une certaine aisance.

Puis, après avoir souligné l'importance du langage verbal et de l'hexis corporelle dans mon journal de bord, j'ai commencé à systématiser la prise de note, et à m'investir dans mon objet d'étude. Autrefois timide, m'effaçant en périphérie de l'action, j'ai pris davantage d'initiatives pour aider à l'organisation du club. En passant trois à six heures par semaine avec le personnel administratif, je me suis lié d'amitié avec la présidente du club qui devint mon « informatrice privilégiée » (Olivier de Sardan, 1995, pp. 85–86)[122]. Elle m'intégra au groupe par l'attribution du surnom de « Frenchy » et me délégua de nombreuses charges administratives traditionnellement réservées aux membres du bureau. Par exemple, au début de chaque semestre, les clubs et les confréries de l'Université d'État de Californie à Long Beach consacrent deux journées à présenter leurs activités sur la pelouse centrale. Pour le club de surf, l'opération consistait à récolter des fonds grâce à l'inscription de nouveaux adhérents. Lors de ces deux journées au second semestre, la présidente m'avait demandé de jouer de l'exotisme et du romantisme associé à mes origines françaises pour attirer et inscrire de nouvelles adhérentes. Ce fut également au second semestre, après des sorties en mer

[122] En anglais, ce terme fait référence au « gatekeeper » (Dewalt & Dewalt, 2002/2011, pp. 42–44).

répétées à Huntington Beach, que j'avais compris l'importance de l'espace urbain dans la diffusion du surf entre différents sites.

Situé à la lisière des comtés de Los Angeles et d'Orange, Huntington Beach m'est apparu d'une artificialité déconcertante. Promue « Surf City USA® », la ville se distingue par son architecture contemporaine et un espace urbain manucuré, propre aux banlieues aisées de la région (*cf.* Figure 34). L'espace public du centre-ville, composé d'une statue commémorative de Duke Kahanamoku, d'un *Surfing Hall of Fame* et d'un *Surfing Walk of Fame*[123], est également habité par des enseignes du surf qui attirent de nombreux touristes. Ayant le sentiment de me retrouver au *Disneyland du surf,* mon terrain glissa d'une analyse du club de surf de Long Beach à une étude urbaine du centre-ville d'Huntington Beach. Cette démarche provenait à la fois de la nécessité de comprendre les logiques de diffusion du surf dans l'espace urbain, et de réactiver la recherche qui fonctionnait au ralenti durant la saison hivernale, puisque l'ensemble des clubs de surf sud-californiens réduisaient leurs activités de décembre à février.

[123] Chaque année depuis l'inauguration en 1994, le *Surfing Hall of Fame* dédie des plaques commémoratives aux pionniers et champions du surf. Pour y figurer, le surfeur doit avoir un apport majeur au sein de la discipline. Les héros locaux, comme mon enquêté Chuck Linnen, doivent résider à Huntington Beach depuis plus de 10 ans, ou être diplômés du lycée de la ville. Le *Surfing Hall of Fame,* se distingue du *Surfing Walk of Fame* qui inscrit dans des plaques de ciment les mains et les pieds de surfeurs internationalement renommés.

Figure 34 : Le centre-ville d'Huntington Beach vu depuis le seuil de la jetée, au croisement de Pacific Coast Highway et de Main Street.
Photographie prise par l'auteur le 2 mars 2010.

Après un état des lieux sur la ville d'Huntington Beach, j'ai appris que la station balnéaire se positionnait comme l'épicentre de l' « industrie mondiale du surf » (Kampion, 2000, p. 124). Par l'entretien d'un « capital image » (Bouinot, 2002, p. 68)[124] depuis les années 1980, la commune s'est explicitement lancée dans la promotion du surf selon la logique du « marketing territorial » (Guibert, 2006a, p. 14 ; Haschar-Noé, 2004, p. 199) ou du « marketing urbain » (Bouinot, 2002, p. 68). Comme pour certaines villes du littoral aquitain (Augustin, 1998 ; Guibert, 2006a), les équipes municipales d'Huntington Beach tentaient de définir leur territoire comme un endroit agréable à vivre, à visiter, et comme un lieu d'investissement favorable au développement entrepreneurial. Par exemple, la marque *Surf City* a été licenciée à vingt-cinq entreprises, incluant une société de crédit et de boissons sucrées (Cain, 2007, p. 42). Au regard de ce constat, j'ai alors retracé les conditions de possibilité favorables à l'émergence de ce marketing urbain, par l'intermédiaire d'entretiens semi-directifs conduits avec les directeurs de surf shops, et les membres d'un club de surf local : l'Huntington Beach LongBoard Crew (HBLBC). Ce deuxième terrain, construit au fil des rencontres et des opportunités, m'a permis de comparer mon échantillon du club de surf de CSULB et de concevoir les différentes habitudes de surfeurs en fonction de leur âge, lieu de résidence et rapport à la subculture.

B) Réévaluer son positionnement

Après mon investigation à Long Beach et à Huntington Beach, j'ai entrepris un doctorat en 2011 avec pour objectif d'étudier l'histoire de la subculture surf sud-californienne. Grâce à une invitation au département d'anthropologie de UCSD, j'ai examiné la scène surf de La Jolla à San Diego, reconnue pour sa réputation internationale fondée sur la présence d'industries de fabrication de planche dynamique (*e.g.* Rusty), de clubs renommés (*e.g.* WindanSea Surf Club), et d'institutions historiques (*e.g.* International Surfing Association, ISA). Comme pour le premier terrain de recherche, je voulais intégrer la subculture locale par l'intermédiaire d'un club de surf. J'avais choisi d'étudier le WindanSea Surf Club à cause de sa notoriété, mais mes premières approches étaient infructueuses. Ayant pris contact avec l'un de leurs membres, on m'a fait comprendre que je n'étais pas assez « *hardcore* » pour étudier le club, et que je n'avais aucune réputation dans la subculture locale. En conséquence, il me fallait procéder par étape et construire une identité avant de pouvoir examiner les membres du WindanSea Surf Club.

[124] « Le capital image d'une ville est un actif immatériel synthétisant les réputations attribuées respectivement à chacun de ses facteurs de compétitivité » (Bouinot, 2002, p. 68)

Ma stratégie méthodologique consistait à répéter mes expériences précédentes en intégrant d'abord un club de surf d'université pour ensuite combiner l'analyse avec un second terrain, plus difficile d'accès. J'ai alors décidé de m'inscrire au club de surf de UCSD, mais là encore, je me suis heurté à des problèmes. Contrairement au club de l'Université d'État de Californie à Long Beach, celui de UCSD entretenait une confusion entre sa branche récréative, destinée à accueillir un grand nombre de débutants, et sa section compétitive. Alors qu'à Long Beach, la partie compétitive faisait partie intégrante du club, à San Diego, elle formait un corps indépendant réservé à une élite. L'une des raisons associées à cette scission provenait de la nature du club de surf de UCSD. Alors que l'organisation était soudée durant les cinq dernières années, elle se désagrégea après que les membres du bureau aient obtenu leur diplôme. Ayant terminé leurs études, ces individus étaient à la recherche d'une nouvelle équipe pour relancer le club à la rentrée 2012, et lancèrent un appel à volontaires. Pour ma part, la situation était incongrue, puisque j'étais en train d'intégrer un terrain dont l'existence reposait sur le volontariat de nouveaux adhérents inexpérimentés, étant donné que la plupart des membres actifs avait déserté l'organisation.[125] Il s'agissait de faire choisir entre trois options. D'abord, changer de stratégie, c'est-à-dire me retirer de cette ethnographie et me reconcentrer sur un autre moyen pour bâtir ma légitimité auprès du WindanSea Surf Club. Ensuite, adopter une position passive et attendre qu'une personnalité charismatique se manifeste pour relancer le club de UCSD. Enfin, saisir l'opportunité en reprenant la direction du club et en modifiant ma position vis-à-vis de mon objet d'étude. Au final, j'ai retenu la troisième option et je me suis porté candidat avec un groupe de cinq individus pour reprendre les rênes de l'organisation. À l'issue de la première réunion, je repartais avec les archives en main, l'administration du site internet[126], et un rendez-vous pour la semaine suivante afin de désigner les membres du bureau. Au regard de mon expérience acquise deux années auparavant, je m'occupais à la fois de la mise en réseau de club de UCSD avec des partenaires pressentis – comme le surf shop de l'université situé devant la bibliothèque – et de l'organisation de journées éducatives hebdomadaires pour les débutants (*cf.* Figure 35).

[125] Cette situation était typique des clubs de surf universitaires, puisque le club de l'Université d'État de Californie à Long Beach que j'avais étudié deux années auparavant avait expérimenté les mêmes difficultés quelques années avant mon investigation.
[126] https://www.facebook.com/groups/ucsdsurfclub/

Figure 35 : Enseignement du surf au UCSD Surf Club à Black's Beach.
Photographie prise par Giacomo Gaggio, le 20 janvier 2013.

Note : En fonction des lieux de l'enquête, j'ai observé de nombreuses techniques d'apprentissage différentes. Celles-ci vont de la plus pédagogique (un moniteur pour un étudiant), à la plus rentable (un moniteur pour cinq étudiants). Aux Hawai'i, le débutant porte rarement sa planche en tant que touriste. Dans mon cas à San Diego, j'efforçais les étudiants à manier leur planche le plus souvent possible pour qu'ils puissent s'approprier tous les aspects de la pratique.

Après deux mois d'investigation, ma position dans le club de l'Université de Californie à San Diego n'avait plus aucune ambiguïté. Alors qu'au départ, une division du travail était claire entre les différents membres du bureau, ces derniers me nommèrent président au regard de mon engagement administratif et pédagogique. À mesure que le nombre d'adhérents passait d'une dizaine à une cinquantaine d'individus, les demandes d'activités se sont intensifiées. Il s'agissait d'organiser des réunions, de recruter des moniteurs pour les leçons de surf, de constituer un stock d'équipements destiné à l'apprentissage, de donner une image claire à l'institution (*cf.* Figure 36) et de dynamiser son activité par l'organisation de *surf trips*. En suivant les instructions d'un ancien membre, il fallait également imprimer des T-shirt avec un logo et s'assurer que les acteurs régionaux soutiennent l'institution. La mise en réseau du club dans l'univers du surf local s'effectua alors par l'intermédiaire de partenariats avec les entreprises de sports extrêmes de la région et d'une collaboration avec le gérant du surf shop de l'université. Après plusieurs mois d'organisation, ma stratégie consistant à faire connaitre mes travaux portait ses fruits, puisque j'était remarqué par une école de surf du comté de San Diego, qui m'embaucha comme moniteur. Au côté de mes activités pédagogiques et administratives, j'avais également interrogés quelques gérants de surf shop de San Diego, dont certains étaient membre du WindanSea Surf Club. Par ces deux intermédiaires (monitorat et entretiens semi-directif), et la construction de liens entre les différents individus que j'avais rencontré, j'ai progressivement bâti une réputation locale suffisante pour à nouveau démarcher le WindanSea Surf Club.

Figure 36 : Flyer du UCSD Surf Club réalisé par l'auteur.
Illustration anonyme d'un ancien membre du club, tirée des archives de l'organisation.

The UCSD Surf Club presents

*** FIRST GENERAL BODY MEETING ***

Friday 26th, October 2012

Social Science Building, Room 105

From 3.50pm to 5pm - Starts at 4pm

Open to EVERYONE even if you do not surf!

We will discuss coming events and memberships

Come to make friends, contacts and surf with us

*** Get Stoked ***

II – Faire ses preuves

A) Le WindanSea Surf Club : un cas d'école

Au regard des précédents clubs que j'avais étudiés, je voulais analyser le WindanSea Surf Club, car je considère que cette organisation représente un cas d'école pour cinq raisons principales. La première provient de l'histoire du WindanSea Surf Club, puisque l'institution se distingue par son audace, son arrogance et le talent de ses athlètes. Dans les années 1970, le club était connu pour sa déviance, propre à certaines scènes surf sud-californiennes. Avant même la formation du club en 1963, les surfeurs de la plage de WindanSea à La Jolla avaient une réputation subversive et fréquentaient des organisations sensibles comme le WindanSea Pumphouse Gang et la Mac Meda Destruction Company (Glionna, 1990 ; Wolfe, 1968). Une fois le club fondé, on ne devenait pas membre de l'association comme on intégrait un club d'université : on y était invité. Chaque nouvel arrivant devait être introduit par l'intermédiaire d'un parrain, qui devait plaider devant une commission de recrutement. La recherche d'un parrain était la première étape vers l'intégration dans l'association, et impliquait parfois des bizutages et rites de passage. Par exemple, le président du club raconta comment, à l'époque, il dû subir un processus d'intégration douloureux :

> *I remember when I was a kid, I used to get my ass kicked at WindanSea. Oh, yes pounded. I would run. Oh my god, they were gnarly. It was really weird. But then, they kind of let me go and I stayed out of their way long enough to get bigger, better and hang around with Chris O'Rourk.* […] *I was at the bottom of the food chain. I surfed WindanSea from eleven years old until I was seventeen. They use to put my bike upon a post so I could not get it. Horrible. And they used to love it when I was trying to get up there and get my bike.* (Entretien réalisé avec Monsieur O, président du WindanSea Surf Club en 2012–2013, le 12 décembre 2012).

Deuxièmement, l'organisation tire son nom de la plage de WindanSea, à La Jolla, qui est connue pour sa cahute hawaïenne bâtie en 1947 par Don Oakey et Woddy Ekström (Torrens, 2012, pp. 14–15). Située devant le spot, la cahute est un élément important dans la subculture surf et servait de lieu de rencontre pour le WindanSea Surf & Ski club : une précédente organisation fondée en 1946 (Ahrens, 2009, p. 75 ; Tweet, 2012, p. 8) et qui avait pour coutume de réaliser un *lūʻau*[127] chaque année. Depuis, la cahute représente un symbole du WindanSea Surf Club, et a été désignée monument historique par la ville de San Diego en 1998 (Historical Landmark, 2013, p. 92). Troisièmement, le club s'est fondé à l'origine d'un *surfari* en 1963 à l'initiative de Chuck Hasley (1934–2004), un employé de Hobie Surfboard

[127] Fête traditionnelle hawaïenne, durant laquelle de la nourriture est cuisinée pendant que des joutes et des spectacles se déroulent.

qui voulait participer au *Malibu Invitational* avec ses amis (Mike Hynson, Skip Frye et Billy Caster). Étant donné que seuls des athlètes appartenant à un club étaient autorisés à participer, Chuck avait réuni une équipe composée des meilleurs compétiteurs et promoteurs de la région comme Thor Svenson, Butch Van Artsdalen, Dave Willingham et Joey Cabell. Le logo du club avait été composé à la hâte quelques jours avant la compétition, et tous partirent de San Diego dans un bus avec un groupe de musique en direction de Malibu. Dès leur arrivé, les membres du WindanSea Surf Club se sont taillés un réputation excentrique, construite sur l'arrogance, la consommation de stupéfiants et d'alcool :

> « We're going to win the contest, we're going to go to the dance and take all the girls. We're going to out-drink everybody, and if they don't like it, we're going to beat the shit out of them. » (Warner, cité dans Ahrens, 2009, p. 81).

Malgré l'attitude déviante de certains membres, les compétiteurs remportèrent cinq des six finales du *Malibu International*, ce qui avait attiré les convoitises de nombreux surfeurs talentueux. La composition d'un club élitiste et performant constitue alors la quatrième caractéristique du WindanSea Surf Club comme un cas d'école. Par exemple, le club gagna la course de rame du West Coast Surfing Championship à Huntington Beach en 1963 et fut réinvité au *Malibu Invitational* en 1964, en 1966. La branche compétitive était également pourvue de jeunes membres (moins de 18 ans), que l'on préparait aux championnats nationaux et internationaux lors des compétitions locales *Menehune*[128]. Cinquièmement, l'institutionnalisation du club, ainsi que la reconnaissance de ces athlètes, contribuait de manière significative à promouvoir une image professionnelle du surf. Lors de la régularisation du club en 1965, en tant qu'association à but non lucratif, le règlement intérieur avait pour objectif de : « promouvoir le sport du surf et l'image positive des surfeurs en tant qu'athlètes et bons citoyens, par le sponsorat de compétitions de surf et d'activités caritatives » (Tweed, 2012, p. 10). Puis, le groupe entretenait une présence internationale avec des annexes aux Hawai'i, au Mexique et en Australie (Cota, 2011, p. 35) et avait établi des relations étroites avec d'autres organisations comme le Baja Surf Club, fondé en 1967. Cette dynamique était fort appréciée par l'État californien qui a appuyé le WindanSea club pour un surf trip dans l'océan Pacifique au nom du gouverneur Ronald Reagan (*cf.* Figure 37). Mais, comme pour la plupart des associations sportives, la réputation du WindanSea Surf Club dépendait des qualités de ses athlètes et de l'autorité charismatique

[128] Selon les récits hawaïens, les *Menehune* (Elbert & Pukui, 1957/1986, p. 246) sont de petits êtres habitants sur l'archipel avant l'arrivée des premières populations polynésiennes. Vivant dans les forêts et comparable à des trolls, on dit de ces individus qu'ils possèdent une force surhumaine et sont d'excellents bâtisseurs.

de ses dirigeants. Une fois que le capitaine des équipes (Thor Svenson) était parti vivre en Australie, les assemblées se faisaient plus rares et les meilleurs athlètes n'y assistaient plus. Avec les histoires de vie de chacun, le club s'est vidé de ses membres au début des années 1970, et a fait résurgence à partir de 1981. Depuis une nouvelle ère a commencée et le club travaille aujourd'hui avec des associations caritatives comme la *Junior Foundation for the Blind*, la *Cancer Research Foundation*, et le *UCSD's Narcotics Awareness Program*.

Au regard de cette histoire, mon intégration dans le WindanSea Surf Club n'a pas été une chose aisée. Sous couvert d'une enquête de terrain, je devais m'immerger dans ce milieu et m'entretenir de manière intime avec ses membres. Or, ma position de chercheur n'était pas au goût de tous. Les plus anciens avaient une emprise sur la régulation des entrants, et s'attachaient à maintenir un quorum de surfeurs qualifiés. Ainsi, il m'a fallu faire mes preuves, comme n'importe quel individu souhaitant intégrer le WindanSea Surf Club. J'ai dû démontrer que mon investissement dans la subculture n'était pas une simple étape nécessaire à la validation d'un diplôme universitaire, mais qu'il correspondait à une démarche éthique. À l'instar de n'importe quel membre de l'association, on attendait que je prenne des initiatives, m'obligeant alors à occuper une place active par l'intermédiaire du bénévolat durant leurs événements caritatifs, ainsi que par l'entretien d'échanges de savoir, de biens et de service avec le club et le surf shop de UCSD. Mais par-delà ces engagements communautaires, j'ai dû acquérir un niveau technique en surf et une *hexis* corporelle suffisante pour atteindre une légitimité adéquate.

Figure 37 : Duplicata de la lettre de soutien du gouverneur de Californie, Ronald Reagan, au WindanSea Surf Club, pour leur voyage dans l'océan Pacifique en 1967.
Avec l'aimable autorisation du président du WindanSea Surf Club

RONALD REAGAN
GOVERNOR

State of California
GOVERNOR'S OFFICE
SACRAMENTO 95814

May 10, 1967

TO WHOM IT MAY CONCERN:

This will introduce Thor Svenson and other members of the Windansea Surf Club of San Diego, who will be touring the South Pacific this summer to engage in competitive surfing and as informal ambassadors of good will.

This is an outstanding group of individuals dedicated to the principles of competitive sportsmanship, both in this country and abroad. They have excelled in their field, being Grand Champions of the 12th International Surfing Contest at Makaha, Hawaii; and winner of all events at the annual Diamond Head Paddle Board Races in December, 1964.

I understand this group will be visiting Tahiti, New Zealand, Australia, New Caledonia, and Fiji; and this letter of introduction and commendation is directed especially to the officials of those countries to whom I hereby convey my greetings. I shall personally appreciate any courtesies extended to these fine Californians in the course of their travels. We will be anxious to reciprocate whenever any of you come to our State.

Ronald Reagan

RONALD REAGAN
Governor of California

B) Construction d'une hexis corporelle

Pour le cas du WindanSea Surf Club, la pratique du surf n'était pas seulement un choix méthodologique, mais une nécessité pour gagner la confiance des enquêtés. Plus qu'ailleurs, on m'a demandé à plusieurs reprises, lorsque j'expliquais mon sujet de recherche : « Yes but, do you surf ? » ou « Are you a surfer ? », et « Where do you go out ? »[129]. L'observation et la participation aux événements du club étaient un premier pas vers mon intégration, mais il était attendu que je surfe assidument. Cela était une justification pragmatique de ma position d'ethnologue, car pour mes enquêtés, l'immersion dans le terrain devait être la plus authentique possible. Mon engagement devait être total pour justifier mes demandes d'entretiens semi-directifs et d'accès aux données personnelles. Cela impliquait une mise à l'eau plusieurs fois par semaine dans des spots réservés aux surfeurs chevronnés, car surfer les brisants de *La Jolla Shores*, situés en face de l'institut océanographique Scripps, n'était pas la même chose que se mesurer aux déferlantes de *WindanSea* ou de *Black's Beach*. De même, ma condition de surfeur devait transparaitre sur mon corps. J'ai dû dresser et redresser mon hexis par la répétition. Surfer deux fois par semaine était insatisfaisant. Cela suffisait pour connaitre le vocabulaire allogène, se définir surfeur et faire partie d'un groupe (*e.g.* club, association, etc.), mais la participation n'était pas convenable pour marquer un dressage. Ce ne fut qu'au-delà de trois séances hebdomadaires que les premières modifications corporelles étaient effectives et effectivement remarquées par mes enquêtés. Au fond, c'« est l'entraînement qui compte : qui impose, qui éduque, qui dresse » (Lefebvre, 1992, p. 59). Ma transformation corporelle la plus radicale s'est amorcé lorsque je m'astreignais à une ascèse de cinq fois par semaines. À raison de vingt à vingt-cinq sessions surf en une trentaine jours, sur le même spot[130] et aux mêmes heures, je me faisais remarquer par les membres du WindanSea Surf Club qui côtoyaient ces lieux depuis des années. C'est à cet instant que la confiance requise pour l'obtention de données confidentielles approchait la justesse à laquelle j'aspirais. Désormais contraint de changer ma garde-robe ou d'assumer le port de vêtements trop étroits, j'avais acquis ma légitimité. Cette ascèse sportive n'était pas seulement un rite de passage pour mon insertion dans le club, mais était appliqué par la plupart des membres :

[129] Dans le jargon anglo-saxon du surf, l'expression *to go out* signifie *aller surfer*.
[130] À San Diego, je surfais régulièrement Black's Beach et non pas WindanSea, car bien que le club porte toujours le nom de ce spot, ses membres surfaient plus régulièrement d'autres sites comme Black's Beach, Bird Rock ou Sunset Cliffs.

> *For me, getting in the water is a discipline. A lot of time you are looking at the waves and feel that it is not that good out there. But when you go out, it is good and you feel so much better. Your body tightens up and you feel stronger. It is a little of a discipline. One year, I did 176 days straight going out. Even when it was small, I would just go out and paddle out.* (Entretien réalisé avec Monsieur O., président du WindanSea Surf club en 2012–2013, réalisé le 12 décembre 2012).

Fier de son hexis corporelle, le président du WindanSea Surf Club était l'un des plus exhibitionnistes par rapport à sa carrure de surfeur. À toute occasion, et surtout lors les soirées, il affichait son torse bombé au travers de chemises trop étroites, dont les boutons ne demandaient qu'à sauter. Je l'avais compris, l'ascèse et la dévotion d'un surfeur devaient transparaitre dans son esprit, mais aussi sur son corps. Selon Bourdieu (1989, pp. 117–118), le sport enregistre dans la mémoire corporelle une expérience qui fournit une base de référence pour la construction de l'identité individuelle. L'enveloppe charnelle est esthétique, elle ressent des émotions et se façonne en réaction à des processus biologiques et sociaux. En fournissant un système de signification et de valeur, le corps, tout comme l'esprit, se constitue dans la pratique. L'identité d'un surfeur se construit partiellement par l'expérience qui conditionne le corps (*i.e.* hexis) au sein d'un groupe d'individus (*i.e.* champ). C'est en ce sens que le surf est plus considéré comme un mode de vie, plutôt qu'un sport ou qu'un loisir. Pourtant, malgré l'incorporation d'une hexis corporelle, je n'avais pas encore atteint le dernier niveau d'engagement dans le club. Conformément à la typologie des surfeurs construite par Stranger (2011, pp. 52–54), c'est la subordination de l'emploi du temps et de la vie familiale à la pratique qui indique la dévotion la plus sincère. Il est une chose d'aller surfer cinq fois par semaine à l'issue d'une journée de travail. Il en est une autre de le faire à l'aube. Car il était également là le degré d'immersion supplémentaire, celui qui autorisait à s'annoncer « first shift », c'est-à-dire, faisant partie des premiers sur le spot (*cf.* Figure 38). Les critiques envers ceux qui surfent trop tard – après huit heures du matin – se retrouvaient un peu partout et étaient explicites chez les membres du WindanSea Surf Club et du CSULB Surf Club. Par exemple, on reprocha à la présidente du CSULB Surf Club de ne pas se lever assez tôt pour les entraînements, et se réveiller à quatre ou cinq heures du matin correspond à une implication hautement respectée.

Figure 38 : « First Shift » aux aurores à Waikīkī.
Photographie prise par l'auteur le 15 janvier 2016.

Figure 39 : La frontière enquêteur-enquêté s'efface au profit d'un engagement mutuel.
Photographie prise par Morgane Bazil-Lemarié, le 15 octobre 2012.

Ainsi, la considération des membres du WindanSea Surf Club envers ma personne grandissait à mesure que j'intégrais l'ethos d'un surfeur assidu et que ma position d'universitaire s'effaçait (cf. Figure 39). À force de sessions surf et d'observations flottantes dans les surf shops de San Diego, je rencontrais quelques membres du club par hasard, et je me faisais enfin apprécier par l'un d'entre eux. En octobre 2012, cet individu m'invita à participer à leur réunion mensuelle, ce qui correspondait à ma première approche du club dans sa totalité par l'intermédiaire de ce nouvel informateur privilégié. Le jour venu, la séance commençait par une présentation des activités passées, en cours et à venir. On passait en revue les compétitions, les événements caritatifs et l'on mettait l'accent sur l'organisation du cinquantième anniversaire du club. Comme dans tout rassemblement, on se congratulait en affirmant que le WindanSea Surf Club était le meilleur du monde par son histoire sulfureuse, son âge d'or dans les années 1960 et la présence de ses surfeurs renommés. On insistait également sur l'aspect communautaire, le caractère fédérateur de l'organisation, capable de mettre en réseau des individus et des familles aux intérêts communs. Mais comme dans toute association, des tensions se faisaient sentir et des problématiques émergeaient. L'une d'entre elles reposait sur la difficulté de maintenir le club en l'état, dans la mesure où il existait un décalage entre la première génération de surfeurs et les moins de dix-huit ans. D'une part, ce constat provenait du fait que les anciens avaient verrouillé la hiérarchie du club, empêchant les plus jeunes de s'impliquer convenablement. D'autre part, les juniors étaient déconnectés du passé de l'organisation et ne collaboraient pas avec les séniors. Face à cette problématique, l'assemblée s'emballait et mon informateur privilégié précisa qu'il existait des solutions et que de nombreux jeunes portaient toujours attention à l'histoire du clubn et à ses liens intergénérationnels. Contre toute attente de ma part, il expliqua qu'il avait rencontré un jeune homme de France, dont la thèse étudiait l'histoire du surf hawaïen et sa diffusion internationale. Selon ses propos, cet individu voulait étudier le WindanSea Surf Club afin d'en saisir les dynamiques internes et externes. Puis, il m'appela sur le devant de la scène pour que j'explique ma démarche. Là, devant l'auditoire, je me rattachais aux visages familiers que j'avais rencontrés lors de mes discussions, entretiens et sessions surf. J'affirmais que le club était un cas d'école pour étudier l'institutionnalisation du surf en tant que sport, et que je serais honoré de réaliser une étude sociohistorique à ce sujet. Après quelques questionnements, l'audience approuva mon discours par des applaudissements. Je ne le savais pas encore, mais j'allais tenir un rôle oratoire lors de la majorité des réunions du club jusqu'à la fin de ce terrain en juin 2013.

III – Enjeux d'un terrain multi-site de longue durée

A) Les Hawai'i ou savoir trouver sa place

Le troisième et dernier terrain que je voudrais évoquer est celui que j'ai entrepris aux Hawai'i à trois reprises (mai 2013, mai 2014 et d'août 2015 à janvier 2016). Traiter des sociétés du Pacifique en anthropologie est un terrain délicat depuis que Hau'ofa (1975, pp. 287–288) a souligné la faible représentation des chercheurs autochtones. Dans le contexte de la mondialisation contemporaine et de la décolonisation, le monopole des scientifiques occidentaux sur la définition des coutumes indigènes a soulevé de nombreux débats. Par exemple aux Hawai'i, les anthropologues comme Keesing (1989), Linnekin (1983) et Sahlins (1981) ont été accusés de conforter la colonisation de l'archipel lorsqu'ils déterminèrent ce qui était authentiquement hawaïen ou non (Friedman, 1992a, p. 197, 1992b, p. 852, 1993, pp. 746–748, 2002, pp. 217–2018 ; Trask, 1991, p. 163 ; 1993, pp. 127–130 ; White & Tengan, 2001, p. 385). Ces chercheurs affirmaient que certaines traditions étaient « inventées » (Linnekin, 1983, p. 244) ou « réinventées » (Keesing, 1989, p. 22), lorsque des groupes d'hawaïens ont contestés l'hégémonie américaine dans les années 1970. Ce problème, faisant référence à l'« invention de la tradition » (Hobsbawm & Ranger, 1983/2003), a été également soulevé par l'historien et surfeur Hawaïen Isaiah Helekunihi Walker (2011, pp. 40–41). Pour le cas du *he'e nalu*, Walker a adopté un regard critique envers l'appropriation du surf hawaïen par les Euro-américains, et a rédigé une nouvelle version de l'histoire du surf qui donne davantage de place aux Hawaïens.

Aussi pertinente qu'est la position de Walker, mon enquête de terrain aux Hawai'i a examiné cette problématique en se demandant comment les travaux précédents avaient conclu que le surf avait été réinventé par les Euro-américains (*cf.* chapitre 4). Une de mes approches consistait à interroger l'anthropologue Ben Finney, puisqu'il s'avère qu'il est le premier scientifique à plaider en faveur d'une renaissance du surf par l'Outrigger Canoe Club en 1908, et par le Hui Nalu en 1911 (Finney & Houston, 1966/1996, p. 61). Après avoir passé en revue les raisons pour lesquelles il pensait que le surf avait été réinventé, je lui ai demandé s'il avait déjà pensé à apprendre l'hawaïen afin d'obtenir une version indigène du sujet. En effet, Finney parle couramment le tahitien pour avoir conduit ses recherches avec la *Polynesian Voyaging Society* et effectuer plusieurs voyages avec le navire *Hōkūle'a*. Pourquoi n'en avait-il pas fait autant avec l'hawaïen lorsqu'il était étudiant au département d'anthropologie de l'université des Hawai'i à Mānoa ? Il me répondit :

> *I did, but believe it or not, the chair of our department said: 'no'. He had a false impression on things. He thought that nobody spoke Hawaiian and that nobody knew much about it. He thought there were no sources on it and that it was not worth it. I regret not having done it because that would have been a lot easier to find out about Hawaiian surfing.* (Entretien réalisé avec Ben Finney, le 11 mai 2014)

À l'évidence, le paradigme anthropologique du Pacifique avant la revitalisation de la culture hawaïenne dans les années 1970, avait une certaine méfiance envers l'hawaïen qui était considéré comme un langage fixe, limité et impropre aux méthodes d'investigation (White & Tengan, 2001, p. 392). Par exemple, l'étude de la culture hawaïenne et des sociétés du Pacifique à l'Université des Hawai'i à Mānoa n'était pas du ressort du département d'anthropologie, mais celui du département des études sur les îles du Pacifique. Travaillant sur des sources anglo-saxonnes, les anthropologues comme Ben Finney étaient obligés d'adopter une interprétation similaire à celles qu'ils avaient trouvées dans la plupart des documents anglophones. Ainsi sa célèbre thèse affirmant que le surf était une réinvention euro-américaine par l'intermédiaire de l'Outrigger Canoe Club, n'était pas un choix théorique, mais résultait d'un biais méthodologique. Aujourd'hui, des sources hawaïennes ont été réinvesties par des descendants des Hawaïens, comme Walker, et nous accédons à une version plus érudite de l'histoire. À juste titre, Walker affirme que l'histoire du surf est imprégnée de nombreux mythes qu'il tente d'éradiquer : « My second objective, then, is to refute key myths generated by popular versions of surfing history » (Walker, 2011, p. 15). En apparence, les travaux de Walker (2011, pp. 1–82) sur le *he'e nalu* semblent rendre justice à la véracité historique, dans la mesure où l'auteur met en avant une continuité historique entre le *he'e nalu* et le surf. L'un de ses arguments principaux repose sur le constat que la royauté hawaïenne a participé à maintenir le *he'e nalu*, tout au long du XIX^{e} siècle – particulièrement à partir du règne de David Kalākaua (1874–1891). Or, en y regardant de plus près, on s'aperçoit que Walker reproduit à son tour des mythes populaires lorsqu'il traite de la période 1907–1915. D'abord, Walker affirme que l'américain Alexander Hume Ford a fondé seul l'Outrigger Canoe Club, renforçant l'idée que l'on peut clairement reconnaitre celui qui se faisait passer pour l'inventeur d'une tradition hawaïenne : « Months after taking to these lessons, Ford founded the Outrigger Canoe Club to promote healthy outdoor Hawaiian sports and activities among haole in Hawai'i » (Walker, 2011, p. 60).[131] Or, Finney et Houston (1966/1996, p. 61) affirmaient déjà que Ford n'était pas le seul responsable de la création club, qui avait été formé par plus de cent membres fondateurs (Del Piano & Tregaskis, 2007,

[131] Notons que Warshaw (2016, p. 23) reproduit également cette idée.

p. 223 ; Yost, 1971, p. 35). Walker (2011, p. 61) identifie les notables Sanford B. Dole (1844–1926)[132], Lorrin A. Thurston (1858–1931)[133], and Joseph P. Cooke[134] en tant que membres de l'Outrigger Canoe Club, mais n'a pas relevé qu'ils étaient d'abord des cofondateurs de l'organisation. En plus de ces individus, nous pouvons également identifier George Carter[135], Lucius E. Pinkham[136], et Harold et William R. Castle de l'oligopole *Big Five*[137]. Ensuite, Walker affirme que Duke Kahanamoku a introduit le surf en Australie, comme il le fit pour la côte est des États-Unis :

> *Whereas the beachboys made surfing popular with haole visitors throughout the twentieth century, it was Kahanamoku who introduced the sport to the East Coast of the United States and to Australia while en route to the Olympic Games and other global events.* (Walker, 2011, p. 32)

Même si Duke Kahnamoku est une figure incontournable pour comprendre l'introduction du surf dans de nombreux endroits, la réputation de la glisse le précédait souvent. Par exemple, Osmond (2011) démontre que Kahanamoku n'avait pas introduit le surf en Australie, puisque plusieurs individus surfaient les plages de Sydney avec des planches importées des Hawai'i. Enfin, il est également erroné de croire que Duke Kahanamoku était « en route » (Walker, 2011, p. 32), pour les Olympiades, puisque les Jeux de 1916 ont été supprimés à cause de la Première Guerre mondiale. Dès lors, tous propos sur l'histoire du surf, qu'ils soient énoncés par des Hawaïens ou des *Haole*, doivent être interprétés avec justesse, car on constate qu'il existe des imprécisions dans certains travaux (*e.g.* Walker, 2011, p. 60 ; Warshaw, 2016, p. 23). Quant à mes propos, revisitant les interprétations d'un historien hawaïen, ils peuvent poser problème. Ma place d'étranger m'oblige à prendre davantage de distance par rapport à mon objet d'étude.[138] En tant que sociologue ayant suivi une formation d'historien, c'est le croisement des données contradictoires et la vérification des archives primaires qui me permettent de faire la lumière

[132] Avocat et juriste aux Hawai'i, Sanford était un fervent défenseur de l'occidentalisation de l'archipel. Il était un acteur essentiel dans le renversement de la reine Lili'uokalani (1838–1917) en 1893, et est devenu l'unique président de la République des Hawai'i, jusqu'en 1900. Il a pris ensuite la fonction du premier gouverneur des Hawai'i de 1900 à 1903.

[133] Descendant de missionnaire, Lorrin A. Thurston était un avocat, homme politique et homme d'affaires propriétaire des journaux *Honolulu Advertiser* et *Pacific Commercial Advertiser*. Tout comme Sandford B. Dole il a occupé une place essentielle dans l'annexion des Hawai'i par les États-Unis en 1898.

[134] Influent homme d'affaires de l'entreprise *Alexander & Baldwin*, de l'oligopole les *Big Five*.

[135] Second gouverneur des Hawai'i de 1903 à 1907.

[136] Quatrième gouverneur des Hawai'i de 1913 à 1918.

[137] Businessman notoire de l'entreprise Castle & Cooke, de l'oligopole les *Big Five*. Il a été élu président du *War Relief Committee*, établi par l'Ourtrigger Canoe Club durant la Première Guerre mondiale.

[138] Le cas épineux de la professionnalisation du surf sur la Côte Nord (*North Shore*) de l'île d'O'ahu sera évoqué au chapitre neuf.

sur certaines incohérences. Puis, en tant qu'anthropologue attaché à l'itération, au terrain de longue durée et à l'apprentissage des langues aborigènes, c'est la triangulation de documents rédigés en français, anglais et en hawaïen qui m'autorise à confronter différents points de vue. Enfin, en tant qu'ethnologue favorable à l'immersion dans mon objet d'étude, c'est ma position d'éditeur de la lettre de diffusion le *Surf Blurb* qui m'a aidé à vérifier mes résultats auprès d'un groupe d'auteurs confirmés, composé des Hawaïens, de Californiens, d'Australiens et de Sud-africains et d'Européens comme DeSoto Brown (2006), John Clark (2011a), Timothy DeLaVega (2004, 2011) Geoff Cater (Surfresearch, 2016), Hervé Manificat (2015a, 2015b) et Joel Smith (2003a, 2003b, 2003c). En effet, cette position m'a assuré d'être entouré par un groupe d'individus spécialisé dans des aspects précis de l'histoire du surf, et qui ont l'expertise nécessaire pour évaluer la justesse de la plupart de mes propos.

Fondé au début des années 2000 par Joe Tabler de San Diego, le Surf Blurb était à l'origine une lettre de diffusion destinée à revendre une partie de sa collection d'ouvrages et de magazines de surf. Travaillant dans des bibliothèques depuis les années 1980, Joe Tabler a accumulé un grand nombre d'ouvrages et de magazines spécialisés – comme d'autres surfeurs tels que Joel Smith, Mark Fragale, Robert Jensen et Al Hunt. À la fin des années 1980, Tabler avait constaté qu'un marché d'occasion existait et commençait à revendre les doublons de sa collection dans des foires, puis sur des plateformes célèbres de vente en ligne. Au fil des années, il a rencontré et rassemblé une communauté internationale de collectionneurs et aficionados du surf, comptant aujourd'hui plus de mille six cents universitaires, bibliothécaires, conservateurs de musée et autres professionnels de l'industrie. Pour ma part, j'ai connu le Surf Blurb en 2010 et j'avais constaté que cette lettre de diffusion hebdomadaire était la seule à recenser les dernières archives récemment exhumées à propos de l'histoire du surf. En août 2015, Joe Tabler arrêta le Surf Blurb à la suite d'une maladie grave. J'avais interrogé Tabler à plusieurs reprises et notre dernière rencontre remontait au mois précédent, lorsque j'étais de passage à San Diego pour me rendre aux Hawai'i. Au regard du travail que fournissaient les membres de cette communauté d'auteurs, j'ai proposé à Tabler de reprendre l'édition du Surf Blurb, afin de continuer à recevoir les recherches des contributeurs de la lettre de diffusion. Après un mois de réflexion, Tabler est revenu vers moi et acceptait de me transmettre son entreprise commencée il y a quinze ans. Depuis cet instant, ma position par rapport à mon objet d'étude a radicalement changé. Alors que j'étais un chercheur en herbe en 2009 lors de mon terrain à Long Beach et Huntington Beach, ma récente prise de fonction m'a intégré dans univers de spécialistes, qui créait des liens entre leurs travaux et mes

recherches. Cette mise en réseau n'était pas unique à mon cas, mais propre à la position d'éditeur :

> *The best thing I can say about starting my career in the magazines is that when you work on the magazine, you work with everybody in the industry. You are like Switzerland. You are the neutral territory that is at the center of the business. As a result, everybody views you as a partner. When you are working at one company, you are competing against the other companies, but when you are working at the magazines, you are working with every brand. It gives you a broad view of the all business and you meet all kinds of people: sales people, marketing people, products people across the entire business. As a way to grow up and figure out what ultimately you want to do, it gives you a great view of the whole industry.* (Entretien réalisé avec Doug Palladini, ancien éditeur du magazine *Surfer*, président de la SIMA et vice-président de l'entreprise Vans, le 5 juin, 2014)

Par-delà une prise de conscience, cette récente position d'éditeur a contribué à enrichir mon travail réflexif par rapport à l'interprétation de mes sources en français, en anglais et en hawaïen, ainsi que mon positionnement au sein de la subculture surf. Devenir éditeur du Surf Blurb et recevoir les archives privées de certains acteurs de la discipline a renforcé ma conviction que l'histoire du surf est composée d'une multitude de mémoires en lutte, et que chaque fait historique doit êtrte considéré avec justesse.

B) Itération et retours sur le terrain hawaïen

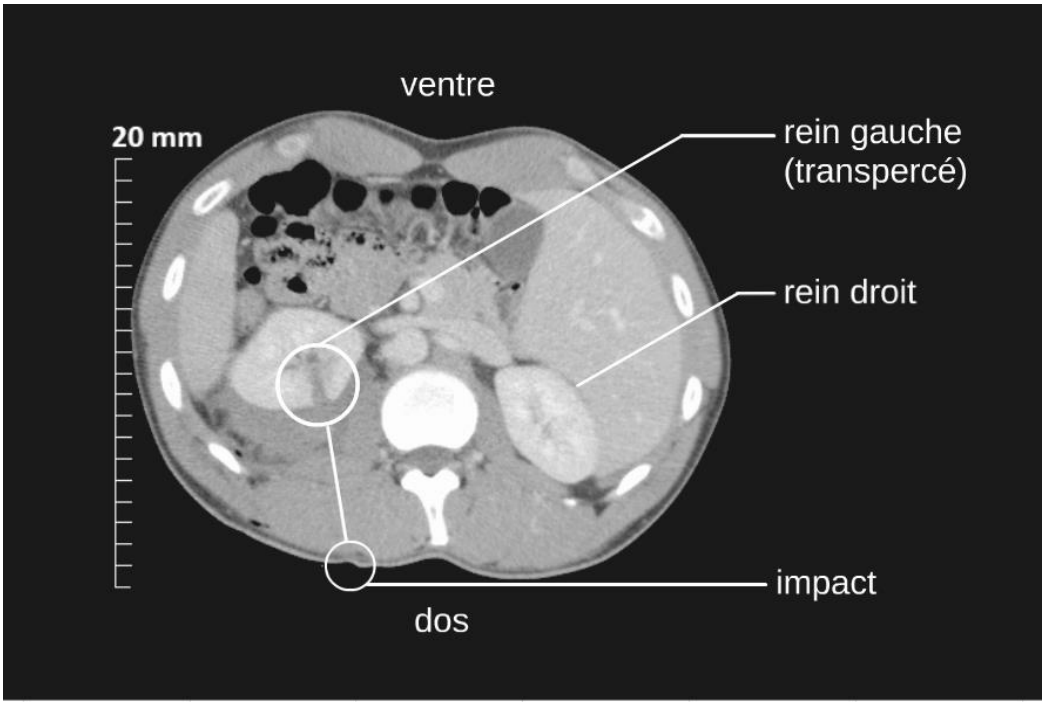
Après avoir situé ma position au sein de la recherche hawaïenne, ma deuxième approche sur le terrain consistait d'une part à étudier Waikīkī sous l'angle de l'aménagement urbain afin d'engager une étude comparative avec Huntington Beach ; et d'autre part à investir le monde professionnel par des entretiens semi-directifs et une observation participante des surfeurs de la Côte Nord. La démarche itérative, déjà mise en œuvre pour la Californie, a été également appliquée aux Hawai'i avec trois allers-retours sur le terrain. Cette méthode s'est avérée efficace, car elle m'a permis de prendre conscience du regard biaisé que je posais sur mon lieu d'étude. À la lecture du journal de bord lors de mon premier voyage en mai 2013, j'ai constaté que j'adoptai une attitude équivoque. Les premières lignes du carnet de terrain reproduisaient ce que Desmond appelle l' « image de la destination touristique » (Desmond, 1999, p. 5), qui correspond à une représentation artificielle d'un lieu touristique dans l'esprit du voyageur. J'étais en train d'étudier mon objet au travers le regard du touriste (Urry & Larsen, 1990/2011, p. 1), et j'étais dans l'incapacité de distinguer mes recherches d'une image romancée des Hawai'i. À l'image de la littérature de voyage du XIX^{e} siècle, ma

prose décrivait avec fascination la nature verdoyante des climats tropicaux et la couleur des eaux turquoise. Les premières heures sur place étaient dédiées à déambuler dans Waikīkī et prendre la température sur la plage au coucher du soleil, tout en dépeignant cette scène littorale comme un tableau qu'il fallait analyser. Au côté de cette image romancée impropre à l'érudition, mon niveau technique en surf était également insuffisant pour commencer une observation participante sur la Côte Nord. En effet, après avoir interrogé Randy Rarick, cofondateur du circuit professionnel vivant à Sunset Beach, j'ai surfé Sunset Point en empruntant l'une de ses planches. Randy Rarick avait pris soin de m'expliquer les dangers du spot pour que j'adopte l'étiquette locale. Mais mon impatience à investir cette nouvelle scène surf s'est traduite en une erreur technique au bout d'une demi-heure de pratique. Ayant mal évalué la zone de surf, j'ai transpercé mon dos jusqu'au rein gauche avec l'une des dérives de la planche, en voulant me lever trop tard sur une vague. La gravité de l'accident nécessitait trois jours d'hospitalisation à hôpital Queens à Honolulu (*cf.* Figures 40 et 41), et je reçu sept agrafes, ainsi qu'une interdiction de surfer durant un mois et demi. Autrement dit, une convalescence allant au-delà de la durée de mon premier terrain exploratoire aux Hawai'i.

Figure 40 : Photographie prise chez Randy Rarick par un surfeur de la Côte Nord, après mon accident de surf survenu à Sunset Beach le 6 mai 2013.

Figure 41 : Scanner transversal réalisé deux heures après l'accident à l'hôpital d'Honolulu.

Note : L'impact de dix centimètres a transperçé la moitié du rein gauche.



Étant dans l'incapacité d'exercer une observation flottante de Waikīkī, je constatais que cette première expérience aux Hawai'i était à un fiasco. Pourtant, cela m'a permis de rediriger mon étude sur l'histoire du surf à Waikīkī, via la conduite d'entretiens semi-directifs et la consultation de sources primaires. De plus, cet accident m'a aiéa à saisir l'importance des marques corporelles du surfeur dans la construction de son ethos. Pour Nick Ford et David Brown (2006, pp. 119–148), les accidents font partie intégrante de l'identité et de l'hexis du surfeur, dans la mesure où la pratique s'inscrit sur et dans le corps du pratiquant. En évoquant le concept de « surfed body » (Ford et Brown, 2006, p. 122) – c'est-à-dire un corps qui se fait marquer par son sport – l'enveloppe charnelle est non seulement conçue comme un producteur, puisqu'elle réalise une performance sportive, mais comme un produit, puisqu'elle reçoit des inscriptions visibles. Paroxysme de mon engagement dans l'observation participante, ma blessure a été la dernière preuve pour mes enquêtés que je m'adonnais à des prises de risque.

Il a fallu un deuxième retour aux Hawai'i en mai 2014, pour que mon regard se détache de l'image romancée que je me faisais de l'archipel, et que mon niveau technique soit suffisant pour surfer la Côte Nord. Cette fois-ci, lorsque je déambulais dans Waikīkī, je notais les nombreuses similitudes et différences avec le centre-ville d'Huntington Beach. Le plus frappant correspondait à une cohérence du thème surf aseptisé de son image transgressive. Comme à Huntington Beach, l'association du surf avec la contre-culture et le localisme s'effaçait au profit d'un thème accueillant, savamment manié. Alors que l'espace public s'attachait à promouvoir l'authenticité du surf et ses origines hawaïennes, les grands surf shops véhiculaient une image post-moderne du surf avec l'aspect compétitif de la planche courte. Puis, j'ai échangé avec les beachboys de Waikīkī, situé à côté de la statue de Duke Kahanamoku au parc de Kūhiō Beach[139]. Partager leur quotidien et obtenir des entretiens étaient difficile, car les beachboys constituent un groupe aussi fermé que le Windansea Surf Club. De plus j'enquêtais sur leur lieu de travail et il m'était impossible d'occuper l'espace autrement que le faisait un touriste ou un employé :

> *Depending on which stand they [beachboys] are working front of, it's their area of the beach. As you recognize other beachboys working on the beach, you do not necessarily go to their area and talk to people. It's an area you must respect and it's is an unspoken thing*. (Entretien réalisé avec un beachboy de Waikīkī, le 10 janvier 2016)

[139] Le parc de Kūhiō Beach est la parcelle de Waikīkī la plus populaire composée trois monuments célèbre : la statue de Duke Kahanamoku, celle du prince Kūhiō et les pierres de Kapaemahu. Le parc comprend également les deux spots de surf *Queens* et *Canoes*.

À l'instar de mes autres terrains, il a fallu montrer mon engagement pour obtenir quelconque information. Cela passait d'abord par des observations de deux heures de la plage de Kūhiō Beach à partir de six et sept heures du matin pendant deux semaines. Au fur et à mesure, j'obtenais des informations de la part des stands de location de planche, mais les entretiens enregistrés m'étaient toujours refusés. Durant la seconde semaine de terrain, un beachboy accepta la conduite d'un entretien semi-directif, à la condition que je travaille moi-même en tant que beachboy. Il m'a embauché de manière informelle et mes premières tâches consistaient à nettoyer la plage, garder l'espace de travail propre et accueillir les touristes. J'ai également assisté les clients à leur retour de session surf, en récupérant leurs planches, et en les rangeant sur les portes-planches prévus à cet effet. En échange de quelques heures de travail, j'ai obtenu des informations précieuses et des rabais sur la location de matériels. Tout cela était forcément illégal. Je n'avais pas le droit de travailler à cet endroit, et le manageur des lieux n'était pas au courant de mes agissements. Mais comme pour de nombreux terrains, un chercheur doit parfois occuper une position éthiquement ambigüe afin de recueillir des données confidentielles. Par exemple, Philippe Bourgois (1995, p. 1) consomma du crack afin de créer une relation de confiance avec les dealers de East Harlem, situé dans la partie nord-est de Manhattan (Dewalt et Dewalt, 2002/2011, p. 12). Dans mon cas, j'ai pu à obtenir des entretiens, seulement si je travaillais en tant que beachboy. Au fil des jours, je décrochais d'autres informations essentielles et je commençais à croiser ces nouvelles données avec les informations que j'avais déjà recueillies sur les terrains précédents. La comparaison avec le centre-ville d'Huntington Beach pouvait alors s'affiner, m'autorisant à construire un modèle de référence, que je présente au chapitre dix de cette présente thèse.

Enfin, le troisième retour sur le terrain aux Hawai'i, d'août 2015 à janvier 2016, a été le plus intéressant, puisque cette temporalité moyenne m'a permis de nouer de relations de confiance avec mes enquêtés. D'abord, le repérage dans l'espace était plus naturel, et je retrouvais mes anciens interrogés de l'année précédente. L'accès à la scène surf de Waikīkī, était également facilité par un nouvel informateur privilégié que j'avais précédemment sollicité. Cet ancien beachboy, reconvertit dans l'hôtellerie, me présenta à ses collègues et m'introduit dans la scène locale. Grâce à lui, j'ai découvert une partie des coulisses de Waikīkī composés de raccourcis, d'arrières cours, et de petites allées qui sont peu empruntés des touristes. Ma position d'enquêteur changea également, et on m'attribua un nouveau surnom. Cette fois-ci, je n'étais plus *Frenchy* comme à Long Beach, mais *Professurf* ou *Jay Jay* en fonction des affinités. Au cours de mes observations flottantes, j'aidais plus régulièrement les beachboys dans leur tâche quotidienne. Par exemple, un beachboy m'a

interpellé sur la plage un jour pour que mon informateur privilégié et moi-même l'assistions à donner un tour de pirogue à un couple de touristes venu de San Diego. Nous l'avons aidé à mettre la pirogue à l'eau, à installer les touristes et nous avons embarqué pour un tour de surf en canoë d'une heure sur le spot de *Queens*. Durant notre glisse, le beachboy aux origines hawaïennes se tenait à l'arrière de la pirogue en tant que capitaine, et m'a dit : « Hey Professurf! Look… this is History right here ». Par cette remarque, il faisait référence au surf en canoë comme l'attraction phare du tourisme à Waikīkī depuis le début du XX^{e} siècle, et m'indiquait qu'il perpétuait consciemment un héritage culturel, qu'il avait reçu de son passé familial.

Au côté de cette observation flottante de Waikīkī, je suis également retourné sur la Côte Nord à la fin de l'année 2015 pour étudier le monde institutionnel et professionnel du surf. En effet, chaque année en novembre et décembre, le circuit professionnel de surf se termine sur la Côte Nord à cause des vagues imposantes que reçoit cette région. Lors des compétitions sportives et les soirées mondaines auxquelles j'ai assisté (*e.g. lu'au* de clôture du *Duke Ocean Festival* le 30 août 2015, sur invitation), je retrouvais par hasard des enquêtés avec lesquels j'avais travaillé cinq ans auparavant à Huntington Beach ou à San Diego. Une partie d'entre eux voyageait aux Hawai'i pour les événements annuels comme le *Duke Ocean Festival* ou le *Triple Crown of Surfing*. Avec mes retours successifs sur plusieurs terrains, j'ai réactivé mes contacts un à un et j'ai intégré une frange du réseau transnational des « légendes » du surf. Le terme de « légende » ne venait pas de mes interprétations, mais ressortait systématiquement chez mes enquêtés qui s'estimaient les pionniers de la professionnalisation du surf. Untel était un « héros », au regard du nombre de trophées qu'il avait accumulé. Un second était le « parrain », car il contribua à la formation du circuit professionnel des années 1970. Un autre était une « référence stylistique », puisqu'il avait fait la couverture du magazine *Surfer* à plusieurs reprises. Une fois de plus, j'enquêtais dans un univers qui dépassait mon entendement, et dans lequel j'était pourtant accepté grâce à mes anciennes observations, ma réputation d'enquêteur et ma récente position d'éditeur du Surf Blurb.

C) Discussion des sentiments de l'enquête

Beaucoup qualifieront ma démarche d'impropre à l'érudition, puisqu'on peut admettre que je suis « devenu natif »[140]. Mais faire partie de mon objet d'étude me semblait être une nécessité pour comprendre ce qu'est l'histoire et la subculture surf. Non seulement je voulais subir les sacrifices qu'impose le style de vie d'un surfeur, mais je souhaitais aussi jouir d'un mode de vie qui leur est propre ; c'est-à-dire un enchevêtrement de la pratique dans tous les aspects de l'individu, que cela soit d'un point de vue spirituel, affectif, charnel ou professionnel. Pour ne pas compromettre l'objectivité dans ce processus, j'ai appliqué une introspection méthodique, par l'entretien systématique du journal de bord, l'analyse des événements et l'examen de mes ressentis. À chaque nouveau degré d'immersion dans mon objet d'étude (*e.g.* président du UCSD Surf Club), je consacrais plus de temps à la distanciation, et je peaufinais mes analyses. Je comprenais que le passage d'une enquête par immersion à une étude par distanciation, et vice-versa, était une conséquence de mes choix méthodologiques, qui reposaient sur la réalisation d'un terrain multi-site et itératif entre les Hawai'i et la Californie. Cette démarche considérait avant tout que la réalisation d'une monographie était inadéquate pour étudier des processus de diffusion globaux (Friedman, 2008b, p. 31). Par exemple, le choix du terrain hawaïen provenait du constat que l'archipel correspond au berceau du surf et qu'il fallait d'abord s'interroger sur les origines indigènes du *he'e nalu* pour en saisir les enjeux contemporains. Ensuite, pour évaluer les modalités de diffusion du surf dans le Pacifique, je devais étudier des lieux où la pratique s'est historiquement exportée, c'est-à-dire les stations balnéaires sud-californiennes. Enfin, la multiplication des sites de l'enquête m'a permis de vérifier si l'objet d'étude reposait bien sur la logique du mouvement ; démontrant qu'un système social se déplace, se transforme, ou évolue dans endroits différents.

Avec ces considérations méthodologiques, finissons notre réflexion sur la gestion pratique d'un terrain multi-site de longue durée. Au niveau du langage d'abord, il était indispensable d'apprendre les langues étrangères concernées, étant donné que mon analyse s'est concentrée sur un passé hawaïen et étatsunien. La maîtrise de l'anglais était indispensable, et l'apprentissage de l'hawaïen répondait à la nécessité de respecter la tradition anthropologique. Au côté des langues, le terrain engendra un coût financier important et de longues préparations. Il a fallu prendre en compte les déplacements, le logement et l'ensemble des aspects pratiques. Par exemple, je faisais systématiquement face à une

[140] Expression « going native » (Dewalt & Dewalt, 2002/2011, p. 22), très célèbre dans le vocabulaire anglo-saxon.

précarité de logement lors de mes retours en France, ce qui m'a valu d'être redevable envers tous ceux qui m'ont hébergé[141]. Inévitablement, le choix de mon terrain a engendré des rapports douloureux avec mes proches, ma famille et mes amis. Les départs et retours consécutifs en France se faisaient avec plus ou moins d'enthousiasme, en fonction des réactions de l'entourage. À terme, mes liens amicaux et familiaux se sont distendus, allant parfois jusqu'au désaveu lors du cinquième départ à l'étranger. Scandées par des séjours allant de trois à dix mois, les séparations étaient souvent vécues par mes proches comme un abandon et un déni d'affection. Les rapports avec mon épouse étaient les plus délicats, car aucune position n'était satisfaisante pour l'existence de notre union. Soit je voyageais avec elle, tout en acceptant que l'omniprésence du terrain de recherche allait dégrader notre relation. Soit, je voyageais seul en mettant en péril l'existence même de notre couple. Chaque couple est différent, et chaque thèse aussi. Concernant ma relation, cela a impliqué des questionnements profonds quant à un divorce d'une union engagée cinq années auparavant. Par ailleurs, ce problème ne semble pas être uniquement propre au terrain de recherche, mais dépend également de l'engagement professionnel de n'importe quel individu dans la pratique assidue du surf. Par exemple, un de mes enquêtés San Diego raconte :

> *Early and late in the day you spend time with your wife and that the time you usually surf. I am just lucky to have my wife. In my first marriage, I spent too much time surfing and not enough time supporting the family and that's a big reason why that marriage faded. I have learned lessons from that*. (Entretien réalisé avec Monsieur S. artisant-shaper et membre du WindanSea Surf Club, le 14 novembre 2012)

Mais le degré d'engagement le plus frappant est remarquable chez les beachboys de Waikīkī, qui vont jusqu'à refuser la vie en couple :

> Beachboy : *I have surfed in many countries and in the mainland* [USA]. *I used to do the all nine yard. Maybe that's why I did not get married. This is my wife, right here.*
>
> Auteur : *Is the beach your wife ?*
>
> Beachboy : *You take care of her, she takes care of you. I got a lot of girl who got jealous at the beach, because they come down and see what I do. Teaching surfing to other girls… Girls come and go, but the beach always stay.* (Entretien réalisé avec Monsieur D., beachboy de Waikīkī, le 15 mai 2014).

[141] Entre 2009 et 2016, j'ai déménagé neuf fois, soit plus d'une fois par an. Ceci ne prend pas en compte les déménagements de moins de trois mois, que j'ai cessé de relever.

Dans certains cas, il semblerait que la relation sentimentale qu'un surfeur peut entretenir à l'océan trouve son origine dans un *sentiment océanique*, propre à l'ethos du surfeur. Pour saisir les ressorts de ce sentiment océanique, Lawler (2011, p. 69) et Stranger (2011, p. 123) empruntent le concept à Freud (1929/2010) dans son ouvrage *Malaise dans la civilisation*. Or, je m'attache ici au *sentiment océanique* de Romain Rolland, qui est le premier à avoir explicité ce concept (Fisher, 1988, p. 9 ; Hulin, 1993/2014, p. 24). Le *sentiment* ou la *sensation océanique* provient des correspondances entre Freud et Rolland à propos de la place de religion dans la psychologie et la psychanalyse. Dans une lettre adressée à Freud le 5 décembre 1927, Romain Rolland explique :

> *Votre analyse des religions est juste. Mais j'aurais aimé vous voir faire l'analyse du sentiment religieux spontané ou, plus exactement de la sensation religieuse, qui est toute différente des religions proprement dites, et beaucoup plus durable.*
> *J'entends par là : tout à fait indépendamment, de tout Credo, de toutes organisations d'Eglise, de tout Livre Saint, de toute espérance en une survie personnelle, etc., et le fait simple et direct de la sensation de l' "éternel" (qui peut très bien n'être pas éternel, mais simplement sans bornes perceptibles et comme océanique). Cette sensation, est à la vérité d'un caractère subjectif. Mais comme, avec des milliers (des millions) de nuances individuelles, elle est commune à des milliers (des millions) d'hommes actuellement existant* […].
> *Je suis moi-même familier avec cette sensation. Tout au long de ma vie, elle ne m'a jamais manqué ; et j'y ai toujours trouvé une source de renouvellement vital* (Cité dans Martin, 2008, pp. 245–246)

À partir des propos de Rolland, nous pouvons interpréter le sentiment océanique comme une spiritualité détachée de tout dogme (Taylor, 2007). Chez mes interrogés, cette sensation s'est construite à mesure qu'ils interagissaient avec l'océan et les animaux marins qu'il avait rencontrés lors de leurs sessions surf (*e.g.* dauphins, loutres, lions de mer et tortues de mers). Dans leur entretien, mes enquêtés mettaient l'accent sur la séparation avec le monde extérieur, la prédominance du moment présent et le sentiment d'appartenir à un grand tout océanique, dont l'existence dépasse celle de l'histoire de l'humanité. Cette sensation océanique se manifestait à des degrés divers, allant du simple sentiment affectif, au sentiment religieux :

> *When you surf, you have the sound barrier of the white water. You are not hearing anything from the land, you are just in the ocean looking around. That is the majority of the experience. It is really like meditating in nature, some people would call it a religious experience. Nature is my church.* (Entretien réalisé avec Monsieur J., membre du WindanSea Surf Club, le 3 janvier, 2012)

À mon tour, j'ai été saisi par ce sentiment océanique qui m'a positionné dans des états de dépendance par rapport à la pratique du surf et mon terrain de recherche. Ainsi, en tant que chercheur réalisant un terrain multi-site selon la technique de l'immersion dans l'objet étudié, j'ai dû considérer les conséquences affectives, corporelles et sociales de mes choix théoriques et méthodologiques. Par l'examen réflexif de ma position d'enquêteur en comparaison avec celle des surfeurs que j'étudiais, j'avais compris que réaliser une enquête de longue durée n'était pas seulement un outil pour répondre à ma problématique, mais correspondait aussi à une quête de sens.

Chapitre 9
D'une subculture à un monde surf : Professionnalisation, marchandisation, médiatisation, et historicisation

Après étudié le caractère subversif de la subculture surf dans son rapport au quotidien et à l'espace au chapitre sept, nous allons voir dans ce présent chapitre comment certaines caractéristiques subculturelles ont été épurées de leurs attributs dissidents. La transformation de la subculture surf en sport professionnel[142] s'est effectuée par la création de clubs dont l'objectif était d'assainir l'image du surf par l'entretien d'un quorum d'athlètes participants à des compétitions locales, nationales et internationales. Des associations de surfeurs existaient depuis le début du XX^{e} siècle, mais leur nombre a considérablement augmenté à partir des années 1960. Avec le développement des clubs de surf, les échanges de technologies et de savoir entre les Hawai'i et le reste du monde se sont intensifiés, tout comme les flux migratoires entre différents sites.

Le tourisme a toujours constitué un fil rouge dans l'histoire du surf, et cette règle s'est confirmée dans les années 1960, avec la popularisation du *surf trip* ou du *surfari*. Iconisé par le film, *The Endless Summer*, le *surfari* est devenu une véritable norme dans la carrière du surfeur et consiste à découvrir ou redécouvrir de nouvelles vagues par le voyage itinérant. Parmi les destinations les plus en vogue, les Hawai'i ont incarnés la Mecque du surfeur, au point que se déplacer sur l'archipel représente encore aujourd'hui un « rite de passage » (Gennep, 1981 ; Turner, 1969/1977) et un pèlerinage. Lorsque le tourisme des Hawai'i a redécollé à partir de la fin des années 1950, les surfeurs du monde entier ont considérés Makaha et la Côte Nord (*i.e.* North Shore) de l'île d'O'ahu comme les spots de surf les plus prestigieux. Ces vagues imposantes ont attiré toute une génération de Californiens et d'Australiens qui étaient à la recherche d'un héritage culturel et d'un futur glorificateur.

Pour illustrer l'importance du *surf trip* dans la diffusion internationale de la subculture surf, ce chapitre débute avec l'étude du WindanSea Surf Club, qui est une organisation à but

[142] Dans notre démarche sociohistorique, nous retenons la définition du sport de Magnane (1964) : « activité de loisir dont la dominante est l'effort physique, participant à la fois du jeu et du travail, pratiquée de façon compétitive, comportant des règlements et des institutions spécifiques, et susceptible de se transformer en activité professionnelle » (cité dans Defrance, 1995/2011, p. 105). Pour une revue des définitions principales du sport, consulter Defrance (1995/2011, pp. 97–108)

non luctratif, dans lequelle j'ai réalisé une observation participante de huit mois en 2012–2013. Étant réputé pour son localisme aggravé (Ahrens, 2009), le WindanSea Surf Club constitue un cas d'école, car l'association s'est formée en 1963 à l'issue d'un *surfari* en partance de San Diego vers la compétition du *Malibu Surfrider Invitational* (Talent tops, 1963). Constitué une équipe d'athlètes renommés, le club a reçu un grand soutien de la part de nombreuses personnalités politiques pour un *surfari* dans l'océan Pacifique en 1967. Il conviendra alors de comprendre dans un premier temps comment les surfeurs incarnaient un idéal américain par l'intermédiaire des *surf trips*, malgré les caractéristiques déviantes de leur subculture.

En parallèle à une institutionnalisation du surf par le bas, c'est-à-dire via des clubs locaux, ce chapitre étudie une institutionnalisation par le haut, par l'examen d'institutions internationales destinées à la reconnaissance du surf en tant que sport légitime. À cet égard, la création de l'*International Professional Surfers* en 1976, et la création d'un circuit professionnel mondial aux Hawai'i ont été des éléments essentiels dans la transformation de la subculture en un univers transnational. Bien que l'archipel hawaïen eût perdu le monopole international de la diffusion des images surf au profit de la Californie depuis les années 1950, nous verrons comment il s'est maintenu au rang d'hégémon international par la prise en charge de l'autonomisation du surf en tant que champ sportif (Defrance, 1995). Comme Ford et Brown (2006), nous chercherons à circonscrire le champ surf, pour mettre au jour les différentes positions prises par les individus qui le compose. Nous analyserons comment la professionnalisation du surf a scindé la subculture en un monde composé de deux groupes : les surfeurs compétitifs, et les « free surfeurs » (Guibert, 2006a, p. 98).

En deuxième partie, ce présent travail se focalisera sur les controverses coloniales issues de l'institutionnalisation du surf à partir des Hawai'i. En effet, la professionnalisation du surf dans les années 1970 s'est réalisée en même temps que la montée de mouvements de renaissance hawaïens qui était parfois composés de surfeurs renommés, comme John Kelly avec *Save Our Surf* (Walker, 2011, pp. 105–115) ou Eddie Aikau dans son implication du second voyage *Hōkūle'a* (Walker, 2011, pp. 115–122). Dans un contexte d'émancipation des Hawai'i par rapport aux États-Unis, ce chapitre examinera les modalités de résistance à la professionnalisation du surf sur la Côte Nord, avec l'étude du *Hui o He'e Nalu*. Grâce à une analyse comparative avec la scène d'Huntington Beach, nous verrons en quoi les résistances au monde professionnel ont été non seulement lié à un activisme politique (Walker, 2005 ;

2011, pp. 127–152), mais aussi à des enjeux commerciaux et lucratifs liés au mécénat.[143] Les résultats montreront que ce qui a le plus compté dans la professionnalisation du surf n'était pas une redéfinition de valeurs subculturelles par les médias et les promoteurs du circuit professionnel, mais la répartition des profits tirés de la commercialisation de la subculture vers un marché de masse.

I – Les enjeux de la reconnaissance sportive

A) Le surf trip ou la conquête du monde

L'institutionnalisation du surf en tant que sport s'est d'abord réalisée à l'échelon local par la création de clubs de surf qui portaient souvent le nom du spot sur lequel ses membres se sont agrégés. En fonction des lieux et des époques, ces clubs avaient des missions parfois très éloignées les unes des autres. Par exemple, les premiers clubs Hui Pākākā Nalu (1897), Outrigger Canoe Club (1908) et Hui Nalu (1911) à Waikīkī, étaient destinés à l'apprentissage du surf pour les touristes aisées et la haute société honoluluienne. Avec la dissémination du surf dans le Pacifique, les nouveaux clubs des côtes australiennes et californiennes s'apparentaient plus à des organisations de sauveteurs-nageurs comme le *Manly Surf Club* (1907) en Nouvelle-Galles-du-Sud, et le *Venice Lifesaving Crew* dans le bassin de Los Angeles. Alors que les clubs australiens s'attachaient uniquement à la natation et au sauvetage en mer, sous le contrôle de la *Surf Life Saving Association of Australia* (SLSAA), ceux de la Californie insistaient davantage sur une dimension récréative (Warshaw, 2010, p. 75), comme le *Palos Verdes Surf Club* (1935). Dans les années 1940 et 1950, les clubs californiens fleurissaient avec, entre autres, la formation du *WindanSea Surf & Ski Club* (1946) à San Diego, du *San Onofre Surfing Club* (1952) à San Onofre, et des *Boys of 55* (1955) à Huntington Beach. Grâce à la dissémination intensive du surf par les Hawai'i dans les années 1930, puis par les médias californiens dans les années 1950 et 1960, les organisations sportives ont prospéré au-delà de l'océan Pacifique Nord, avec l'inauguration du club Waikiki à Lima (1942) ou du Waikiki Surf Club en France (1959). Partout, les références aux Hawai'i et à la plage de Waikīkī se sont systématisées, que cela soit dans le nom des clubs, dans l'adoption du ukulélé et des *lū'au*, ou dans la construction de cahutes en feuilles de palmier (*cf*. Figure 42).

[143] Notons que cette notion de résistance à une économie du surf jugée trop lucrative et pas assez solidaire a été mise en lumière pour le cas français par Guibert (2006a, pp. 236–260).

Figure 42 : Cahute de WindanSea bâti en 1947 et désignée monument historique en 1998 par la ville de San Diego.
Photographie prise par l'auteur le 8 août 2015.

Avec les références systématiques aux Hawai'i, ce sont d'abord les clubs sud-californiens qui ont donnés une légitimité sportive au surf par la formation d'équipes compétitives de haut niveau. Par exemple, le WindanSea Surf Club, fondé en 1963 à San Diego, avait rassemblé des athlètes de la Californie du Sud et remportait de nombreuses compétitions. Bien que le WindanSea Surf Club ait été remarqué pour son animosité, son arrogance et son exclusivité – notamment à cause de son association avec le Pumphouse Gang et la Mac Meda destruction Company (Wolfe, 1968, 2002) – le directeur des équipes compétitives, Thor Svenson a déconstruit la symbolique dégradante du club au profit d'une image distinguée. Travaillant dans la communication et dans les relations publiques, Thor Svenson a convaincu les surfeurs de WindanSea d'adopter une posture et une éthique exemplaire. L'affichage d'une allure athlétique professionnelle se traduisait par une retenue irréprochable, une coupe de cheveux standard, une silhouette entretenue, l'exhibition de techniques de glisses travaillées, et le respect des légendes honorables comme Duke Kahanamoku (*cf*. Figure 43).

Figure 43 : Photographie du WindanSea Surf Club au Makaha International de 1963
(Torrens, 2012, p. 12)

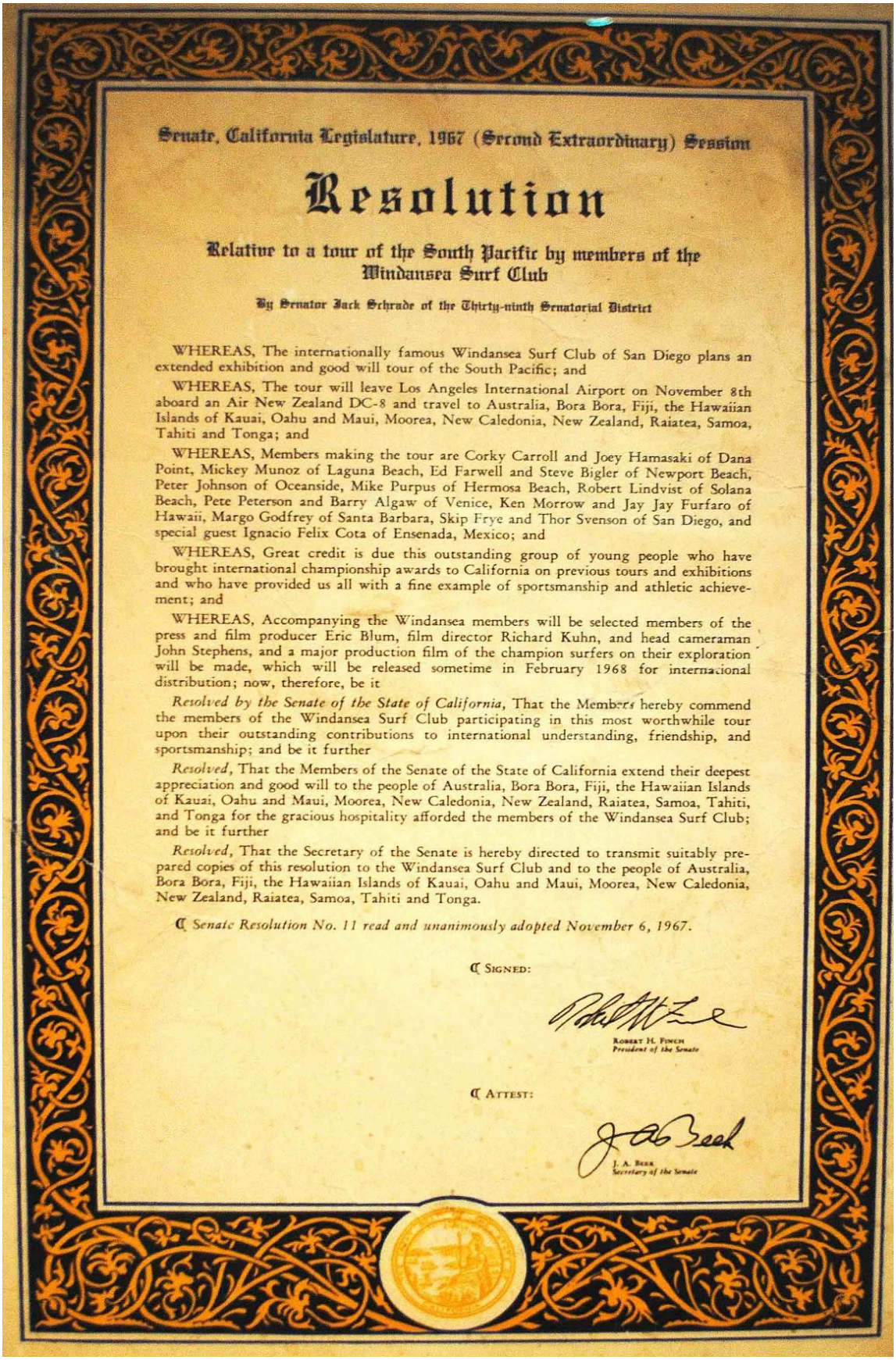
Sous l'impulsion de Thor Svenson, le club a été incorporé dans l'État de Californie en tant qu'association à but non lucratif en 1965, avec comme règlement intérieur :

1. *To improve the public image of surfers and surfing.*
2. *To compete in local, state, national, and international contests as non-profit organization.*
3. *To investigate a better program of surfing under the leadership of top surfers.*
4. *To establish better communications between surfers and non-surfing individuals, groups, organizations, and all other non-surfing bodies who directly or indirectly might have some connection with or influence on surfing.*

(Avec l'aimable autorisation du président du WindanSea Surf Club)

À mesure que les membres du club remportaient des compétitions nationales et internationales, l'organisation a obtenu une image respectable auprès des élus publics, qui voyaient dans le surf une occasion de renforcer le « soft power » (Nye, 1990, 2004) étatsunien. Le soutien de l'administration américaine dans la mission du club a été le plus important en 1967, lorsque Thor Svenson a organisé un *surf trip* dans l'océan pacifique. D'abord l'organisation a reçu le parrainage du Sénat par l'intermédiaire d'une résolution sénatoriale signée par son président Robert Finch (1925–1995) (*cf.* Figures 44 et 45). Ensuite, le congrès a appuyé le club avec deux lettres de soutien signées par Lionnel Van Deerlin (1914–2008), membre de la Chambre des députés pour la Californie de 1963 à 1973. Puis, l'association a obtenu une lettre de soutien de la part de Ronald Reagan (1911–2004), alors gouverneur de l'Etat de la Californie de 1967 à 1975 (*cf.* Figure 37 au chapitre 8). Enfin, le président du conseil général du comté de San Diego, Robert Cozens, était également sollicité, ainsi que Frank Curran (1912–1982) maire de San Diego de 1963 à 1971, qui a rédigé sept lettres d'introduction. Au total, plus d'une cinquantaine de correspondances ont été échangés entre les élus politiques californiens et les personnalités publiques de l'Australie, des Fidji, de la Nouvelle-Zélande, de Tahiti, de la Nouvelle-Calédonie, des Hawai'i et du Mexique (*e.g.* ambassadeur, haut-commissaire, maire, etc.). Éventuellement, le surf trip du WindanSea Surf Club a été couvert par le film *Fantastic Plastic Machine* du studio *20th Century Fox* et par l'ouvrage *The Fantastic Plastic Voyage* (St. Pierre, 1969).

Figure 44 : Résolution sénatoriale signée du président du Sénat American Robert Finch.
(Avec l'aimable autorisation du président du WindanSea Surf Club)



Senate, California Legislature, 1967 (Second Extraordinary) Session

Resolution

Relative to a tour of the South Pacific by members of the Windansea Surf Club

By Senator Jack Schrade of the Thirty-ninth Senatorial District

WHEREAS, The internationally famous Windansea Surf Club of San Diego plans an extended exhibition and good will tour of the South Pacific; and

WHEREAS, The tour will leave Los Angeles International Airport on November 8th aboard an Air New Zealand DC-8 and travel to Australia, Bora Bora, Fiji, the Hawaiian Islands of Kauai, Oahu and Maui, Moorea, New Caledonia, New Zealand, Raiatea, Samoa, Tahiti and Tonga; and

WHEREAS, Members making the tour are Corky Carroll and Joey Hamasaki of Dana Point, Mickey Munoz of Laguna Beach, Ed Farwell and Steve Bigler of Newport Beach, Peter Johnson of Oceanside, Mike Purpus of Hermosa Beach, Robert Lindvist of Solana Beach, Pete Peterson and Barry Algaw of Venice, Ken Morrow and Jay Jay Furfaro of Hawaii, Margo Godfrey of Santa Barbara, Skip Frye and Thor Svenson of San Diego, and special guest Ignacio Felix Cota of Ensenada, Mexico; and

WHEREAS, Great credit is due this outstanding group of young people who have brought international championship awards to California on previous tours and exhibitions and who have provided us all with a fine example of sportsmanship and athletic achievement; and

WHEREAS, Accompanying the Windansea members will be selected members of the press and film producer Eric Blum, film director Richard Kuhn, and head cameraman John Stephens, and a major production film of the champion surfers on their exploration will be made, which will be released sometime in February 1968 for international distribution; now, therefore, be it

Resolved by the Senate of the State of California, That the Members hereby commend the members of the Windansea Surf Club participating in this most worthwhile tour upon their outstanding contributions to international understanding, friendship, and sportsmanship; and be it further

Resolved, That the Members of the Senate of the State of California extend their deepest appreciation and good will to the people of Australia, Bora Bora, Fiji, the Hawaiian Islands of Kauai, Oahu and Maui, Moorea, New Caledonia, New Zealand, Raiatea, Samoa, Tahiti, and Tonga for the gracious hospitality afforded the members of the Windansea Surf Club; and be it further

Resolved, That the Secretary of the Senate is hereby directed to transmit suitably prepared copies of this resolution to the Windansea Surf Club and to the people of Australia, Bora Bora, Fiji, the Hawaiian Islands of Kauai, Oahu and Maui, Moorea, New Caledonia, New Zealand, Raiatea, Samoa, Tahiti and Tonga.

Senate Resolution No. 11 read and unanimously adopted November 6, 1967.

SIGNED:

ROBERT H. FINCH
President of the Senate

ATTEST:

J. A. BEEK
Secretary of the Senate

Figure 45 : Remise en main propre de la résolution sénatoriale au WindanSea Surf Club, en novembre 1967.
(Avec l'aimable autorisation du président du WindanSea Surf Club)

Note : De gauche à droite, Thor Svenson (directeurs des équipes), Steve Jenner (président de la division junior), Jack Shrade (sénateur de l'État de Californie), Marilyn Malcolm (présidente de la division féminine), Chuck Hasley (fondateur du club).

Le soutien de personnalités politiques envers le club s'expliquait non seulement par la communication efficace de Thor Svenson et du palmarès du club, mais aussi par le potentiel idéologique du surf pour renforcer l'impérialisme culturel américain. Si les surfeurs californiens revêtaient un caractère subversif, une partie d'entre eux reproduisait l'idéologie nationale et perpétuait le mythe de la nation frontière (Ghorra-Gobin, 2006, pp. 86–88), par le biais des *surfaris*. Aux États-Unis, une frontière (*frontier*) ne signifie pas une limite géographique (*border*), mais un espace ouvert à conquérir (Raulin, 1997, pp. 48–49). Dans le contexte de la Guerre froide et de la guerre du Viêtnam, les *surf trips* perpétraient le paradigme de l'exceptionnalité américaine (Ghorra-Gobin, 2006, p. 91). Médiatisés dans les magazines et salles de cinémas, les *surfaris* flattaient l'ego national par la reproduction moderne du pionnier américain (Hill & Abbot, 2009, pp. 286–290, Ormord, 2005). Pour comprendre ce phénomène dans son intégralité, il convient de revenir brièvement sur les représentations collectives du pionnier américain en Californie.

Depuis la conquête américaine sur la Californie mexicaine au début du XIX^{e} siècle, la région n'a cessé d'être mythifiée et érigée en modèle. La réputation du 31^{e} État de l'Union s'est fondée lors de la Ruée vers l'or californienne de 1848 à 1855 (Rice, Bullough & Orsi, 1996, p. 169). Pour attirer les investisseurs et leurs familles, les secteurs économiques et politiques avaient construit le mythe de l'État doré par la valorisation des richesses régionales. Le « nouvel El Dorado », le « jardin d'Eden », ou encore la « terre des promesses » (Rice, Bullough, & Orsi, 1996, p. 185) étaient des expressions forgées au XIX^{e} siècle et avaient envahi l'ensemble de la vie sociale. Les références à la couleur dorée se retrouvait dans la littérature, avec le coquelicot doré de Jack London (1904, p. 77), ou en architecture avec le célèbre *Golden Gate bridge* de San Francisco. À Huntington Beach, le métal précieux s'inscrivait jusque dans l'espace urbain avec le quartier de *Golden West* situé au nord de la jetée (Wentworth, 1997, p. 15), et la boîte de nuit *Golden Bear* dans le centre-ville (Carvounas, 2009). En plus de ces renvois à une exceptionnalité californienne, l'État possédait une grande variété de climats,[144] et les institutions publiques et privées ont renforcés le mythe de l'État doré par la surreprésentation d'une atmosphère méditerranéenne dans le bassin de Los Angeles. Allié à l'abondance de ressources naturelles dans la région, le discours attirait avec succès les investisseurs qui ont établi des activités économiques variées. Le littoral était utilisé pour l'exploitation de larges pêcheries ; les chaines montagneuses servaient à l'exploitation minière ; les vallées offraient les douceurs nécessaires aux cultures

[144] Pour la diversité du territoire californien et de son climat, consulter Rice, Bullough, et Orsi (1996, pp. 9–20).

agricoles ; et les forêts de séquoia et de pin fournissaient les matières premières pour la fabrication de maisons en préfabriqués et de planches de surf. L'ensemble de toutes ses ressources était aussi prisé par le secteur audiovisuel qui disposait d'une grande diversité de décors cinématographiques ; ainsi que par le secteur militaire, qui jouissait de nombreux terrains capables de mimer les territoires ennemis (déserts, montagnes, océan, haute végétation, etc.).

Mais lorsque la majorité de ces richesses ont été épuisées à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, l'Espace et l'Océan se sont imposés comme les deux dernières frontières à conquérir. Dans ce contexte, les surfeurs devenaient de nouveaux conquérants qui voyageaient d'abord dans l'océan Pacifique, puis dans le reste du monde au gré des *surfaris* et des nouvelles vagues à découvrir. Par exemple, en 1958, le bimensuel *Saturday Evening Post* traitait de la plage comme la dernière frontière :

> *Wherever you go—Hawaii, Peru, Oregon, California, South Africa, Australia or New Zealand—the setting of the surfing beaches is always lovely. Most of them are still quite wild and open, with a mountain backdrop, and are very satisfying to the riders, who probably would have gone out with the clipper ships or covered wagons a hundred years ago and who now find the sea their only escape from the crowded, fenced-in land. It is their last frontier. Civilization drops behind them when they leave the shore, and the beauty and challenge of the great oceans is all around them.* (Webster, 1958, p. 90)

Avec la popularisation du *surf trip* dans les années 1960 et 1970, le « surfing gold rush » (Anderson, 2014, p. 242) signifiait la migration de nouveaux pionniers américains vers le reste du monde, et confortait l'idéologie américaine dans son expansion culturelle. Durant leurs tours du monde exploratoires en Amérique latine, dans le Pacifique ou en Afrique, ces globe-trotteurs californiens ont découvert de nouvelles vagues, les recensaient et les nommaient de manière systématique. Dans cette logique, les médias de niche galvanisaient la position du surfeur-conquérant et dépeignaient de grandes explorations menées par des Euro-américains hétérosexuels, et à capital économique suffisant pour voyager dans des régions exotiques (Wheaton, 2013, p. 132). Les représentations des populations locales renvoyaient à l'image du « noble sauvage » (Desmond, 1999, p. 57) – naguère propre au tourisme dans les mers du Sud – et les surfeurs se présentaient comme des voyageurs, et non pas comme des touristes. Selon cette représentation romancée inspirée de celle que l'on a étudiée au XIX^{e} siècle hawaïen (*cf.* chapitre 3), le surfeur authentique fuyait les stations touristiques en vogue pour se rendre sur des vagues méconnues de l'Occident.

En plus de personnifier le mythe d'une Nation dorée conquérante, les surfeurs redéfinissaient une partie de l'identité masculine qui était en perte de virilité suite à la domestication des individus dans la sphère familiale (Ormrod, 2005). Incarné par le père de famille assigné à résidence dans des banlieues ségréguées, l'archétype de l'homme moderne devait gagner assez d'argent pour rembourser son emprunt immobilier et supporter financièrement son épouse au foyer. Inversement, le surfeur représentait la négation du modèle domestique et cultivait une fierté nationale par sa figure de conquérant. À la recherche de nouveaux territoires, le surfeur reproduisait le mythe du voyageur « qui possède la sécurité et le privilège de se déplacer sans grandes contraintes » (Clifford, 1992, p. 107). Cette virilité enjôleuse était d'autant plus confortée que les surfeurs recherchaient des vagues toujours plus imposantes, comme celles de Makaha aux Hawai'i. Des californiens, comme Greg Noll (1937–), ainsi que des Hawaïens, comme George Downing (1930–) innovaient un nouveau style de glisse dans le *power surfing*. En montrant au monde qu'ils défiaient les éléments et repoussaient les limites de la masculinité par la maitrise de vague dépassant cinq mètres de hauteur, l'innovation provenait également de la production de planches en forme de fusées, que l'on nommait « *Elephant Gun* », puis « *Big Gun* » (Young, 2008, p. 79). En tant que chasseurs de vagues, ces surfeurs incarnaient la liberté, l'indépendance, le courage et la capacité à conquérir Mère Nature.

En somme, le surf faisait écho au colonialisme du XIX^{e} siècle, sous un aspect romancé, associé au vagabondage et aux rencontres insolites (Gelder, 2007, p. 26 ; Stranger, 2011, p. 54). À la recherche de nouvelles vagues, ces individus étaient le reflet d'une société des loisirs qui autorisait l'émergence d'un tourisme pour tous, et de ses déclinaisons comme le tourisme d'aventure. Conscient des enjeux à l'œuvre lors des *surfari* et des grandes compétitions internationales, une partie de classe politique américaine considérait les surfeurs comme un véhicule idéologique (Laderman, 2014, p. 7), et comme dans les années 1910, la reconnaissance du surf en tant que sport légitime s'est concrétisée par l'alignement de certains surfeurs sur les valeurs la Modernité. Cette affinité élective entre le surf et le pouvoir politique n'était pas la seule à conforter l'idéologie moderne et il convient désormais de s'intéresser au cas de l'institutionnalisation du surf en tant que champ sportif autonome.

B) Émergence d'un monde surf

La reconnaissance officielle du surf en tant que sport mondial émane avant tout du *Makaha International Surfing Championship,* qui était une grande compétition internationale

aux Hawai'i. Créé en 1954 par John Montgomery Lind (1913–2010)[145], le *Makaha International* était diffusé de 1962 à 1965 sur la chaîne télévisuelle ABC *Wide World of Sports*, détenue par la *Walt Disney Company* (Dorel, 2008, p. 33). Avec le soutien du *Waine Lions Club* et du *Waikiki Surf Club*, l'événement était dirigé par le beachboy Wally Froiseth de 1960 à 1971. Selon, Fred Hemmings, le Makaha International est le modèle de référence, car l'événement sportif a servi de trame institutionnelle aux autres compétitions internationales :

> *In my opinion, the first major international surfing competition that really brought together surfers from all parts of the world was the Makaha International Surfing Championship. It planted the seeds for international competitions in other parts of the world such as Peru, Huntington Beach and Australia.* (Fred Hemmings, sénateur républicain de l'Etat d'Hawai'i de 2000 à 2010, fondateur du *Pipeline Master*s et de l'*International Professional Surfers*. Entretien réalisé le 12 mai 2014)

Si le Makaha a encouragé la naissance de compétitions de surf internationales dans le reste du monde, c'est parce que cet événement rassemblait des centaines de surfeurs du monde entier, qui avaient constaté l'engouement croissant pour l'émergence du surf en tant que sport professionnel. Selon la logique d'institutionnalisation des sports (Defrance, 1995 ; 2011, p. 24), les grands événements sportifs ont continué le processus de sportisation du surf déjà en marche, grâce à l'instauration d'un calendrier annuel (*e.g.* novembre et décembre), d'un espace dévolu (*e.g.* Makaha), et d'une codification des figures selon un système de points[146] (Booth, 1995, p. 193). À l'issue des premiers Makaha International, les structures gouvernementales ou semi-gouvernementales ont tenté de réguler l'activité, jugée à haut risque pour la sécurité des compétiteurs. Dans le but de défendre l'accès des surfeurs sur les plages (Booth, 1995, p. 191), les organismes nationaux et internationaux se créaient de toute part. On note par exemple la formation de l'Association de Surf des États-Unis[147] en 1961,

[145] John Montgomery Lind avait précédemment fondé le Waikiki Surf Club en 1948 et avait organisé des championnats de surf et de rame sur le Côte Sud (*i.e. South Shore*) de l'île d'O'ahu

[146] Au Makaha International, les critères de notation correspondaient au style polynésien qui récompensait la longueur de la glisse, le nombre de vagues prises, l'agilité, l'aisance sportive, la grâce et la bonne conduite. Excepté pour l'année 1962, les juges du Makaha International étaient exclusivement Hawaïens et ne valorisaient pas le style *Hot Dog* des Australiens et des Californiens, qui mettaient l'emphase sur une glisse en avant de la planche longue, autrement dit le « nose riding » (Brown & Kampion, 1998, p.104). Ce fait a décrédibilisé l'événement, et il a fallu attendre 1962 pour que l'Australien Bernard « Midget » Farrelly (1944–) gagne la finale du Makaha. Le championnat tomba en désuétude au milieu des années 1960, dès que les juges ont été accusés de corruption et de favoritisme (Weber, 1966).

[147] Opérant de 1961 à 1967, l'*United States Surfing Association* (USSA) était la première fédération états-unienne de surf, créée à Laguna Beach en Californie du Sud. Premier corps national destiné à porter une image sportive et professionnelle du surf, l'USSA se divisa en quatre bases régionales (Warshaw, 2003, p. 660):

l'Association des Surfeurs Australiens[148] en 1963, et de la Fédération Internationale de Surf[149] en 1964. Au côté des Hawai'i, Pérou devenait également un centre institutionnel avec le *Peru International Championship* tenu de 1954 à 1974 entre février et mars, et sponsorisé par le prestigieux Club Waikiki de Lima. Contrairement au Makaha, le championnat péruvien avait instauré de nombreuses catégories de glisses, allant du surf de grosses vagues, au style *hotdogging*, au surf en tandem, en passant par le surf féminin. La multiplication des compétitions internationales à partir des années 1950 a mis en relation la plupart des surfeurs talentueux, et normalisait à l'échelle internationale la subculture surf en un champ autonome, possédant ses propres conventions, normes, valeurs et style :

> *All the professional surfers represent the hierarchical domain of surfing supremacy. This supremacy has a lot to do with the surf culture, clothing and style. It* [professional surfing] *is a little world, but it keeps growing and the people are increasingly feeling good about it. And we* [athletes] *feel good being accomplished individuals. People see us as fit, but they also see that we have some new sun glasses design, and that we have a new product to promote.* (Chuck Linnen, surfeur d'Huntington Beach et participant au *Makaha International* et au *Peru International*. Entretien réalisé le 23 juin 2014).

Un des intérêts à établir des organisations internationales de surf n'était pas seulement la mise en comparaison d'individus et la désignation d'un champion mondial, mais était également de promouvoir la dimension mercantile de la culture surf. Avoir un vainqueur sponsorisé par des marques et récompensé par un prix monétaire a donné une valeur marchande à la glisse, et a contribué à identifier le surf comme un sport professionnel, dans lequel des athlètes pouvaient être rémunérés (Hemmings, 1969, p. 64). Alors conçu comme un prérequis pour la professionnalisation du sport, le parrainage[150] travaillait main dans la main avec les médias spécialisés et les médias de masse. Cette professionnalisation par la

---

l'association de la côte ouest (Western Surfing Association, WSA), celle de la côte est (Eastern Surfing Association, ESA), celle du Golfe du Mexique (The Golf Coast Surfing Association, GCSA), et celle des Hawai'i (The Hawaiian Surfing Association, HSA).

[148] *Australian Surfriders Association* (ASA).

[149] L'*International Surfing Federation* (ISF) était la première organisation internationale de surf. Basée à Lima, au Pérou, l'ISF avait pour objectif de superviser le premier championnat mondial de surf (*i.e. World Surfing Championship*) tenu en 1964 à Manly Beach en Australie. Le travail de l'ISF consistait à sélectionner les juges et à déterminer le nombre d'entrants en fonction des résultats des championnats nationaux. Cependant, l'association perdait en crédibilité au profit d'autres organisations internationales professionnelles comme l'*International Professional Surfers*. L'ISF sera renommée et réorganisée dans sa forme actuelle en 1976 sous le nom d'*International Surfing Association* (ISA), présidé par Fernando Aguerre depuis 1995 (Warshaw, 2003, pp. 291–292).

[150] Le parrainage ou *sponsoring* désigne « une technique de communication particulière mise en œuvre par un annonceur et qui vise à associer sa marque dans l'esprit des consommateurs à un événement sportif ou culturel ». (Sylvère, 1985, p. 14).

reconnaissance monétaire du surf, existait un peu partout à l'état embryonnaire, mais est traditionnellement attribuée à un individu : Frederick « Fred » Hemmings (Booth, 1995, p. 197 ; Hemmings, 1969 ; Warren & Gibson, pp. 178–179 ; Warshaw, 2011, p. 11, p. 316 ; Westwick & Neushul, 2013, pp. 152–154). Vainqueur à plusieurs reprises du Makaha International, Hemmings s'est retiré de la compétition en 1969 et est devenu un des premiers promoteurs officiels du surf en tant que « sport propre » (Hemmings, 1969, p. 64). Par la mobilisation de mécènes et de couvertures médiatiques, il a organisé de prestigieuses compétitions internationales, comme le *Smirnoff Pro Am* de 1969 à 1977 sur la Côte Nord (Heublein, 1971). La première édition de 1969 se tenait exceptionnellement à Santa Cruz et offrait une récompense totale de 4 350 $: une somme considérable pour un sport qui ne possédait pas encore d'organe professionnel. Puis en 1971, Hemmings fonda le *Pipeline Masters*, ainsi que le *International Professional Surfers* (IPS) en 1976 avec Randy Rarick. Pour la première fois, l'IPS concevait un circuit mondial (Warshaw, 2003, p. 290), regroupant l'ensemble des quatorze plus grandes compétitions masculines, et désignait un champion international :

> *The 1976 World Championship was not originally a world surf championship, but at the end of the year in Hawai'i, Fred Hemmings and Randy Rarick counted the points of the invitational events and agreed on Peter Townend as the winner. Peter Townend never won any event but he had the most points and got the World Championship title. As for the ceremony trophy, Hemmings did not have anything to offer him, so he took a trophy from the Outrigger Canoe Club and gave it to him. I think surfing spent a lot of year struggling for recognition.* (Fernando Aguerre, président de la fédération internationale de surf, fondateur de l'entreprise *Reef*, et membre du WindanSea Surf Club. Entretien réalisé le 25 janvier 2013)

Selon Fred Hemmings et Randy Rarick, l'apport de capitaux était indispensable pour légitimer et *nettoyer* le sport de son image déviante issue du localisme, et de ses affinités avec la contre-culture dans les années 1970. Pour diffuser une image athlétique du surf et étendre l'audience au-delà d'un marché de niche, les promoteurs concluaient des accords avec des chaînes télévisuelles en Australie, aux États-Unis et au Japon (Warren & Gibson, 2014a, p. 179). Cela correspondait également à une stratégie marketing pertinente, puisque les premières compétitions internationales étaient destinées à dynamiser les entreprises des artisans-shapers et de prêt-à-porter :

> *For me, I was involved in the early days of manufacturing* [surfboards] *and then later I got involved with the soft goods. There is a lot of intermingling with marketing. How can you sell products? You use a surf contest to promote the products in order to sell to consumers. This is why surf contests came about. They came about not because there were good surfers, contests came about because they could be used as a promotional vehicle. That is what surf contests are. They are nothing more than a promotional vehicle for sponsors to get awareness of their products.* (Randy Rarick, fondateur de l'*International Professional Surfers* et directeur du *Triple Crown of Surfing* jusqu'en 2012. Entretien réalisé le 13 mai 2014)

À l'origine sponsorisées par les entreprises subculturelles, les compétitions de surf ont commencé à accueillir des capitaux extérieurs en 1964, lorsque le géant du pétrole *Ampol Petroleum Limited* avait sponsorisé le premier championnat mondial à Manly Beach en Australie (Heublein, 1971 ; Warshaw, 2003, pp. 711–712). Puis des compagnies aériennes, des entreprises d'alcool et de tabacs sponsorisaient les compétitions de surf, dont le financement devenait trop important pour reposer uniquement sur le mécénat des entreprises de niches (Neushul & Westwick, pp. 160–161). Au côté des sponsors, les médias comme *ABC-TV's Wide World of Sport* spectacularisaient et dramatisaient les ressors du monde professionnel lors des *Pipeline Masters* de 1972 à 1982.

Au cœur d'enjeux de pouvoirs, l'Australie qui occupaient une place seconde dans l'histoire du surf, a tenté d'accaparer la professionnalisation du surf par la promotion de nouveaux athlètes professionnels. Controverse oblige avec les fondateurs de l'IPS, les Australiens se revendiquent aujourd'hui comme les responsables de professionnalisation du surf, dans la mesure où leur palmarès international dans les années 1970 et 1980, les a positionnés comme les athlètes incarnés de ce sport naissant (Westwick & Neushul, 2013, p. 156). Par exemple, le titre de champion du monde fut remporté à six reprises par les Australiens, entre 1976 et 1982. Parmi les plus remarquables, on retient Nat Young (1947–), Wayne « Rabbit » Bartholomew (1954–), Peter Townend (1953–), Ian « Kanga » Cairns (1952–) et Mark Richard (1957–). Tous galvanisés par leur notoriété, ils ont cofondé les *Bronzed Aussies* en 1976 sous l'impulsion de Peter Townend et de Ian Cairns, consistant en une équipe élitiste ayant pour objectifs d'accélérer le processus d'institutionnalisation et de centraliser les bénéfices sur les athlètes, au détriment des promoteurs (Westwick & Neushul, 2013, pp. 149–156). Par l'expression « buddy system » (Young, 2008, p. 125), les Australiens dénonçaient le monopole hawaïen et californien dans la professionnalisation du surf, et

tentaient de faire *table rase*[151] de cette « fermeture » (Weber, 1995, pp. 55–56) de communauté.

Il est vrai que de nombreuses compétitions fonctionnaient selon un système d'invitations comme le *Tom Morey Invitational* (Brown, & Kampion, 1998, p. 103.), où seuls les surfeurs déjà réputés étaient conviés. Avec l'autonomisation du surf dans les années 1960 et 1970, la pratique attirait davantage de compétiteurs qui tentaient de déconstruire les barrières symboliques et matérielles établies par le circuit professionnel. Les Australiens ont alors court-circuité le monopole institutionnel de l'IPS lorsque les *Bronzed Aussies*, menés par Ian Cairns, ont fondé une association concurrente : l'Association de Surf Professionnel (ASP)[152] en 1982. Jugée obsolète dans son organisation, l'IPS fut remplacée par l'ASP qui insistait plus sur la sponsorisation, la médiatisation, et la centralisation de capitaux étrangers. Dans ce changement hégémonique, les dernières étapes du circuit professionnel étaient déplacées en Australie, au grand dam des organisateurs de l'IPS qui avaient pour coutume de terminer le championnat international aux Hawai'i. En réponse, Fred Hemmings créa le *Triple Crown of Surfing* en 1983, un mini tour de trois événements sur la Côte Nord dirigé par Randy Rarick et composé du *Haleiwa Pro*, du *Sunset World Cup* et du *Pipeline Masters*. Il s'ensuivit une lutte pour la reconnaissance du plus important circuit professionnel, lorsque le *Triple Crown* a été boycotté par l'ASP, mais qui était très prisé des Hawaïens et des Californiens. Les tensions continuaient dans les années 1980, lorsque Fred Hemmings et Randy Rarick ont préconisés des tests de drogue pour les athlètes de l'ASP. Une véritable polémique faisait rage dans les quotidiens régionaux, et en 2011 l'ASP accepta de contrôler ses athlètes.

En résumé, avec l'investissement de capitaux extérieurs à la subculture et l'intégration d'une éthique professionnelle, le surf s'était de nouveau aligné sur l'idéologie moderne. Les systèmes politiques et médiatiques reconnaissaient dans les nouvelles institutions fédératrices (*i.e.* IPS et ASP) une dynamique d'ouverture de la culture surf vers la société civile, en résonance avec l'économie de marché. Incarnée par Fred Hemmings, Randy Rarick et les Bronzed Aussies, l'image du surf institutionnalisé a été favorablement accueillie par le grand

[151] L'expression *Bustin' down the door* est couramment employée pour designer cette période (Batholomew & Baker, 1996).

[152] L'*Association of Surfing Professional* (ASP) a été fondée en 1982 à Huntington Beach. Prospère dans son fonctionnement, elle étend le caractère professionnel et médiatique du surf, notamment grâce au sponsorat (Booth, 2001a, p. 201). Grâce à l'ASP, les sommes totales dépensées pour récompenser les vainqueurs ont grandi à mesure que la culture surf étendait son marché au-delà de sa niche. Par exemple, l'IPS alloua la somme totale de 338 100 $ pour le circuit mondial en 1982, alors que l'ASP distribua 487 900 $ l'année suivante (Warshaw, 2003, pp. 290–291).

public, car elle entrait en conformité avec les valeurs de l'éthique protestante et des logiques marchandes. Le surf devenait commercial, c'est-à-dire orienté vers un « marché de masse » (Henderson, 2002, p. 145) selon « une logique spéculative » (Brohm, 1976/1992, pp. 205–206), et ses règles sportives étaient uniformisées selon un modèle de notation standard, compréhensible par tous. L'image des athlètes soignée et l'augmentation systématique des récompenses monétaires a suggéré l'établissement pérenne d'un sport professionnel légitime. Cette image aseptisée de la culture surf a été d'autant plus légitime que la pratique faisait face à ses propres démons, en soulevant le problème de la consommation de stupéfiants. Stranger (2011, p. 8) note alors que le surf entra dans un âge moderne par la rationalisation de la pratique au sens wébérien, et d'une division du travail accrue entre différents agents, au sens durkheimien.

Par conséquent, la compétition et les instances internationales ont transformé la subculture surf en un *monde* au sens de Becker (1988/2006), au sein duquel des individus, des organisations publiques et privées travaillent dans des « structures d'activité collectives » (Becker, 1988/2006, p. 27), et sont mis en réseaux par l'intermédiaires de normes administratives et financières. Comme pour le monde de l'art, les personnes concernées dans la subculture surf ont dû : « apprendre les techniques particulières à la sorte du travail qu'elles vont accomplir, qu'il s'agisse de la conception d'idées, de leur exécution, de l'une des nombreuses activités de renfort, ou encore de l'appréciation et de la critique » (Becker, 1988/2006 pp. 30–31). À l'instar de la transition historique des scènes surf à la subculture surf dans les années 1950–1960, le passage d'une subculture surf à un monde surf n'a pas signifié l'abandon de la précédente configuration, mais l'ajout d'un nouvel espace social d'un niveau transnational.

C) Monde et subculture surf ou l'entrée dans la Postmodernité

Avec la marchandisation du surf à partir de la fin des années 1950 (*e.g. Gidget, Beach Blanket Bingo*, etc.), nous avons vu au chapitre sept qu'une première distinction s'est opérée entre la subculture surf et la culture surf populaire. Scindée en deux, la culture surf se composait d'un éventail de pratiquants, allant des plus superficiels (*i.e. kooks* et *hodads*) aux plus engagés (*i.e. hardcores*). Puis, la professionnalisation du sport a segmenté à nouveau la subculture surf en deux univers distincts : le monde professionnel et le monde purement subculturel. Par l'introduction de sponsors internes et externes, le monde professionnel fournissait des revenus substantiels pour les promoteurs du sport et les athlètes, sans pour

autant subvenir intégralement à leurs besoins. Le monde subculturel quant à lui, se composait d'individus n'étant pas rémunérés pour la promotion ou la pratique du surf, soulignant davantage l'aspect ludique du jeu sportif. De manière caricaturale, la différence entre le monde subculturel et professionnel discernait les *free surfeurs* ou *soul surfers*[153], des surfeurs professionnels que l'on appelait *competitive surfers* (Booth, 1995). Ces deux catégories correspondent à des idéaux types wébérien[154], et sont des constructions intellectuelles qui proposent, sous une forme accomplie, deux modèles de surfeur. Étant donné que la réalité sociale et ses agents se conforment rarement aux idéaux types, de nombreux *free surfeurs* comme Mickey Dora et Nat Young, ont soutenus la marchandisation et la commercialisation du sport (Warren & Gibson, 2014a, pp. 176–177). Mais dans l'ensemble, ces deux catégories sont toujours adéquates pour saisir les enjeux de différenciation entre le monde professionnel, composé d'athlètes, et de promoteurs rémunérés, et le monde subculturel, composée de *free surfeurs* non rémunérés. Les *free surfeurs* ont refusé toute commercialisation du surf au-delà du marché de niche et ont considérés que la pratique doit rester à l'état de jeu pour ne pas corrompre son authenticité et sa marginalité. Dans les années 1970, les *free surfeurs* se sont associés à la contre-culture et au mouvement psychédélique, et ont tenté de s'extirper de la logique de marché par des retraites spirituelles, l'entretien d'un mode de vie anticonformiste et la désapprobation de l'institutionnalisation :

> *From my experience, we were anti-clubs. Surfing, for us, was individual. We did not understand the contests. There were some surf clubs, but I have never enrolled. Parents knew what the kids were doing in surf clubs, and the rebellious ones would not go into clubs. Surfing at that time was not really mainstream, it was still on the edges.* […] *I was the full slacker, party. I was going to college off and on, and this was the sex, drugs and rock'n'roll era.* (Don Isaacs, directeur des services de plage de l'*Outrigger Canoe Club*. Entretien réalisé le 15 mai 2014)

On reconnaissait une dimension intellectuelle aux *free surfeurs* par leur style de glisse anticonformiste, caractérisé par des manœuvres excentriques qui ne faisaient pas partie du système de notation standard. Pour les *soul surfers*, la mise en concurrence des athlètes revenait à restreindre le champ des possibles, puisque surfer reposait sur une quête mystique subjective. Le *soul surfing* (Brown & Kampion, 1998, p. 153 Booth, 1995, pp. 195–196 ;

[153] L'expression *soul surfing* est largement utilisée au sein de la presse spécialisée depuis la fin des années 1960. Un numéro du magazine *Surfer* est intégralement dédié au *soul surfers* et à la mouvance *soul surfing* (Pezman, 1988).

[154] Pour une discussion de l'idéal-type chez Weber, consulter « Fondements méthodologiques » (Weber, 1956/1995, pp. 28–52).

Young, 2008, p. 110 ; Warshaw, 2003, p. 552.) n'était pas défini par une doctrine, un dogme ni par des règles institutionnelles, mais devenait une expression en vogue dans les années 1970 pour désigner tout ce qui était en opposition au monde professionnel et aux capitaux étrangers. Le style de vie des *free surfeurs* se diffusait à travers le monde et était mis en application en Australie, aux Hawai'i, en Californie, en Afrique du Sud, ainsi qu'en Europe et en France. Impliquant le rejet du travail salarié, de la vie urbaine et de la consommation de masse, le *soul surfing* était largement promu dans les magazines subculturels (Stedman, 1997, pp. 77–78) comme *Surfer*, et les documentaires tels que *Five Summer Stories* (1972) et *Morning of the Earth* (1972).

Ainsi, la professionnalisation et la médiatisation du surf par-delà le marché de niche subculturel a renforcé la subculture surf dans son emprunt subversif et lui donna un caractère « postmoderne » (Lewis, 2003 ; Parmenter, 1996 ; Vigarello, 2006, p. 192 ; Wheaton, 2004, p. xi).[155] Parmi les traits de caractéristiques invoqués pour définir la subculture surf comme postmoderne, on parle d'une disposition aiguë à la sensibilité corporelle (Vigarello, 2006, p. 192), et au ressenti des expériences individuelles (Stedman, 1997, pp. 78–79 ; Stranger, 2011, p. 8). L'identité du surfeur ne se forgerait plus uniquement par rapport au travail, à la classe sociale, ou à un sentiment d'appartenance à un État-Nation, mais composerait de façon plurielle avec une adhésion à une scène surf, un mode de vie et une subculture (Stranger, 2011, pp. 131–133). On note enfin une sensibilité environnementale avec les mouvances *Surfrider Foundation* ou *Surfers Against Sewage* (Wheaton, 2007), ainsi qu'une attention particulière sur la place des femmes au sein de la subculture (Stedman, 1997)[156].

[155] Notons, que comme au chapitre 4, nous faisons référence à la Postmodernité comme un idéologie structurelle et non pas seulement historiquement constituée dans les années 1960 et 1970. Selon les propos de Friedman (1998, pp. 234–235), la Postmodernité émergea plusieurs fois dans l'histoire de l'humanité et correspond à un paradigme concurrent à un ordre moderne reposant sur l'individualisme et la centralisation des pouvoirs vers un régime politico-économique hégémonique.

[156] Largement discréditées par l'image de la « fille accessoire » (Ormord, 2002), les femmes ont longtemps été ignorées de la culture surf. Estimée à cinq pour cent de la population des surfeurs mondiaux au début des années 1980, la population féminine aurait atteint quinze pour cent en 2002 (Warshaw, 2003, p. XIX). Quasiment inexistantes dans les sphères décisionnelles, les femmes étaient également exclues du circuit professionnel. Cette différence des genres était justifiée par l'idée que les femmes n'avaient pas assez de force pour se mesurer à la dureté physique du surf (Warshaw, 2003, p. 704). Ce discours se conformait à celui de la Modernité qui assimilait les femmes comme étant plus proche de l'état de nature, au sein d'« un langage binaire d'opposition hiérarchisée » (Héritier, 1996, p. 206). Dans les années 1970, des surfeuses ont revendiqué une position nouvelle dans le monde professionnel, par l'exhibition d'une glisse à la fois esthétique et virile. L'Association Internationale de Surf Féminin (*Women International Surfing Association*, WISA) a été fondée le 8 mars 1975 par Jericho Poppler, à l'occasion de la journée des femmes pour obtenir une identité viable au sein du sport. N'étant pas traités dans ce travail, les rapports de genre dans la subculture et le monde du surf génèrent aujourd'hui un foisonnement d'études universitaires. Pour une distinction entre sexe et genre, consulter Lowy et Rouch (2001) et pour un aperçu sélectif des recherches sur la question voir Booth (2001), Comer (2010), Evers (2010), Henderson (2001), Heywood (2008), Ormrod (2002), Sayeux (2008, pp. 149–177), et Stedman, (1998).

À cette identification des traits postmodernes de la subculture surf, l'analyse de mes entretiens montre que les *free surfeurs* adoptent aussi un ethos précapitaliste. Leur style de vie consiste à maintenir le statut du surfeur régulier, sans pour autant s'investir dans la promotion, la fédération ou la marchandisation du surf :

> *For me all these guys who talk about Soul Surfing, I wonder why it has become such a business for almost all of them. Anybody with any kind of name and recognition falls into the consumer culture. So even if there is somebody like Gerry Lopez who is supposed to be the supreme Soul Surfer, he gets his face on magazines, get his name on surfboards and had to be able to sell himself. Those things become basically prostitution regarding the industry. They became part of that larger industry and nobody is talking about the guy who wakes up early morning and surfs three days a week, before he goes to a regular job. He is the guy that is truly the Soul Surfer type. He may buy surfing T-shirts and others surfing stuff, but he is surfing because he wants to surf, he is not surfing because it is a job.* (Monsieur S., lecteur en histoire à l'Université d'État de Californie à Long Beach. Entretien réalisé le 6 novembre, 2009)

En définissant le surf comme un loisir, les *free surfeurs* se sont conformés à l'attitude traditionaliste ou précapitaliste définie par Max Weber : « l'homme ne cherche pas "par nature" gagner de l'argent et toujours davantage d'argent, mais simplement à vivre, à vivre comme il a habitude de vivre et gagner ce qu'il est nécessaire pour cela » (Weber, 1904/2002, p. 103). *A contrario*, les surfeurs professionnels et promoteurs du circuit mondial ne se sont pas contententé pas de maintenir leur statut de surfeur, mais ont aussi accumulés des capitaux économiques, symboliques et culturels par la commercialisation du surf en dehors de son marché de niche. En ce sens, la professionnalisation du surf à l'échelle internationale correspond à la transformation de l'ethos précapitaliste du *free surfeur* en un ethos marchand. Même si le *free surfeur* n'est pas systématiquement contre l'industrie du surf, les médias et le monde professionnel, son ethos consiste à trouver un équilibre entre un emploi du temps professionnel et la pratique du surf hebdomadaire. Il demeure aujourd'hui la base de la subculture, et a contribué à définir le surf comme un sport post-moderne, car reposant sur une démarche personnelle, en dehors des conventions sportives traditionnelles.

Pour résumer de manière schématique et quelque peu manichéenne, l'institutionnalisation de la culture surf a redéfini deux pôles principaux : le monde du surf, nécessairement professionnel, et le monde subculturel, intrinsèquement subversif. Le premier met l'emphase sur la prouesse, la performance, le prestige et la capitalisation des images surf et est généralement porté par des athlètes, des juges, des promoteurs, des mécènes et des entrepreneurs. Ce monde est favorable à l'ouverture de la culture surf, tout en centralisant les

instances décisionnelles et les capitaux dans un cercle d'entre-soi. Pareillement, le monde subculturel cultive une communauté fermée, qui tente de s'extraire de la massification de la pratique et de la surpopulation des spots.

II – Résistances subculturelles et luttes mémorielles

A) Découdre une fausse situation coloniale

À de nombreux égards, l'institutionnalisation du surf sur la Côte Nord de l'île d'O'ahu a été considérée comme une expérience traumatique par certains surfeurs hawaïens. L'arrivée massive de touristes australiens et californiens désireux de monopoliser l'institutionnalisation du surf et de dominer le championnat mondial rappelait certains rapports entretenus entre les Hawai'i et les Etats-Unis. En étudiant le *Hui O He'e Nalu*[157], Walker (2005, p. 575) postule que l'industrie du monde professionnel menaçait la zone du surf (*po'ina nalu*), regardée comme un des derniers sanctuaires de culture hawaïenne, étant donné que les règles légales-rationnelles des sociétés occidentales y sont difficilement applicables. Après s'être entretenu avec plusieurs membres du Hui O He'e Nalu, Walker affirme que l'industrie du surf a « exploitée » (Walker, 2011, p. 1 ; p. 136) le territoire de la Côte Nord, et qualifie la professionnalisation du surf comme une entreprise « coloniale » (Walker, 2011, pp. 136–137). Selon ce principe, les Black Shorts auraient été fondés dans la veine du mouvement de Renaissance hawaïen dans les années 1970, en tant que groupe militant (Walker, 2011, p. 106). Les Black Shorts sont composés de surfeurs locaux autochtones et allochtones qui refusaient les pressions associées à la popularisation de la Côte Nord comme nouvel épicentre international du surf. À l'instar des surfeurs d'Huntington Beach, les membres du Hui se sont fait remarquer pour leur localisme aggravé et leur refus de la compétition.

Sans définir le terme « colonialisme » (Horvath, 1972), ou « néo-colonialisme surf » (Tinley, 2008, p. 7 ; Ponting, 2009, p. 167), Walker a adopté le point de vue de ses enquêtés et considère que les instances professionnelles comme l'IPS fonctionnaient tel un rouleau compresseur, forçant l'obéissance des surfeurs locaux aux logiques du marché. La monopolisation exclusive des spots de surf lors de la tenue des grandes compétitions a constitué le cœur du problème, au côté d'une fréquentation jugée trop importante pendant la

[157] Signifie *Club de Surf* en hawaïen. Créé en 1977, le *Hui O He'e Nalu* s'est formé en réponse à l'augmentation du nombre de touristes et de surfeurs sur la Côte Nord, ainsi qu'en protestation au développement du monde professionnel. Le club est encore appelé *Black Shorts* en référence à ses bermudas noirs, fabriqués par l'entreprise Quiksilver jusqu'en 1993.

saison estivale en hiver. En apparence, l'argument semble tout à fait recevable puisque le nombre de touristes sur l'archipel hawaïen passa de 300 000 individus en 1960 à 1,7 million en 1970, puis 3,9 million en 1980 (Mak, 2008, p. 17 ; Westwick & Neushul, 2013, p. 197). Un certain nombre de touristes occupaient la Côte Nord régulièrement pour la qualité des vagues, tandis les compétitions tenues sur la Côte Nord se comptaient à plus d'une vingtaine dans les années 1980. Cependant, la position prise par Walker s'effectue au détriment d'un argumentaire objectif et contribue à dissoudre une analyse scientifique en faveur d'un plaidoyer pour la reconnaissance des Black Shorts comme les victimes de la professionnalisation du surf. En abandonnant sa « neutralité axiologique » (Freund, 1990, pp. 11–70), Walker s'est inséré dans le débat entre les Black Shorts et les organisateurs du circuit professionnel, et il convient de faire la lumière sur les irrégularités que l'on retrouve dans cette prise de position.

D'abord, Walker fonde son analyse sur l'assertion que la professionnalisation du surf sur la Côte Nord est une entreprise coloniale. Or tout il s'agirait plutôt lieu de se poser la question : est-ce que le monde du surf est colonialiste ? Et si oui, en quoi ? Commençons alors par une mise au clair des définitions. Selon Horvath (1972, p. 45), le colonialisme repose sur une domination et une exploitation d'un territoire, ce qui semble s'appliquer à aux Hawai'i dans les années 1970 et 1980, puisque le contrôle du territoire de la Côte Nord correspond à un élément essentiel du problème.[158] Cependant, Horvath distingue le colonialisme de l'impérialisme dans la mesure où le premier implique l'implantation d'une colonie de la part du pouvoir hégémonique, tandis que le second se fonde sur l'absence significative de colons. Au regard des flux migratoires, on constate qu'une minorité de surfeurs étrangers se sont établis de manière permanente sur la Côte Nord, et que les individus jugés colonialistes (*e.g.* Fred Hemmings et Randy Rarick) sont nés aux Hawai'i, ou ont été introduits sur l'archipel alors qu'ils étaient en bas âge.[159] Par conséquent, il serait plus juste de qualifier d'impérialiste la professionnalisation du surf, plutôt que d'employer le terme colonialiste. De plus, l'impérialisme suppose l'application d'une politique d'occupation par un État souverain, ce qui n'est pas le cas sur la Côte Nord où l'occupation temporaire des spots de surf se fait par des entreprises privées, ayant obtenu un permis de la part des autorités publiques. Par définition, les termes d'impérialisme et de colonialisme sont alors inadéquats pour interpréter la professionnalisation du surf sur la Côte Nord.

[158] Gardons en mémoire, que cette occupation territoriale est estivale, et non pas permanente.
[159] Par exemple, Fred Hemmings naquit à Honolulu en 1946, et Randy Rarick emménagea aux Hawai'i avec ses parents à l'âge de cinq ans.

Pourtant, pour appuyer son argument colonial, Walker invoque le passé des Hawai‘i, par la construction de parallèles entre le renversement de la royauté en 1893, et l’importation d’un modèle de développement capitalise sur la Côte Nord à partir des années 1970 (Walker, 2005, pp. 593–595). Cette continuité historique semble légitime puisque la plupart des membres des Black Shorts possèdent une parenté hawaïenne, ou ont une longue acculturation à la culture hawaïenne par la reproduction d’un style de vie et d’un rapport au milieu et à l’environnement. Mais par succession de raisonnements paralogiques, Walker a forgé un discours normatif destiné à donner la figure de victime aux membres du Hui o He‘e Nalu, et fait l’impasse sur la complexité du monde surf professionnel et de son articulation avec la subculture surf. Par exemple, pour appliquer la figure de la victime aux membres des Black Shorts, Walker dépeint une image romantique et authentique du club en soulignant leurs actions bénévoles (Walker, 2005, pp. 584–585 ; 2011, p. 138). Or pour une analyse complète, il convient de souligner que le fait de rendre des services d’intérêt général n’est pas une caractéristique particulière du Hui o He’e Nalu, mais constitue une norme inscrite dans le règlement intérieur de nombreux clubs de surf comme le Huntington Beach LongBoard Crew et le WindanSea Surf Club. De surcroît, même si les profits générés par la professionnalisation du surf n’ont pas été immédiatement redistribués dans les communautés de la Côte Nord, on remarque aujourd’hui que le monde professionnel a changé d’attitude à cet égard :

> *During the Triple Crown, we have a lot of beneficiaries. Here in the North Shore particularly, we donate to Sunset Beach elementary school, right across Pipeline. Down to Waialua which is by Hale‘iwa, we donate money to their athletic programs. To the Hale‘iwa surf center, we donated hundreds of thousands of dollars in equipment for boats and jet skis. Up here, on the other end of the North Shore in Kahuku, there is a high school where we donated to their waterpolo team. There is a lot of different groups up and down the North Shore that we give financial support to. We will also have them come at the end of a contest and do beach clean up. Still, we will pay them as a donation to their institutions. We donate to schools, churches, clubs and different entities up and down the North Shore*. (Randy Rarick, entretien réalisé le 13 mai 2014)

Ensuite, dans son chapitre sept, Walker (2001, pp. 153–172) déplore les représentations médiatiques des Black Shorts par les médias de masse, et affirme dans un article que : « Hemmings and local media labeled Hui members as terrorists » (Walker, 2005, p. 589). Bien que ce fait soit avéré, Walker critique ses accusations au lieu d’étudier les conditions de possibilités menant à désigner certains membres du Hui O He‘e Nalu comme

des terroristes (Higgins, 2009 ; Kobayashi, 1987a ; 1987b ; Walker, 2005, p. 575 ; 2011, p. 9). Il est évident que les médias ont déformé et exagéré la réputation des Black Shorts, mais ces propos n'ont pas été non plus sans fondements. Certains membres du Hui O He'e Nalu ont été affilié à des trafics de drogue, et étaient responsable de bagarres sur les plages (Westwick & Neushul, 2013, p. 196). Ces comportements déviants sont similaires à ceux que nous avons identifiés au chapitre sept avec le cas du localisme à Huntington Beach (Scheibel, 1995, p. 255), ainsi qu'à ceux que l'on retrouve en Australie avec les Bra Boys, ou Afrique du Sud à Durban. Pourtant, Walker (2011, p. 158) prend soin d'utiliser le terme localisme une seule fois dans son ouvrage, et renforce le caractère colonial du monde professionnel en affirmant que la virilité et la déviance des Black Shorts est un moyen de forger une identité masculine polynésienne, qui a été discréditée dans les médias (Walker, 2011, p. 125).[160] Or, si l'on met de côté l'origine ethnique des Black Shorts qui ne sont pas tous hawaïens, et que l'on compare leurs agissements avec ceux d'autres surfeurs en Californie ou en Australie, on constate que l'affirmation de la masculinité face à la marchandisation du surf, existe quoi qu'il arrive. Ainsi, il semblerait que l'affirmation de la masculinité des Black Shorts, ne soit uniquement lié à affrontement racial entre des Hawaïens qui se battent contre une entreprise coloniale, mais correspond à une caractéristique subculturelle que l'on retrouve dans d'autres cas, où la question des ethnies ne se pose pas (*e.g.* Huntington Beach et WindanSea).

Au côté de cet argument qui consiste à opposer les Black Shorts au monde professionnel, Walker fait un amalgame entre les promoteurs du surf professionnels et les médias. Pourtant les conflits entre les médias, les mécènes et les promoteurs sont nombreux et chacun de ces groupes constitue des champs distincts. Durant mes entretiens et mon terrain de recherche au *Triple Crown of Surfing*, j'ai constaté qu'il existe une hiérarchie et une division du travail importante dans l'organisation des compétitions sportives. Ma double casquette en tant qu'éditeur de la lettre de diffusion *The Surf Blurb* et doctorant en sociologie m'a autorisé à travailler dans différents milieux en fonction des données que je voulais recueillir. Par exemple, si je me présentais uniquement en tant qu'éditeur lors du *Sunset Pro*, l'accès aux coulisses et aux loges m'était restreint. Mais lorsque je me présentais en tant que chercheur ayant déjà interrogé Fred Hemmings et Randy Rarick, je pouvais accéder aux coulisses et comprendre les distinctions qui existent entre les promoteurs du surf et les médias spécialisés. Sans rentrer dans les détails, j'ai constaté lors du *Sunset Pro* et du *Pipeline Masters* que les espaces de travail étaient strictement cloisonnés. En accédant d'un espace à un autre (*e.g.*

[160] Walker s'appuie essentiellement sur les travaux de Ty Tengan (2002, 2008) pour fonder cet argument. Notons que l'utilisation du terme *localisme* constitue un hapax dans l'ouvrage de Walker (2011).

bureau administratif, bureau des juges, bureau des médias), j'ai distingué six niveaux de restriction quant à l'occupation des lieux de travail. (1) Au plus haut de cette hiérarchie institutionnelle se situe les membres du personnel administratifs et les organisateurs des événements, qui ont le plus grand contrôle et la plus grande liberté de mouvement. (2) Puis en second lieu, on trouve coachs sportifs, dont l'accès aux bureaux administratifs et aux locaux des ingénieurs techniques leur est interdit. (3) Viennent ensuite les athlètes qui ont les mêmes restrictions, (4) puis leurs proches qui n'ont pas accès aux vestiaires. (5) Les médias conventionnés arrivent en cinquième position et n'occupent que de petits espaces de travail. (6) Enfin, les médias extérieurs à l'organisation sont uniquement autorisés à rester sur la plage.

Pour terminer, rappelons que l'on ne parle pas uniquement en termes d'institutions, mais d'interactions entre de plusieurs individus. Par exemple, la famille Aikau est unanimement reconnue comme occupant la position de médiateur (Booth, 1995, p. 202 ; Walker, 2005, p. 598) entre les membres du Hui o He'e Nalu et les organisateurs du *Triple Crown of Surfing*. Cela étant, il faut garder à l'esprit que tout argument présenté par des chercheurs qui n'ont pas été directement impliqué dans la professionnalisation et la commercialisation du surf sur le Côte Nord, doivent être interprété avec précaution :

> *Growing up with the Aikau and knowing that O'ahu is a small island, everybody has to get along in one way or another. Everyone is a human being trying to deal with their situation. In fact, I converse quite regularly with them* [the Black Shorts] *and we agree to disagree on some things.* […] *I do not have an issue with the Hui. The biggest issue is people who do not live here and have an opinion about the situation. But if you do not live on this island 365 days a year, you have no idea. And these individuals poison the well with their perpetuation of ideas and that is our biggest hurdle.* (Jodi Wilmott, directrice du *Triple Crown of Surfing*, nommée par Randy Rarick, et manager de la branche hawaïenne de la *World Surf League*. Entretien réalisé le 29 novembre 2015)

B) Redistribution des bénéfices et création d'une histoire mémorielle

Au regard des conflits et des luttes soulevés par le tourisme et professionnalisation du surf, cette dernière sous-partie monte en généralité en traitant d'un processus plus large. On admet souvent que pour étudier les conflits soulevés par le localisme ou la commercialisation du surf, l'objet de l'analyse repose sur les interactions entre les touristes et les résidents (*e.g.* Australiens – Hawaïens), ou sur les interactions entre la subculture et la société civile (*e.g.* surf – mécénat). Or une approche « systémique globale » (Friedman, 2008b, p. 32), qui

dégage des modèles d'analyse généraux à partir de différents cas locaux, peut aider notre réflexion à sortir des conflits contemporains et à gagner en objectivité. Que le localisme soit étudié sur la Côte Nord, à Huntington Beach ou ailleurs, on constate qu'il est avant tout un moyen d'assurer l'exclusivité d'un groupe social. L'objectif principal du localisme est de sécuriser la reproduction d'un ordre menacé par un envahisseur étranger à la subculture locale. Par exemple, la plupart de mes enquêtés et ceux de Walker (2011, pp. 140–141), conçoivent le tourisme et la commercialisation du surf comme une expérience traumatisante, parce que les bénéfices tirés de l'exploitation de la subculture ne sont pas assez redistribués dans la scène surf locale. Prenons d'abord le discours des membres des Black Shorts :

> *The bottom line was, the sponsors and Fred Hemmings in particular, were making all the money, and we would just have to just sit on the side and we would get nothing; it was just like, "You guys behave yourselves and just sit on the side and let us do our thing," and when they are gone everybody cashes in and they make their money and there's nothing left behind for us.* (Blankenfeld, membre des Black Shorts. Entretien réalisé par Walker le 26 juillet 2004, cité dans Walker, 2011, pp. 140–141)

> *[T]hey would run their contests, and they would leave and not give anything back to the community.* (Daryl Stant, membre des Black Shorts. Entretien réalisé par Walker le 2 septembre 2002, cité dans Walker, 2011, p. 138)

Comparons maintenant ces propos avec ceux des interrogés à Huntington Beach :

> *The fact and the matter is that as far as the city goes to support surfing, is to use it as a marketing kind of angle. I think if they truly want to be that* [Surf City USA®], *there is ways they can be more supportive*. (Monsieur P. directeur d'un atelier surf shop à Hungtinton Beach. Entretien réalisé le 2 mars 2010).

> *The city is into making money. They don't care what it is as long they are making money, so they call it "Surf City", but it's more like "Bank of Surfing".* (Monsieur B, membre de l'Huntington Beach LongBoard Crew. Entretien réalisé le 26 mars 2010).

Dans un cas comme dans l'autre, l'enjeu principal réside dans l'absence ou l'insuffisance d'une redistribution de la plus-value tirée de la commercialisation de la culture surf. Chacun des deux groupes souligne que les profits ne bénéficient pas assez aux entreprises locales et sont injustement redistribués aux promoteurs publics et privés. Cette répartition jugée inégale des richesses limiterait alors les capacités d'action des surfeurs locaux et menacerait le maintien et la reproduction de leur style de vie. Par un localisme

aggravé, les surfeurs d'Huntington Beach et ceux de la Côte Nord ont essayé de ralentir la commercialisation de leur sport, puis d'incorporer le nouveau système économique à l'œuvre. Par exemple, les Black Shorts ont capitalisés sur leur image pour fonder *Da Hui Inc* en 1993, une entreprise lucrative considérée comme un produit dérivé du Hui O He'e Nalu (Fermantez, 2007, p. 91). Spécialisée dans la confection de prêt-à-porter à l'effigie du club, l'entreprise a été créée lorsque Quiksilver cessa la production de bermudas, et a pris de l'ampleur grâce au parrainage d'événement prestigieux comme le *Eddie Aikau Big Wave Invitational* à Waimea Bay (Fermantez, 2007, p. 91). De leur côté, les surfeurs d'Huntington Beach fondèrent en 1985 l'Huntington Beach LongBoard Crew afin de récupérer une part des profits tirés de l'exploitation de la culture surf par les pouvoirs publics pour les redistribuer dans la scène locale. Comme l'article premier du règlement intérieur du club indique :

> *This corporation is a nonprofit public benefit corporation and is not organized for the private gain of any person. It is organized under the Nonprofit Public Benefit Corporation law for charitable purposes. The specific purposes […] are to organize fund raising events in order to provide charitable assistance for other public non-profit organizations in the County of Orange.* (Premier paragraphe du règlement intérieur de l'HBLBC, avec l'aimable autorisation de son président, le 14 décembre 2012)

En somme, la commercialisation de la culture surf par les promoteurs privés et les pouvoirs publics semble engendrer une perte du sentiment d'exclusivité que les surfeurs ont entretenu avec leur scène locale. Un recouvrement de l'espace subculturel est d'abord mis en application par l'intermédiaire du localisme, puis se redirige vers la création d'une association à but non lucratif ou d'une entreprise privée, afin de récupérer une partie des bénéfices tirés de la commercialisation du surf. Ce dernier phénomène a été étudié par Stranger (2010, 2011, pp. 187–214), qui démontre qu'une résistance à l'institutionnalisation du surf s'effectue par l'acceptation de l'économie marchande aux frontières de la subculture. J'affirme également que le cœur d'un groupe subculturel serait protégé grâce à la présence d'une association ou d'une entreprise qui centralise assez de ressources pour reproduire une communauté fermée. En d'autres termes, les entreprises privées comme Da Hui Inc, ou les organisations à but non lucratif comme l'HBLBC ont pour fonction d'assurer la reproduction du groupe subculturel par la récupération d'une partie des profits extrait de la marchandisation du surf.

Le dernier point à souligner dans ce processus de résistance à l'institutionnalisation est celui qui s'attache à réinterpréter le passé pour se présenter comme un héritier légitime du surf. Cette stratégie vise à discréditer la marchandisation du surf par d'autres institutions et à

positionner un groupe comme un élément subculturel authentique. Par exemple, les Black Shorts font systématiquement référence à leur passé ancestral (e.g. logo en pétroglyphe hawaïen), et nous pouvons retenir sept traits caractéristiques qui les définissent comme une institution mémorielle (Rousso, 2007).

(1) D'abord, une mémoire constitue une vision concurrente et alternative par rapport à un discours officiel. Dans le cas de l'institutionnalisation du surf aux Hawai'i, l'histoire officielle présentée par Fred Hemmings et Randy Rarick a été questionnée par les Bronzed Aussies, ainsi que les Black Shorts. Dans une lutte pour la reconnaissance d'un statut spécifique, chacun de ces groupes propose une nouvelle version de l'histoire.

(2) Ensuite, l'historien, ou ceux chargés de rédiger le passé se présentent comme les garants d'une histoire officielle. Étant donné que la grande majorité de ceux qui ont écrit sur l'histoire du surf n'ont pas reçu de formation d'historien (*e.g.* Young, 2008 ; Kampion, 2002 ; Hemmings, 1999), ce groupe ne peut pas être considéré comme porteur d'une histoire officielle, mais de plusieurs histoires mémorielles.

(3) Puis, la montée en puissance de la figure de la victime constitue le troisième élément d'une conception mémorielle. Que l'on se positionne de n'importe quel point de vue, tous adoptent la figure de la victime. Les Bronzed Aussies étaient les victimes du *buddy system*, les Black Shorts étaient oubliés de la professionnalisation du surf, et Fred Hemmings était désigné comme le bouc émissaire.

(4) Les événements qui posent problème font la plupart du temps référence à un passé traumatique. Les Black Shorts expliquent que la professionnalisation du surf est comparable au renversement de la reine Lili'uokalani en 1893, les Bronzed Aussies rappellent qu'ils étaient brutalisés par certaines membres du Hui, et Fred Hemmings affirme qu'il a été extorqué.

(5) Dès lors, la négation du passé ou la déformation des cours des événements par chacune des parties se réalise par la rédaction d'une nouvelle version des faits (Hemmings, 1999 ; Young, 2008 ; Walker, 2011). Souvent les motivations invoquées par les auteurs de ces ouvrages correspondent d'abord à une correction de l'histoire officielle pour ensuite transmettre une histoire mémorielle aux nouvelles générations.

(6) Les actions collectives et l'occupation de l'espace public reposent sur la formation d'organisations destinées à défendre les droits des parties les plus lésées, autrement dit les Bronzed Aussies et les Black Shorts.

(7) Enfin, j'ajoute que cette histoire mémorielle repose sur un caractère familial et intime. Elle engage des sentiments et déchaîne les passions souvent parce que des familles ont été

exposées de près ou de loin à un passé traumatique. Cette vision intime de la mémoire fait référence à sa version Halbwachsienne résumée par Raulin :

> *Halbwachs envisage donc l'"opposition finale entre mémoire collective et histoire". La mémoire collective se caractérise comme mémoire distinctive d'un groupe social : c'est un passé intime, ou perçu comme tel, transmis par une mémoire vivante, et non savante, et qui confère au groupe son identité. La "mémoire collective est un tableau de ressemblances. (...) Les événements qui se sont produits dans le groupe se résolvent eux-mêmes en similitudes", l'enjeu de ce procédé étant de se persuader "que le groupe reste, est resté le même". C'est sur le mode particulariste que se fait l'entretien de l'identité du groupe avec "le sentiment qu'il remonte à ses souvenirs d'un mouvement continu."*
> *À l'opposé, "l'histoire est un tableau des changements, et il est naturel qu'elle se persuade que les sociétés changent sans cesse, parce qu'elle fixe son regard sur l'ensemble, et qu'il ne se passe guère d'année où, dans une région cet ensemble, quelque transformation ne se produise." Si l'histoire est une, c'est qu'elle se construit comme conscience universelle d'événements qui, mis en perspective les uns par rapport aux autres, composent des périodisations articulées par un certain nombre de césures chronologiques. L'histoire interroge les ruptures, les écarts, et cherche à recomposer un sens qui n'est plus donné par la tradition au moment meme.*
> (Raulin, 1997, p. 30)

En raison de tous ces aspects, nous pouvons ainsi constater que la professionnalisation du surf a été intrinsèquement liée à des constructions et des redéfinitions de son histoire. Cette histoire demeure travaillée de manière mémorielle pour agir sur le présent et obtenir une reconnaissance du statut de victime par rapport à un envahisseur. Ces mémoires enregistrent une continuité dans le temps, et constituent des éléments essentiels de notre hypothèse principale qui suppose l'existence d'une continuité dans la transformation du *he'e nalu* en un monde surf transnational. Les mémoires du surf, ses références aux origines hawaïennes, puis à ses réappropriations californiennes et australiennes ont forgé des institutions et des identités collectives qui ne pouvaient exister que parce qu'elles étaient dans un rapport de force les unes par rapport aux autres. En somme, les mémoires font en sorte que les groupes ne disparaissent pas et assurent la reproduction sociale des institutions, qu'elles prennent la forme de club local, d'organisation à but non lucratif, d'entreprises privées, ou de grandes instances internationales.

Chapitre 10
Vers un système global de stations surf

En terminant notre étude comparative entre à Waikīkī et le centre-ville d'Huntington Beach, ce dernier chapitre traite des similarités structurelles que l'on retrouve dans chacune de ces deux destinations touristiques. Notre analyse démontre que la distribution et la reproduction du surf des Hawai'i à la Californie du Sud ont été intrinsèquement liées à la naissance et au développement des stations balnéaires à partir du début des années 1900. À partir de nos deux cas comparés, nous concevons l'existence d'un réseau de « stations surf » (Augustin, 1994, p. 97) en relation les unes avec les autres, selon la méthode de l'anthropologie systémique globale. D'après Friedman, l'anthropologie des systèmes globaux « refers to ongoing processes that link the reproduction of local organization to larger reproductive processes so that the reproduction of the local is directly dependent upon the larger process » (Friedman, 2008, p. 32). Au niveau local, ce présent chapitre démontre que la croissance du surf dans une ville dépend significativement du tourisme balnéaire, et des politiques publiques. Après avoir étudié dans une première partie les cas d'Honolulu et d'Huntington Beach comme des villes pionnières dans la production de stations surf depuis le début du XX^{e} siècle, nous verrons dans un second temps qu'il existe une multiplication de ce type de stations depuis les années 1970–1980. Ces destinations touristiques reposeraient une partie de leur économie sur l'exploitation de culture surf (*i.e.* sa subculture, son monde et son histoire) et s'intégreraient dans un réseau, ou plus exactement, un système global surf. Certes, les stations surf font partie du système-monde contemporain (Wallerstein, 1974), mais il semblerait qu'elles forment un sous-système issu de leurs centralités subculturelles respectives. Ainsi, nous tenterons de circonscrire les contours d'un modèle hypothétique en démontrant que de nombreuses stations balnéaires s'intègrent dans une hiérarchie internationale de stations surf.

Dans la pratique, la mise en réseau de certaines stations surf a émergé avec la création du *World Surf Cities Network* (About surf cities, 2016), qui rassemble une dizaine de villes, au sein desquelles les équipes municipales capitalisent sur l'industrie du surf et son image. Ce réseau comprend Arica à l'extrême nord du Chili, San Sebastian dans le Pays basque

espagnol, Durban en Afrique du Sud, Ericeira et Viana do Castelo au Portugal, la ville de Gold Coast dans le Queensland australien et celle Newcastle en Nouvelle-Galles du Sud, Las Palmas aux îles Canaries, New Plymouth en Nouvelle-Zélande, Santos au Brésil, et la ville côtière de Sao Paulo. D'autres municipalités, n'étant pas présentes dans ce réseau, prétendent également à l'appellation de *Surf City*, telles que Manly en Australie ou Santa Cruz en Californie.

En rassemblant ces villes dans un même système global surf, nous ne sommes pas à la recherche de spécificités locales – bien que celles-ci doivent être prises en compte dans notre analyse – mais dans l'examen d'un modèle urbain susceptible d'être reproduit par-delà les contraintes toponymiques, géographiques et culturelles. Pour cela, commençons par retenir la notion de station surf, au lieu de ville surf, car le terme de *Surf City* est beaucoup utilisé dans les médias spécialisés, le sens commun et les études universitaires (*e.g.* A Huntington local, 1973 ; Bell, 1973 ; Preston-Whyte, 2001, 2002, 2011 ; Thompson, 2011), sans pour autant qu'il soit clairement défini. Seuls Eddie et Caroll (2012) proposent la définition suivante du terme *Surf City* :

> *An urban area where surfing, surf culture and employment in surf related industries comprise a significant proportion of the economic, social and cultural base of the city and the surf industry is formally recognised by the city government.* (Eddie & Caroll, 2012, p. 4)

Quelque peu imprécise, cette définition est par la suite complétée par l'identification de quinze éléments principaux qui composent une ville surf, comme la présence d'écoles de surf ou l'existence de club de surf (Eddie & Caroll, 2012, pp. 5–22).[161] Selon la démarche hypothético-déductive, les auteurs offrent un modèle théorique sans que celui-ci n'ait été encore vérifié par un exemple de ville surf. À l'inverse, j'applique ici une méthode inductive, qui consiste à dégager un modèle théorique à partir des deux villes au monde qui semblent être les plus avancées dans ce domaine : autrement dit Honolulu avec sa station balnéaire Waikīkī et Huntington Beach avec son centre-ville touristique. Au lieu de parler de ville surf, je retiens plutôt le concept de « station surf » (Augustin, 1994b, p. 97), puisque dans de nombreux cas ce n'est pas la ville qui est orientée vers la commercialisation du surf, mais bien un quartier touristique.

[161] Il est encore trop tôt pour exposer tous les éléments d'une *Surf City*, mais la majorité des caractéristiques d'une station surf seront présentées à la fin du chapitre.

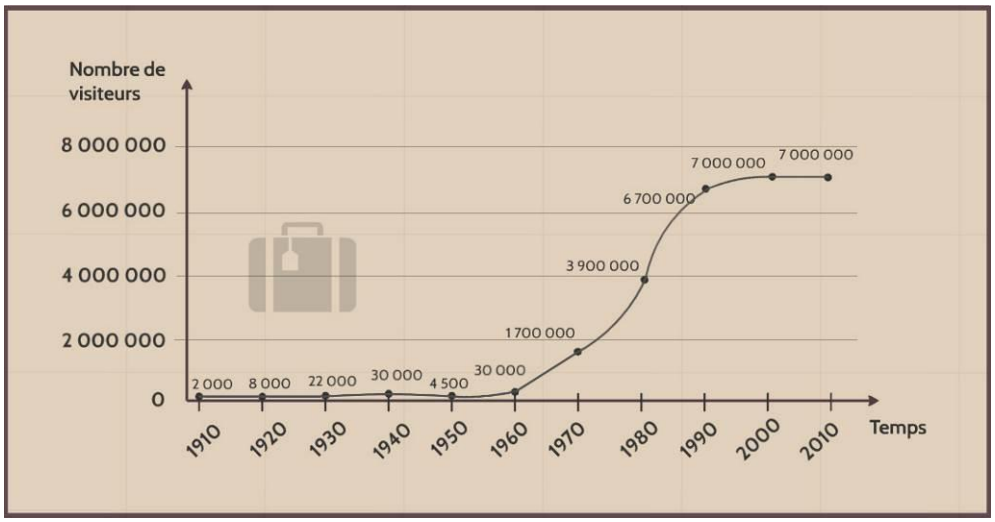
Dans la première partie de ce chapitre, j'analyserai comment les stations balnéaires de Waikīkī et d'Huntington Beach ont réussi à maintenir leur réputation de centre international du surf, malgré une image en berne dans les années 1970 et 1980. En effet, Waikīkī et le centre-ville d'Huntington Beach étaient tous deux des économies substantielles, mais la confiance des investisseurs déclinait suite aux problèmes urbains générés par le tourisme de masse. Par exemple, aux Hawai'i *The Honolulu Advertiser* affirmait que l'érosion graduelle de la culture hawaïenne et de ses valeurs avait transformé Waikīkī en un « ghetto touristique » (Our tourist ghetto, 1998, p. A21). La réputation de « Surf ghetto » (Warshaw, 2003, p. 280) a été également donnée à Huntington Beach à cause de son localisme agressif, de la consommation de drogue dans l'espace public et des destructions de propriétés (Lawler, 2011, pp. 235–236). Dans les deux cas, les retombés économiques arrivaient à leur maximal et de nombreuses études urbaines ont tenté de relancer la croissance de chaque quartier par une mise en scène de la culture surf. Dans un second temps, nous passerons en revue trois autres destinations touristiques qui répondent à la définition de stations surf, tout en proposant des variantes régionales et des stades de développement moindre. Nous parlerons du sud-ouest de la France, de l'île d'Hainan en Chine, et des îles Mentawai en Indonésie. Dans un troisième et dernier temps, nous tirerons les conclusions préliminaires de nos cinq cas étudiés, et proposerons un modèle de développement théorique de stations surf à l'échelle globale.

I – Waikīkī et Surf City USA : les idéaux-types d'une station surf modèle

A) L'authenticité de Waikīkī

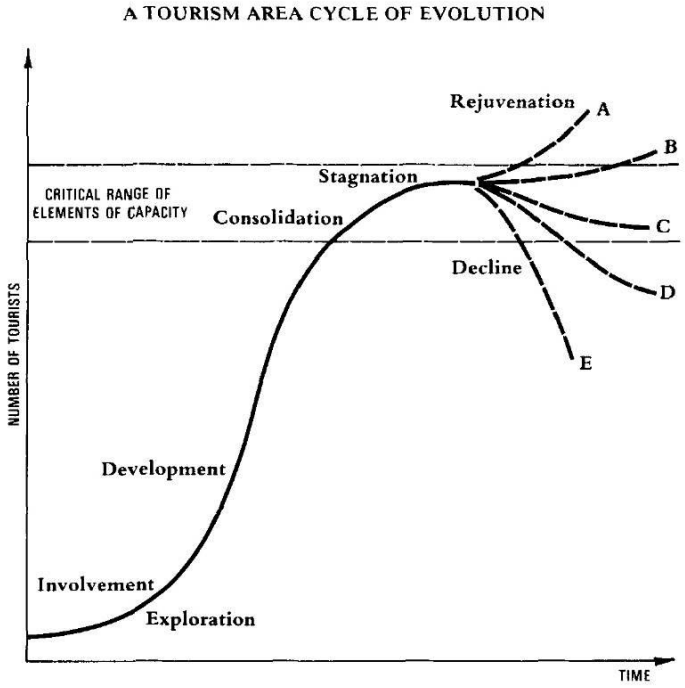
Dans notre analyse des scènes surf en deuxième partie (*cf.* chapitres cinq, six et sept), Waikīkī et Huntington Beach ont été étudiées de manière comparée jusque dans les années 1970 et 1980. Dans le chapitre sept, Huntington Beach a été retenu comme une étude de cas principale et il convient désormais de recentrer la focale sur Waikīkī. En 1959, le tourisme aux Hawai'i était le quatrième secteur économique derrière celui de la défense, de la culture d'ananas et de la canne à sucre. Dans les années 2000, il représentait de loin le premier secteur marchand. Au regard du nombre de touristes (*cf.* Graphique 6), les Hawai'i ont connu une expansion remarquable, puisque le nombre de touristes sur l'archipel était de 300 000 en 1960, et a atteint 7,5 millions en 2005.

Graphique 6 : nombre de touristes extérieurs aux Hawai‘i (1910–2010).
Graphique réalisé par l’auteur à partir de Mak (2008, p. 17).



À partir des années 1950, le développement touristique de Waikīkī rappelle le modèle du géographe Richard Butler (1980) (*cf*. Graphique 7), qui a été largement investigué (*e.g.* Abenoja & Sheldon, 2001; Bardolet & Sheldon, 2008; Choy, 1992 ; Meyer, 1996; Ikeda & Patoskie, 1993 ; Rosen, 1998 ; Wiegel, 2008).

Graphique 7 : Modèle hypothétique de développement touristique. (Butler, 1980, p. 7)



Selon le modèle de Butler (pp. 6–10), une station touristique suivrait une courbe de développement en cinq étapes principales avec trois scénari finals. (1) La phase exploratoire comprend l'arrivée de touristes sur un site, qui à l'origine n'est pas destiné à recevoir une économie touristique. (2) Un premier niveau d'implication émerge lorsque les résidents locaux s'aperçoivent du potentiel économique du tourisme dans la région. Les contacts entre les touristes et les résidents s'intensifient et des infrastructures privées émergent (*e.g.* hôtels). Une pression s'applique sur les équipes municipales et les élus locaux pour l'amélioration de l'espace public. (3) Un développement touristique est ensuite clairement amorcé, et le site se transforme en une station touristique, avec un marché bien identifié et une politique commerciale reconnaissable. Les investissements locaux perdent progressivement le contrôle du marché au profit de l'établissement d'entreprises régionales, nationales ou multinationales. Des tensions émergent entre les résidents locaux et les nouveaux investisseurs, et on constate une évolution drastique de la physionomie urbaine. Lorsque le taux de remplissage maximal de la station touristique est atteint durant la période estivale, le nombre de touristes excède celui des résidents, et une main-d'œuvre saisonnière est nécessaire pour répondre à la demande. Le type de touriste change également, passant de voyageurs aisés à une clientèle aux revenus plus modestes.

(4) S'ensuit une phase de consolidation, qui correspond toujours à une augmentation significative du nombre de touristes, mais dont le taux d'accroissement diminue. Le nombre de touristes excède désormais le nombre de résidents de manière permanente et le secteur touristique devient le cœur de l'économie locale. Des franchises et des chaines investissent la station et les espaces urbains sont réaménagés en centres commerciaux, ou espaces à thèmes. Les premiers mécontentements par rapport à l'importation massive de capitaux étrangers et d'une occupation importante de la station se font sentir chez populations locales, et les conséquences environnementales du développement touristique deviennent problématiques. (5) Avec une utilisation intensive de l'espace urbain, la station amorce une phase de stagnation, dans laquelle la capacité maximale de visiteurs est atteinte. La zone touristique perd de son cachet exceptionnel, dû à un usage trop important des ressources naturelles et à une artificialité des lieux. La frange la plus modeste de la population touristique visite toujours la destination, mais celle-ci n'attire plus les voyageurs aisés.

Dès lors, la station fait face à trois scenari principaux. (6) Soit, elle entre dans une phase de déclin, caractérisée par la diminution du nombre de touristes et de la durée du séjour. On remarque que les accommodations sont désuètes et inadéquates, et que la station tente de transformer son économie touristique en une économie résidentielle. (7) Soit, la

station maintient son niveau stagnant, et gère son afflux touristique pour maintenir son économie à flot. (8) Soit, la destination redynamise son économie, grâce à une diversification des attractions touristiques, un renouvellement des infrastructures vieillissantes, et des efforts conjoints entre les agences publiques et les entreprises privées pour maintenir la zone attractive.

Au regard de la courbe de Butler et de celle de Waikīkī, il semblerait que les Hawai‘i expérimentent aujourd'hui une période de stagnation par le maintien du nombre de touristes aux alentours de sept à huit millions de visiteurs entre 2000 et 2013. Tout d'abord, il existe des problèmes inhérents à la situation géographique de l'archipel qui est située au centre de l'océan Pacifique Nord ; et qui demeure un site isolé et difficile d'accès. Mak (2008, p. 6) retient aussi que les infrastructures publiques et privées sont inadéquates et qu'un abus de l'utilisation de l'espace par le développement d'hôtelier en gratte-ciels a engendré une saturation urbaine, et une surconsommation de la culture hawaïenne. Tous ces éléments ont mené à une diminution de « l'esprit aloha » (Mak, 2008, p. viii ; Guibert, 2006a, p. 196), c'est-à-dire de l'hospitalité hawaïenne, romancée par les voyageurs et l'office du tourisme. L'accueil des touristes autrefois chaleureux à la sortie des avions, est aujourd'hui remplacé par l'absence d'hôtes et le manque d'informations à l'aéroport d'Honolulu. On remarque alors que la culture – tout comme n'importe quelle ressource naturelle – peut s'épuiser si celle-ci est trop utilisée et atteint un niveau d'utilisation et de commercialisation maximal.

Mais les difficultés de développement touristique à Waikīkī se sont manifestées bien avant que l'économie touristique des Hawai‘i atteigne sa maturité. De nombreux problèmes avaient accompagné la démocratisation du tourisme balnéaire à partir des années 1970, comme un déséquilibre écologique et un impact négatif sur les communautés locales. Abenoja et Sheldom (2001, p. 438) soulignent également le manque d'espace, un accès difficile et inadéquat aux plages, l'augmentation des propriétés foncières et une urbanisation incontrôlée (*cf.* Figure 46). Contrairement à Huntington Beach, qui avait intégré les surf shops au sein de développement urbain, Waikīkī avait exclu les magasins des artisans-shapers. Les prix des terrains et des locations de locaux trop élevés, avaient poussé la plupart des artisans-shapers à se situer en périphérie de Waikīkī. De même, les activités des beachboys étaient de plus en plus contrôlées par les complexes hôteliers :

There were many changes on this beach [Kūhiō beach]. *Before, in the 60s and 70s, you could cook bonfires over here. The tourists would come with us and we would be all drunk and having fun. But we can't do it anymore. This probably happened around 1984 – 1985, when the Hyatt Regency started complaining. Everything is catered for the tourists now.* (Entretien réalisé avec Monsieur D. le 15 mai, 2014)

Figure 46 : Photographie de Waikīkī et de Diamond Head au début des années 1980.
(Hibbard & Franzen, 1986, p. 148)

Au fur et à mesure, le développement économique effréné s'est traduit par une surpopulation de l'espace urbain, des problèmes de transport, un entretien insuffisant des axes de circulation et un écoulement inadapté des eaux usées. Le problème de suporpulation s'appliquait également dans la zone de surf, où les surfeurs se plaignaient déjà en 1963 que Waikīkī recevait trois fois plus de pratiquants que le lieu pouvait accueillir (Brown, 2006, p. 112). En 1972, la presse spécialisée avait déplorait que Waikīkī ressemblait à n'importe quel autre quartier métropolitain :

> *If you've saved for months and months to get there, and you came from a big mainland metropolis steeming with smog, traffic, tension, high costs, upright money minds and parental guidance – and you came to Hawaii to escape all that – you're about twenty years too late for Waikiki. Town was once mellow Polynesia, now it's full of people like you. Two weeks in town can put you back on the plane out.* (The Waikiki town flash, 1972, p. 46)

Dans les années 1990, l'ensemble des problèmes internes à la station (*e.g.* surpopulation, dégradation environnementale) a souvent été évoqué comme la perte du « sens hawaïen du lieu » (Coëffé, 2014, p. 132), ou plus exactement la diminution de l' « Hawaiian sense of place » (Kanahele, 1993, p. 1 ; Feeser, 2006, p. 69 ; Rosen, 1998, p. 15). Entre 1981 et 1998, on compte au moins une dizaine d'études réalisées par l'État des Hawai'i et les agences municipales d'Honolulu afin de préparer une rénovation de Waikīkī (Abenoja & Sheldom, 2001, p. 438). Dans cette mouvance, George Kanahele (1993, p. 1)[162] affirmait que Waikīkī devait retrouver un *mana*, un *pono* (*i.e.* sens du jugement et de la justice), ainsi qu'une intégrité pour rester compétitif sur la scène internationale. Il proposa en 1993 un rapport à la *Queen Emma Foundation*[163], qui incluait 143 propositions pour redonner du souffle et une cohérence historique à cette station balnéaire stagnante. La majeure partie des propositions de Kanahele ont été mis en application après l'achèvement du *Waikīkī Master Plan* en 1992 (Wood, 1999, pp. 92–94), lorsque le maire d'Honolulu, Jeremy Harris (1994–2004), a dépensé plus de 70 millions de dollars entre 1997 et 2004. Cela incluait un embellissement du canal Ala Wai, ainsi qu'une amélioration des deux axes principaux du quartier, c'est-à-dire Kalākaua Avenue et Kūhiō Avenue (Mak, 2008, p. 189). La reconnexion avec un passé perdu s'est réalisée par la création d'un parcours (Kanahele, 1993, p. 31) composé de marqueurs historiques, comme des statues commémoratives des membres de la

[162] Historien renommé, célèbre consultant pour la rénovation de Waikīkī, et connu pour la publication d'ouvrages majeurs (Kanahele, 1982, 1986, 1993, 1995).
[163] Important propriétaire immobilier de Waikīkī.

royauté (*e.g.* la princesse Lili‘uokalani et prince John Kūhiō). Cela comprend également l’installation que 24 planches de surf réparties dans Waikīkī qui retracent le passé prestigieux de la station balnéaire (Coëffé, 2014, p. 132 ; Coëffé & Guibert, 1993, p. 96 ; Fesser, 2006, p. 96) (*cf.* Carte 13 et Figure 47).

Carte 13 : Parcours historique de Waikīkī proposé par Kanahele et largement suivit par les équipes municpales. (Kanahele, 1993, p. 32)

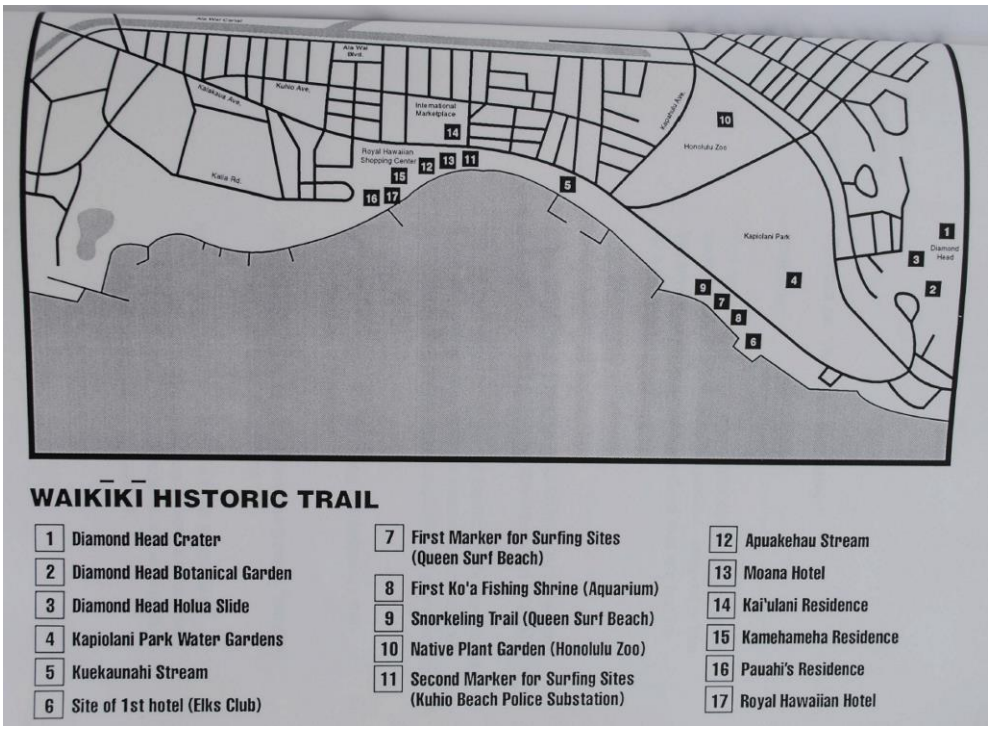


Figure 47 : Marqueur historique de Waikīkī situé au début de canal Ala Wai.
Photographie prise par l'auteur le 11 septembre 2015.

Note : Des planches de surf similaires sont également présentées dans Coëffé (2014, p. 133), et Coëffé et Guibert (2013, p. 96).

Mais l'association la plus notable avec le passé du surf et les premiers beachboys de Waikīkī a été l'inauguration de la statue commémorative de Duke Kahanamoku à Kūhiō Beach, le 24 août 1990, à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance (*cf.* Figure 48).[164] Financé en partie par Fred Hemmings et l'entreprise *Outrigger Hotels and Resorts*, la statue a été érigée lors du *Duke Ocean Festival* : un événement annuel qui dure au moins une semaine et qui comprend des compétitions de canoë, de bodysurfing, de planche à voile, de natation, de Stand Up Paddle, et de longboard. Cette réminiscence du passé, cristallisée lors du centenaire de la naissance de Duke, n'était pas seulement un hommage authentique à Duke de la part de la communauté locale, mais également un tremplin opportun et convenable pour tirer profit du passé prestigieux de Waikīkī et recouvrer un sentiment d'appartenance hawaïen. Au côté de cette transformation de l'espace urbain, notons également des efforts de la part des établissements privés pour investir le thème surf, comme l'avènement du *Duke's Restaurant and Barefoot Bar* (Coëffé, 2014, p. 154). Enfin, des événements sportifs ont également fait référence au passé remarquable de la planche longue comme le *Duke Kahanamoku Longboard Surfing Classic*, lancé par l'*Hawaii Longboard Surfing Association* en 1990, et le *Waikīkī Classic Roxy* inauguré en 2010. Ainsi, Waikīkī semble avoir réussi le pari de capitaliser sur son éminent passé pour réaffirmer sa place centrale de station surf et balnéraire incontournable.

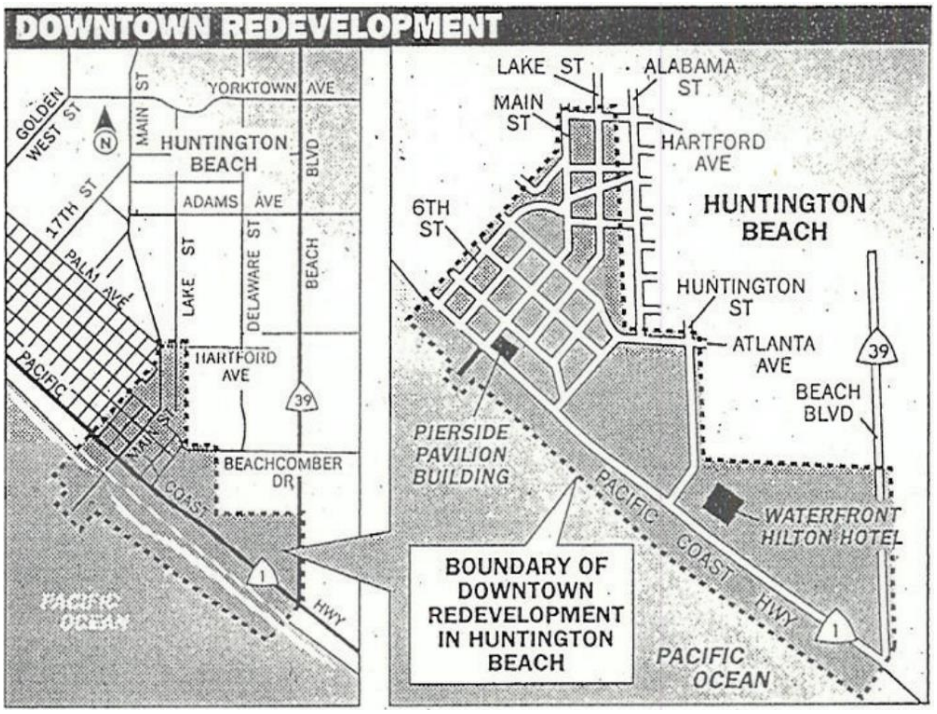
[164] L'établissement de la statue a été un élément controversé pour de nombreuses raisons. Comme pour la plupart des lieux de mémoire, le monument a engagé un processus de reconstruction sélectif du passé, par la commémoration de certains événements et l'oubli d'autres. La réputation de Duke en tant que surfeur a été surévaluée par rapport à son palmarès de nageur (Osmond, Phillips, & O'Neill, 2006, p. 88) et pour certains beachboys la statue fait faussement référence à Duke en tant que surfeur, car il est avant tout considéré comme un « nageur » (beachboy, entretien réalisé le 14 mai 2014). Pour d'autres, le fait que le monument fasse dos à l'océan correspond à une incohérence.

Figure 48 : Statue commémorative de Duke Kahanamoku à Kūhiō Beach.
Photographie prise par l'auteur le 1er mai 2013.

B) Huntington Beach et l'usage du passé hawaïen

Alors que l'évolution de Waikīkī s'est conformé au modèle de Butler, toutes les stations touristiques ne suivent pas le même développement (*e.g.* Agarwal, 2002 ; Choy, 1992). Le cas d'Huntington Beach est emblématique puisque la station blanéaire a expérimenté un déclin touristique avant même que le site ne devienne une station de masse à partir des années 1990. Souvenons-nous que le nombre d'individus visitant les plages était passé de 8 millions entre 1971 et 2,5 millions en 1976 (Statistics, 2013), suite au localisme dans le centre-ville et à l'économie turbulente des années 1970 (*cf.* chapitre 7). La baisse de la fréquentation touristique et la représentation négative de la station balnéaire avait incité les élus locaux comme Donald MacAllister, maire de la ville de 1979 à 1983, à assainir la réputation d'Huntington Beach. Tout en sachant que la physionomie urbaine de la municipalité provenait de son centre-ville, il s'agissait de rénover la vitrine de ce cœur économique (Planning department, 1975, pp. 1–2). À mesure que des rapports et des plans de rénovation urbaine étaient composés (*e.g.* It's our Town, 1976 ; Main Pier redevelopment project, 1983 ; Planning department, 1975), les équipes municipales ont orienté l'économie touristique du centre-ville vers une architecture moderne en front de mer, tournée vers le littoral et les loisirs de plage (*cf.* Carte 13).

Carte 13 : projet de redéveloppement du centre-ville d'Huntington Beach.
(Billiter, 1991, p. B6)



Misant sur le thème de la plage et de l'attractivité du surf, les élus locaux ont investi la riche histoire du surf dans la station.[165] Les choix d'un réaménagement urbain confirmaient le sentiment que la scène surf d'Huntington Beach était occupée par une centralité subculturelle déviante sur laquelle il fallait reprendre le contrôle pour dynamiser l'économie touristique. Capitaliser sur le surf provenait du constat que cette industrie n'était plus limitée à un « marché de niche » (Mooij, 2010, p. 17), mais avait envahi la mode et « la logique de marketing du cool » (Klein, 2002, p. 117), grâce aux efforts concertés du monde professionnel, du mécénat et des trois géants du prêt-à-porté surf, autrement dit Quiksilver, Rip Curl et Billabong (Stranger, 2011, p. 190). Considérée comme marginale dans les années 1970, la culture surf devenait à nouveau attirante pour la société civile, car elle n'était plus uniquement composée d'une subculture déviante, mais possédait aussi un monde professionnel et institutionnel qui a redessiné les contours de son image :

> *Beach Culture has become mainstream. When you turn on your TV, you see cars, insurance companies, banks, credit cards, using the imagery of Beach Culture, including surfing to represent their brand. Why would they do that? They do that because the majority of people have a very positive connotation when they think about the ocean, and when they think about going to the beach. It reminds them freedom, the days when they did not have to go to work, enjoyment and holidays. Whatever it is, when you show a picture of the ocean and the beach, it gives most people a big smile, you will get a positive reaction. So the prevalence of Beach Culture, I think has become very mainstream.*
> *Our industry is built on fashion. Surfing as an industry is based on apparel, it is a fashion industry. So that is more Beach Culture oriented. Most of what is manufactured and sold goes on people who don't participate in the active surfing.*

Le « *surfwear* » (Guibert, 2006, p. 214 ; Loret, 1995, p. 34 ; Taro Greenfled, 1995) et ses entreprises se sont imposés à partir de la fin des années 1980 comme de véritables acteurs, dont les retombées économiques ont été profitables à l'échelle d'une commune ou d'une région. Par exemple, Quiksilver était le second plus grand employeur de la ville derrière Boeing en 2012, avant que l'entreprise fasse faillite aux États-Unis en 2015 (The finance department, 2012, p. 154). Guibert (2006a, pp. 214–236) a démontré l'importance du « surf-business » (Guibert, 2006a, p. 221) dans l'essor économique du littoral aquitain, et Huntington Beach avait développé un processus similaire quelques années auparavant. Par la mise en scène du surf et la création de nouveaux symboles et de marques comme *Huntington*

[165] Rappelons que la réputation du centre-ville Huntington Beach en tant que centre sud-californien de la culture surf commença avec l'attribution du titre *Surf City* en 1963, et l'organisation du Championnat de Surf des États-Unis de 1964 à 1972.

Surf & Sport, la municipalité sud-californienne a engagé un processus de « récupération » (Hebdige, 2008, p. 94) qui correspond à réparer un ordre social par la transformation d'une subculture déviante en un spectacle divertissant. Étant donné que toute attraction touristique est « symbolique » (MacCannell, 2013, p. 58), les élus municipaux ont misé sur les symboles les plus représentatifs de la subculture surf et les ont intégrés dans leurs plans de rénovation urbaine. De 1987 à 1992, 800 millions de dollars (Macleod & Milkovich, 1998, p. 116 ; Teeboom, 1987), ont été investi dans la construction d'un musée international de surf, d'une nouvelle jetée, de surf shops, de restaurant à thème (*cf.* Figure 49), d'un S*urfing Walk of Fame* et d'un *Surfing Hall of Fame*[166], ainsi que d'une statue commémorative de Duke Kahanamoku. Bien que George Freeth ait introduit le surf dans la municipalité lors de la cérémonie d'inauguration de la jetée en 1914, Duke Kahanamoku possédait une aura historique plus importante et correspondait à un marqueur d'authenticité pour se présenter comme un épicentre mondial du surf. Si l'on considère cette démarche comme l'installation de « lieux de mémoires » (Nora, 1997/2013), le culte aux morts a été ici instrumentalisé. Selon les stratégies marketing, la statue de Duke située devant des portants donne une valeur unique à des produits *surfwear* fabriqués en série (*cf.* Figure 50).

Figure 49 : Enseigne du *Ruby's Surf City Dinner* à Huntington Beach.
Photographie prise par l'auteur le 2 mars 2010.

[166] Chaque année depuis l'inauguration en 1994, le *Surfing Walk of Fame* dédie des plaques commémoratives aux pionniers et champions du surf. Pour y figurer, le surfeur doit avoir un apport majeur au sein de la discipline. Les héros locaux, comme mon enquêté Chuck Linnen, doivent résider à Huntington Beach depuis plus de 10 ans, ou être diplômés du lycée de la ville. Le *Surfing Hall of Fame* se distingue du *Surfing Walk of Fame*, qui inscrit dans des plaques de ciment les mains et les pieds de surfeurs internationalement renommés.

Figure 50 : Statue de Duke Kahanamoku située à l'intersection de Main Street et de Pacific Coast Highway.
Photographie prise par l'auteur le 2 mars 2010.

Au début des années 2000, la ville a réussi à métamorphoser sa physionomie urbaine en une station balnéaire huppée, officiellement labellisée « Surf City USA® ».[167] Dynamiser le tourisme balnéaire à partir de l'exploitation de l'image du surf était une stratégie pertinente de la part des équipes municipales. Assurant ordre et autorité, le plan de réaménagement urbain avait épuré Huntington Beach de sa déviance subculturelle et avait transformé la ville en une station des plus sécurisées de l'Union américaine (The finance department, 2012, p. iii). Les accords entre les investissements publics et les surf shops ont attiré d'autres investisseurs qui avaient constaté le potentiel économique. Par exemple en 2007, le complexe hôtelier Hilton a été érigé en bord de mer, composé de 290 chambres sur 12 étages, et le nom *Surf City* a été licencié à 25 entreprises (Cain, 2006, p.42). Le fait qu'Huntington Beach soit parvenu à rénover son espace urbain sur le thème surf comme l'a fait Waikīkī, attire l'attention sur l'idée que ce schéma pourrait s'appliquer à d'autres stations surf tel que Biarritz en France (Augustin, 1998 ; Guibert, 2006a) ou Durban en Afrique du Sud (Thompson, 2011). Il convient désormais de se concentrer sur l'étude de trois autres stations surf (Biarritz, Wanning, et les îles Mentawai), pour tenter ensuite de modéliser un schéma de développement, mettant en évidence le caractère systématique et systémique de la diffusion du surf à l'échelle internationale par l'aménagement du littoral.

II –Répliques d'un modèle surf à différents stades de développement

A) Biarritz

Dans une certaine mesure, Biarritz est à la France ce que Waikīkī est aux Hawai'i, car si Waikīkī est le « berceau du surf moderne » (Hemmings, 1999, p. 3), Biarritz est le « berceau européen du surf » (Bessy, 1994, p. 136). Déjà, quelques similarités entre ces deux stations balnéaires se constataient avant même que Biarritz connaisse l'introduction du surf en 1956 par le scénariste californien Peter Viertel (Soultrait, 1994, p. 92). Guibert (2006a, p. 51) remarque que le tourisme balnéaire biarrot était orienté vers l'aristocratie au XIX^{e} siècle. La présence des classes aisées se notait par l'existence d'hôtels de luxe comme l'Hôtel du Palais bâti en 1854, en tant que résidence d'été de l'épouse de l'empereur Napoléon III

[167] Dean Torrence du groupe les Beach Boys, membre de l'office du tourisme d'Huntington Beach, avait fait pression auprès du Conseil municipal pour la création de la marque *Surf City USA®* le 16 septembre 1991. En 2004, l'office du tourisme a soumis une demande de brevet pour protéger l'appellation par copyright. La demande fut acceptée par l'état de Californie en 2006, autorisant l'utilisation exclusive de la marque *Surf City USA®* par la municipalité.

(Guibert, 2006, p. 189). Le golf du phare a été bâti en 1888 par les Britanniques et le casino municipal a été érigé en 1901 (Guibert, 2006a, p. 52). Cette dynamique reposant sur un tourisme aisé suivait son cours au XX^{e} siècle, lorsque la ville lança son slogan : « Biarritz : station balnéaire, thermale, climatique et mondaine » (Guibert, 2006a, p. 51). Avec cette histoire marquée par une réputation relativement luxueuse, le surf s'est intégré dans la municipalité sous l'étiquette de la distinction. D'abord, l'appropriation du surf s'est réalisée par l'intermédiaire d'un groupe de locaux et de Parisiens, plus ou moins aisés, que l'on appelle parfois les *Tontons Surfeurs*, composé en partie de Michel Barland, Georges Hennebutt, Joe Moraïz, Joël de Rosnay, et Jacky Rott (Gardinier, 2005 ; Guibert, 2006a, p. 185, 2007 ; Soultrait, 1994, p. 92). L'un d'entre eux, Joël de Rosnay, était à l'initiative du premier club de surf français en 1959 : le Waikiki Surf Club qui faisait référence aux Hawai'i. Rapidement, d'autres clubs ont suivi, et en 1964 on comptait quatre organisations de surf à Biarritz (USB, le Kostakoak de Bidart, le Waikiki de la côte des Basques, et le Biarritz surf club) (Callède, 1994, p. 88). Ensuite, la Fédération française de surf a été créée en 1964 à Biarritz, sous la direction de Guy Petit, sénateur-maire de la ville entre 1964 et 1968 (Guibert, 2006, p. 30). Peu après sa création, la Fédération intégrait six clubs de surf situés dans les Pyrénées-Atlantiques et dans les Landes.

Tout comme Honolulu et Huntington Beach, la municipalité biarrote a fait du surf une de ses priorités (Gay, 1994, p. 119), et a engagé des partenariats avec les entreprises régionales et internationales. Les premiers Championnats de France à Biarritz ont été lancés en 1960 sur la Grande Plage, et ont été suivis du Championnat d'Europe l'année suivante (Bessy, 1994, p. 137). En 1980 le Championnat amateur du monde de surf s'est tenu à Biarritz, puis de 1987 à 1996 la ville était une étape du tour du monde professionnel, avec le *Biarritz Surf Masters* (Bessy, 1994, p. 126, Guibert, 2006, p. 79, p. 158). Cette logique institutionnelle et compétitive rentrait dans l'intégration plus large du littoral aquitain dans le circuit professionnel de l'*Association of Surfing Professional* (*i.e. World Surf League*), avec le *Lacanau Pro*, et le *Rip Curl Pro Landes* à Hossegor (Bessy, 1994, p. 126). Puis, à partir des années 1990, à l'instar de Waikīkī et d'Huntington Beach, la municipalité biarrote et son office du tourisme ont investi le passé et l'âge d'or du surf des *Waikīkī beachboys*, ainsi que la période 1950–1960, pour se donner une image de station surf authentique et légitime. Le surf à la planche longue (*i.e. longboard*) a été de mis en exergue lors du *Biarritz Surf Festival* (BSF), créé en 1993 (Bessy, 1994, p. 137). Le passé de la destination touristique avait été réajusté dans l'histoire plus large du surf aux Hawai'i par la référence systématique à l' « esprit aloha » (Guibert, 2006a, p. 196), et aux légendes américaines. Guibert (2006a,

pp. 195–204) montre que cet usage de passé biarrot mêlé aux références hawaïennes avait pour objectif de redorer l'hégémonie symbolique de la ville. Tout comme Huntington Beach, Biarritz tentait de s'intégrer aux origines hawaïennes du surf par la multiplication des renvois historiques (*e.g.* Duke Kahanamoku), et la création d'événements sportifs et culturels dédiés à la planche longue, comme l'*Oxbow Longboard Master* au début des années 1990, et le *Roxy Jam Tournament* depuis 2006. De même, le hasard du calendrier faisait que Biarritz, a célébré les cinquante ans du surf dans la ville (1957–2007), ce qui fournissait une occasion de plus pour historiciser la mémoire biarrote dans une histoire mondiale du surf.[168]

Malgré les nombreuses disparités historiques entre les stations balnéaires du littoral aquitain relevées par Guibert (2006a, p. 41), on remarque que Biarritz n'était pas la seule station balnéaire à investir le passé du surf. L'auteur analyse d'autres villes surf du Sud-Ouest, comme Hossegor, Anglet et Lacanau, qui tentent de se maintenir au rang de station surf incontournable à l'échelle nationale et internationale. Cette concentration régionale de stations surf à visée globale, avait poussé Jean-Pierre Augustin (1998), et Christian Malaurie (Augustin & Malaurie, 1997) à traiter du littoral aquitain comme une réplique du littoral sud-californien. Dans un article anglophone, Augustin traite des « modes des vies » (Augustin, 1998, p. 587) des stations balnéaires du Sud-Ouest, et explique comment ces villes ont modifié leur physionomie urbaine pour adopter les caractéristiques d'une station surf californienne. Cela se constate par la modification de l'espace public et de son architecture, ainsi que par l'intégration d'un rythme saisonnier de promotion du surf de la part des pouvoirs publics et des entreprises locales. Selon Augustin, le conseil régional d'Aquitaine a encouragé l'expansion du surf qui a été considéré comme une ressource substantielle pour dynamiser le tourisme dans la région. Des subventions publiques ont été distribuées aux artisans-shapters[169], aux propriétaires de surf shops, et on a encouragé la tenue d'événements internationaux, ainsi que l'homologation des écoles de surf et de leurs moniteurs. Les écoles de surf ont joué aussi un rôle central dans la construction de ces stations surf, étant donné que l'apprentissage de la pratique à de nombreux touristes a contribué à diffuser le surf de manière rhizomatique, par-delà des limites géographiques locales. De plus, le touriste tend à construire une relation affective avec son premier spot, où avec ces moniteurs, ce qui l'encourage à répéter ses voyages vers cette destination touristique.

[168] Par exemple, une exposition rétrospective sur l'histoire et l'évolution du surf à Biarritz s'est tenu dans le casino municipal de la ville du 7 juillet au 24 août 2007.

[169] D'après les surfeurs locaux, le montant de ces subventions était jugé insuffisant au début des années 1990 (Bessy, 1994, p. 136).

En raison de toutes ces caractéristiques historiques (pionniers, clubs, écoles, évènements sportifs et culturels internationaux, commémorations mémorielles et subventions publiques), Biarritz doit être considéré comme étant une station surf importante, juste derrière Waikīkī et Huntington Beach. Nous allons voir dans une seconde sous-partie, qu'il existe également des cas de stations surf où la pratique existe encore à l'état embryonnaire, mais dont le développement touristique s'observe à une allure remarquable.

B) Hainan

Le cas du surf en Chine du Sud, a fait l'objet d'une première analyse par des chercheurs de l'université de Nantes et d'Angers (Coëffé, Guibert, & Taunay, 2012 ; Guibert & Taunay, 2013), et ces travaux nous autorisent à traiter de la diffusion du surf en Asie, à Hainan. Hainan est une île tropicale au sud la Chine composée d'environ 500 000 habitants. Autrefois terre d'exil, le gouvernement de Pékin a transformé Hainan en une zone de développement économique spéciale afin de dynamiser le tourisme balnéaire. En effet, le tourisme balnéaire chinois est encore faiblement développé car les Chinois voyagent avant tout dans les terres. La plupart des travailleurs des grandes villes, comme Hong Kong et Beijing, ont pour coutume de rentrer dans leurs provinces natales (*e.g.* Xinjiang) pour visiter leurs proches et sont faiblement intéressés par le littoral. *De facto*, le tourisme balnéaire à Hainan a été relativement limité et il a fallu attendre les années 1980 pour observer les premières tentatives de développement touristique. À la différence du modèle de Butler (1980), la phase d'implication du tourisme sur l'île ne s'était pas faite avec l'arrivée de touristes, mais avec une politique interventionniste de la part des autorités publiques nationales. Après avoir capitalisé sur un développement immobilier et hôtelier de 1987 à 1992, le bureau des affaires touristiques d'Hainan lança son premier plan de réaménagement urbain en 1993. Dans les années 2000, le gouvernement chinois promouvait Hainan comme la « Chine hawaïenne » (Guibert & Taunay, 2013, p. 365) ou les « Hawai'i de l'Est » (Guibert & Taunay, 2013, p. 368).

Cette stratégie nominative était un premier signal indiquant que les « images de destination » (Desmond, 1999, p. 5) hawaïenne, allaient être reproduites par les politiques chinoises. L'image des Hawai'i, est particulièment celles de Waikīkī, s'est nécessairement imposée comme une référence incontournable pour la promotion du surf, puisque l'archipel polynésien est la « matrice originelle » (Coëffé & Guibert, 2013, p. 89) du tourisme surf. Guibert et Taunay (2013) conçoivent alors les villes de Sayna et Wanning comme étant les

deux stations balnéaires principales qui ont regardé le surf comme une « ressource territoriale » (Coëffé & Guibert, 2013, p. 89) lucrative, et nous pouvons tenter la comparaison avec Waikīkī.

Une première similitude notoire que l'on retrouve entre Wanning et Waikīkī est le climat tropical et les plages de sable blanc (Guibert & Taunay, 2013, p. 268). Ensuite, une seconde similarité s'observe dans les investissements chinois qui ont tenté d'attirer un tourisme extérieur, par la valorisation de la qualité des plages, des hôtels, des golfs, de la gastronomie et des sports d'eau comme le surf (Guibert & Taunay, 2013, pp. 368–369). Par exemple, au regard du poster promotionnel du *Hainan Wanning Riyue Bay International Surfing Festival* (*cf.* Figure 51), on note que les codes utilisés rappellent ceux promus par les Hawai'i et les autres îles du Pacifique comme Tahiti (Kahn, 2011, pp. 104–116). Parmi les éléments affichés on exhibe de longues étendues de sable blanc, des eaux turquoise, le surf de la planche courte, et la qualité des vagues. Mais ce développement ne s'est pas uniquement fait avec la volonté des politiques nationales et locales, mais aussi avec l'appui des agences internationales comme l'*International Surfing Association* et la *World Surf League* (WSL). En interrogeant des représentants de la WSL, Guibert et Taunay (2013, p. 377) montrent que les grandes instances internationales du surf reconnaissent la Chine comme un marché porteur. Le *Hainan Wanning Riyue Bay International Surfing Festival* a reçu un large soutien de l'*International Surfing Association* (First ever Chinese team, 2014), qui a établi le *ISA China Cup* et le *Hainan Classic* en 2012.

> *For an entire week in November, China will become the Surfing capital of the world. The 2012 and 2013 editions proved to be hugely successful and working alongside our partners ASP and Womei Media I'm sure this year's event will be just as good. The sporting competition is always first class and the huge media audience in the past two years a testament to the global reach of Surfing.* (Fernando Aguerre, président de l'Association International de Surf, cité dans First ever Chinese team, 2014)

Figure 51: Poster de l'édition 2014 du
Hainan Wanning Riyue Bay International Surfing Festival
(10 things you need to know, 2014)

Les compétitions de surf qui ont débuté au début des années 2010 en Chine, ont été conçues comme un moyen d'attirer un tourisme extérieur, puisque l'héliotropisme et le balnéotropisme ne sont pas prisés des Chinois (Guibert & Taunay, 2013, p. 374). La plupart d'entre eux ne sont pas accoutumés à l'océan étant donné que de nombreux individus travaillent dans les villes et reviennent voir leur famille dans les grandes provinces. Aussi, les normes corporelles chinoises ont été réticentes à la consommation du surf en tant qu'activité récréative, puisque la peau sombre demeure un fort marqueur social péjoratif (Guibert & Taunay, 2013, pp. 375–377). En Chine, le teint hâlé est largement déprécié, et de nombreuses stratégies d'évitement du soleil sont mises en oeuvre, telles que l'absence de dénuement sur les plages, le port de chapeau et de l'ombrelle, ainsi que l'application de produits cosmétiques pour blanchir la peau (Coëffé, Guibert, & Taunay, 2012, pp. 71–73). Ainsi, à la différence des Hawai'i, le surf en Chine fait face à des réticentes culturelles vis-à-vis des espaces littoraux et des pratiques touristiques de plage, comme le bronzage. Les surfeurs chinois étaient encore rares au début des années 2000 (Guibert & Taunay, p. 366), et Hainan fait figure de laboratoire par rapport à son isolement vis-à-vis du continent.

C) Îles Mentawai

L'archipel des Mentawai constitue un dernier cas tout à fait différent par rapport à celui d'Hainan et a été principalement étudié par Jess Ponting (2009a, 2009b ; Ponting & McDonald, 2013 ; Ponting & O'Brien, 2015 ; Wearing & Ponting, 2009), du *Center for Surf Research* de l'Université d'État San Diego (SDSU). Cet archipel indonésien, composé de quatre îles principales et d'une soixantaine d'îlots se situe à l'ouest de Sumatra et possède une faune et d'une flore endémique importante. Les conditions de vie sont difficiles et des épidémies de tuberculose et de malaria frappent régulièrement les populations locales, qui manquent de vaccins et de traitements préventifs. Le taux de mortalité infantile était de 60% en 2005 et la population locale est essentiellement composée de pêcheurs, fermiers, ramasseurs de noix de coco qui gagnent en moyenne 10 dollars par mois (Ponting, 2009b, pp. 157–158). Le tourisme aux îles Mentawai a commencé dans les années 1970, et l'archipel n'était pas conçu comme une destination touristique en soi, mais comme une étape dans un tour à partir de la ville de Bukittingi[170] en Sumatra occidental. L'expérience touristique visait à reproduire un tourisme dit « d'aventure » (Équipe MIT, 2011, p. 71) et « primitif » (Équipe MIT, 2011, p. 33), dans lequel on rencontre des populations de type *âge de pierre*, comme on

[170] Bukittingi est la deuxième plus grande ville de Sumatra de l'Ouest.

peut en trouver en Papouasie-Nouvelle-Guinnée (Stasch, 2014a, 2014b). L'objectif de ce tourisme réservé à une élite, est d'engager une rencontre enrichissante avec l'Autre, considéré comme authentique et épuré des maux des sociétés à économie de marché (Équipe MIT, 2011, p. 33). Par son coût et la nature exclusive de la rencontre avec une population *primitive*, ce type de tourisme se fait à petite échelle, et compte quelques milliers de visiteurs par an. Pourtant, cette destination correspond à un cas pertinent dans la circonscription d'une station surf naissante, puisque le tourisme surf[171] constitue la principale forme de tourisme dans la région. Les tours en surf ont commencé dans les années 1970 sous la forme de *surfaris*, qui étaient très en vogue durant cette décennie. Par définition, le *surf trip* correspond au tourisme d'aventure, et au tourisme primitif, puisque le surfeur s'adonne à une pratique sportive, dans des endroits qu'il ne connait pas ou peu, et rentre souvent en contact avec les populations locales dans des pays sous-développés ou émergents. Comme nous l'avons constaté au chapitre neuf, le *surfari* met l'accent sur la découverte de vagues vierges ou faiblement surfées, et donne le sentiment au voyageur qu'il est un pionnier dans cette localité. Ponting (2009b, p. 159) note alors que le surf trip aux îles Mentawai s'est principalement développé chez une élite de surfeurs, composés de professionnels et d'individus aisés. En effet, le voyage aux îles Mentawai est très couteux, car il nécessite des excursions spécifiques en bateaux ou en avion privé, accompagné d'un guide pour sillonner les îles de l'archipel et servir d'intermédiaire avec les populations locales (Ponting & O'Biren, 2015, p. 102).

Selon Ponting (2009b, p. 161), les Australiens ont été les premiers à explorer de manière systématique les îles Mentawai dans les années 1980, et une seconde vague d'exploration s'est intensifiée avec le début des vols commerciaux en 1991. En 1994, deux tours opérateurs australiens proposaient des *surf trips* sur l'archipel : *Surf Travel Company* fondé en 1987, et *Great Break International* créé en 1995. Bien que le nombre de clients demeurât relativement faible,[172] ces entreprises sont parvenus à centraliser l'attention des médias spécialisée, par la diffusion d'images exotiques grandement recherchées (Ponting, 2009a, p. 259). En collant à la représentation du spot de surf par excellence (*i.e.* vagues vierges, eaux turquoise, températures tropicales, et absence de pollution), le tourisme surf aux Mentawai a dépeint le « Nirvana du surfeur » (Wearing & Ponting, 2009, p. 259 ; Ponting &

[171] Je considère le tourisme surf, comme une sous branche du tourisme d'aventure. Le tourisme d'aventure correspond à « any activity trip close to nature that is undertaken by someone who departs from known surroundings to encounter unfamiliar places and people, with the purpose of exploration, study, business, communication, recreation, sport, or sightseeing and tourism » (Addison, 1997, p. 417 ; Swarbrooke, et al., 2003, p. 6)

[172] Par exemple, durant la saison 2000, on comptait une trentaine de bateaux pour 3 000 touristes (Ponting, 2009b, p. 162).

O'Brien, 2014, p. 104). De plus, cette destination touristique est l'une des plus favorables pour la pratique de ce sport, puisque les fonds marins coraliens, l'orientation des vents et la régularité de la houle fournissent une grande saison estivale, allant de mai à octobre (Ponting, 2009b, pp. 159–160).

Avec le développement du tourisme surf, le gouvernement indonésien était enclin à une expansion touristique de type libéral, puisque le gouverneur de Sumatra occidental avait autorisé les deux entreprises australiennes à gérer l'afflux des touristes et les relations avec les populations locales (Ponting, 2009b, p. 161). Mais en 1998, le nouveau gouverneur a révoqué cette autorisation et les tours opérateurs ont dû renégocier leurs prérogatives. Avec l'arrivée d'une nouvelle législation appelée *Predah 16* en 2003, les tours opérateurs ont été contraints d'établir un « tourisme durable » (Équipe MIT, 2011, p. 13) ou un « tourisme responsable »[173]. Ces nouvelles régulations provenaient du constat que le tourisme surf ne bénéficiait pas assez aux populations locales : une tendance inéquitable que l'on constate dans de nombreuses autres destinations de l'Indonésie et du Pacifique, comme en Papouasie-Nouvelle-Guinée (O'Brien & Ponting, 2014, p. 159), et que l'on qualifie parfois de « tourisme néocolonial » (Ponting, 2009b, p. 167). Afin de rétablir un équilibre soutenable, les directives imposées aux entreprises étrangères incluaient l'obligation de baser les entreprises sur l'archipel de Mentawai, plutôt que sur l'île de Sumatra ; puis la limitation d'une exploitation touristique à 30 bateaux avec un maximum de 250 hôtes simultanés sur le site, et enfin l'application de partenariats équitables avec les populations locales.

Malgré les problèmes liés au développement du tourisme surf dans les îles Mentawaï, il s'agit de retenir que cet archipel possède plusieurs petites stations surf qui sont à un stade de croissance embryonnaire. La prise de contrôle des politiques gouvernementales sur le tourisme surf, montre l'intérêt croissant des pouvoirs publics à capitaliser sur le surf pour tirer des bénéfices économiques durables, et les redistribuer aux populations locales. Dès lors, après avoir revu cinq types de destinations (Waikīkī, Hutnington Beach, Biarritz, Wanning, et îles Mentawai), il est désormais temps de proposer un modèle international de développement de stations surf.

[173] Selon l'organisation mondiale du tourisme, le tourisme responsable correspond à un développement qui : « meets the needs of present tourists and host regions while protecting and enhancing opportunities for the future ». Le tourisme durable : « is envisaged as leading to management of all resources in such a way that economic, social, and aesthetic needs can be fulfilled while maintaining cultural integrity, essential ecological processes, biological diversity, and life support systems ». (UNEP & WTO, 2005, pp. 11–12)

III – Une approche systémique mondiale des stations surf

A) Définitions et premiers éléments d'analyse systémique

Malgré les grandes disparités culturelles et les contextes économiques, historiques, politiques et idéologiques des stations surf étudiées dans ce présent chapitre, nous pouvons constater que chaque site repose une partie de son économie touristique sur la promotion du surf. Dans tous les cas – allant du plus abouti comme Waikīkī, au plus récent comme Wanning – le surf s'apparente à un marqueur territorial que l'on identifie par la présence temporaire ou permanente d'installations dédiées à la pratique. Dans toutes les déclinaisons, on remarque également que les instances publiques (*e.g.* gouvernements, conseils régionaux, élus municipaux) encouragent et contrôlent la diffusion du surf par des règlements, des subventions, et des coopérations avec les grandes instances internationales sportives comme la *World Surf League* ou l'*International Surfing Association*. Dans les cas les plus avancés, comme Huntington Beach ou Biarritz, on observe également une réorganisation de la fonction territoriale des stations vers le modèle d'une *surfurbia* :

> *Un processus de "surfurbia" est en cours autour des agglomerations de la Côte Basque et des stations océanes proches de Bordeaux. À Biarritz, Bayonne, Saint-Jean-de-Luz et dans les communes environnantes, le surf s'intègre aux institutions, influence les aménagements et l'urbanisme littoral. Plus au nord les sites de Lacanau, les plages océanes du Bassin (La Salie, le Cap Ferret) et de Biscarosse favorisent la constitution d'un marché du logement où s'établissent à l'année des résidents qui travaillent à Bordeaux.* (Augustin, 1994b, p. 110)

Un premier examen comparatif entre toutes ces stations met en lumière différents positionnements de la part des autorités publiques par rapport à leurs politiques touristiques[174]. On distingue deux grands types de politiques touristiques : l'une appelée *commande et contrôle*, faisant référence à une politique interventionniste de la part des équipes municipales, tandis que la seconde dite *dirigée par le marché* correspond à une attitude libérale du laisser-faire en faveur d'une gestion de l'espace touristique par les entreprises privées (Mak, 2008, p. x). Dans un éventail de pratiques situé entre ces deux extrêmes, on constate que les équipes municipales d'Honolulu étaient relativement libérales

[174] Par politiques touristiques, j'entends : « a set of regulations, rules, guidelines, directives, and development/promotion objectives and strategies within which the collective and individual decisions directly affecting tourism development and the daily activities within a destination are taken » (Ritchie & Crouch, 2000, p. 2 ; p. 10).

jusque dans les années 1990, puisque le développement du surf et de l'économie touristique était largement dérégulé. Aujourd'hui, le Conseil municipal d'Honolulu a repris le contrôle sur la dissémination des images du surf dans la station de Waikīkī, par des plans de réaménagement urbain selon le thème historique et prestigieux de l'histoire hawaïenne.

Un autre exemple, comme Huntington Beach, montre que les pouvoirs publics étaient déjà plus interventionnistes dans les années 1960, par l'application de réglementations lors des compétitions sportives (*e.g.* port du casque obligatoire). Suite à des problèmes de sécurité publique avec la scène subculturelle dans les années 1970 et 1980, ce contrôle a été renforcé les années 1990 par une rénovation intégrale du centre-ville, reposant sur l'histoire hawaïenne et californienne du surf. Enfin Biarritz semble avoir adapté une stratégie un peu moins ferme à partir des années 1980, alors que la Chine et les îles Mentawai ont durement contrôlé leur développement surf depuis les années 2000.

Dans les cas de stations les plus avancées dans la commercialisation et l'urbanisation du surf (*i.e.* Waikīkī, Huntington Beach, Biarritz), restaurer une image authentique et familiale, basée sur les loisirs de plage est devenu une priorité pour les pouvoirs publics, qui désirent maintenir leur site au plus haut d'une hiérarchie internationale de destinations surf. Pour Waikīkī, Huntington Beach et Biarritz, les projets de développement impliquaient la rénovation d'infrastructures et de bâtiments, l'amélioration des trottoirs et des espaces verts, ainsi que la promotion de nouvelles images surf en phase avec l'ère du temps. Par exemple pour Biarritz :

> *L'enjeu pour les maires et leurs équipes municipales, plus que le soutien à la pratique du surf elle-même, réside dans le développement de la commune à des fins de développement médiatique, économique, touristique, social et parfois sportif qui correspond le plus souvent à une logique de "markéting territorial"*. (Guibert, 2006a, p. 14)

Le marketing territorial, entendu ici comme un « marketing urbain » (Joseph, 1992, p. 214) ou « *city branding* » (Dinnie, 2011, p. 3), correspond à une labellisation de l'espace urbain, c'est-à-dire l'accolement d'une d'étiquette donnant une image de haut lieu exceptionnel du surf dans les représentations mentales des touristes et des surfeurs. Joseph (1992) et Augustin (1998) conçoivent les physionomies des scènes urbaines et des stations balnéaires comme n'étant pas fixes ou figées, mais comme des entités mobiles qui évoluent dans le temps. Les équipes municipales, régionales ou gouvernementales d'une station surf considèrent l'espace urbain comme un lieu de représentation, de mise en scène des individus

et du pouvoir. Ils conçoivent les territoires comme des décors chargés de représentations symboliques qui véhiculent certaines façons d'être en milieu côtier. À l'instar des grands boulevards hausmaniens qui ont ouvert Paris sur de grands espaces de circulation entourés d'une architecture remarquable, Waikīkī, Huntington Beach et Biarritz ont affiché une forte cohérence architecturale incarnée dans un territoire urbain sécurisé et une image surf aseptisée de caractéristiques subculturelles déviantes. Dans et par l'urbain, les pouvoirs publics ont façonné les interactions sociales et les manières de se comporter par tout un jeu de symboles et de représentations faisant référence aux origines hawaïennes du surf.

En effet, Waikīkī, le centre d'Huntington Beach et Biarritz se sont attachés à promouvoir le surf à planche longue qui était en train de revenir à la mode à la fin des années 1980. Faisant référence à une glisse traditionnelle et douce, le surf de la planche longue a été symboliquement associé aux *Waikīkī beachboys*, ainsi qu'à l'âge d'or du surf californien des années 1960. Le terme catalyseur de cette logique est celui d'« esprit aloha » (Guibert, 2006a, p. 196), encore appelé « aloha spirit » (Taylor, 2007, p. 928), et résonne fortement dans l'esprit des surfeurs du monde entier. Par exemple pour le président du WindanSea Surf Club, l'esprit aloha fait partie intégrante de son ethos :

> *We are here to help spread surfing, bring "aloha" and the betterment of the surfers' citizenship. Each one of us is a responsible athlete and must share that "aloha spirit", and bringing out to others.* […] *First of all, "aloha" means "hello", "goodbye" and "love". I had an experience when I was a kid and I realized that life is all about loving each other. So instead of saying "hello" all the time – which is too corny – I say "aloha". Also, "aloha" is such a powerful word. When you say "aloha" instead of "goodbye", people do not know what to do. Some get stoked, get all happy and reply to you: "yeah, aloha". The phonetic and the sound of the word is empowering. If you say "aloha" all day long, people are happy. They are much happier than if you say a regular: "goodbye, I'll see you later". People are so socially trained in a negative direction versus a positive one. We are at the forefront of not only surfing, but also ambassadors of the world peace.* (Entretien réalisé avec Monsieur O, président du WindanSea Surf Club en 2012–2013, le 12 décembre 2012)

Alors que les *longboards* étaient quasiment les seules planches surfées entre les années 1900 et 1960, ces objets étaient systématiquement associés au terme aloha, mettant l'emphase sur l'amour, la compassion, la charité et l'affection. Lorsque ces planches ont quasiment disparu avec la révolution de la planche courte dans les années 1970 et 1980 (Neushul & Westwick, 2013, p. 141), le terme aloha perdait également sa consistance dans le monde du surf, qui embrassait plutôt le mouvement contre-culturel. Seul Waikīkī est resté le

centre mondial de la planche longue et de l'esprit aloha, à cause de ses vagues longues et clémentes, ainsi qu'une tolérance plus importante envers tout type de glisse, comme l'explique Don Isaacs, directeur des services de plage de l'Outrigger Canoe Club :

> *In California, I grew up in the 1960s and they were a lot of revolutionary things going on at the time. They were the crystal hippie things and we were into shortboards. The older guys were riding longboards and we did not like them. We were like: "get this guy with his longboard out of here". When I moved to Hawai'i in '82, things were different. There was not that separation between longboards and shortboards, because you longboard, you shortboard, you kneeboard and you boogie board here. As long as you were good, you were okay. It was not what you rode that matters, it was what you did. So in California, it was more about clicks, especially in Southern California. But in Hawaii, it was more about whatever you rode in the water was okay, as long as you could do it.* (Don Isaacs, directeur des services de plage de l'Outrigger Canoe Club. Entretien réalisé le 15 mai 2014)

Dans les années 1990, les stations surf au développement avancé comme Huntington Beach et Biarritz ont aussi investi cet esprit aloha, dans la mesure où Waikīkī correspondait à un modèle à suivre, et que de nombreux pionniers du surf des années 1950 se tournaient à nouveau vers le surf en planche longue. Atteignant la cinquantaine et la soixantaine, la plupart des surfeurs sud-californiens et de l'Aquitaine se sont tournés à nouveau vers le *longboard*. D'une part, la pratique du surf en planche longue est moins agressive, et par conséquent adaptée aux conditions physiques des surfeurs les plus âgés. D'autre part, la planche longue autorise à palier à la surpopulation des zones de surf, car elle permet d'attraper une vague avant un surfeur à planche courte, qui doit se positionner plus proche du ressac. Par exemple, le retour du *longboard* à Huntington Beach s'est officialisé avec la naissance de Huntington Beach LongBoard Crew en 1985, et dont certains membres tels que Chuck Linnen, ont été panthéonisés au *Surfing Walk of Fame*.

D'une manière ou d'une autre, les pouvoirs publics ont tiré leur épingle du jeu dans réappropriation de la planche longue par différentes logiques de représentations. La plus importante d'entre elles consiste à capitaliser sur Duke Kahanamoku, par l'intermédiaire d'une statue commémorative, comme celle de Kūhiō Beach (Waikīkī), et celle du centre-ville d'Huntington Beach (Osmond, 2008 ; Osmond, Phillips, & O'Neill, 2011). Pour le cas biarrot, cela s'est fait dans la reproduction systématique de l'image de Duke sur la majorité des supports promotionnels des festivals de surf (Coëffé & Guibert, 2013, p. 95 ; Guibert,

2006a, pp. 196–201). Selon cette logique, on peut alors concevoir la mise en scène du pouvoir dans l'espace urbain par l'intermédiaire de symboles historiques :

> *Le pouvoir établi sur la seule force, ou sur la violence non domestiquée, aurait une existence constamment menacée ; le pouvoir exposé sous le seul éclairage de la raison aurait peu de crédibilité. Il ne parvient à se maintenir ni par la domination brutale, ni par la justification rationnelle. Il ne se fait et ne se conserve que par la transposition, par la production d'images, par la manipulation de symboles et leur organisation dans un cadre cérémoniel. Ces opérations s'effectuent selon des modes variables, combinables, de présentation de la société et de légitimation des positions gouvernantes.* […] *Tantôt le passé collectif, élaboré en une tradition, en une coutume, devient la source de la légitimation. Il est une réserve d'images, de symboles, de modèles d'action ; il permet d'employer une histoire idéalisée, construite et reconstruite selon les nécessités, au service du pouvoir présent. Ce dernier gère, et assure ses privilèges, par la mise en scène d'un héritage*. (Balandier, 1980, pp. 16–17)

Chez Balandier (1980, pp. 52–95), il existe une dialectique entre l'ordre et le désordre que l'on peut identifier à Huntington Beach par le localisme aggravé et son assainissement. Le pouvoir représenté par les élus municipaux, a réorganisé la station surf par l'utilisation de sa centralité subculturelle comme un héritage commun, que l'on a rattaché à l'histoire polynésienne de la glisse et de son héros (*i.e.* Duke Kahanamoku), par l'intermédiaire d'un musée international du surf et d'une statue commémorative. Dans les deux cas les plus aboutis de stations surf (*i.e.* Waikīkī et Huntington Beach), on constate que la mise en scène du pouvoir s'est réalisée par la création d'un discours similaire à ce que l'on appelle « l'image de la destination touristique » (Desmond, 1999, p. 5). Ici, cette image n'a pas été uniquement diffusée par les promoteurs touristiques, mais transparait également dans l'espace urbain sur son architecture, sa physionomie urbaine et semble se réaliser de manière systématique en quatre étapes :

(1) La première étape est celle de la décontextualisation, qui repose sur la mise sous silence du caractère négatif de la station pour que celle-ci paraissent saine et appropriée au développement touristique. À Huntington Beach, cela est passé par une purification de l'image surf, tandis que pour Waikīkī, cela s'est réalisé par un retour aux origines de la cité balnéaire. Pour ces deux destinations, l'usage du passé s'est fait par une surreprésentation de l'ethnie et de la culture hawaïenne.

(2) La seconde étape correspond à la recontextualisation du surf par la création d'un univers nouveau. Les stratégies engagées ont mis l'accent à la fois sur un imaginaire

polynésien dans les quartiers connus pour la pratique du surf, et sur une conception nouvelle des sports de glisse dans les endroits réservés aux activités commerciales. À Waikīkī par exemple, l'emphase a été mis sur le passé nostalgique en bord de plage par la présence de marqueurs historiques (*e.g.* planches et statues commémoratives), alors que les représentations du surf compétitif de la planche courte se retrouvent sur l'artère commerciale de Kalākaua Avenue.

(3) La troisième étape est celle de la diffusion intensive de ces deux modèles *longboard/shortboard* par la répétition de leur dialectique. Les thèmes à l'œuvre se retrouvent dans un grand nombre d'univers qui n'ont pas grand-chose à voir avec le surf, comme des restaurants, des bars, des magasins de luxe (Coëffé & Guibert, 2013, pp. 92–95), ainsi que des sociétés d'assurances (Cain, 2006, p.42). On multiplie les supports promotionnels, que le touriste peut ramener chez soi à l'issue de son séjour comme des cartes postales, des films, des flyers, des posters, des timbres et autres objets du magasin de souvenirs. Cette multiplication de la représentation du thème surf vise à donner une cohérence à la scène surf, donnant le sentiment qu'elle est naturellement faite pour perpétuer une culture soi-disant authentique. Elle donne également une connotation prestigieuse et affective aux produits fabriqués en grande série, qui paraissent plus véritables et artisanaux.

(4) Enfin, la quatrième et dernière étape est celle de la répétition, c'est-à-dire de l'établissement d'un modèle de développement surf durable, afin d'ancrer dans les mentalités l'idée que la station surf est un berceau et un centre incontournable de la glisse. Par exemple, l'emphase sur la planche longue est aujourd'hui toujours visible à Huntington Beach, qui chaque année édite des brochures aux effigies des surfeurs. Par conséquent, au regard du caractère systématique du positionnement des pouvoirs publics, et de leurs stratégies de marketing territorial, il convient de concevoir un modèle de station surf. Nous l'avons vu, chaque scène possède ses propres spécificités locales, et toutes ne sont pas aussi avancées dans leur croissance surf. Ce constat suppose alors l'existence d'une hiérarchie entre ces différentes stations, et il s'agit désormais d'identifier différents stades de développement.

B) Ébauche d'un système global de stations surf

Le caractère systématique de l'utilisation de la culture surf à des fins de développement économique et urbain suggère l'existence d'un système global surf. Lorsque l'on traite de systèmes à l'échelle mondiale, on retient souvent les travaux de Fernand Braudel (1979), avec sa notion d'*économie-monde*, qu'il a étayée pour le monde

méditerranéen. Le modèle établit par Braudel inspira grandement le *système-monde* de Wallerstein (1974), et a donné lieu à de nombreux autres modèles transdisciplinaires postulant l'existence de plusieurs types de systèmes-mondiaux. Par exemple, Algaze (2005), Chase-Dunn et Hall (1991), Frank et Gills (1993), puis Ekholm et Friedman (1985) arguent en faveur de systèmes-mondes sans États-Nation et de nature précapitalistes. Enfin, la géographie, la sociologie et l'anthropologie urbaine ont souligné l'existence de systèmes de villes mondiales en compétition et échange les unes avec les autres, au sein d'une hiérarchie globale (Ghorra-Gobin, 2007 ; Knox & Taylor, 1995 ; Sassen, 1999, 2002 ; Smith & Timberlake, 1995).

Mais d'après la catégorisation des systèmes-mondiaux de Friedman (1992c), il semblerait que nous ne sommes pas face à un système-mondial surf, au sens où celui-ci n'intègre pas toutes les caractéristiques civilisationnelles d'un système. Pourtant, nous faisons bien face à un système de stations surf, qui lui-même s'intègre dans le système-monde contemporain. Ce système surf paraît également être global, dans la mesure où de nombreuses stations balnéaires dans plusieurs pays se dotent d'une physionomie urbaine de type *surf city* ou *surfurbia*. De plus, on constate que ces stations ne sont pas au même stade de développement, ce qui les positionne dans une hiérarchie sur un marché touristique mondial de destinations surf. Néanmoins, il est à ce jour impossible de dessiner les contours de ce système global, car tout chercheur travaillant sur la question est confronté à une absence de données. En effet, à l'exception de l'analyse comparative de Waikīkī et d'Huntington Beach dans cette présente thèse, il existe peu de comparaison de longue durée entre plusieurs stations surf. Jusqu'à présent seuls les chercheurs français comme Augustin (1994a, 1994b), Coëffé, Guibert et Taunay (2012, 2014) et Guibert (2006a) ont fourni des études comparatives pour l'Aquitaine, les Hawai'i et la Chine. Mais qu'en est-il d'autres centres hégémoniques et historiques du surf comme la Californie et l'Australie ? Or, c'est bien la comparaison sur la longue durée de plusieurs sites, régions et pays qui demeure l'outil méthodologique le plus pertinent pour démontrer l'existence d'un système global.

De même, si l'on se penche sur le nombre de surfeurs au monde et la concentration d'entreprises spécialisées en équipements et en aménagements sportifs dans différents endroits, on constate qu'il n'existe pas de comparaison transnationale. À ce stade de la réflexion, aucun travail ne peut circonscrire correctement un modèle théorique complet, non seulement à cause du faible nombre d'études comparatives entre stations surf, mais aussi à cause du manque de données industrielles à l'échelle nationale et internationale. Par exemple,

le président de la *Surfing Industry and Manufacturer Association* (SIMA) qui rassemble les données de l'industrie du surf aux États-Unis évoque ce problème au niveau national :

> Palladini : *There is a lack of understanding regarding the real economic impact of surfing. We are in Orange County, California, and the surf industry is one of the largest industries we have in this county. Do you think the County Supervisors are aware of this? No, and it is our fault. The surfing industry has to be the one out lobbying. In our country, the private businesses put together these lobbies to build visibility with the government officials. As an industry, we have not built that. It has not been a priority for us. Therefore, from the government point of view, there is a low level of understanding of what our industry does for the State. We have not been proactive enough.*
>
> Auteur : *Do you think this might change over time?*
>
> Palladini : *It will, because of the market forces. Once we are able to quantify how many people are employed, how much tax revenues are generated by our businesses, and how much money we give back to the local communities, government officials will realize that there is a lot of money, power and influence here*.
>
> Auteur : *So far, have you not been able to quantify all those things?*
>
> Palladini : *No, we have not. That is a good challenge for our industry to put all this information together.* (Doug Palladini, ancien éditeur du magazine *Surfer*, président de la SIMA et vice-président de l'entreprise *Vans*. Entretien réalisé le 5 juin 2014)

Malgré l'absence de telles statistiques, nous pouvons tout de même jeter les premières bases d'un modèle théorique à partir des précédentes études sur la question. Par exemple, Laderman (2014), Warren et Gibson (2014) et le *World Surf Cities Network* (About surf cities, 2013) soutiennent l'existence d'un système-monde de villes surf, étant lui-même dépendant de dynamiques plus larges. Selon Laderman: « surfing exists in a political universe [and] is simultaneously a multibillion-dollar industry that relies on global networks of manufacturing, marketing, and travel » (Laderman, 2014, p. 164). D'autres travaux plus anciens suggèrent les contours d'un système-monde surf comme ceux d'Augustin et de Malorie (1997), traitant de l'économie-monde et du système-monde contemporain. Selon eux, la diffusion de surf dans le monde doit beaucoup aux médias et aux nouveaux moyens de communication, qui ont donné naissance à une « culture-monde » et des « territoires-monde » (Augustin & Malorie, 1997, p. 120). La culture-monde serait rendue possible par les échanges de marchandises et de personnes, mais aussi par les réseaux mondiaux de communication et d'information. Par delà la notion de culture – qui est difficile, voir impossible à quantifier – c'est sous l'angle d'approche des monographies de stations surf (Brown, 2006 ; Coëffé, 2010,

2014 ; Guibert, 2006b ; Guibert & Taunay, 2013 ; Ponting, 2009a, 2009b ; Preston-Whyte, 2001, 2002, 2012), et de quelques études comparatives (Augustin, 1994a, 1998 ; Booth, 2001a ; Guibert, 2006a, 2012 ; Coëffé, Guibert, & Tanuay, 2012, 2014 ; Hull, 1976 ; Ponting 2014b) que je tente de dégager un modèle d'analyse. À cela, j'ajoute la comparaison que j'ai effectué entre Waikīkī et Huntington Beach depuis le chapitre six, afin de retenir les caractéristiques principales d'une station surf et de monter en généralité en proposant un modèle de développement idéal typique. Malgré les différences culturelles et historiques de chaque région, je suppose que la reproduction du surf dans chaque station répond à des similarités de développement urbain et subculturel. C'est-à-dire que l'on peut dégager un modèle commun à l'ensemble des stations balnéaires à partir du début du XX^{e} siècle, et dont le caractère systématique révèle la présence d'un système global mettant en relation l'ensemble de ces stations. Le tableau (*cf*. Table 6) ci-dessous semble s'inspirer du modèle de Butler (1980), mais nous écartons Butler de notre théorie à cause des problèmes associés à son application (Agarwal, 1997, 2002 ; Suchet, 2015). Le tableau résume six grandes étapes de développement urbain et identifie des destinations surf centrales, semi-périphériques et périphériques.

Table 6 : Proposition d'un modèle de développement de stations surf.

Station surf	Périphérique		Semi-périphérique		Centrale	
Stade	**Implication**	**Développement embryonnaire**	**Développement**	**Massification**	**Stagnation**	**Régénération**
Caracté-ristiques	Un site faiblement aménagé contraint les services publics et des investisseurs privés à construire des hébergements et un ensemble d'infrastructures primaires, telles qu'un réseau d'assainissement des eaux usées et de transport. Une station surf émerge lorsque cette pratique est promue comme une attraction touristique. L'accueil des premiers visiteurs génère des rentes suffisantes pour dynamiser les revenus locaux et investir davantage afin d'améliorer la qualité des infrastructures et le nombre de chambres disponibles.	Un flux constant de visiteurs encourage le développement des services publics et d'un calendrier événementiel. On assiste au lancement de journées à thème, des premiers festivals et de compétitions entre clubs locaux. On constate également une popularisation de la baignade, des leçons de surf et l'instauration du secourisme en mer. Les flux économiques et migratoires s'intensifient et les agences publiques et privées monopolisent la production et la distribution des images du surf, autrefois réservé aux clubs locaux.	La production, promotion et consommation d'images et de produits surf stimule des flux économiques lorsque des travailleurs migrent dans la station à la recherche d'un emploi ou dans l'objectif de débuter une entreprise dans le secteur du tourisme surf. Le nombre de visiteurs augmente et les revenus tirés de la commercialisation du surf deviennent un élément essentiel de la santé économique de la station balnéaire.	La commercialisation de la culture surf engendre un tourisme de masse. La diffusion des images surf dans les médias, ainsi que les flux économiques et de visiteurs atteignent leur apogée. L'industrie subculturelle vise essentiellement un marché allant au-delà de la niche des surfeurs et les surf shops se transforment en magasins de prêt-à-porter, impliquant une délocalisation de la production artisanale de planche vers des régions périphériques.	La détérioration des infrastructures, le manque d'innovation et les problèmes territoriaux entre la subculture locale et les vacanciers soulignent une exploitation intensive de la culture surf. Les flux économiques, culturels, et migratoires diminuent au profit d'autres stations surf en croissance, qui centralisent de nouvelles innovations. La cité stagnante se lance à la recherche de nouvelles stratégies afin de rester compétitive sur un marché mondial de stations surf.	Les entreprises et les agences municipales reconnaissent officiellement que la subculture locale et internationale définit l'identité principale de la station balnéaire. Plusieurs tentatives visent à recouvrer un développement positif par l'intermédiaire d'un plan de rénovation urbain et de la célébration des pionniers du surf par des techniques commémoratives.

Il est important de ne pas concevoir notre modèle comme évolutionniste, car certaines stations périphériques restent à un stade de développement embryonnaire afin de privilégier un tourisme mondain (*e.g.* Îles Mentawai). De même les stations centrales, semblent engager plusieurs cycles de maturité et de régénération, comme Waikīkī et Huntington Beach). Au regard de la carte (*cf.* Carte 14) de diffusion du surf à l'échelle mondiale, il convient alors de retenir les Hawai'i (Hemmings, 1999), les États-Unis (Verge, 2001), l'Australie et la Nouvelle-Zélande (Pearson, 1982) comme les centres historiques des destinations surf. Les régions semi-périphériques incluent la France, l'Angleterre (Augustin, 1994a ; Guibert, 2006a ; Wheaton, 2007), l'Amérique latine (Krause, 2007, 2013 ; Tantamjarik, 2004), et l'Afrique du Sud (Thompson, 2011). Enfin, les stations périphériques se retrouvent dans les Caraïbes (Poizat-Newcomb, 1999a, 1999b), en Indonésie (Buckley, 2002a, 2002b ; Leonard, 2006 ; Ponting, 2009), et en Chine (Coëffé, Guibert, & Taunay, 2012 ; Guibert & Taunay, 2013). Au côté de ce modèle de diffusion, il s'agit également d'isoler douze indicateurs issus du modèle d'Eddie et Caroll (2012), permettant de vérifier si les stations surf reproduisent un même modèle, ou contraire proposent des variations historiques majeures remettant en cause la modélisation. Il convient de souligner que la somme des critères retenus constitue un idéal type de station surf, et que la plupart d'entre elles remplissent uniquement qu'une partie des caractéristiques énoncées ci-dessous :

(1) Lieu. Une station surf doit posséder des spots de surf dans ses frontières administratives. La qualité des vagues doit être suffisante pour attirer les résidents à pratiquer le surf. Des spots de surf situés aux alentours de la ville doivent être également identifiables et accessibles.

(2) Population. Une partir de la population de la ville doit nécessairement accueillir des touristes locaux, nationaux et internationaux.

(3) Pratique. L'une des principales raisons du séjour pour un touriste repose sur la pratique du surf ou son apprentissage.

(4) Industrie. L'innovation et la manufacture de planches doivent être présent par l'établissement d'artisans-shapers isôlés, en association, ou en concurrence les uns par rapport aux autres.

(5) Distribution. Au côté des planches, doit également apparaitre des points de vente et des magasins de produits dérivés surf (*e. g.* prêt-à-porter).

(6) Éducation. Pour encadrer et éduquer les touristes, nous devons noter la présence d'une ou plusieurs écoles de surf.

(7) Institutions. L'existence d'une association de surf, de club et autres organisations à but non lucratif.

(8) Amateurisme et professionnalisme sportif. Les compétitions internationales, nationales et régionales, doivent s'y tenir selon un calendrier annuel.

(9) Médias. La présence de médias spécialisés comme des magazines, des blogs et sites internet dans lesquels travaillent des employés ou des travailleurs indépendants (*e.g.* journalistes, photographes, éditeurs, etc.).

(10) Culture. La ville doit organiser des événements culturels comme des expositions temporaires, des festivals de musique surf, de films surf ou de mode surf (10).

(11) Pôle tertiaire. Les grandes firmes internationales doivent baser leur maison mère dans ces villes, avec la présence de corporations.

(12) Politiques publiques. Les équipes municipales doivent enfin manifester leur politique de développement du surf en capitalisant sur l'image du surf et son histoire. Idéalement, la station possède des légendes locales, une histoire régionale importante dans le surf-lore international, un musée du surf et une statue commémorative de Duke Kahanamoku.[175]

Pour conclure, à la différence d'une analyse de type système-monde (Wallerstein, 2011), qui conçoit une division du travail entre des régions centrales et périphériques, ce dernier chapitre a analysé la présence de stations surf à travers le monde, selon différent niveau de développement, et affirme qu'il existe un système global surf qui nécessite un examen approfondi. Étant donné le manque de statistiques internationales concernant le processus de fabrication et de distribution des planches de surf et d'autres accessoires, nos résultats montrent qu'il est difficile de mettre en avant un système global industriel surf, par la seule mesure des importations et exportations de produits spécialisés. Pour cette raison, d'autres techniques d'investigation doivent être utilisées. Par exemple, Warren et Gibson (2014a, 2014b) traitent de l'émergence d'un système transpacifique surf, par la mise en évidence d'échanges de matières premières, de savoirs, d'innovations et de déplacement des individus, sans pour autant quantifier ces flux. Quant à notre étude, il a été démontré que la conduite d'entretiens avec des membres de l'industrie du surf, croisées avec les études à visées transnationales (*e.g.* Laderman, 2014 ; Sutherland, 2014 ; Warren & Gibson, 2014a, 2014b), ainsi qu'une approche urbaine du développement, ont permis de théoriser l'existence d'un système global de stations surf.

[175] Pour un recensement des villes possédant une statue de Duke jusqu'en 2009, consulter Colas (2009).

Carte 14 : Migration du surf à partir des Hawai'i entre 1900 et les années 2000.
(Sutherland, 2014, pp. 20–21)

Explorers have added an important ingredient to the cultural melting pot, striking out into the unknown, searching for the perfect wave, which may be just around the next headland. Blake, Troy, Boyum, Naughton and Peterson are just a few of the names who have pushed the frontiers and taken the road less travelled.

Conclusion

La conclusion résume les points essentiels de cette présente thèse et propose des éléments de réponse à la problématique posée en introduction : En quoi y a-t-il rupture et continuité du surf hawaïen au XIX^{e} siècle, et quelles sont les modalités de sa transformation en un système global surf au XXI^{e} siècle ? Toujours selon un raisonnement chronologique, la conclusion est rédigée en trois parties et expose les mécanismes à l'œuvre dans transformation du *he'e nalu* en surf. La première partie se concentre uniquement sur le XIX^{e} siècle hawaïen et souligne la complexité des interactions entre la civilisation hawaïenne et la civilisation euro-américiane. La seconde partie met en lumière les principaux éléments en jeu dans la transition du XIX^{e} au XX^{e} siècle et traite des échanges culturels incessants entre ces deux civilisations. La troisième partie expose les logiques structurelles qui ont permis la diffusion durable du surf à l'échelle internationale à partir des Hawai'i.

I – Les paradoxes du *he'e nalu* au XIX^{e} siècle hawaïen

A) Une tradition affaiblie

Pour un certain nombre de travaux universitaires, l'histoire du *he'e nalu* se résume à faire le constat d'une coutume indigène en disparition (Augustin & Malorie, 1997, p. 121 ; Booth, 1995, p. 189 ; Brown, 2006, p. 8 ; Coëffé, 2005, p. 56 ; Coëffé & Guibert, 2013, p. 89 ; Coëffé, Guibert, & Taunay, 2012, p. 65 ; Devienne, 2014, p. 108 ; Finney & Houston, 1996, p. 13 ; Kanahele, 1995 ; Nendel, 2009, p. 2435; Warren & Gibson, 2014, p. 2). On explique que les missionnaires calvinistes étaient responsables de la plupart des maux qui ont frappé la civilisation hawaïenne et que le *he'e nalu* était quasiment inexistant. Étant donné qu'on conçoit le surf hawaïen dans un état larvaire, la création de l'Outrigger Canoe Club en 1908 et la promotion intensive d'Alexander Hume Ford (1908a, 1908b, 1909a, 1909b, 1911, 1912), ont réussi à convaincre une partie du milieu universitaire que le surf était fondamentalement déconnecté de son parent autochtone. Ce sport, comme nous le concevons aujourd'hui, correspondrait ainsi à une invention occidentale, loin de ces modalités indigènes.

Or le premier objectif de notre recherche était d'établir une continuité historique entre le *he'e nalu* et le surf et de retracer les conditions de possibilité d'un tel mouvement : autrement dit, d'en effectuer sa genèse. Pour cela nous avons fait le pari de retracer l'histoire

du *he'e nalu* au XIX[e] siècle et nous avons mis en lumière plusieurs irrégularités dans les recherches précédemment citées. En nous appuyant sur le courant de pensée qui soutient la continuité entre le XIX[e] et XX[e] siècle (Clark, 2011 ; Laderman, 2014 ; Moser, 2010a, 2010b ; Walker, 2011 ; Westwick & Neushul, 2013), nous avons d'abord démontré qu'il existait bien un déclin relatif du *he'e nalu*, mais que les missionnaires calvinistes étaient loin d'être les principaux responsables de ce mouvement. Par l'analyse des journaux de bord de voyageurs aux Hawai'i, complété par une étude des journaux hawaïens rédigés en langue vernaculaire, nous avons démontré que d'autres facteurs ont été à l'œuvre dans la chute relative du *he'e nalu*. Cela comprend les commerces transpacifiques (bois de santal, baleine, fourrure) qui ont transformé l'organisation du travail de la société hawaïenne. À cela s'ajoute l'importation de maladies étrangères sur l'archipel, ainsi que l'adoption de nombreuses pratiques occidentales de la part des Hawaïens, telle que la lecture et l'écriture, ou encore l'utilisation généralisée des chevaux comme nouveau moyen de transport.

B) Une pratique étrangère convoitée

Ensuite, après avoir dressé un tableau des principales causes du déclin du *he'e nalu*, nous avons observé qu'il existe de nombreux témoignages qui contredisent l'idée que cette pratique était en grande perdition. D'abord, les missionnaires constataient que le *he'e nalu* était toujours pratiqué plusieurs décennies après leur arrivée sur l'archipel et ont rédigé des lettres de mécontentement auprès de l'élite hawaïenne (*e.g.* Na Paaluhi, 1842,). Les *ali'i* n'étaient pas vraiment enclins à appliquer l'interdiction de cette tradition, puisqu'ils continuaient aussi à surfer (*e.g.* Na mea hou o ke alo alii, 1866). Ensuite, nous avons vu qu'une partie des missionnaires, chirurgiens et physiciens à bord des navires en partance pour les Hawai'i, a défini le *he'e nalu* et le bain à la lame comme des pratiques revigorantes et nécessaires au maintien de l'hygiène. Cette vision provenait principalement d'une longue modification des mœurs occidentales par rapport à l'appréciation de l'univers marin (Corbin, 1988/2010). En important un regard hygiéniste depuis l'Europe et les États-Unis dans les mers du Sud, ces individus ont manifestement documenté le dynamisme du *he'e nalu*. Grâce à leurs récits de voyage, un bon nombre d'entre de ces auteurs a enregistré précisément les jours et les lieux où le *he'e nalu* était pratiqué. Puis avec l'introduction d'un tourisme mondain à partir de la seconde moitié du XIX[e] siècle, ce sont les voyageurs aux Hawai'i qui ont témoigné des vives scènes de surf hawaïen, sous une plume romantique. Au côté de la vision hygiéniste, on constate que le regard romantique a été également déterminant pour attester de la vivacité du *he'e nalu*.

C) Une coutume nationale fondamentale

Au côté des considérations occidentales, nous avons étudié le point de vue autochtone en nous penchant sur la presse hawaïenne, qui était très importante à partir de la seconde moitié du XIX^{e} siècle. Contrairement à certains récits euro-américains, les textes hawaïens narrant le déclin du *he'e nalu* sont très rares. Cela provenait d'abord d'un recul volontaire de la pratique, qui était de moins en moins populaire, au regard des nouveaux sports importés les par *Haole* (*i.e.* allochtones), comme l'équitation qui a connu un succès fulgurant. Puis, l'alphabétisation des Hawaïens a permis d'établir un système administratif et juridique (*i.e.* bureaucratie), ainsi que d'enregistrer par écrit leur longue histoire. Avant même l'arrivée de l'écriture, les Hawaïens étaient remarqués pour leurs historiens, spécialistes dans la narration d'immenses généalogies, mythes et légendes. La rédaction d'un tel folklore a littéralement inondé les journaux hawaïens à partir des années 1870, et a constitué de longues chroniques jusque dans les années 1920. Par exemple, l'histoire de la surfeuse Hi'iakaikaoliopele était publiée pendant plusieurs mois, et a été récemment compilé dans un volume de plus de 490 pages (Noglemeier, 2006).

Dans le contexte de l'émergence des États-Nations au XIX^{e} siècle, la royauté hawaïenne avait également compris l'importance d'affirmer des traditions hawaïennes afin de forger une identité nationale. Le *he'e nalu,* tout comme le *hula,* est rapidement devenu une des spécificités culturelles de la société hawaïenne. Cette mouvance était d'autant plus forte qu'elle inquiétait les hommes politiques et hommes d'affaires occidentaux aux Hawai'i, qui dans leur intention de renverser la couronne, ont dû se présenter comme des *Kama'āina*, c'est-à-dire les héritiers authentiques de la culture hawaïenne. Dès lors la création de l'Outrigger Canoe Club par plus d'une centaine d'individus n'était qu'un indicateur de la réappropriation de la culture hawaïenne par les résidents de l'archipel.

Par conséquent, en travaillant sur les journaux hawaïens au XIX^{e} siècle, en regard croisé avec les récits occidentaux, notre premier objectif était de mettre en lumière une histoire vivante du *he'e nalu* au XIX^{e} siècle, qui était à la fois pratiqué par les Hawaïens, mais également par les Euro-américains. Cette histoire nous a permis de comprendre pourquoi une partie des travaux universitaires n'était pas en mesure de concevoir le *he'e nalu* comme étant toujours pratiqué, puisque les *Kama'āina* avaient tout fait pour démontrer que les Hawaïens avaient oublié leurs coutumes. Comme je l'ai démontré avec Ben Finney, l'incapacité de voir que les Hawaïens étaient toujours en phase avec le *he'e nalu* au XIX^{e} siècle, provenait également du fait qu'il existait peu de chercheurs ayant appris l'hawaïen, ou ayant fait appel à un traducteur pour connaitre l'état du *he'e nalu*.

II – La transition du XIX^{e} au XX^{e} siècle

A) L'impératif touristique et politique

Concevoir une continuité entre le *he'e nalu* et le surf nécessitait aussi un fil rouge, et il a été argué tout au long de ce présent travail que le tourisme a constitué la trame narrative du surf depuis la fin des années 1870. En effet, un bon nombre d'études sur le surf s'accorde pour identifier Waikīkī comme le point de départ touristique du surf moderne au début du XX^{e} siècle. Or notre analyse des récits de voyageurs aux Hawai'i montre que c'est avant tout Hilo, qui était le centre touristique du *he'e nalu* dans les années 1870, notamment parce cette ville était le point de départ pour visiter d'autres attractions convoitées, comme le cratère du volcan Kīlauea, et la vallée de Waipio. À Hilo, on payait déjà les indigènes pour les voir s'animer sur des planches et des joutes en surf hawaïen étaient organisées par les *ali'i* pour les visiteurs (*e.g.* Campbell, 1878/1881, pp. 413–414 ; Chaney, 1880, p. 175). Aussi, on s'accorde souvent pour affirmer que l'ouverture de l'Outrigger Canoe Club fondé en 1908 à Waikīkī est le premier club de surf au monde, alors que Clark (2011, p. 70) a identifié une première concession touristique de surf en canoë, le *Hui Pākākā Nalu* fondé à Waikīkī en 1897.

Bien que l'histoire touristique du surf à Waikīkī ait été grandement traitée avec l'Outrigger Canoe Club, puis l'ouverture du Hui Nalu en 1911, cette thèse visait également à montrer qu'il existait une irrégularité dans les précédents travaux. À l'exception de Finney qui affirme qu'Alexander Hume Ford n'était pas le seul à fonder l'Outrigger Canoe Club (Finney & Houston, 1966/1996, p. 61), toutes les études universitaires affirment que le décollage du surf en tant qu'activité principale du tourisme hawaïen s'est faite avec Alexander Hume Ford, qui reçut le soutient de Jack London. Bien que cette histoire ne soit pas fausse, elle passe néanmoins sous silence plus d'une centaine de membres fondateurs de l'Outrigger Canoe Club (Del Piano & Tregaskis, 2007, p. 223 ; Yost, 1971, p. 35), et qui ont été les *Kama'āina* les plus influents dans le renversement de la reine Lili'uokalani en 1893, comme Sanford B. Dole, Lucius E. Pinkham et Lorrin A. Thurston. Ce phénomène tend ainsi à minimiser l'importance des politiques gouvernementales dans le contrôle d'une industrie touristique, et notre travail à montrer que le tourisme ne peut pas être étudié sans prendre en considération les intentions des pouvoirs publics.

B) L'idéologie moderne, l'athlétisme, et le sauvetage en mer

Au côté du tourisme qui a continué à prospérer à Waikīkī tout au long du XX^e^ siècle, la transformation du *he'e nalu* en surf s'est également réalisé avec l'avènement des sports modernes en Angleterre au XIX^e^ siècle. En effet, le modèle anglo-saxon qui a normé de nombreux jeux européens par l'instauration de codes, de règles et de clubs, a également été exporté jusque dans les mers du Sud, puisque la transformation du *he'e nalu* en surf s'est réalisé par l'intermédiaire de trois clubs (*i.e.* Hui Pākākā Nalu, Outrigger Canoe Club, et Hui Nalu). Bien que ces clubs soient plus des concessions touristiques que des organisations sportives, c'est avant tout le club Hui Nalu qui a popularisé la branche sportive du surf par l'intermédiaire de ses surfeurs renommés comme Duke Kahanamoku. Ici, ce n'était pas le surf qui était mis au premier plan, mais la natation. Cependant les exploits de cet hawaïen ont focalisé les regards sur son lieu de travail à Waikīkī et l'athlétisme de ses collègues beachboys, qui sont devenus internationalement reconnus. Ainsi cette thèse visait également à montrer ce qu'est le *surf moderne*, puisque la grande majorité des travaux étudie le *surf moderne*, sans qu'aucun d'entre eux ne définisse la Modernité. Par l'investigation du modèle sportif, nous avons montré que l'avènement du surf moderne en tant que sport, s'est réalisé parce qu'il rentrait en harmonie avec l'idéologie moderne par la célébration de l'amateurisme sportif, de l'effort, de la compétition, et de la comparaison entre ethnies. À un échelon international, la confrontation des athlètes lors de Jeux olympiques visait à affirmer les puissances nationales.

Nous avons également démontré que l'idéologie moderne était largement confortée par le surf en Australie et en Californie grâce à l'application des techniques de navigation hawaïenne au sauvetage en mer au début du XX^e^ siècle. Avant l'arrivée des Hawaïens, comme George Freeth en Californie ou Duke Kahanamoku en Australie, les plages étaient des lieux relativement restreints à la baignade et dangereuses pour les mentalités occidentales. L'utilisation de la planche de surf comme un outil essentiel du sauvetage en mer et la généralisation du métier de sauveteur ont grandement contribué à donner une image professionnelle du surf, qui résonnait avec les valeurs de l'idéologie moderne, telles que la rigueur, le dévouement, l'entrainement sportif et l'hygiène physique. Par conséquent, notre travail visait à définir ce que voulait dire *surf moderne*, c'est-à-dire le *he'e nalu* qui a conforté les valeurs de l'idéologie moderne des États-Nations et de l'éthique protestante. Bien que l'on puisse noter les rôles déterminants des individus dans cette première diffusion transpacifique du surf comme George Freeth et Duke Kahanamoku, cette présente thèse a démontré qu'il existait deux mouvements idéologiques croisés pour que le *he'e nalu* s'exporte en surf

moderne à l'étranger. Le premier reposait sur la nouvelle appréciation du rivage par les mœurs euro-américaines. Le second se basait sur l'adoption d'une partie de l'idéologie moderne par les Hawaïens, qui souhaitaient assoir leur légitimité sur l'échiquier international, et se positionner vers le haut d'une hiérarchie raciale établie par le darwinisme social.

III – Le système global du XX^{e} siècle et du XIX^{e} siècle

A) La nécessité urbaine

Portée par les valeurs du secourisme, la pratique du surf en Californie a progressé modestement au début du XX^{e} siècle, et notre étude a affirmé que c'est également par l'urbain que le surf a pu se diffuser durablement. En effet, la Californie constitue un exemple de choix, puisque de nombreuses stations balnéaires ont investi le surf comme un élément essentiel de leur identité territoriale, tel que Santa Cruz, Malibu, Santa Monica, Redondo Beach, Huntington Beach, San Clemente, San Onofre, et San Diego. À l'exception de quelques travaux français qui saisissent l'importance de l'aménagement du littoral dans l'histoire du surf (*e.g.* Augustin, 1998 ; Devienne, 2014 ; Guibert, 2006a), aucune étude n'avait réalisé une comparaison historique d'un siècle entre deux stations balnéaires, qui ont capitalisé sur le surf comme un modèle de développement urbain. Dès lors, l'examen comparatif de Waikīkī (*i.e.* le berceau du surf moderne) avec le centre-ville d'Huntington Beach (*i.e. Surf City,* puis *Surf City USA*®) a démontré que l'espace urbain littoral a été un élément déterminant dans la diffusion du surf à l'échelle internationale. Le fait que ces deux stations partagent des similitudes structurelles et conjoncturelles dans leur développement (*e.g.* économie touristique, adoption d'un service de plage, équipements de baignade, compétitions sportives, plan de rénovation urbain selon le thème surf) montre que la diffusion du surf s'est également réalisée par un mécanisme de développement urbain de longue durée. La trame principale de cette mécanique repose sur la croissance d'une économie touristique, qui a maintenu l'image d'une station balnéaire ou d'une banlieue résidentielle sur le thème des loisirs de plage. Cela nécessitait de nombreuses négociations entre les surfeurs locaux, les touristes, les pouvoirs publics et les entreprises de transport privé, et a souvent généré des conflits d'usage dans l'espace public. En ajoutant le cas de la professionnalisation du surf à partir de la Côte Nord de l'île d'O'ahu, nous avons constaté qu'il existe également des luttes quant à la définition d'une *culture surf* à commercialiser, et de la distribution des bénéfices tirés de la marchandisation d'une telle culture.

C’est enfin sur les plages urbaines qu’ont émergé les *scènes surf*. Alors que la scène de Waikīkī était fondamentalement touristique et reposait sur la théâtralisation des beachboys, celle d’Huntington Beach était beaucoup plus résidentielle et a endossé le label d’une *surfurbia*. Waikīkī était déjà bien avancée dans son développement touristique dans les années 1970 et 1980, et Huntington Beach a vu l’émergence d’une minorité subculturelle en son sein. Ainsi, en concevant le développement urbain et l’appropriation de l’espace public comme un élément essentiel dans la diffusion du surf, nous avons insisté sur l’importance des subcultures surf locale, et sur leur unification à l’échelle mondiale par la création des médias subculturels comme le magazine *Surfer* et les films de surf tels que *The Endless Summer*. Ces médias ont eu pour objectif de rassembler différentes scènes surf sous une même conscience collective, et ont aussi eu pour conséquence de réapproprier la diffusion des images du surf qui étaient auparavant monopolisées par l’office du tourisme hawaïen, les compagnies aériennes desservant les Hawai‘i, et par les studios hollywoodiens en Californie du Sud.

B) La sportivisation, l’industrie et le *Soul Surfing*

La réappropriation des images surf par les surfeurs, s’est aussi réalisée avec la professionnalisation de la pratique sportive qui a émergé suite à la multiplication des compétitions internationales, comme le *Makaha International Surfing Championship*. Les événements sportifs visaient à promouvoir une image aseptisée du surf, détachée de sa déviance subculturelle, par la promotion d’une représentation athlétique et moderne du surfeur. En vue d’une reconnaissance et d’une institutionnalisation sportive légitime, le monde du surf a interagi avec des sponsors, des entreprises privées, et a spectacularisé la pratique par l’intermédiaire des médias de masse et des médias spécialisés lors des grandes compétitions mondiales. Les échanges commerciaux avec les entreprises extérieures et les rencontres annuelles entre les différents athlètes ont également stimulé la création d’organes internationaux comme l’*International Surfing Association* créée en 1964, la *Women International Surfing Association*, fédérée en 1975, et l’*International Professional Surfers* inaugurée en 1976. Dans cette reconnaissance sportive, nous avons également étudié l’importance des clubs locaux, comme le WindanSea Surf Club de San Diego, qui a reçu de nombreux soutiens politiques pour incarner la figure d’ambassadeur américain du surf.

Ces organisations sportives ont stimulé le développement d’une industrie du surf qui était très active. Déjà au début du XX^{e} siècle, l’apparition de la première fabrication de planche en série aux États-Unis avec *Pacific Ready-Cut Homes* et les innovations de Thomas

Blake stimulaient un secteur en pleine croissance. Les premiers échanges de savoirs et de technique de fabrication ont contribué de manière significative à répandre la pratique en Australie et en Californie et les innovations californiennes dans les années 1950 ont révolutionné la pratique. Mais avec les échanges répétés lors des grandes rencontres sportives, l'industrie subculturelle a accéléré ses innovations technologiques à partir des années 1970. Bien en marche à partir de la fin de la Seconde Guerre mondiale, les innovations technologiques tirées de l'aviation militaire et civile ont donné naissance à un nouveau type de glisse par l'introduction des planches courtes, modifiant la manière de concevoir la compétition entre athlètes à l'échelle internationale. Puis, c'est à partir de la fin des années 1970 que de grandes entreprises comme *Quiksilver* ont émergé, et ont élargi l'industrie du surf à un marché de masse par l'introduction massive du prêt-à-porter. Avec les compétitions comme support promotionnel, l'industrie du surf a engagé un tournant au sein duquel on ne fabriquait plus uniquement des planches et des combinaisons de surf à faibles marges, mais du prêt-à-porter et des produits dérivés, sur lesquels on réalise des profits substantiels. En investissant sur la *beach culture*, le monde du surf s'est largement diffusé dans les modes vestimentaires quotidiennes, à des centaines de kilomètres de tout littoral.

Alors que ce processus de sportivisation résonnait avec l'idéologie moderne, notamment par l'intégration des logiques capitalistes dans le fonctionnement du surf, une branche dite *post-moderne* s'est construite en parallèle et s'est opposée à une bonne partie des traits de la Modernité. Souvent en accord avec la contre-culture des années 1970, le surf post-moderne, encore appelé *Soul Surfing* s'oppose à la plupart des schémas traditionnels, tels que la domestication des individus dans la sphère familiale, le refus des logiques du marché et de la société de consommation, ainsi que l'adoption d'une temporalité cyclique et non linéaire. Fondamentalement déviant, le *Soul Surfing*, a fait l'apologie de comportements subversifs, tels que l'application du localisme sur une plage urbaine, et le refus de coopérer avec les équipes municipales. Enfin, le *surf trip* a composé un élément essentiel dans l'application d'un mode de vie détaché des temporalités linéaires capitalistes, et reposait sur la naissance d'un nouveau type de tourisme qui s'est grandement développé depuis une dizaine d'années : le tourisme d'aventure.

C) La réappropriation mémorielle et systématique à l'échelle internationale

Avec la popularisation des sports de glisse, du tourisme d'aventure et de l'intégration de ces deux secteurs dans le système-monde capitaliste, une réappropriation idéologique s'est

mise en marche à partir des années 1990. Cette réappropriation a donné une nouvelle image au surf dans les représentations collectives. Alors que les mœurs euro-américaines considéraient le surf comme une culture déviante dans les années 1970, leurs regards devenaient de moins en moins péjoratifs à mesure que les institutions sportives et les entreprises de glisse ont évincé l'image déviante de ce sport. Les représentations positives de la *beach culture* dans les mentalités contemporaines ont stimulé l'utilisation de l'image surf dans de nombreux domaines, comme le secteur public qui a capitalisé sur cette ressource comme un outil essentiel du développement touristique et de réaménagement urbain. Dans cette logique nous avons démontré que Waikīkī et le centre-ville d'Huntington Beach sont les deux stations balnéaires à investir le plus les origines du surf moderne par l'utilisation des beachboys, de la planche longue, et de l'esprit aloha, désignés comme les trois piliers d'un marketing urbain surf.

Au regard des similarités entre ces deux stations surf, comparées avec d'autres exemples comme Biarritz et Wanning, nous avons dressé un modèle théorique qui détaille six stades de développement d'une station surf. Waikīkī et le centre-ville d'Huntington Beach ont été identifiés comme les modèles les plus aboutis et leur développement a suivi le schéma suivant. L'économie des deux stations a décollé grâce à une industrie touristique qui a mis en avant le surf et le bain à la lame comme des attractions majeures. Alors que le développement des hôtels et le nombre de touristes étaient différents dans chaque station, l'analyse démontre que la présence de professionnels de plage, l'établissement d'artisans-shapers, et l'accueil de compétitions internationales a transformé chacun de ces quartiers en un centre mondial du surf. J'affirme également qu'un monopole sur la fabrication et la vente de planche, ainsi que la centralisation des images de surf ont été des éléments essentiels pour que la Californie du Sud et Huntington Beach remettent en cause l'hégémonie de Waikīkī comme unique centre du surf au monde. Éventuellement, pour se maintenir au rang d'hégémon international, chacune de ces stations a lancé un plan de rénovation urbain, qui a remis au goût du jour une histoire prestigieuse du surf. Après avoir étudié ces deux modèles comme étant les plus avancés dans leur développement surf, nous avons vu que d'autres stations suivent un schéma similaire, mais à un stade moins consolidé comme Biarritz. Le caractère systématique d'un tel modèle révèlerait alors l'existence d'un système global surf et cette thèse à terminer son analyse par à appel à la recherche pour circonscrire plus finement l'histoire et les contours d'un tel système global.

Bibliographie thématique

I – Journaux de presse

A) Hawaïens

Ahia, J. (1893, 30 septembre). He Hawaii oiaio i ka aina malihini, *Ka Nupepa Kuokoa*, *32*(39), 1.

He moolelo no Kailiokalauokekoa. (1861, 19 décembre). *Ka hoku o ka Pakipika*, 1.

Ī‘ī, J. P. (1870a, 30 avril).
Na Hunahuna no ka Moolelo Hawaii, *Ka Nupepa Kuokoa*, *9*(18), 1.

‘Ī‘ī, J. P. (1870b, 14 mai). Na hunahuna no ka moolelo Hawaii, *Ka Nupepa Kuokoa*, *9*(20), 4.

‘Ī‘ī, J. P. (1870c, 28 mai). Na hunahuna no ka moolelo Hawaii, *Ka Nupepa Kuokoa*, *9*(22), 3.

Kamakau, S. M. (1865, 19 août). Ka moolelo o Hawaii nei: Keleanuinohoanaapiapi. *Ka Nupepa Kuokoa*, 1

Kamakau, S. M. (1870a, 6 janvier). Ka moolelo Hawaii. Helu 12, *Ke Au Okoa*, 5(38), 1.

Kamakau, S. M. (1870b, 17 novembre). Ka moolelo Hawaii. Helu 49, *Ke Au Okoa* 6(31), 1.

Kapihenui, M. J. (1862, 17 juillet). Moolelo no Hiiakaikapoliopele: helu 21. *Ka Hoku o Ka Pakipika*, 1.

Ka moolelo o Hawaii nei. (1865, 19 août). *Ka Nupepa Kuokoa*, 1–2.

Loaa he makana no ka hoopakele i ke ola. (1910, 26 août). *Ka Nupepa Kuokoa*, 10.

Manu, M. (1884, 23 août). Ka moolelo o Kihapiilani. *Ka Nupepa Kuokoa*, 3.

Na mea hou o ke alo alii. (1866, 24 mai). *Ka Nupepa Kuokoa*, 2.

Na Owlawahie. (1838, 31 janvier) No ka molowa. *Ke Kumu Hawaii*, 70.

Na Paaluhi. (1842, 15 février). No Ka heenalu, a me kona ino. *Ka Nonanona*, 80–81.

Waiamau, J. (1865, 23 décembre). Ka hoomana kahiko. *Ka Nupepa Kuokoa*, *4*(51), 2–3.

B) Aux Hawai‘i

A correspondent in the Bulletin. (1886, 7 décembre). *The Hawaiian Gazette*, 4.

A curious coincidence. (1886, 14 décembre). *The Hawaiian Gazette*, 4.

Abel Gomes named chairman of night surfing pageant. (1953, August 8). *Honolulu Star Advertiser*.

Cummins, J. A. (1913). *Around Oahu in Days of Old*. The Mid-Pacific Magazine, 6(3), 233–243.

Edison Wants the First Look at the Views of Hawaii. (November 9, 1906). *The Hawaiian Gazette*, p. 1.

Emerson, N. B. (1892). Causes of decline of ancient Hawaiian sports, *The friend 50*(8), 57–60.

Ford, A. H. (1908a, 17 juillet). Riding breakers. Sport of Waikiki. *Evening Bulletin*, p. 7.

Ford, A. H. (1908b, août). A Boy’s Paradise in the Pacific. *St. Nicholas*, *35*, pp. 876–882.

Ford, A. H. (1909a, 24 juillet). Our Japanese territory, Collier’s Outdoor America, pp. 12–13.

Ford, A. H. (1909b, 14 août). Riding the Surf in Hawaii, Collier’s Outdoor America 43(21), p. 17.

Ford, A. H. (1909c, août). Hawaii: The Young Man’s Land, *Van Norden Magazine*, *5*, pp. 521–529.

Freeth surfing at Venice. (1907, 2 août). *Pacific Commercial Advertiser*, p. 2.

Fujimori, L. (2010, 27 octobre). Waikīkī Surf Club founder was early pioneer of sport. *Star Advertiser*. Extrait en ligne le 24 janvier 2016, de https://www.staradvertiser.com/hawaii-news/waikiki-surf-club-founder-was-early-pioneer-of-sport/
George Freeth off to coast. (1907, 3 juillet). *Pacific Commercial Advertiser*, p. 6.
Hawaii upholds Duke in clash with A. A. U. (1922, 18 mai). *Evening Star*, (28508) p. 24.
Hunter, P. (1911). July skiing in Australia. *Mid-Pacific Magazine, 1*(1), p. 12.
Islands local, Hawai‘i (1881, 2 février). *The Hawaiian Gazette*, p. 3.
Kamehameha Day. (1877, 13 juin). *The Hawaiian Gazette*, p. 2.
Kamehameha Day at Lahaina. (1877, 20 juin). *The Hawaiian Gazette*, p. 3.
Kobayashi, K. (1987, 21 juillet). Reign of terror on North Shore told. *Honolulu Advertiser*, p.1.
Kobayashi, K. (1987, 28 juillet). Rothman was feared, witness says. *Honolulu Advertiser*, p. 4.
Life saver George Freeth does more heroic work. (1908, 29 décembre). *Pacific Commercial Advertiser*, p. 3.
Moving Pictures of Waikiki Surf Today. (1906, 12 août). The Pacific Commercial Advertiser, p. 1
More Outrigger Dope and Sport. (1910, 3 février). *The Evening Bulletin*, p. 9.
Pathe Man to Stay Here. (1910, 28 janvier). *The Pacific Commercial Advertiser*, p. 5.
Plan to Save the Beaches. (1910, 14 juin). *The Hawaiian* Gazette, p. 2.
Moana Hotel. (1906, 16 septembre). *The Pacific Commercial Advertiser*, p. 14.
Native Hawaiians. (1893, 23 novembre). *The Hawaiian Star*, p. 5.
Our Health. (1877, 7 mars). *The Hawaiian Gazette*, p. 2.
Our tourist ghetto needs ocean views. (1998, October 4). *The Honolulu Advertiser*, p. A21.
Smith, R. S. (1884). Hawaiian hospitality. In T. G. Thrum (Ed.), *Hawaiian Almanac and Annual for 1884* (pp. 49–52). Honolulu: Thomas George Thrum.
Surf Bathing. (1882). In T. G. Thrum (Ed.), *Hawaiian almanac and annual for 1882* (p. 52). Honolulu: Thomas G. Thrum.
Surf riding at Waikīkī. (1897). *The Friend, 55*(6), p. 47.
Surf riding for the motion picture man. (1912). *The Mid-Pacific Magazine, 4*(3), pp. 276–281.
Swimming lessons at the Seaside. (1907, 11 juin). *Pacific Commercial Advertiser*, p. 6.
T. B. K. (1881). Visit to the crater of Kilauea: A personnal narrative of a trip during the summer of 1880. In T. G. Thrum (Ed.), *Hawaiian almanac and annual for 1881* (pp. 41–44). Honolulu: Thomas G. Thrum.
The art of floating. (1878, 18 septembre). *The Hawaiian Gazette*, p. 3.
The volcano at the world’s fair. (1891, 20 octobre). *Pacific Commercial Advertiser*, p. 2.
Thurston, L. P. (1915). Surf-board riding in Hawaii. *The Mid-Pacific Magazine, 9*(4), 317–327.
Thrum T. G. (Ed.), (1877). Hawaiian almanac and annual for 1877. Honolulu: Thrum & Oat.
For the information of tourists. (1885). In T. G. Thrum (Ed.), *Hawaiian almanac and annual for 1877* (pp. 74–76). Honolulu: Thrum & Oat.
Thrum’s Annual for 1896. (1896). *The Friend, 54*(1), 4.
Tourist, A. (September, 1898). Surf Riding. *Paradise of the Pacific*, 11(9), 129–130.
Townsend, E. (1893, 31 décembre). On the Beach at Waikiki. *The Sun*. p. 6.
We wonder. (1881, 3 août). *The Hawaiian Gazette*, p. 2.

D) Australiens

Bathing fatality. (1903, 11 mars). *The Sydney Morning Herald*, (20281), p. 4.
Beach Bathing at Bondi. (1903, 16 février). *The Sydney Morning Herald*, (20261), p. 8.
Coogee. (1900, 27 décembre). *The Sydney Morning Herald*, (19592), 5–6.
Coogee. (1901a, 19 mars). *The Sydney Morning Herald*, (19662), 3.
Coogee. (1901b, 9 avil). *The Sydney Morning Herald*, (19662), 7.
Increase attendance of bathers. (1902, 15 novembre). *The Sydney Morning Herald*, (20182), p. 7.
Manly. (1903, 25 mars). *The Sydney Morning Herald*, (20293), p. 8.
Progess of Manly. (1903, 21 février). *The Sydney Morning Herald*, p. 10.
Seasonal incident at Manly. (1903, 14 mars). *The Sydney Morning Herald*, (20284), p. 8.
Surf bathing at Bondi. A question of costumes. (1905, 16 novembre). *The Sydney Morning Herald*, (21122), p. 4.
Surf bathing at Manly. (1906, 21 juillet). *The Sydney Morning Herald*, (21334), p. 10.
Surf-bathing, (1902, 27 mars). *The Sydney Morning Herald*, (19982), p. 6.
Surf-bathing, (1909, 15 janvier). *The Sydney Morning Herald*, (22153), p. 6.
Surf display by Kahanamoku (1914, 22 décembre). *The Sydney Morning Herald*, (24010), p. 12.
Surf-board riding. Kahanamoku Display (1914, 25 décembre). *The Sydney Morning Herald*, (24013), p. 4.
Swimming. Next Saturday Carnival (1912, 3 janvier). *The Sydney Morning Herald*, (23081), p. 6.
The danger of surf bathing. (1902, 26 mars). *The Sydney Morning Herald*, (19981), p. 8.
The Value of Sunshine. (1907, 12 octobre). *Evening News*, p. 8.

E) Californiens

A life boat for Venice Beach. (1907, 14 mai). *The Daily Outlook*, *11*(284), p. 1.
Angry ocean wreaked vangeance on Venitian (1907, 14 juin), *The Daily Outlook*, *12*(6), p. 5.
Beach Breezes. (1885, 20 juillet). Daily Surf [Sanra Cruz], p. 2.
Billiter, B. (1991, 18 février) *Los Angeles Times*, pp. B1, B6.
Boettner, J (1981, 12 octobre). Coastal changes viewed: '27 surfer rode wave of future. *Los Angeles Times*, 1 ; 3–4.
Champion Surf Rider. (1907, 4 juillet). *The San Francisco Call*, *102*(34), p. 6.
Carnival at Dee Why. Kahanamoku attracts thousands. (1915, 7 février). *Sunday Times*, (1516), p. 13.
Clarke, W. (1950, 16 juillet). Hawaiian holiday: Surfing proves No. 1 attraction at Waikīkī. *Los Angeles Times*, p. C1 ; 4.
Conrad, J. J. (Ed.), (1914, 12 juin) *Huntington Beach News*. Huntington Beach News, p. 1. Extrait en ligne le 24 janvier 2016, de http://www.huntingtonbeachca.gov/files/users/library/complete/070906-2.pdf
Curnow, J. (1961, Juin 30). Outdoors: Popularity of boards surfing soars along Southern California beaches board surfing zooms. *Los Angeles Times*, p. C.8.
Daily Dipper. (1907, 1 février). To the editor of the Herald. *The Sydney Morning Herald*, (21541) p. 5.
Duke to fight ruling, (1922, 19 avril). *Los Angeles Times*. p. III2.
Fishing fleet came to grief. (1908, 16 décembre). *The Daily Outlook*, *13*(102), p. 1.
Glionna, J. M. (1990, 25 novembre). An Era Revisited. *Los Angeles Times*, B1, B4, B5, B6.

Grant, G. (1969, 21 septembre) A once-tarnished image of surfers has a new shine: Image of surfers has undergone a change. *Los Angeles Times*, p. OC1.
Hamilton, A. (1937, 19 septembre). Surfboards, ahoy!. *Los Angeles Times*, p. 6 ; 14.
Haynes, F. S. (1976). Waves of the future. *Westways magazine, 69*(10), 27–31.
Higgins, M. (2009, 22 janvier). Rough waves tougher beaches. *New York Times*. http://www.nytimes.com/2009/01/23/sports/othersports/23surfing.html
Kahanamoku. Champion Swimmer arrived. (1914, 15 décembre). *The Sydney Morning Herald*, (24004), p. 4.
Loper, M. L. (1960, 29 mai). They go down to the sea on surf boards. *Los Angeles Times*, p. J1, 2.
Los Angeles day at Venice. (1907, 8 août). *The Daily Outlook*, *13*(52), p. 1.
Meyers, L. (1999, mai). Three's Company. *Los Angeles Time*, 38–40.
Newport Beach scene of title surf clashes (1932, 23 septembre). *Los Angeles Times*, p. A11.
Organizing another basketball team, (1907, 24 décembre). *The Daily Outlook*, *12*(168), p. 1.
Peterson wins surf contest. (1932, 26 septembre). *Los Angeles Times*, p. A 11.
Rescue by life saving crew. (1908, 27 juillet). *The Daily Outlook*, *13*(42), p. 1.
Says there are not amateur now (1908, 1 octobre). *The Daily Outlook*, *13*(98), p. 1.
Talent tops as Windansea surfer vie at Malibu (1963, Août 25). *San Diego Union*, p. G5.
The California way of life (1945, 22 octobre*). Life Magazine*, 105–16.
The management. (1893, 6 août). *San Diego Tribune*, p. 5.
Venice will have a waterpolo club. (1908, 17 juillet). *The Daily Outlook*, *13*(54), p. 1.
Webster D. K. (1958, 14 juin), They ride the wild water. *The Saturday Evening Post*, *50*(230), 38–39 ; 88–90.

II – Journaux de bord, correspondances et autres sources primaires

Arago, J. (1868). *Souvenirs d'un aveugle : Voyage autour du mond*e. Paris: H. Lebrun
Barrot, A. (1839). Les Îles Sandwichs. Première partie. *Revue des Deux Mondes*, (19), 289–320.
Bates, G. W. (1854). *Sandwich Island notes by a haole*. New York: Harper & Brothers.
Beaglehole, J.C. (Ed.), (1967), *Voyage of the* Resolution *and Discovery*, *1776-1780* Cambridge: Cambridge University Press.
Bergval, E. (Ed.), (1913). *The official report of the Olympic Gammes of Stockholm 1912*. Stockholm, Wahlström & Widstrand.
Bingham, H. (1822). Extracts from the journal of Hiram Bingham, while at Atooi. *The Mission Herald*, *18*(8), 241–250.
Bingham, H. (1848). A residence of twenty-one years in the Sandwich Islands (2nd ed.). New York: Sherman converse.
Bird, I. (1876). *The Hawaiian archipelago: Six months among the palm groves, coral reefs, and volcanoes of the Sandwich Islands*. London: John Murray. (Version originale publiée en 1875)
Blacque, V. (1897, 18 décembre). Notes d'un voyageur aux îles Hawaii. *La revue hebdomadaire*, 370–396.
Bookwalter, J. W. (1874*). Canyon and crater or scences in California and the Sandwichs Islands*. Springfield, Ohio: Republic Printing Company.
Boddam-Whethman, J. W. (1876). *Pearls of the Pacific*. London: Hurst and Blackett publishers.

Botta, P.-É. (octobre–décembre 1831). Observations sur les habitants des îles Sandwich. *Nouvelles Annales des Voyages et des Sciences Geographiques, Tome 4*, 129–156.
Bourke, J. (1954). *The Sea as Symbol of English Poetry*. Eton: Alden and Blackwell.
Byron, G. A. (1826). *Voyage of the H.M.S. Blonde to the Sandwich Islands in the years 1825-26*. London: John Murray.
Campbell, G. (1881). *Log-letters from the Challenger*. London: MacMillan and Co. (Version originale publiée en 1878),
Caton, J. D. (1880). *Miscellanies*. Boston: Houghton, Osgood and Company.
Cartwright, B. (1888). *Hawaiian Historical Society reprints (No. 4): Extract from the Diary of Ebenezer Townsend Jr*. Honolulu: Hawaiian Historical Society.
Chamberlain, L (1824, April 13). *The Journal of Levi Chamberlain*. Non-Missionnary Letter Collection, HMCSL.
Chaney, G. L. (1880). *"Alo'ha!" A Hawaiian Salutation*. Boston: Roberts Brothers.
Chapin, H. G. (1996). *Shaping history: The role of newspapers in Hawai'i*. Honolulu: University of Hawai'i Press.
Chartier, R. (1989). Le monde comme représentation. *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations, 44*(6), 1505–1520.
Cheever, H. T. (1856). *Life in the Hawaiian Islands; or, the heart of the Pacific as it was and is.* New York: A. S. Barnes & CO.
Colton, W. (1852). *Deck and Port; or, incidents of a cruise in the United States frigate congress to California*. New York: A. S. Barnes & Co.
Cook, J. (1784). A Voyage to the Pacific Ocean undertaken by Command of his majesty for making discoveries in the northern hemisphere performed under Captains Cook, Clerke, Gore, in years 1776, 1777, 1778, and 1780, being a copious and satisfactory abridgment : Vol. III. London: W and A. Strahan.
Davis, O. F. (1898, December 17). Surf-Riding: A vivid description of the national pastime of Hawaii, *Wave* [San Francisco], (8). Box: News 76, Hawai'i State Archives, Honolulu.
Davis R. C. (1869). *Reminiscences of a voyage around the world*. Ann Arbor, Michigan: Chase's Steam Printing House.
Duhaut-Cilly, A. B. (1835). *Voyage autour du monde, principalement à la Californie et aux îles Sandwich pendant les années 1826, 1827, 1828 et 1829, tome 2*. Paris: Arthus Bertrand.
Dutton, G. (1983). *Sun, Sea, Surf and Sand*. Oxford: Oxford University Press.
Dupetit-Thouars (1840). *Voyage autour du monde sur la frégate La Vénus pendant les années 1836–1839*. Paris: Gide.
Ellis, W. (1783). *An authentic narrative of a voyage performed by captain Cook and captain Clerke in his majesty's ships Resolution and Discovery during the years 1776, 1777, 1778, 1779, and 1780 : Vol. 2.* (3rd ed.). London: Printed for G. Robinson, Pater noster-row; J. Sewell, Cornhill; and J. Debrett, Piccadilly. (Version originale publiée en 1782).
Ellis, W. (1827). *Narrative of a tour through Hawaii, or Owhyhee; with observations on the natural of the Sandwich Islands, and remarks on the manners, customs, traditions, history, and language of the inhabitants*, Honolulu: Hawaiian Gazette Co.
Emerson, N. B. (1892). *Causes of the decline of ancient Hawaiian sports*. *The Friend, 50*, 57–60.
Eudes-Deslongchamps, E. (1858). Notice Biographique sur C.-R.-A. Léclancher. *Bulletin de la Société Linnéenne de Normandie, 3*, 57–98.
Ford, A. H. (1911). Out-door allurements. In T. G. Thrum (Ed.), *Thrum Hawaiian Annual for 1911* (pp. 143–149). Honolulu: Thrum & Oat.

Freycinet de, L. C. D. S. (1829). *Voyage autour du monde fait par ordre du roi, sur les corvettes de S. M. l'Uranie et la Physicienne, pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820 : Tome 2, Partie 2*. Paris: Pillet.
Gaudichaud-Beaupré, C. (1851). *Voyage autour du monde exécuté pendant les années 1836 et 1837 sur la corvette La Bonite commandée par M. Vaillant. Tome 2*. Paris: Arthus Bertrand.
Gulick, P. J. (1929). Missionary letters: From the Sandwich Islands Mission to the American Board of Commissioners for Foreign Missions 1819 – 1837: Vol. 3. Honolulu : Hawaiian Mission Children's Society. (Version originale publiée en 1929)
Greenwood, J. (1863). *Curiosities of savage life*. Londres: S.O. Beeton.
Hill, S. S. (1856). *Travels in the Sandwich and Society Islands*. London: Chapman and Hall.
Hill, L. L., & Abbott, J. A. (2009). Surfacing tension: Toward a political ecological critique of surfing representations. *Geography Compass*, *3*(1), 275–296.
Holt, J.-D. (1979). *An account of the Sandwich Islands: The Hawaiian journal of John B. Whitman*. Honolulu: Topgallant Publishing and Peabody Museum at Salem.
Howes, D. (2003). *Sensual relations: Engaging the senses in culture and social theory*. Ann Arbor, University of Michigan Press.
Ledyard, J. (1783). *A Journal of captain Cook's last voyage to the Pacific Ocean and in quest of a North-West passage, between Asia and America*. Hartford: Connecticut.
London, C. K. (1922). *Our Hawaii.* New York, Macmillan Company. (Version originale publiée en 1917)
London, J. (1904). The golden poppy. A true narrative. *The Delineator*, *64*(1), 77–81.
London, J. (1907). Riding the south sea surf. *Women Home Companion*, *34*(10), 9–10.
London, J. (1908). The joys of the surf-rider. *Pall Mall*, *42*, 327–331.
London, J. (1911). The cruise of the Snark. New York: Macmillan Co.
Lyman, C. S. (1925). *Around the Horn to the Sandwich Islands and California, 1845–1850.* New Haven: Yale University Press.
Lyman, S. K. (1970). *Sarah Koiner Lyman of Hawaii—Her own story*. Hilo: Lyman House Memorial Museum.
Melville, H. (1846). *Typee: A Peep at Polynesian Life*. London: John Murray.
Melville, H. (1847). *Omoo: A Narrative of Adventures in the South Sea*. New York: Haprer & Brothers.
Melville, H. (1849). *Mardi: And a Voyage Thither*. New York: Haprer & Brothers.
Menzies, A. (1920). Hawaii nei. 128 years ago. sn.
Miniatures of the Sunny Southland. (1907). Los Angeles: Pacific Electric Brochure.
Monnier, M. (1885). *Un printemps sur le Pacifique : Îles Hawaï*. Paris: Plon.
Nordhoff, C. (1874). *Northern California, Oregon, and the Sandwich Islands.* New York: Harper & Brothers.
Olmstead, F. A. (1841). *Incidents of a whaling voyage. To which are added observations on the scenery, manners and customs, and missionary stations, of the Sandwich and Society Islands, accompagned by numerous lithographic prints*. New York: Appleton & Co.
Perkin, E. T. (1854). *Na motu: or reefs-roving in the South Seas*. New York: Pudney & Russel publishers.
Péron, P.-F. (1824). *Mémoires du capitaine Péron sur ses voyages aux côtes d'Afrique en Arabie, à l'île d'Amsterdam, aux îles d'Anjouan et de Mayotte, aux côtes nord-ouest de l'Amérique, aux îles Sandwich, à la Chine etc, Vol. 2*. Paris: Brissot-Thivars.
Ruschenberger, W. S. W. (1838). *Narrative of A Voyage Round the World, during the years 1835, 36, and 37: Vol.* 2. Londres: Richard Bentley.

Stewart, C. S. (1828). *Journal of a residence in the Sandwich Islands, during the years 1823, 1824, and 1825*. New York: John P. Haven.
Stoddard, C. W. (1873). *South-sea Idyls*. Boston: James R. Osgood & Company.
Thiercelin, L. (1866). *Journal d'un baleinier, voyages en Océanie: Vol. 2*. Paris: Hachette.
Townsend, E. (1888). The diary of Mr. Ebenezer Townsend, Jr. *Papers of the New Haven Colony Historical Society, 4*, 1–115.
Tuttle, S. J. (August 1855). The Sandwich Islands [letter to the editor]. *The Knickerbocker Magazine, 46* (2), 151–155.
Twain, M. (1972). *Roughing It. In The Works of Mark Twain*. 2 vols. Berkeley: University of California Press.
Twain, M. (1913). *Roughing It. In The Works of Mark Twain*. 2 vols. Berkeley: University of California Press. (Version originale publiée en 1871)
Twombly, A. S. (1899). *Hawaii and its people: The land of rainbow and palm*. New York: Silver, Burdett and company.
Vancouver, G. (1967*). Voyage of discovery to the North Pactfic Ocean and round the world*. New York: Da Capo Press.
Varigny de, C. (1873). Voyage aux Îles Sandwich (Îles Havaï). *Le tour du monde, 26,* 209–272.
Verdyck, A. (Ed.), (1922). *Rapport officiel des Jeux de la VIIème Olympiade, Anvers 1920*. Brussels, COJO, Antwerp.
Whitney, H. (1875). *The hawaiian guide book for travelers*. Honolulu: Henry Whitney.
Whitney, H. (1890). *The tourists' guide through the hawaiian islands descriptive of their scenes and scenery*. Honolulu: The Hawaiian Gazette company's press
Wilkes, C. (1849). *Narrative of the United States Exploring Expedition during the years 1838-1842*: vol. 4. pp. 46–47. (Version originale publiée en 1844)
Wise, H. A. (1850). Los gringos: or, an inside view of Mexico and California with wanderings in Peru, Chili, and Polynesia. New York : Baker & Scribner.

III – Entretiens du projet oral Waikīkī 1900-1985

Aioki, Harold. (1985). Interviewed with Michi Kodama-Nishimoto. In Social Science Research Institute (Ed.,. *Waikīkī 1900-1985. Oral Histories: Volume II* (pp. 723–776). Honolulu: Oral History Project, University of Hawai'i at Mānoa. March 19, 1985.
Akana, Joseph. (1985). Interviewed with 'Iwalani Hodges and Michi Kodama-Nishimoto. In Social Science Research Institute (Ed.), *Waikīkī 1900-1985. Oral Histories: Volume I* (pp. 1–68). Honolulu: Oral History Project, University of Hawai'i at Mānoa. March 8, 1985.
Cook, William. (1986). Interviewed with 'Iwalani Hodges. In Social Science Research Institute (Ed.), *Waikīkī 1900-1985. Oral Histories: Volume III* (pp. 1121–1148). Honolulu: Oral History Project, University of Hawai'i at Mānoa. June 19, 1986.
Holt, Lemon. (1985). Interview with Michi Kodama-Nishimoto. In Social Science Research Institute (Ed.), *Waikīkī 1900-1985. Oral Histories: Volume II* (pp. 777–824). Honolulu: Oral History Project, University of Hawai'i at Mānoa. May 15, 1985.
Love, Alan. (1986). Interview with 'Iwalani Hodges. In Social Science Research Institute (Ed.), *Waikīkī 1900-1985. Oral Histories: Volume IV* (pp. 1649–1706). Honolulu: Oral History Project, University of Hawai'i at Mānoa. May 14, 1986.

Paoa, Fred. (1985). Interview with Warren Nishimoto. In Social Science Research Institute (Ed.), *Waikīkī 1900-1985. Oral Histories: Volume II* (pp. 531–758). Honolulu: Oral History Project, University of Hawai‘i at Mānoa. May 15, 1985.
Sasaki, Richard. (1986). Interviewed with Michi Kodama-Nishimoto. In Social Science Research Institute (Ed.) ? *Waikīkī 1900-1985. Oral Histories: Volume III* (pp. 1421–1450). Honolulu: Oral History Project, University of Hawai‘i at Mānoa. May 27, 1986.
Steiner, Ernest. (1985). Interview with Michael Mauricio and Michi Kodama-Nishimoto. In Social Science Research Institute (Ed.), *Waikīkī 1900-1985. Oral Histories: Volume I* (pp. 71–100). Honolulu: Oral History Project, University of Hawai‘i at Mānoa. March 5, 1985.
Vida, Earle. (1985). Interview with Warren Nishimoto. In Social Science Research Institute (Ed.), *Waikīkī 1900-1985. Oral Histories: Volume II* (pp. 579–632). Honolulu: Oral History Project, University of Hawai‘i at Mānoa. May 18, 1985.

IV – Sources primaires d’Honolulu, d’Huntington Beach et de San Diego

1914 to 2014: Huntington Beach, surfing, and the longest pier on the coast (2014). *Historic Huntington Beach*. Extrait en ligne le 24 janvier, 2016, de http://historichuntingtonbeach.blogspot.com/2014/06/1914-to-2014-huntington-beach-surfing.html
Boure, A. A. (July 1987). Huntington Beach poised for change, but jury still out on type of change and on timing. *Martin Bower’s Orange County Report, 3*(7), 1–4.
Brosan, J. (March 1984). HB The Growth of a City. *Seacliff Breeze*, 24–25.
Cain, S. (2006, 10 décembre). City to watch: Huntington Beach. *Orange County Business Journal*, *29*(51), 42–43.
Carr, A. (1968, 29 août). In Huntington Beach: separate surfing area sought. *Los Angeles Times*, p. A5.
Emmons, S. (1969, 28 avril). Huntington Beach Attracts Trouble: Official Blames Easy Access, Rundown Area. *Los Angeles Times*, p. D1.
Firor, C. (1979, May–June). Profile: Orange county’s fastest growing city. *The Orange County Register*, pp. 92–95.
Fletcher J. L. (2010, 10 mars). Plans for new Golden Bear club in works. *The Orange County Register*. Extrait en ligne le 20 février 2016, de http://www.ocregister.com/articles/bear-238533-golden-daichendt.html
HBDRA. (2011). *A public safety study of downtown Huntington Beach*. Huntington Beach: Huntington Beach Downtown Residents Association. Retrieved July 13, 2014 from http://hbdra.com/wp-content/uploads/2011/02/HBDRA_REPORT.pdf
Hernandez G. (1997, Septembre 7), Huntington Beach surfer’s last day ‘was a perfect day’. *Los Angeles Times*. Extrait en ligne le 20 février 2016, de http://articles.latimes.com/1997/sep/07/local/me-29869/2
Higgins, D. G. (1992). *An early history of surfing in Huntington Beach*. Extrait en ligne le 24 janvier, 2016 de surflibrary.org/BudHiggins.html
Historical landmarks designated by the San Diego Resources Board. (2013). *San Diego Resources Boards*. Extrait en ligne le 24 février , 2016 de http://www.sandiego.gov/planning/programs/historical/pdf/2013/register130124.pdf
Honolulu quadrangle. (1959). *USGS. Historical Topographic Maps*. Extrait en ligne le 24 janvier, 2016 de http://ngmdb.usgs.gov/maps/TopoView/
Huntington Beach attractions and opportunities (August 27, 1911). *Los Angeles Times*, p. V20.

Huntington Beach holds out a welcoming hand. (1916, May 17). *Los Angeles Herald*, p. 11.
Huntington Beach hosts surf meet. (1964, 28 Août). *Los Angeles Times*, p. B10.
Huntington Beach marketing and visitors bureau. (2012). *Huntington Beach 2012-2013 Visitor Guide*. Santa Monica: Striker Media Group.
Ikeda, G. K., & Patoskie, J. D. (1993). *Waikīkī – The evolution of an urban Resort.* Honolulu: University of Hawai'i at Mānoa, School of travel industry management, Center for tourism policy studies.
It's our Town. Question and answers on modernizing downtown Huntington Beach (1976). Huntington Beach: Planning Department [En ligne]. Extrait en ligne le 2 avril 2016 de http://www.huntingtonbeachca.gov/files/users/library/complete/090501-6.pdf
Kaleomokuokanalu Chock, N. (2012a). *1912 map of Honolulu, Hawaiian Islands-Chas.V.E. Dove*. Extrait en ligne le 24 janvier 2016, de https://www.flickr.com/photos/kanalu/7367126498
Kaleomokuokanalu Chock, (2012b). 1939 Honolulu east. Extrait en ligne le 24 janvier 2016, de https://www.flickr.com/photos/kanalu/7449965328/in/album-72157630023084793/
Locals of Huntington Beach, California. (1978). Clean up you act (or bail out). *Surfer*, *19*(3), 10
Macleod, K. H. & Milkovich, B. (1998). Huntington Beach. In E. R. Cramer, K. A. Dixon, D. Marsh, P. Brigandi, C. A. Blamer (Eds.). *A hundred years of yesterdays: A centennial history of the people of Orange County and their communities* (pp. 115–118). Santa Ana: The Orange County Centennial, Inc.
MacDonald, (2012, 5 octobre). Surf legends help George Draper shine on his 77th birthday. Extrait en ligne le 20 février, 2016, de http://www.seecalifornia.com/beaches/huntington-beach/surf-legends-celebrate.html
Main Pier redevelopment project. (1983). [En ligne]. Extrait en ligne le 2 avril 2016 de http://huntingtonbeachca.gov/files/users/library/complete/071029-10.pdf
Meyer, R. A. (1996). Waikīkī faces major problems: Does new master plan hold solutions?. *Hospitality Review*, *14*(1), 7–18.
Newport Beach quadrangle. (1935). *USGS. Historical Topographic Maps*. Extrait en ligne le 24 janvier, 2016 de http://ngmdb.usgs.gov/maps/TopoView/
Newport Beach quadrangle. (1965). *USGS. Historical Topographic Maps*. Extrait en ligne le 24 janvier, 2016 de http://ngmdb.usgs.gov/maps/TopoView/
Our tourist ghetto needs ocean views. (1998, 4 octobre). *The Honolulu Advertiser*, p. A21.
Pacific City now Huntington Beach: Big transfer of seaside land in Orange County, (1903, May 30). *Los Angeles Times*, p. A6.
Person, J. (2007, 8 avril). A look back: Remembering a landmark theater. *Huntington Beach Independent*. Extrait en ligne le 23 janvier 2016, de http://articles.hbindependent.com/2007-04-18/news/hbi-lookback12_1_theater-huntington-beach-early-history
Peterson wins surf contest (September 26, 1932). *Los Angeles Times*, p. A11.
Rosen, M. J. (1998). *Waikīkī developments: Streamlining the regulatory process*. Honolulu: Legislative Reference Bureau.
Seal Beach quadrangle. (1935). *USGS. Historical Topographic Maps*. Extrait en ligne le 24 janvier 2016 de http://ngmdb.usgs.gov/maps/TopoView/
Seal Beach quadrangle. (1965). *USGS. Historical Topographic Maps*. Extrait en ligne le 24 janvier 2016 de http://ngmdb.usgs.gov/maps/TopoView/
State of Hawaii Department of Business, Economic Development and Tourism (DBEDT). (2003). *dbedt e-reports: The economic contribution of Waikīkī.* Honolulu: Department of Business, Economic Development & Tourism. Retrieved July 13, 2014, from http://files.hawaii.gov/dbedt/economic/data_reports/e-reports/econ_Waikīkī.pdf

State of Hawaii Department of Business, Economic Development and Tourism (DBEDT). (2013). *2012 State of Hawaii Data Book: Section 7, recreation and travel*. Honolulu: DBEDT. Retrieved July 13, 2014, from http://files.hawaii.gov/dbedt/economic/databook/db2012/section07.pdf
Statistics (2013). *United States Life Saving Association*. Extrait en ligne le 20 février 2016, http://arc.usla.org/Statistics/view/displayAgency.asp
Taro Greenfeld, K. (1999, 25 janvier). Killer profits in Velcro Valley. *Time*. Extrait en ligne le 7 mars, 2016, de http://content.time.com/time/magazine/article/0,9171,18738,00.htm006C
Teeboom, L. (1987). Huntington Beach wants to cash in on its sand and surf. *Orange County Business Journal*, *10*(17), 12.
The Finance Department (Ed.). (2012). *City of Huntington Beach Comprehensive Annual Financial Report* [En ligne]. Extrait en lignele 16 janvier 2015 de http://www.huntingtonbeachca.gov/files/users/finance/cafr-complete-report-2011-12.pdf
Waikiki Surf Club. (Ed.). (1955). *The Surfer vol. 11.* Extrait en ligne le 16 janvier, 2016, de http://ilind.net/oldkine_images/the_surfer/the_surfer-may55.pdf
Wentworth, A. (Ed.). (1997). *The ultimate challenge: City of Huntington Beach miscellaneous historical data*. Extrait le 3 mars 2016, de http://www.huntingtonbeachca.gov/files/users/library/complete/070823-1.pdf

V – Sources spécialisées

10 things you need to know about the 2014 Hainan Wanning Riyue Bay International Surfing Festival. (2014, 20 nobembre). *International Surfing Association* [En ligne]. Extrait en ligne le 12 avril 2016 de http://www.isasurf.org/10-things-1-need-know-2014-hainan-wanning-riyue-bay-international-surfing-festival/#sthash.YXzbvbu1.dpuf
A Huntington local. (1973). Surf city Hits the Skids. *Surfer*, *14*(3), 16–17.
About surf cities. (2016). *World surf cities network* [En ligne]. Extrait en ligne le 12 avril 2016 de http://www.worldsurfcitiesnetwork.com/index.php?page=sobre-surf-cities
Ahrens, C. (2009). Welcome to Windansea. *Surfer's Journal*, *19*(3), 64–99.
Bell, D. (1973). Surf-City-Blues. Surfer, 13(6), p. 9.
Cavanaugh, D. (2011). Windansea, butch, and the art of the caper, *Surfer's Journal*, *20*(1), 60–75.
Colas, A. (2009). Statues à gogo. *Surfer's Journal* [édition française], (70), 5–8.
Croci, R. (2014). Giving Slaps. *Surfer's Journal*, *23*(4), 66–73.
Earliest surfing on the mainland revised? (2013). *Surfer's Journal*, *22*(2), 126.
First ever Chinese team to compete in ISA China Cup highlights growth of surfing in new territories. (2014, 11 nobembre). *International Surfing Association* [En ligne]. Extrait en ligne le 12 avril 2016 de http://www.isasurf.org/first-ever-chinese-team-compete-isa-china-cup-highlights-growth-surfing-new-territories/#sthash.XuW4J19s.dpuf
Griffin, R. (1972). Surfing movies. Surfer, n°6, vol. 12, février-mars 1972, p. 62.
Hemmings, F. (1969). Professionalism is white. *Surfer, 10*(5), 64–65.
Heublein, I. (1971). Smirnoff Pro Contest. *Surfer, 12*(1), 64–65.
ISA celebrates 50th anniversary. (2013). *International Surfing Association*. Retrieved July 13, 2014, from http://www.isasurf.org/isa-celebrates-50th-anniversary

Kampion, D. (Ed.), (2002). *The Stormrider guide. North America*. Bude Cornwall: Low Pressure LTD.
Lemarié, J. (2015). Debunking the myth that missionaries nearly killed surfing in the 19th century Hawai‘i. *Trim*, (4), 44–68.
Le surf France. (1962). *Surfer*, *3*(1), 23–29.
Manificat, H. (2013a). Découvertes du surf dans le Pacifique. *Surfer's Journal* [édition française], (95), 38–49.
Manificat, H. (2013b). Découvertes du surf dans le Pacifique. *Surfer's Journal* [édition française], (97), 90–101.
Manificat, H. (2014a). Un frenchy à Waikiki. *Surfer's Journal* [édition française], (103), 106–111.
Manificat, H. (2014b). Honolulu 1887, le surfeur et le roi. *Surfer's Journal* [édition française], (104), 10–11.
Manificat, H. (2015a). Le Duke de France. 1ère partie. *Surfer's Journal* [édition française], (107), 90–99.
Manificat, H. (2015b). Le Duke de France. 2ème partie. *Surfer's Journal* [édition française], (108), 98–103.
Manificat, H. (2016). La planche 86. Une icône de l'histoire du surf. *Surfer's Journal* [édition française], (112), 92–97.
Parmenter, D. (1996). Epoque-alypse now, le surf post-moderne à l'âge de raison. *Surfer's Journal*, (8), 106–114.
Peralta, S. (Director). (2001). *Dogtown and Z-Boys* [Motion Picture]. Agi Orki Productions, Vans off the Wall Productions. DVD.
Pezman, S. (Ed.). (1988) Soul Surfing Special. 100% pure. *Surfer*, *29*(11), 1–180.
Pezman, S. (1996). Pier groups. *Surfer's Journal*, *5*(3), 40–47.
Smith, J. T. (2003a). Reinventing the sport part I – Jack London. *The Surfer's Journal*, *12*(1), 26–31.
Smith, J. T. (2003b). Reinventing the sport part II - Alexander Hume Ford. *The Surfer's Journal*, *12*(2), 30–35.
Smith, J. T. (2003c). Reinventing the sport part III - George Freeth. *The Surfer's Journal*, *12*(3), 26–31.
Smith, D. A. & Timberlake, M. (1995). Conceptualising and mapping the structure of the world system's city system. *Urban Studies*, *32*(2), 287–302.
Stecyk, C. (1997). Pacific System. Birth of the surfboard factory. *The Surfer's Journal*, *6*(4), 32–37.
Sutherland, B. (2014). The stormrider surf journal: Atlas, planner, log. London: Low Pressure Publishing Ltd.
Torrens, H. (2012, décembre-janvier). The Juinors take Makaha. *Ocean Magazine*, 12–18.
Tweed, T. (2012, décembre-janvier). WindanSea Surf Club. Golden Anniversary. 1963~2013. *Ocean Magazine*, 8–11.
The Waikiki town flash. (1972). *Surfer. Photo Annual '72.* p. 46.
Warshaw, M. (1999). Le surf et les films. *Surfer's Journal* [Edition française] 20, 10–27.
Weber, D. (1966). The Makaha contest is the worst!, *Surfer*, *7*(2), 36–39.

VI –Travaux sur le surf

Anderson, J. (2014). Surfing between the local and the global: Identifying spatial divisions in surfing practice. *Transactions of the Institute of British Geographers*, *39*(2), 237–249.

Augustin, J. P. (Ed.), (1994a). *Surf Atlantique : Les territoires de l'éphémère*. Pessac: Publications de la MSHA n° 184.

Augustin, J. P. (1994b). Le littoral aquitain, de la station balnéaire à la station surf. In J.-P. Augustin, (Ed.), *Surf Atlantique : Les territoires de l'éphémère* (pp. 97–112). Pessac: Publications de la MSHA n° 184.

Augustin, J.-P. (1996). Les variations territoriales de la mondialisation du sport. *Mappemonde*, (4), 16–20.

Augustin, J.-P. (1998). Emergence of surfing resorts on the Aquitaine littoral. *Geographical review*, *88*(4), 587–595.

Augustin J.-P., & Malaurie, C. (1997). Le territoire-monde du surf. Diffusion, médias et énonciation. *Géographie et cultures*, *21*, 119–130.

Bartholomew, W. & Baker T. (1996). *Bustin' down the door*. Sydney: Harper Sport.

Beattie, K. (2003). Radical delirium: Surf film, video and the documentary mode. In Edwards Allan, Keith Gilbert, & Skinner James (Eds.). *Some like it hot: The beach as a cultural dimension* (pp. 129–153). Miami: Meyer & Meyer sport. 2003.

Beaumont, E. & Brown, D. (2014): 'It's not something I'm proud of but it's … just how I feel': Local surfer perspectives of localism. *Leisure Studies* [En ligne]. Extrait en ligne le 20 février, 2016, de http://dx.doi.org/10.1080/02614367.2014.962586

Beaumont, E., & Brown, D.H.K. (2015). "Once a local surfer, always a local surfer": Local surfing careers in a southwest English village. *Leisure Sciences*, *37*(1), 68–86.

Bennett, R. (2004). *The surfers mind: The complete, practical guide to surf psychology*. Torquay: Griffin Press.

Bessy, O. (1994). Les enjeux économiques du surf en Aquitaine. In J.-P. Augustin, (Ed.), *Surf Atlantique. Les territoires de l'éphémère* (pp. 121–141). Pessac: Publications de la MSHA n° 184.

Blake, T. (1983). *Hawaiian Surfriders*. Redondo Beach: Mountain and Sea Publishing. (Version originale publiée en 1935)

Booth, D. (1991). War off water: The Australian surf life saving association and the beach. *Sporting Tradition: The Journal of the Australian Society for Sports History*, *7*(2), 135–162.

Booth, D. (1995). Ambiguities in pleasure and discipline: The development of competitive Surfing. *Journal of Sport History*, *22*(3), 189–206.

Booth, D. (1996). Surfing films and videos: Adolescent fun, alternative lifestyle, adventure Industry. *Journal of Sport History*, *23*(3), 313–327.

Booth, D. (2000). Surf Lifesaing the development of an Australian 'sport'. In J. A. Mangan & J. Nauright (Eds.), *Sport in Australasian society: Past and present* (pp. 167–187). London: Frank Class.

Booth, D. (2001a). Australian beach cultures: The history of sun, sand and surf. London: Cass.

Booth, D. (2001b). From bikinis to boardshorts: Wahines and the paradoxes of surfing sulture. *Journal of Sporting History*, *28*(1), 3–22.

Booth, D. (2004). Surfing: From one cultural extreme to the other. In B. Wheaton (Ed.), *Understanding lifestyle sports. Consumption, identity and difference* (pp. 94–109). London: Routledge.

Brown, D. (2006). *Surfing historic images from the Bishop museum archives*. Honolulu: Bishop Museum Press.

Buckley, R. C. (2002a). Surf tourism and sustainable development in Indo-Pacific islands: I. The industry and the islands. *Journal of Sustainable Tourism, 10*(5), 405–424.
Buckley, R. C. (2002b). Surf tourism and sustainable development in Indo-Pacific islands: II. Recreational capacity management and case study. *Journal of Sustainable Tourism, 10*(5), 425–442.
Callède, J.-P. (1994). Le surf dans le système des sports en Aquitaine. In J.-P. Augustin, (Ed.), *Surf Atlantique. Les territoires de l'éphémère* (pp. 87–89). Pessac: Publications de la MSHA n° 184.
Chidester, B. & Priore, D. (2008). *Pop surf culture: music, design, film and fashion from the Bohemian surf boom*. Santa Monica, Santa Monica Press LLC.
Clark, J. (2011). *Hawaiian surfing: Traditions from the past*. Honolulu: University of Hawai'i Press.
Coëffé, V. (2005a). Les Hawai'i saisies par la géo-graphie : l'espace utopique de Mark Twain. *Cahiers de géographie du Québec, 49*(137), 225–240.
Coëffé, V. (2005b). Ces grands hommes qui font les hauts-lieux. Jack London et la pratique du surf à Waikiki. *Montagnes méditerranéennes*, (22), 55–59.
Coëffé, V. & Violier, P. (2008). Les lieux du tourisme : de quel(s) paradis parle-t-on ? Variations sur le thème de l'urbanité touristique. *Articulo - Journal of Urban Research* [En ligne], (4). Extrait en ligne le 8 avril 2016 de https://articulo.revues.org/158
Coëffé, V. (2010). Le paradigme de Waikiki ou l'itinéraire d'un lieu touristique qui a su passer le temps. *Urbia, 10*, 53–72.
Coëffé, V. (2014). *Hawaï. La fabrique d'un espace touristique*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
Coëffé, V., Guibert, C. (2013). Les enjeux touristiques de la marchandisation de l'image du surf à Oahu (Hawaï), *ESO, Travaux & Documents*, (36), 89–96.
Coëffé, V., Guibert, C. & Taunay, B. (2012). Émergences et diffusions mondiales du surf. De l'invention à la mise à l'épreuve de normes corporelles. *Géographie et Cultures*, (82), 2012, 61–76.
Coëffé, V., Guibert, C., & Taunay, B. (2014). L'aire du bronze : jalons pour une analyse de la circulation et de l'appropriation du hâle (de Hawaï à Hainan). *L'information Géographique, 78*(1), 73–91.
Colburn B. (Ed.), (2002). *Surf culture: the art history of surfing*. Laguna Beach: Laguna Art Museum, Gingko Press.
Comer, K. (2010). *Surfer girls in the new world order*. Durham: Duke University Press.
Cooley, T. (2014). *Surfing about music*. Berkeley: University of California Press.
Cota, I. F. (2011). *Tribe of the wave. Memories of Mexican surfing*. sl: Ignacio Felix Cota.
Daskalos, C. (2007) Locals only! The impact of modernity on a local surfing context, *Sociological Perspectives, 50*(1), 155–173.
Davis, D. (2015). *Waterman: The life and times of Duke Kahanamoku*. Lincoln: University of Nebraska Press.
DeLaVega, T. T. (Ed.), (2004). *200 years of surfing literature: An annotated bibliography*. Kaua'i: Timothy DeLaVega.
DeLaVega, T. T. (2011). *Surfing in Hawai'i. 1778–1930*. Charleston: Arcadia Publishing.
Diamond, A. (2004). 'Surfin' USA': California surf culture, whiteness, and the undercurrents of the great society backlash. In A. Fourier & A. Coppolani (Ed.), *La Californie : Périphérie ou laboratoire* (pp. 247–257). Paris: L'Harmattan.
Eddie, I., & Caroll, J. (2012, 7 mars). *What is a Surf City? A framework for understanding the role and significance of Surf Cities in the global surf industry.* Conférence donné lors du Surf Cities Global Teleconference, 7 mars.

Evers, C. (2004). *Men who Surf. Cultural Studies Review*, *10*(1), 27–41.
Evers, C. (2006). How to surf. *Journal of Sport & Social Issues, 30*, 229–243.
Evers, C. (2009). 'The Point': Surfing, geography and a sensual life of men and masculinity on the Gold Coast, Australia. *Social and Cultural Geography*, 10, 893–908.
Evers, C. (2010). *Notes for a young surfer*. Carlton, Victoria: Melbourne University Press.
Fermantez, K. (2007). Between The Hui and Da Hui Inc.: Incorporating N-oceans of Native Hawaiian Resistance in Oceanic Studies. In K. M. Teaiwa (Ed.). *Indigenous Encounters: Reflections on Relations between People in the Pacific, Occasional Paper series 43* (pp. 85–99). Honolulu: Center for Pacific Islands Studies, School of Hawaiian, Asian, and Pacific Studies, University of Hawai'i at Mānoa.
Finney, B. (1959). Surfing in Ancient Hawaii. *The Journal of the Polynesian Society*, *68*(4), pp. 327–347.
Finney, B. R., & Houston J. D. (1996). S*urfing: A history of the ancient Hawaiian sport*. San Francisco: Pomegranate Artbooks. (Version originale publiée en 1966)
Ford, N., & Brown, D. (2006). *Surfing and social theory: Experience, embodiement and narrative of the dream glide*. New York: Routledge.
Gardinier, A. (2005). *Les tontons surfeurs : Aux sources du surf français*. Anglet : Atlantica, coll. Océans.
Gay, E. (1994). La Côte Basque : l'aménagement d'un espace surf. In J.-P. Augustin, (Ed.), *Surf Atlantique. Les territoires de l'éphémère* (pp. 114–119). Pessac: Publications de la MSHA n° 184.
Guibert, C. (2006a). L'univers du surf et stratégies politiques en Aquitaine. Paris: L'Harmattan.
Guibert, C. (2006b). Hossegor : Le surf ou l'élégance ? Une double identification territoriale. Annales de la recherche urbaine, (100), 89–96.
Guibert, C. (2007). Le premier âge du surf en France : Un sport socialement sélectif. *Movement & Sport Sciences*, (61), 89–100.
Guibert, C. (2012). Les effets de la saisonnalité touristique sur l'emploi des moniteurs de sports nautiques dans le département des Landes. *Norois*, (223), 77–92.
Guibert, C., & Taunay, B. (2013). From political pressure to cultural constraints: The prime dissemination of surfing in Hainan. *Journal of China Tourism Research*, *9*(3), 365–380.
Heimann, J. (Ed.). (2016). Surfing: 1778–2015. Köln: Taschen.
Hemmings, F. (1999). *The soul of surfing is Hawaiian*. New York: Thunder's Mouth Press.
Henderson, M. (2001). A shifting line up: Men, women and Tracks surfing magazine. *Continuum: Journal of Media and Cultural Studies*, *15*(3), 319–332.
Henderson, M. (2002). The big business of surfing's oceanic feeling: Thirty years of tracks magazine. In R. Strickland (Ed.), *Growing up postmodern: Neoliberalism and the war on the young* (pp. 141–167). Boston: Rowman & Little Field Publishers.
Heywood, L. (2008). Third-wave feminism, the global economy, and women's surfing: Sport as stealth feminism in girl's surf culture. In A. Harris (Ed.), *Next wave cultures: Feminism, subcultures, activism* (pp. 63–82). New York: Routledge.
Holmes, P. (1991). Surf culture: A serious subculture. In N. Carroll (Ed.), *The next wave: A survey of world surfing* (pp. 199–205). London: Macdonald.
Hull, S. W. (1976), *A sociological study of surfing subculture in the Santa Cruz Area*. Thèse de Maîtrise non publiée, Université d'Etat de Saint, José San José. Extrait en ligne le 6 mars, 2016, de http://www.lajollasurforg/srf_thes.html
Irwin, J. (1973). Surfing: The natural history of an urban scene. *Urban life and culture*, *2*, 131–160.
Ishiwata, E. (2002). Local motions: Surfing and the politics of wave sliding. *Cultural Values*, *6*, 257–272.

Kampion, D., & Brown, B. (1998). *Stoked: L'histoire du surf*. Köln: Evergreen.
Kampion, D. (2003). *Stoked! A history of surf culture*. Salt Lake City: Gibbs Smith Publisher.
Krause, S. (2007). *Surf tourism in Costa Rica: Anthropological perspectives*. Thèse de doctorat non publiée. San Diego State University (SDSU), San Diego.
Krause, S. (2013). Pilgrimage to the playas: Surf tourism in Costa Rica. *Anthropology in Action*, *19*(3), 37–48.
Lacroix, G. & Bessy, O (1994). Glisse d'hier et glisse d'aujourd'hui. In J.-P. Augustin, (Ed.), *Surf Atlantique. Les territoires de l'éphémère* (pp. 25–48). Pessac: Publications de la MSHA n° 184.
Laderman, S. (2014). *Empire in waves: A political history of surfing*. Berkley and Los Angeles: University of California Press.
Lanagan, D. (2002). Surfing in the third millennium: commodifying the visual argot. *The Australian Journal of Anthropology*, *13*(3), 283–291.
Langseth, T. (2012). Liquid ice surfers: The construction of surfer identities in Norway. *Journal of Adventure Education and Outdoor Learning*, *12*, 3–23.
Lawler, K. (2011). *The American surfer: Radical culture and capitalism*. New York: Routledge.
Leonard, A. (2006). *Ombak Besar, Hati Besar, Orang Besar: The Kuta surfing tradition and its heroes*. Thèse de doctoral non publiée. Australian National University, Canberra.
Lewis, J. (2003). In search of the Postmodern surfer: Territory, terror and masculinity. In J. Skinner, K. Gilbert, & A. Edwards (Eds.), *Some like it hot: The beach as a cultural dimension* (pp. 58–76). Aachen, Germany: Meyer & Meyer Sport.
LeRoy, G. (1998), *Surfing's golden age 1960-1969*. San Clemente: The Surfer's Journal.
Lewis, J. (2003). In search of the Postmodern surfer: Territory, terror and masculinity. In J. Skinner, K. Gilbert, & A. Edwards (Eds.), *Some like it hot: The beach as a cultural dimension* (pp. 58–76). Aachen, Germany: Meyer & Meyer Sport.
Lueras, L. (1984). *Surfing: The ultimate pleasure*. New York: Emphasis International/Workman.
Loret, A. (1995). *Génération glisse : dans l'eau, l'air, la neige… La révolution du sport des « années fun »*. Paris: Autrement.
Martin, S. A., & Assenov, I. (2013). The genesis of a new body of sport tourist literature: A systematic review of surf tourism research (1997–2011). *Journal of Sport and Tourism*, *17*(4), 257–287.
Masterson, I. 'A. (2010, Mai). *Hua ka nalu: Hawaiian surf literature*. Thèse de Master non publiée, University of Hawai'i at Mānoa, Honolulu.
Moser, P. (2008). *Pacific passages: An anthology of surf writings*, Honolulu: University of Hawai'i Press.
Moser, P. (2010a). Revival. *Kurungabaa: A Journal of Literature, History and Ideas from the Sea*, *3*(91), 56–59.
Moser, P. (2010b). The reports of surfing's demise have been greatly exaggerated. *Bamboo Ridge: Journal of Hawai'i Literature and Arts*, (98), 195–204.
Nazer, D. (2004). *The tragicomedy of the surfer's commons*. *Deakin Law Review*, *9*(2), 655–713.
Nendel, J. (2009). Surfing in early twentieth-wentury Hawai'i: The appropriation of a transcendent experience to competitive American sport, *International Journal of the History of Sport*, *26*(16), 2432–2446.
Noll, G. & Kampion, D. (2007). *Greg Noll: The art of surfboard*. Layton: Gibbs Smith Publisher.
O'Brien, D, & Ponting, J. (2014). Sustainable surf tourism: A community centered approach in Papua New Guinea. *Journal of Sport Management*, (27), 158–172.

O'Neill, M., Osmond, G. & Phillips, M. G. (2006). Putting up your Dukes: Statues social memory and Duke Paoa Kahanamoku. *The International Journal of the History of Sport*, *23*(1), 82–103.
Olivier, S. (2010). 'Your wave, bro!': Virtue ethics and surfing. *Sport in Society*, *13*, 1223–1233.
Ormord, J. (2002). Issues of gender in Muscle Beach Party (1964). *Scope* [En ligne]. Extrait le 12 mars 2016 de http://www.scope.nottingham.ac.uk/article.php?issue=dec2002&id=270&section=article&q=Joan+Ormrod
Ormord, J. (2005). 'Just the lemon next to the pie': Apocalypse, history and the limits of myth in Big Wednesday (1978), *Scope* [En ligne]. Extrait le 12 mars 2016 de http://www.scope.nottingham.ac.uk/article.php?issue=1&id=6
Ormrod, J. (2005). Endless Summer (1964): Consuming waves and surfing the frontier. *Film and History: An interdisciplinary journal of film and television* studies, *35*(1), 39–51.
Osmond, G. (2008) Modest monuments? *The Journal of Pacific History, 43*(3), 313–329.
Osmond, G. (2011). Myth-making in Australian sport history: Re-evaluating Duke Kahanamoku's contribution to surfing, *Australian Historical Studies, 42*, 260–276.
Osmond, G., Phillips, M. G., & O'Neill, M. (2006) 'Putting up your Dukes': Statues social memory and Duke Paoa Kahanamoku. *The International Journal of the History of Sport*, *23*(1), 82–103.
Pearson, K. J. (1979). *Surfing subcultures of Australia and New Zealand*. Saint Lucia: University of Queensland Press.
Pearson, K. (1982). Surfies and clubbies in Australia and New Zealand. *Journal of Sociology, 18*(5), 5–15.
Ponting, J. (2009a). *Consuming nirvana: The social construction of surfing tourist space*. Starbrucken: VDM Verlag.
Ponting, J. (2009b). Projecting paradise: The surf media and the hermeneutic circle in surfing tourism. *Tourism Analysis*, (14), 175–185.
Ponting, J. (2009c). Surfing tourism in Indonesia's Mentawai islands. In S. L. Wearing & J. Neil (Eds.), *Ecotourism: Impacts, potentials, possibilities?* (2nd ed., pp. 156–169). Oxford: Butterworth-Heinemann.
Ponting, J. (2014). Comparing modes of surf tourism delivery in the Maldives. *Annals of Tourism Research*, *46*(3), 163–184.
Ponting, J., & McDonald, M. G. (2013). Performance, agency and change in surfing tourist space. *Annals of Tourism Research*, *46*(3), 415–434.
Ponting, J., & O'Brien, D. (2015). Regulating "Nirvana": Sustainable surf tourism in a climate of increasing regulation. *Sport Management Review*, *18*(1), 99–110.
Preston-Whyte, R. (2001). Constructed leisure space. The seaside at Durban. *Annals of Tourism Research*, *28*(3), 581–596.
Preston-Whyte, R. (2002). Constructions of surfing space at Durban, South Africa. *Tourism Geographies*, *4*(3), 307–328.
Preston-Whyte, R. (2011). Constructed and regulated seaside space at Durban. *Washington Sea Grant Publication (WSG): All series*, 229–236.
Rutsky, R. L. (1999). Surfing the other: Ideology on the beach. *Film quarterly*, *52*(4), 12–23.
Sayeux, A.-S. (2008). *Surfeurs, l'être au monde : Une analyse socio-anthropologique*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
Scheibel, D. (1995). Making waves with Burke: Surf nazi culture and the rhethoric of Localism », *Western Journal of Communication*, (59), 253–269.
Soultrait de, G. (1994). Bref historique du surf. In J.-P. Augustin, (Ed.), *Surf Atlantique. Les territoires de l'éphémère* (pp. 87–89). Pessac: Publications de la MSHA n° 184.

Speaker, P. (2014, 12 décembre). *ASP announces World Surf League: Letter from the CEO*. Extrait en ligne le 15 mars, 2016, de http://www.worldsurfleague.com/posts/68172/asp-announces-world-surf-league-letter-from-ceo
St. Pierre, B. (1969). *The plastic fantastic voyage. Across the South Pacific with surfers and a camera*. New York: Coward-McCann.
Stedman, L. (1997). From gidget to gonad man: surfers, feminists and postmodernisation. *The Australian and New Zealand Journal of Sociology*, *33*(1), 75–90.
Stranger, M. (1999). The aesthetics of risk. A study of surfing. *International Review of Sociology of Sport*, 34(3), 265–276.
Stranger, M. (2010). Surface and substructure: beneath surfing's commodified surface. *Sport in Society*, *13*(7/8), 1117–1134
Stranger, M. (2011). *Surfing life: Surface, substructure and the commodification of the sublime*. Farnham: Ashgate.
Surfer media kit. (2016). *Surfermag* [En ligne]. Extrait le 2 mars 2016, à http://www.surfermag.com/media-kit/
Surfresearch Web Site. (2016). Cater, G. (Ed.), Extrait le 11 mars, 2016 à http://www.surfresearch.com.au/
Sutherland, B. (2014). *The stormrider surf journal: Atlas, planner, log*. London: Low Pressure Publishing Ltd.
Tantamjarik, P. A. (2004) *Sustainability issues facing the Costa Rica surf tourism industry*, Thèse de doctorat non publiée. Honolulu: University of Hawaii, Manoa.
Taylor, B. (2007). Surfing into spirituality and a new, aquatic nature religion. *Journal of the American Academy of Religion*, *75*(4), 923–951.
Thompson, G. (2011). Reimagining surf city: surfing and the making of the post-apartheid beach in South Africa, *The International Journal of the History of Sport*, *28*(15), 2115–2129.
Thorne, T. (1976). Legends of the surfer subculture: Part one. *Western Folklore*, *35*(3), 209–217.
Timmons, G. (1989). *Waikiki beachboy*. Honolulu: Editions limited.
Usher, L. E., & Kerstetter, D. (2014). Residents' perceptions of quality of life in a surf tourism destination: A case study of Las Salinas, Nicaragua. *Progress in Development Studies*, *14*, 321–333.
Usher, L. E., & Kerstetter, D. (2015a). Re-defining localism: An ethnography of human territoriality in the surf. *International Journal of Tourism Anthropology*, *4*, 286–302.
Usher, L. E., & Kerstetter, D. (2015b). Surfistas locales: Transnationalism and the construction of surfer identity in Nicaragua. *International Journal of Tourism Anthropology*, *4*, 286–302.
Verge, A. C. (2001). George Freeth. King of the Surfers and California's Forgotten Hero. *California History*, *80*(2/3), 82–105.
Verge, A. C. (2007, 2 août). Father waterman. *Easy reader*. Extrait le 3 mars, 2016, de http://archive.easyreadernews.com/story.php?StoryID=20032183&IssuePath=
Waitt, G. (2008). 'Killing waves': Surfing, space and gender. *Social and Cultural Geography*, *9*, 75–94.
Waitt, G., & Warren, A. (2008). 'Talking shit over a brew after a good session with your mates': Surfing, space and masculinity. *Australian Geographer*, *39*, 353–365.
Walker, I. H. (2008). Hui nalu beachboys, and the surfing boarder-lands of Hawaii. *The Contemporary Pacific*, *20*(1), 89–113.
Walker, I. H. (2011). *Waves of resistance: Surfing and history in twentieth century Hawai'i*. Honolulu: University of Hawai'i Press.
Warshaw, M. (2003). *The encyclopedia of surfing*. Orlando: Houghton Mifflin Harcourt.

Warshaw, M. (2010). *The history of surfing*. San Francisco: Chronicle Books LLC.
Warshaw, M. (2016). Out of Blue. In J. Heimann (Ed.), *Surfing: 1778–2015* (pp. 12–44). Köln: Taschen.
Warren, A., & Gibson, C. (2014a). *Surfing places, surfboard makers: Craft, creativity and cultural heritage in Hawai'i, California and Australia*. Honolulu: University of Hawai'i Press.
Warren, A., & Gibson, C. (2014b). Making surfboards: Emergence of a trans-pacific cultural industry, *The Journal of Pacific History*, 49(1), 1–25.
Wearing, S., & Ponting, J. (2009). Breaking down the system: How volunteer tourism contributes to new ways of viewing commodified tourism. In T. Jamal, & M. Robinson (Eds.), *The Sage handbook of tourism studies* (pp. 254–268). London: Sage.
Westwick, P., & Neushul, P. (2013). *The world in the curl: an unconventional history of surfing*. New York: Crown publishers.
Wheaton, B. (2005b). Identity, politics, and the beach: Environmental activism in surfers against sewage. Leisure Studies 26(3), 279–302.
Willard, M .N. (2012). Duke Kahanamoku's Body. In J. Bloom, & M. N. Willard (Eds.), *Sports Matters; Race, Recreation, and Culture* (pp. 13–38). New York: NYU Press, 2002.
Wolfe, T. (2002). The Pump House Gang. In B. Colburn (Ed.), *Surf culture: the art history of surfing* (pp. 104–116). Laguna Beach: Laguna Art Museum, Gingko Press.
Young, N. (2008). *The complete history of surfing: From water to snow*. Utah: Gibbs Smith.

VII – Ouvrages et articles

Abenoja, T., & Sheldon, P. J. (2001). Resident attitudes in a mature destination: The case of Waikiki. *Tourism Managment, 22*, 435–443.
Addison, G. (1999). Adventure tourism and ecotourism. In J. C. Miles & S. Priest (Eds.), State College PA: *Adventure Programming* (pp. 415–430), Venture Publishing.
Agarwal, S. (2002). Restructuring seaside tourism. The Resort Lifecycle. *Annals of Tourism Research, 29*(1), 25–.
Algaze, G. (2004). *The Uruk world system*. Chicago: University of Chicago Press. (Version originale publiée en 1993)
Allen, J. (1991). The role of agriculture in the evolution of the pre-contact Hawaiian state. *Asian Perspectives*, *30*, 117–132.
Anderson, N. (2011), *Le Hobo. Sociologie du sans-abri.* Paris: Armand Colin. (Version originale publiée en 1923)
Andrieu, B. (2008a). *Bronzage. Une petite histoire du soleil et de la peau*. Paris: CNRS éditions.
Andrieu, B. (2008b). L'invention du bronzage, In B. Andrieu, G. Boëtsch, D. Le Breton, N. Pomarède & G. Vigarello (Eds.), *La peau. Enjeu de société* (pp. 81–97). Paris: CNRS éditions.
Appaduraï, A. (2005). *Modernity at large: Cultural dimensions of globalization*. Minneapolis: University of Minnesota Press. (Version originale publiée en 1996)
Avila, E. (2004). Popular culture in the age of the white flight. Film noir, disneyland, and the cold War (sub)urban imaginary. *Journal of Urban History*, *31*(1), 3–32.
Avila, E. (2006). *Popular culture in the age of the White Flight: Fear and fantasy in suburban Los Angeles*. Los Angeles: University of California Press.

Au, K. H., & Kaomea, J. (2014). Reading Comprehension and Diversity in Historical Perspective: Literacy, Power, and Native Hawaiians. In G. G. Duffy, & S. E. Israel (Eds.), *Handbook of research on reading comprehension* (pp. 571–586). New York: Routledge (Version originale publiée en 2009).
Bacchilega, C. (2007). *Legendary Hawai'i and the politics of place: Tradition, translation and tourism*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
Bakhtine, M. (1982). *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*. Paris: Gallimard.
Balandier, G. (1980). *Le pouvoir sur scènes*. Paris: Balland
Banham, R. (1971/2001) *Los Angeles: The architecture of four ecologies*, Berkeley: University of California Press.
Bardolet, E., & Sheldon, P. J. (2008). Tourism in archipelagos: Hawaii and the Balearics. *Annals of Tourism Research, 35*(4), 900–923.
Barthes, R. (1972). *Mythologies*. London: Paladin.
Bauman, Z. (2010). *La vie en miette : Expérience postmoderne et moralité.* Paris: Hachette littératures.
Beamer, B. K. (2008). *Na wai ka mana? 'Oiwi Agency and European Imperialism in the Hawaiian Kingdom.* Thèse de doctorat en géographie non publiée. University d'Hawai'i à Mānoa, Honolulu.
Beck, U. (2001). *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité.* Paris: Éditions Aubier.
Becker, H. S. (1997). *Outsiders: Studies in the Sociology of Deviance*. The Free Press. (Version originale publiée en 1963)
Becker, H. S. (2006). *Les mondes de l'art*. Paris: Flammarion. (Version originale publiée en 1988)
Beckwith, M. W. (1919). The Hawaiian Romance of Laieikawai. *Bureau of American Ethnology, Thirty-third Annual Report*, pp. 285–666
Beckwith, M. W. (Ed.), (1951). *The Kumulipo: A Hawaiian creation chant*. Chicago: The University of Chicago Press.
Beckwith, M. W. (Ed.), (1976). *Hawaiian mythology*. Chicago: The University of Chicago Press. (Version originale publiée en 1940)
Beckwith, M. W. (Ed.), (2007). Kepelino's tradition of Hawai. Honolulu: Bishop Museum Press. (Version originale publiée en 1932)
Bennett, A. (1999). Subculture or neo-tribes? Rethinking the relationship between youth, style and musical taste. *Sociology, 33*(3), 599–617.
Bennett, A. & Kahn-Harris, K. (2004). *After subculture: Critical studies in contemporary youth culture*. Basingstoke: Palgrave.
Berry-Chikhaoui, I. (2009). Les notions de citadinité et d'urbanité dans l'analyse des villes du Monde arabe. *Les Cahiers d'EMAM*, (18), 9–20.
Bishop, S. E. (1916). *Reminiscences of old Hawaii*. Honolulu: Hawaiian Gazette
Boltanski, L. (1990). L'amour et la justice comme compétences.Trois essais de sociologie de l'action. Paris : Métailié.
Bolton, H. C. (1891). Some Hawaiian pastimes. *Journal of American Folklore, 4*(12), 21–25.
Bouinot, J. (2002) *La ville compétitive. Les clefs de la nouvelle gestion urbaine*. Paris: Economica, Gestion.
Bouly de Lesdain, S., & Raulin, A. (2004). Villes et recompositions spatiales. In G. Ferréol (Ed.), *Sociologie. Cours, méthodes, applications* (pp. 271–298). Rosny : Bréal, Grand Amphi Sociologie.
Bourdieu, P. (1979). *La Distinction : Critique sociale du jugement*. Paris: Ed. de Minuit.
Bourdieu, P. (1989). *Le sens pratique.* Paris: Minuit, le sens commun.

Bourdieu, P. (1998). *La domination masculine*. Paris: Seuil, coll. Liber.
Bourgois, P. (1995). *In search of respect: Selling crack in El Barrio*. Cambridge: Cambridge University Press.
Braudel, F. (1958). Histoire et sciences sociales: La longue durée. *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations, 13*(4), 725–753.
Braudel, F. (1979). Civilisation matérielle, économie et capitalisme (XVe - XVIIIe siècles). 3. Le temps du monde. Paris: Armand Colin.
Braunstein, F., & Pépin, J.-F. (1999). *La place du corps dans la culture occidentale.* Paris: PUF.
Brohm, J.-M. (1992). *Sociologie politique du sport*. Nantes: Presses Universitaires de Nantes. (Version originale publiée en 1976)
Brown, D. (2003). *Hawaii at play: Images of a bygone era*. Honolulu: Watermark publishing.
Bushnell, O. A. (1966). Hygiene and sanitation among the ancient Hawaiians. *Hawaii Historical Review, 2*(5), 316–336.
Butler, R. W. (1980). The concept of a tourist area cycle of evolution: implications for management of resources. *Canadian Geographer, 24*(1), 5–12.
Butler R. W. (2006). The Concept of a tourist area cycle of evolution: Implications for management of resources. In R. W. Butler (Ed.), *The tourist area life cycle vol.1: Applications and modifications*, (pp. 3–12). Forlag: Channel View Publication.
Calogirou C. & Touché M. (1995), « Sport-passion dans la ville : le skateboard », *Terrain*, (25), 37–48.
Candea, M. (2009). Arbitrary locations: In defense of the bounded field-site. In M. A. Falzon (Ed.), *Multi-sited ethnography: Theory, praxis and locality in contemporary research* (pp. 25–45). Farnham: Ashagate.
Carlberg, M. & Epting, C. (2009). *Huntington Beach*. San Francisco: Arcadia Publishing.
Carreón Blaine, E. A. (2010). Le tzompantli et le jeu de balle : relation entre deux espaces rituels. Thèse de doctorat en histoire non publiée. École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), Paris.
Chase-Dunn, C., & Hall, T.D. (1991). *Core/periphery relations in precapitalist worlds*. Boulder: Westview Press.
Chapin, H. G. (1996). *The role of newspapers in Hawai'i*. Honolulu: University of Hawai'i Press.
Chouleur, J. (1991). *Nord-Ouest Pacifique Hawaii*, Nanc : Presses Universitaires de Nancy.
Choy, D. (1992). Life cycle model for Pacific Island destinations. *Journal of Travel Research*, (30), 26–31.
Christie, A. (1990). *Agatha Christie: An autobiography*. New York: Bantam. (Original work puslished in 1977)
Cisco, D. (1999). *Hawai'i sports: history, facts, and statistics*. Honolulu: University of Hawai'i Press.
Cocks, C. (2013). *Tropical Whites: The rise of the tourist south in the Americas*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
Cohen A. (1955). *Delinquent boys. The culture of the gang,* Glencoe: The Free Press of Glencoe.
Combessie, J.-C. (2007). La méthode en sociologie. Paris: La Découverte. (Version originale publiée en 1996)
Corbin, A. (2010). *Le territoire du vide : L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*. Paris : Flammarion. (Version originale publiée en 1988)
Corbin, A. (1992). « Le vertige des foisonnements » : Esquisse panoramique d'une histoire sans nom. Revue d'histoire moderne et contemporaine, 39(1), 103–126.

Corbin, A. (1993). De l'histoire des représentations à l'histoire sans nom. Entretien avec Alain Corbin. Politix, 6(21), 7–14.
Corbin, A. (2001). *L'avènement des loisirs : 1850–1960*. Paris: Aubier.
Corbin, A. (2008). *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire sociale XVIII^e^-XIX^e^ siècles*. Paris: Flammarion (Version originale publiée en 1986)
Cordy, R. (1981). *A study of prehistoric social change: The development of complex societies in the Hawaiian Islands*. New York: Academic Press.
Chapin, H. (1996). *Shaping history: The role of Hawaiian newspaper in Hawai'i*. Honolulu. University of Hawai'i Press
Clifford, J. (1992). *Traveling Cultures*. In L. Grossberg, C. Nelson, & P. Treichler (Eds.), *Cultural Studies* (pp. 96–117). New York: Routledge.
Craig, R. D. (2004). Handbook of Polynesian mythology. Santa Barbara. ABC-CLIO.
Danic, I. (2006). La notion de représentation pour les sociologues. Premier aperçu. Espaces et Société, 25, pp. 29–32.
Davis, D. (2015). *Waterman: The life and times of Duke Kahanamoku*. Lincoln: University of Nebraska Press.
Daws, G. (1974). A shoal of time. A history of the Hawaiian islands. University of Hawaii Press.
Debay, A. (2006) *Hygiène des baigneurs.* Paris : Revues EP&S. (Version originale publiée en 1878).
Defrance, J. (1995). L'autonomisation du champ sportif. 1890-1970. *Sociologie et sociétés, 27*(1), 15–31.
Defrance, J. (2011). *Sociologie du sport*. Paris: La Découverte, Repères. (Version originale publiée en 1995)
Del Piano, B. & Tregaskis, M. (Eds). (2007). *Outrigger Canoe Club: The first one hundred years, 1908–2008*. Outrigger Canoe Club: Honolulu.
Desmond, Jane. C. (1999). *Staging tourism: Bodies on display from Waikīkī to Sea World*. Chicago: The University of Chicago Press.
Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. Paris: Gallimard.
Descola, P. (2013). *Beyond nature and culture*. Traduction de Janet Lloyd. Chicago: University of Chicago Press.
Deverell, W., & Igler, D. (Eds.), (2014). *A companion to California history*. Oxford: Blackwell.
Devienne, E. (2014). *Des plages dans la ville. Une histoire sociale et environnementale du littoral de Los Angeles (1920-1972)*. Thèse de doctorat en histoire non publiée. École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), Paris.
Devienne, E. (2015). Bathing beauties, bodybuilders et surfeurs : l'émergence de cultures corporelles originales sur les plages de Los Angeles (années 1920-1930). *Revue française d'études américaines* (142), 24–39.
Dewalt, K. M.; & Dewalt, B. R. (2011). *Participant Observation: A guide for fieldworkers*. Lanham: Altamira Press. (Version originale publiée en 2002)
Dinnie, K. (Ed.). (2011). *City Branding*. New York: Palgrave Macmillan.
Dorel, G. (2008). *Atlas de la Californie*. Paris: Autrement.
Douglas, M. & Isherwood, B. (1996). *The world of good. Toward an anthropology of consumption*. New York: Routledge. (Version origniale publiée en 1979)
Dubois, M. (1993). Les fondateurs de la pensée sociologique. Paris: Ellipses.
Dudley, M. K. (1990). *A Hawaiian nation I: Man, gods and nature*. Honolulu: Nā Kāne o Ka Malo Press.
Duhaut-Cilly, A. (1835). *Voyage autour du monde, principalement à la Californie et aux îles Sandwich pendant les années 1826, 1827, 1828 et 1829, tome 2*. Paris: Saint-Servan.

Durkheim, E. (1898). Représentations individuelles et représentations collectives. *Revue de métaphysique et de morale, VI*, 273–302.
Durkheim, É. (2004). *De la division du travail sociale*. Paris: Puf, Quadrige. (Version originale publiée en 1893)
Earle, T. (1997). *How chiefs come to power: The political economy in prehistory*. Stanford: Stanford University Press.
Earle, T. & Johnson, A. W. (2000). *The evolution of human societies* (2nd ed.). Stanford: Stanford University Press.
Ejiri, M (1996). *The development of Waikiki, 1900-1949: The formative period of an American resort paradise*. Thèse de doctorat en civlisation américaine non publiée. Honolulu: University of Hawai‘i.
Ekholm, K. et Friedman, J. (1985). Towards a global anthropology. *Critique of Anthropology*, (1)5, 97–119.
Elbert, S. H., & Pukui, M. K. (1986). *Hawaiian dictionary*. Honolulu: University of Hawaii Press. (Version originale publiée en 1957)
Elbert, S. H. & Pukui, M. K. (2001). *Hawaiian grammar*. Honolulu: University of Hawai‘i Press. (Version originale publiée en 1979)
Elias, N. & Dunning, E. (1998). *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*. Paris: Agora Pocket. (Version originale publiée en 1985).
Elias, N. (2010). *La société de cour*. Paris: Flammarion. (Version originale publiée en 1985).
Elias, N. (2005). *La civilisation des mœurs*. Traduction de Pierre Kamnitzer. Paris: Pocket. (Version originale publiée en 1973).
Ellul, J. (1973). Les nouveaux possédés. Paris: Arthème Fayard.
Epting, C. (2007). *Huntington Beach*. San Francisco: Arcadia Publishing.
Équipe MIT. (2002). *Tourismes 1. Lieux communs*.Paris: Belin.
Équipe MIT. (2005). *Tourismes 2. Moments de lieux*. Paris: Belin.
Équipe MIT. (2011). *Tourismes 3. La révolution durable*. Paris: Belin.
Falzon, M. A. (2009). *Introduction. Multi-sited ethnography: Theory, praxis and locality in contemporary research*. In M. A. Falzon (Ed.), *Multi-sited ethnography: Theory, praxis and locality in contemporary research* (pp. 1–23). Farnham: Ashagate.
Feeser, A. (2006). *Waikīkī: A history of forgetting and remembering*. Honolulu: University of Hawai‘i Press.
Fiske J. (1989). *Reading the popular*. London: Unwin Hyman.
Forbes, D. W. (2000). *Hawaiian national bibliography 1780–1900: Volume 2 1831-1850.* Honolulu: University of Hawai‘i Press
Forbes, D. W. (2001). *Hawaiian national bibliography 1780–1900: Volume 3 1851-1880.* Honolulu: University of Hawai‘i Press
Ford, A. H. (1926, janvier). The genesis of the Pan-Pacific union. *MidPacific Magazine*, 31(1), 13.
Fornander, A. (1878). *An account of the Polynesian race: Its origin and migrations and the ancient history of the Hawaiian people to the times of Kamehameha I. Volume I*. London: Trübner & Co.
Fornander, A. (1880). *An account of the Polynesian race: Its origin and migrations and the ancient history of the Hawaiian people to the times of Kamehameha I. Volume II*. London: Trübner & Co..
Fornander, A. (1880). *Hawaiian antiquities and folk-lore, 2*. Londres: Trübner & Co.
Fornander, A. (1885). *An account of the Polynesian race: Its origin and migrations and the ancient history of the Hawaiian people to the times of Kamehameha I. Volume III* London: Trübner & Co.

Fornander, A. (1917). *Hawaiian antiquities and folk-lore, 4*. Honolulu: Bishop Museum Press.
Fornander, A. (1918). *Hawaiian antiquities and folk-lore, 5*. Honolulu: Bishop Museum Press.
Frank, A. G., & Gills, B. K. (Eds.), (1993). *The world system: Five hundred years of five thousands?*. London: Routledge.
Freud, S. (2010). *Malaise dans la civilisation*. Paris: Payot et Rovages. (Version originale publiée en 1929)
Freund, J. (1990). *Études sur Max Weber*. Genève: Droz.
Friedman, J. (1985). Captain cook, culture and the world system. *The Journal of Pacific History*, *20*(4), 191–201.
Friedman, J. (1992a). Myth, history, and political identity. *Cultural Anthropology*, *7*(2), 194–210.
Friedman, J. (1992b). The past in the future: History and the politics of identity. *American Anthropologist*, *94*(4), 194–210.
Friedman, J. (1992c). General historical and culturally specific properties of global systems. *Review (Fernand Braudel Center)*, *15*(3), 335–372.
Friedman, J. (1993). Will the real Hawaiian please stand: Anthropologists and natives in the global struggle. *Social Anthropology*, *149*, 737–767.
Friedman, J. (1998). Transnationalization, socio-political disorder, and ethnification as expressions of declining global hegemony. *International Political Science Review*, *19*(3), 233–250.
Friedman, J. (2002). Y a-t-il un véritable Hawaïen dans la salle ? Anthropologie et « Indigènes » face à la question de l'Identité. In C. Hamelin & E. Wittersheim (Eds.), *La Tradition et l'État. Églises, pouvoirs et politiques culturelles dans le Pacifique* (pp. 207–245). Paris: L'Harmattan.
Friedman, J. (2003). Globalizing languages: Ideologies and realities of the contemporary global system, *American Anthropologist*, *105*(4), 744–752.
Friedman, J. (2008a). Notes on Structure and History in Oceania. In K. Ekholm Friedman & J. Friedman (Eds.), *Historical transformations: The anthropology of global systems* (pp. 281–300). Plymouth: Altamira Press.
Friedman, J. (2008b). Marxist theory and systems of total reproduction. In K. E. Friedman & J. Friedman (Eds.), *Historical transformations: The anthropology of global systems* (pp. 31–42). Plymouth: Altamira Press.
Friedman, J. (2008c). Myth, History and Political Identities. In K. Ekholm Friedman & J. Friedman (Eds.), *Modernities, class and the contradictions of globalization: The anthropology of global systems* (pp. 89–108). Plymouth: Altamira Press.
Friedman, J. (2008c). Morphogenesis and Global Process in Polynesia. In K. E. Friedman & J. Friedman (Eds.), *Historical transformations: The anthropology of global systems* (pp. 301–312). Plymouth: Altamira Press.
Friedman, J. (2009). Lindigénéité : remarques à propos d'une variable historique. In N. Gagné, M. Salaün et T. Martin (dir.), *Autochtonies: vues de France et du Québec* (pp. 33–58). Québec : Presses de l'Université de Laval et de Montréal : DIALOG.
Friedricks, W. B. (1992). *Henry E. Huntington and the creation of Southern California*, Columbus, Ohio State University Press.
Fusuler, B. (2011). Le concept d'ethos. De ses usages classiques à un usage renouvelé. *Recherches Sociologiques et Anthropologiques*, *42*(1), 97–109.
Garrison, T. (2013). *Oceanography: An invitation to marine science* (8th edition). Belmont (CA): Brooks/Cole.
Gelder, K. (2007). *Subcultures: Cultural histories and social practice*. London: Routledge.

Gennep, A. V. (1981). *Les rites de passage : Étude systémique des rites*. Paris: A et J Picard.
Ghorra-Gobin, C. (1996). L'image maritime renouvelée : Los Angeles. In F. Péron & J. Rieucau (Eds.), *La maritimité aujourd'hui* (pp. 205–211). Paris: L'harmattan.
Ghorra-Gobin, C. (2005). De la ville à l'urban sprawl : La question métropolitaine aux États-Unis, *Cercles,* (13), 123–138.
Ghorra-Gobin, C. (2006). Territoires et représentations : l'imagination géographique de la société américaine, *Revue française d'études américaines*, *108*(2): 84–97.
Ghorra-Gobin, C. (2007). Une ville mondiale est-elle forcément une ville globale ? Un questionnement de la géographie française. *L'Information géographique*, 71(2) : 32–42.
Ghorra-Gobin, C. & Azuelos, M. (2004). La Californie ou l'essence de la spécificité américaine : La sphère urbaine et la sphère économique. In A. Fourier & A. Coppolani (Ed.), *La Californie : Périphérie ou laboratoire* (pp. 115–136). Paris: L'Harmattan.
Ginzburg, C. (1991). Représentation: le mot, l'idée, la chose. *Annales. Economies Sociétés Civilisations*, *46*(6), 1219–1234.
Goffman, E. (1959). *The presentation of self in everyday life*. Edinburgh : University of Edinburgh Social Sciences Research Centre, Monograph n°2.
Granger, C. (2014). Retour sur la méthode. *Vingtième siècle. Revue d'histoire*. (123), 173–191.
Gutmanis, J. (1983). *Na pule kahiko: Ancient Hawaiian prayers*. Honolulu: Editions Limited.
Haas de, A. (2014). Les métaphores de la séduction dans les journaux des marins français à Tahiti en avril 1768, *Le Journal de la Société des Océanistes*, *138-139*, 175–182.
Hage, G. (2005). A not so multi-sited ethnography of a not so imagined community. *Anthropological Theory*, *5*(4): 463–475.
Hall, P. (1966). *World Cities*. New York: McGraw-Hill. 1966.
Hall, S. & Jefferson, T. (Eds.). (1993). *Resistance through rituals: Youth subcultures in post-war Britain*. London: Routledge. (Version originale publiée en 1975)
Halbwachs, M. (1958). *La mémoire collective.* Paris: Presses Universitaires de France.
Hamelin, C., & Wittersheim F. (2002). Introduction : Au-delà de la tradition. In C. Hamelin, & E. Wittersheim (Eds.), *La tradition et l'État. Églises, pouvoirs et politiques culturelles dans le Pacifique* (pp. 11–23). Paris: L'Harmattan.
Hannerz, U. (1980). *Exploring the city: Inquiries toward an urban anthropology*. New York: Columbia University Press.
Hannerz, U. (1992). *Cultural complexity*. New York: Colombia Univeristy Press.
Harouel, J.-L. (2002). *Culture et contre-cultures*. Paris: Puf, Quadrige.
Haschar-Noé, N. (1999). Les dirigeants sportifs et l'évolution des pratiques sportives. In J.-M. Delaplace (Ed.)*, L'histoire du sport, l'histoire des sports : Le sportif, l'entraîneur, le dirigeant (19^{e} et 20^{e} siècles)* (pp. 273–293.). Paris, L'Harmattan.
Hannerz, U. (1992). *Cultural complexity: Studies in the social organization of meaning*. New York: Columbia University Press.
Haschar-Noé, N. (2004). Sport et "identité locale" : L'exemple de deux projets d'aménagements sportifs et touristiques intercommunaux. In P. Bouchet, & C. Sobry, (Eds.), *Management et marketing du sport : Du local au global* (pp. 199–215). Lille: Septentrion.
Hau'ofa, E. (1975). Anthropology and Pacific Islanders, *Oceania*, (45), 283–289.
Hau'ofa, E. (2008). *We are the ocean: Selected works*. Honolulu: University of Hawai'i Press.
Hawaii Tourism Bureau. (1924, janvier). Hawaii: Now and Any Season, p. 1. Folder: Hawaii-Travel Brochures, Box 4, TB, HC, HL, UH.
Hawaiian Surf Riding. (1896). In T. G. Thrum (Ed.), *Hawaiian almanac and annual for 1896* (pp. 106–113). Honolulu: Thomas G. Thrum.

Hebdige, D. (2002). *Subculture, the meaning of style*. London: Routledge. (Version originale publiée en 1979)
Held, D., & Mcgrew, A. (2003). The great globalization debate: An introduction. In, D. Held, & A. Mcgrew (Eds.), *The global transformations reader* (pp. 1–45). Cambridge: Polity Press.
Héritier, F. (1996). *Masculin/Féminin II, Dissoudre la hiérarchie*. Paris: Odile Jacob.
Heywood, M. (2008). *Century of Service: A History of Huntington Beach*, s.l.
Hibbard, D. & Franzen, D. (Ed.). (1986). *The view from Diamond Head: Royal residence to urban resort*. Honolulu: Editions Limited.
Hobbes, T. (1921). *Leviathan* (1651). Paris: Librairie générale de Droit et de Jurisprudence.
Hobsbawm, E & Ranger, T. (Eds.), (2003). *The invention of tradition*. Cambridge: Cambridge University Press. (Version originale publiée en 1983)
Holmes, L. (2012). *Ancestry of experience*. Honolulu: University of Hawai'i Press.
Holt, R., & Vigarello, G. (2005). Le corps travaillé. Gymnastes et sportifs au XIXe siècle. In A. Corbin, J.-J. Courtine, & G. Vigarello (Eds.), *Histoire du corps : 2. De la Révolution à la Grande Guerre* (pp. 313–375). Paris: Seuil.
Hommon, R. J. (1976). The formation of primitive states in pre-contact Hawaii. Thèse de doctorat non plubliée en anthropologie. Tucson: University of Arizona.
Hoon, T. C., Kian, C. T. & Ling, K. H. (2009). A *guide to medicial plants: An illustrated, scientific and medicial approach*. Singapour: World scientific publishing Co.
Horvath, R. J. (1972). A definition of colonialism. Current Anthropology, *13*(1), 45–57.
Houston W. (1999). *Displacing natives: The rhetorical production of Hawai'i*. Lanham, Md.: Rowman and Littlefield.
Hulin, M. (2014). *La mystique sauvage*. Paris: PUF. (Version originale publiée en 1993)
Hunsmann, M., & Kapp, S. (Eds.), (2013). Devenir chercheur : Écrire une thèse en sciences sociales. Paris: Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
'Ī'ī, J. P. (1963). *Fragments of Hawaiian History*. D. B. Barrère. (Ed). Honolulu: Bishop Museum Press.
Ireland, B. (2005). Remembering and forgetting at the Waikīkī war memorial park and natatorium. *The Hawaiian Journal of History*, *39*, 53–74
ISA celebrates 50th anniversary. (2013). *International Surfing Association*. Retrieved July 13, 2014, from http://www.isasurf.org/isa-celebrates-50th-anniversary
Jones, G. (2003). Le trésor caché du Quartier indien : esquisse ethnographique d'une centralité minoritaire parisienne. *Revue européenne des migrations internationales*, *19*(1), 233–243.
Joseph, I. (1992). L'espace public comme lieu de l'action. *Les Annales de la Recherche Urbaine: Espaces Publics en Villes*, (57-58), 211–217.
Kahn, M. (2011). *Tahiti beyond the postcard: power, place and everyday life*. Washington: University of Washington press
Kai, W., & Kraus, J. (2007). *Images of America. Waikīkī*. Charlestone: Arcadia Publishing.
Kalākaua, D. (1888). *The legends and myths of Hawaii. The fables and folk-lore of a strange people*. New York: Charles L. Webster & Company.
Kalākaua, D. (Ed.), (2001). *Na mele aimoku, na mele kupuna, a me na mele ponoi o ka moi Kalakaua I: Dynastic chants, ancestral chants, and personal chants of King Kalakaua I*. Honolulu : Hawaiian Historical Society. (Version originale publiée en 1886)
Kamakau, S. M. (1968). *Ka po'e kahiko: The people of old*. Honolulu: Bishop Museum Press. (Version originale publiée en 1964)
Kamakau, S. M. (1976). *The works of the people of old: Na hana a Ka po'e kahiko*. Honolulu: Bishop Museum Press.

Kamakau, S. M. (1991). *Tales and traditions of the people of old: Na mo'olelo a ka po'e kahiko*. Honolulu: Bishop Museum Press.
Kamakau S. M. (1992). *Ruling chiefs of Hawaii*. Honolulu: Kamehameha Scholls Press. (Version originale publiée en 1961)
Kanahele, G. S. (1986). *Kū Kanaka, Stand Tall : A Search for Hawaiian Values*. Honolulu: University of Hawaii Press and Waiaha Foundation.
Kanahele G. S. (1993). *Restoring Hawaiianness to Waikiki*. Honolulu: The Queen Ema Foundation.
Kanahele, G. S. (1995). *Waikīkī 100 B.C. to 1900 A.D.: An untold story*. Honolulu: The Queen Emma Foundation.
Kanahele, G. S. (1998, 22 mai). Waikiki isn't as bleak as it's being portrayed. *Honolulu Star Bulletin*. Extrait en ligne de http://archives.starbulletin.com/98/05/22/editorial/viewpoint.html
Kaufmann, J.-C. (1995). *Corps de femmes, regards d'hommes. Sociologie des seins nus*. Paris: Nathan.
Keesing, R. (1989). Creating the past: Custom and identity in the contemporary Pacific. *Contemporary Pacific*, (1), 19–42.
Kirch, P. V. (2010). *How chiefs became kings: Divine kingship and the rise of archaic states in ancient Hawai'i*. Berkeley and Los Angeles: University of California Press.
Kirch, P. V. (2012). *A Shark going inland is my chief: The island civilization of ancient Hawai'i*. Berkeley and Los Angeles: University of California Press.
Kirch P. V., & Sahlins, M. (1992). *Anahulu: The anthropology of history in the Kingdom of Hawaii, Vol: 1*. Chicago: The University of Chicago Press.
Klein, N. (2002). *No Logo: La tyrannie des marques*. Arles: Actes Sud.
Klein, N. M. (2003). *The history of forgetting: Los Angeles and the erasure of memory*. New York: Verso. (Version originale publiée en 1997)
Knight, W. (1932). *The shakespearian tempest*. Oxford: Oxford University Press.
Knox, P., & Taylor, P. (Eds.), (1995). *World Cities in a world-system.* New York: Cambridge University Press.
Korn, A. L. (1958). *The Victorian Visitors*. Honolulu: University of Hawai'i Press.
Korn, A. L. & Pukui, M. K. (1973). *The echo of our song: Chants & poems of the Hawaiians*. Honolulu: University of Hawaii Press.
Kuykendall, R. S. (1953). *The Hawaiian Kingdom, volume II, 1854–1874, Twenty critical years*. Honolulu: University of Hawaii Press.
Kuykendall, R. S. (1965). *The Hawaiian Kingdom, volume I, 1778-1854, Foundation and Transformation*. Honolulu: University of Hawaii Press. (Version originale publiée en 1938)
Kuykendall, R. S. (1967). *The Hawaiian Kingdom, volume III, 1874-1893, The Kalakaua dynasty*. Honolulu: University of Hawaii Press.
Langlois, C.-V., & Seignobos, C. (1992). *Introduction aux études historiques*. Paris : Ed. Kimé. (Version originale publiée en 1898)
Lahire, B. (1998). *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*. Paris: Nathan.
Latour, B. (1996). *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches*. Paris: Les empêcheurs de penser en rond.
Latour, B. (1997). *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie* symétrique. Paris: La Découverte. (Version originale publiée en 1991)
Levin, S. S. (1968). The overthrow of the kapu system in Hawaii. *The Journal of the Polynesian Society*, *77*(4), 402–430.
Lévy, A. (2005). Formes urbaines et significations : revisiter la morphologie urbaine. *Espaces et Sociétés*, 122, 25–48.

Lefebvre, H. (1961). Critique de la vie quotidienne. Tome II : Fondements d'une sociologie de la quotidienneté. Paris : l'Arche.
Lefebvre, H. (1971). *Everyday life in the modern world*. London: Allen Lane.
Lefebvre, H. & Régulier, C. (1985). Le projet rythmanalytique. *Communications, 41*. 191–199.
Lefebvre, H. (1992). *Éléments de rythmanalyse. Introduction à la connaissance des rythmes*. Paris: Éditions Syllepse.
Lefebvre, H. (2000). *La production de l'espace*. Paris: Anthropos. (Version originale publiée en 1974).
Leys, R. (2011). The turn to affect: A critique. *Critical Inquiry*, *37*(3), 434–472
Lipovetsky, G. (1989). *L'Ère du vide : Essais sur l'individualisme contemporain*. Paris: Folio. (Version originale publiée en 1983)
Linnekin, J. S. (1983). Defining tradition : Variations on the Hawaiian identity. *American Ethnologist, 10*(2), 241–252.
Linnekin, J. S. (1991). Inside, Outside. A Hawaiian community in the world-system. In A. Biersack. (Ed.), *Clio in Oceania: Toward a historical anthropology* (pp. 165–203). Washington: Smithsonian Institution Press.
Locke, J. (1984). *Traité du gouvernement civil* (1690). Paris: G.F. Flammarion.
Lowy, I., & Rouch, H. (2001). Genèse et développement du genre : Les sciences et les origines de la distinction entre sexe et genre. *Cahiers du Genre*, (34), 5–16.
Lyotard, J.-F. (2000). *La condition postmoderne : Rapport sur le savoir.* Paris: Minuit. (Version originale publiée en 1979)
MacCannell, D. (1999). *The tourist: A new theory of leisure class*. Los Angeles: University of California Press. (Version originale publiée en 1976)
Maffesoli, M. (2000). *Le temps des tribus : Le déclin de l'individualisme dans les sociétés postmodernes*. Paris : La table ronde. (Version originale publiée en 1988)
Magnane, G., (1964). *Sociologie du sport*. Paris: Gallimard.
Mak, J. (2008). *Developing a dream destination: Tourism and tourism policy planning in Hawaii*. Honolulu: University of Hawai'i Press.
Mak, J. (2015, February 3). Creating "Paradise of the Pacific": How tourism began in Hawaii. UHERO Working Paper No 2015-1, Economic Research Organization at the University of Hawaii. Extrait en ligne le 24 janvier 2016, de http://www.uhero.hawaii.edu/assets/Paradise_Mak.pdf
Makemson, M. W. (1941). *The morning star rises: An account of Polynesian astronomy*. New Haven: Yale University Press.
Malinowski, B. (1961). *Argonauts of the Western Pacific*. New York: Dutton. (Version originale publiée en 1922).
Malo, D. (1903). *Hawaiian antiquities*. Honolulu: Hawaiian Gazette Co.
Manly Council (2015). *100 years surfing manly Australia*. Retrieved October 6, 2015 from http://www.manly.nsw.gov.au/DownloadDocument.ashx?DocumentID=9079
Marcus, G. E. (1995). Ethnography in/of the world system: The emergence of multi-sited ethnography. *Annual Review of Anthropology*, *24*(1), 95–117.
Marcus, G. E. (2002). Au-delà de Malinowski et après writing culture : À propos du futur de l'anthropologie culturelle et du malaise de l'ethnographie », *ethnographiques.org*, (1). Extrait le 11 mars 2016 de http://www.ethnographiques.org/2002/Marcus.html
Maret, H. (1769). *Mémoire sur la manière d'agir des bains d'eau douce et d'eau de mer et sur leur usage*. Bordeaux: Racle.
Marsh, D. (1999). *Huntington Beach: The germ of the South Coast*, Carlsbad, Heritage Media Corp.
Martin, H.-J. (2008). *Aux sources de la civilisation européenne*. Paris: Albin Michel.

Matsuda, M (2012). *Pacific worlds: A history of seas, peoples and cultures*. Cambridge: Cambridge University Press.
Mauss, M. (1927). Divisions et proportions des divisions de la sociologie. L'Année sociologique, série nouvelle, 2, 178–245.
Mcluhan, M. (1977). *Pour comprendre les medias*. Paris: Points, Seuil.
Melton, J. A. (2002). *Mark Twain, travel books and tourism*. Tuscaloosa, Alabama: The University of Alabama Press.
Mead, M. (1969). *Social Organization of Manu'a*. Honolulu: Bernice P. Bishop Museum. (Version originale publiée en 1930)
Melton, J. A. (2002). *Mark Twain, travel books and tourism*. Tuscaloosa, Alabama: The University of Alabama Press.
Midol, N. (1993). Cultural dissents and technical innovations in the "whiz" sports. *International Review for the Sociology of Sport*, *28*(1), 23–32.
Midol, N., & Broyer, G. (1995). Toward an anthropological analysis of new sport cultures: The case of whiz sports in France », *Sociology of Sport Journal*, *12*(2), 204–212.
Mooij de, M. K., (2010). *Global Marketing and Advertising: Understanding Cultural Paradoxes*. Thousands Oaks: Sage.
Morgan, T. (1948). *Hawai'i: A century of economic change, 1778–1876*. Cambridge: Harvard University Press.
Morin, E. (2008). *L'esprit du temps*. Paris. INA/A.Collin
Moscovici, S. (1961). La psychanalyse, son image et son public. Paris: PUF.
Muggleton, D. (2004). *Inside Subculture: The post modem meaning of style.* Oxford: Berg.
Muggleton, D., & Weinzierl, R. (Eds.), (2003). *The post-subcultures reader*. Oxford, UK: Berg.
Namakaokeahi, B. K. (2004). *The history of Kanalu mo'oku'auhau 'elua: A genealogical history of the priesthood of Kanalu*. Traduction de Malcolm Chun. Honolulu: First People's Productions.
Natives of the Hawaiian Islands are not indigenous they are aboriginal. (2016, 26 février). *Hawaiian Kingdom Blog*. Extrait le 12 mars 2016 de http://hawaiiankingdom.org/blog/natives-of-the-hawaiian-islands-are-not-indigenous-theyre-aboriginal/
Nora, P. (Ed.), (1997a). *Les lieux de mémoire. Tome 1. La République*. Paris: Gallimard.
Nora, P. (Ed.), (1997b). *Les lieux de mémoire. Tome 2. La Nation*. Paris: Gallimard.
Nora, P. (2011). *Présent, nation, mémoire*. Paris: Gallimard.
Noschis, K. (2011). *Signification affective du quartier*. Lausanne: Comportements. (Version originale publiée en 1984)
Nye, J. (1990). Soft Power. *Foreign Policy*, (80), 153–171.
Nye, J. (2004). *Soft Power. The mean to success in world politics*. New York: Public Affairs.
Olivier de Sardan, J.-P. (1995). La politique du terrain. *Enquête*, (1), 71–109.
Olivier de Sardan, J.-P. (1998). Émique. *L'Homme*, *38*(147), 151–166.
Ory, P. (2008). *L'invention du bronzage.* Paris: Éditions Complexe.
Ory, P. (2011) *L'Histoire culturelle*. Paris : Puf, Que sais-je ?. (Version originale publiée en 2004).
Osorio, J. (2002). *Dismembering Lāhui: A history of the Hawaiian nation to 1887*. Honolulu: University of Hawai'i Press.
Parkin, F. (1976). *Marxism and class theory: A bourgeois critique*. Columbia University Press: New York.
Pétonnet, C. (1982). L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien. *L'Homme, 22*(4), 37–47.
Pinçon, M., & Pinçon-Charlot, M. (2000). *Sociologie de la bourgeoisie*. Paris: La Découverte.

Pociello, C. (1998) *Sports et société : approche socio-culturelle des pratiques, Paris*, Vigot, 1998. (Version originale publiée en 1981)
Pukui, M. K (1949). Songs (meles) of old Ka‘u, Hawaii. *The Journal of American Folklore*,*62*(245), 247–258.
Pukui, M. K. (1994). *The water of Kāne and other legends of the Hawaiian Islands*. Honolulu: Kamehameha Schools Press. (Version originale publiée en 1851).
Quanchi, M. & Robson, J. (2005). *Historical dictionary of the discovery and explorations of the Pacific Islands*. Lanham, Maryland: Scarecrow Press.
Ramognino, N. (2013, 20 février) Des réflexions sur quelques controverses à propos de l’analyse qualitative en sociologie. *SociologieS*. Extrait le 4 mars, 2016, de http://sociologies.revues.org/4276
Rauch, A (2001). Les vacances et la nature revisitée (1830-1939). In A. Corbin (Ed.), *L’avènement des loisirs 1850-1960* (pp. 83–117). Paris: Flammarion.
Raulin, A. (1997). *Manhattan ou la mémoire insulaire*. Paris: Institut d’ethnologie.
Raulin, A. (2000). *L’ethnique est quotidien*. Paris: L’Harmattan.
Raulin, A. (2007). *Anthropologie urbaine*. Paris: Armand Colin.
Raulin, A. (2009). Minorités urbaines : des mutations conceptuelles en anthropologie. *Revue Européenne des Migrations internationales*, *25*(3), 33–51.
Raulin, A. (2012). La vie quotidienne, entre colonisation et émancipation. *L’Homme et la Société*, (3)185/186, 19–32.
Rayson, A. (2004). *Modern History of Hawai‘i*. Honolulu: Bess Press.
Redhead, S. (1993). *Rave off: Politics and deviance in contemporary youth culture*. Aldershot: Avebury.
Rey, A., & Rey Debove, J. (2008). Le nouveau petit Robert : Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. Paris: Le Robert.
Rice, R. B., Bullough W. A., & Orsi, R. J. (1996). *The elusive eden: A new history of California*. New York: McGraw-Hill Humanities (Version originale publiée en 1988)
Ricœur, P. (2000). *La mémoire, l’histoire, l’oubli.* Paris: Seuil.
Rojek, C. (1993). *Ways of escape.* London: Routledge.
Rousseau, J.-J. (1966). *Le contrat social*. Paris : Garnier-Flammarion. (Version originale publiée en 1762).
Rousso, H. (2007). Vers une mondialisation de la mémoire. *Vingtième Siècle. Revue d’histoire*, *94*(2), 3–10.
Russel, R. (1769). A *dissertation on the use of seawater in the diseases of the glands, particularly the scurvy, jaundice, king’s evil, leprosy and the dlandular consumption*. Londres: W. Owen.
Sahlins, M. (1963). Poor man, rich ban, big-man, chief: Political types in Melanesia and Polynesia. *Comparative Studies in Society and History*, *5*(3), 285–303.
Sahlins, M. (1972). *Stone age economics*. Chicago: Aldine Transaction.
Sahlins, M. (1981). *Historical metaphors and mythical realities: Structure in the early history of the Sandwich Islands kingdom*. Ann Arbor: University of Michigan Press.
Sahlins, M. D. & Kirch, P. V. (1992). *Anahulu: The anthropology of history in the kingdom of Hawaii, Volume 1*. Chicago: The University of Chicago Press.
Sahlins, M. (1994). Cosmologies of capitalism: The trans-Pacific sector of the “World System”. In N. B. Dirks, G. Eley & S B. Ortner (Eds.), *Culture/power/history: A reader in contemporary social theory* (pp. 412–455). Princeton: Princeton University Press.
Sahlins, M. (1995). The political economy of grandeur in Hawaii from 1810 to 1830. In E. Ohnuki-Tierney (Ed.), *Culture through time: Anthropological approaches* (pp. 26–56). Stanford: Stanford University Press.

Sahlins, M. (2002). *Les cosmologies du capitalism e: Le « Système-Monde » vu du Pacifique*. *Le Débat, 1* (118), 166–187.
Sahlins, M. (2014). On the ontological scheme of Beyond nature and culture. *Hau: Journal of Ethnographic Theory, 4*(1), 281–290.
Saïd, E. W. (1979). *Orientalism*. New York: First Vintage Book.
Sassen, S. (1991). *The global city: New York, London, Japan*. Princetown: Princetown University Press.
Sassen, S. (2002). Locating cities on global circuits. In S. Sassen (Ed.), *Global Networks, Linked Cities*. (pp. 1–36). New York: Routledge. 2002.
Schmalenbach, H. (1977). Communion: a sociological category. In H. Schmalenhach (Ed.), *On society and experience* (pp. 64–125). Chicago: University of Chicago Press.
Schmitt, R. C. (1977). *Historical statistics of Hawaii*. Honolulu: The University Press of Hawaii.
Seaton, S. L. (1978). The early state in Hawaii. In H. J. M. Claessen, & P. Skalnik (Eds.), *The Early State* (pp. 269–288). The Hague: Mouton.
Shore, B. (1989). Mana and tapu. In A. Howard & R. Borofsky (Eds.), *Developments in Polynesian Ethnology* (pp. 137–74). Honolulu: University of Hawai'i Press.
Shields, R. (1991). *Places on Margin: Alternative Geographies of Modernity*. London: Routlege.
Silva, N. K. (2000). He kanawai e ho'opau i na hula kuolo Hawai'i: The political economy of banning the hula. *The Hawaiian Journal of History, 34*, 29–48.
Silva, N. K. (2004). *Aloha betrayed: Native Hawaiian resistance to American colonialism.* London: Duke University Press.
Smith, D. A. & Timberlake, M. (1995). Conceptualising and mapping the structure of the world system's city system. *Urban Studies, 32*(2), 287–302.
Sobry, C. (Ed.), (2004). *Le tourisme sportif*. Paris: Presses universitaire du Septentrion.
Spriggs, M., & Tanaka, P. L. (1988). *Nii mea 'imi i ka wa kahiko: An annotated bibliography of hawaiian archaeology.* Asian and PacificArchaeology Series No. 11. Honolulu: Social Science Research Institute, University of Hawai'i.
Stannard, D. (1989). *Before the horror: The population of Hawai'i on the eve of Western contact*. Honolulu: Social Science Research Institute, University of Hawai'i.
Stasch, R. (2014a). Powers of incomprehension: Linguistic otherness, translators, and political structure in new guinea tourism encounters. *Hau: Journal of Ethnographic Theory*, 4(2), 73–94.
Stasch, R. (2014b). Primitivist tourism and romantic individualism: On the values in exotic stereotypy about cultural others. *Anthropological Theory*, 14(3), 191–214.
Starr, K. (2002). *Embattled dreams: California in war and peace, 1940–1950*. New York: Oxford University Press.
Stenger, J. (2008). Mapping the beach: beach movies, exploitation film and geographies of whiteness. In D. Burnardi (Ed.), *The Persistence of Whiteness. Race and Contemporary Hollywood Cinema* (pp. 28–50). Abingdon: Routledge.
Stock, M. & Lucas, L. (2012). La double révolution urbaine du tourisme. *Espaces et Sociétés, 3*(151), 15–30.
Suchet, A. (2015). Pour en finir avec Butler (1980) et son modèle d'évolution des destinations touristiques. Le cycle de vie comme un concept inadapté à l'étude d'une aire géographique. *Loisir et Société. Society and Leisure*, 38(1), 7–19.
Swarbrooke, J., Beard, C., Leckie, & S. Pomfret, G., (2003). *Adventure tourism: The new frontier*. Oxford: Butterworth Heinemann.
Sylvère, P. (1985). *Sponsoring et mécénat : la communication par l'événement*. Paris: Vuibert Gestion.

Tengan, T. K. (2002). (En)gendering colonialism: Masculinities in Hawai‘i and Aotearoa. *Cultural Values*, *6*(3), 229–238.
Tengan, T. K. (2008). *Native men remade: Gender and nation in contemporary Hawai‘i*. London: Duke University Press.
Thornton, S. (1995). *Club cultures: Music, media and subcultural sapital*. Cambridge: Polity Press.
Thornton, S. (2003). The social logic of subcultural capital. In C. Jenks (Ed.), *Culture: Critical Concepts in Sociology Volume 3* (pp. 235–245). London: Routledge.
Thrum, T. G. (1896). Hawaiian surf riding. *The Hawaiian almanac and annual for 1896*. Honolulu: Press Publishing Co. Steam Print.
Tilly, C. 1984. *Big structures, large processes, huge comparisons.* New York: Russell Sage Foundation.
Trask, H.-K. (1991). Natives and anthropologists: The colonial struggle. *The Contemporary Pacific*, *3*, 159–167.
Trask, H. K. (1999). *From a native daughter: Colonialism and sovereignty in Hawai‘i*. Honolulu: University of Hawai‘I Press. (Version originale publiée en 1993)
Turner, V. (1977). *The ritual process: Structure and anti-structure*. New York: Cornell. (Version originale publiée en 1969)
UNEP, & WTO (2005). *Making tourism more sustainable: A guide for policy makers*. Paris: United Nations Environment Progamme.
UNWTO annual report 2014. (2015). The World Tourism Organization. Madrid.

Urry, J., & Larsen, J. (2011). The Tourist Gaze 3.0. (Version originale publiée en 1990)
Valeri, V. (1985). *Kingship and sacrifice: Ritual and society in ancient Hawaii*. Chicago: The University of Chicago Press.
Van Bakel, M. (1991). The political economy of an early state: Hawaii and Samoa compared. In H. J. M. Claessen, & P. Van de Velde (Eds.), *Early state economics* (pp. 265–290). New Brunswick: Transaction Publishers.
Vigarello, G. (1987). *Le propre et le sale : L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge.* Paris: Seuil.
Vigarello, G. (2001). Le temps du sport. In A. Corbin (Ed.), *L'avènement des loisirs 1850-1960* (pp. 193–221). Paris: Flammarion.
Vigarello, G. (2004a). *Histoire de la beauté : Le corps et l'art d'embellir de la Renaissance à nos jours.* Paris: Seuil.
Vigarello, G. (2006). S'entraîner. In A. Corbin, J.-J. Courtine, G. Vigarello (Eds.), *Histoire du corps : 3. Les mutations du regard. Le XX^{e} siècle* (pp. 163–197). Paris: Seuil.
Vigarello, G. (2004b). *Le corps redressé*. Paris: Armand Colin.
Vigarello, G. (2010). *Les métamorphoses du gras : Histoire de l'obésité du Moyen Âge au XXe siècle*. Paris: Seuil.
Vovelle, M. (1999). Histoire et représentations. In J.-C. Ruano-Borbalan (Ed.), *L'histoire aujourd'hui. Nouveaux objets de recherche. Courants et débats. Le métier d'historien* (pp. 45–49). Auxerre: Sciences Humaines Éditions .
Wallerstein, I. (1974). *The Modem world-system, Volume 1.* New York: Academic Press.
Wallerstein, I. (2011). The Modern world-system as a capitalist world-economy. In F.J. Lechner, & J. Boli (Eds.), *The Globalization reader* (4th ed.). (pp. 51–56). Malden, MA: Wiley-Blackwell.
Walton, J. K. (1983). *The English seaside resort: a social history 1750-1914*. Leicester: Leicester University Press.
Weber, M. (1995). Économie et société / 1 : Les catégories de la sociologie. Paris: Plon, Agora Pocket. (Version originale publiée en 1956)

Weber, M. (1995). Économie et société / 2 : L'organisation et les puissances de la société dans leur rapport avec l'économie. Paris: Plon, Agora Pocket. (Version originale publiée en 1956)
Weber, M. (2002). *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris: Flammarion. Traduction Isabelle Kalinowski. (Version originale publiée en 1904)
Weisser, K. (2008). *Huntington Beach Lifeguards*. Charleston: Arcadia Publishing.
Wheaton, B. (2000). "Just do it": Consumption, commitment and identity in the windsurfing subculture. *Sociology of Sport Journal,* (17), 254–274.
Wheaton, B. (2004). Mapping the lifestyle sport scape. In W, Belinda. (Ed.), *Understanding lifestyle sports: Consumption, identity and difference* (pp. 1–28). London: Routledge.
Wheaton, B. (2005a). Selling out? The commercialization and globalization of lifestyle sport. In L. Allison (Ed). *The global politics of sport: The role of global institutions in sport* (pp. 140–161). London: Routledge.
Wheaton, B. (2007). After sport culture: Rethinking sport and post-subcultural theory. *Journal of Sport & Social Issues, 31*(3), 283–307.
Wheaton, B. (2013). *The cultural politics of lifestyle sports*. New York: Routledge.
Wheaton, B., & Beal, B. (2003). 'Keeping it real' Subcultural media the discourses of authenticity in alternative sports. *International Review for the Sociology of Sport, 38*(2), 155–176.
White, G. (2008). *Foreword*. In E. Hau'ofa. *We are the ocean : selected works* (pp. ix–xx). Honolulu: University of Hawai'i Press.
White, G. M. & Tengan, T. K. (2001). Disappearing worlds: Anthropology and Cultural Studies in Hawai'i and the Pacific. *The Contemporary Pacific, 13*(2), 381–416.
Wiegel, R. L. (2008). Waikiki beach, Oahu, Hawaii: History of its transformation from a natural to an urban shore. *Shore & Beach, 76*(2), 3–30.
Wolfe, T. (1968). *The Pump House Gang*. New York: Farrar, Straus, & Giroux.
Wood, H. (1999). *Displacing natives: the rhetorical production of Hawai'i*. Oxford: Rowman & Littlefield Publishers.
Yost, H. (1971). *The Outrigger Canoe Club of Honolulu*. Hawaii: Honolulu, Star-Bulletin Printing Company.

Index

‘

‘Ī‘ī, John Papa, 29, 41, 49, 50, 52, 56, 57, 58, 59, 67, 136, 379, 403
‘okina, 29, 133

A

Afrique, 191, 228, 240, 257, 308, 317, 322, 330, 345, 364, 384
Âge d’or, 211
Aguerre, Fernando, 27, 31, 33, 311, 312, 349
Ahia, John, 180, 181, 379
ahupua‘a, 45, 46, 47, 55
Ala Wai (canal), 149, 204, 206, 207, 221, 222, 246, 336, 338
ali‘i, 19, 42, 45, 49, 50, 52, 55, 56, 57, 59, 63, 67, 76, 77, 79, 80, 86, 87, 88, 93, 94, 97, 109, 119, 136, 140, 142, 149, 210, 370, 372
aloha, 142, 334, 346, 356, 357, 377
Amateur Athletic Union, 175
American Board of Comissionners for Foreign Mission, 123
American International Pictures, 234, 240
analogisme, 62, 63, 65, 66
animisme, 62, 63, 65, 66
annexion, 20, 22, 140, 141, 144, 155, 173, 176, 215, 287, 427
aristocratie, 162, 172, 173, 179, 180, 185, 345
Asie, 17, 63, 86, 87, 125, 348
Assocation of Surfing Professional, 314, 346
Atlantic City, 175, 194
Augustin, Jean-Pierre, 1, 18, 19, 22, 23, 26, 27, 37, 191, 271, 329, 330, 345, 347, 354, 355, 360, 361, 362, 364, 369, 374, 389, 390, 391, 392, 393, 394
Australie, 20, 28, 29, 125, 162, 171, 180, 184, 187, 188, 189, 191, 192, 210, 228, 240, 244, 245, 256, 257, 264, 277, 287, 304, 311, 312, 313, 314, 317, 322, 373, 376

B

bain, 75, 83, 92, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 103, 106, 110, 121
Bakhtine, Mikhaïl, 161, 163, 397
baleinier, 97, 100, 384
Barrot, Alphonse, 70, 71, 83, 94, 103, 105, 382
Bartholomew, Wayne, 313, 390
Baudelaire, 102
Beach Boys (groupe musical), 237, 238, 345
Beach movies, 236, 408
beachboys, 148, 151, 152, 156, 157, 158, 161, 165, 167, 171, 172, 173, 174, 191, 192, 202, 207, 210, 222, 223, 225, 228, 245, 246, 292, 293, 296, 334, 339, 346, 356, 373, 375, 377, 395
Becker, Howard, 23, 31, 32, 226, 256, 264, 315, 397
Beckwith, Martha, 41, 48, 59, 60, 63, 64, 66, 397
Biarritz, 27, 247, 264, 345, 346, 347, 348, 353, 354, 355, 356, 357, 377
Bible, 30, 66, 81
Big Five, 124, 133, 148, 155, 229, 287
Biltmore (hôtel), 221, 222
Bingham, Hiram, 28, 80, 81, 86, 87, 92, 93, 103, 117, 121, 382
Black Shorts, 257, 319, 321, 322, 324, 325, 326
Black’s Beach, 213, 273, 280
Blake, Thomas, 25, 156, 202, 210, 390
Blount, James, 139
Bolsa Chica, 267
Booth, Douglas, 18, 19, 26, 162, 184, 185, 186, 188, 226, 227, 239, 257, 310, 312, 314, 316, 317, 323, 362, 369, 390
Bourdieu, Pierre, 21, 23, 61, 234, 238, 241, 281, 397
bourgeoisie, 148, 162, 173, 179, 180, 187, 407
Braudel, Fernand, 20, 27, 37, 359, 360, 397, 398, 401
Brighton, 119, 149
Bronzed Aussies, 313, 314, 326, 327
Butler, Richard, 332, 333, 334, 341, 348, 362, 398, 408

C

Cabell, Joey, 277
Cairns, Ian, 313, 314
Californie, 1, 4, 19, 20, 22, 26, 28, 29, 30, 35, 37, 87, 95, 107, 123, 139, 162, 180, 181, 182, 184, 185, 188, 189, 191, 192, 193, 200, 202, 203, 204, 210, 211, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 221, 223, 224, 225, 230, 234, 237, 244, 253, 256, 263, 264, 266, 267, 279,289, 295, 300, 301, 302, 303, 304, 306, 307, 310, 317, 329, 330, 345, 360, 373, 374, 375, 376, 377, 383, 391, 399, 402, 427
Campbell, George, 105, 112, 119, 121, 150, 372, 383
Canton (Chine), 86, 87
Carter, George, 125, 287
centralité subculturelle, 259, 342, 358
Chaney, George, 105, 107, 121, 372, 383
Chateaubriand, 102
cheval, 87, 88, 105, 109, 120, 148
Chili, 329, 385
Chine, 86, 87, 152, 331, 348, 349, 351, 355, 360, 364, 384
Christie, Agatha, 172, 398
Chuck Dent Surfboards, 218, 249
Clark, John, 18, 19, 21, 23, 25, 29, 36, 41, 49, 50, 52, 53, 55, 57, 58, 59, 64, 119, 135, 136, 150, 152, 217, 288, 370, 372, 391
Cleveland, Stephen, 139
Coëffé, Vincent, 19, 23, 25, 37, 142, 146, 149, 161, 165, 167, 171, 191, 204, 207, 210, 238, 336, 337, 338, 339, 348, 349, 351, 357, 359, 360, 361, 362, 364, 369, 391
Colombia Pictures, 236
Cook, James, 17, 28, 41, 50, 61, 69, 70, 75, 77, 85, 99, 100, 103, 106, 123, 156, 221, 383, 384, 385

Corbin, Alain, 35, 68, 91, 92, 98, 99, 100, 102, 103, 161, 164, 171, 172, 184, 233, 370, 398, 399, 403, 407, 409
Côte Nord (North Shore), 31, 224, 254, 265, 287, 289, 290, 291, 292, 294, 299, 300, 312, 314, 319, 320, 321, 324, 325, 374
Coubertin, Pierre de, 162
culture surf, 26, 228, 237, 239, 311, 314, 315, 317, 318, 329, 331, 342, 359, 374
culture-monde, 27, 361

D

Da Hui Inc, 325, 392
Daily Bulletin, 138
Dale, Velzy, 217, 229
Dale, Dick, 217, 229, 237
Defrance, Jacques, 1, 22, 26, 162, 173, 299, 300, 310, 399
DeLaVega, Timothy, 25, 29, 178, 288, 391
Descola, Philippe, 19, 62, 63, 64, 65, 66, 68, 399
Devienne, Elsa, 19, 36, 181, 184, 191, 192, 193, 201, 212, 231, 246, 369, 374, 399
Disney, Walt, 234, 310
Dole, Sanford, 138, 139, 155, 286, 287, 372
Dora, Mickey, 229, 231, 233, 236, 316
Dudie, Miller, 156, 157
Duke Ocean Festival, 294, 339
Durkheim, Émile, 26, 61, 400

E

économie-monde, *27*, *37*, *359*, *361*
Edison, Thomas, 153
Ejiri, Masakazu, 148, 204, 207, 211, 222, 400
Elias, Norbert, 27, 52, 56, 61, 86, 161, 162, 163, 173, 185, 400
emic, 31, 266
entretiens, 4, 28, 30, 32, 33, 151, 251, 271, 274, 280, 284, 289, 292, 293, 317, 322, 365, 427
épidémie, 76
équipe MIT, 191
États-Unis, 20, 21, 31, 88, 94, 97, 107, 123, 125, 136, 138, 139, 141, 144, 161, 171, 172, 173, 180, 193, 200, 202, 210, 211, 213, 215, 219, 247, 287, 300, 307, 310, 312, 370, 375, 402, 427
etic, 31, 266
étudiant, 27, 32, 265, 273, 285, 319
Euro-américains, 62, 63, 138, 139, 141, 285, 308, 371
Evening Bulletin, 153, 379, 380
exotisme, 80, 102, 103, 142, 148

F

Finney, Ben, 19, 285, 286, 371
folklore, 88, 121, 128, 133, 135, 137, 138, 140, 146, 371
Ford, Alexander Hume, 18, 26, 37, 102, 142, 152, 153, 155, 165, 171, 179, 182, 200, 286, 292, 300, 369, 372, 379, 383, 389, 392, 398, 400
Fornander, Abraham, 41, 49, 52, 59, 60, 135, 400, 401
fourrures, 21, 86, 87, 115, 123
free surfeur, 318
Freeth, George, 152, 162, 165, 167, 174, 182, 183, 191, 196, 201, 202, 224, 343, 373, 379, 380, 389, 395
Freud, Sigmund, 22, 297, 401
Friedman, Jonathan, 1, 19, 20, 35, 36, 37, 41, 42, 53, 54, 57, 85, 127, 140, 143, 144, 145, 158, 219, 285, 295, 317, 324, 329, 360, 400, 401
Froiseth, Wallace, 210, 223, 310

G

Ghorra-Gobin, Cynthia, 181, 200, 201, 211, 214, 218, 225, 247, 307, 360, 402
Gidget, 236, 237, 315
Gold Rush, 180
Gordon, Larry, 217, 229, 249, 250
Grande Île, 108, 121, 127, 137
Griffin, Rick, 240, 242, 388, 390
Guibert, Christophe, 1, 17, 18, 19, 23, 27, 36, 37, 161, 167, 171, 191, 218, 238, 247, 271, 300, 301, 334, 337, 338, 342, 345, 346, 347, 348, 349, 351, 355, 356, 357, 359, 360, 362, 364, 369, 374, 391, 392

H

Hale Nauā, 132
Hall, Stuart, 37, 218, 226, 255, 269, 343, 360, 384, 398, 402
Hamilton House (hotel), 149, 181
Haole, 119, 151, 155, 371
hard good, 239
Hasley, Chuck, 27, 276, 306
Hawai‘i, 1, 4, 9, 17, 19, 20, 22, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 35, 36, 37, 39, 43, 44, 49, 50, 51, 54, 55, 57, 58, 63, 67, 69, 70, 71, 74, 77, 85, 86, 88, 94, 95, 96, 98, 99, 101, 102, 103, 107, 108, 110, 112, 114, 115, 123, 125, 128, 129, 136, 138, 140, 141, 142, 144, 145, 146, 148, 150, 151, 152, 155, 156, 158, 161, 162, 164, 165, 171, 172, 173, 174, 176, 179, 180, 182, 184, 187, 188, 189, 191, 192, 202, 203, 204, 210, 216, 217, 219, 221, 224, 228, 234, 240, 244, 256, 257, 263, 264, 266, 267, 273, 277, 285, 286, 287, 288, 289, 292, 293, 294, 295, 299, 300, 301, 302, 304, 309, 310, 311, 312, 314, 317, 319, 320, 321, 326, 332, 357, 369, 370, 371, 372, 375, 379, 380, 383, 385, 386, 387, 388, 391, 392, 393, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 427
Hawaii Tourism Bureau, 148, 155, 402
Hawaiian Gazette, 120, 136, 138, 149, 153, 164, 175, 176, 379, 380, 383, 385, 397, 405
Hawaiian Hotel, 125, 149, 180
Hawaiian League, 139
Hawaiian Visitor Bureau, 223
he‘e nalu, 4, 9, 17, 18, 19, 20, 21, 28, 29, 30, 33, 34, 35, 39, 41, 48, 62, 63, 75, 76, 91, 92, 96, 97, 98, 100, 102, 109, 110, 112, 114, 115, 117, 118, 121, 123, 126, 127, 128, 133, 135, 140, 142, 148, 158, 161, 167, 171, 172, 180, 188, 191, 225, 285, 286, 295, 327, 369, 370, 371, 372, 373, 427
Hebdige, Dick, 26, 37, 226, 233, 234, 244, 245, 343, 403
Hemmings, Fred, 27, 33, 202, 310, 311, 312, 314, 320, 321, 324, 326, 339, 345, 364, 388, 392
hexis, 23, 188, 265, 268, 278, 280, 281, 292

Hilo, 99, 108, 115, 120, 121, 136, 137, 150, 372, 384
Hobie, Alter, 217, 229, 276
hodad, 258, 259, 315
Hōkūle'a, 285, 300
Honolulu, 30, 37, 52, 81, 93, 108, 110, 115, 117, 118, 119, 120, 121, 125, 132, 137, 139, 142, 146, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 155, 156, 164, 174, 175, 180, 183, 203, 204, 207, 211, 218, 219, 221, 265, 287, 290, 291, 320, 329, 330, 334, 336, 346, 354, 379, 380,383, 384, 385, 386, 387, 389, 390, 391, 392, 393, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 427
Honolulu Advertiser, 155, 287, 331, 380, 387
Hui Nalu, 19, 151, 156, 157, 173, 174, 179, 207, 222, 285, 301, 372, 373
Hui o He'e Nalu, 257, 321
Hui Pākākā Nalu, 150, 152, 301, 372, 373
hula, 48, 83, 109, 126, 127, 128, 132, 138, 140, 142, 146, 148, 151, 161, 167, 192, 210, 371, 408
hulumanu, 127, 133
Huntington Beach, 4, 22, 26, 30, 32, 36, 37, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 207, 210, 213, 214, 215, 216, 218, 224, 225, 228, 237, 241, 242, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 256, 257, 258, 259, 264, 265, 266, 267, 269, 270, 271, 277, 288, 289, 292, 293, 294, 300, 301, 307, 310, 311, 314, 319, 321, 324, 325, 329, 330, 331, 334, 341, 342, 343, 345, 346, 348, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 362, 364, 374, 375, 377, 381, 386, 387, 388, 398, 400, 403, 405, 410, 427
Huntington Beach LongBoard Crew, 32, 217, 321, 324, 325, 357
Huntington, Henry, 181, 194, 195, 196
hygiénisme, 92, 97, 195, 204, 370

I

Île d'Hawai'i (Grande Île), 43, 58, 71, 77, 108
Îles Sandwich, 17, 44, 71, 385
International Professional Surfers (IPS), 263, 300, 310, 311, 312, 313
International Surfing Association, 271, 311, 317, 349, 354, 375, 388, 403
Irwin, John, 25, 126, 192, 212, 253, 392

J

Jack's Surfboards, 218, 249, 250
Jeux olympiques, 17, 156, 162, 175, 373
Joseph, Isaac, 36, 126, 192, 287, 355, 385, 403

K

Ka Hoku o ka Pakipika, 29, 132, 134, 136, 140
Ka lama Hawaii, 118
Ka Leo o ka Lahui, 134, 140, 141
Ka Makaainana, 134, 140, 141
Ka Nupepa Kukoa, 180
Ka Nupepa Kuokoa, 29, 52, 57, 134, 135, 379
Ka Oiaio, 134, 140, 141
Ka'ahumanu, 52, 58, 67, 79, 117, 127, 136
Kahanamoku, 34, 154, 156, 157, 162, 168, 174, 177, 180, 187, 188, 191, 202, 210, 224
Kahiki, 42, 48, 65
Kaiser Burn (hôtel), 221
Kalākaua Avenue, 225, 253, 336, 359
Kalākaua, David, 60, 74, 109, 126, 132, 135, 138, 139, 142, 149, 225, 253, 286, 336, 359, 403
Kama'āina, 142, 144, 155, 158, 161, 174, 179, 202, 371, 372
Kamakau, Samuel, 29, 41, 49, 52, 59, 63, 64, 67, 112, 119, 132, 135, 136, 379, 403, 404
Kamehamea I, 52
Kamehameha II, 58, 79, 117, 127
Kamehameha III, 53, 76, 94, 112, 126, 127, 128
Kamehameha IV, 88, 109, 124, 138
Kamehameha V, 124, 128
Kampion, Drew, 19, 23, 25, 150, 240, 244, 271, 310, 314, 316, 326, 388, 392, 393
Kanahele, George, 19, 47, 48, 52, 58, 59, 60, 63, 65, 67, 112, 336, 338, 369, 404
Kānaka maoli, 158
Kapiolani Park, association, 149
Kapu (tabou), 63
Kaua'i, 43, 44, 49, 55, 67, 69, 75, 77, 81, 82, 85, 100, 101, 117, 141
Ke Au Okoa, 29, 59, 134, 135, 136, 379
Ke Kumu Hawaii, 118
Kealakekua, baie, 77, 100, 101, 106, 109, 117
Kelea, 60, 132, 135
Kelly, John, 210, 223, 300
Kīlauea (volcan), 120, 137, 372
Kinney, Abbot, 181, 182, 204
Kirch, Patrick, 21, 41, 42, 43, 45, 47, 48, 52, 55, 56, 80, 86, 117, 404, 407
Kivlin, Matt, 217, 224, 229
Kona, 50, 51, 137
kook, 315
Kūhiō Beach, 292, 293, 339, 340, 357
Kumulipo, 66
Kuokoa Home Rula, 134, 140, 141
Kuykendall, Ralph, 41, 42, 47, 52, 56, 58, 59, 76, 79, 81, 82, 85, 87, 93, 95, 107, 117, 118, 120, 123, 124, 125, 128, 132, 138, 139, 148, 149, 404

L

Lahaina, 81, 82, 83, 92, 93, 97, 105, 108, 112, 115, 117, 118, 120, 121, 136, 149, 380
Lanai, 77
Lefebvre, Henry, 17, 36, 225, 226, 251, 265, 280, 405
Lemarié, Jérémy, 1, 21, 78, 283, 388, 427
lifestyle sport, 26, 251, 410
Liholiho, 58, 79, 88, 109, 117, 127
Lind, John Montgomery, 210, 310
Linnen, Chuck, 218, 255, 269, 343, 357
localisme, 25, 228, 253, 256, 257, 258, 292, 300, 312, 319, 323, 325, 331, 341, 358, 376
London, Jack, 80, 165, 166, 167, 182, 188, 307, 372, 382, 383, 384, 389, 390, 391, 392, 395, 396, 397, 400, 401, 402, 403, 405, 407, 408, 409, 410
Long Beach, 30, 32, 181, 193, 200, 213, 214, 225, 257, 266, 267, 268, 269, 271, 272, 288, 293, 318

Lono, 47, 48, 66
Los Angeles, 30, 152, 162, 175, 180, 181, 182, 183, 192, 194, 195, 199, 200, 202, 210, 212, 214, 215, 226, 228, 234, 235, 247, 249, 255, 259, 269, 301, 307, 381, 382, 384, 386, 387, 393, 396, 397, 399, 402, 404, 405
lūʻau, 151
Lunalilo, 124, 136

M

Māhele, 128, 142
Mak, James, 165, 204, 207, 219, 221, 246, 320, 332, 334, 336, 354, 405
makaʻāinana, 19, 42, 43, 45, 49, 52, 53, 63, 67, 76, 97, 140
Makaha, 223, 224, 254, 299, 303, 309, 310, 311, 312, 375, 389
Makahiki, 17, 47, 48, 56, 80
Malibu, 224, 228, 229, 231, 235, 236, 245, 255, 277, 300, 374, 382
Malihini, 202
Malo, David, 17, 29, 41, 48, 53, 58, 66, 132, 399, 405
mana, 48, 49, 52, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 63, 64, 336, 397
Manificat, Hervé, 18, 25, 29, 35, 153, 175, 176, 177, 288, 389
Manly, 184, 185, 187, 301, 311, 313, 330, 381, 405
Masterson, Ian, 18, 23, 64, 393
Matson Navigation Company, 125, 148, 149, 152, 207, 209, 221, 222
Maui, 43, 44, 49, 55, 60, 77, 81, 105, 108, 127, 133, 136, 152
Mauss, Marcel, 61, 406
McDouglas Aircraft, 216
médias, 4, 18, 24, 26, 27, 31, 34, 146, 226, 228, 237, 241, 301, 308, 311, 313, 318, 321, 322, 375, 390, 427
Mélanésie, 42, 54, 62, 86, 146
Mentawai, Îles, 266, 331, 345, 351, 352, 353, 355, 364, 394
Merrie Monarch, 132
Mers du Sud, 17, 92, 95, 99, 100, 103, 106, 108, 111, 125, 135, 146, 164, 172, 179, 308, 370, 373
Mexique, 277, 304, 311
Micronésie, 42, 62, 146
Mid-Pacific Magazine, 153, 154, 156, 379, 380
missionnaires, 21, 50, 71, 75, 80, 81, 83, 85, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 112, 113, 117, 123, 127, 128, 132, 133, 135, 138, 140, 141
Moana Surfrider (hôtel), 149, 204
mœurs, 56, 70, 98, 112, 142, 163, 164, 173, 184, 185, 188, 191, 195, 246, 370, 374, 377, 400
moku, 45, 46, 47, 51
Molokai, 43, 44
Monroe, Marilyn, 231
Moser, Patrick, 19, 21, 25, 29, 59, 74, 81, 109, 370, 393
Muñoz, Mickey, 229

N

naturalisme, 62, 65
NeSmith, Keao, 29, 181
New York, 150, 152, 175, 176, 191, 193, 211, 382, 383, 384, 385, 392, 393, 395, 396, 398, 399, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410
Niʻihau, 43, 44, 71, 74, 77
Noll, Greg, 224, 244, 309, 393
Nouvelle-Galles-du-Sud, 162, 184, 186, 187, 188
Nouvelle-Zélande, 54, 125, 188, 210, 240, 304, 330, 364

O

Oʻahu, 27, 31, 43, 44, 46, 49, 60, 66, 67, 77, 80, 81, 82, 84, 85, 96, 108, 121, 127, 223, 254, 265, 287, 299, 310, 319, 323, 374
observation flottante, 30, 292, 294, 406
observation participante, 4, 28, 30, 31, 213, 263, 266, 289, 292, 300, 427
océan Pacifique, 17, 41, 62, 69, 86, 107, 110, 115, 139, 181, 277, 279, 300, 301
olo, 53, 55
Outrigger Canoe Club, 19, 126, 145, 150, 152, 153, 155, 156, 157, 158, 173, 174, 179, 203, 204, 207, 211, 222, 285, 286, 312, 316, 357, 369, 371, 372, 373, 399, 410

P

Pacific City, 181, 193, 387
Pacific Coast Highway, 200, 225, 249, 250, 253, 270, 344
Pacific Coast Surf Riding Championship, 202
Pacific Commercial Advertiser, 30, 119, 120, 125, 138, 153, 155, 157, 287, 379, 380
Pacific Electric Railway, 181, 182
Pacific Ready-Cut Homes, 200, 203, 216, 223
Pacifique (océan), 28, 29, 62, 69, 107, 125, 132, 135, 137, 138, 154, 195, 219, 244, 285, 286, 295, 301, 308, 334, 349, 353, 384, 389, 398, 401, 402, 408
Pākī, Abner Kuhoʻoheiheipahu, 53
Pall Mall Magazine, 165
Palladini, Doug, 33, 239, 263, 289, 361
Palos Verdes, 228, 255, 301
Pathé Frères, 153
Pearl Harbor, 138, 139, 211
Pinkhamm Lucius, 155, 204, 287, 372
Pipeline Masters, 27, 33, 310, 312, 313
Pociello, Christian, 26, 180, 264, 407
Polynésie, 41, 42, 48, 54, 62, 146, 223
Ponting, Jess, 18, 26, 266, 319, 351, 352, 353, 362, 364, 393, 394, 396
pop surf culture, 26, 34, 226, 237, 239
post-moderne, 18, 292, 318, 376, 389, 406
presse, 4, 29, 36, 113, 128, 133, 135, 138, 140, 146, 153, 177, 182, 239, 240, 316, 336, 371, 379, 427
Prince Jonah Kūhiō Kalanianaʻole, 132
Princess Kaiulani (hôtel), 221
Pukui, Maria Kawena, 41
Pukui, Mary Kawina, 17, 29, 42, 43, 45, 47, 55, 57, 59, 63, 66, 127, 128, 132, 140, 142, 151, 400, 404, 407

Q

Quigg, Joe, 217, 224, 229
Quiksilver (entreprise), 193, 319, 325, 342, 376

R

Rabelais, François, 163, 397
Rarick, Randy, 27, 33, 217, 235, 239, 290, 312, 313, 314, 320, 321, 323, 326
Raulin, Anne, 1, 17, 36, 107, 192, 193, 195, 227, 251, 252, 259, 307, 327, 397, 407
Redondo Beach, 162, 181, 182, 183, 193, 195, 200, 225, 374, 390
représentations collectives, 20, 61, 62, 70, 92, 195, 307, 377, 400
Richard, Mark, 313, 332, 384, 385
Robert Kalanihiapo Wilcox, 139
Rolland, Romain, 22, 297
Romantisme, 24, 92, 102, 103, 121, 161, 164, 167, 172, 179, 223, 321, 370
Rosnay, Joêl de, 346
Royal Hawaiian (hôtel), 125, 207, 222
royauté, 21, 42, 43, 45, 47, 50, 52, 53, 57, 71, 81, 83, 87, 88, 93, 117, 118, 119, 125, 127, 136, 138, 141, 144, 146, 151, 161, 172, 286, 321, 337, 371
Russie, 125, 152

S

Sahlins, Marshall, 21, 41, 42, 45, 47, 54, 57, 62, 63, 65, 86, 94, 117, 127
San Clemente, 217, 224, 374, 393
San Diego, 1, 27, 30, 31, 32, 180, 202, 213, 214, 224, 226, 228, 238, 252, 264, 265, 266, 271, 272, 273, 274, 276, 280, 284, 288, 294, 296, 300, 301, 302, 304, 351, 374, 375, 382, 386, 393, 427
San Diego Union, 180, 202, 382
San Francisco, 110, 124, 125, 152, 217, 219, 307, 381, 383, 392, 396, 398, 400
Sans Souci (hôtel), 149, 204
Santa Cruz, 156, 180, 225, 312, 330, 374, 392
Santa Monica, 162, 181, 202, 255, 374, 386, 391
santal (bois), 21, 79, 86, 87, 94, 115, 123, 370
Saturday Evening Post, 30, 308, 382
Save Our Surf, 300
Sayeux, Anne-Sophie, 25, 26, 257, 317, 394
Seal Beach, 201, 250, 267, 387
Seaside Hotel, 149, 165, 204
sentiment océanique, 22, 297, 298
Shakespeare, 102
Silva, Noenoe, 29, 36, 83, 127, 128, 129, 132, 135, 136, 140, 408
Simmons, Bob, 229
Smith, Joel, 25, 137, 174, 288, 360, 380, 389, 392, 393, 408
soft good, 235
sportivisation, 27, 162, 375, 376
Stasch, Rupert, 352, 408
Stevenson, Robert Louis, 142, 167
Stolberg, 99, 102
Stonewall Gang, 207
Stranger, Mark, 18, 23, 37, 184, 226, 227, 228, 240, 256, 257, 266, 281, 297, 309, 315, 317, 325, 395
subculture, 4, 17, 18, 20, 22, 23, 26, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 192, 224, 225, 226, 227, 228, 233, 234, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 244, 245, 247, 251, 255, 256, 259, 264, 266, 267, 268, 271, 276, 278, 289, 295, 299, 300, 301, 311, 314, 315, 317, 318, 323, 324, 329, 342, 343, 392, 395, 397, 410, 427
suburbs, 200, 212
sucre, 95, 120, 123, 124, 125, 138, 145, 194, 219, 331
Sunset Beach, 213, 244, 267, 290, 291, 321
surf, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 41, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 58, 59, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 69, 71, 72, 73, 74, 75, 80, 81, 82, 84, 85, 86, 87, 88, 91, 92, 95, 96, 100, 102, 103, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 119, 121, 123, 126, 135, 137, 138, 141, 142, 145, 146, 149, 150, 151, 152, 153, 155, 156, 157, 158, 162, 165, 166, 167, 171, 172, 173, 174, 176, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 185, 187, 188, 189, 191, 192, 193, 196, 201, 202, 203, 204, 207, 210, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 222, 223, 224, 225, 227, 228, 231, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 244, 245, 247, 249, 250, 251, 252, 253, 255, 256, 257, 259, 427
Surf Bathing Association of New South Wales, 186
Surf Blurb, 267, 288, 289, 294, 322
Surf City, 192, 193, 237, 253, 269, 271, 324, 330, 331, 342, 343, 345, 360, 374, 391, 395, 427
Surf City USA®, 192, 193, 269, 324, 345, 374, 427
Surf ghetto, 331
Surf Ghetto, 253
Surf Life Saving Association of Australia, 186, 301
surf moderne, 18, 36, 150, 158, 162, 171, 192, 202, 345, 372, 373, 374, 377
surf trip, 240, 277, 299, 301, 304, 307, 308, 352, 376
surfari, 240, 276, 299, 307, 308, 309, 352
surfburbs, 215, 219, 224
Surfers Against Sewage, 317
surfeur, 25, 30, 74, 109, 132, 136, 148, 152, 172, 218, 231, 236, 238, 240, 253, 255, 256, 257, 266, 268, 269, 280, 281, 284, 285, 291, 292, 295, 297, 299, 308, 311, 316, 318, 339, 343, 352, 357, 375, 389
Surfing Hall of Fame, 218, 269, 343
Surfing Industry and Manufacturer Association (SIMA), 239, 361
surfing studies, 18
Surfing Walk of Fame, 269, 343, 357
Surfresearch (site internet), 25, 29, 288, 395
Surfrider Foundation, 317
surf shop, 214, 217, 249, 251, 272, 274, 278, 324
surfurbia, 212, 215, 247, 354, 360, 375
surfwear, 342
Svenson, Thor, 277, 278, 302, 303, 304, 306, 307
Sydney, 30, 162, 175, 184, 185, 187, 188, 264, 287, 381, 382, 390

T

Tabler, Joe, 288
tabou, 47, 48, 60, 79
Tahiti, 41, 54, 71, 80, 94, 96, 105, 240, 304, 349, 402, 403
taro, 49, 83, 85, 87, 95, 109, 123, 128, 148, 204
Taunay, Benjamin, 19, 23, 37, 161, 162, 165, 167, 171, 191, 238, 348, 349, 351, 360, 362, 364, 369, 391, 392
Tengan, Ty, 62, 285, 286, 409, 410

terrain, 30, 31, 32, 45, 149, 156, 263, 264, 266, 267, 269, 271, 272, 278, 280, 284, 285, 287, 288, 289, 293, 295, 298, 322, 406
territoires-monde, 27, 361
The Daily Outlook, 162, 182, 381, 382
The Endless Summer, 240, 299, 375
The Sydney Morning Herald, 162, 381, 382
Thrum, Thomas, 53, 65, 124, 136, 137, 138, 141, 155, 380, 383, 402, 409
tiki, 47, 142
Timmons, Grady, 25, 126, 151, 155, 156, 171, 175, 176, 188, 202, 395
Tonga, 54
Tontons Surfeurs, 346
totémisme, 62, 65, 66
tourisme, 92, 107, 120, 123, 125, 126, 135, 137, 138, 141, 145, 146, 148, 150, 153, 155, 158
Townend, Peter, 312, 313
transpacifique, 9, 17, 28, 39, 63, 95, 123, 224, 225, 365, 370, 373, 427
tribus, 42, 43, 47, 405
Triple Crown of Surfing, 27, 33, 217, 267, 294, 313, 314, 322, 323
Twain, Mark, 28, 83, 84, 93, 105, 108, 110, 111, 112, 142, 385, 391, 406

U

ukulélé, 151, 152, 202

V

Valeri, Valerio, 47, 48, 409
Vans (entreprise), 218, 239, 263, 289, 361, 389
Venice Beach, 162, 181, 182, 192, 204, 217, 381
Venice Lifesaving Crew, 182, 301
Verge, Arthur, 25, 182, 193, 364, 395
Vigarello, George, 18, 26, 35, 57, 91, 172, 179, 317, 396, 403, 409
ville, 98, 117, 120

W

Waikīkī, 4, 17, 19, 22, 26, 31, 36, 37, 49, 60, 67, 88, 109, 115, 117, 118, 119, 121, 126, 136, 137, 146, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 156, 158, 161, 162, 164, 168, 171, 172, 174, 179, 180, 183, 187, 191, 192, 193, 200, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 210, 218, 219, 221, 222, 223, 224, 225, 231, 244, 245, 246, 252, 254, 264, 265, 282, 289, 292, 293, 294, 296, 301, 331, 335, 338, 372, 373, 374, 375, 377, 380, 381, 385, 386, 387, 399, 400, 403, 404, 427
Waikīkī Beach Patrol, 222
Waimea, 81, 82, 85, 101, 117, 120, 325
Walker, Isaiah, 18, 19, 21, 23, 25, 26, 29, 36, 49, 125, 128, 138, 155, 156, 157, 167, 169, 170, 171, 179, 245, 256, 257, 285, 286, 287, 300, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 326, 370, 395
Wallerstein, Immanuel, 19, 27, 37, 144, 329, 360, 365, 409
Wanning, 345, 348, 349, 350, 353, 354, 377, 388
Warshaw, Matt, 23, 25, 53, 91, 150, 153, 155, 185, 196, 202, 213, 217, 228, 229, 231, 233, 239, 240, 244, 249, 256, 301, 310, 311, 312, 313, 314, 316, 317, 331, 389, 395, 396
Weber, Dewey, 229
Weber, Max, 22, 94, 254, 257, 310, 314, 316, 318, 389, 401, 410
West Coast Surfing Championship, 218, 237, 277
Wheaton, Belinda, 18, 26, 37, 176, 212, 213, 227, 238, 239, 241, 244, 251, 256, 257, 308, 317, 364, 390, 396, 410
White, Geoffrey, 1, 62, 63, 125, 165, 285, 286, 396, 410
Whitney, Samuel, 120, 121, 135, 136, 137, 385
Wilmott, Jodi, 33, 323
WindanSea Pumphouse Gang, 276
WindanSea Surf Club, 27, 31, 32, 265, 271, 272, 274, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 296, 297, 299, 302, 303, 304, 305, 306, 312, 321, 356, 375, 389
World Surf League, 263, 323, 346, 349, 354, 395

Y

Young, Nat, 19, 23, 25, 77, 150, 210, 236, 244, 309, 313, 316, 326, 379

Annexe 1

Formulaires signés par les individus cités nominativement dans cette présente thèse.

PERMISSION TO USE MATERIAL FROM AN INTERVIEW

FERNANDO AGUERRE

I hereby confirm that I have had extensive conversations with Jérémy Lemarié on January 25th, 2014 in La Jolla with respect to his Ph.D. thesis tentatively titled "*Polynesian diffusions and mutations toward Western centers: political, economic, religious and social anthropology of surfing, from 1778 to present*" and that Jérémy Lemarié explained to me at the outset that some or all of what I said during the interview might appear in his work.

I understand that Jérémy Lemarié will extend extensive and valuable time and effort in preparing a manuscript based on his interview with me and has relied on my consent to use this interview material.

I understand that my statement may form the basis for conclusions and discussions regarding the work and other issues relating to the subject of surfing. I also realize that Jérémy Lemarié may transfer ownership of his work or may authorize others to publish the material and that it may appear in magazines, other articles, treatises, collections, subsequent editions, and other written forms as well as in audio or audiovisual presentations, including educational and commercial television programs and movies and in any other present or future media and associated devices.

I confirm that I am of legal age and I have voluntarily disclosed Jérémy Lemarié personal information and opinions about myself and other individuals.

I confirm that none of the information disclosed by me during these discussion was acquired as a result of a confidential relationship, is treated as a trade secret or as confidential by the person (or that person's employer) from whom I learned it or by its owner, or was obtained in any way contrary to law.

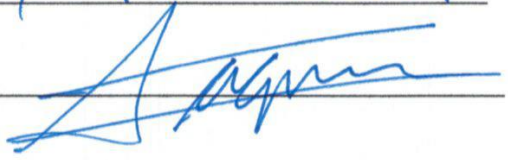
I hereby consent to all publication of any or all of the material disclosed by me during the interviews and to identify me as its subject or source and to the use of my name and likeness and relevant biographical data in the published material and in any promotion or advertising of it.

I hereby release and discharge Jérémy Lemarié and his assignees, licenses and all further sublicensees and transferees from any and all claims, demands, liabilities, causes of action or damages arising out of the above mentioned use of my name and likeness and the publication of any material from the interview.

In witness whereof, I have signed this consent and release as a sealed instrument.

Print Name of Interviewee FERNANDO AGUERRE

Date July 11 2014

Signature 

PERMISSION TO USE MATERIAL FROM AN INTERVIEW

BEN FINNEY

I hereby confirm that I have had extensive conversations with Jérémy Lemarié on May 10th, 2014 in Honolulu with respect to his Ph.D. thesis tentatively titled "*Polynesian diffusions and mutations toward Western centers: political, economic, religious and social anthropology of surfing, from 1778 to present*" and that Jérémy Lemarié explained to me at the outset that some or all of what I said during the interview might appear in his work.

I understand that Jérémy Lemarié will extend extensive and valuable time and effort in preparing a manuscript based on his interview with me and has relied on my consent to use this interview material.

I understand that my statement may form the basis for conclusions and discussions regarding the work and other issues relating to the subject of surfing. I also realize that Jérémy Lemarié may transfer ownership of his work or may authorize others to publish the material and that it may appear in magazines, other articles, treatises, collections, subsequent editions, and other written forms as well as in audio or audiovisual presentations, including educational and commercial television programs and movies and in any other present or future media and associated devices.

I confirm that I have voluntarily disclosed Jérémy Lemarié personal information and opinions about myself and other individuals.

I confirm that none of the information disclosed by me during these discussion was acquired as a result of a confidential relationship, is treated as a trade secret or as confidential by the person (or that person's employer) from whom I learned it or by its owner, or was obtained in any way contrary to law.

I hereby consent to all publication of any or all of the material disclosed by me during the interviews and to identify me as its subject or source and to the use of my name and likeness and relevant biographical data in the published material and in any promotion or advertising of it.

I hereby release and discharge Jérémy Lemarié and his assignees, licenses and all further sublicensees and transferees from any and all claims, demands, liabilities, causes of action or damages arising out of the above mentioned use of my name and likeness and the publication of any material from the interview.

In witness whereof, I have signed this consent and release as a sealed instrument.

Print Name of Interviewee BEN FINNEY

Date 19 MAY 2, 014

Signature Ben Finney

PERMISSION TO USE MATERIAL FROM AN INTERVIEW

FRED HEMMINGS

I hereby confirm that I have had extensive conversations with Jérémy Lemarié on May 12th, 2014 in Honolulu with respect to his Ph.D. thesis tentatively titled "*Polynesian diffusions and mutations toward Western centers: political, economic, religious and social anthropology of surfing, from 1778 to present*" and that Jérémy Lemarié explained to me at the outset that some or all of what I said during the interview might appear in his work.

I understand that Jérémy Lemarié will extend extensive and valuable time and effort in preparing a manuscript based on his interview with me and has relied on my consent to use this interview material.

I understand that my statement may form the basis for conclusions and discussions regarding the work and other issues relating to the subject of surfing. I also realize that Jérémy Lemarié may transfer ownership of his work or may authorize others to publish the material and that it may appear in magazines, other articles, treatises, collections, subsequent editions, and other written forms as well as in audio or audiovisual presentations, including educational and commercial television programs and movies and in any other present or future media and associated devices.

I confirm that I am of legal age and I have voluntarily disclosed Jérémy Lemarié personal information and opinions about myself and other individuals.

I confirm that none of the information disclosed by me during these discussion was acquired as a result of a confidential relationship, is treated as a trade secret or as confidential by the person (or that person's employer) from whom I learned it or by its owner, or was obtained in any way contrary to law.

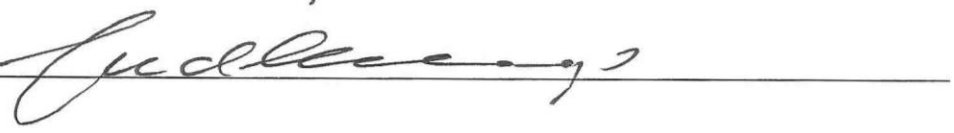
I hereby consent to all publication of any or all of the material disclosed by me during the interviews and to identify me as its subject or source and to the use of my name and likeness and relevant biographical data in the published material and in any promotion or advertising of it.

I hereby release and discharge Jérémy Lemarié and his assignees, licenses and all further sublicensees and transferees from any and all claims, demands, liabilities, causes of action or damages arising out of the above mentioned use of my name and likeness and the publication of any material from the interview.

In witness whereof, I have signed this consent and release as a sealed instrument.

Print Name of Interviewee FRED HEMMINGS

Date MAY 16. 2014

Signature 

PERMISSION TO USE MATERIAL FROM AN INTERVIEW

DON ISAACS

I hereby confirm that I have had extensive conversations with Jérémy Lemarié on May 14th, 2014 in Honolulu with respect to his Ph.D. thesis tentatively titled "*Polynesian diffusions and mutations toward Western centers: political, economic, religious and social anthropology of surfing, from 1778 to present*" and that Jérémy Lemarié explained to me at the outset that some or all of what I said during the interview might appear in his work.

I understand that Jérémy Lemarié will extend extensive and valuable time and effort in preparing a manuscript based on his interview with me and has relied on my consent to use this interview material.

I understand that my statement may form the basis for conclusions and discussions regarding the work and other issues relating to the subject of surfing. I also realize that Jérémy Lemarié may transfer ownership of his work or may authorize others to publish the material and that it may appear in magazines, other articles, treatises, collections, subsequent editions, and other written forms as well as in audio or audiovisual presentations, including educational and commercial television programs and movies and in any other present or future media and associated devices.

I confirm that I am of legal age and I have voluntarily disclosed Jérémy Lemarié personal information and opinions about myself and other individuals.

I confirm that none of the information disclosed by me during these discussion was acquired as a result of a confidential relationship, is treated as a trade secret or as confidential by the person (or that person's employer) from whom I learned it or by its owner, or was obtained in any way contrary to law.

I hereby consent to all publication of any or all of the material disclosed by me during the interviews and to identify me as its subject or source and to the use of my name and likeness and relevant biographical data in the published material and in any promotion or advertising of it.

I hereby release and discharge Jérémy Lemarié and his assignees, licenses and all further sublicensees and transferees from any and all claims, demands, liabilities, causes of action or damages arising out of the above mentioned use of my name and likeness and the publication of any material from the interview.

In witness whereof, I have signed this consent and release as a sealed instrument.

Print Name of Interviewee DON ISAACS

Date 5/17/2014

Signature Don Isaacs

PERMISSION TO USE MATERIAL FROM AN INTERVIEW

CHUCK LINNEN

I hereby confirm that I have had extensive conversations with Jérémy Lemarié on April 1, 2010 and on June 23, 2014 in Huntington Beach with respect to his Ph.D. thesis tentatively titled "*Polynesian diffusions and mutations toward Western centers: political, economic, religious and social anthropology of surfing, from 1778 to present*" and that Jérémy Lemarié explained to me at the outset that some or all of what I said during the interview might appear in his work.

I understand that Jérémy Lemarié will extend extensive and valuable time and effort in preparing a manuscript based on his interview with me and has relied on my consent to use this interview material.

I understand that my statement may form the basis for conclusions and discussions regarding the work and other issues relating to the subject of surfing. I also realize that Jérémy Lemarié may transfer ownership of his work or may authorize others to publish the material and that it may appear in magazines, other articles, treatises, collections, subsequent editions, and other written forms as well as in audio or audiovisual presentations, including educational and commercial television programs and movies and in any other present or future media and associated devices.

I confirm that I am of legal age and I have voluntarily disclosed Jérémy Lemarié personal information and opinions about myself and other individuals.

I confirm that none of the information disclosed by me during these discussion was acquired as a result of a confidential relationship, is treated as a trade secret or as confidential by the person (or that person's employer) from whom I learned it or by its owner, or was obtained in any way contrary to law.

I hereby consent to all publication of any or all of the material disclosed by me during the interviews and to identify me as its subject or source and to the use of my name and likeness and relevant biographical data in the published material and in any promotion or advertising of it.

I hereby release and discharge Jérémy Lemarié and his assignees, licenses and all further sublicensees and transferees from any and all claims, demands, liabilities, causes of action or damages arising out of the above mentioned use of my name and likeness and the publication of any material from the interview.

In witness whereof, I have signed this consent and release as a sealed instrument.

Print Name of Interviewee Chuck Linnen

Date 6-23-2014

Signature Chuck Linnen

PERMISSION TO USE MATERIAL FROM AN INTERVIEW

DOUG PALLADINI

I hereby confirm that I have had extensive conversations with Jérémy Lemarié on June 6th, 2014 in Honolulu with respect to his Ph.D. thesis tentatively titled "*Polynesian diffusions and mutations toward Western centers: political, economic, religious and social anthropology of surfing, from 1778 to present*" and that Jérémy Lemarié explained to me at the outset that some or all of what I said during the interview might appear in his work.

I understand that Jérémy Lemarié will extend extensive and valuable time and effort in preparing a manuscript based on his interview with me and has relied on my consent to use this interview material.

I understand that my statement may form the basis for conclusions and discussions regarding the work and other issues relating to the subject of surfing. I also realize that Jérémy Lemarié may transfer ownership of his work or may authorize others to publish the material and that it may appear in magazines, other articles, treatises, collections, subsequent editions, and other written forms as well as in audio or audiovisual presentations, including educational and commercial television programs and movies and in any other present or future media and associated devices.

I confirm that I am of legal age and I have voluntarily disclosed Jérémy Lemarié personal information and opinions about myself and other individuals.

I confirm that none of the information disclosed by me during these discussion was acquired as a result of a confidential relationship, is treated as a trade secret or as confidential by the person (or that person's employer) from whom I learned it or by its owner, or was obtained in any way contrary to law.

I hereby consent to all publication of any or all of the material disclosed by me during the interviews and to identify me as its subject or source and to the use of my name and likeness and relevant biographical data in the published material and in any promotion or advertising of it.

I hereby release and discharge Jérémy Lemarié and his assignees, licenses and all further sublicensees and transferees from any and all claims, demands, liabilities, causes of action or damages arising out of the above mentioned use of my name and likeness and the publication of any material from the interview.

In witness whereof, I have signed this consent and release as a sealed instrument.

Print Name of Interviewee DOUG PALLADINI

Date 6/5/14

Signature

PERMISSION TO USE MATERIAL FROM AN INTERVIEW

RANDY RARICK

I hereby confirm that I have had extensive conversations with Jérémy Lemarié on May 6th, 2013 in Haleiwa with respect to his Ph.D. thesis tentatively titled *"Polynesian diffusions and mutations toward Western centers: political, economic, religious and social anthropology of surfing, from 1778 to present"* and that Jérémy Lemarié explained to me at the outset that some or all of what I said during the interview might appear in his work.

I understand that Jérémy Lemarié will extend extensive and valuable time and effort in preparing a manuscript based on his interview with me and has relied on my consent to use this interview material.

I understand that my statement may form the basis for conclusions and discussions regarding the work and other issues relating to the subject of surfing. I also realize that Jérémy Lemarié may transfer ownership of his work or may authorize others to publish the material and that it may appear in magazines, other articles, treatises, collections, subsequent editions, and other written forms as well as in audio or audiovisual presentations, including educational and commercial television programs and movies and in any other present or future media and associated devices.

I confirm that I have voluntarily disclosed Jérémy Lemarié personal information and opinions about myself and other individuals.

I confirm that none of the information disclosed by me during these discussion was acquired as a result of a confidential relationship, is treated as a trade secret or as confidential by the person (or that person's employer) from whom I learned it or by its owner, or was obtained in any way contrary to law.

I hereby consent to all publication of any or all of the material disclosed by me during the interviews and to identify me as its subject or source and to the use of my name and likeness and relevant biographical data in the published material and in any promotion or advertising of it.

I hereby release and discharge Jérémy Lemarié and his assignees, licenses and all further sublicensees and transferees from any and all claims, demands, liabilities, causes of action or damages arising out of the above mentioned use of my name and likeness and the publication of any material from the interview.

In witness whereof, I have signed this consent and release as a sealed instrument.

Print Name of Interviewee RANDY RARICK

Date 5-13-14

Signature Randy Rarick

PERMISSION TO USE MATERIAL FROM AN INTERVIEW

JODI WILMOTT

I hereby confirm that I have had extensive conversations with Jérémy Lemarié on November 29, 2015 in Sunset Beach, O'ahu with respect to his Ph.D. thesis tentatively titled "*A Global System of Surf-Resorts: Genesis of an Urban Framework and a Tourism Industry from Hawai'i (1778-2016)*" and that Jérémy Lemarié explained to me at the outset that some or all of what I said during the interview might appear in his work.

I understand that Jérémy Lemarié will extend extensive and valuable time and effort in preparing a manuscript based on his interview with me and has relied on my consent to use this interview material.

I understand that my statement may form the basis for conclusions and discussions regarding the work and other issues relating to the subject of surfing. I also realize that Jérémy Lemarié may transfer ownership of his work or may authorize others to publish the material and that it may appear in magazines, other articles, treatises, collections, subsequent editions, and other written forms as well as in audio or audiovisual presentations, including educational and commercial television programs and movies and in any other present or future media and associated devices.

I confirm that I am of legal age and I have voluntarily disclosed Jérémy Lemarié personal information and opinions about myself and other individuals.

I confirm that none of the information disclosed by me during these discussion was acquired as a result of a confidential relationship, is treated as a trade secret or as confidential by the person (or that person's employer) from whom I learned it or by its owner, or was obtained in any way contrary to law.

I hereby consent to all publication of any or all of the material disclosed by me during the interviews and to identify me as its subject or source and to the use of my name and likeness and relevant biographical data in the published material and in any promotion or advertising of it.

I hereby release and discharge Jérémy Lemarié and his assignees, licenses and all further sublicensees and transferees from any and all claims, demands, liabilities, causes of action or damages arising out of the above mentioned use of my name and likeness and the publication of any material from the interview.

In witness whereof , I have signed this consent and release as a sealed instrument.

Print Name of Interviewee Jodi Wilmott

Date 12/10/15

Signature Jodi Wilmott

Genèse d'un système global surf

Regards comparés des Hawai'i à la Californie :
traditions, villes, tourismes, et subcultures (1778–2016)

Jérémy Lemarié

À partir de l'histoire coloniale des Hawai'i et des États-Unis en 1778, cette thèse traite de la transformation de la coutume hawaïenne *he'e nalu* en un système surf mondial. Le travail analyse les modalités de diffusion et de réappropriation de la culture hawaïenne vers l'Occident, et s'interroge sur les structures politiques, économiques, et idéologiques qui ont permis la métamorphose d'une pratique autochtone en un sport pratiqué par trente millions de personnes dans plus d'une centaine de pays. La plupart des travaux sur le sujet ont souvent déconnecté le surf moderne de ses racines indigènes. Or un récent courant de pensée défend l'existence d'une continuité culturelle, et notre problématique tente de dépasser ces deux théories contradictoires. En quoi y a-t-il rupture et continuité du surf hawaïen au XIX^{e} siècle, et quelles sont les modalités de sa transformation en un système global surf au XXI^{e} siècle ?

Au regard de la portée généalogique de cette thèse, trois méthodes d'investigation qualitatives ont été retenues. Premièrement, un travail d'archive a été effectué sur les XIX^{e} et et XX^{e} siècles, reposant sur l'analyse comparative des journaux de bords des voyageurs vers l'archipel des Hawai'i avec la presse hawaïenne. Deuxièmement, cinquante entretiens semi-directifs ont été conduits aux Hawai'i et en Californie, auprès d'acteurs politiques et économiques, pour saisir les enjeux de la réappropriation étatsunienne du surf après 1945. Troisièmement, une observation participante multi-site de trente mois à Honolulu, Huntington Beach et San Diego a été réalisée entre 2009 et 2016, afin de dégager les modalités contemporaines de l'historicisation de cette tradition indigène.

Par l'utilisation de la longue durée, cette recherche a identifié trois conclusions principales. D'abord, l'introduction des Hawai'i dans le système-monde et les commerces transpacifiques au XIX^{e} siècle a concouru au déclin de la population hawaïenne, tout en dynamisant la naissance d'une identité nationale autochtone par la réaffirmation des coutumes ancestrales, comme le surf. Ensuite, avec l'annexion de l'archipel par les États-Unis en 1898, et l'avènement du tourisme balnéaire au XX^{e} siècle, les Hawai'i se sont imposés comme un modèle touristique, reposant sur la mise en scène et la réappropriation occidentale de la culture polynésienne. À cet égard, Waikīkī constitue un cas d'école, et son schéma de développement surf s'est diffusé en Californie, comme à Huntington Beach. À partir des années 1950, le surf s'est exporté dans le monde grâce à l'émergence de sa subculture et de son sport professionnel, aux médias de masse, et à la démocratisation du tourisme balnéaire. Enfin, dans le contexte plus large de la mondialisation au XXI^{e}, ce travail révèle l'existence d'un système global de villes surf, en mettant en évidence un modèle urbain et touristique tiré d'une histoire comparée de Waikīkī et de « Surf City USA® ».

Mots clés :
Californie, Hawai'i, subcultures, tourismes, traditions, villes surf.